This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françai̧s, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

840.
M55

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DEP.T DE LA SEINE
5 cent.

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1811.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

MERCURE DE FRANCE.

N° DVII. — *Samedi* 5 *Avril* 1811.

POÉSIE.

L'EXIL.

ABANDONNEZ une terre étrangère,
Légers oiseaux, venez, ne craignez plus :
Les noirs frimas qui vous fesaient la guerre,
Loin de ces bords sont enfin disparus.

Dans le vallon la rose vient d'éclore;
Ses doux parfums appellent le zéphyr;
L'onde murmure, et la naissante aurore,
En s'éveillant, vous invite au plaisir.

Ne tardez plus, cédez, troupe fidelle,
Cédez encore à de nouveaux désirs;
Chaque arbrisseau, chaque feuille nouvelle
Vous redira de touchans souvenirs.

Voici l'ormeau dont le mobile ombrage
Vous protégea durant vos premiers jours;
Ce marronier couvrit de son feuillage
Le doux secret de vos jeunes amours.

Enfans de l'air, que je vous porte envie!
Dans votre essor échappés au vautour,

Vous reverrez demain votre patrie,
Elle entendra votre chant de retour.

Et moi, traînant mes ennuis solitaires,
J'appelle en vain mes tranquilles vergers :
Pauvre exilé, loin du toit de mes pères,
Je vais pleurant sur des bords étrangers.

DELISLE SÉJOURNÉ.

LE TROUBADOUR ET LA BERGÈRE.

ROMANCE.

TROUBADOUR de belle apparence
Cherchait aventure d'amour :
Dans les montagnes de Provence,
Par hasard il errait un jour ;
En sortant de joli bocage,
Tout au bas d'un riche coteau,
Il voit assise sous l'ombrage
Fillette gardant un troupeau.

Désir que jeunesse fait naître
Brûle déjà le troubadour :
L'espoir vient, avant de connaître
L'objet de son nouvel amour.
Tant de beautés du haut parage
Ont loué sa témérité !
Doit-il craindre près d'un village
D'éprouver la sévérité ?

LE TROUBADOUR.

Dieu vous gard' jeune pastourelle.....
Que faites seule en ce vallon ?

LA BERGÈRE.

Je caresse la fleur nouvelle
Et la garantis du frelon.

LE TROUBADOUR.

Chantiez, me semble, une romance.....
Et tant doux étaient vos accens !

LA BERGÈRE.

Si voulez que la recommence,
D'un peu loin écoutez mes chants.

Compl. acts Inglorf. 72 11-51 24:09

LE TROUBADOUR.
Eh quoi ! gentille pastourelle,
Craignez de me voir près de vous ?
LA BERGÈRE.
Veux plaire à mon ami fidelle,
Dont le cœur est un peu jaloux.
LE TROUBADOUR.
Vous ignorez, fille innocente,
Qu'amour s'accroit par le tourment.
LA BERGÈRE.
L'amour de mon ami s'augmente
Quand lui donne contentement.

LE TROUBADOUR.
Me direz votre nom, la belle ?
Faut qu'il se grave dans mon cœur.
LA BERGÈRE, *en souriant.*
Long-tems on me nomma cruelle,
Ne la suis plus pour mon bonheur.
LE TROUBADOUR.
Montrez un peu trop de finesse,
Bergère ; parlez sans détour.
LA BERGÈRE.
Pour bien-aimé n'ai que simplesse,
Pour les trompeurs ai plus d'un tour.

LE TROUBADOUR.
Voyez-vous dans cette aumonière
Bourse pleine de pièces d'or ?
LA BERGÈRE.
Mon ami n'a que la rivière
Et ses filets pour tout trésor ;
Mais à votre bel équipage,
A tous vos anneaux de rubis,
Préfère le bien d'être sage :
Jamais il ne baisse de prix.

Le Troubadour avec instance,
Priait Nice de l'écouter :
La pastourelle avec prudence
S'enfuit sans vouloir s'arrêter.
Amant léger, va ; ta conquête,
Dit-elle, n'a rien de flatteur :
Point ne verras femme coquette
Quand amour vrai règne en son cœur.

Par Mme DE MONTANCLOS.

ENIGME.

Pour parler, comme chacun sait,
Il ne faut pas être muet.
Pour bien s'entendre en toute affaire,
Il faut parler ; c'est un point nécessaire ;
Et c'est ainsi que tout accord se fait.
On peut ensuite écrire ou faire écrire,
Afin de prévenir le tort de se dédire.
J'en dirais trop, c'est assez discouru :
Car celui qui voudrait (et c'est bien entendu),
Seulement une fois relire,
Tout bref qu'il soit, ce qu'il a déjà lu,
Soit entier, soit coupé, quatre fois m'aura vu.

Jouyneau Desloges (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

Né d'un poétique cerveau,
Je suis aussi l'enfant de la musique ;
Avec mon chef je prends le surnom de nouveau,
Et sans lui je suis antique.

S........

CHARADE.

Veux-tu voir s'écouler chaque jour de ta vie
Sans qu'elle soit jamais de repentir suivie ?
N'expose pas ta bourse aux coups de mon premier ;
Ne va pas, s'il est plein, renverser mon dernier ;
Prends garde à qui tu dois confier mon entier.

S........

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Poisson-d'avril.*

Celui du Logogriphe est *Frange*, dans lequel on trouve : *rang*, *ange*, *rage*, *âne*, *âge*, *fa* et *an*.

Celui de la Charade est *Houpelande*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ΜΥΘΩΝ ΑΙΣΩΠΕΙΩΝ *συναγωγή*. **Recueil des Fables d'Esope.** Imprimé aux frais des frères Zosima, pour l'instruction de ceux qui étudient la langue grecque. — Un vol. in-8° de près de 600 pages. — A Paris, de l'imprimerie d'*Eberhart*. (1810.)

Qui ne sait combien notre esprit trouve plus de charme dans la contemplation des vérités morales, lorsqu'elles lui sont offertes sous le voile transparent de la fable ou d'une ingénieuse allégorie, que lorsqu'on les lui présente dans un langage simple et austère, plus propre à convaincre la raison qu'à toucher le cœur ou à séduire l'imagination? En effet, soit que le léger effort que nous faisons pour apercevoir ce qu'on veut nous faire entendre, et qu'on ne nous dit pas, nous rende plus attentifs, ou que notre amour propre soit flatté de deviner ce qu'on avait l'air de vouloir nous déguiser; soit enfin que cette lumière de reflet, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui semble se porter comme par hasard sur nos défauts, nos vices ou nos ridicules, nous blesse moins qu'une lumière directe qui viendrait les frapper tout-à-coup, et étaler aux regards tout ce qu'ils ont de hideux ou de choquant; il est certain que les fables nous plaisent et nous attachent souvent plus que la vérité même, et que par leur moyen celle-ci se grave plus sûrement et plus profondément dans notre esprit.

Tous les peuples de l'antiquité ont connu l'usage de cette sorte de fictions que nous désignons plus particulièrement par le nom d'*apologue*, et qui consiste à prêter aux animaux, aux plantes mêmes, et quelquefois aux êtres inanimés, un langage, des passions, ou des actions analogues à celles des hommes. Dans cette vie toute champêtre des premiers peuples, soit pasteurs, soit cultivateurs, on avait sans cesse occasion d'observer les

habitudes des animaux, leurs ruses; leurs divers moyens de pourvoir à leur subsistance ou à leur sûreté. Il était impossible de méconnaître dans toutes leurs démarches une intention, un but déterminé; et de là à leur supposer une raison à-peu-près semblable à la nôtre, à leur prêter notre langage, il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un pas. On supposa même, et l'on alla jusqu'à croire qu'il y avait eu un tems où les animaux parlaient. L'aventure de l'ânesse de Balaam, et la fable du cheval d'Achille, pourraient prouver que cette opinion fut, à une certaine époque, plus sérieuse qu'on ne serait porté à le croire d'abord.

Esope fut, chez les Grecs, non pas le premier qui créa ce genre de fictions, mais celui qui, par l'usage heureux et fréquent qu'il en fit, parvint, en quelque sorte, à se l'approprier, tellement qu'on appelait *fables d'Esope* ou *Esopiennes* toutes celles qui furent composées par quelques-uns de ses contemporains, et même par les auteurs qui le précédèrent ou le suivirent immédiatement. Les Athéniens attachèrent tant de prix au talent d'Esope, il leur parut avoir si bien mérité de l'humanité en rendant la morale tout-à-fait populaire, et accessible même à l'enfance, qu'ils n'hésitèrent pas à lui faire ériger une statue par leur célèbre sculpteur Lysippe (1), à côté de celles des sept sages de la Grèce. « Ainsi, dit » Phèdre, ils consacrèrent par un monument immortel » la mémoire d'un esclave, afin de convaincre tous les » hommes qu'il n'est personne qui ne puisse aspirer à la » gloire, et qu'elle n'est pas le partage du rang ou de la » naissance, mais celui de la seule vertu (2). »

Ce sont ces fables répandues autrefois parmi les Grecs sous le nom d'Esope, dont un homme profondément

---

(1) Voyez, à ce sujet, une très-jolie épigramme grecque d'Agathias, dans les *Anal. Gr.* de Brunck, tom. III, p. 45.

(2) *Æsopo ingentem statuam posuêre Attici,*
Servumque collocârunt æterna in basi,
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.
(*Phædr. Epil.* l. 2.)

versé dans la connaissance de leur langue nous a donné récemment un recueil extrêmement intéressant sous plusieurs rapports. Tandis que l'un des premiers corps littéraires de l'Europe décernait aux nombreux et utiles travaux de M. Coray une récompense honorable, tandis que la médiocrité jalouse se consumait en vains efforts pour égarer l'opinion sur son compte, ce savant modeste, loin de songer à repousser les attaques de ses adversaires, poursuivait en paix le cours de sa vie laborieuse, et tout en continuant de donner ses soins à l'édition des *Vies de Plutarque*, dont le troisième volume doit bientôt paraître, et à la traduction de Strabon, qui lui a été confiée par le gouvernement (3), il terminait cette édition des *Fables d'Esope*, formant le septième tome de la *Bibliothèque grecque*, dont il a entrepris la publication il y a quelques années.

Ce volume se compose : 1° d'un discours préliminaire, en langue grecque moderne, *sur Esope, et sur la présente édition des fables qui lui sont attribués;* 2° du texte grec, divisé en deux parties, dont l'une contient quatre cent vingt-six fables, et l'autre, sous le titre de *Fables parallèles* (παράλληλοι μῦθοι), présente à-peu-près tous les mêmes sujets, au nombre de trois cent soixante-six, traités d'une manière un peu différente; des notes placées au bas des pages indiquent les sources où chacune de ces fables a été puisée, les imitations qui en ont été faites par les meilleurs écrivains, et l'indication des divers endroits de leurs ouvrages où ils y ont fait allusion; 3° vient ensuite une partie de trente-deux pages d'impression, en petits caractères, contenant de courtes annotations sur le texte de la partie précédente, puis une table comparative du texte donné par le nouvel éditeur, et de celui qu'avaient adopté les éditeurs précédens; 4° le volume est terminé par les index des auteurs cités, des fables, des noms et des mots remarquables, etc., et

---

(3) Concurremment avec deux savans célèbres, MM. Laporte Dutheil et Gosselin, membres de l'Institut. Il en a paru deux volumes. Les livres III et IV, avec les notes qui les accompagnent, sont de M. Coray.

par un appendice de trente-six fables, en langue grecque moderne, composées par un des amis de l'éditeur. Deux gravures représentant l'une le buste d'Esope, et l'autre celui d'Archiloque, d'après l'*iconologie grecque* du célèbre M. Visconti, ajoutent à l'intérêt de ce volume, imprimé d'ailleurs avec beaucoup de correction.

M. Coray, dans la lettre à M. Alexandre Basili, qui sert d'introduction à son édition du roman d'Héliodore (4), avait tracé l'histoire complète de ce genre de littérature chez les Grecs; il a suivi la même marche dans ce nouvel ouvrage, et son discours préliminaire est un morceau d'histoire littéraire également distingué par la vaste érudition que l'auteur y déploie, par le choix judicieux qu'il a su faire des nombreux matériaux dont il a fait usage, et par le goût sévère qui a présidé à leur emploi. Peut-être ne nous saura-t-on pas mauvais gré de donner ici, d'après lui, une esquisse rapide de l'histoire d'Esope et du genre dont il fut regardé comme le créateur. Chez les Romains, les fables d'Esope succédaient immédiatement aux contes des nourrices, comme dit Quintilien (5); c'est la même chose parmi nous, et notre nation a de plus la gloire d'avoir produit le plus ingénieux et sans aucune comparaison le premier des fabulistes anciens et modernes; plusieurs même de ses successeurs se sont montrés avec éclat dans la même carrière, et trouveraient chez les nations voisines bien peu de rivaux qu'on pût leur comparer (6) : que de raisons pour appe-

(4) *Les Æthiopiques*, en deux volumes in-8°. Paris, 1804.

(5) *Instit. Orat.* l. I, c. 9. *Æsopi fabellas, quæ fabulis nutricularum proximè succedunt, narrare sermone puro... (pueri)... condiscant*, etc. Tout ce passage mérite d'être lu et médité par les instituteurs de l'enfance. Le conseil que leur donne Quintilien, pratiqué avec discernement, pourrait produire les plus heureux résultats.

(6) Le charmant recueil publié récemment par M. Ginguené, justifie l'opinion que nous osons énoncer ici. Il joint au mérite des fictions ingénieuses et d'une morale toujours noble et élevée, celui d'un style qui rappelle la pureté et la correction de Phèdre, mais souvent ornée et embellie par ce coloris poétique, par cette vérité de détails dont La Fontaine offrit le premier de si nombreux et de si brillans modèles.

ler notre intérêt sur ce genre de littérature et sur son histoire !

C'est à un Français (Bachet de Méziriac), également distingué par son érudition et par ses rares connaissances dans les mathématiques, que l'on doit d'avoir réduit la vie d'Esope aux faits les plus authentiques et les mieux constatés, et de l'avoir dégagée de ce nombre considérable de fables absurdes et ridicules qu'y avait mêlées Planude, moine grec du quatorzième siècle. On ne sait point quelle fut la patrie du célèbre fabuliste : l'opinion la plus communément reçue est qu'il était Phrygien. Il naquit esclave, de parens esclaves, vers la 52[e] olympiade, environ cinq cent soixante-dix ans avant l'ère vulgaire. Il fut contemporain de Solon et des autres sages de la Grèce célèbres à cette époque ; il paraît qu'il se trouvait à la cour de Crœsus, roi de Lydie, lorsque le législateur d'Athènes y arriva, et l'on ne saurait douter qu'Esope ne fût dès-lors célèbre par sa facilité à inventer sur-le-champ des apologues, et par le tour ingénieux qu'il leur donnait. Envoyé à Delphes par Crœsus, il offensa les Delphiens et sur-tout les prêtres du temple d'Apollon, en leur reprochant de vivre du produit de leurs vaines jongleries plutôt que de cultiver leurs terres, et sur-tout en se contentant d'offrir au Dieu les sacrifices qu'il devait lui faire, et renvoyant au roi les riches présens que ce prince avait destinés aux Delphiens. On sait par quelle horrible perfidie ceux-ci se vengèrent de cette injure : qu'ils firent cacher des vases sacrés dans le bagage d'Esope au moment de son départ, et qu'ensuite ils le firent arrêter comme coupable d'un vol sacrilége, et le condamnèrent à être précipité de la roche appelée *Hyampie*. C'étaient pourtant, dit Plutarque (7), ces mêmes hommes qui consentirent à recevoir de la courtisane Rhodopis, qui avait été la compagne d'esclavage d'Esope, la dîme des produits de son infâme métier ; c'étaient eux aussi qui ne rougirent pas dans la suite d'admettre dans leur temple une statue d'or de Phryné, autre courtisane non

---

(7) Voyez le Traité : *Pourquoi la prophétesse Pythie ne rend plus ses oracles en vers*, §. 14.

moins célèbre. Une contagion furieuse qui ravagea le territoire de Delphes, peu après la mort d'Esope, parut être l'effet et la punition du crime de ses habitans.

Quant à ce qu'on dit communément de la difformité d'Esope, que Planude et tous ceux qui ont écrit depuis lui et d'après lui, nous représentent comme bossu, extrêmement laid, et bègue, le savant Bentley, en rapprochant avec beaucoup de discernement tout ce que les anciens en ont écrit, semble avoir réfuté victorieusement cette assertion, et le passage d'Himérias (8) qui avait échappé à ses recherches, et qu'on lui oppose, n'est peut-être pas aussi décisif que l'on a paru le croire; et en ceci du moins, j'avoue que je ne partage pas tout-à-fait l'opinion du savant éditeur.

Il est probable, suivant M. Coray, qu'Esope n'a jamais rien écrit, mais que ses apologues se transmirent par tradition de génération en génération. D'ailleurs, ajoute-t-il, en admettant qu'Esope eût écrit ses fables, il est hors de doute que celles que nous avons aujourd'hui sous son nom ne ressemblent nullement à celles qu'il avait composées. En effet, chaque époque a, comme chaque écrivain, un caractère de style qui lui est propre: le langage d'Esope, contemporain d'Alcée, de Sappho, de Solon, de Mimnerme, de Stésichore, de Théognis, etc. dut avoir au moins quelque analogie avec celui de ces écrivains célèbres, et sur-tout s'éloigner entièrement de l'enflure barbare ou de la plate niaiserie qui nous choquent dans un grand nombre des fables que nous avons aujourd'hui sous son nom.

Le plus ancien et le premier de tous les apologues connus, se trouve dans le *livre des Juges* de l'Ancien Testament (*c.* 9, *vers.* 8 *suiv.*). L'auteur est, à ce qu'on croit, le prophète Samuel. Cette fable (*le Buisson*

---

(8) Sophiste du quatrième siècle. Voy. *Orat. XIII*, 5, p. 592, ed. Wernsd. Il me semble que tout ce que dit Himérias dans cet endroit, peut aussi bien s'entendre de la mobilité des traits, de la variété des tons dans la voix, que de la difformité du visage ou d'un vice naturel de prononciation.

et les Arbres) se trouve aussi dans l'historien Josephe. La seconde fable qui soit venue à notre connaissance, et la première qui ait été écrite en grec, *l'Epervier et le Rossignol*, est du poëte Hésiode (9), qui florissait environ 300 ans avant Esope. Deux siècles après, Archiloque, de Paros, également célèbre par la beauté de son génie et par l'usage cruel qu'il en fit dans des vers pleins de fiel, paraît avoir mêlé aux satires violentes qu'il composait, quelques apologues, tels que ceux *du Renard et de l'Aigle, du Renard et du Singe*, etc. à moins que peut-être ces satires ne fussent une suite d'apologues liés entr'eux et à une action unique, et formant une espèce de poëme à-peu-près dans le genre de celui de l'ingénieux abbé Casti, intitulé *Gli animali parlanti*: mais il est impossible d'établir aucune probabilité un peu satisfaisante sur les deux très-courts fragmens qui nous restent de ces poésies d'Archiloque. Enfin Stésichore, contemporain d'Esope, passe pour être l'auteur de l'apologue *du Cheval et du Cerf*, qu'il adressa, dit-on, aux citoyens d'Himère pour leur faire entendre le danger qu'ils couraient de tomber sous la tyrannie de Phalaris, suivant Aristote, ou de Gélon, comme le témoigne Conon. Quant à Alcée, qui vivait aussi vers le même tems, ce n'est qu'en passant, pour ainsi dire, qu'il fait allusion à la fable intitulée *le Serpent et l'Ecrevisse*.

Jusqu'ici, continue M. Coray, nous ne trouvons que des fables écrites en vers (à l'exception peut-être de celle de Stésichore) et cela ne pouvait pas être autrement, puisque la prose ne commença à être généralement en usage que long-tems après la poésie. Il est donc très-probable qu'Esope, s'il écrivit ses fables, les écrivit en vers. La première fable écrite en prose est celle du *Joueur de flûte*, rapportée par Hérodote, postérieur à Esope de cent vingt-six ans. Peu à près cet historien, le poëte comique Aristophane, Socrate et ses deux disciples Platon et Xénophon, et ensuite Aristote disciple de Platon, ou rapportent des fables qu'ils attribuent positive-

(9) Voyez le poëme intitulé : *Opera et Dies*, v. 202—211.

ment à Esope, ou font allusion à des apologues connus de leur tems et généralement attribués à ce célèbre fabuliste. Ajoutons à ces écrivains qui tous ont fleuri avant l'ère vulgaire, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile et Nicolas de Damas, contemporains d'Auguste, qui font aussi mention d'Esope et de quelques-unes de ses fables; on connaît assez celle *des Membres et de l'Estomac*, ainsi que l'application qu'en fit Agrippa Ménénius aux divisions du peuple et du sénat, comme le témoignent Tite-Live et Denys d'Halicarnasse.

Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, fut le premier qui s'occupa de recueillir les fables connues sous le nom d'Esope, et après lui, Théopompe, ami de Jules César, fit une collection du même genre; mais ni l'une ni l'autre de ces collections n'ont put échapper aux ravages du tems; elles étaient probablement en prose, car on ne connaît jusqu'à cette époque que Socrate qui se fût appliqué à mettre en vers quelques fables d'Esope, particuliérement pendant le tems qu'il resta en prison avant sa mort.

Un écrivain nommé Babrius, ou Babrias, avait mis en vers choliambiques ces mêmes fables, qu'il avait partagées en dix livres, selon Suidas, qui ne nous apprend rien de plus à ce sujet. A quelle époque cet auteur a-t-il vécu? On l'ignore entiérement. Un savant Anglais (Tyrwhitt), d'après quelques indices qu'il a rassemblés, se croit autorisé à conjecturer que Babrias est un peu plus ancien que Phèdre; « Mais, ajoute M. Coray, l'élégance » facile et continue de son style, à n'en juger que par » les fragmens assez nombreux que Suidas nous a conservés, me le ferait croire contemporain de Bion et de » Moschus, ces deux poëtes bucoliques chez lesquels se » retrouve encore la grâce propre aux bons écrivains de » la Grèce. Il est probable, poursuit notre savant éditeur, » que Babrias avait pris ses fables de la collection de » Démétrius, et la perte de ces petits poëmes est d'autant » plus affligeante pour nous, qu'ayant, dans tous les » autres genres, des poëtes ou des écrivains illustres à » opposer à ce que les nations éclairées de l'Europe moderne ont de plus distingué, la fortune jalouse nous a

» privé du seul qui fût digne d'être comparé au charmant » fabuliste de la France, à La Fontaine (10), etc. »

C'est probablement à la fantaisie qu'eut un certain diacre nommé *Ignatius Magister*, de réduire en quatrains les fables de Babrias, que l'on doit imputer la perte des ouvrages de cet ingénieux écrivain. Dans le cours du neuvième siècle, où vécut cet *Ignatius*, le goût de la saine littérature avait depuis long-tems été étouffé chez les Grecs; depuis long-tems on avait la manie des abrégés, et l'idée qu'il eut de réduire ainsi un ouvrage précieux, parut sans doute un trait de génie qui fut accueilli avec la plus grande faveur. Dès-lors on négligea le livre de Babrias, on multiplia les copies de ces misérables quatrains où il était horriblement mutilé, et maître Ignace usurpa le nom de l'auteur qu'il remplaçait; car on le trouve dans les manuscrits tantôt sous le nom de Babrias, tantôt sous celui de Gobrias ou Gabrias, qui n'est évidemment qu'une corruption de l'autre nom. C'est ce prétendu Gobrias que La Fontaine a voulu désigner (liv. 6, f. 1.) lorsqu'il dit :

Mais sur-tout *certain Grec* renchérit et se pique
D'une élégance laconique;

---

(10) La fable de *Philomèle et Progné* (La Font. l. 3, f. 15) est imitée et presque traduite littéralement de Babrias : c'est la même grace, la même naïveté touchante dans le dialogue, et le peu que La Fontaine y a ajouté lui donne un nouveau charme ; entr'autres ce vers qui n'est pas dans le poëte original :

Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?

Dans les deux vers suivans :

Je ne me souviens pas que vous soyez venue
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous,

La Fontaine a rendu avec autant de bonheur que de fidélité une expression grecque (μετὰ Θρᾴκην) que Tyrwhitt, tout versé qu'il était dans cette langue, a mal comprise, et que les interprètes latins ont rendue d'une manière inintelligible, tant il est vrai que le génie est une espèce de divination bien supérieure à l'érudition ; ce qui, au reste, ne doit pas autoriser, même ceux qui croyent avoir du génie, à dédaigner l'instruction qui leur manque.

Il renferme toujours son conte en quatre vers;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur cette multitude de compilateurs, plus ou moins instruits, mais tous aussi dépourvus de goût que de jugement, qui, depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle, depuis le diacre Ignace jusqu'à Planude, ont recueilli les fables attribuées à Esope, ou, ce qui est plus fâcheux encore, nous ont donné sous ce nom leurs propres productions. Nous ne pourrions, en abrégeant cette partie du travail de M. Coray, que citer des noms obscurs et barbares, et le mérite des réflexions judicieuses du savant éditeur, l'intérêt qui résulte de l'exactitude de ses recherches, en ce qu'elles se rattachent à l'histoire générale de la littérature, dont elles sont un fragment précieux, serait perdu pour les lecteurs. Bornons-nous donc à citer la conclusion qu'il tire lui-même de l'examen détaillé dans lequel il est entré sur ce sujet.

« Nous avons fait voir, dit-il, que la source primitive » des fables d'Esope fut la tradition, c'est-à-dire, les » récits que firent ceux qui les avaient entendues de la » bouche même de leur auteur, et qui les transmirent » également de vive voix à leurs descendans; j'ai dit que » Démétrius de Phalère, Théopompe et Nicostrate les » recueillirent dans la suite par écrit en tout ou en partie, et que Babrias les mit en vers choliambiques. Nous » ne savons jusqu'à quelle époque les trois premiers » recueils ont subsité. Quant à Babrias, on peut conjecturer d'après le titre du recueil d'Ignatius, et d'après » les fragmens conservés par Suidas et par Tzetzès, qu'il » existait quelques copies de l'ouvrage de cet élégant » écrivain jusque dans le neuvième et même dans le » douzième siècle. Il est donc évident que les fables qui » portent le nom de quelque écrivain connu, comme sont » celles d'Aphthonius, de Libanius, etc., ont été puisées » à cette source, et on ne peut guères douter que celles » qui sont anonymes n'en soient également tirées. A dire » le vrai, les expressions barbares, les vices de langage, » le mélange monstrueux du sacré et du profane, les

sécheresse des détails dans lesquels nous avons été obligés d'entrer.

« Esope, dans sa jeunesse, avait été berger; il faisait paître ses troupeaux dans le voisinage d'un temple consacré à Mercure, et comme il avait un ardent amour de la sagesse, il demandait sans cesse au Dieu de la lui accorder. Mais il n'était pas le seul qui désirât cette faveur; beaucoup de gens apportaient, dans la même vue, de riches offrandes dans le temple : ceux-ci, de l'or ou de l'argent; ceux-là, un caducée d'ivoire; d'autres, des présens également magnifiques. Esope cependant, à qui sa pauvreté ne permettait pas d'offrir rien d'aussi précieux, et qu'elle forçait même à ménager le peu qu'il possédait, se voyait réduit à apporter sur l'autel, avec un peu de miel, le lait que lui fournissait une de ses brebis. Pardonne, disait-il, ô Mercure; mais quoi! dois-je m'amuser à tresser des guirlandes, et, pendant ce tems-là, négliger le soin de mon troupeau? Enfin arriva le jour où le Dieu devait distribuer la sagesse : si Mercure préside à l'éloquence, il préside aussi au gain, et n'est pas insensible aux présens : toi, dit-il à celui qui lui avait consacré les plus riches offrandes, je te donne la philosophie; et toi, s'adressant à celui dont les présens lui avaient été ensuite les plus agréables, tu seras orateur; toi, astronome, dit-il à un troisième; il accorda encore à un quatrième le talent de la musique, à un autre celui de la poésie épique, et à un autre celui de la poésie iambique. Mais lorsqu'il eut ainsi, malgré sa profonde prudence, distribué, sans le vouloir, toutes les parties de la sagesse, il se trouva qu'il avait entièrement oublié le pauvre Esope. Alors il se ressouvint que les Heures, lorsqu'elles le nourrissaient sur le sommet de l'Olympe, et qu'elles le veillaient dans son berceau, lui avaient raconté la fable que la génisse avait dite à l'homme au sujet d'elle-même et de la terre, et que c'était ce qui lui avait dès-lors inspiré la fantaisie de dérober les bœufs d'Apollon; il accorda donc à Esope le talent des fables. Reçois, ajouta-t-il, la dernière part qui reste dans le domaine de la sagesse, et la première instruction qui m'ait été donnée. Telle fut, ajoute Apollonius, l'origine

de ces formes variées sous lesquelles se montra le génie d'Esope, et de cet art de composer des fables, qui l'a rendu à jamais célèbre. » THUROT.

LETTRES DE LOUISE ET DE VALENTINE ; par l'auteur de *Marie de Sinclair*. — Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Mongie* jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 208 ; et chez *Ferra*, aîné, libraire, rue des Grands-Augustins.

Le législateur du Parnasse a dit aux poëtes :

> N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
> . . . .
> Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
> N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
> Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
> « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ! »

D'après un goût aussi prononcé pour les débuts simples et sans affectation, il est à croire que Boileau eût froncé le sourcil au premier aperçu de ces modestes préfaces, où maint auteur de roman moderne appelle, à peu près en ces termes, l'attention de l'univers sur sa personne et sur ses ouvrages : « Le public a accueilli » mes essais avec un empressement si vif, que je ne » puis me refuser aux sollicitations de mes amis qui » veulent absolument que je le fasse jouir encore de » cette production échappée à mes loisirs. On peut » croire que je ne fonde pas ma renommée sur cette » bagatelle ; mais je me persuade cependant qu'elle ne » sera pas dépourvue d'un certain charme pour les ama- » teurs du beau et du merveilleux. Mes personnages ont » des caractères si peu communs qu'ils n'ont même rien » d'humain ; quant aux incidens, il y en a, grâce au » ciel, presque autant que de pages ; et le dénouement » est tellement imprévu qu'à l'avant-dernière ligne on ne » fait encore que le conjecturer. Il ne m'appartient pas » de vanter mon style : mais quelques connaisseurs très- » exercés trouvent qu'il est, tantôt véhément et passionné, » comme celui de la *Nouvelle-Héloïse*, tantôt rapide

» et piquant comme celui de *Zadig* et de *Candide*. Ces » éloges sont peut-être exagérés : il m'est permis, du » moins, d'en réclamer de plus chers à mon cœur, pour » l'instruction solide et la morale pure que la jeunesse » des deux sexes recueillera de cet ouvrage comme des » précédens. J'y enseigne, tout en jouant, l'art de gou- » verner un empire comme celui de régir une ferme ; » j'y professe tour-à-tour la physique, la chimie, la » botanique ; et je ne dédaigne pas de donner les meil- » leures recettes pour faire la cuisine, la lessive et des » onguens pour la brûlure. En un mot, je dois déclarer, » sans orgueil, que mon roman est également propre à » former des héros et des mères de familles. »

A la suite des vers que nous citions plus haut, l'auteur de l'*Art poétique* dit qu'il aime bien mieux ces auteurs dont

> La muse en arrivant ne met pas tout en feu,
> Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

Si l'on applique aux romanciers ce qu'il dit des poëtes, on se convaincra facilement qu'à tout le pathos des plus pompeuses préfaces de nos faiseurs ou de nos *faiseuses* du jour, ce juge sévère eût préféré ces lignes vraiment simples et sans apprêt, qui composent, à-peu-près, tout l'avertissement des *Lettres de Louise et de Valentine* :

« Les lettres que nous publions et auxquelles nous » n'osons pas même donner le nom de *roman*, sont » écrites par une femme. On n'y trouvera point le talent, » l'esprit, l'imagination qui pourraient les faire attribuer » à l'une de celles qui occupent aujourd'hui un rang » distingué dans notre littérature. Une situation fort » naturelle, ou même, si l'on veut, fort commune, voilà » le fond de l'ouvrage. Une suite de petits incidens » semblables à ceux qui naissent chaque jour dans la » société, sans y causer la moindre surprise, voilà les » moyens employés pour faire marcher l'action princi- » pale. Un homme que toutes les femmes adorent, parce » qu'il a une figure agréable, beaucoup d'esprit et plus » encore de fatuité ; deux femmes aimables et jolies, » aussi raisonnables qu'il est possible de l'être avec un » cœur bien tendre, voilà les principaux personnages. »

» Quant au style, le lecteur sévère trouvera peut-être » des incorrections où le lecteur bienveillant ne trou- » vera que des négligences ; mais, sans doute, l'un et » l'autre tomberont d'accord qu'il est difficile d'écrire » avec moins de prétentions. Etre simple et naturelle, » n'est-ce donc pas avoir des droits à l'indulgence ? »

Assurément ; et je n'hésiterai pas à dire plus : c'est avoir des droits à l'estime de ses lecteurs ; car n'est pas *simple et naturel* qui veut. Il faut dix fois plus de talent pour savoir l'être, et pour oser l'être, que pour composer péniblement ces ridicules amphigouris, où la multitude croit que l'auteur a caché des choses bien profondes ; lorsqu'il n'a pas même su y peindre un sentiment ou une pensée. C'est précisément parce que les *Lettres de Louise et de Valentine* n'offrent que des incidens semblables à ceux qui naissent chaque jour dans la société, qu'elles ont droit d'intéresser toutes les personnes qui la composent. Quel esprit droit ou quel cœur sensible n'est incomparablement plus touché de reconnaître la situation où il s'est trouvé, les peines et les plaisirs qui ont été son partage, que d'entendre le long récit d'événemens hors de sa sphère, ou même d'aventures totalement fabuleuses ? Dans le petit nombre de romans auxquels un intérêt profond et soutenu procure l'honneur d'être relus, et dans le nombre plus petit encore de ceux qui doivent passer à la postérité, je doute qu'on puisse en citer un seul dont le charme secret ne consiste pas dans la peinture fidèle des scènes les plus familières de la vie privée.

Le choix du sujet, autant que la rare modestie de l'auteur qui nous occupe, doivent donc concilier à son ouvrage la bienveillance des gens de goût, avant même d'en avoir entrepris la lecture. Cet auteur se déclare, d'ailleurs, pour appartenir à un sexe éminemment pourvu de cet esprit d'observation et même de divination, si j'ose m'exprimer ainsi, qui lit jusque dans les replis du cœur humain et perce des mystères impénétrables à des yeux vulgaires.

Voilà de puissans attraits pour faire désirer d'acquérir une idée plus précise d'un livre annoncé sous d'aussi

heureux auspices; mais au moment d'en entreprendre l'analyse, il me vient une réflexion, et même des scrupules. N'est-ce point précisément parce que tout le monde lit ou voudra lire les *Lettres de Louise et de Valentine*, que je dois m'abstenir de porter une main indiscrette sur le sujet qui leur a donné naissance? Une femme qui aime avec délire un homme séduisant, quoiqu'elle ait ou parce qu'elle a cruellement à s'en plaindre; une jeune personne qui, sans y songer, conçoit pour ce même homme, tandis qu'elle se croit obligée à faire des vœux pour un autre, une inclination qui la rend rivale de sa meilleure amie; enfin, un homme riche de tous les moyens de plaire, qui porte par-tout l'enivrement et le désespoir: voilà, peut-être, tout ce que saura faire entrevoir un extrait bien méthodique et bien froid, dépouillé de ce coloris frais et naturel, de ces nuances imperceptibles qui sont le secret d'un artiste habile; le tableau qui enchante les regards, ne sera même plus reconnaissable dans la copie informe qui n'en retracera que l'ordonnance. Il m'a toujours semblé que vouloir soumettre à l'analyse ces ouvrages qui tirent toute leur magie de la profondeur du sentiment, de la délicatesse des pensées, de la vérité des détails, du choix heureux et quelquefois même du vague des expressions, c'était entreprendre de rendre palpable et matériel le charme ineffable attaché à ces vers intraduisibles où le Tasse dépeint la ceinture d'Armide:

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.

Mais les lecteurs qui me sauront gré de n'avoir pas éteint leur curiosité par la maladresse que je viens de blâmer, me reprocheraient peut-être de ne pas leur donner, du moins, un échantillon du talent qu'a déployé l'auteur dans l'exécution. Elle a déclaré (il faut toujours se rappeler que c'est une dame) qu'elle avait laissé courir sa plume sans nulle espèce de prétention: c'est un des moyens les plus sûrs, quand on a d'ail-

leurs autant d'esprit et de goût qu'elle en annonce, de donner au style épistolaire, toute l'aisance et toute la grace qui en font le caractère distinctif. En voici des exemples que je prends à-peu-près au hasard, sûr de toujours bien rencontrer ; c'est une lettre de Louise à Mélanie, sœur de cet Albert qu'elle idolâtre. . . . .

« Chère Mélanie, pourquoi n'ai-je pas suivi vos sages » conseils? Je vais vous affliger ; mais si mon repentir » peut m'excuser à vos yeux, croyez qu'il n'est pas de » reproche que je ne me fasse. Oui, j'aurais dû éviter la » dangereuse présence d'Albert ! connaissant si bien le » malheur de l'aimer, formant le vœu sincère de ne » jamais reprendre pour lui des sentimens que je croyais » éteints, il fallait que j'eusse une défiance continuelle » de son empire et de ma faiblesse. Hélas ! il y a quel» ques minutes que je me faisais encore à cet égard une » inconcevable illusion ; je dois vous avouer, mon amie, » que je ne puis plus la conserver, et vous expliquer, » en même tems, pourquoi j'appréhende que votre frère » ne soit aussi éclairé que moi sur la disposition de mon » cœur. . . . .

» A deux heures, lorsqu'Albert est rentré, je venais » de descendre avec Valentine dans la bibliothèque ; elle » avait pris place devant une table de dessin ; moi, je » m'étais assise à quelque distance avec des ouvrages de » broderie que j'avais apportés dans l'intention de me » distraire. Albert est venu aussitôt nous trouver..... Il » me paraissait d'une gaîté extraordinaire, et il voulait » absolument nous la faire partager : alternativement il » s'adressait à Valentine, à moi, nous reprochant à » toutes deux notre réserve. Enfin, il m'a demandé tout » bas ce qui me portait à une si grande mélancolie ; je » lui ai répondu avec froideur que je lui conseillais de » ne pas perdre des instans qu'il n'avait pas eu le projet » de me consacrer ; alors, il a été tout de suite s'asseoir » à côté de Valentine ; et, après des éloges, qu'il a pris » soin de varier avec recherche, il a commencé à faire » un grand nombre d'observations à sa jolie écolière. » Elle en était interdite autant que surprise ; il prenait » les crayons avec lesquels elle travaillait, effaçait les

» esquisses qu'elle venait de tracer; et comme il m'a
» semblé positif qu'elle en éprouvait beaucoup d'impa-
» tience, je ne sais pourquoi j'ai été jalouse, même de
» cette vive impression ressentie contre Albert. »

Cette dernière ligne cache, sous la simplicité de l'expression, un trait d'une grande profondeur. Y a-t-il beaucoup de nos romanciers modernes assez bons observateurs, pour remarquer qu'une femme qui aime et veut être exclusivement aimée, sera toujours prête à s'indigner contre toute autre femme qui se permettra un dépit contre l'objet de sa passion? Ces dépits-là sont trop près du sentiment qui semble leur être le plus opposé.

Au tableau des tourmens qu'éprouve une ame qui, loin de s'en dissimuler la cause, se l'exagère sans cesse, il peut paraître piquant de faire succéder la peinture naïve de la passion naissante qu'éprouve la jeune Valentine pour ce dangereux Albert, objet de tant de vœux secrets.

« Tu prétends, ma chère Elisa, que je faisais autre-
» fois les plus beaux raisonnemens du monde (je ne
» m'en souviens guère) pour démontrer que la possibilité
» d'un mariage devait seule décider de notre inclination,
» c'est-à-dire, que nous ne devions aimer que celui qui
» nous était destiné pour époux. Tu dis que je ne tiens
» plus le même langage. D'abord, chère amie, c'est
» peut-être pour ne pas te contrarier.... Mais laisse-moi
» te cacher encore, s'il se peut, ainsi qu'à moi-même,
» ce que je ne voudrais jamais m'avouer, ce qui me
» rendrait trop malheureuse. J'étais assez gaie au com-
» mencement de ma lettre, et voilà de bien tristes pen-
» sées; n'en parlons plus; c'est toujours Alphonse que
» j'aime, puisque je vois, quoiqu'on ne s'en explique
» pas clairement, que l'on veut qu'il soit mon époux:
» il mérite tant ma reconnaissance! il est si bon, si vrai,
» si sensible! oui, c'est lui que je devrais préférer,
» mais.... pour ne te rien dire de plus sur ce sujet, il
» faut te quitter. »

Dans une lettre suivante, Valentine trace un portrait si *ressemblant* d'Albert, que l'on se dit qu'il est impossible que l'original de ce portrait-là n'existe pas quelque

part : puis la jeune personne ajoute avec une candeur charmante : « Je ne suis pas étonnée qu'il ait re lu tant » de femmes malheureuses. On a cependant ei ort de » me répéter cela aussi souvent, car c'est peut-être ce » qui m'a fait le plus penser à Albert. Sans cesse je me » disais : Dieu ! qu'on serait à plaindre si on l'aimait » d'amour ! Et, comme je me disais cela, cette occu- » pation a pris peu-à-peu la place du sentiment que » j'éprouvais pour un autre. »

Lorsqu'après avoir trouvé dans le cours de l'ouvrage une foule de choses aussi délicatement pensées, aussi élégamment exprimées, on reporte les yeux sur la première phrase de l'avant-propos, où l'auteur déclare qu'elle n'a pas même *osé* donner à sa production le titre de *Roman*, on se sent empressé de convertir en acte de justice ce qui n'est, de sa part, qu'un trait de modestie ; non, certainement, les *Lettres de Louise et de Valentine* ne sont pas un *roman* comme tant d'autres. L. S.

LE CENTENAIRE DES ALPES, ou L'AVALANCHE.

ANCIENNE ANECDOTE SUISSE. (Suite*.)

Cependant Philippe continuait sa course dans les montagnes. Tantôt il traversait une belle prairie couverte de troupeaux, auprès desquels étaient couchés les pâtres qui les gardaient ; tantôt il assurait avec peine ses pas sur le glacier, au moyen d'un bâton ferré, qu'il enfonçait dans la glace ; bientôt il passa auprès d'une immense caverne creusée dans le rocher ; un peu plus loin il découvrit un nouveau glacier qu'il n'avait pas aperçu ; il gravissait d'une pointe de rocher à l'autre. Les pâtres qu'il rencontrait de tems en tems, lui indiquaient le chemin qu'il devait tenir pour arriver à la montagne du vieux berger. Ce vieillard presque centenaire, jouissait auprès des habitans de ces contrées d'une grande considération ; ils le consultaient sur tout ce qu'ils voulaient entreprendre ; ils étaient flattés qu'on vînt le chercher, et ne renvoyaient jamais ceux qui témoignaient l'envie de lui parler. Philippe était arrivé au

---

* Voyez l'avant-dernier numéro.

sommet d'une roche escarpée, il voyait les vallons au-dessous de lui à une immense profondeur, la cabane de son Hildegarde lui paraissait comme un point. Dieu! s'écria-t-il, le lieu où je suis est peut-être celui qui doit être la cause de leur destruction. Et il regardait dans l'abîme, enfoncé dans ses pensées.

A quoi songes-tu? dit une voix derrière lui. Il se retourna, et vit le vieux berger de la montagne.

Ah! sois le bien-venu, c'est toi que je cherche, lui dit Philippe en lui tendant la main.

C'est ce que j'ai appris là bas des bergers, répondit le vieillard avec un ton amical, et je suis accouru pour t'avertir de ne pas trop approcher du précipice; ce lieu-ci est très dangereux cette année.

— Pourquoi plus dangereux que d'autres, dit Philippe en reculant un peu, et jettant un regard d'effroi dans le vallon.

— C'est ce que je te dirai, jeune homme, si tu veux m'accompagner dans ma demeure; aussi bien je vois que tu as encore d'autres choses à me demander, et que ta vie en dépend.

— Tu le vois! es-tu donc plus qu'un mortel? parle, bon vieillard.

— Non, mon bon Philippe Sarnen, je ne suis pas plus qu'un mortel.

— Et tu me connais? et tu sais mon nom?

— Comment ne connaîtrais-je pas le fils du brave Bertrand de Sarnen, un de nos plus dignes Suisses! Tous les bergers savent que tu es le fiancé de la belle Hildegarde de là bas, et cette belle fille ne cache sûrement rien à celui à qui elle a donné son cœur; elle t'aura dit....

— Oui, elle m'a dit les choses horribles que tu lui avais fait entendre.

— Nous en parlerons; à présent viens avec moi, viens partager mon frugal repas.

Ils allèrent dans la cabane que le vieillard habitait pendant l'été dans ces régions élevées; elle était entrelacée de branches de sapins et de plantes alpines; la grande et belle gentiane jaune fleurissait tout autour. Le berger offrit à Philippe des galettes de seigle et du laitage; ce repas lui parut délicieux après une marche de deux jours; il avait couché à la belle étoile et mangé du pain qu'il avait apporté. Un doux songe lui avait présenté son Hildegarde; la bienfaisante nature lui avait épargné; cette nuit-là, les

funestes pressentimens qui le tourmentaient depuis quelque tems.

Après qu'ils eurent bu et mangé, le vieillard lui parla ainsi :

Jeune homme, tu n'as pas l'air de pouvoir trahir celui qui te donne sa confiance; cependant il faut que tu me promettes le secret avant que je te découvre ce qui m'a engagé à dire à ton Hildegarde les paroles qui l'ont alarmée; l'avis que je lui ai donné n'a eu encore aucun effet.

— Mais tu ne lui as pas donné d'avis, bon vieillard, tu n'as fait que la plaindre.

— Je n'ai pas osé lui en dire davantage. Crois-tu, jeune homme, que la vie et la liberté n'aient pas encore quelque prix aux yeux d'un vieillard? Je compte aujourd'hui ma centième année, mes membres ont encore de la force, et mon sang de la chaleur; eh! pourquoi ne désirerais-je pas d'avancer dans mon second siècle, et d'étudier encore et la nature et les hommes? Je sais que celui qui aime, a le cœur bon, c'est pourquoi je puis me fier à toi; écoute donc, et tu sauras sur quoi sont fondés les marques d'intérêt que j'ai témoignées à ta fiancée sur son sort à venir. As-tu remarqué le glacier près duquel tu étais lorsque je t'ai abordé? as-tu vu comme sa pente est rapide? Si nous avons cet hiver des neiges abondantes, il s'y formera une avalanche qui doit tomber sur le vallon, et la cabane de Conrad sera la première que les neiges couvriront.

A ces mots Philippe serait tombé à la renverse d'effroi, si le vieillard ne l'avait retenu : Eh bien! n'avais-je pas raison de la plaindre? ajouta-t-il d'un ton solennel.

La plaindre! la plaindre! s'écria Philippe : il faut la sauver, et la chose n'est pas difficile.

— N'est pas difficile! crois-tu y réussir.

— Sans doute... je ne la laisserai pas périr, je le dirai à ses parens, il faut qu'ils quittent leur cabane et qu'ils viennent près de nous.

Le vieillard secoua la tête. Pourquoi cet air de doute? dit Philippe tout interdit.

— Parce que je vois que je me suis trompé à ton sujet; je t'ai cru plus de réflexion, Philippe...... Pauvre jeune homme, qui te croira? lorsque tu annonceras ces choses, et des malheurs qui ne leur sont pas encore arrivés, on te prendra pour un insensé; et si tu dis que tu le tiens du prophète de malheur de la montagne, on enfermera le

pauvre vieux berger comme un radoteur dangereux. Voudrais-tu être la cause de la perte du vieux berger ?

Le berger se tut, Philippe réfléchit quelques momens. — Non par le ciel, dit-il enfin, je ne voudrais pas en être la cause. Mais comment sais-tu ces choses? est-tu en relation avec des êtres d'un ordre supérieur? Tu dis, *s'il tombe d'abondantes neiges*, mais en tombera-t-il?

— Je suis bien aise que tu me fasses cette question; à présent je commence à prendre plus de confiance en ton jugement. Eh bien ! c'est en effet ce que je ne sais pas positivement; si je le savais, je te parlerais de l'événement avec certitude; je ne puis donc te prédire qu'à moitié ce qui doit arriver.

— Tu peux donc prédire? mais encore, vieillard, d'où tiens-tu ce don?

— Par des moyens à la portée de tous les hommes; la nature est la source où je puise mes prédictions; quand on a vécu cent ans, on peut observer au moins pendant quatre-vingts, et quatre vingts ans d'observations peuvent apprendre bien des choses. Né, élevé sur ces montagnes, y ayant passé une longue vie, elles me sont devenues familières, elles ont un langage intelligible pour celui qui veut y faire attention. Oui, elles m'ont appris bien des choses, ces roches qui te semblent muettes. D'abord c'était par curiosité que je les observais. J'ai visité dans mon jeune âge tous les coins et recoins de ces montagnes; les chasseurs de chamois les plus hardis n'osaient pas aborder les lieux où mon avide curiosité a su trouver des passages; j'ai roulé dans des précipices où j'aurais dû périr sans une protection particulière de la Providence. Plusieurs fois, après m'avoir vu gravir de certaines parties des glaciers, on a dit pour moi la messe des morts, dans l'idée que je n'en reviendrais plus : la main du Tout-Puissant m'a toujours soutenu.

Philippe écoutait avec admiration le vieux berger; il se fit montrer par lui les sommets qu'il avait atteints; il se fit conduire au bord des précipices dans lesquels il était tombé.

Dans les commencemens, lui disait le vieillard, une main puissante m'a préservé; bientôt j'appris à marcher avec plus de précaution, je sus distinguer les quartiers de glace ou les amas de neige auxquels je pouvais me fier, et ceux qui étaient dangereux; je visitais plusieurs fois chaque crevasse, chaque fente des glaciers; j'en reconnaissais les

progrès et la marche jusqu'au moment où prévoyant une chute prochaine, je n'en approchais plus.

Quand me parlerez-vous de l'avalanche ? dit Philippe qui s'impatientait de ne rien entendre de relatif au but de son voyage.

Bientôt, jeune homme, répondit le vieillard; patience; elle ne tombera pas encore. J'ai pu souvent observer des éclats semblables au bruit du tonnerre, qui ont lieu au moment où il se forme une nouvelle fente dans le glacier; j'observais avec soin ces ouvertures; je voyais que le quartier de glace entr'ouvert n'attendait pour se détacher que le moment où surchargé de neige, il serait entraîné par la pesanteur; qu'il amassait en roulant les neiges qui se trouvaient sur son passage, et finissait par couvrir de ses débris toute une portion de terrain au pied de la montagne. Ces événemens devaient nécessairement m'occuper; je pouvais alors en quelque sorte prévoir à l'avance le moment où ils arriveraient, et sauver peut-être quelques-uns de mes semblables : cet espoir donnait encore plus d'activité à mes recherches et à mes observations.

Le premier essai que je fis en ce genre ne me réussit pas; j'avertis les habitans d'une contrée menacée; ils écoutèrent mes avis et s'éloignèrent à grands frais : mais il ne tomba que peu de neige cette année-là, les cabanes ne furent point couvertes, et leurs possesseurs revinrent en me faisant mille reproches; l'année suivante ils furent ensevelis sous l'avalanche, et on les oublia.

Ma seconde prédiction eut lieu dix ans après la première; on n'écouta pas mes avis, l'avalanche tomba et fit périr une foule d'habitans du pied de la montagne. Alors mes amis me conseillèrent de cesser mes prédictions; ils me dirent que l'on m'accusait d'être un sorcier, d'avoir des intelligences avec le diable, et de provoquer par lui la chute des neiges pour justifier mes prophéties. Je n'avais aucune envie de me faire brûler, même pour une bonne cause; je me tus; je me persuadai même que je n'avais aucune vocation à intervenir dans des événemens qui peut-être étaient des jugemens de Dieu. C'est ainsi que j'ai cessé de prédire, mais ma réputation est restée.

Bon vieillard, dit Philippe en lui serrant les mains, sauvez-moi, sauvez mon Hildegarde et ses parens.

— Laissez-moi finir mon récit; à mon âge, jeune homme, on aime à raconter, et j'en ai rarement l'occasion. Depuis une couple d'années, en approchant mon

[illegible] des fentes de ce glacier, j'ai entendu dans l'intérieur une espèce de bruit sourd; ce bruit est devenu toujours plus fort : enfin j'avais observé du pied du glacier une espèce de vapeur s'élevant de la fente principale, et ce signal qui ne manque jamais m'annonça que sa chute n'était pas éloignée. Je revenais de faire cette dernière observation lorsque j'ai rencontré votre Hildegarde; reconnaissant en elle une habitante de la cabane la plus exposée, et l'ame encore remplie de l'idée de cette masse énorme prête à se détacher, je n'ai pu retenir cette exclamation, de pitié sur son sort, qu'elle vous a rapportée. — Je n'ai pu la retenir, vous dis-je, car je ne lui aurais point parlé ainsi si je m'étais donné le tems de réfléchir. L'homme est tranquille lorsqu'il ignore le danger qui le menace; Hildegarde ne peut plus l'être à présent, et va souffrir mille fois la mort jusqu'au moment où les glaces la couvriront.

Homme insensible! s'écria Philippe avec colère, comment peux-tu parler avec ce sang-froid d'un événement aussi horrible?

— Pourquoi pas? nous devons tous mourir; une mort aussi prompte, aussi imprévue que celle-là me semble une des plus heureuses.

— Imprévue! et depuis des mois ma raison s'égare en y pensant, et depuis ta rencontre la pauvre Hildegarde l'attend à chaque minute. — Non; bon vieillard, tu ne serais pas assez cruel pour nous annoncer cette mort, si tu ne savais pas les moyens de nous en garantir. Hâte-toi de me dire ce qui peut me tranquilliser.

Jusqu'à la neige, dit le vieillard, vous pouvez être tout-à-fait tranquilles; il en faut même une quantité assez considérable pour déterminer la chute; il faut pour cela qu'il en tombe pendant quelques jours sans discontinuer. J'ai l'œil assez exercé pour juger du pied de la montagne en quelle quantité tombe la neige, et je puis vous aviser du danger deux jours à l'avance; c'est à vous alors à trouver un prétexte pour éloigner Hildegarde et ses parens.

Je ne suis pas encore très à mon aise, dit Philippe; qui m'assure que la chute et l'avalanche n'auront pas lieu plutôt que tu ne le dis?

—Je vous le garantis; mais, si vous connaissez un meilleur expédient, jeune homme, prenez-le, si vous le voulez; vous le pouvez encore.

— Ne te fâche pas, bon vieillard, dit Philippe, sois toujours mon ami, mon consolateur, mon ange tutélaire;

sans toi je mourrais de mes inquiétudes. Je t'aiderai, dit le berger, je te le promets : aye confiance en Dieu et en mon expérience, et tu seras sauvé. Ils prirent congé l'un de l'autre avec attendrissement.

Hildegarde attendait impatiemment le retour de Philippe; dès qu'elle l'aperçut sur la montagne, elle vint en courant au-devant de lui; elle crut voir sur sa physionomie un présage de bon augure : Tu m'apportes de bonnes nouvelles, lui cria-t-elle de loin.

De très-mauvaises, au contraire, lui répondit-il; mais nous avons, toi et moi, un bon ami de plus. Il fit le récit de tout ce qui s'était passé. Hildegarde fut profondément affligée, et ne regarda plus qu'avec terreur le beau glacier dont on lui annonçait la chute. Après avoir un peu réfléchi, sa physionomie se ranima : Je l'ai trouvé, dit-elle à Philippe, le moyen de nous sauver tous.

Le ciel en soit loué, lui dit son ami en l'embrassant, et déjà tout rassuré.

La douce espérance, ce baume que le ciel donna à l'homme pour lui montrer au milieu du mal présent la perspective du bien à venir, entra dans l'ame de ces jeunes gens. J'arrangerai, dit Hildegarde, que notre noce se fasse chez tes parens, et nous la renverrons jusqu'au moment où nous serons avisés de l'approche du danger par notre vieux ami.

Bertrand de Sarnen fut mis dans le secret, parce qu'il savait la visite de son fils chez le vieux berger. Philippe lui fit jurer de ne rien dire qui pût le compromettre, et de n'en pas parler à Conrad. Celui-ci n'était pas à son aise, il s'apercevait de la préocupation de ses enfans; c'est l'inquiétude de la passion qui les tourmente, se dit-il à lui-même; ils seront plus calmes quand la noce sera passée; n'étais-je pas ainsi avant d'épouser Elisabeth? et sans l'aimer moins, ne me suis-je pas calmé depuis?

La franchise était dans le caractère d'Hildegarde, et la dissimulation lui était étrangère; il lui en coûtait beaucoup de cacher quelque chose à ses bons parens. Pour les engager à consentir que la noce eût lieu hors de chez eux, il fallait un prétexte. Elle leur dit que pour prix de sa complaisance de leur céder son fils, le vieux Sarnen désirait que la noce se fît chez lui; ils prièrent Bertrand de dire de même, pour ne pouvoir être accusés de mensonge. — Bonne Hildegarde, tu ne faisais pas attention que le mensonge n'en existait pas moins dans ton cœur; tu voulais

éviter l'apparence de la faute, mais tu n'évitais pas la faute, et voilà ce qui arrive souvent aux enfans des hommes : c'était un premier pas vers la dissimulation, heureusement tu n'as plus eu d'occasion d'en faire d'autres ; et lorsque le jour de la vérité viendra où tous les mensonges seront découverts, il sera fait, sans doute, une distinction entre ceux dont le but était louable, ainsi que le tien, et ceux qui portent le caractère de la méchanceté : mais heureux mille fois celui qui n'eut jamais besoin de déguiser sa pensée !

Philippe allait souvent chercher du courage chez le vieux berger, et lui rappeler sa promesse. Il ne lui avait pas encore raconté l'origine de ses pressentimens sur le malheur qui menaçait Hildegarde, il voulait que ce récit eût lieu en présence d'Hildegarde elle-même.

Il avait choisi pour cette entrevue une des places les plus intéressantes qui se fussent encore offertes à lui dans les montagnes ; le hasard la lui avait fait découvrir ; elle était inconnue à tout autre qu'au vieux berger, et peut-être à quelques chasseurs de chamois. C'était un petit vallon tout entouré de collines vertes et peu élevées ; il était traversé par un torrent qui, dans cette saison de l'année, perdait de sa violence, coulait avec tranquillité, et formait dans le milieu un joli bassin semblable à un petit lac, dans lequel se jouaient des oiseaux aquatiques, sans paraître craindre la visite des hommes. Philippe s'était souvent approché d'eux sans que leurs jeux et leurs chants eussent été interrompus. Sur les bords de ce bassin, la nature avait préparé des siéges de mousse ; une prairie émaillée de fleurs et des bouquets d'arbustes de montagne formaient une enceinte circulaire : le parfum des plantes alpines venait encore charmer un autre sens dans ce site délicieux. Philippe, en le visitant pour la première fois, eut d'abord l'idée de le faire connaître à son amie, il voulait qu'elle sentît en jouissant avec lui de cette belle nature, que la vie est un bien ; mais le chemin qui y conduisait était dangereux et presque impraticable ; sur un espace d'environ cent pas, on n'en faisait pas un qui n'exposât au danger de perdre la vie dans d'horribles précipices ; il fallait marcher sur un rocher nu presque à pic, où il y avait à peine place pour poser le bout du pied. Et comment exposer son Hildegarde à un danger presque aussi grand que celui de l'avalanche ? mais s'il ne pouvait pas écarter

DE LA SEINE.

les neiges et en diriger le cours, il pouvait tailler le roc, et il l'entreprit.

Avec des peines infinies il parvint à rendre le chemin praticable pour deux personnes. Souvent le vieux berger l'avait surpris travaillant à cet ouvrage. Je t'aiderais volontier, lui disait-il, mais des bras de cent ans ne sont plus propres au travail. J'admire ton entreprise ; tu fais présent du joli vallon à cette contrée, et la postérité te bénira lors même que ton nom lui restera inconnu. Philippe regarda le vieillard : Je ne travaille pas pour la postérité ; faire un plaisir à celle que j'aime est le seul motif qui m'anime.

— C'est ainsi, mon fils, qu'il se fait beaucoup de bien dans le monde sans que ceux qui le font s'en doutent ; l'influence du présent sur l'avenir est presque toujours hors de la portée des hommes ; la Providence en ourdissant sa toile en conduit seule les fils ; elle seule est dans le secret de son ouvrage. Les malheurs qui frappent une génération préparent peut-être le bonheur de celles qui doivent suivre.

A la bonne heure, dit Philippe, mais c'est pour Hildegarde que j'ai travaillé. Dimanche prochain, après le service divin, attends-moi dans ce beau vallon, je m'y rendrai avec elle.

Philippe revint avec Hildegarde au jour désigné ; le vieux berger était arrivé le premier, mais il s'était caché pour jouir de la surprise de sa jeune amie. On pouvait à juste titre appeler ce petit vallon l'Elysée des Alpes. Hildegarde en avait entendu parler à quelques chasseurs, mais elle savait qu'il était inaccessible aux femmes ; elle fut bien étonnée d'y pénétrer aussi facilement, et ne se douta pas que la route avait été aplanie pour elle.

Au moment où elle eut tourné le rocher qui lui dérobait la vue du vallon, elle resta immobile d'extase ; son regard s'anima, ses joues se colorèrent plus vivement ; jamais Philippe ne l'avait vue plus belle, elle paraissait la divinité du vallon. Les yeux ardens de Philippe se portaient tour-à-tour sur sa bien-aimée et sur la belle nature qu'elle admirait en silence. Il la serra dans ses bras. Mon Hildegarde, lui dit-il, c'est ici que je voudrais vivre avec toi et oublier le reste du monde. Vois ces douces collines verdoyantes ! Ici rien ne nous menace, ici la crainte ne peut pas pénétrer ; c'est l'empire de la paix, de l'amour et de mon Hidelgarde.

Ah ! mon ami, lui répondit-elle, je vois à présent que c'est à toi que je dois d'être arrivée ici sans effroi.

Oui, c'est à lui que tu le dois, dit une voix derrière eux, qu'elle crut reconnaître ; elle se retourna et poussa un cri de frayeur en apercevant le vieillard. Rassure-toi, Hildegarde, lui dit-il en souriant, il n'y a plus de danger pour toi.

Ne t'offense pas, lui dit-elle, du mouvement de frayeur que je viens d'éprouver ; je sais que tu es notre ami, mais, bon berger, je te l'avoue, ta vue m'a rappelé l'idée de l'avalanche : il serait doux, peut-être, de mourir avec tout ce qu'on aime ; mais il serait si doux d'y vivre !

Tu as raison, dit le vieux berger, celui qui ne sait pas aimer et apprécier cette vie, n'est pas digne de celle qui doit la suivre. Tu peux t'en fier à ma longue expérience, je n'ai pas toujours couché sur des roses, et cependant je n'ai jamais perdu de vue le but auquel je devais tendre et pour lequel j'ai été placé dans ce monde.

Quel est-il, bon vieillard, apprends-le moi ? dit Hildegarde.

— C'est de mériter, en supportant les peines de cette vie, le bonheur qui nous attend dans l'autre. Qu'ils sont insensés ceux qui se plaignent des maux qu'ils se font souvent eux-mêmes, et qui ne songent qu'aux jouissances d'un instant !

Assis sur la pierre mousseuse, ils continuèrent un doux entretien animé par les discours pleins de sagesse du centenaire. Hildegarde ne pouvait se lasser d'admirer ce petit vallon d'où l'on n'apercevait ni glace, ni neige, ni aucun objet menaçant. Dieu, disait le vieillard, a placé ce lieu de paix et de délices au milieu des dangers pour donner une idée des biens qui nous attendent et qui nous sont réservés.

Ce mot de danger rappela aux jeunes gens celui dont ils étaient menacés. Le vieux berger répéta à Hildegarde la promesse qu'il avait faite à Philippe de l'avertir à tems pour qu'il pût sauver non seulement Hildegarde et ses parens, mais aussi tous leurs voisins. J'ai lieu de croire, dit-il, d'après mes observations, qu'il tombera beaucoup de neige cette année ; mais soyez tranquilles, et avisez à vos plans avec courage.

Ces assurances ramenèrent la gaîté dans l'ame d'Hildegarde. Ils firent ensemble une collation de fraises parfumées des Alpes, que le berger avait cueillies en les

attendant, et de laitage qu'il avait apporté. Ah! comment ne pas aimer la vie, disait la jeune fille en s'en allant, et serrant contre son cœur la main de son Philippe; une heure telle que celle que je viens de passer, compenserait un siècle de peines. En traversant avec facilité le sentier que son ami avait fait pour elle, des larmes de reconnaissance coulaient des yeux d'Hildegarde. C'est ainsi, lui dit-elle avec tendresse, que nous aplanirons l'un pour l'autre la route difficile de la vie; et ils revinrent gaîment à la cabane.

Le voisinage du vieux Conrad était composé de six familles, avec lesquelles il vivait en parfaite intelligence. Philippe proposa que tous ces bons voisins prissent part à la fête de son mariage. Ils en auraient tous été, dit-il à Conrad, si je m'étais marié chez vous; je ne veux pas qu'ils perdent rien à la fantaisie de mon père; il m'a chargé de les inviter tous.

Il alla chez eux et les pria d'assister comme témoins à son mariage, et de passer quelques jours tous ensemble chez son père, la noce devant se faire en hiver et dans un moment où il n'y avait point de travaux. Comme je veux toutes les mères, dit-il, j'invite aussi tous les enfans; cela portera bonheur à mon Hildegarde. Le jour n'est pas encore fixé, ajouta-t-il, à cause des préparatifs pour recevoir autant de monde; je vous en préviendrai, et je vous demande votre promesse de vous y rencontrer tous; je veux que vos cabanes soyent fermées et que vous preniez tous part à mon bonheur.

Ils le lui promirent, ils aimaient Conrad et se faisaient un plaisir d'assister à une fête qui l'intéressait autant; ils regardaient déjà Philippe comme leur bon voisin, et ne voulaient pas lui refuser sa première demande.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES.—*Théâtre du Vaudeville.*—Au milieu de tant de nouveautés si heureusement écloses pour fêter la naissance du roi de Rome, il était difficile que d'autres nouveautés trouvassent à se faire jour. Cependant le théâtre du Vaudeville, toujours prompt à profiter des circonstances, n'a pas voulu en laisser échapper une, qu'en effet il était plus que

tems de saisir. Le succès incertain d'une tragédie lui fournit toujours une parodie. Tel a été celui de Mahomet II. Malgré les sifflets qui en troublèrent la première représentation, cet ouvrage est arrivé tant bien que mal à la huitième; c'était appeler la parodie, et le parodiste s'est trouvé, par une circonstance particulière, dans le cas de ne pas perdre un instant. M. Baour de Lormian a retiré sa pièce; il fallait donc la travestir avant que les amateurs en eussent perdu la mémoire, sous peine de rendre le travestissement inintelligible et d'en perdre ainsi tout le fruit. Peut-être même eût-il été plus sage d'y renoncer et de ne pas juger de nouveau un auteur qui venait de se juger lui-même. Il y aurait eu à cela de la justice ou même de la générosité, mais la générosité n'est pas la vertu des parodistes. Ils ont donc remis en cause le *Mahomet* de M. Baour; ils l'ont fait juger par les femmes, et l'acte d'abnégation par lequel l'auteur aurait dû les désarmer, leur a fourni contre lui de nouvelles armes. L'action de leur parodie commence au moment où celle de la tragédie finit. La clémence de Mahomet a enhardi les femmes de Constantinople; elles prennent les armes, s'emparent du sérail, saisissent la personne du sultan et vont lui faire son procès. On lit l'acte d'accusation, qui n'est qu'une critique abrégée de la pièce. Aucun défenseur ne se présente et Mahomet va être condamné; mais tout-à-coup une jeune Grecque paraît déguisée en avocat; elle aime Mahomet malgré sa férocité et entreprend de plaider sa cause. L'apologie qu'elle fait du personnage est la critique de l'auteur; elle ne justifie Mahomet de toutes les actions qu'on lui reproche qu'en faisant voir que d'autres héros de théâtre s'en sont rendus coupables avant lui, d'où elle conclut qu'il n'y a rien d'extraordinaire, de neuf ni d'original dans sa conduite. Après ce beau plaidoyer Mahomet est absous; on veut même lui rendre l'Empire, mais il avoue qu'il n'est pas dans le moment en état de le gouverner, et demande la permission de faire dans un couvent une retraite de six mois pour *réformer son caractère*.

Nos lecteurs trouveront peut-être qu'il n'y a rien de plus neuf ni de plus original dans cette parodie que dans la tragédie dont elle est l'objet. Les spectateurs qui l'ont jugée ont pensé de plus qu'il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût attaqué l'ouvrage original par ses endroits les plus faibles. Cependant elle a réussi, d'abord parce qu'on y trouve des plaisanteries très-piquantes, quelques couplets spirituels, de la gaîté quoiqu'un peu grivoise, et peut-être aussi parce

que dès l'ouverture, dont les motifs étaient fort heureusement choisis, il s'était manifesté une opposition très-maladroite. Si le sifflet qui l'a troublée venait de quelqu'ami de l'auteur parodié, on peut dire que son amitié ne valait pas mieux que celle de l'ours du bon La Fontaine.

Les parodistes demandés et nommés sont MM. Dieulafoi et Gersain. M.

Numismatique. — On vient de découvrir 44 médailles d'or à 4 kilomètres au N.-O. de la ville d'Alençon, à l'extrémité de la commune de Lonrai, à une portée de fusil du Pont-Percé et de la route de Bretagne.

Le vendredi 1er mars un jeune berger, remuant la terre sur le bord d'un fossé avec la pointe d'une baguette, trouva une pièce qu'il soupçonna être d'or, et qui était en effet une médaille d'or de Valentinien. Le bruit de cette découverte se répandit dans le village, et le lundi suivant (4 mars) trois enfans, qui gardaient leurs bestiaux dans le même champ, essayèrent de remuer la terre à l'endroit indiqué. A la surface du sol, c'est-à-dire à quelques doigts de profondeur, ils rencontrèrent rassemblées en bloc sur une pierre informe 43 pièces d'or pareilles à celle qui avait été trouvée le vendredi précédent. Parmi ces dernières pièces une était fausse : elle était en fer très-oxidé et recouvert seulement de deux feuilles d'or. Celles de ces médailles que j'ai eu occasion de voir et que je possède sont à 18 karats : ce sont des *Valentinien*, des *Sévère*, des *Zénon*, et un *Honorius*. Trois appartiennent à l'empire d'Occident, Honorius, Valentinien et Sévère; l'autre appartient à l'empire d'Orient. Ces médailles, assez grossièrement frappées, rappellent l'époque de la chute du goût et de l'invasion de la barbarie. Elles sont d'une belle conservation et très-faciles à lire. Toutes ont été frappées à Constantinople, ainsi que l'annoncent ces mots : CON OB. (*Constantinopoli obsignatum*). Le Valentinien est évidemment VALENTINIEN III, tué à Rome en 455 : c'est ce qui résulte de la légende *D. N. Plac. Valentinianvs*, etc. Il est incontestable que le Sévère est SÉVÈRE III, qui fut élu empereur en 461, et qui mourut vers 464; la légende le prouve, puisqu'elle porte *D. N. Libivs Severvs*, etc. Quant à *Honorius* et à *Zénon*, il ne peut y avoir de doute, puisqu'ils sont les seuls empereurs de leur nom. On lit sur toutes ces pièces l'exergue : VICTORIA AUG. (*Victoria Augusta.*)

Il y a lieu de croire que ces pièces, qui sont du 4e et du 5e siècles, ont été, peu de tems après leur émission, ou perdues ou cachées dans le champ où l'on vient de les découvrir; car les empreintes n'ont souffert aucune altération, et les reliefs n'ont éprouvé aucun frottement.

POLITIQUE.

La grande, l'heureuse, on pourrait dire l'unique nouvelle attendue en Europe dans le cours et comme sous les auspices de Mars, a été en Allemagne et en Italie l'objet de la joie universelle; toutes les cours confédérées ont donné les témoignages les plus éclatans de la part qu'elles prennent à un événement qui se lie si heureusement à leurs destinées. On croira sans peine que c'est surtout à Vienne que la nouvelle était impatiemment attendue; elle y a été rapidement portée, elle y a calmé l'inquiétude paternelle et comblé tous les vœux. La lettre de l'Empereur des Français a été remise dans les formes les plus solennelles à son auguste beau-père, et l'échange des félicitations diplomatiques a eu lieu de la manière accoutumée. On prépare des fêtes brillantes à la cour pour la naissance du roi de Rome. Cette ancienne capitale du monde, rentrée aujourd'hui dans une partie de ses glorieux domaines, puisqu'elle est devenue la seconde ville du grand Empire, a appris le 26 mars que son roi avait vu le jour. On conçoit quel a été l'enthousiasme public, et par quels signes éclatans il s'est signalé dans une ville toute poétique, où tout respire le génie des arts, où les vers s'improvisent, où le chant d'allégresse de tout un peuple est un concert harmonieux. Jamais Rome ne fut plus belle que dans la soirée de ce jour où l'éclat d'une riche illumination frappant ses antiques monumens, ses arcs triomphaux, ses temples, son capitole, son colysée, semblait la rappeler à son ancienne gloire et évoquait d'illustres souvenirs. Jamais aussi Rome n'avait réuni un plus grand nombre d'étrangers de distinction, qui, témoins des restaurations entreprises, regardent en quelque sorte Rome sortir de ses ruines, tandis que tous les arts reçoivent une impulsion nouvelle, que les fameuses écoles romaines sont rouvertes, que Zingarelli tient la lyre, et Canova le ciseau.

La campagne est rouverte en Turquie. Le 31 janvier, M. le comte Saint-Priest a battu un corps turc de 15000 hommes à Lafaja, a enlevé d'assaut cette place et tué 4000 hommes à l'ennemi, fait 3600 prisonniers, enlevé

beaucoup de butin et de munitions. Les vainqueurs marchent sur d'autres places fortifiées. Les opérations contre Tisnowo et Schumla, où le visir est toujours retranché, vont être reprises. Le général en chef russe Kamenski est très-grièvement malade, le 11 février il était à l'extrémité; le comte d'Essen doit s'être mis en route pour le remplacer. L'armée du grand-visir vient d'être renforcée; on croit que la flotte turque mettra à la voile au commencement d'avril; on travaille à son équipement avec la plus grande activité, et l'on enrôle tous les gens en état de servir. Tout est en activité en Servie; les Russes préparent le siége de Widdin; les Turcs disposent, de leur côté, des forces considérables pour couvrir cette place importante; on écrit, en outre, de Constantinople, la note suivante qui mérite d'être reproduite telle que l'a publiée le *Moniteur* :

« Les Anglais ont renouvelé la demande de faire entrer une de leurs escadres dans la mer Noire, sous prétexte de combattre les Russes dans la cause des Turcs. Le caïmacan du grand-visir a répondu que les Turcs tenaient encore une clé, et qu'ils ne s'en dessaisiraient pas. Alors l'envoyé anglais a reproché au divan de n'être point un ami sincère de l'Angleterre. Il a même ajouté à ce reproche des menaces pleines de hauteur. Mais le ministre ottoman, sans s'étonner de cette arrogance, a tenu ferme, et a déclaré, comme fit il y a quatre ans Ibrahim-Hâlimi-Pacha, que la Porte persistait dans son refus, et qu'elle s'exposerait à toutes sortes d'extrémités plutôt que de permettre aux forces britanniques de dominer dans la mer Noire. Il a ajouté qu'elle saurait bien s'y défendre seule contre les Russes, et que l'Empire ottoman ne se croyait point encore assez en danger pour avoir recours à une assistance qui pourrait un jour tourner contre lui-même. »

Le roi de Suède vient d'être obligé, par l'état affligeant mais non pas alarmant de sa santé, à s'abstenir pendant quelque tems des travaux indispensables de l'administration des affaires publiques. Une patente royale annonce que S. M. se repose de ce soin sur le prince royal; l'administration du royaume et des états qui en dépendent lui est confiée; tous les ordres seront signés par S. A. R., et précédés seulement de cette formule : *Pendant la maladie de mon très-gracieux roi et souverain, d'après ses ordres.* S. A. ne pourra cependant, pendant l'exercice de la puissance royale, déférer la dignité de noblesse, celles

de comte, de baron et de chevalier. Ces places ne seront remplies que provisoirement, et sauf l'approbation du roi.

Au moment où nous annoncions que le bruit de la prise de Badajoz se répandait à Madrid, la nouvelle en arrivait officiellement à Paris. Elle a été apportée par l'adjudant-commandant Avy, parti de Badajoz le 14 mars.

La place s'est rendue le 10 mars, après un siége long, difficile et meurtrier. Les ennemis avaient le projet de faire de Badajoz une seconde Sarragosse; mais l'habileté des chefs, la constante intrépidité des troupes ont triomphé de tous les obstacles.

Dès les premiers jours du siége, la garnison, forte de 8 à 10 mille hommes, avait fait des sorties vigoureuses. L'infanterie de tranchée, dirigée par le général Girard, les avait repoussées avec une grande perte, et les travaux du génie et de l'artillerie se poursuivaient avec la plus grande activité. C'est dans le journal du siége publié par *le Moniteur* qu'il faut suivre tous les mouvemens, reconnaître le nom des braves de toutes les armes qui se sont distingués, et des victimes honorables de leur courage.

Pendant les premiers tems du siége, le général Latour-Maubourg, à la tête de la cavalerie de réserve, s'était porté au nord de Badajoz, éclairant sur les frontières du Portugal la marche de l'ennemi qui venait au secours de cette place. On savait que deux divisions espagnoles avaient quitté Lisbonne et l'armée anglaise, qu'elles avaient passé le Tage, et se dirigeaient sur la ville assiégée. Dans la nuit du 5 au 6 février les troupes parurent, et se mirent en communication avec celles qui défendaient Badajoz. Ces mouvemens donnèrent lieu dans le voisinage de la place à des affaires partielles et à des sorties de la garnison, où les troupes du général Latour-Maubourg et celles du siége soutinrent leur vieille réputation. Ces mouvemens n'étaient que le prélude de l'affaire générale qui devait décider du sort de la ville, aussitôt que le passage de la Guadiana serait possible.

Le 11 mars, le fort de Pardaleras est emporté à la suite d'une de ces actions brillantes qui caractérisent le grenadier français et les officiers généraux qui marchent à sa tête, actions dont l'impétuosité diminue le danger, et dans lesquelles l'effroi qu'inspire l'audace de l'assaillant, empêche l'ennemi de tirer parti de la supériorité de sa position. Quatre cents grenadiers emportent le fort le sabre à la main, et n'ont que sept à huit hommes hors de combat.

Cette position assurait le succès des travaux du génie, mais il fallait une action sous les murs de la place contre les troupes qui étaient venues la secourir, et la bataille de Gebora a été livrée. Nous suivrons ici les principaux détails de cette brillante affaire dans le rapport de M. le maréchal duc de Dalmatie.

« L'ennemi avait dressé son camp sur les hauteurs de San-Christoval, à la rive droite de la Guadiana, et pendant qu'il s'occupait à le perfectionner et à rendre impraticable le passage de la Gebora, le fort Pardaleras lui était enlevé; il se croyait inexpugnable dans sa position, et paraissait jouir avec sécurité des communications avec Elvas et Campo-Mayor, qu'il avait rétablies; cependant des dispositions étaient faites pour l'attaquer dans cette position, mais il fallut forcément attendre que les eaux de la Guadiana et de la Gebora, qui s'étaient répandues dans les terres, fussent écoulées, et nos moyens de passage assurés. M. le capitaine du génie maritime Royou, et M. le capitaine Gillet, commandant les pontonniers, travaillèrent avec une telle activité, que le 18 on eut moyen de porter à la rive droite, de l'infanterie et du canon; la nuit suivante on en profita pour faire passer les troupes que M. le maréchal duc de Trévise avait à cet effet désignées; M. le général de division Latour-Maubourg mit en ligne la cavalerie de réserve, et le même jour une nouvelle batterie de mortiers qui avait été établie à la gauche de l'attaque du centre, obligea les ennemis à changer de camp et à se mettre hors de la protection du fort San-Christoval.

» Le 19, avant le jour, le général de division Latour-Maubourg fit passer sa cavalerie aux gués de la Gebora au-dessus du pont que deux jours auparavant l'ennemi avait détruit; il se porta rapidement sur la route de Badajoz à Campo-Mayor, où il commença l'attaque contre la gauche de la ligne ennemie. Le 2ᵉ de hussards pénétra même un instant dans leur camp. Pendant ce tems l'infanterie et l'artillerie aux ordres de M. le général de division Girard, passaient les gués à droite et à gauche du pont, malgré la rapidité du courant, et que la troupe eût de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt que les colonnes furent formées, M le maréchal duc de Trévise donna ordre au général Girard de se diriger sur la droite de l'ennemi, et de faire en sorte de gagner la hauteur, en se plaçant entre lui et le fort San-Christoval; cette droite forcée, le général Girard devait changer de direction à droite, et se rabattre sur le

gros de l'armée ennemie, tandis que M. le général Latour-Maubourg, avec sa cavalerie, l'attaquerait par son flanc gauche, et ferait en sorte de l'entamer. Ce double mouvement s'exécuta avec toute la perfection que l'on peut attendre dans un champ de Mars de la troupe la plus instruite, malgré la vivacité du feu de l'ennemi. Les 34e et 88e régimens formant la brigade du général Philipon, étaient en première ligne, et avaient un bataillon déployé, et deux autres en colonne. Le 100e suivait en réserve à demi-distance de ligne. La 2e compagnie du 3e régiment d'artillerie légère marchait en deux batteries à hauteur de l'infanterie; à cent pas, le feu de nos troupes commença; et elles le continuèrent sans interrompre leur mouvement, une partie ayant cependant la baïonnette croisée, jusqu'à ce que toutes les masses de l'ennemi eussent été enfoncées et mises en déroute; la cavalerie, qui suivait sur les derrières de l'ennemi le progrès de l'infanterie, a alors exécuté diverses charges, qui toutes ont été couronnées du plus grand succès. A dix heures du matin, les deux divisions espagnoles, qui douze jours auparavant étaient arrivées de Lisbonne, n'existaient plus. Huit cent cinquante des leurs étaient étendus sur le champ de bataille; 6 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons, et 5200 prisonniers étaient au pouvoir de l'armée impériale. Ce qui a pu s'échapper a été se jeter confusément dans Elvas et dans Badajoz. Mendizabal et la Carera, qui étaient dans le dernier carré, se sont honteusement sauvés dans la première de ces places. Douze cents hommes de cavalerie portugaise et espagnole qu'il y avait à la bataille, ont abandonné l'infanterie. »

Le maréchal duc de Dalmatie termine sa relation par nommer tous les généraux, officiers supérieurs et simples officiers qui ont eu une part distinguée à ces importans succès : il les désigne par leurs traits de courage, par ceux qui les ont déjà honorés, et qui leur ont mérité des récompenses dont il renouvelle la demande. On ne peut commander sans doute de plus braves troupes, mais il est impossible de se montrer plus dignement et avec un plus grand sentiment de justice, leur interprète auprès du souverain qui ne laisse jamais une belle action sans récompense, quel que soit le nombre dans lequel elles se présentent à lui. . . . .

Le maréchal pensait bien que la victoire de la Gebora aurait pour résultat la chute prochaine de Badajoz : elle a eu lieu en effet peu de tems après, au moment terrible où,

la brêche praticable, un assaut livré à la garnison la mettait à la discrétion du vainqueur. Cette garnison a capitulé; elle est prisonnière de guerre : le nombre des prisonniers est de 7,500 hommes. La place ne manquait pas de vivres. Des munitions immenses et une grande quantité d'artillerie ont été pris. Cette capitulation et la victoire de la Gebora achèvent la destruction de ces divisions espagnoles, que la trahison de la Romana avait rendues honteusement célèbres et qui sont venues expier sur le Tage le crime commis sur les côtes de la Baltique, d'avoir faussé leur serment.

Mais dans cette situation des affaires, au moment où l'armée anglaise était tenue en échec par celle du prince d'Essling, que le siége de Cadix s'avançait, que la marche rapide des Français sur Elvas annonçait aux Anglais de nouveaux points d'attaque à surveiller, les ennemis ont cru l'occasion favorable pour opérer une diversion puissante. Le maréchal duc de Bellune avait été chargé de la continuation du siége de Cadix, pendant que les maréchaux ducs de Dalmatie et de Trévise se portaient contre Badajoz. Les ennemis ont cru cet instant propice. Une division de 6000 Anglais et de 7 à 8000 Espagnols débarqua à la fin de février à Algésiras. Cette colonne, forte ainsi de 14,000 hommes, avait le projet de prendre à revers le duc de Bellune et de faire lever le siége de Cadix. Ce projet a été entiérement confondu. Le duc de Bellune l'a battue et a jeté l'ennemi dans l'île de Léon, après avoir pris trois drapeaux, quatre pièces de canon et 760 hommes. Il a tué ou blessé aux Anglais le tiers de leur monde.

Au 10 mars, le siége de Cadix avait repris avec une nouvelle ardeur. Tous ces événemens avaient frappé d'admiration nos amis en Andalousie, et confondu nos ennemis.

Le *Moniteur*, en relevant le mérite d'une action où le maréchal de Bellune a couvert et maintenu le siége de Cadix, et repoussé seul une attaque aussi forte qu'imprévue, exprime quelques regrets sur le défaut d'ensemble et d'unité, qui dans cette circonstance a sauvé une expédition anglaise qui pouvait être prise les armes à la main.

Il est fâcheux, dit-il, que le duc de Dalmatie, en se portant en Estramadure, n'ait pas laissé toute l'Andalousie et le royaume de Grenade sous les ordres du duc de Bellune. Le 4ᵉ corps s'est trouvé indépendant, ainsi que les troupes des généraux Godinot et Darricau, et le duc de Bellune n'a pu disposer que des troupes du siége pour gar-

der son immense ligne, repousser les attaques vraies ou fausses faites sur tous les points, et faire face au corps qu'il avait devant lui; et tandis que l'ennemi avait réuni tous ses moyens, le 4e corps et le corps d'observation du général Godinot, c'est-à-dire plus de 25,000 hommes, ne servaient à rien dans cette affaire importante.

Le 4e corps a supposé que le débarquement d'Algésiras menaçait sa droite, en même tems que l'insurrection de Murcie attaquait sa gauche. Ce n'est que trop tard que le général Sébastiani a appris que le débarquement se dirigeait contre la gauche du blocus. Si une de ses divisions avait pris en queue le corps ennemi, et si le duc de Bellune n'avait eu qu'à s'opposer à son introduction dans l'île de Léon, ce corps tout entier aurait mis bas les armes.

Balasteros avait marché sur Séville avec les débris échappés au combat de Castillegos : le général Darricau l'a chassé, poursuivi, et lui a pris une partie de son monde. Le commandant de Ronda a repoussé et dispersé l'insurrection des montagnes.

Aussitôt que le général Sébastiani a été averti de la marche du corps ennemi sur le 1er corps, il a envoyé une division sur Cadix. Le général Godinot a aussi fait partir neuf bataillons; mais ces renforts, qui eussent été si utiles, sont arrivés trop tard. L'ennemi, après sa défaite, s'était mis en sûreté dans les murs de Cadix.

Au surplus, cette affaire est une source de discussions et de mécontentemens entre les Anglais et les Espagnols, et nous allons voir que les Anglais la citeront comme une victoire.

Déjà nous en avons sous les yeux les détails tels qu'ils ont été publiés en Angleterre. Le général Graham, qui y commandait les Anglais, y varie tantôt sur le but de son expédition, tantôt sur le nombre d'hommes qu'il commandait; tout ce qu'on voit même d'après son aveu, c'est qu'il est sorti de Cadix, qu'il a pris des renforts, et qu'au lieu de faire lever le siége de Cadix, il a évité d'être jeté dans la mer en réussissant à rentrer dans la place.

Le but de l'expédition était de faire lever le siége de Cadix; à qui persuadera-t-on que le général Graham eût eu cette prétention avec 5000 hommes seulement? La vérité est, et l'état des blessés anglais par régiment le prouve, que le général Graham commandait 7000 Anglais, 8000 Espagnols, 1000 Portugais, ce qui forme 16,000 hommes. Les Français conservant leurs lignes devant Cadix, et

occupant en force Médina Sidonia, n'ont pu mettre en ligne que 5000 hommes; et ce sont ces 5000 hommes qui ont glorieusement soutenu l'effort d'un ennemi plus de trois fois plus nombreux.

Ici la part du courage est assez noblement faite ; voyons celle des résultats ; c'est par les résultats qu'il faut juger toute entreprise de cette nature. « Général Graham ! dit le *Moniteur*, vous vous êtes embarqué à Cadix le 25 février, et vous avez débarqué le 28 à Algésiras avec votre division et les Espagnols ; faites-nous donc connaître pourquoi vous avez entrepris cette promenade militaire et fait de si grandes dépenses. Vous vouliez tourner les lignes du duc de Bellune ; l'avez-vous fait ? Vous vouliez faire lever le siége de Cadix ; l'avez-vous fait ? Vous vouliez surprendre Chiclana ; l'avez-vous fait ? Si vous avez tout mis à feu et à sang, pourquoi vous êtes-vous arrêté en si beau chemin ? Ce n'est pas à l'île de Léon, c'est à Chiclana, que vous aperceviez du champ de bataille, et qui est à très-peu de distance, que vous deviez coucher le 5 ; vous auriez pris 100 pièces de canon, 60 chaloupes canonnières, des équipages et des magasins immenses, des hôpitaux, etc, etc. C'était votre mission ; l'avez-vous remplie ? Vous avez été battu ; vous avez perdu la moitié de votre monde, et vous avez failli être pris. Votre nombre et la bonne contenance de vos troupes vous ont sauvé d'une ruine entière. Etait-ce donc pour rentrer à Cadix que vous en étiez sorti dix jours auparavant ? N'eût-il pas mieux valu pour vous y rester ? Vous auriez sous vos ordres 4000 hommes de plus, Anglais ou Espagnols. »

En résultat, un mot suffit pour caractériser cette affaire sur laquelle nous verrons que les orateurs du parlement ne se méprendront pas.

Quinze mille hommes ont menacé de prendre à revers les lignes des Français devant Cadix ; cinq mille Français sont sortis de ces lignes et les ont défendues. Les efforts de l'armée navale anglaise contre les batteries de siége ont été en même tems également impuissans, et le siége continue. Toute réflexion ultérieure est inutile.

Nous venons de parler du parlement. Le régent lui demande en ce moment 2 millions sterling pour soutenir l'armée portugaise dans sa résistance. M. Parceval a merveilleusement démontré combien cela était juste, glorieux, nécessaire ; mais de nombreux orateurs se sont permis d'être d'un avis différent.

M. Ponsonby, par exemple, a remarqué qu'on avait naguère demandé un million, qu'aujourd'hui l'on en demandait deux, que demain on en demanderait trois; et il s'est écrié que jamais les ministres n'avaient pu faire prendre à l'Angleterre un engagement si téméraire et si ruineux. Qu'entend-on par la défense du Portugal, a dit l'honorable membre? est-ce celle du terrain qu'occupent nos troupes? mais ce terrain est celui qui existe depuis Lisbonne jusqu'à nos lignes; est-ce pour cette défense qu'on compromet le sort de l'armée anglaise, celui des finances du pays, peut-être la défense du pays lui-même? M. Ponsonby ajoute, sur les dépenses dont il s'agit, des détails très-curieux.

Il est bon qu'on sache, dit-il, toute l'étendue des sacrifices que l'on est obligé de faire pour faire passer de l'argent à Lisbonne. Sur toutes les sommes que l'on envoie, on perd d'abord trente pour cent (*Ecoutez, écoutez!*) mais ce n'est pas tout, les lettres-de-change sur Lisbonne sont acquittées, moitié en numéraire et moitié en papier portugais, qui est déjà grandement déprécié. Sur ces diverses assertions, M. Ponsonby défie la contradiction; et il demande pendant combien de tems l'on suppose que l'Angleterre pourra soutenir de pareilles dépenses. Il n'a point l'intention de diviser la chambre, mais il la prie de comparer un instant le but que l'on peut raisonnablement espérer d'atteindre dans cette lutte inégale, et les dépenses effrayantes qu'elle entraîne. La dépense des transports est de 3 millions; celle de l'armée, de 15 à 16; celle de la marine, de 4 à 5; enfin, d'après les états soumis à la chambre, la dépense totale ne peut pas être estimée à moins de 23 millions sterl.

Dans la chambre des pairs, lord Grenville a tenu le même langage; mais le bill a passé malgré ce que son expérience et ses lumières donnaient de poids aux sinistres prédictions qu'il a faites, si les ministres ne changent pas de système.

Le bill sur le crédit commercial a également passé dans la chambre des communes, mais non sans que M. Whitbread indiquât, comme la plaie profonde de l'Angleterre, la ligue du continent contre les produits de son industrie.

Le texte de ces divers orateurs peut se réduire à ces termes:

Qu'au lieu de persister dans un système d'entêtement et d'exagération, au lieu de soutenir une cause perdue, de se ruiner dans des expéditions désastreuses, notre gouver-

nement cherche les moyens de traiter de la paix. Dans la paix seule est la restauration de notre crédit, de notre industrie, de notre commerce; dans la paix seule notre indépendance et notre salut. S....

PARIS.

Divers décrets impériaux organisent les cours impériales de la Haye, de Metz, de Nanci, d'Orléans, de Rouen, d'Amiens, de Lyon et de Bruxelles.

— Dimanche dernier, il y a eu audience et présentations. S. M. a tenu ensuite un conseil de la Légion-d'honneur et un conseil privé.

— Mercredi prochain, l'Académie française tiendra une séance pour la réception de M. Parseval: dans cette séance les prix de poésie mis au concours pour 1811, seront décernés.

— Tous les travaux publics sont repris avec la plus grande activité. On passera au 1er octobre sur le pont d'Iéna. Le quai de ce pont, du côté des Invalides, portera le nom du duc de Montebello.

— Grandmesnil se retire du Théâtre-Français. Caumont qui y partageait son emploi, et qui était retiré depuis deux ans, vient de mourir. Vigny est reçu sociétaire.

ANNONCES.

Précis historique de la révolution française. — Directoire Exécutif, par Lacretelle jeune. *Seconde édition.* Deux forts vol. in-18, avec quatre gravures. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. Sur papier vélin, figures avant la lettre, 15 fr., et 17 fr. franc de port. A Strasbourg, chez Treuttell et Würtz, libraires; et à Paris, même maison de commerce, rue de Lille, n° 17; Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Cet ouvrage sert de suite au *Précis historique de l'Assemblée constituante*, par Rabaut-de-Saint-Etienne, et aux *Précis historiques de l'Assemblée législative et de la Convention nationale*, par Lacretelle jeune, il complète l'*Histoire de la révolution française* en six volumes in-18. Prix des six volumes, sur papier ordinaire, 30 fr., et 35 fr. franc de port; pap. vélin, 45 fr., et 50 fr. franc de port. Ces divers ouvrages se trouvent aux mêmes adresses indiquées ci-dessus.

MERCURE
DE FRANCE.

N° DVIII. — *Samedi* 13 *Avril* 1811.

POÉSIE.

ODE

Sur l'heureux accouchement de S. M. l'Impératrice-Reine Marie-Louise d'Autriche, *et sur la naissance de S. M. le* Roi de Rome.

Dans les cœurs palpitans d'une illustre famille,
Dans ses yeux attendris, quelle espérance brille,
Lorsqu'éprouvant ces maux que l'amour rend si doux,
Vierge naguère encore, au lit de l'Hyménée
Par Lucine enchaînée,
Une épouse, d'un fils va doter son époux!

Mais combien cette joie est entière, unanime?
Comme le genre humain tressaille et se ranime,
Quand ce fils, que les cieux marquèrent de leur sceau,
Ce fils, qu'avec ardeur nos prières demandent,
Vingt nations l'attendent,
Et que, né pour régner, un trône est son berceau!

C'est là que la victoire, et la paix consolante,
Qui l'atteint tôt ou tard en sa marche plus lente,

D

Reçoivent dans leur sein ce plus cher des dépôts,
Que les ames en proie aux haines criminelles,
Désormais fraternelles,
Goûtent innocemment un vertueux repos.

Ce fils, dont les faveurs sont d'avance implorées,
Est comme un rejeton de deux tiges sacrées,
Qui va naître et grandir sous leurs troncs protecteurs,
Et qui, de leurs rameaux reproduits d'âge en âge,
Éternisant l'ombrage,
En couvre au loin les champs, les troupeaux, les pasteurs.

Enfant, qu'un Dieu promet à la terre ravie,
Apparais, tout brillant, aux portes de la vie,
Comme l'astre du jour, qui, dans son vol hardi,
Conquérant bienfaiteur de l'horizon qu'il dore,
Même dès son aurore,
Par des flots de lumière annonce son midi.

Ces obscurs factieux, dont la fureur contrainte
Garde un espoir coupable en cédant à la crainte,
L'Anglais, dont un héros a comprimé l'essor,
Et qui voit sur son île, en sa détresse urgente,
Sa richesse indigente
Enfler ses magasins, et tarir son trésor,

Se disaient l'un à l'autre : « Il n'est point de rivage
» Où l'aigle des Français n'ait, domptant notre rage,
» Vaincu de nos soldats les belliqueux essaims ;
» Mais cet aigle, malgré son héroïque audace,
» Ne voit point dans l'espace
» D'aiglon qui suive encor son vol et ses desseins.

» Si tout frémit, tout tremble au bruit de son tonnerre,
» Nul fruit de son amour n'a fécondé son aire ;
» Il triomphe, mais seul, sous la voûte des cieux :
» Eh bien! n'attendons pas que, croissant sous son aile,
» Une race nouvelle
» Par degrés s'enhardisse à vaincre sous ses yeux.

» La victoire est sa force, opposons-lui l'intrigue.
» N'épargnons ni complots, ni largesse, ni brigue,
» Pour troubler l'univers, et pour le désunir ;
» Et si, jouets encor du héros qui nous frappe,

» Le présent nous échappe,
» A nos projets du moins enchaînons l'avenir. »

Cet avenir, l'espoir de ceux qui désespèrent,
Grâce au pudique amour dont les deux soins prospèrent,
Trahit déjà vos vœux par le ciel rejetés.
Voyez-vous ces apprêts, ces voiles, ces parures,
Et les pompes futures
Du fils-roi que j'annonce, et que vous redoutez ?

Hercule en lui renaît : vous êtes les couleuvres
Que ce héros enfant, pour essai de ses œuvres,
Vainqueur dès le berçeau, se hâte d'étouffer ;
Jugez par cet exploit, ce jeu de son courage,
Comme, dans un autre âge,
Des hydres, des lions il saura triompher.

Voyez-le, sous son père, et plein de son génie,
Briguer, par ses travaux, la gloire réunie
Des vertus qui du trône affermissent les droits,
Et dans son sein auguste, où sa tendresse vole,
Trouver la triple école
Des favoris de Mars, des sages et des rois.

Voyez-le du trident, que l'orgueil insulaire
Crut être dans vos mains le sceptre de la terre,
Partager les bienfaits à cent peuples rendus,
Et vous déshériter des trésors que le Gange
Vous payait en échange
Des fléaux avec vous sur ses bords épandus.

Il chérira les arts, ces arts dont la magie
Des tems, des lois, des mœurs tempérant l'énergie,
Unit Minerve à Mars, et la lyre au clairon :
Il saura que leur voix un jour fait tout connaître,
Et qu'Homère doit naître
Dès qu'Achille a saisi l'arc tendu par Chiron.

Réjouis-toi, héros, le seul dont la sagesse
N'ait point d'orgueil secret, ni le bonheur d'ivresse :
Un père d'un tel fils peut se glorifier.
Pour doubler ton présent, son avenir se lève ;
Jamais plus digne élève
A tes vastes projets ne vint s'associer.

Toi, vierge du Danube, aujourd'hui de la Seine,
De l'Eridan, du Tybre et la nymphe et la reine,
Hâte-toi; mets au jour ce fils tant souhaité :
Lucine vient; confonds, dans tes yeux pleins de charmes,
Le sourire et les larmes,
La joie et la douleur de la maternité.

Mais, pour chanter ce prince, autre espoir de l'Europe,
Tandis qu'imprudemment je prête à Calliope
Une voix prophétique et des vœux indiscrets,
Quelle autre voix me crie, et sévère et secrète,
« Qui t'a fait l'interprète
» Du Destin, dont la nuit couvre encor les décrets?

» Sais-tu, lorsque ta muse, en promesses féconde,
» Peint cet aiglon naissant pour le bonheur du monde,
» S'il veut qu'avant la sœur le frère soit éclos?
» Va, d'Hercule et d'Hébé, quand l'amour les enlace,
» Il peut naître une Grâce,
» Quoique d'un demi-Dieu l'on attende un héros. »

Eh bien! avec transport j'embrasse l'assurance
De ce double avenir qu'espère aussi la France.
L'homme heureux, qui sourit à ses champs fécondés,
Ne s'inquiète pas si Flore, si Pomone,
Le Printems ou l'Automne,
Ont hâté ces présens, ou les ont retardés :

Sans cacher de son cœur la juste préférence,
Il jouit de leur nombre et de leur différence;
Au matin d'un jour pur aime à les voir s'ouvrir;
Et se console, auprès de la rose odorante,
De la pénible attente
D'un fruit plus cher encore, et plus lent à mûrir.

Mais j'entends cet airain, ces foudres pacifiques,
Le signal des plaisirs et des fêtes publiques;
Je vois vers le palais tout le peuple entraîné;
La joie éclate au loin bruyante, universelle;
Notre sort se révèle;
NAPOLÉON est père, et le héros est né.

Par P. N. ANDRÉ-MURVILLE.

Début d'une Epître sur quelques genres dont Boileau n'a point fait mention dans son Art poétique (1).

Lorsqu'au sein de la plaine un grand fleuve s'avance,
Superbe, et, sur ses pas épanchant l'abondance;
Partage son cristal en fertiles canaux,
Et livre à vingt cités le trésor de ses eaux,
Il délaisse parfois une agréable rive,
Qui se plaint de l'oubli de l'onde fugitive;
Des naïades alors si la plus humble sœur
Fait d'un ruisseau timide éclore la fraîcheur,
La rive consolée et s'anime et l'embrasse:
Tant le bienfait modeste a de force et de grâce!
C'est ainsi que ma muse, aux doctes nourrissons,
En l'absence du maître apporte des leçons.
Je cultive le coin qu'il a laissé stérile:
Le zèle est mon talent; la gloire est d'être utile.

Auteur divin, souris à ma témérité!
Si dès mes premiers ans, jour et nuit feuilleté,
Tu le sais, loin des jeux, ma studieuse enfance,
Du charme de tes vers s'enivrait en silence;
Si dans l'humble réduit que toi-même habitas,
Avec un saint respect interrogeant tes pas,
Et dès-lors te vouant des hommages sans nombre,
Mon jeune enthousiasme évoquait ta grande ombre;
Et si de tes beautés notre Pindare épris (2),
Souvent me révéla leurs secrets et leur prix,
A ton livre immortel quand j'ajoute une page,
Boileau, que ton nom seul protége cet ouvrage;
Je le mets à tes pieds: soutiens ma faible voix,
Commençons; de l'Epître osons tracer les lois, etc.

Par P.-J.-B. Chaussard.

---

(1) Nous rendrons compte, dans peu de tems, de cette Epître qui vient de paraître, et qui a plus de cinq cents vers. Le début que nous insérons ici, motive le projet de l'auteur et annonce le but qu'il s'est proposé.

(2) Lebrun.

ENIGME.

J'ACCOMPAGNE la rose aux beaux jours du printems ;
Elle passe en un jour, et je reste en tout tems.
Quel que soit d'un mortel le bonheur ou la gloire,
Il est difficile de croire
Qu'il puisse de ses jours voir arriver la fin,
Sans que jamais je nuise à son heureux destin.
Pour m'éviter il faut veiller sans cesse ;
Dans le champ de la vie on me trouve souvent ;
Or, si l'on m'attrappe en passant,
Pour me tirer dehors, il faut beaucoup d'adresse.

S........

LOGOGRIPHE.

MON corps a d'une demi-lune
La ressemblance assez commune.
Ma tête est droite, et l'est ma queue aussi,
Et toutes deux sont droites comme un i.
Lecteur, si je ne t'importune,
Trouve bon que je sois ici.

S........

CHARADE.

JAMAIS sans mon premier on ne dit le mot j'aime ;
Jamais sans mon second on ne peut solfier ;
Une exclamation se voit dans mon troisième ;
On trouve dans mon quatrième
De quoi s'amuser, s'ennuyer,
Se corrompre, s'édifier,
Mais mon tout d'illustre mémoire
Ne se voit plus que dans l'histoire.

J. DE B.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Pourparler.*
Celui du Logogriphe est *Cantique,* dans lequel on trouve : *antique.*
Celui de la Charade est *Dépôt.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Itinéraire de Paris a Jérusalem, et de Jérusalem a Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne; par F. A. de Chateaubriand. — Trois volumes in-8°, ornés de cartes géographiques. — Prix, 18 fr., et 22 fr. franc de port. A Paris, chez *Lenormant*, imprim.-libraire, rue de Seine, n° 8.

Il est peu de lectures qui nous intéressent autant que celle des voyages; la relation d'un simple matelot échouant sur un rivage inconnu, nous racontant sans art ses dangers et ses naufrages, nous parlant dans un style barbare d'une peuplade barbare, excite notre curiosité, est lue avec empressement, avec avidité; c'est sur-tout de ces histoires particulières que Pline aurait pu justement dire : *Historia quocumque modo scripta placet.* Si vous donnez néanmoins un attrait de plus à cette curiosité naturelle et générale, et que changeant le lieu de la scène vous transportiez le voyageur obscur dans des contrées fameuses, alors les grands souvenirs de l'histoire suppléeront à l'insuffisance de l'écrivain et du peintre, animeront ses récits et ses tableaux, donneront de l'éclat à ses couleurs, de l'intérêt à ses informes descriptions. Mais si des lieux célèbres sont parcourus par un célèbre écrivain, par un illustre voyageur; si des pays particulièrement favorisés de la nature exercent les pinceaux d'un homme dont le talent descriptif sait reproduire toutes les richesses de la nature, et les présente à nos yeux dans des tableaux vifs, animés, pittoresques; si, sur-tout de grands hommes et de grandes actions, dont le seul souvenir enflamme les imaginations les plus froides, ont illustré ces contrées et sont peintes par une imagination forte; si le cœur noble et généreux du voyageur nous retrace

les vertus généreuses, les sentimens nobles, les glorieux triomphes, les revers honorables de ceux qui habitèrent les villes et les républiques florissantes dont il ne voit aujourd'hui que les ruines ; si le contraste de ce qu'elles furent autrefois, de ce qu'elles sont aujourd'hui, est une occasion fréquente et naturelle, et de grandes pensées, et de rapprochemens frappans, et de touchans regrets ; enfin, si la première patrie des beaux arts et du génie est parcourue par un digne admirateur du génie, par un homme sensible à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand ; si la première patrie de la religion, le berceau de ces divines institutions qui ont changé la face du monde, le théâtre de tant de prodiges, de tous ces miracles de grandeur, de puissance, de dévouement et de charité, ont été visités par un homme dont la plume est déjà illustrée par la peinture des bienfaits de cette religion, et de tous les sentimens qu'inspirent si puissamment ces lieux sacrés, que pourrait-il manquer à la relation d'un pareil voyageur, à son *itinéraire*, pour plaire, intéresser, toucher, émouvoir, puisqu'à l'attrait universel pour les voyages se joindraient de si rares et de si heureuses circonstances, et que les lieux les plus célèbres de l'univers auraient été parcourus par un des hommes les plus dignes de les peindre?

Telles sont les contrées décrites dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem, et de Jérusalem à Paris*. Tel est l'auteur de cet ouvrage. Athènes, Sparte, Jérusalem, Alexandrie, Carthage ; le Parnasse, l'Olympe, l'Eurotas, le Nil, le Jourdain ; les monumens de Périclès, ceux des Pharaons, ceux des Maures ou des Arabes ; la gloire passée et la honte présente ; la liberté turbulente et l'abjecte servitude ; les descendans des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platée, gouvernés par un stupide pacha, ou même par un vil eunuque noir ; la patrie d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis ; de Phidias, plongée dans l'ignorance et la barbarie ; la montagne de Sion, la fontaine de Siloé, les coteaux d'Engaddi ; les champs d'Ascalon ; cette Palestine entière illustrée par tant de prodiges de douceur, de miséricorde et de courage, foulée maintenant par d'im-

solens spahis ou de cruels bedoins, quels lieux, quels souvenirs, quels contrastes, quels tableaux s'offrent à l'imagination ! elle est là dans son empire. Il n'est donc pas étonnant qu'un écrivain en qui cette brillante faculté de l'esprit domine, ait long-tems nourri et enfin exécuté le projet de visiter ces contrées fameuses où tant d'objets s'offraient à sa curiosité, à ses méditations, à ses pinceaux.

Long-tems avant M. de Châteaubriand, un homme d'une imagination riche et sensible comme lui, l'auteur de *Télémaque*, s'était plu à former le même dessein ; l'idée seule de ce voyage le remplit d'enthousiasme, et il peint avec un naïf abandon l'aimable exaltation de ses sentimens dans une lettre qu'on croit adressée à Bossuet, et dont je rapporterai quelques fragmens : premièrement, parce qu'une lettre de Fénélon à Bossuet est toujours bonne à citer ; en second lieu, parce que, dans le petit nombre d'objets qui peuvent être traités ou plutôt indiqués dans une très-courte lettre, on verra une grande conformité d'idées entre Fénélon et M. de Châteaubriand. C'est de part et d'autre un profond mépris, une grande aversion pour les Turcs, et l'horreur de leur domination ; l'amour des beaux arts et de l'antiquité, une haute admiration des anciens Grecs, une vive compassion pour les Grecs modernes ; enfin dans l'un et dans l'autre des sentimens religieux plus hautement exprimés, sans doute, dans Fénélon qui voulait aller dans le Levant en qualité de *missionnaire* ; mais assez marqués dans M. de Châteaubriand, qui avoue, *sans pudeur*, comme il le dit lui-même, qu'il est allé en Palestine visiter les saints lieux en qualité de *Pélerin*.

« La Grèce entière, s'écrie Fénélon, s'ouvre à moi, » le sultan effrayé recule ; déjà le Péloponèse respire en » liberté, et l'église de Corinthe va refleurir ; la voix de » l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens trans» porté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines pré» cieuses, pour y recueillir avec les plus curieux monu» mens l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet » aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde » un Dieu inconnu ; mais le profâne vient après le sacré,

» et je descends au Pirée où Socrate fait le plan de sa
» république. Je monte au double sommet du Parnasse.
» Je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les dé-
» lices de Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs
» se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Ma-
» rathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à
» la philosophie, aux beaux arts qui la regardent comme
» leur patrie ?

. . . . *Arva, beata*
Petamus arva, divites et insulas.

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les cé-
» lestes visions du prophète bien aimé; ô heureuse
» Pathmos, etc. »

Il m'a semblé qu'une pareille citation n'était point étrangère à l'objet qui m'occupe; et qu'elle ne déplairait point aux lecteurs; on n'est point fâché, et M. de Châteaubriand n'en sera sûrement pas plus fâché qu'un autre, de voir cette analogie d'idées et de sentimens entre deux écrivains célèbres qui, avec des talens sans doute très-divers, mais doués néanmoins l'un et l'autre d'une brillante et féconde imagination, nous ont offert encore une autre conformité dans leurs compositions littéraires. C'est, en effet, à Fénélon et à M. de Châteaubriand que nous devons deux ouvrages dans le même genre, et dans un genre tellement difficile, que les difficultés, malgré un grand nombre de tentatives, n'ont pu être vaincues que par eux seuls; et de ces deux ouvrages, l'un est depuis long-tems et incontestablement rangé parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature, et l'autre, qu'il n'est peut-être pas tems de classer encore, offre souvent de ces grandes beautés qui font les chefs-d'œuvre.

C'est, comme on le sait, pour perfectionner ce dernier ouvrage (l'auteur dit modestement pour le rendre moins imparfait), que M. de Châteaubriand avait entrepris son voyage de la Grèce, de l'Egypte, de la Palestine; il voulait que la description des lieux où il a placé l'action principale des *Martyrs* fût vive, animée, exacte, telle qu'on ne peut l'obtenir que d'un témoin oculaire; il voulait que l'inspiration de ces lieux sacrés et poéti-

ques se fît sentir dans sa composition, et donnât de la vie à ses tableaux. Les détracteurs mêmes des *Martyrs* ont été forcés de convenir que ce noble but donné par l'auteur à ses voyages avait été rempli. Heureux voyage pour les lettres, puisque de deux ouvrages remarquables, l'un par des beautés d'un ordre supérieur, l'autre par l'agrément et l'intérêt, il a fait naître celui-ci, et rendu celui-là meilleur !

Jusqu'ici on avait reproché au style de M. de Châteaubriand des couleurs trop poétiques, des figures trop hardies, des tours peu naturels, des expressions et des alliances de mots un peu extraordinaires. Je n'examinerai point si ces reproches étaient fondés, ni jusqu'à quel point ces défauts si amèrement reprochés, si fort exagérés par l'envie et l'esprit de parti, étaient, les uns excusés par le genre de compositions auxquelles se livrait l'auteur, les autres rachetés par un talent original qui n'était pas toujours également pur, mais qui toujours noble, brillant, élevé, savait compenser des taches légères par des beautés supérieures. Ce qu'il y a de certain, c'est que de pareils défauts eussent été beaucoup plus déplacés et infiniment plus sensibles dans la relation d'un voyage ; le goût de M. de Châteaubriand les a évités avec soin, et son talent flexible s'est prêté avec une heureuse facilité au nouveau ton qu'il devait prendre. Un voyageur est le héros de sa relation, et c'est sur-tout lorsqu'on parle de soi qu'il faut éviter la recherche, l'affectation et l'enflure ; le naturel, la simplicité, la grâce, tels doivent être alors les seuls ornemens du discours ; tels sont aussi ceux qu'on remarquera dans la narration de M. de Châteaubriand, toutes les fois du moins qu'il s'agit de lui, toutes les fois qu'il est en scène. Cependant des pensées touchantes, des sentimens généreux, des rapprochemens heureux, des traits rapides, vifs, énergiques, qui sortent sans effort de ce fonds si simple, n'en reçoivent que plus d'éclat, et font une impression plus infaillible et plus forte sur le lecteur. Mais ce n'est pas de la personne seule du voyageur que le récit du voyage doit prendre son ton ; il doit le recevoir aussi des lieux que le voyageur parcourt ; il doit s'élever

et s'ennoblir suivant l'importance de ces lieux, les brillans souvenirs qu'ils rappellent, les grandes destinées qu'ils ont eues, et celles qu'ils peuvent avoir. Le talent connu de M. de Châteaubriand s'accordait trop naturellement avec cette règle de composition pour qu'il ne s'y conformât pas. Il parle noblement des nobles objets qui s'offrent sur sa route, ou plutôt qui sont rappelés à sa mémoire par l'histoire des peuples qu'il visite, des villes et des lieux qu'il parcourt : le spectacle de cette illustration perdue et de la dégradation de la Grèce, jadis si florissante, si libre, si polie, aujourd'hui humiliée, avilie, presqu'aussi barbare que ses barbares dominateurs, lui arrache des regrets éloquens, lui inspire une éloquente indignation contre les stupides oppresseurs de Sparte et d'Athènes, et de nobles vœux pour un meilleur avenir. A ces tableaux historiques et politiques succèdent ceux de la nature physique des pays célèbres, des beaux lieux que parcourt l'illustre voyageur, et le lecteur applaudit tour-à-tour aux réflexions vives, neuves et originales d'un esprit élevé, quelquefois même profond, aux nobles sentimens d'une ame généreuse, aux riches pinceaux d'une brillante imagination.

Les plus beaux morceaux de ce genre qui ornent et varient l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand sont trop longs pour pouvoir être cités dans un journal, et ils perdraient beaucoup à être abrégés; je serai donc obligé de choisir mal, ou plutôt de ne pas choisir le mieux possible, et de gâter un peu ce que je choisirai pour le réduire à de plus courtes dimensions. Après avoir prévenu du tort que je fais à l'auteur, je vais néanmoins, pour le plaisir du lecteur, mettre sous ses yeux quelques-uns des fragmens de l'*Itinéraire*. M. de Châteaubriand venait de visiter, et même de reconnaître et de fixer plus clairement qu'on ne l'avait fait avant lui, les ruines de Sparte; il était sur les ruines d'Athènes : on voit que ses affections sont pour cette dernière ville, et pour les Athéniens du tems de Miltiade, de Sophocle, de Périclès, et même d'Alcibiade; mais il n'est point injuste envers Sparte et les Spartiates; et à la vue des ruines et des débris de ces deux peuples et de ces deux républi-

ques, il fait ainsi le parallèle de leurs mœurs et de leurs institutions (1). « Je m'avançais vers Athènes avec une » espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion, » non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce » que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et » Athènes ont conservé, jusque dans leurs ruines, leurs » différens caractères; celles de la première sont tristes, » graves et solitaires; celles de la seconde sont riantes, » légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue » toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et pro- » fondes; l'ame fortifiée semble s'élever et s'agrandir: » devant la ville de Solon, on est comme enchanté par » les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de » l'homme considéré comme un être intelligent et im- » mortel; les hauts sentimens de la nature humaine pre- » naient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient » point à Sparte. L'amour de la liberté et de la patrie » n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, » mais un sentiment éclairé, fondé sur le goût du beau » dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéra- » lement départi; enfin, en passant des ruines de Lacé- » démone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais » voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès. »

Mais cette patrie de Léonidas, ainsi que celle de Périclès, gémit sous le même joug, et voici un des nombreux tableaux de cette affreuse servitude que nous présente M. de Châteaubriand (2). « Le Péloponèse est » désert.... Les Albanais ont massacré une partie de la » population; on ne voit que des villages détruits par » le fer et par le feu.... De criantes avanies, des outrages » de toutes les espèces achèvent de détruire de toutes » parts l'agriculture et la vie; chasser un paysan grec » de sa cabane, s'emparer de sa femme, le tuer sous le » plus léger prétexte, est un jeu pour le plus petit aga du » moindre village. Parvenu au dernier degré du malheur, » le Moraïte s'arrache de son pays, et va chercher en » Asie un sort moins rigoureux: vain espoir! Il ne peut

(1) Tome II, page 169.
(2) Tome I, pag. 162.

» fuir sa destinée ; il retrouve des cadis et des pachas
» jusque dans les sables du Jourdain et dans les déserts
» de Palmyre ! L'Attique, avec un peu moins de misère,
» n'offre pas moins de servitude. Athènes est sous la
» protection immédiate du chef des eunuques noirs dans
» le sérail. Un disdar ou commandant représente le
» monstre, protecteur auprès du peuple de Solon. Ce
» disdar habite la citadelle remplie des chefs-d'œuvre de
» Phidias et d'Ictinus sans demander quel peuple a
» laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il
» s'est bâtie, sous les ruines des monumens de Périclès ;
» quelquefois seulement le tyran automate se traîne à la
» porte de sa tanière ; assis, les jambes croisées sur un
» sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à
» travers les colonnes du temple de Minerve, il promène
» stupidement ses regards sur les rives de Salamine et
» sur la mer d'Epidaure. »

Ailleurs, les souvenirs brillans du passé, le spectacle douloureux du présent, inspirent à M. de Châteaubriand un touchant retour sur sa patrie (3). « J'arrêtais souvent
» mon cheval au milieu des pins, des lauriers et des
» myrtes pour regarder en arrière. Je contemplais tris-
» tement les deux mers, sur-tout celle qui s'étendait au
» couchant, et qui semblait me tenter par les souvenirs
» de la France. Cette mer était si tranquille ! le chemin
» était si court ! dans quelques jours j'aurais pu revoir
» mes amis ! Je ramenais mes regards sur le Péloponèse,
» sur Corinthe, sur l'Isthme, sur l'endroit où se célé-
» braient les jeux : quel désert ! quel silence ! infortuné
» pays ! malheureux Grecs ! La France perdra-t-elle ainsi
» sa gloire ? Sera-t-elle ainsi dévastée, foulée aux pieds
» dans la suite des siècles ? Cette image de mon pays, qui
» vient tout-à-coup se mêler aux tableaux que j'avais
» sous les yeux, m'attendrit : je ne pensais plus qu'avec
» peine à l'espace qu'il me fallait encore parcourir avant
» de revoir mes pénates ! J'étais comme l'Ami de la Fable
» alarmé d'un songe, et je serais volontiers retourné
» vers ma patrie, pour lui dire :

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;

(3) Tome I, pag. 146.

J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru,
Ce maudit songe en est la cause.

Voilà des sentimens pleins de naturel, des réflexions touchantes, une heureuse citation; veut-on des tableaux de la nature physique, des descriptions vives, animées, pittoresques (4)? « Il faut maintenant se figurer cet espace » tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé » par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par » des sillons de vigne; il faut se représenter des fûts de » colonnes, et des bouts de ruines anciennes et mo- » dernes sortant du milieu de ces cultures.... Il faut ré- » pandre dans les campagnes des Albanaises qui tirent » de l'eau ou lavent à des puits les robes des Turcs.... » Il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms » sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces » îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées » d'une lumière éclatante. J'ai vu du haut de l'Acropolis » le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette; » les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais » qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au- » dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient » glacées de rose par les premiers reflets du jour; des » colonnes de fumée bleue et légère montaient dans » l'ombre, le long des flancs de l'Hymette, et annon- » çaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, » Acropolis et les débris du Parthenon se coloraient des » plus belles teintes de la fleur du pêcher; les sculptures » de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, » s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par » la mobilité des ombres du relief; au loin la mer et le » Pirée étaient tout blancs de lumière, et la citadelle de » Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait » sur l'horizon du couchant comme un rocher de pour- » pre et de feu. »

J'ai peine à sortir de ce premier volume si plein, si nourri, si intéressant. Je quitte à regret cette Grèce tant célébrée et si souvent décrite, et qui après cette foule de voyageurs et d'historiens est encore présentée à nos

(4) Tome I, pag. 205.

regards avec un nouvel intérêt par un talent si remarquable. Je suis fâché sur-tout de ne pouvoir pas faire connaître au lecteur ces réflexions politiques sur les causes de la décadence des Grecs qui terminent le premier volume, et le tableau de cette contrée fameuse. Rien n'est plus intéressant, rien n'est plus fertile en utiles leçons que ces morceaux d'histoire philosophique, lorsqu'ils sont le fruit des méditations d'un Bossuet, d'un Montesquieu, ou d'un génie heureux qui n'est point indigne d'être le disciple de ces grands maîtres, et de marcher sur leurs traces. Mais ces réflexions occupent trop d'espace pour pouvoir être citées, et il faut d'ailleurs faire voir que M. de Châteaubriand n'est pas moins bien inspiré par les autres contrées qu'il parcourt, et qu'il ne peint pas moins bien, par exemple, les Arabes du désert que les Grecs anciens ou modernes; avant de rencontrer ces peuplades errantes et nomades, il passe à Smyrne, dont il donne cette légère esquisse. « Je » trouvai chez eux (chez les habitans de Smyrne), des » femmes élégantes qui semblaient avoir reçu le matin » leurs modes de chez Leroy. Placé entre les ruines » d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris » où j'étais arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allais » sortir avec une caravane turque, coupait d'une ma» nière piquante les scènes de mon voyage : c'était une » espèce d'Oasis civilisé, une Palmyre au milieu des » déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, na» turellement un peu sauvage, ce n'était pas la société » que j'étais venu chercher en Orient; il me tardait de » voir des chameaux, et d'entendre le cri du cornac. »

Il a bientôt ce plaisir, bientôt il est transporté au milieu des sauvages arabes qu'il compare avec les sauvages de l'Amérique, par ce brillant parallèle (4) : « Ce qui » distingue sur-tout les Arabes des peuples du Nouveau» Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on » sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs » mœurs : on sent qu'ils sont nés dans cet orient d'où » sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes

(4) Tome II, page 205.

» les religions. Caché aux extrémités de l'occident, dans » un canton détourné de l'univers, le Canadien habite » des vallées ombragées par des forêts éternelles, et » arrosées par des fleuves immenses; l'Arabe, pour ainsi » dire, jeté sur le grand chemin du monde, entre » l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de » l'Aurore, sur un sol sans arbres et sans eaux. Il faut » parmi les tribus des descendans d'Ismaël, des maîtres, » des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté » soumise à des lois; chez les hordes américaines » l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle » indépendance; au lieu de la couverture de laine, il a » la peau d'ours; au lieu de la lance, la flèche; au lieu » du poignard, la massue; il ne connaît point et il » dédaignerait la datte, la pastèque, le lait du chameau; » il veut à ses festins de la chair et du sang.... Il n'a » point dompté le cheval pour poursuivre la gazelle, il » prend lui-même l'orignal à la course. Il ne tient point » par son origine à de grandes nations civilisées; on ne » rencontre point les noms de ses ancêtres dans les fastes » des Empires; les contemporains de ses aïeux sont de » vieux chênes encore debout; monumens de la nature » et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent » inconnus dans des forêts ignorées. En un mot, tout » annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est point » encore parvenu à l'état de civilisation; tout indique » chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sau» vage. »

E LA SEINE.

Le cheval de l'Arabe n'est pas moins heureusement peint que l'Arabe lui-même. M. de Châteaubriand le représente durement traité par son maître malgré le prix qu'il y attache et l'espèce de passion qu'il a pour lui; exposé à l'ardeur du soleil, attaché en terre à des piquets par les quatre pieds, de manière à le rendre immobile: ce dur traitement ne lui fait rien perdre de sa vigueur et de son courage. « J'ai souvent admiré, dit M. de Châ» teaubriand, un cheval arabe ainsi enchaîné dans le » sable brûlant, les crins descendans épars, la tête » baissée entre les jambes pour trouver un peu d'ombre, » et laissant tomber de son œil sauvage un regard oblique

» sur son maître. Avez-vous dégagé ses pieds des » entraves ? vous êtes-vous élancé sur son dos ? il » écume, il frémit, il dévore la terre ; la trompette » sonne : il dit allons (5), et vous reconnaîtrez le cheval » de Job. »

Je ne suis point encore parvenu avec l'illustre voyageur au terme de ses courses, au principal but de son voyage, à la cité sainte, texte fécond de tableaux d'un autre genre, de réflexions touchantes et religieuses qu'inspirent naturellement les lieux sacrés, de sentimens chevaleresques que rappellent les exploits des croisés. Je ne puis rien dire des souvenirs que font naître et la vue de Carthage et le tombeau de Saint-Louis. L'espace me manque aussi pour faire quelques critiques ; et d'abord j'aurais remarqué que ce morceau même d'histoire, à l'occasion de Carthage, est ici déplacé, quoique d'ailleurs très-bien fait, parce que ce n'est point dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* qu'on va chercher et qu'on s'attend à trouver l'histoire des guerres puniques. C'est peut-être un heureux défaut ; mais c'est un défaut de composition. Parmi ces sentimens si nobles, si élevés, si généreux, si touchans, si éloquemment exprimés, j'en aurais peut-être rencontré qui m'auraient paru peu naturels ou peu naturellement amenés ; je les aurais trouvés un peu prodigués. Sans doute ces mouvemens d'une ame sensible et noble, ces idées d'avenir, de vanité de l'homme, d'inconstance et de vicissitudes de choses humaines, de tristesse, de mélancolie, touchent et émeuvent le lecteur, et sont, en général, parfaitement exprimés par l'auteur ; le tour de son esprit et la conscience de son talent l'y ramènent naturellement, et peut-être en abuse-t-il un peu. J'aurais pu disputer sur quelques tours moins réguliers, quelques expressions un peu hasardées ; et après avoir épuisé ces critiques minutieuses, je dirais presque ces chicanes, j'aurais encore, avec plaisir, reporté l'attention du lecteur sur tant de pages éloquentes, de détails simples et aimables,

(5) *Fervens et fremens sorbet terram ; ubi audierit buccinam, dicit vah !*

de tableaux pleins de chaleur et de vie, qui donnent à cet ouvrage un intérêt soutenu, et lui obtiendront infailliblement une célébrité égale à celle des autres productions du même écrivain. F.

DES ERREURS ET DES PRÉJUGÉS RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ; par J. B. SALGUES. Avec cette épigraphe :

Nihil magis præstandum quàm ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem, pergentes non quà eundum est, sed quà itur.
SENEC. *de Vit. Beat.* c. 1.

Tome second. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et chez *Delaunay*, libraire, Palais Royal, n° 243.

IL n'y a pas encore un an que M. Salgues nous a donné le premier volume de cet ouvrage. Son succès nous paraît suffisamment constaté par la publication de celui-ci. En effet, les journalistes et les lecteurs se sont généralement accordés à reconnaître que l'auteur avait combattu avec autant de force que d'adresse certaines erreurs plus communes que l'on ne pense, certains préjugés qui pour être devenus ridicules n'en conservent pas moins en secret un pouvoir assez étendu. Les anecdotes singulières et peu connues dont il a semé ce premier volume amusèrent les lecteurs frivoles ; une érudition sobrement et judicieusement dispensée lui concilia les suffrages des gens instruits ; son esprit plut à tout le monde, et si l'on eut à lui reprocher d'outrer quelquefois l'ironie, de pousser trop loin la plaisanterie, et de n'être pas toujours soigneux de ménager la délicatesse des femmes à qui son livre pouvait tomber entre les mains, ces défauts purent être excusés par le genre même de l'ouvrage où l'on ne pouvait guères relever des erreurs ridicules sur un ton sérieux, ni passer sous silence certains préjugés dont la discussion amenait nécessairement certains détails difficiles à exprimer avec une délicatesse parfaite. Tout bien examiné, les juges

impartiaux durent prononcer que l'auteur avait rempli, autant que son sujet le permettait, le sage précepte d'Horace : *Utile dulci.*

M. Salgues s'y est-il aussi heureusement conformé dans son second volume ? A-t-il su y mêler avec autant d'adresse l'amusement à l'instruction ? Voilà les questions que nos lecteurs sont en droit de nous faire, et auxquelles nous nous félicitons de pouvoir répondre affirmativement. Ce second volume ne doit pas avoir moins de succès que le premier, car l'auteur y a suivi la même méthode. Lorsqu'il veut attaquer une erreur, un préjugé qui jouit encore de quelque influence, il commence par le présenter dans toute sa force, appuyé de toutes les autorités, étayé de tous les faits qui peuvent contribuer à l'établir ; puis il attaque ouvertement avec les armes de la raison, il sape avec celles de la plaisanterie l'édifice imposant qu'il vient d'élever, et il le détruit sans retour, puisqu'il a renversé à la fois tous ses moyens de défense.

Et que l'on ne croie pas que dans ce combat M. Salgues ait fait le Don Quichotte, qu'il ait attaqué des géans et des monstres qui n'avaient d'existence que dans son imagination. Quoique nous vivions dans un siècle qui se vante de ses lumières, dans une société qui passe pour exempte d'erreurs et de préjugés, M. Salgues en a encore trouvé de très-réels à combattre et à détruire. Peut-être n'est-ce que le peuple qui conserve encore quelque confiance dans les Bohémiens, qui se flatte de trouver dans les lignes de sa main le secret de sa destinée ; peut-être n'est-ce qu'au village que l'on a encore quelque foi dans la science des curés et quelque frayeur du grimoire ; mais si l'on ne cherche plus l'avenir par le secours de l'astrologie et de la chiromancie, on veut le lire dans les cartes, et M. Salgues en administre une bonne preuve dans la fortune de M^{lle} Lenormant. On ne croit plus à Mathieu Lansberg ni à l'Almanach de Milan ; mais que de gens consultent encore Nostradamus ! quel bruit n'a pas fait le *liber mirabilis* faussement attribué à Saint-Césaire ! Le chapitre où M. Salgues fait connaître cette prétendue prophétie, en raconte l'histoire et en

explique le succès, n'est pas le moins curieux de son ouvrage.

En médecine, des erreurs scientifiques ont succédé aux erreurs superstitieuses. On ne cherche plus à guérir les maladies par la vertu de quelques mots, par le moyen des amulettes ; mais le jugement des Académies n'a pas fait abandonner à tout le monde les mystiques baquets de Mesmer. Plus d'une femme flétrit encore son teint, détruit sa santé par l'usage pernicieux des cosmétiques. Plus d'un vieillard qui ne croit pas à la fontaine de Jouvence, n'a pas renoncé à trouver dans la nature des moyens de recouvrer sa première vigueur. Bien des gens, enfin, étudient encore sérieusement la science physionomique et se préviennent pour ou contre les individus avec qui ils ont à vivre, selon que leur physionomie est heureuse ou malheureuse d'après les règles de Lavater. Il s'en faut de beaucoup que même de nos jours ces erreurs soient sans conséquence. Qui sait combien de haines se seraient éteintes ou ne seraient pas nées sans les préjugés physionomiques ? Combien d'hommes auraient prolongé la durée de leur vie, et de femmes celle de leur beauté, sans les aphrodisiaques, les cosmétiques, les baquets magnétiques ? Combien de gens doués d'un bon cœur, mais affligés d'un esprit un peu faible, se seraient égargné des inquiétudes, des angoisses, et même une mort prématurée, s'ils n'avaient pas eu la folie de consulter des devins et des devineresses, et de se frapper de leurs prédictions ? M. Salgues en dissipant leurs illusions a donc fait une œuvre méritoire.

Au reste, comme notre but n'est ni d'exagérer le mérite de notre auteur, ni d'enfler la liste des erreurs et des préjugés dont peuvent encore être infectés quelques-uns de nos compatriotes, nous avouerons de bonne foi que tous ceux que M. Salgues a attaqués dans ce second volume n'étaient pas également importans à déraciner. Les connaissances en histoire naturelle sont aujourd'hui trop répandues pour qu'il reste parmi nous beaucoup de gens qui croient à la vue perçante du lynx et à la cécité de la taupe, au chant du cygne ou des

sirènes, et aux merveilles du Caméléon; nous pensons même qu'à l'exception, peut-être, de M. Malte-Brun, qui a rapporté le fait dans ses *Annales des Voyages*, personne en France ne voudrait admettre qu'un brochet peut vivre 267 ans et plus. On croit moins encore aux satyres, aux faunes et aux fées, à la sainte larme de Vendôme et aux trois soleils du dimanche de la Trinité. Mais nous ne saurions en vouloir à M. Salgues de s'être occupé, dans son ouvrage, de toutes ces vieilles erreurs. Si les chapitres où il les rapporte sont les moins utiles, ils ne sont pas les moins amusans, et peut-être même serait-il injuste de leur refuser toute utilité, puisqu'ils tiennent à l'histoire de l'esprit humain dont les aberrations même sont instructives.

Quoi qu'il en soit, nous avons encore à parler de divers chapitres de M. Salgues qui semblent rentrer moins naturellement dans son plan, et qui cependant, aux yeux des lecteurs éclairés, seront la partie la plus précieuse de son ouvrage. Ce sont moins des erreurs et des préjugés qu'il y combat que des questions qu'il y traite. Tel est le problème historique de la disgrâce de Bélisaire, que l'on croit généralement avoir été privé de la vue par ordre de l'empereur Justinien. Les lecteurs y verront, avec plaisir, cette fable solidement réfutée. Telle est, mais en sens contraire, l'histoire du miroir ardent d'Archimède, qui fut long-tems traitée de chimère par les savans, mais dont la possibilité a été prouvée de nos jours par la science plus avancée. Nous rangerons encore dans cette classe tous ces phénomènes d'incombustibilité dont tant de charlatans tiraient un parti si lucratif, tandis que la plupart des hommes éclairés refusaient d'y croire, et qui enfin répétés et dévoilés par M. Sementini, physicien de Naples, sont rentrés dans la classe des expériences chimiques qui n'ont rien que de vrai et naturel.

D'autres questions, quoique discutées avec beaucoup de sagacité par notre auteur, n'ont pu être aussi complètement résolues. Il expose fort bien, par exemple, comment la rosée monte de la terre au lieu de tomber du ciel; mais il n'a pu trouver dans les expériences des

physiciens assez de données pour en expliquer tous les phénomènes. Il rend un compte très-satisfaisant de tout ce qu'on a su jusqu'à ce jour sur les pluies de pierre ; il propose les différentes hypothèses par lesquelles les savans ont cherché à expliquer un phénomène qu'on avait si long-tems nié, et il convient, avec raison, que dans l'état actuel de nos connaissances on n'est pas encore assez avancé pour prendre un parti. Il traite aussi sagement la question des *étoiles filantes*, qu'un de nos savans les plus distingués a tenté récemment de résoudre par une hypothèse trop peu vraisemblable ; et l'on peut dire, en général, que dans la discussion des phénomènes d'histoire naturelle ou de physique, M. Salgues a fait tout ce qu'on avait droit d'attendre de lui, et que ses doutes ne seront pas moins instructifs que les décisions qu'il a adoptées.

Il est cependant un fait sur lequel nous croyons qu'il a pris parti d'une manière trop légère. La plupart des voyageurs qui ont parcouru les contrées désertes qu'habitent les bêtes féroces, s'accordent à dire qu'on peut se préserver, pendant la nuit, de leurs attaques en s'entourant d'une enceinte de feux. M. Salgues le nie ; il prétend que ces voyageurs n'ont voulu que s'amuser à nos dépens ; il aime mieux en croire Tavernier, qui raconte que des soldats usèrent vainement de cette précaution en Afrique, et qu'elle n'empêcha pas un lion de se jeter sur l'un d'eux pendant qu'ils étaient endormis. Nous ne discuterons pas le fait en lui-même, car nous n'avons pas l'ouvrage original sous la main, et d'après la manière dont M. Salgues le raconte il ne prouverait rien en sa faveur : mais M. Salgues aurait dû se rappeler que de tous les voyageurs, Tavernier est peut-être celui dont l'autorité est la plus suspecte, et qu'ainsi elle est loin de pouvoir contrebalancer le témoignage de tant d'autres, qui tous affirment le fait contesté. Il est vrai que quelques-uns d'entr'eux ont aussi avancé qu'on se garantissait des tigres et des lions en mettant seulement sa pantoufle à quelque distance du lieu où l'on est couché ; mais une chose absurde ne détruit pas celle qui est vraisemblable, par la raison que toutes deux sont affir-

mées par les mêmes témoins. M. Salgues s'en apercevra comme nous s'il veut relire la phrase par laquelle il termine cet article. « La faim, dit-il, ne connaît point de dangers, elle brave toutes les pantoufles et tous les élémens. » S'il y a quelque chose de frappant dans l'association de ces deux mots, ce n'est sûrement que sa bizarrerie.

Cette légéreté de notre auteur nous a d'autant plus étonnés qu'elle est opposée à l'esprit dans lequel il nous avait accoutumés à le voir discuter toutes les questions de ce genre. Il en est une sur-tout qu'il a traitée avec une méthode, une impartialité, un esprit de justice que nous ne saurions trop louer. *Les nègres sont-ils inférieurs aux blancs?* c'est ainsi qu'elle est énoncée. M. Salgues n'a rien omis de tous les argumens, de tous les faits mis en avant par leurs défenseurs, et nommément par M. le sénateur Grégoire; et quoi qu'il ne connût pas la véritable valeur de plusieurs de ces faits, quoi qu'il n'en ait pas recueilli d'autres qui les contredisent, il est arrivé d'une manière victorieuse, en employant le raisonnement et les observations physiologiques, à l'opinion que partagent tous les hommes instruits qui ont vécu avec les noirs et qui regardent cette race d'hommes comme inférieure à la race blanche. « Mais (se demande alors M. Salgues) s'ensuit-il que les Européens doivent regarder les Africains comme une race flétrie et née pour l'esclavage? S'ensuit-il qu'il faille les accabler de mépris et de mauvais traitemens? Non, sans doute; la religion, l'humanité et la philosophie ont toujours réclamé en faveur des nègres. Leur intelligence est moindre que la vôtre! Plaignez-les et essayez de l'accroître. Des barbares les ont vendus comme esclaves! Respectez leur malheur, adoucissez leurs maux, soyez pour eux un maître généreux et compâtissant. L'expérience prouve que le nègre est sensible et reconnaissant; il est satisfait, heureux, fidèle, quand on le nourrit bien et qu'on ne le maltraite pas. Combien d'exemples de dévouement héroïque ne pourrait-on pas citer en sa faveur! Mais cet amour des noirs a besoin d'être contenu dans de justes bornes, et ne doit pas dégénérer en haine pour les blancs. »

Il est impossible de mieux raisonner et de mieux conclure, et nous terminerions notre article par cette citation, si nous ne jugions nécessaire de répondre nous-mêmes à une question que nos lecteurs ont sans doute encore à nous faire. Vous nous avez prouvé, diront-ils, que ce volume n'est point inférieur en mérite à celui qui l'a précédé; s'il était exempt des défauts que l'on a reprochés à celui-là, son prix augmenterait encore? Nous répondrons avec franchise que ces défauts, sans avoir entiérement disparu, sont extrêmement adoucis; et qu'à notre avis ce second volume doit être reçu avec une faveur encore plus marquée par ceux qui ont accueilli le premier. M. B.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Lettre à MM. les Rédacteurs de la Chronique.

Paris, le 9 avril 1811.

Mœurs et usages. — Messieurs, l'espèce de délit dont je viens d'être victime ne peut être atteint par les lois, et l'opinion publique peut seule en faire justice; ainsi je m'adresse à vous pour traduire à son tribunal (du moins en effigie) ces messagers de ténèbres, ces auteurs et facteurs d'écrits anonymes, fléau le plus odieux dont la société puisse être infectée, puisqu'il n'est aucun moyen de s'en garantir. Il n'y a pas encore huit jours que j'étais un des hommes les plus heureux de Paris, entouré d'aimables enfans que j'idolâtre, plein de confiance dans leur mère qui a fait pendant quinze ans le bonheur de ma vie, au sein d'une société brillante dans laquelle je comptais beaucoup d'amis: eh bien! Messieurs, une lettre anonyme a troublé, peut-être même a détruit pour jamais mon repos. Vous me répéterez, sans doute, ce que j'ai cent fois entendu dire, ce que j'ai souvent dit aux autres; qu'il faut mépriser ces écrits clandestins dictés par l'envie ou la haine, et qui ne prouvent bien évidemment que la lâcheté de celui qui emploie de pareilles armes; mais ce conseil si facile à donner l'est beaucoup moins à suivre.

C'est en vain que l'on se croit prémuni contre le soupçon par une longue habitude de confiance, il se fait jour, et une fois tombé dans le cœur il y germe, se développe et finit par empoisonner tous les autres sentimens. C'est du moins ce qui m'est arrivé. Je n'entrerai point avec vous, Messieurs, dans le détail de mes chagrins domestiques, il me suffit de vous en avoir indiqué la cause : c'est à vous de combattre le mal en signalant ses odieux propagateurs.

P. S.

Notre correspondant ne nous propose pas une tâche nouvelle. Que pourrions nous dire sur un pareil sujet qui n'ait été dit mille fois ? à qui s'agit-il d'inspirer de l'aversion et du mépris pour les lâches auteurs de ces délations anonymes contre lesquelles la puissance elle-même n'a point d'abri ? Ce crime, qui ne diffère de l'empoisonnement que par l'impunité légale dont il jouit, annonce, en se multipliant, le dernier degré de la corruption des mœurs, et ce n'est pas sans inquiétude que nous observons qu'il devient ici, de jour en jour, plus commun. Les avis, les lettres, les libelles anonymes, de tout tems ont fait partie de la correspondance des hommes en place et des hommes de lettres ; aujourd'hui le poison circule dans toutes les classes, et peut-être n'est-il qu'un seul moyen d'en arrêter les progrès. Que les chefs de famille, que les maîtresses de maison, sur-tout, apportent plus de soin dans le choix de leurs liaisons : que l'on prenne le parti de bannir de la société ces gens que l'on reçoit par-tout et que l'on n'estime nulle part ; ces hommes qui cachent sous un vernis de talens et de politesse la bassesse de leur caractère, le danger de leur commerce, et la honte de leurs succès.

— Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de faire remarquer l'asservissement des Parisiens au joug de la routine, leur dédain pour toute espèce d'innovation quelque soient les résultats avantageux qu'on leur promette, ou même qu'on leur assure ; mais entre tous les exemples qu'on pourrait citer de cette badauderie routinière, il en est un qu'on a besoin d'avoir chaque jour sous les yeux pour y ajouter foi.

La classe du peuple de Paris la plus nombreuse, celle qui n'a pas le moyen de se procurer des fontaines épuratoires, était condamnée, pendant neuf mois de l'année environ, à boire une eau sale et bourbeuse : une compagnie se présente, et doit se croire bien assurée du succès

de son entreprise ; elle offre, au même prix, une eau limpide, clarifiée par le procédé le plus salubre, transportée chez le consommateur dans des vases d'une extrême propreté, dont la capacité n'est pas moindre que celle du seau ordinaire, et, ce qu'on aura peine à croire, au bout de deux ans d'expérience les deux tiers de la population de Paris s'obstinent à employer les anciens porteurs d'eau, qui dédaignant l'usage qui les mettait jadis en vogue, d'aller puiser l'eau à la pointe Saint-Louis, vont aujourd'hui remplir leur tonneau à l'arche Marion, tout juste à l'endroit où la Seine reçoit les immondices de tous les égoûts de Paris.

— Les abus de plusieurs siècles peuvent être abolis dans un jour, mais pendant long-tems encore on en découvre les traces. Un des plus grands bienfaits du gouvernement est sans doute l'abolition de la mendicité, cette plaie honteuse des Etats européens. Paris est délivré de cette foule de mendians dont les promenades et les rues mêmes étaient couvertes, mais à leur place se montre depuis quelque tems une foule de petits vagabonds, qui sous le nom et l'habit

> . . . De ces honnêtes enfans
> Qui de Savoie arrivent tous les ans,
> Et dont la main légèrement essuie
> Ces longs canaux engorgés par la suie,

passent la journée sur les boulevards et harcèlent les passans avec une obstination que rien ne rebute. Les uns cherchent à surprendre votre attention au moyen de certains tours de souplesse ; d'autres balaient en courant devant vous des bouts de passage de huit ou dix pas (ce qui ne laisse pas d'être fort utile à des gens qui courent à pied tout le long du jour) : mais la plupart, sans avoir recours à cette apparence d'industrie, se bornent à demander l'aumône, et répondraient volontiers à ceux qui seraient tentés de leur reprocher cette manière de vivre, ce qu'un pauvre répondit à Diderot qui l'engageait à travailler : *Hélas, Monsieur, je suis si paresseux !*

— *Du pain et des spectacles !* C'était le cri des Romains ; c'est celui des Français ; et nous avons vu dans la révolution, qu'il y avait moins d'inconvénient à fermer les boutiques de boulanger que les théâtres. Il faut aujourd'hui des spectacles de tous les genres et pour toutes les classes. Le besoin des représentations dramatiques, qui n'est

pas moins vif chez le peuple que dans les classes plus élevées, a donné l'idée de ces cafés-théâtres du boulevard du Temple, où cinq à six mille spectateurs achètent tous les soirs, au prix d'une bouteille de bière ou d'un bol de punch qu'ils boivent en famille, le plaisir d'assister à deux ou trois mauvaises farces décorées du nom de comédies. Déjà les directeurs des petits théâtres alarmés, avec raison, du succès des cafés dramatiques, ont provoqué des mesures qui ôtent à ces derniers la faculté d'avoir une toile d'avant-scène, de jouer des pièces entières, de faire paraître plus de deux acteurs à la fois, et d'avoir plus de quatre musiciens à l'orchestre. Ces défenses n'ont pas empêché un nouvel entrepreneur, de verser cinquante mille écus dans l'entreprise du fameux café d'Apollon, où l'or, les glaces, les cristaux, les granits, et les bois les plus précieux sont prodigués jusque dans la construction des meubles les plus communs. Le pourtour de la salle est orné de deux rangs de loges, dont l'élégance et la commodité font autant de jolis boudoirs. Le parterre est distribué de manière à ce que le service du café puisse s'y faire commodément, et le théâtre à machine permettra d'y représenter depuis le plus simple proverbe, jusqu'au plus sublime mélodrame. Tout est prêt, les mémoires mêmes des ouvriers sont acquittés, on n'attend plus que la permission d'ouvrir la salle ; formalité qu'il eût peut-être été prudent de remplir avant de débourser les cinquante mille écus.

Evénemens, anecdotes. Le nombre des délits que la loi punit de la peine capitale, est peut-être moins considérable à Paris, depuis quelques années, qu'il ne le fut à toute autre époque ; mais l'audace des coupables et la nature des crimes ont quelque chose de plus effrayant. C'est en plein jour, dans les quartiers les plus populeux, et, pour ainsi dire, en public, qu'ont été commis les assassinats du sieur Cotentin, de la demoiselle Jolimay, etc. ; les mêmes circonstances ont accompagné le meurtre de Mme P...., assassinée dans son logis, à onze heures du matin, dans une maison habitée par plusieurs locataires, et située dans une des rues les plus fréquentées de Paris. Le coupable, sur les traces duquel on est en ce moment, et qui avait été signalé comme déserteur à la police, est une nouvelle preuve que la lâcheté est le premier pas vers le crime.

— C'est une singulière destinée que celle des grands,

hommes ; tourmentés par l'envie et la haine pendant qu'ils vivent, et par leur propre gloire quand ils sont morts ; sous prétexte d'honorer leur mémoire, on se partage leurs dépouilles mortelles, dont on déshérite leur monument. Le journal de Paris rapportait, il y a quelques jours, que le crâne de M^me de Sévigné que l'on a fait venir de Provence à Paris dans une boîte à perruque, a été soumis à l'examen du docteur Gall qui, par parenthèse, n'y a trouvé ni la *bosse* de l'esprit, ni celle de l'amour maternel.

Un manipulateur s'est avisé, il y a douze ou quinze ans, de soumettre à l'action chimique les restes du docteur Arnauld ; il les a réduits à deux livres et demie d'une liqueur aromatique qu'il donne aujourd'hui comme un antidote merveilleux, probablement contre.... le molinisme.

On peut ajouter à ces deux anecdotes assez curieuses, qu'une dent de Molière sert en ce moment de breloque à la montre d'un académicien, et que le cerveau de Voltaire inhumé dans un bocal, sert d'enseigne à un apothicaire.

Arts et monumens. Le nouvel éclat que le décret de S. M. l'Empereur vient de jeter sur le magnifique établissement des Invalides, en réglant son administration avec tant de munificence, nous a donné occasion de rechercher quelques détails sur un des plus beaux monumens dont s'honore la France. L'hôtel des Invalides fut commencé en 1671, sur les dessins de Liberal Bruant, qui l'emporta sur cinq ou six architectes, dont les plans furent mis au concours. Bruant ne dirigea les travaux que pendant l'espace de sept ans, et Mansart fut chargé de la construction de la nouvelle église, dont la coupole est enrichie de la magnifique fresque de Lafosse. Mansart fit preuve de génie dans la manière dont il éclaira cette coupole, fort inférieure à celles de Saint-Pierre et de Sainte-Sophie, sous le rapport des dimensions, mais qui peut cependant leur être comparée pour la pureté, l'élégance, et le fini de l'exécution.

— Depuis que le salon du Louvre est fermé, les amateurs se portent en foule à la galerie de M. Lebrun, où cet artiste vient d'exposer les tableaux qu'il a recueillis en Flandre et en Hollande. On se rappelle la superbe collection qu'il avait réunie dans le même local, il y a deux ans, au retour d'un voyage dans le midi de la France et en Espagne. C'est le nord qu'a mis cette fois à contribution cet estimable ami des arts, dont la nouvelle collection se compose des morceaux les plus distingués des grands maî-

tres de l'école flamande, sortis des cabinets célèbres de MM. de Smeth d'Amsterdam, Clément de Jough de Rotterdam, Robert de Bâle, etc. Le public jouira de cette exposition pendant les quinze premiers jours de ce mois.

— Une vente de tableaux qui ne sera pas aussi riche, mais dont nous croyons devoir faire mention, parce qu'elle se rattache au souvenir d'un artiste estimable, est celle de M. Lelu, peintre d'histoire, mort dans le cours de l'année dernière. Son cabinet se compose de quelques morceaux précieux au nombre desquels on cite un *Saint-Pierre* du Corrège, quelques *Etudes* du Guide, le *Jardin des Olives* de Lebrun, un tableau du Titien, une *marine* de Vernet, quelques dessins de Rubens, du Carrache, de Lebrun et de Bouchardon; mais c'est principalement la collection d'estampes qui fixera l'attention des connaisseurs; elle est composée des chefs-d'œuvre des trois écoles.

— On parle avec le plus grand éloge de la statue de S. M. l'Impératrice, exécutée à Rome par Canova; et l'on assure que le ciseau de cet artiste célèbre n'a rien produit de plus beau que ce dernier ouvrage.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES. Le succès des *Lettres de Louise et de Valentine*, dont on a rendu compte dans le dernier numéro du *Mercure*, est une preuve que l'éruption des romans anglais et tudesque dont nous sommes inondés depuis vingt ans, n'a pas entièrement corrompu le goût des Français. On pouvait craindre qu'un ouvrage qui ne se distingue que par l'élégance, la grâce et la pureté du style, par des aperçus pleins de finesse, par une peinture vraie de mœurs et de caractères dont il ne reste plus qu'un très-petit nombre de modèles, on pouvait craindre, disons-nous, qu'un pareil ouvrage ne parût un peu froid à des lecteurs accoutumés au fracas des événemens, aux effets phantasmagoriques, à toutes les prétentailles sentimentales des romans d'outre-mer. Nous félicitons moins l'aimable auteur des *Lettres de Louise et de Valentine* sur le succès qu'elle a obtenu que sur celui qu'elle a mérité.

— Le roman d'*Eugénie et Mathilde*, par l'auteur d'*Adèle de Sénange*, est conçu plus fortement que celui de *Louise et Valentine*; le premier est l'ouvrage d'une imagination plus vive, le second d'un esprit plus fin. On lira l'un avec plus d'avidité, et l'autre avec plus de réflexion.

— On doit vendre incessamment, dans la salle de M. Silvestre, une Bible latine, in-4°, imprimée à Paris

en 1497. Cet exemplaire, très-curieux, a, dit-on, appartenu à l'infortunée reine Marie Stuart, dont il porte le nom sur le frontispice, avec ces deux vers :

> Meieux ne peult advenir
> Qu'à mon Dieu toujours me tenir.

Sur ce même frontispice, à la date de 1571, se trouve la signature de ce Besme qui, l'année suivante, assassina l'amiral Coligny. Il y a cinq lignes de sa main, par lesquelles il demande à Dieu, au sujet de cette Bible, *de lui faire la grâce d'y recueillir profit.* On sait de quelle manière son vœu fut exaucé.

Parmi les ouvrages utiles qui ont paru dans cette dernière quinzaine nous avons remarqué :

Une nouvelle édition des *Voyages de Chardin*, augmentée d'une notice sur la Perse par le savant orientaliste Langlès ;

Un premier volume d'un nouveau dictionnaire de *Bibliographie française*, au moyen duquel le plus chétif marchand de brochures du boulevard peut en savoir autant que les Barbier et les Vanpraet.

Un Prospectus raisonné, ou *Aperçu d'un nouveau système des tems*, par feu Gibert.

— Il est bon de savoir aussi que M. Dorat-Cubières-Palmézeaux vient d'ajouter *son théâtre* à notre collection dramatique. Nous sommes fâchés seulement qu'il diffère encore à mettre au jour son *Corneille refait*, dont il ne nous a, jusqu'ici, donné que des fragmens qui font attendre le reste avec bien de l'impatience.

Nouvelles des Théatres. La comédie française n'est occupée que de ses pertes. La santé de Fleury fait craindre qu'il ne reparaisse plus sur le théâtre. Caumont vient de mourir, et Grandmesnil, qui s'est retiré, emporte avec lui les bonnes traditions de Molière. Un seul acteur pourrait nous consoler de cette double perte ; mais comme la paresse chez lui, l'emporte encore sur le talent, il faut nous décider à la supporter dans toute son étendue.

Avant le grand ouvrage de Daleyrac, Faydeau va jouer une petite pièce en un acte, dont la musique prouvera qu'un compositeur français peut être aussi bien inspiré sur les bords de la Néva que sur ceux de la Seine. Il est aussi question, à ce théâtre, d'un opéra comique intitulé : *Lully et Quinault*. Les succès toujours croissans de Mme

Boulanger ont soulevé contre cette jeune et charmante actrice, cette foule de talens subalternes qui pullulent sur le théâtre de l'Opéra-Comique, et qui ne négligeront aucun moyen d'en écarter un sujet dont le voisinage leur est si désavantageux.

A l'Odéon, les *Dilletanti* (gens qui voyent tout en musique comme Mallebranche voyait tout en Dieu) ne sont occupés, pour le moment, que de M. Tachinardi, dont les succès comme *primo tenore* dans *l'Opera seria*, pourraient fort bien nuire à ceux de M. Crivelli; on commence à les opposer l'un à l'autre, et cette comparaison ne paraît pas devoir être à l'avantage du dernier. Il est vrai qu'on n'a encore entendu M. Tachinardi que dans un concert, et que sur le théâtre il serait possible que sa taille nuisît un peu à sa voix.

Clozel va bientôt reparaître sur ce théâtre, où Firmin, qui se dispose à débuter aux Français, sera remplacé par le jeune Pelissier, dont les progrès deviennent chaque jour plus sensibles.

Les administrateurs du Vaudeville, dont la salle doit être démolie, par suite de la construction de la galerie parallèle à la grande galerie du Louvre, hésitent encore sur le parti qu'ils doivent prendre : feront-ils bâtir une salle nouvelle? s'arrangeront-ils d'une salle toute bâtie; Louvois est trop triste, Favart est trop vaste, Montansier trop petite, et la salle Olympique trop isolée. Rien n'est plus difficile à concilier que les avantages nécessaires à ces sortes d'établissemens. Le Vaudeville a mieux qu'un succès dans le retour de Julien; revenu de ses erreurs, l'enfant prodigue est rentré sous le toit paternel, et le public a fêté sa bien-venue.

Les Variétés vont faire succéder à la farce de *Mahomet Barbe-Bleue*, un ouvrage d'un genre tout-à-fait différent, intitulé : *Quinze ans d'absence*.

Modes. Les administrateurs de Tivoli ont bien mal choisi leur jour d'ouverture en le fixant à dimanche dernier. La journée a été froide et pluvieuse, et la semaine entière a été soumise à cette *influence boréale* (pour parler le langage de certaine gazette).

On a pu craindre un moment que cette variation de la température ne nuisît aux fêtes de Long-Champ pour lesquelles on avait fait de grands préparatifs; mais nous pouvons affirmer que depuis vingt ans, elles n'avaient pas eu

autant d'éclat. Pressés par le tems et l'espace, nous sommes obligés de remettre, au prochain numéro, à rendre compte de nouveautés brillantes en parures et en équipages que nous y avons remarquées.

Les femmes ont repris, comme au mois de décembre, les par-dessus et les pélerines fourrées; les calèches ont disparu, et nos élégantes se sont de nouveau enfermées dans leur berline. Les plumes placées à la Cortès ont fait place aux branches de fleurs disposées de la même manière. Ces fleurs sont le lilas, l'aubepine et l'hortensia. Les rubans paille à liserés verts, sont bons à tout, et s'emploient de toutes manières. Les lingères ont ajusté pour les premiers jours de beau tems des canezous de tulle, et de petites robes à guimpe, boutonnant sur le dos.

Sans nous adresser à personne en particulier, nous dirons à tout le monde, que M^lle^ Martin, si célèbre par son *rouge*, est parvenue à manipuler ce végétal de manière à ne porter aucun préjudice à la peau la plus délicate, à se nuancer dans toutes les proportions, et à se prêter à l'embellissement des figures de tous les âges, de tous les caractères et de toutes les couleurs. Avec tant d'avantages, comment se figurer que M^lle^ Martin puisse donner ce précieux comestique pour 96 francs le pot? Aussi ne peut-elle suffire aux demandes qu'on lui fait. Y.

INSTITUT DE FRANCE. — *Séance publique de la Classe de la langue et de la littérature française, du* 10 *avril* 1811. Réception de M. *Parseval Grandmaison* à la place de M. *de Saintange.* — Distribution de deux prix de poésie ayant pour sujet : l'un, *les Embellissemens de Paris*; l'autre, *la Mort de Rotrou.*

La séance publique que l'Institut a tenue mercredi dernier présentait un double intérêt, celui attaché à la réception d'un poëte et d'un citoyen que les vœux de tous les amis des lettres et de la société y appelaient depuis longtems, et un autre non moins puissant dans le spectacle des couronnes décernées à deux jeunes talens, M. Victorin-Fabre et M. Millevoie, qui en remportèrent déjà plusieurs également méritées, et dans la lecture des vers du premier sur *les Embellissemens de Paris*, qui a obtenu le prix, et des poëmes du second, dont l'un sur le même sujet n'a enlevé que l'accessit, et l'autre sur *la Mort de Rotrou*, a conquis la palme.

La salle de l'Institut était remplie par un nombreux concours de littérateurs, de femmes jolies et parées d'un négligé élégant, et de spectateurs de toutes les classes, qu'avait attirés l'espoir d'un plaisir digne des esprits cultivés.

M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, président, a ouvert la séance par un rapport sur le concours, composé par M. le secrétaire perpétuel, et qui porte les caractères du goût et de l'esprit de M. Suard, et par la proclamation du nom des vainqueurs.

Après cet exposé rapide, M. Parseval Grandmaison a prononcé son discours d'usage; et déjà avantageusement connu par le poëme charmant des *Amours épiques*, et par la promesse d'une vaste épopée dont Philippe-Auguste est le héros, il a parfaitement répondu à sa réputation et à l'attente de ses auditeurs.

Son sujet qui était la traduction en vers français des *Métamorphoses d'Ovide*, et d'autres ouvrages de ce poëte latin, qui a immortalisé son prédécesseur, lui fournissait de nombreux avantages par le rapport qui lie M. de Saintange et lui comme traducteurs. Il en a paru profondément pénétré. Il a commencé par l'aveu de sa défiance qui a fait honneur à sa modestie, et ensuite il a passé aux règles de la traduction en vers. Après des principes généraux sur ce genre, exposés avec autant de justesse que d'élégance, et la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne, il a parlé d'Ovide. Il a loué avec transport la brillante imagination et la riche fécondité du chantre des Métamorphoses, et a blâmé avec une noble équité ses défauts et l'abus de son esprit, et il a prodigué de grands éloges à M. de Saintange sur le choix qu'il en a fait pour le traduire, comme sur la constance inébranlable et le talent supérieur qu'il y a déployés. C'était le moment de rappeler au public que ce traducteur avait toujours travaillé au milieu des souffrances d'une maladie de langueur, et des attaques réitérées d'injustes critiques, dont il n'a peut-être pas été assez dédommagé. Le récipiendaire n'a point négligé de rouvrir cette source de regrets qu'a laissés son prédécesseur. Il a saisi aussi l'occasion de payer un tribut de reconnaissance et d'enthousiasme à son ami M. Delille, cet interprête si célèbre de Virgile dans les Géorgiques et l'Enéide, et dont il s'est glorifié d'être l'élève. *Ses vers*, s'est-il écrié, *sont, comme ceux des anciens, dans la mémoire de tout le monde; ils ont déjà quelque chose d'an-*

tique, et l'on peut dire que ce grand poëte a anticipé son avenir. Cet hommage aussi juste qu'exprimé dans les termes de l'admiration et de la sensibilité, a recueilli les applaudissemens de toute l'assemblée. Un rapprochement d'Ovide et de Lucrèce a paru encore très-piquant sous sa plume. *L'un*, a-t-il dit, *semble toujours chercher à déguiser la vérité sous les illusions de l'erreur, et l'autre à donner à l'erreur l'apparence de la vérité.*

Tous ces tableaux et l'attente du poëme épique qu'il a promis aux amis des lettres, l'ont naturellement conduit à un morceau sur l'Epopée. Il l'a écrit avec toute la verve, toute la chaleur d'un poëte qu'occupe cette grande et pénible entreprise. *Dans un siècle,* a-t-il dit, *où l'on a tenté tant d'innovations malheureuses, le plus sûr moyen de faire du neuf serait de devenir antique.*

Le plan de ce discours, ses pensées, son goût et sa diction tantôt élégante, tantôt passionnée, toujours claire et correcte, ont mérité au récipiendaire les signes de la faveur de l'auditoire, comme ils ont renouvelé la preuve du talent très-recommandable qui distingue ses morceaux de prose et ses diverses poésies. Enfin son débit même, un peu timide, y a ajouté un nouveau charme.

M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, en qualité de président, a répondu au récipiendaire, et il a rappelé, dans son discours, ce grand talent oratoire qu'on lui connaît, et qu'il a signalé avec tant d'éclat dans la séance de la réception de M. Esménard. Cette nouvelle réponse se distingue par une foule d'aperçus très-profonds et d'observations fort ingénieuses sur le mérite et l'importance des traductions en vers, dont Voltaire fit si puissamment un système. On juge qu'il l'a appliqué avec éloge à M. de Saintange, et même à M. Parseval Grandmaison connu par une imitation extrêmement poétique. Ensuite il a prononcé un mot aussi spirituel qu'obligeant sur le choix et l'expectative de son poëme épique; et s'est plu à réclamer la reconnaissance que les femmes, qui ignorent la langue des plus grands poëtes épiques, doivent à M. Delille pour les traductions de Virgile et de Milton, à M. Aignan pour celle d'Homère, et à M. Daru pour celle d'Horace.

A cette habile ordonnance, il a mêlé des portraits pleins de pensées fines, d'images énergiques, et aussi remarquables par la beauté du coloris que par la fidélité de la ressemblance. Tel est assurément celui du fameux ministre Tur-

got : *Son système*, a-t-il dit, *était dans son cœur plus que dans son esprit, et il n'eut pour sectateurs que des hommes de bien.* Tacite ne désavouerait pas ce trait, non plus que les couleurs éloquentes, justes et saillantes, du portrait d'un grand homme à-la-fois législateur, guerrier, pacificateur et homme d'état. On ne pouvait mieux terminer que par cette peinture qui, gravée d'avance dans tous les cœurs, et présentée avec cet organe si pur, si sonore, si puissant, l'un des avantages de l'orateur, a été vivement sentie par toutes les ames, et entendue au bruit des applaudissemens les plus expressifs.

Après ces deux beaux discours, M. le sénateur Garat a lu la pièce de vers de M. Victorin-Fabre sur *les Embellissemens de Paris*, M. le sénateur François de Neufchâteau le poëme de M. Millevoye sur *la Mort de Rotrou*, et M. le président celui de ce dernier sur *les Embellissemens de la Capitale*. On peut se représenter, en les écoutant, la tendre émotion des mères, des sœurs, des épouses, des amis qui augmentait l'intérêt de la séance. Chacun de ces ouvrages qui ont été lus a été fort applaudi, mais le dernier, où se retrouve ce talent poétique dont M. Millevoye a donné tant de preuves, a paru plaire davantage. Nous en parlerons en détail quand ils seront tous imprimés, et nous n'oublierons pas l'accessit remporté par M. Guimond de la Touche, dont le nom en rappelle dans l'auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride* un si justement estimé.

LE GOUVÉ.

Cinquième lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE *à ses confrères sur les Concerts de l'Odéon* (1).

Paris, 4 avril 1811.

NOUS autre Français, Messieurs, nous nous connaissons beaucoup mieux en musique de concert qu'en musique de théâtre. Nous nous sommes fait, sur cette dernière, des systèmes qui n'appartiennent qu'à nous et qui, pour la plupart, n'en valent pas mieux ; au lieu que nous croyons comme tout le monde que dans un concert, ou dans ce qu'on nomme ailleurs une académie, les instrumens et les

(1) Cette lettre devait paraître dans le N° précédent ; l'abondance des matières ne l'a pas permis.

voix qui exécutent seuls sont-là pour faire preuve de leur habileté, et que les compositions, soit vocales, soit instrumentales, doivent, généralement parlant, être dirigées vers ce but. Nous y avons, de tems immémorial, entendu des talens du premier ordre, tant nationaux qu'étrangers, et s'il est vrai que les orchestres de nos théâtres pêchent presque tous dans l'accompagnement des voix, parce que la plupart des instrumentistes qui les composent, sont trop forts pour vouloir se subordonner comme ils le doivent, il l'est aussi que dans les concerts, lors même qu'ils ne font qu'accompagner, plusieurs raisons rendent ce défaut moins sensible, et que dans ce qui n'est que symphonie leur force individuelle forme en quelque sorte une force collective et générale, qu'on trouve rarement ailleurs.

Le premier des trois concerts donnés récemment à l'Odéon, était au bénéfice de M^me^ *Correa*; le public lui a témoigné en si rendant en foule, que si elle a eu à Paris, comme on l'assure, quelques sujets de plainte et quelques contradictions, il n'y a jamais été pour rien. On voyait aussi avec intérêt que tous les premiers talens de ce théâtre, hommes et femmes, s'étaient empressés de donner à M^me^ *Correa* un témoignage d'intérêt et d'amitié, en y chantant avec elle et pour elle. L'assemblée était aussi brillante que nombreuse. Le programme du concert divisé en deux parties n'annonçait pas moins de onze morceaux; c'est beaucoup; mais le choix de quelques-uns de ces morceaux n'a pas paru tel qu'on le désirait et qu'il l'eût fallu.

Pour commencer par les instrumens, ce qu'il y a eu de meilleur, ce qui est toujours excellent, c'est une symphonie d'Haydn parfaitement exécutée. Celles de ce grand maître sont non-seulement les meilleures, mais seules de ce genre; et ce genre, depuis qu'elles existent, est regardé comme le seul bon. Elles sont si connues qu'il n'y a plus rien à en dire, et si belles qu'on ne les entend jamais trop. M. *Callault*, dans un concerto de harpe, de la composition de M. Dalvimare, a prouvé qu'on peut être très-fort sur cet instrument, et y jouer de la musique fort agréable, sans faire beaucoup de plaisir; sans doute par la faute de l'instrument même, plus propre, comme le forte-piano, à la musique de chambre qu'à celle de concert. Dans la symphonie concertante de harpe et de cor exécutée par le même M. *Callault* et par M. *Dauprat*, la partie de cor a enlevé

tous les suffrages : il est impossible de tirer des sons plus doux, mieux liés, plus justes et plus touchans. La harpe avait le double désavantage de ses propres défauts et de leur contraste avec les qualités qui y sont les plus contraires. Mais les passages où les deux instrumens étaient réunis, plaisaient par ce contraste même, et l'effet en a été généralement heureux.

Venons au chant. J'ai peu de choses à dire de l'air de Cimarosa, chanté par M. *Porto*. Il ne m'a pas paru l'un des meilleurs de cet habile maître. Peut-être aussi la voix de *Baritono*, ou, comme nous disons, de basse-taille, quelque belle qu'elle soit, et celle de M. *Porto* est superbe, est-elle peu faite pour réussir seule dans un concert; ou bien il lui faudrait des morceaux composés soit exprès, soit du moins dans un genre différent de presque tous ceux que l'on écrit pour ces sortes de voix.

M^me^ *Correa* a chanté un fort bel air de Mayer avec des chœurs, et elle l'a chanté comme on le pouvait attendre d'elle; mais ce grand air, fait pour la scène, ne pouvait faire ailleurs le même effet. Il faut laisser dire les gens qui prétendent que la musique italienne n'est que de la musique de concert. Son vrai caractère, au contraire, est d'être dramatique, de la manière dont il convient que la musique le soit. Quand elle sort de ce caractère pour faire briller les cantatrices et les chanteurs, ce n'est point-là véritablement l'art, ce sont de riches abus de l'art, et c'est parmi les morceaux où règnent ces abus, que les artistes les plus habiles doivent choisir s'ils veulent briller dans un concert. Ce n'est pas tout : Mayer est un savant compositeur; mais il n'est pas italien : son style est mixte; quelquefois il tient de la manière italienne, quelquefois aussi il cherche des effets dramatiques dans des moyens que l'école italienne n'avoue pas, ou qu'elle n'emploie que depuis peu, à l'imitation de l'école allemande et de la nôtre. Or, c'est précisément dans ce genre qu'est le morceau qu'avait choisi M^me^ *Correa*. On n'a pas pu n'y point admirer son beau talent; mais dans un morceau d'un meilleur choix, il aurait eu plus d'éclat et de succès.

Le duo de Nazzolini qu'elle a chanté avec M^me^ *Barilli*, a un peu du même défaut, quoiqu'il soit d'un autre style. Sa vraie place est la scène; et il perd à paraître ailleurs. Mais ces deux voix, si belles, et qui le sont si différemment, ces deux cantatrices rivales qui paraissaient, non pas se disputer la palme, mais s'aider mutuellement à la

conquérir, l'ont toutes deux obtenue, et ont été couvertes d'applaudissemens. Mme *Festa* et M. *Crivelli* ne l'ont pas été moins dans un duo de Farinelli, de ce même compositeur dont est celui qu'ils chantent ensemble dans *Pirro*, au premier acte. On y reconnaît la verve et la chaleur qui paraît appartenir à ce maître. L'effet en a été très-brillant; je suis pourtant encore persuadé qu'au théâtre, il en fait bien davantage. M. *Guglielmi* a rendu avec les grâces et la bonne méthode qu'on lui connaît, une fort jolie cavatine du célèbre Guglielmi son père, le condisciple de Trajetta, de Piccini, de Sacchini, sorti comme eux de la grande école de Durante, et qui a été leur égal dans tout ce qu'il a fait avec soin.

Si l'on avait vu avec intérêt Mmes *Correa* et *Barilli* chanter ensemble, cet intérêt a été plus grand et s'est plus vivement exprimé quand on les a vu reparaître avec Mme *Festa* pour chanter un trio fort agréable de la *Cosa rara* de Martini. Ce morceau très-connu a paru tout nouveau, rendu par ces trois voix si pures, si habilement conduites, et dont l'art consiste, quand elles se font entendre ensemble, à se fondre et à s'identifier si bien qu'on n'en distingue plus aucune.

C'était sans doute le souvenir de nos anciens concerts spirituels qui avait engagé à terminer chacune des deux parties de celui-ci par deux grands et très-beaux morceaux de musique d'église, l'introduction de la messe des morts de Durante, et un offertorio de Jomelli. Ce sont deux chefs-d'œuvre, et les six artistes des deux sexes que je viens de nommer, et tout ce que ce théâtre a d'autres talens, et les chœurs qui les ont secondés avec intelligence, ont exécuté cette musique savante et vraiment admirable, avec toute la perfection qu'on pouvait désirer. Cependant l'effet en a été médiocre. Un mot en dit la cause; *non erat his locus*; ce n'est point-là leur place. C'était leur place au Concert spirituel, consacré en grande partie à de la musique de ce genre; ce l'est encore au Conservatoire impérial de musique, où on les entend avec plaisir comme morceaux d'étude pour le chant, comme grands et parfaits modèles de composition dans ce genre austère; mais à l'Odéon, *non erat his locus*.

On l'a si bien senti qu'au second concert, donné le 25, il n'a plus été question de rien de pareil. Ce concert a été d'un caractère différent du premier. Il était donné par les artistes de l'orchestre : la partie instrumentale y a brillé

davantage. Deux grandes symphonies d'Haydn ont commencé les deux parties. Une symphonie concertante pour flûte, hautbois, cor et basson, exécutée par MM. *Tulou*, *Wogt*, *Colin* jeune et *Fougas*, et de la composition du premier, a satisfait tous les goûts et obtenu tous les applaudissemens. Ceux qui connaissent et qui aiment ce grand et utile établissement du Conservatoire de musique, qui en ont suivi avec intérêt les développemens et les progrès, y ont vu pour ainsi dire ces quatre jeunes talens éclore. Les voilà devenus quatre habiles professeurs; et combien d'autres sont sortis et sortent encore chaque année de la même école? N'est-ce pas encore elle qui nous donne ce jeune M. *Vidal*, qui, à l'âge de vingt ou vingt et un an tout au plus, nous a joué un superbe concerto de Viotti, avec toute la hardiesse, la justesse, la sûreté, l'habileté d'un maître, et même avec une partie de cette belle expression que possède au plus haut degré le maître par excellence dont il exécutait la musique, et dont on dirait qu'il a reçu directement les leçons?

Je ne sais à quoi cela tient, mais la plupart des morceaux de chant n'ont pas jeté dans cette soirée tout l'éclat que l'on devait attendre. Trois airs ont été chantés, l'un de Païsiello, par M. *Crivelli*; l'autre de Pavesi, par Mme *Barilli*; le troisième, de la Camilla de M. Paër, par Mme *Correa*; tous trois ont été justement applaudis, mais aucun n'a produit l'effet que promettaient le nom des compositeurs et le talent des artistes. La raison en est la même que j'ai indiquée plus haut. Ces trois morceaux, très-bien placés sans doute au théâtre, sont moins faits pour en sortir que ne le seraient d'autres morceaux des mêmes maîtres auxquels on reproche peut-être à la scène d'être de la musique de concert. Le dernier des trois airs est fort beau, et précédé d'un récitatif obligé plein d'expression : mais faut-il le dire? Mme *Correa* paraissait distraite et peu contente; elle a chanté syllabiquement ce récitatif, elle qui le dit ordinairement du meilleur style; elle n'a chanté qu'avec sa voix le grand air qui demandait, avec sa voix, son talent encore et son ame. Cette habile cantatrice n'en emporte pas moins nos regrets, et n'en laissera pas moins à ce théâtre, dans plusieurs rôles, un vide qu'il sera toujours difficile de remplir.

Le sextuor du Don Juan de Mozart qui a terminé la première partie du concert est aussi beau, aussi savant, aussi admirable que l'on voudra; mais quoique très-bien exé-

cuté, il n'a produit aucun effet. De l'effort, de la prétention, même de la surcharge et de la confusion dans les parties, un style toujours laborieux, tendu, jamais libre et fluide, une harmonie continûment pleine, et dont l'effet ne vient pas quelquefois, comme dans celle d'une meilleure école, de ce qu'on ôte des accords autant et même plus que de ce qu'on y met; quelques-uns de ces accords durs et presque sauvages, sans but et sans nécessité, tels sont les défauts que les oreilles exercées, et non dépravées, sentent facilement dans ce morceau, et qui les empêchent en général d'être aussi enthousiastes des savans ouvrages de ce maître, que l'est aujourd'hui un certain nombre de nos amateurs. Le trio de Martini qui a fini ce concert, est le même qu'on avait entendu dans l'autre; il avait été redemandé avec raison, et a fait un nouveau plaisir.

Parler aujourd'hui du troisième concert, serait excéder les bornes de cette lettre déjà trop longue. M. *Tachinardi* en a principalement fait les honneurs. Il avait à remplir une grande attente; il l'a parfaitement remplie, peut-être même surpassée; et ce n'est pas en courant et en peu de lignes que l'on peut s'expliquer convenablement sur un talent si supérieur et si parfait. Ceci vous expose nécessairement, Messieurs, à recevoir encore une lettre de moi, dont ce concert sera le principal objet.

Agréez mes salutations les plus sincères, G.

POLITIQUE.

Les Russes ont occupé outre Belgrade plusieurs places de la Servie, d'où ils semblent menacer les Bosniens, qui, voyant le danger qui les menace, font de grands préparatifs; tout fait présumer que cette contrée sera le théâtre d'opérations importantes. Le Grand-Seigneur a envoyé un firman qui enjoint à tout Bosnien en état de porter les armes, de se rendre sous les drapeaux du prophète. L'ambassadeur de France devait quitter la capitale vers le 15 mars; M. le comte Lauriston son successeur y était attendu pour le remplacer. Ce dernier est en effet parti de Paris pour se rendre à son nouveau poste, après avoir reçu dimanche dernier son audience de congé de S. M. l'Empereur et Roi.

La maladie du roi de Suède dure encore, mais aucun symptôme violent ne s'est manifesté. Les trois derniers bulletins sont très-rassurans. Voici la lettre par laquelle le prince royal a répondu à la patente royale qui le charge de l'administration provisoire du royaume.

« Sire, la grande preuve de confiance dont V. M. vient de m'honorer, aurait trop coûté à votre plus fidèle sujet, à votre fils respectueux, s'il avait dû l'obtenir au prix des plus vives alarmes; mais rassuré par l'espérance que V. M. sera bientôt rétablie, je ne vois dans cette mesure qu'une nouvelle marque de son estime pour moi, d'amour pour ses peuples.

» J'accepte le pouvoir que V. M. me délègue; j'aurai pour appui dans mes importantes fonctions les hommes distingués qu'elle a appelés à ses conseils, et pour guide l'exemple des vertus publiques et privées de V. M. Puissé-je, comme elle, acquérir l'affection d'une nation généreuse, à qui j'ai consacré toute mon existence! Dieu veuille aussi que V. M. puisse bientôt s'occuper elle-même de l'administration de ses Etats!

» Nommé par vous, Sire, chef de l'armée, je n'aspire qu'à perfectionner son organisation, afin de la mettre de plus en plus en état de répondre à l'attente de la nation; et s'il est permis à l'homme public de se rappeler qu'il est père, je ne forme qu'un seul vœu, celui d'être l'heureux

lien entre V. M. et mon fils ; de voir mon roi poursuivre assez loin sa carrière pour laisser immédiatement sur le trône un prince qui, par ses qualités éprouvées, soit digne de commander aux Suédois.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Stockholm, le 18 mars 1811.

On avait parlé d'un voyage du roi de Prusse à Kœnisberg, et d'une revue de troupes dans la Prusse orientale. Cette nouvelle ne s'est pas confirmée. Le roi est toujours à Berlin. Plusieurs régimens prussiens qui étaient en cantonnement se sont rendus sur les côtes, où la surveillance est toujours très-sévère. A Swinemunde, les marchandises qui étaient à bord des vaisseaux séquestrés, ont été brûlées publiquement. L'opération se continue dans les ports de la Poméranie. Les ventes des denrées confisquées au profit de la couronne se poursuivent aussi avec activité à Pétersbourg.

A Vienne, les caisses publiques commencent de nouveau à se remplir de sommes considérables en or et en argent de convention.

On assure que le comte Wallis se propose, sous peu, de mettre en circulation une somme de 30 millions en numéraire, et de retirer une somme égale en billets.

Une circulaire de la régence de la Basse-Autriche prescrit diverses mesures relativement aux nouveaux billets de Banque. Les propriétaires de maisons ne pourront réclamer le paiement des loyers qu'en nouveaux billets, de même les contributions de leurs maisons seront calculées dans la même monnaie. Les sommes dues aux établissemens de bienfaisance, aux églises et aux écoles, seront payées de manière à ne faire subir à ces établissemens que les moindres pertes possibles. Cette circulaire se termine par un sévère avis aux marchands de ne point élever le prix de leurs marchandises ; on les menace, en cas d'infraction, de toute la rigueur des lois.

La Suisse a reçu une nouvelle et touchante preuve d'affection et d'intérêt dans la lettre suivante, que son gouvernement a reçu de son puissant médiateur. Cette lettre, ainsi que son heureux sujet, a été dans tous les cantons unis l'occasion de la plus vive allégresse et de la plus profonde reconnaissance.

« A nos très-chers et grands amis le landamman et membres composant la diète de la Confédération Suisse :

» Très-chers et grands amis, la conviction où nous

» sommes de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui nous
» touche ne nous permet pas de différer à vous informer
» que l'Impératrice, notre très-chère et bien-aimée épouse
» et compagne, vient d'accoucher très-heureusement d'un
» prince qui, par sa naissance, a reçu le titre de *Roi de
» Rome*. En partageant la satisfaction que nous fait éprouver
» un événement si intéressant pour notre famille impé-
» riale et pour le bonheur des peuples que la Providence
» nous a confiés, vous nous donnerez un nouveau témoi-
» gnage des sentimens que vous nous avez souvent mani-
» festés. Vous ne devez pas douter de la disposition cons-
» tante où nous sommes de vous donner des marques de
» l'attachement que nous avons pour vous, et c'est avec
» un véritable plaisir que nous saisissons cette occasion
» pour vous renouveler les assurances de la parfaite estime
» t de la sincère affection que nous vous portons. Sur
» ce nous prions Dieu, très-chers et grands amis, qu'il
» vous ait en sa sainte et digne garde.

» Votre bon ami, *Signé*, NAPOLÉON.

Paris, 20 mars 1811.

La Suisse envoie une nombreuse députation à Paris pour porter à l'Empereur ses hommages et ses félicitations à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Sa diète s'assemblera extraordinairement le 17 avril.

Les derniers papiers anglais, en date du 3 avril, offrent peu de détails politiques intéressans. La reine est malade; on dit que sa maladie est une attaque de paralysie. Le général Graham a été blessé à l'affaire de Chiclana. Les Anglais en rejettent tout le malheur sur les Espagnols, dont ils annoncent n'avoir pas été secondés. L'objet de l'expédition était, disent-ils, de faire lever le siége de Cadix, et nous n'y avons pas réussi. Si les Espagnols avaient fait leur devoir, les Français n'eussent pu se défendre; mais Cadix a été bombardé à la date du 14 mars, et les opérations du siége se poursuivent. On a appris, dans cette ville, que le Pérou avait déclaré son indépendance.

Le *Moniteur* a publié sur le mouvement de l'armée du Portugal la relation suivante:

« Un aide-de-camp du maréchal prince d'Essling est arrivé à Paris. Il est parti le 23 mars de Celorico, où était le quartier général.

» Tous les magasins que l'armée avait formés se trouvaient entièrement épuisés au 28 février. Les fourrageurs

que l'on envoyait jusqu'à vingt lieues du quartier-général, ne rapportaient plus rien.

» Le 1er mars, l'on était réduit à entamer la réserve de biscuit, qui pouvait tout au plus fournir pour quinze jours de vivres ; et il n'y avait aucune possibilité d'attendre la récolte, puisqu'on ne pouvait espérer aucune ressource avant juin. Il ne restait donc au prince d'Essling que trois partis à prendre :

» Ou d'attaquer les Anglais dans les lignes de Lisbonne ; mais les principes de la guerre lui défendaient de le faire tant que sa grosse artillerie ne serait pas arrivée.

» Ou de passer le Tage pour faire sa jonction avec l'armée d'Andalousie, et par-là se trouver en communication par la grande route avec Séville et Madrid ; trouver ses moyens d'artillerie dans Badajoz, tirer ses vivres de l'Alentejo, changer sa ligne d'opération, et tenir la double tête de pont que l'armée avait construite sur la rive droite et sur la rive gauche du Zezere à Punhete.

» Le général Eblé, par une activité et une vraie connaissance de toutes les ressources de son métier, qui lui fait le plus grand honneur, ainsi qu'à l'artillerie de l'armée, était parvenu à construire 200 bateaux. On pouvait donc jeter à la fois deux ponts sur le Tage, menacer d'un passage devant Punhete, l'effectuer plus bas vis-à-vis Santarem, en se portant ensuite sur les derrières de la division du général Hill que les Anglais tenaient devant Punhete, ou rejeter l'armée anglaise dans Lisbonne par un mouvement par Leyria, et, par là, l'obliger à rappeler la division Hill, afin de venir au secours de Lisbonne ; enfin, profiter de ce mouvement pour jeter un pont aux environs de Punhete. Le Tage passé au moyen de l'une ou de l'autre de ces opérations, on se trouvait en communication avec Séville et Madrid, et on pouvait se renforcer de toutes les ressources de l'armée de l'Andalousie.

» Le troisième parti qui se présentait était de repasser le Mondego, se reportant sur Guarda, et se mettant en communication avec Ciudad-Rodrigo où étaient les souliers, les effets d'habillement, les munitions, les ressources de l'artillerie, les magasins et le trésor de l'armée, qui n'était pas payée depuis six mois.

» Le 3 mars, le prince d'Essling se décida pour ce dernier parti.

» Le 4, tous les bagages et les malades, chargés sur la grande quantité de mulets et de bourriques qu'avait l'armée, se mirent en route, et gagnèrent deux marches.

L'arrière-garde fut confiée au duc d'Elchingen, qui, de Leyria s'avançant jusqu'à Moliano, menaça de tourner la position de Cartaxo. Le 10, l'arrière-garde se trouva à Pombal.

» Nos tirailleurs qui étaient restés en avant de la ville, et l'avant-garde anglaise, s'engagèrent ; ce qui donna lieu au combat de Pombal. Nos avant-postes se replièrent ; l'avant-garde anglaise entra dans la ville. La 1re brigade de la 1re division du duc d'Elchingen marcha sur l'ennemi la baïonnette en avant, le chargea et tua ou blessa 4 à 500 hommes. Notre perte, dans ce combat, se monte à 5 hommes tués et 18 blessés. L'avant-garde anglaise n'avait pas d'artillerie ; l'artillerie de notre arrière-garde était en batterie, et jouait constamment contre elle.

» Le 11, l'arrière-garde française était sur les hauteurs de Redinha. Le général anglais s'avança avec toute son armée ; à deux heures après midi, il déploya environ 25,000 hommes sous le feu de 40 de nos pièces, qui tiraient avec une grande activité. Tous les coups portaient dans la masse des ennemis sans qu'ils eussent démasqué aucune batterie. Le désordre se manifesta plusieurs fois dans leurs colonnes. Vers cinq heures, leur artillerie arriva, et ils montèrent quelques batteries : on vit avec plaisir qu'une de leurs divisions manœuvrait sur leur droite pour tourner notre gauche par la vallée de Redinha : on la laissa faire. Aussitôt qu'elle fut suffisamment engagée, le 50e et le 27e de ligne marchèrent sur elle à la baïonnette et la mirent dans une parfaite déroute. L'officier anglais qui commandait fut tué. Le 3e de hussards fit une fort belle charge. La perte des Anglais, qui se sont trouvés plusieurs heures sous le feu de notre artillerie, a été considérable. Notre perte s'est montée à quatre-vingts hommes tués ou blessés.

» Le 15, l'avant-garde s'est trouvée à Foz de Arome.

» Notre artillerie était en position sur la rive droite de la Ceira, qui domine beaucoup la rive gauche. On engagea fort adroitement l'ennemi dans une affaire d'avant-garde qui lui fut funeste. On l'attira sous le feu de l'artillerie de la rive droite ; en même tems le 39e et le 69e le chargèrent, et tandis que le village était pris et repris plusieurs fois, les colonnes anglaises étaient en butte à tout le feu de nos batteries. Le désordre se mit dans leurs rangs et se communiqua bientôt à toute la ligne ennemie fatiguée du désavantage d'une pareille opposition ; quelques fuyards anglais arrivèrent jusqu'à Louza et Pinherios.

» Le village de Foz de Arome resta à l'arrière-garde française.

» Notre perte se monte à 200 hommes; celle de l'ennemi à 1200. Un officier-général anglais a été tué.

» C'était le moment alors de marcher contre l'armée anglaise et de l'écraser. Cette résolution fut un instant agitée dans l'armée française; mais nous étions au 15; la retraite avait commencé le 5. On n'avait fait qu'une lieue et demie, ou deux lieues par jour; il ne restait de vivres que pour deux à trois jours à demi-ration. Il y avait donc impossibilité de s'arrêter : on n'avait pas un jour à perdre; l'armée continua son mouvement.

» Le 17, l'arrière-garde eut entièrement passé l'Alva.

» Instruit par les combats de Pombal, de Redinhal et de Foz de Arome, l'ennemi ne se montra plus.

» Ces trois combats ont été avantageux à l'armée française. Pas un seul caisson, pas une voiture de bagage, pas un malade n'est resté en arrière. On a mis douze jours pour aller de Santarem aux rives de l'Alva. Tous les mouvemens de retraite ont été calculés, non sur les mouvemens des Anglais, mais sur la nécessité des subsistances.

» Enfin, le 22, l'armée était dans la meilleure position, et le soldat dans le meilleur esprit. Les convois partaient de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, et chaque jour l'armée recevait des effets d'habillement, des souliers, et tout ce qui lui était nécessaire pour se refaire.

» Ainsi, l'armée de Portugal a vécu six mois avec les ressources du pays; elle a changé de place lorsque toutes les ressources ont été épuisées, et que les difficultés des transports et des chemins ne laissaient aucun espoir de rien tirer des dépôts. Les mois qui précèdent la récolte sont, en général, les plus difficiles pour les subsistances, parce qu'alors les greniers sont vides; mais, à plus forte raison, ces difficultés ont-elles dû exister dans un pays ennemi et déjà dévasté. »

Le *Moniteur* contient aussi le détail d'un combat livré dans l'Adriatique entre la division navale commandée par le capitaine Dubourdieu, dont plusieurs actions d'éclat avaient déjà rendu le nom recommandable, et trois frégates anglaises soutenues par des vaisseaux rasés. La relation prouve que l'intrépide Dubourdieu n'a pas été le maître de son courage à la vue de l'ennemi, qu'il s'est engagé sans attendre que sa division fût tout-à-fait ralliée à lui; il l'avouait lui-même dans le moment décisif: *Voilà le plus beau jour de ma vie*, s'écriait-il, *mais je me suis*

trop pressé; encore un peu de courage, notre division va nous rallier..... C'est en proférant ces mots qu'il a été emporté par un boulet. Les équipages français et italiens ont rivalisé de courage. Le résultat du combat à forces inégales, puisque toute la division française n'a pu y prendre part, a été la perte de deux frégates qui ont péri, et du côté des Anglais, celle d'une frégate et d'un vaisseau rasé. La division s'est rendue à Raguse pour se réparer. Toute la côte de Dalmatie a montré le meilleur esprit. Les bâtimens de toutes les îles sont venus offrir des secours, et de toutes parts les gardes nationales ont offert leurs services. La perte des Anglais est énorme, la moitié de leurs officiers et une partie des équipages ont été tués.

S....

PARIS.

S. M. a reçu les félicitations des cours de Vienne, de Wurtemberg, de Bade, de Munich et de Cassel. Elle a chassé, le 6, dans la forêt de Saint-Germain. S. M. le roi de Naples, le grand-duc de Wurtzbourg, le prince Borghèse, le prince vice-roi, le duc de Conegliano, les généraux Moraire et Wrede ont eu l'honneur de chasser avec S. M.

Il y a eu, le 7, audience diplomatique et présentations.

S. M. a tenu ensuite conseil d'administration de la Légion d'honneur.

Elle a présidé cette semaine le conseil d'état, et tenu le conseil de commerce et de manufactures, et celui de l'artillerie.

— Divers décrets organisent les cours impériales de Dijon et de Douai, divisent en trois classes les auditeurs au conseil d'état, déterminent leurs attributions, leurs traitemens, leur costume, règlent en Hollande l'application des lois sur les domaines nationaux, la nature des denrées coloniales dont l'entrée peut être permise par le Holstein, et la levée des marins dans les départemens nouvellement réunis.

— Par décret, M. Gérard, peintre d'histoire, membre de la Légion d'honneur, est nommé professeur à l'école spéciale des beaux arts en remplacement de M. Barthelemy décédé.

— M. Villeterque, littérateur très-estimé, vient de mourir. Les lettres ont aussi perdu M. Dorange, jeune poëte qui donnait les plus justes espérances.

DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DIX. — *Samedi* 20 *Avril* 1811.

POÉSIE.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

Pièce qui a remporté le prix décerné par la Classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, dans sa séance du 10 *avril* 1811 ; *par* MARIE-J.-J. VICTORIN FABRE.

QUAND l'heureux Amphion, placé par la victoire
Au trône de Cadmus qu'ennoblissait sa gloire (1),
Posant le bouclier, le glaive des combats,
Agrandit les remparts défendus par son bras,
On dit que du héros reconnaissant l'empire,
Les pierres s'élevaient aux accords de sa lyre.
Tels furent les récits dont Thèbes autrefois
Honora les bienfaits du plus grand de ses rois ;
Bienfaits environnés d'héroïques prestiges.
Français ! voici le tems d'expliquer ces prodiges.

---

(1) Amphion ne fut couronné roi de Thèbes qu'après avoir vaincu de nombreux ennemis. D'autres princes avant lui avaient régné dans cette ville fondée par Cadnus ; mais Amphion fut le premier qui l'*entoura de remparts* et lui donna des monumens publics.

G

Chez un peuple guerrier, sur la *terre de Mars*,
Cette lyre divine élevant les remparts,
A des chants belliqueux mêlant son harmonie,
C'est l'accord du pouvoir, des arts et du génie.
J'en atteste nos murs, et ces hardis travaux,
Ces arcs triomphateurs, ces temples des héros;
Qui, des grands souvenirs nobles dépositaires,
Diront à nos neveux la gloire de leurs pères.

Tandis que de nos tours dominant la hauteur,
Le bronze des vaincus prend les traits du vainqueur (2);
Quand le marbre s'anime au flambeau de l'Histoire;
Quand, sous le char d'airain que guide la Victoire,
La porte triomphale, au sein de nos remparts,
Joint sa pompe guerrière à la pompe des arts;
Vous tous qui mutilés, et chargés d'un long âge,
Cédez avec lenteur au tems qui vous outrage,
Edifices pompeux des François, des Henris,
Affermissez vos murs, rejetez vos débris,
Et d'un luxe nouveau déployant la richesse,
Recommencez le cours d'une longue jeunesse.

Toi sur-tout qui vieillis avant d'être achevé,
Monument que dix rois n'avaient pas élevé,
Répare ces lenteurs d'une imparfaite gloire
Qui, même en l'honorant, accusait leur mémoire.
Napoléon a dit à ce Louvre orgueilleux :
Sois le palais des rois et l'Olympe des Dieux.
Soudain, avec cent bras, la grue obéissante
Elève sur ces murs la poutre frémissante ;
La pierre qui gémit sous l'acier des marteaux,
En socles s'arrondit, se courbe en chapiteaux;
Le monument s'achève ; et sa pompe nouvelle
Pare, sans la cacher, sa vieillesse immortelle.

Oui, ne l'effacez point, respectez ses débris;
Les nobles souvenirs errent sous ses lambris.
Ici, Colbert, Villars et Tourville et Turenne,
Illustraient de Louis la grandeur souveraine;

---

(2)... *Ex ære capto*. (Inscription de la colonne élevée sur la place Vendôme.)

Ici de Montausier la généreuse voix
Instruisait aux vertus l'héritier de nos rois.
Ici viennent s'unir leurs augustes images
A ces marbres chargés de vingt siècles d'hommages,
A ces Dieux, de la Grèce immortels habitans,
Qui protégeaient ses lois, guidaient ses combattans,
Se couronnaient de fleurs aux jours de ses conquêtes,
Partageaient ses plaisirs, ses travaux et ses fêtes.
Hélas! ils ont aussi partagé ses revers!
La Grèce, qui de Rome avait reçu des fers,
A vu, dans leur exil, ces familles divines
Aborder, en tremblant, le Dieu des sept collines,
Son aigle inexorable et son sénat de rois.
Conquis, après mille ans, par de nouveaux exploits,
Ces illustres bannis que le droit de la guerre
A deux fois réservés aux vainqueurs de la terre,
Ont trouvé dans nos murs, pour fixer leurs destins,
Et l'olivier d'Athènes et l'aigle des Romains.
Le Capitole même, où n'est plus la victoire,
A vu passer comme eux du parti de la gloire
Ses héros, ses grands Dieux, ses pénates mortels (3).
Sans changer de patrie, ils ont changé d'autels;
La Rome des Césars n'est plus aux bords du Tibre.
Rome de Léon dix, et Florence encor libre,
Des chefs-d'œuvre d'un siècle ennobli par les arts,
Ont payé nos succès, enrichi nos remparts.
Le crayon d'Ausonie et les pinceaux belgiques (4)
Décorent ce palais, séjour des Dieux antiques;
Et la main des Lebruns, sur les peuples vaincus
Y fait régner encor les rois qui ne sont plus.
O pouvoir du génie et des veilles savantes!
Des marbres immortels et des toiles vivantes

---

(3) On sait que les anciens distinguaient les grands dieux, *magni dii, dii immortales*; les dieux citoyens, *dii indigetes*; les dieux particuliers des familles, que chacun était libre de choisir à sa fantaisie, *penates*, etc.; tous divisés en deux classes principales, *dii majores, dii minores*.

(4) On a voulu exprimer dans ce vers ce qui distingue le plus éminemment l'école italienne et l'école flamande, dont l'une est célèbre sur-tout par la perfection du dessin, l'autre par la beauté du coloris.

Dans ce temple des arts rapprochent tous les lieux,
Les siècles, les talens, les héros et les dieux.

Tels, si vous parcourez le jardin qui rassemble
Ces végétaux lointains surpris de vivre ensemble,
Dans cet espace étroit s'offriront à vos yeux
Ce dattier dont Memphis adora les aïeux;
Cet arbre qui nourrit l'Indien des Deux-Mondes
Et lui verse un lait pur de ses grappes fécondes;
La flèche du palmiste et ses chapiteaux verts;
Le coton blanchissant qui mûrit dans les airs;
Les cèdres parfumés; et la palme inodore
Qui s'abandonne aux vents dans les champs de l'aurore;
Exilés, aujourd'hui citoyens dans nos bois.

Ainsi de tous les arts conquis par nos exploits
Ont fleuri dans nos murs les palmes immortelles.
Le génie enflammé par d'éclatans modèles,
Illustrant le ciseau, le crayon, le burin,
D'une héroïque ardeur fait palpiter l'airain (5);
Donne au marbre les traits et la voix de l'Histoire (6);
Transporte sur la toile où se peint la victoire
Le choc des légions.... que verra l'avenir;
Où, fier d'éterniser un plus doux souvenir,
Sur les foudres éteints de Bellone enchaînée,
Aux autels de la paix il conduit l'hyménée (7).

Cependant à l'éclat de ces arts fastueux
S'allie avec noblesse un luxe fructueux.
La Seine sans offense a pu gonfler ses ondes;
Des remparts élevés sur ses grottes profondes
Le sommet s'élargit, et protége ses bords.
Je vois ces ponts nouveaux unir ses nouveaux ports;
Leur voûte s'affermit sur la plaine mobile;
Et les chars vont rouler où fuit la rame agile.
Jardins, bordez le fleuve; et vous, frais boulevards,
D'une double ceinture ombragez nos remparts;

---

(5) Statue colossale de l'Empereur.

(6) Bas-relief du Louvre, par M. Moitte.

(7) Un grand nombre de peintres connus ont traité ces divers sujets. Il serait superflu de nommer les plus célèbres.

Tombez, cachots impurs (8); naissez, grands édifices,
Aux mœurs, à l'indigence, au commerce propices :
La main qui fait les rois posa vos fondemens.

Tu les avais prévus ces sages monumens,
Immortel écrivain, peintre éloquent d'Alzire.
Quand ta plume légère *embellit Cachemire* (9),
Tu disais : Des saisons prévenant les hasards,
Empruntez à Delhy ses prévoyans Bazars.
— Ils s'élèvent : déjà leur utile prudence
De la moisson prodigue enferme l'abondance,
Et des secrets trésors de la fécondité
Conserve l'héritage à la stérilité (10).

Tu disais : Dans vos murs où la misère implore
Ce pain qui la fait vivre, et qui la déshonore,
Verrai-je aux malheureux quelque asyle s'ouvrir?
Roi! ce sont tes sujets qu'il te faut conquérir;
Mets l'outil nourricier dans leur main diligente.
— Ces vœux sont exaucés : à la foule indigente
S'est ouvert l'atelier de nos arts plébeïens (11);
Asyle où le travail forme des citoyens,
Rend les cœurs au devoir, les bras à la patrie.

Tu disais : Des Romains imitez l'industrie :
Qu'au sein de vos cités multipliant leurs cours,
Les fleuves asservis vous prêtent leur secours.
— Eh bien! sous nos remparts une route secrette,
De la nymphe d'Arcueil et du dieu de l'Yvette,
Qui dans un lit de fer y grondent enchaînés,
Fait couler avec art les flots disciplinés.
L'air qui les comprimait les rend à la lumière :
Dans les plaines de l'air, leur fougue prisonnière
S'échappe en frémissant de ce lit souterrain :
Naïades! respirez par vos tubes d'airain;

(8) Le Temple, le Châtelet, etc.

(9) Voyez dans le Voltaire de Kell, XXXVIe volume, le premier des *Dialogues* ou *Entretiens philosophiques*, intitulé : *Des embellissemens de la ville de Cachemire*.

(10) Greniers d'abondance.

(11) Dépôts de mendicité.

Au faîte des palais lancez vos girandoles ;
De vos franges d'albâtre entourez ces coupoles ;
Montez, tourbillonnez, flottez au gré des vents
En voile diaphane, en panaches mouvants,
Et tandis qu'au soleil votre gerbe limpide
Disperse le brouillard de sa poussière humide,
Et dans l'air qui s'épure à son flot argenté,
Verse au loin la fraîcheur et répand la santé ;
Tombez sur ces gradins en bruyantes arcades ;
Sur le pavé glissant retombez en cascades ;
Que le flot qui serpente et qui lave nos murs,
Chasse un limon bourbeux dans des canaux obscurs.
C'est ainsi que d'un roi la féconde puissance
Fait du luxe un bienfait, même pour l'indigence.

Mais d'un peuple nombreux prévenir les besoins,
Est-ce donc tout le fruit de ses généreux soins?
Non ; il veut que des arts la pompe tutélaire
Imprime à tout ce peuple un noble caractère.
Il dispute à l'oubli les vertus, les exploits ;
Fait asseoir l'Hôpital aux portiques des lois (12) ;
Place un guerrier fameux sous le dais funéraire,
Près de l'autel funèbre où repose Voltaire ;
Et sur ces grands débris confiés au tombeau,
De l'immortalité fait veiller le flambeau.
Par lui, des monumens la visible éloquence
Raconte le bienfait, redit la récompense ;
Agrandit le passé d'un noble souvenir ;
D'un vertueux exemple enrichit l'avenir ;
Propage des talens la sainte idolâtrie ;
Et grave dans les cœurs la gloire et la patrie.

Oui, ranimer l'honneur, enflammer le devoir,
Tel des grands monumens fut toujours le pouvoir :
Et sans chercher ailleurs tant d'exemples célèbres
Qui de la nuit des tems ont percé les ténèbres,
Voyez chez les Romains, au mépris des licteurs,
Un nouveau Marius braver les sénateurs.

---

(12) Il serait sans doute superflu de désigner plus particulièrement les statues, les temples, les monumens de tout genre auxquels on fait allusion dans ces vers, et qui sont exposés aux yeux de tout le monde.

Caton même se tait; tout est glacé de crainte.
Le consul s'est levé : sa voix terrible et sainte
Implore les autels de *Jupiter Stateur* (13).
A ce grand souvenir, à ce nom protecteur,
Le sénat se rassure; il voit l'auguste idole,
Comme au tems de ses rois, sortir du Capitole:
Catilina frémit, le foudre menaçant
Semble déjà tombé sur son front pâlissant :
Il fuit; l'aigle vengeur poursuit l'incendiaire :
Il meurt. Et le sénat, le peuple, Rome entière,
Dans le temple où jadis triomphaient ses aïeux,
A ce nouveau triomphe appelle encor ses Dieux ;
Et croit que du consul éclairant la victoire,
L'astre de Jupiter luit sur le char d'ivoire (14).

Ainsi, chez nos neveux, en des siècles nouveaux,
Leur roi, si la victoire avait fui ses drapeaux,
S'écrierait : « Je t'implore, ô temple tutélaire (15)
» Où des mânes guerriers le culte héréditaire
» Sur un marbre vieilli fait triompher encor
» Les vainqueurs d'Iéna, les vainqueurs du Tabor ! »
Sa douleur des héros invoquerait l'exemple :
Les héros indignés sortiraient de leur temple ;

---

(13) Allusion à cette fin de la première Catilinaire : « Et toi, » Jupiter Stateur, dont le temple a été élevé par Romulus, sous les » mêmes auspices que Rome même ! toi, nommé dans tous les tems » le soutien de l'Empire romain ! tu préserveras de la rage de ce bri- » gand tes autels, ces murs et la vie de nos citoyens, etc. »

(14) Ces deux derniers vers sont une imitation de Virgile qui peint le vainqueur d'Antoine : *Stans celsâ in puppi*, et ajoute : *Patriumque aperitur vertice sidus*. On n'a fait que substituer à la *poupe* guerrière le char des triomphateurs, et l'*astre* de Jupiter Capitolien, dieu tutélaire de Rome, à l'étoile de César, génie tutélaire de son fils adoptif Octave-Auguste. Personne n'ignore combien ces sortes d'images étaient familières aux poëtes de l'antiquité. On pourrait en citer de nombreux exemples ; et j'ai cru qu'il était encore permis de les employer dans des sujets tirés de l'antiquité même.

(15) La temple de la Gloire qui va s'élever en face du palais du Corps-Législatif.

Et nos soldats, conduits par ces chefs belliqueux,
Forceraient la fortune à les suivre comme eux.
Monument protecteur, hâte-toi de paraître!
Sur le marbre et l'airain hâtez-vous de renaître,
Vous que dans son enceinte appellent vos exploits!
Oh! quand viendra le jour où l'arbitre des rois
Sur le char de la paix conduira la victoire
Du *Palais de l'Honneur* au *Temple de la Gloire!..*
Il est venu: déjà l'aigle triomphateur,
De ce dôme élancé, plane sur sa hauteur,
Et porte dans les cieux la palme et le tonnerre;
Le bronze retentit sans alarmer la terre,
Et, chassant les vapeurs de l'orient vermeil,
Aux fêtes de la Gloire invite le soleil.
Les clairons belliqueux, les lyres poétiques,
Des fêtes de la Gloire entonnent les cantiques.
« Gloire! » le char paraît; devançons les coursiers:
« Gloire! » suivez le char et semez les lauriers...
Le temple s'ouvre: aux yeux de la foule attendrie
Paraissent les Héros qu'a pleurés la Patrie;
Voilà leurs noms, leur cendre et leurs traits immortels (16).
La Patrie, en ce jour, au pied de leurs autels
Apporta le tribut de sa reconnaissance.
Enflammant tous les cœurs, la voix de l'éloquence,
Fait retentir ces murs du bruit de leurs exploits:
Et, comme aux chants du Barde on voyait autrefois
Des fantômes guerriers s'agiter les nuages,
J'ai cru voir des Héros tressaillir les images.
A tout ce qui fut grand et qui servit l'Etat,
Sur les mers, dans les camps, au Lycée, au Sénat,
La déité du Temple apporte la couronne.
Le marbre la reçoit, le Monarque la donne.
Et, tel que Jupiter environné des Dieux,
Sur un trône entouré de ces morts glorieux
Qu'invoque la Patrie, et que l'Europe admire,
De ses vastes regards il parcourt son Empire;
Sur des monts applanis il voit les chars rouler;
Loin du lit paternel des fleuves se mêler:

(16) Les urnes, les statues des grands-hommes, les tables de marbre où leurs noms doivent être gravés.

La gerbe des marais fatiguer la faucille ;
Tandis qu'à ses côtés, l'espoir de sa famille,
Un fils qui, le front ceint du bandeau des Césars,
Régna, dès le berceau, sur la ville de Mars,
Se plaint que, de sa gloire épuisant l'héritage,
Un père ne réserve à son jeune courage
Que des rivaux vaincus, que des trônes amis,
Des remparts achevés et des fleuves soumis.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

Pièce qui a obtenu le premier accessit *au jugement de la Classe de la langue et de la littérature française de l'Institut ; par M.* MILLEVOYE.

Ils ne sont plus ces jours où des rois avilis
Dans un lâche repos dormaient ensevelis.
D'un héros souverain l'activité féconde
Sur sa France immortelle attache l'œil du Monde.
Il peut tout, et, d'un mot, au sein de nos remparts,
Des tributs de la guerre il enrichit les arts.
Venez, bronzes captifs, dépouille des batailles,
En pyramide altière embellir nos murailles;
Venez du vieux soldat frapper les yeux ravis;
Que du bras qui lui reste il vous montre à ses fils.
Tombe aux champs de Rosbac, insolent témoignage
Qui d'un jour de revers éternisait l'outrage!
Glaive de Frédéric! brille au Temple de Mars.
Livre-nous, ô Memphis! tes monumens épars;
Et vous, marbres conquis dans la superbe Rome,
Vers la grande cité précédez le grand-homme.

Peindrai-je, aux flancs neigeux de l'Apennin soumis
Sur l'abîme, à sa voix, les chemins affermis?
A travers les sommets, perdus dans les nuages,
Le verra-t-on frayer d'audacieux passages;
Partager aux cités l'urne immense des eaux;
Sous la terre profonde étendre les canaux,
Et, traçant au commerce une route hardie,
Rapprocher les confins de la France agrandie?...

Mais Paris me rappelle en son sein triomphant.
C'est-là que du guerrier le belliqueux enfant,

Sur le bronze amolli, sur la pierre animée,
D'un père à chaque pas trouve la renommée.
A cent jours de victoire il assiste en un jour.
Le passé, le présent lui parlent tour-à-tour.
La colonne éclatante et dans l'air élancée,
Atteste de Trajan la grandeur surpassée.
Les voilà ces parvis où l'éloquent burin,
Sur des pilastres d'or et des tables d'airain,
De tant de morts fameux doit graver la mémoire,
Et raconter aux yeux leur immortelle histoire !
Plus loin s'élève et brille un arc triomphateur,
Dont Septime lui-même eût envié l'honneur :
Là semblent tressaillir, devant la noble enceinte,
Ces bronzes dont Lysippe enorgueillit Corinthe,
Ces coursiers voyageurs, conduits par leurs destins
De la ville éternelle aux murs des Constantins,
Et qui, formés jadis pour le char de la gloire,
Sont venus jusqu'à nous de victoire en victoire.

A tous ces monumens de pompe et de grandeur
Vient s'allier encore une utile splendeur :
Des toits du vieux Paris la masse informe et sombre,
Voit le soleil percer les vapeurs de son ombre :
De ponts majestueux le fleuve est couronné ;
Le rivage s'enchaine au rivage étonné ;
La fontaine s'épanche et le quai se déploie ;
L'espace s'élargit dans la publique voie ;
Les pieux hôpitaux dotent la pauvreté ;
Les marchés abondans nourrissent la cité,
Et Cérès établit ses granges opulentes
Où Mars amoncelait ses armures sanglantes (1) ;
Seine ! réjouis-toi, le propice canal
Qui vient grossir ton cours de son cours libéral,
Fait voguer jusqu'à nous les fruits de l'industrie,
Enrichit de ses flots la Naïade appauvrie,
Epure au loin les airs, et, dans Paris charmé,
Arrête l'incendie en son vol enflammé.
Pour enchanter les yeux, un luxe moins austère
Imprime à ses travaux un plus doux caractère ;

(1) Greniers d'abondance sur le terrain de l'Arsenal.

Arrondit cette enceinte où l'œil doit voir encor
Des filles d'Hespérus éclater les fruits d'or (2);
Dessine ce jardin, vaste et savant domaine,
Qu'embellissent les dons de la Flore lointaine;
Etend ce Luxembourg où semble quelquefois,
Des enfans de Bruno gémir encor la voix;
Rajeunit ce palais, de royale mémoire,
Qu'éleva Médicis dans les jours de sa gloire;
Et, non loin, déployant nos pompeux boulevards,
Ouvre une lice immense à la course des chars.

Rien ne reste imparfait: ce Panthéon célèbre
Qui menaçait Paris de sa chute funèbre,
Moderne Capitole à la mort consacré,
Doit à d'heureux efforts son faîte rassuré;
Et, sa houlette en main, la bergère céleste,
Dont Nanterre cachait l'ermitage modeste,
Protége encor, du haut de son temple immortel,
La ville du héros qui protégea l'autel.
Superbe, et délivré de la rouille des âges,
Ce Louvre désormais l'orgueil de nos rivages;
Ce Louvre qui long-tems, solitaire, avili,
Accusa de nos rois l'héréditaire oubli,
S'achève, et, consolé de ces affronts antiques,
Aux noces du monarque il prête ses portiques.
O fortuné présage offert à nos regards!
L'hymen eut son autel dans le Temple des arts;
Les arts paraient la fête, et leur foule attentive
Honorait la beauté dont la main les cultive.

Dans le même palais éclatent rassemblés
Ces monumens lointains parmi nous appelés,
Ces chefs-d'œuvre rivaux qu'au fond de l'Ausonie
Fit éclore jadis le ciseau du génie.
Le Tibre, glorieux de ses destins futurs,
De richesses sans nombre a décoré nos murs:
Paris sert de refuge à la splendeur romaine;
Et, dépouillant pour lui le nom de souveraine,
Des Dieux et des Césars l'imposante Cité
Lui transmet sa puissance et son éternité.

---

(2) Orangerie projetée.

ENIGME.

Lorsque je suis du genre masculin
Sur l'eau je joue un triste personnage ;
Lorsque je suis du genre féminin,
Sur le vin je me joue avec plus d'avantage ;
Utile sur les eaux, aimable sur le vin,
Lorsqu'une belle au teint de rose,
Au frais d'une épaisse forêt,
Voluptueusement repose,
Je suis encor pour elle édredon et duvet.

S........

LOGOGRIPHE.

Mon tout vaut beaucoup moins que ma moitié première ;
Cette moitié souvent montre un grand caractère,
Et dans plus d'une occasion
Elle a su prouver comme
Avec plus d'un grand homme
Elle pouvait faire comparaison.
Mon tout est le matin un être qui s'habille,
Qui le reste du jour babille,
Et qui le soir se déshabille.

S........

CHARADE.

Un joueur effréné s'adonne à mon premier,
Un lâche, un paresseux s'adonne à mon dernier ;
Un impudent coquin s'adonne à mon entier.

S........

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Epine*.
Celui du Logogriphe est *Ici*.
Celui de la Charade est *Aréopage*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Relation de l'Égypte ; par Abd-Allatif, médecin arabe de Bagdad ; suivie de divers extraits d'écrivains orientaux, et d'un état des provinces et des villages de l'Egypte dans le quatorzième siècle ; le tout traduit et enrichi de notes historiques et critiques par M. Silvestre de Sacy, membre du Corps-Législatif, de la Légion-d'Honneur et de l'Institut de France, etc. — Un volume in-4° de plus de 750 pages (de l'imprimerie impériale). Prix, 24 fr., et 28 fr. franc de port. Papier vélin, 48 fr., et 52 fr. franc de port. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, rue de Lille, n° 17 ; et à Strasbourg, même maison de Commerce.

Dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la fortune, ce ne sont point de vraies richesses que celles qui ne circulent pas : c'est en entrant dans la circulation qu'un objet précieux qui faisait partie d'un trésor devient partie de la richesse. C'est un véritable trésor, et l'un des plus opulens sans doute, que la collection, l'on dirait presque l'amas de manuscrits orientaux que possède notre Bibliothèque impériale ; grande reconnaissance est due aux savans qui y choisissent ce qui peut être d'utilité publique, qui ont l'art et la patience d'en extraire ce qui était comme enfoui, le produisent au grand jour, et mettent ce qui n'était accessible qu'au petit nombre à la disposition de tous.

Pour faire sentir le prix du nouveau service que M. Silvestre de Sacy rend à la littérature par la publication de cette *Relation de l'Egypte*, nous tirerons d'abord de l'avertissement qui précède sa traduction quelques particularités sur la nature de l'ouvrage, et de la vie d'Abd-Allatif qu'il a traduite et insérée dans son appendix, quelques détails sur la personne de cet auteur.

Parmi les collections nombreuses de manuscrits arabes qui enrichissent les principales Bibliothèques de l'Europe, la classe des ouvrages historiques est celle qui a toujours paru la plus digne d'attention, et de toutes les contrées qui ont fait partie de l'Empire des Musulmans, l'Egypte est peut-être celle qui a le plus exercé la plume des écrivains arabes; mais parmi ceux de ces écrivains dont les travaux sont parvenus jusqu'à nous, les uns, par amour du merveilleux, n'ont recueilli que des fables puériles et des contes absurdes; les autres, heureusement plus nombreux, ont mêlé à cette partie fabuleuse de l'histoire de leur pays une masse de faits et d'observations utiles; d'autres, enfin, n'ont fait que compiler et rédiger sans art et sans ensemble ce qui avait été écrit avant eux. L'auteur de la *Relation de l'Egypte* est exempt de tous ces défauts. Tout ce qu'il raconte est le fruit de sa propre expérience, de ses observations, de ses recherches. Il est seulement à regretter que des circonstances particulières l'aient empêché de parcourir toute l'étendue de l'Egypte, et de donner sur le pays entier des descriptions aussi exactes et aussi intéressantes.

Mowaffik-Eddin Abd-Allatif, particulièrement connu sous le surnom d'*Ebn-Allabbad*, était originaire de Mosul et naquit à Bagdad l'année 557 de l'hégire, décembre 1161. Il acquit une grande réputation par son savoir, ses talens, son éloquence et ses nombreux ouvrages. Dès sa première jeunesse il avait mené une vie studieuse et préféré le travail aux vains amusemens. Il joignit à l'étude des autres sciences celle de la médecine, et y devint assez savant pour en donner des leçons auxquelles accourait un grand nombre d'étudians et même de médecins. La connaissance de tous les ouvrages qui traitaient des sciences naturelles, le conduisit à en connaître qui avaient pour objet l'alchymie. Il ne les lut pas impunément, et il voulut pénétrer tous les secrets de cette fausse science; mais il revint bientôt de son erreur, et c'est lui-même qui raconte, dans des mémoires sur sa vie, qu'il s'était mis à travailler au grand œuvre, *à cet art mensonger*, et à en répéter les expériences *illusoires et frivoles*. Il y a rapporté aussi

comment et à quelle occasion il se dégoûta des écrits d'Ebn-Sina, dont l'étude l'avait entraîné dans cette fausse route, et comment il reconnut la frivolité et les dangers de la chimie. Ce qu'il ajoute prouve que de son tems, dans ces régions orientales, cette prétendue science avait fait plus de mal qu'on ne pourrait le croire; il est même permis d'y soupçonner un peu d'exagération. « Je rendis de grandes actions de grâces au Tout-Puissant, dit-il, car la plupart des hommes ont dû leur perte aux ouvrages d'Ebn-Sina et à la chimie. »

Abd-Allatif alla de Damas, *en pélerinage*, à Jérusalem, d'où il se rendit au camp de Salah-Eddin (Saladin) devant Acca. Il se présenta d'abord à Boha-Eddin, kadhi de l'armée, le même qui a écrit la vie de Saladin (1). Il en reçut le meilleur accueil; Boha-Eddin le conduisit dans la tente d'Omad-Eddin Cateb, et ils se rendirent avec ce dernier auprès du kadhi Fadhel, personnage illustre, et qui possédait toute la confiance du sultan. Ce que raconte Abd-Allatif lui-même de l'audience qu'il eut de Fadhel prouve qu'un prince aussi généreux et aussi éclairé que Saladin, savait choisir des ministres dignes de lui. « Nous entrâmes, dit-il, dans le lieu où était le kadhi. Je vis un homme maigre qui était tout tête et cœur. Il écrivait, et il dictait en même tems à deux personnes. Son visage et ses mains faisaient des contorsions, à cause des efforts qu'il faisait pour prononcer; on eût dit qu'il écrivait de tous ses membres. »

Fadhel proposa d'abord à Abd-Allatif une difficulté de grammaire qui se trouve dans un passage de l'Alcoran; satisfait de sa réponse, il lui fit plusieurs autres questions, *sans cesser pour cela d'écrire et de dicter.* Abd-Allatif lui ayant fait part du dessein qu'il avait d'aller en Egypte, Fadhel lui remit un petit billet pour son intendant au Caire; avec ce billet, il fut accueilli en Egypte avec tous les égards dus à un hôte du kadhi Fadhel, fut logé, nourri au Caire, et reçut de riches présens. Ce qui lui avait fait entreprendre ce voyage, était le desir de connaître trois savans qui

(1) Publiée en arabe et en latin, en 1755, par A. Schultens.

avaient alors beaucoup de réputation. Il trouva dans l'un un imposteur ; dans l'autre qui était le fameux Moïse Maïmonide, un homme d'un grand mérite, mais plein d'ambition et d'orgueil; dans le troisième seul, docteur, à ce qu'il paraît, peu connu aujourd'hui, un vrai philosophe et un sage.

Saladin ayant alors conclu une trève avec les Francs, Abd-Allatif fut obligé de se rendre auprès de lui. Il l'alla trouver à Jérusalem, emportant avec lui tous les ouvrages des anciens auteurs musulmans qu'il avait pu rassembler. Il représente ce prince entouré d'un grand nombre de savans, les écoutant, prenant part à leurs entretiens, et discutant avec eux des questions dont il pouvait tirer parti pour le succès de ses desseins. « Il était alors tout occupé à entourer de murs et de fossés la ville de Jérusalem; il conduisait lui-même ces ouvrages, portait même les pierres sur ses épaules, et tous, riches ou pauvres, forts ou faibles, suivaient son exemple, jusqu'à Omad-Eddin Cateb, et au kadhi Fadhel. »

Abd-Allatif, comblé des bienfaits de Saladin, obtint, tant de lui que de ses enfans, un traitement de cent pièces d'or par mois pour aller enseigner dans le collége de Damas. Il y vécut heureux jusqu'à la mort du sultan, dont la cause fut, comme on sait, une saignée faite mal à propos dans un accès de fièvre. Il passa ensuite au Caire où il fut fixé par les bienfaits de l'un des fils de Saladin; mais lorsque ce jeune prince eut été dépossédé par son oncle Séif-Eddin Abou-Becr, Abd-Allatif quitta l'Egypte, retourna d'abord à Jérusalem, et définitivement à Damas. Dans toutes ces différentes stations, son unique passion fut l'étude, et son état l'enseignement. Il avait eu jusqu'alors de la célébrité comme grammairien ; il se distingua sur-tout à Damas par l'exercice de la médecine, sur laquelle il composa plusieurs traités.

Quelque tems après, il se rendit à Alep, et de là dans l'Asie mineure. Il s'y attacha à un prince, auprès duquel il séjourna plusieurs années, étudiant, enseignant, et écrivant toujours. Ce prince fut détrôné, fait prison-

nier, et Abd-Allatif, après plusieurs déplacemens, revint à Alep. Là, il eut un grand nombre de disciples et composa beaucoup d'ouvrages. Sa réputation, répandue dans tout l'Orient, lui attirait de toutes parts des lettres et des hommages; il répondait régulièrement, et tous ses momens étaient employés soit à enseigner, soit à écrire. On ne dit pas dans quelle année il mourut; il paraît que ce fut à Alep.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés sur différens sujets de grammaire, de philosophie, de théologie et d'histoire, on distingue principalement sa Relation de l'Egypte. Ce livre avait fixé, il y a plus d'un siècle, l'attention du savant orientaliste Edward Pococke. Son fils, du même nom que lui, aidé sans doute par ses conseils, en avait entrepris une traduction latine. Ce qu'il en avait fait passa d'abord entre les mains du docteur Hyde, ensuite dans celles de plusieurs savans. Enfin le célèbre M. White, après avoir achevé cette traduction latine, l'a publiée avec le texte en 1800, in-4°. Il en avait paru une traduction allemande, avec des notes, à Halle, en 1790.

M. White se proposait de publier, sous le titre d'*Ægyptiaca*, un ouvrage destiné à servir de commentaire à quelques-uns des endroits les plus importans d'Abd Allatif. La première partie de ce travail a paru, en effet, en 1801; la seconde devait contenir une traduction anglaise, accompagnée de notes. M. Sylvestre de Sacy s'était proposé de concourir à cette entreprise, en communiquant au savant Anglais ses observations, soit sur le sens des passages obscurs, soit sur quelques-uns des sujets traités par l'écrivain arabe; mais des occupations multipliées ont forcé M. White de renoncer à ce projet; et c'est lui-même qui a engagé M. de Sacy à l'exécuter en français.

Le premier soin du savant Français devait être de se procurer un bon texte de son auteur, celui que M. White a donné en 1800 ne lui paraissant pas exempt de fautes, non plus que celui d'une autre édition donnée à Tubinge en 1789, in-8°, par M. le professeur Paulus, et qui avait été originairement dirigée par le

même M. White. La Bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède le manuscrit original que Pococke avait autrefois apporté du Levant, et le seul qui existe en Europe; mais M. White en avait fait faire une copie figurée qui était restée entre les mains de M. Paulus; il l'a indiquée à M. de Sacy; celui-ci s'est adressé à M. Paulus avec une confiance qui n'a point été trompée; ce savant lui a fait obligeamment passer cette copie unique en lui en laissant l'usage. Ces petits détails nous paraissent loin d'être sans intérêt : ils montrent d'un côté l'activité, la suite et l'espèce d'obstination dont on a quelquefois besoin dans la carrière des lettres pour parvenir à bien faire, de l'autre les dispositions officieuses et communicatives où sont entr'eux les véritables gens de lettres, indépendamment des lieux et de toutes les circonstances qui les séparent.

Quoique l'ouvrage d'Abd-Allatif soit court, la traduction en offrait des difficultés que M. de Sacy fait très-bien sentir. En s'écartant souvent du sens de la version allemande, qu'il a trouvée très-imparfaite, il avoue qu'il a beaucoup profité des notes qui l'accompagnent. Il y en a lui-même ajouté un très-grand nombre, pour éclaircir les endroits du texte qui lui ont paru obscurs : il a de plus compulsé un grand nombre d'écrivains arabes et de voyageurs; et comme l'ouvrage d'Abd-Allatif offre beaucoup de détails relatifs à la botanique, à l'histoire naturelle des animaux et à l'anatomie, le zélé traducteur a eu recours pour les premiers à M. Desfontaines, pour les seconds à M. Geoffroy Saint-Hilaire, pour les troisièmes à M. Cuvier, qui ont revu toutes les notes, chacun en ce qui les concerne. Il leur en témoigne publiquement sa reconnaissance, que le lecteur doit partager.

La relation de l'Egypte est intitulée, dans le manuscrit d'Oxford : *Considérations utiles et instructives, tirées des choses que l'auteur a vues et des événemens dont il a été témoin en Egypte*; et c'est en effet le titre qu'y avait mis l'auteur, qui le rapporte ainsi dans les mémoires de sa vie. L'ouvrage est divisé en deux livres, qui le sont, le premier en six chapitres, et le second en trois. Des six chapitres du premier livre, le premier

contient des *Observations générales sur l'Egypte*; le second traite *des Plantes particulières à l'Egypte*; le troisième, *des Animaux particuliers au même pays*; le quatrième offre *la Description des monumens antiques* (et particulièrement des pyramides) *vus en Egypte par l'auteur*; le cinquième traite *des Particularités remarquables concernant les bâtimens et les barques*; et le sixième, *des Mets particuliers à l'Egypte*.

On voit quelle variété d'objets présente ce premier livre. L'auteur ne parle que de ce qu'il a vu; il s'exprime en peu de mots, sa relation étant destinée à des lecteurs auxquels la plupart de ces objets n'étaient pas entièrement étrangers; mais on sent aussi combien cette concision doit souvent avoir d'obscurité pour des lecteurs européens; et c'est pour n'en laisser aucune sur tout ce qu'il était intéressant d'éclaircir que le traducteur a joint à chaque chapitre un grand nombre de notes. Elles roulent quelquefois sur l'éclaircissement du texte, et alors elles ne peuvent servir qu'aux lecteurs instruits dans les langues orientales; mais elles seront pour eux une nouvelle preuve du profond savoir qu'ils reconnaissent unanimement dans M. Silvestre de Sacy; souvent aussi elles portent sur l'explication des choses, et celles-là seront utiles à toutes les classes de lecteurs.

Le second livre est d'un genre différent. L'auteur parle, dans le premier chapitre, *du Nil et de la manière dont se fait la crue de ce fleuve*; il y expose *les causes de cette crue et de la marche ordinaire de ce phénomène*. Le titre des deux autres chapitres est extrêmement simple : *Evénemens de l'an* 597 (1200 de notre ère); *Evénemens de l'an* 598 (1201); mais ces terribles événemens ne sont rien moins qu'une famine horrible et une affreuse mortalité qui survinrent au Caire et dans la plus grande partie de l'Egypte, pendant le séjour qu'y fit Abd-Allatif.

La description la plus détaillée de ce double fléau remplit entièrement ces deux chapitres. Il paraît que cette description fut le principal objet de l'auteur, et ce qui lui donna l'idée de tout l'ouvrage. Ce qui précède n'est qu'une espèce d'introduction préparatoire : il pensa,

et avec raison, que l'on s'intéresserait davantage aux malheurs d'un pays que l'on connaîtrait mieux.

La traduction française et les notes sont suivies d'un appendix composé de huit morceaux importans ; le premier est la vie d'Abd-Allatif, dont nous avons extrait ci-dessus quelques détails. Les autres pièces ne sont pas moins intéressantes, et contribuent toutes à éclaircir des questions que présentent les différentes parties de l'ouvrage.

M. Silvestre de Sacy s'occupe ensuite plus particulièrement des savans qui cultivent les langues orientales; et c'est pour eux qu'il ajoute à cet appendix le texte arabe de la préface d'Abd-Allatif, que M. White a omis dans son édition, ceux de deux extraits compris aussi dans l'appendix, le texte syriaque d'un autre extrait, et le texte persan d'un passage dont le même appendix offre les traductions.

Ces textes sont suivis d'un *Etat des provinces et des villages de l'Egypte dressé en l'année* 1376, traduit de l'arabe et précédé d'un Avertissement qui en fait connaître l'importance et l'authenticité, et qui nous montre aussi les nouvelles difficultés que le traducteur a eu à vaincre dans cette partie considérable de son travail. Une table des mots hébreux, chaldéens, syriaques, arabes, persans, turcs et coptes cités ou expliqués dans les notes de la *Relation d'Egypte*, et une table très-ample et très-exacte des matières, terminent ce curieux et utile volume.

Nous avons cru devoir nous borner à faire connaître ce qu'il renferme. Ce simple exposé suffit pour en prouver l'utilité; et nommer le savant et judicieux traducteur, c'est dire assez que tout y est rangé et distribué avec ordre, écrit avec élégance et avec clarté, et que dans tout ce qui est à la portée des lecteurs étrangers aux langues orientales, on trouve, joint à une instruction solide, tout l'agrément que pouvait comporter la sévérité des matières.

GINGUENÉ.

Poeme sur l'heureuse grossesse de S. M. Marie-Louise, Impératrice des Français et reine d'Italie, composé en vers latins par N. E. Lemaire, professeur de poésie latine, traduit en vers français par M. Legouvé, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, et imité en vers italiens par Ant. Buttura. Deuxième édition. — Paris, chez *Brunot-Labbe*, quai des Augustins, n° 33; *Delaunay*, Palais-Royal; *Lenormant*, rue de Seine, n° 10.

C'était aux muses du Latium qu'il appartenait surtout de célébrer la naissance du roi de Rome. Cet événement mémorable est leur fête particulière; et c'est aujourd'hui qu'elles peuvent réellement rappeler les oracles antiques, et chanter les nouvelles destinées dont le cours va commencer pour elles. Quel sujet plus digne de leur lyre! Il se rapporte à tout ce que la gloire du trône, la stabilité de l'Empire, la fortune et la sûreté des peuples ont de plus important. Ces idées grandes et simples sont les premières qui doivent s'offrir au poëte. Pourquoi la plupart de ceux qui ont entrepris de monter leur luth pour cette occasion solennelle ont-ils été si malheureux dans leurs essais? C'est que, dans le cercle de leurs idées étroites, ils n'ont pas vu ce que leur sujet renfermait de véritablement grand; c'est qu'ils ont cru aussi que dans un sujet extraordinaire, il fallait un langage et des pensées extraordinaires; c'est qu'ils sont sortis de la sphère des idées justes et naturelles pour se jeter dans les régions imaginaires de l'emphase et de l'exagération. Ils n'ont pas vu que chaque objet avait sa mesure et son caractère propre, et que le secret de l'art consistait à les reconnaître et à les saisir avec justesse. L'artiste habile sait peindre également Hercule et les Grâces.

Quand Virgile célèbre en vers harmonieux la naissance du fils de Pollion, j'admire la noblesse, la pureté, la grace de ses chants, mais j'y cherche en vain la mesure et la justesse d'idées qui distinguent éminemment le chantre de l'Enéide; je ne vois point qu'Astrée doive descendre du ciel, que les raisins doivent se suspendre

aux buissons, les brebis naître avec des toisons de pourpre, la terre enfanter sans culture, et le miel couler de l'écorce des chênes, parce qu'un Consul romain doit bientôt être père. Il faut de la proportion en tout.

Cette réflexion n'a point échappé à l'auteur du poëme latin, dont je dois maintenant m'occuper.

Nam si, vulgares ignoti infantis ob ortus,
Tot rerum explicuit Cumano carmine pompas,
Ut nunc vaticinans de Napoleone futuro,
Aurea per terras descendere regna juberet,
Ordine ab integro magnos procedere menses,
Atque exultantem tanti patris incremento,
Sponte novis sese submittere legibus orbem!

Virgile ne chanta dans ses sublimes vers
Qu'un enfant étranger au sort de l'univers:
Si de NAPOLÉON sa muse heureuse et fière
Avait dû peindre un fils venant à la lumière,
Il eût, dans ses tableaux plus magiques encor,
Fait descendre du ciel les tems de l'âge d'or,
Recommencé les mois du grand siècle de gloire,
Et, dans NAPOLÉON présenté la victoire,
Qui du haut de son char, aux peuples satisfaits,
D'un pouvoir paternel prodigue les bienfaits.

Cette observation annonce un esprit juste, et nous promet un poëme fécond en pensées naturelles et vraies. Tel est en effet le mérite qui distingue particuliérement l'ouvrage de M. Lemaire : il a su, par une heureuse alliance, joindre la vérité des idées à la richesse des images, à l'éclat du style.

L'auteur n'a point attendu la naissance du jeune monarque pour exprimer les sentimens dont il est animé. Il a saisi l'époque où le Prélat éloquent, qui siége sur le trône épiscopal de Paris, a fait entendre sa voix aux fidèles, et invoqué la faveur du ciel pour l'auguste princesse qui nous promettait un héritier du trône; c'est par cette circonstance que M. Lemaire entre en matière.

Undè pio strepitu, templorum à turribus altis,
Æra cient populos ad limina sacra ruentes?
Undè tot insoliti tolluntur ad æthera cantus,

Et stant votivis cumulata altaria donis?
Quæ vox grandè sonans, et summo numine digna,
Non audita diù ex adytis oracula pandit,
Implet inexhausto desuetas lumine mentes,
Imploratque Deum pro Napoleonis amatâ
Conjuge, ut optati felicia munera partûs,
Perpetuum solii columen, pacisque beatæ
Non unum populis omnibus annuat omen?

Pastoris vocem agnosco, qui fundere puros
Doctrinæ latices, et relligionis avitæ
Tollere vexillum reginâ jussus in urbe,
Cogit oves, nullo nuper custode vagantes,
Et docet unanimes uni parere magistro.

Ces vers sont nobles et élégans, l'expression en est pure, le tour harmonieux et facile. Mais les muses latines n'ont parmi nous qu'un petit nombre d'adorateurs, et la plus belle moitié du genre humain serait privée du plaisir de les entendre, si elles ne trouvaient un interprète digne de rendre leurs accens. M. Lemaire a eu le bonheur d'en trouver un parmi les plus illustres favoris du Parnasse français. La lyre de M. Legouvé s'est associée à la sienne, et voici de quelle manière il a traduit la pensée de son modèle :

Pourquoi ces nouveaux sons, qu'élève dans les nues
L'airain retentissant de cent cloches émues?
D'où vient cet appareil, qui vers les saints parvis
Appelle le concours des citoyens ravis,
Et fait, sur les autels parés de dons propices,
Fumer de toutes parts l'encens des sacrifices?

Quelle imposante voix, digne organe des cieux,
Chante en accens hardis ces oracles pieux
Qui cessèrent long-tems de pénétrer les ames;
Et, d'une sainte ardeur y rallumant les flammes,
Célèbre cet hymen, où la jeune beauté,
Qu'avec NAPOLÉON joint un nœud respecté,
Dans ses bras obtenant le doux titre de mère,
Promet le gage heureux du salut de la terre?

C'est ta voix, ô Pasteur, qui, cher à ton troupeau,
De notre antique foi relevant le drapeau,

Et rouvrant dans Paris les fontaines sacrées,
Ramène près de toi les brebis égarées,
Qui, prenant de tes mains le céleste aliment,
Ne suivront qu'un seul chef et qu'un seul sentiment.

Après cet hommage aux talens, à l'éloquence et au zèle de l'illustre prélat, le poëte contemple la France heureuse par la naissance d'un enfant précieux, gage du bonheur et de la sécurité de l'Empire.

O patria, heroum genitrix fecunda, superbum,
Gallia, tolle caput! jam surgunt aurea verè
Tempora; plaude tibi; te vastis ardua ramis
Protegit, et primam generoso è stipite prolem
Arbor agit, longos quæ duratura per annos
Ventorum immotâ ridebit fronte furores.

O France! ô mon pays! ta gloire est achevée;
De tes nouveaux destins l'époque est arrivée.
Si l'arbre de l'État, vaste, majestueux,
Inébranlable aux coups des vents impétueux,
Te couvre de l'appui de son ombre adorée,
Nul rejeton encor n'assurait sa durée.
Le premier va paraître, et le monde ravi
Sourit à l'avenir dont il sera suivi.

Ces pensées, pleines de justesse, sont rendues avec noblesse et dignité. La muse du poëte français marche ici l'égale de la muse latine, et l'on reconnaît que M. Legouvé sait également bien imiter et créer. Après avoir fait à sa patrie l'hommage de ses premières pensées, l'auteur du poëme tourne ses regards vers l'Autriche; il voit dans l'hymen de Marie et la naissance de son royal enfant un gage de paix et d'amitié entre les deux Empires, et rappelle ce vers célèbre:

Bella gerant alii, tu felix Austria, nube.

Ce passage conduit naturellement le poëte à l'éloge de la Princesse chérie, dont les grâces et les vertus ont captivé le cœur du plus grand des monarques et désarmé son bras. Il peint en traits vifs et animés le bonheur que son heureux hymen doit assurer aux deux Etats; il nous montre, du haut du céleste séjour, l'illustre Marie-

Thérèse veillant sur son auguste petite-fille, et rassemblant autour d'elle le cortége de toutes les vertus pour la rendre digne du trône. Cette image est noble, élevée, et rendue en très-beaux vers :

Salve, ô terrarum tu lumen amabile; salve,
O Germanorum dignissima Filia Regum,
Quæ Reges paritura venis; tu gaudia nostræ
Gentis, et alter amor, jungis cum Patre Maritum;
Sicut ad æstivos pubescens vinea soles,
Pampineis sociat geminas amplexibus ulmos,
Dùm gentes hilarem inter se Pæana canentes,
Hospitibus gaudent choreas agitare sub umbris.
Te regnaturam patriis signavit ab astris,
Inter avos Rex pace potens, Rex fortior armis
Theresia, augustoque caput sacravit honore,
Dùm nascentem aleret puro Sapientia lacte;
Regia te Virtus, Pietas te sancta, benigno
Crescentem fovêre sinu, studioque fideli
Certantes, habilem sceptris finxêre gerendis.

Salut, astre adoré; salut, Fille des Rois
Qu'à l'Empire d'Autriche ont portés leurs exploits!
Du bonheur de la France accomplis les prémices,
Toi, sa nouvelle joie et ses autres délices!
Ton hymen, de Bellone appaisant le courroux,
Unit dans ses liens ton père à ton époux,
Comme au soleil d'été la vigne florissante,
Dans les embrassemens d'une chaîne pressante,
De deux ormes pompeux sur nos rians coteaux
Joint amoureusement les flexibles rameaux;
Tandis que, pour charmer l'oubli des jours d'orage,
Les bergers en chantant dansent sous leur ombrage.

Tu naquis pour régner : veillant sur ton berceau,
De l'empire à ton front elle imprima le sceau,
Cette illustre héroïne aux Germains toujours chère,
Qui fut roi dans la paix, qui fut roi dans la guerre.
La Sagesse, en ses bras, de son lait bienfaisant
Sur ta lèvre naissante a versé le présent.
La Vertu des grands rois, la Piété sincère
T'échauffèrent croissant sur leur sein tutélaire,
Formèrent ta jeune ame, et leurs fidèles mains
T'apprirent à porter le sceptre des humains.

Peut-être les zélateurs de la poésie latine trouveront-ils que ces derniers vers n'ont pas toute l'énergie de l'original; que la pensée du poëte latin est plus serrée, ses images tracées plus vigoureusement, son coloris plus brillant; mais ceux qui connaissent toutes les difficultés de l'art de traduire et la supériorité marquée de la langue latine sur la nôtre, ne s'étonneront point de trouver quelques passages moins parfaits que les autres; c'est le sort de tous les ouvrages; et si on en peut faire la remarque ici, M. Legouvé reprend bientôt ses avantages dans tout le cours du poëme. Un des tableaux les plus grands et les plus poétiques dont M. Lemaire ait conçu l'idée, c'est la prosopopée par laquelle il éveille, au fond de ses grottes humides, le dieu du Tibre, et évoque de leurs tombeaux les ombres de ces antiques Romains, l'orgueil de l'Italie, dans les jours de sa puissance et de sa gloire. Je citerai, pour cette fois, les vers français les premiers.

De ce chant prophétique entendant l'harmonie,
L'antique souverain des fleuves d'Ausonie,
Le Tibre au loin tressaille, et de son lit doré
Levant soudain son front de roseaux entouré,
S'élançant tout entier de ses grottes profondes,
Donne à son roi futur le salut de ses ondes.

Ces mouvemens du Tibre ébranlent les tombeaux.
Les mânes glorieux des sages, des héros,
Dont le noble concours sur sa rive ramène
Le colosse imposant de la grandeur romaine,
Sortent des vieux cercueils où l'art grava leurs noms;
Et, spectres animés, debout sur les sept monts,
Dressent avec orgueil leurs têtes couronnées
Du bandeau lumineux des ombres fortunées,
Admirent l'appareil, où les hymnes, l'encens
Suivent Napoléon dans leurs murs renaissans,
Sentent leur gloire entière, autrefois infinie,
Pâlir près des rayons de son puissant génie,
Révèrent son épée, instrument des destins,
Et sont étoile heureuse, et ses vastes desseins;
Et d'héroïques feux leurs ames échauffées
Applaudissent en chœur à de si grands trophées.

Les vers latins ne sauraient être plus majestueux et plus beaux.

Fatidicos sensit Tusco sub gurgite cantus,
Sensit et obstupuit priscus regnator aquarum
Tibris; arenoso flavum caput extulit amne;
Cæsareæque iterùm sperans ditionis honores,
Venturum ultorem fluctu assurgente salutat.

Hujus in adventum præsago agitata tremore
Sponte sepulcra patent: nocte emersère profundâ,
Et populi quondam regis sanctique senatûs
Unanimes hodiè manes, radiisque decori,
Per septem geminos tollunt capita ardua montes;
Concilium trabeatum, ingens! stupuêre trophæis
Et sceptro insignem, solemni incedere pompâ
Napoleonta suæ rediviva ad mœnia Romæ;
Miratique omnes uni succumbere famæ,
Ensem fatiferum, et venerabile sidus adorant.

En général le poëme de M. Lemaire se recommande par la richesse des idées, le choix des images, l'éclat, la rapidité et la chaleur du style; si l'on pouvait y trouver quelque défaut, ce serait peut-être l'excès de ces qualités; les transitions ne sont pas toujours bien ménagées; le ton de quelques passages approche un peu de celui de l'ode; mais ces fautes sont bien excusables, puisqu'elles ont leur source dans les plus nobles motifs, l'admiration et le dévouement. Il était difficile de trouver une plus belle association de talens, que celles de M. Lemaire et de M. Legouvé; unis depuis long-tems par l'amitié, ils le sont encore par les qualités de l'esprit, l'amour et le goût des lettres. Alexandre se plaignait de n'avoir point un chantre digne de ses exploits, M. Lemaire a trouvé un interprète que tout le monde envierait.

Il me reste à parler de l'imitation de M. Ant. Buttura. Les muses italiennes lui doivent déjà une excellente traduction de l'Art poétique de Boileau. Il était digne aussi de s'associer aux deux habiles professeurs qui mettent si glorieusement à profit les leçons du poëte français. Ses vers sont faciles, souvent brillans, et rendent assez bien les beautés de son modèle; mais quelquefois aussi

il me paraît ne pas s'y attacher assez fidèlement, et dessiner trop légèrement quelques images qui demandaient un burin plus profond; la belle prosopopée des ombres romaines n'occupe dans son poëme qu'une seule strophe:

Vedi pei sette colli, alto consesso!
L'ombre Romane, onde più fama dura,
Mirar, con volto di stupore impresso,
Il sommo Eroe che ogn' altro nome oscura.

Dans le poëme de M. Lemaire, je vois du haut des cieux Marie-Thérèse veillant sur son auguste petite-fille; cette belle image n'existe plus dans le poëme de M. Buttura; elle se trouve remplacée par ce seul vers:

Te di Teresa illuminò la luce.

M. Buttura, il est vrai, n'a voulu qu'imiter; mais c'est imiter un peu trop librement. SALGUES.

LE CENTENAIRE DES ALPES, OU L'AVALANCHE.

ANCIENNE ANECDOTE SUISSE. (Suite et fin *.)

L'ÉTÉ se passa, l'automne de même, sans qu'il fût question de la noce. Les parens d'Hildegarde ne comprenaient rien au silence de Philippe et à sa longue patience. Je n'étais pas ainsi, Elisabeth, dit Conrad à sa femme, lorsque tu m'eus dit oui et tendu la main; je ne pouvais plus attendre le jour où tu serais toute à moi, et cependant j'avais le double de l'âge de Philippe.

Philippe leur avait dit que tous les voisins étaient invités à la noce: c'est un grand surcroît de dépense pour Bertrand, disait Conrad.

Cela fait plaisir à Philippe, répondait Elisabeth; son père est riche; et nous, n'avons-nous pas les bijoux de l'empereur?

Tu as raison, répondit Conrad, je les avais oubliés; prenons-les avec nous à la fête, je les lui donnerai, il en fera ce qu'il voudra; je ne garderai que le portrait de l'empereur; je veux voir encore à mon lit de mort mon bon Rodolphe, et lorsque j'arriverai dans ce lieu où l'on est,

---

* Voyez les numéros des 23 mars et 6 avril du *Mercure*.

dit-on, tous égaux, je lui dirai : Mon bon maître, il n'y a pas long-tems que je vous ai quitté.

Enfin l'hiver arriva, il s'annonça par un peu de neige ; dès qu'Hildegarde vit la plaine se blanchir, elle s'inquiéta. Il faut fixer le jour, dit-elle à son ami. — Il faut attendre les ordres du vieux berger, répondit Philippe.

Dieu ! pourvu qu'ils n'arrivent pas trop tard, s'écria la jeune fille. Cependant l'amour ne perdait pas ses droits ; lorsque Philippe était près d'elle à la cabane, leurs craintes se dissipaient ; ils regardaient tomber cette neige, qui pouvait être leur tombeau, avec tranquillité. Nous mourrons ou nous vivrons ensemble, se disaient-ils l'un à l'autre. Mais c'est lorsqu'ils étaient séparés que la crainte s'emparait de leurs ames. Souvent Philippe accourait au milieu de la nuit, hors d'haleine, pour s'assurer qu'il n'était rien arrivé ; il attendait devant la cabane qu'elle fût ouverte. Les montagnes au-devant de lui ne présentaient plus qu'une masse uniforme et éclatante de blancheur : il viendra aujourd'hui le vieux berger, se disait-il ; il faut qu'il vienne, ou ce sera trop tard.

Enfin arriva le messager de malheur et de consolation. Fixe le jour de ton mariage après demain, dit le vieux berger à Philippe : les nuages s'accumulent sur le glacier ; dans peu de jours il aura sa charge complète de neige, et il sera entraîné.

Philippe se hâta de se rendre à la cabane des parens d'Hildegarde, il leur fit sa demande pour le lendemain : ils n'avaient rien compris à ses délais, ils ne comprirent pas mieux cette détermination si soudaine. L'ame de Philippe était partagée entre la joie de l'approche de son bonheur et les inquiétudes sur l'événement qui se préparait. Il était retourné chez son père pour l'aider aux préparatifs. La nuit qui précéda son mariage fut terrible, les vents étaient déchaînés, la neige tombait en abondance, chaque minute lui semblait devoir être la dernière de ses espérances ; il aurait voulu pouvoir aller à la cabane de Conrad pour s'assurer que ses amis existaient encore, mais la nuit obscure, l'impossibilité de trouver son chemin sur la neige amoncélée par les vents, étaient des obstacles insurmontables. Le vieux berger, qu'il avait retenu chez lui, était sa seule consolation ; il lui assurait que pour cette journée encore il n'y avait rien à craindre, et que tant qu'on n'entendrait pas des craquemens dans l'intérieur du glacier il pouvait être tranquille.

Le jour arriva enfin, et la tempête se calma; le vieux Sarnen envoya ses serviteurs ouvrir le chemin couvert de neige, et Philippe se mit en route sur un traîneau pour aller chercher sa bien-aimée. Oh! comme son cœur battait en approchant de la cabane! il ne fut tranquillisé que lorsqu'il vit son Hildegarde qui venait au-devant de lui, car le toit de la cabane était tellement couvert de neige, qu'à peine pouvait-on s'apercevoir qu'elle existait encore.

Hildegarde n'avait pas passé une meilleure nuit que Philippe; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Encore quelques instans, dit Philippe, et tu es sauvée. L'état d'anxiété dans lequel ils vivaient les avait rendus encore plus chers l'un à l'autre. Philippe pressait tellement le départ, que le père Conrad lui dit en riant: Quelles sont les chimères qui t'occupent de nouveau, mon fils? je parie que tu penses encore à ton avalanche, et que tu crois nous sauver; tu auras beau faire, il n'en sera que ce que le bon Dieu voudra.

L'activité de Philippe en redoubla; il fit dire à tous les voisins qu'il comptait sur eux, et qu'il se croirait très-offensé si un seul individu, grand ou petit, manquait à sa noce.

Enfin tous les chars et tous les traîneaux furent prêts. Philippe y avait fait mettre presque tous les ustensiles du ménage de Conrad, disant que son père en avait besoin pour la noce. Il resta le dernier pour fermer la cabane, mais il eut bientôt rejoint les voyageurs: son cœur nageait dans la joie, car son Hildegarde était sauvée. Que Dieu soit à jamais béni! lui dit-il en passant près du traîneau où elle était avec son père et sa mère. Amen, dit Conrad, sans savoir l'objet de cette pieuse exclamation. Hildegarde levait au ciel son regard reconnaissant. Je vais vous devancer pour vous annoncer à mon père, dit le jeune homme, et son traîneau glissant légèrement sur la neige, ils l'eurent bientôt perdu de vue; ils allaient très-vite aussi et arrivèrent bientôt chez le vieux Sarnen, qui les attendait à la porte et les introduisit chez lui. Quel ne fut pas leur étonnement de trouver la cabane exactement pareille à la leur!

Où suis-je? dit Conrad.

Chez toi, camarade, lui dit Bertrand. Mon fils a voulu que vous fussiez ici comme chez vous, et que lorsqu'il vous prendra fantaisie de venir dans notre vallon, vous y

trouviez toutes les choses auxquelles vous êtes accoutumés. Émus et touchés, ils entrèrent, et tout était comme chez eux ; la grande armoire de bois sculpté, le coffre de même où ils serraient leurs vêtemens, le rouet d'Elisabeth à côté de celui d'Hildegarde, les hautes escabelles de bois reluisant ; mais ce qui toucha le plus Conrad, fut de voir son épée, sa lance, et son casque attachés en trophée à la paroi et surmontés du portrait de son empereur. Philippe avait pris ces derniers objets en fermant la maison. Conrad l'embrassa tendrement. Je te remercie, mon fils, lui dit-il, d'avoir invité mon maître à ta noce, j'en aurai plus de joie encore ; mais il reviendra avec moi dans ma cabane, car je ne veux pas m'en séparer.

On allait partir pour l'église, lorsqu'Hildegarde observa qu'un des convives manquait encore, c'était le vieux berger de la montagne. Le voici, dit Bertrand ; il entra en effet, et chacun fut bien aise de le voir ; il était considéré généralement malgré ses prophéties, à raison de son grand âge.

On se rendit au temple ; le nouveau couple était d'une beauté remarquable ; l'ame des parens était pleine de joie, et celle des époux d'une tendre émotion ; un respectueux silence régnait dans la nombreuse assemblée. Le prêtre fit un discours simple et touchant, et leur donna la bénédiction. Elle est à moi, s'écria Philippe, et rien ne peut plus nous séparer.

On revint à la maison et tout le monde était disposé à la joie. Le vieux berger saisit un moment où il se trouva seul avec Philippe. Heureux mortel ! lui dit-il, tu dois te féliciter de ce que tout a si bien réussi ; cette nuit même, ou je suis bien trompé, arrivera la destruction des cabanes de la vallée. J'y ai passé il y a quelques heures, j'ai entendu le bruit sourd qui présage toujours le danger prochain ; une portion considérable du glacier se détachera, et la chute de l'avalanche sera terrible. Tu as eu soin, je pense, que personne ne restât en arrière?

Je vais m'en informer, dit Philippe.

La gaîté présidait au repas, et la coupe joyeuse passait à la ronde : le vieux Sennen avait fait plusieurs campagnes, elles lui avaient valu quelques tonneaux de vin du Rhin, le meilleur ne lui paraissait pas encore assez bon pour ce jour-là ; il était presque aussi amoureux d'Hildegarde que son fils : si je n'avais point eu de fils, lui disait-il, il aurait fallu que tu fusses ma femme. Le berger centenaire était

comme un jeune homme ; le sentiment d'avoir sauvé tout ce monde, faisait circuler dans ses veines un feu électrique.

Le soir arrivé, la joie continuait à régner dans l'assemblée, on buvait, on chantait, on racontait et on riait. Tout-à-coup une forte explosion se fit entendre. Une seconde suivit, chacun se leva de table; ce bruit, trop bien connu des montagnards, porta l'épouvante dans tous les cœurs.

Une avalanche! une avalanche! crièrent-ils à-la-fois.

Elle a frappé toutes vos maisons, dit le vieux berger, bénissez le ciel....

Une jeune femme tomba de sa chaise à genoux en s'écriant: Ma mère! Dieu! ma pauvre mère! elle était un peu malade et n'a pu venir avec nous.

Elle vit, dit Philippe. Au même instant deux de ses valets entrèrent portant la bonne femme incommodée, et la déposèrent sur un grand fauteuil de bois. Sur le propos du vieux berger, Philippe avait pris des informations; cette femme seule avait été laissée avec une servante pour la soigner, étant un peu indisposée; il avait envoyé deux hommes avec ordre de l'emmener de force, si elle avait voulu s'y refuser; elle y avait consenti après quelques difficultés : on l'avait mise dans un traîneau avec la paysanne qui la servait, et à peine étaient-elles en route que la chute de l'avalanche était arrivée. Sa fille, que l'on rappela à la vie, ouvrit les yeux, vit sa mère devant elle, et fut près de se trouver mal encore de surprise et de joie. Bientôt arrivèrent d'autres habitans du vallon, qui ignoraient que ceux du pied du glacier eussent été sauvés : jamais on n'avait vu, disaient-ils, une aussi terrible avalanche, on ne voyait pas trace des habitations qu'elle avait couvertes.

Conrad et Elisabeth étaient immobiles comme des statues en écoutant ces récits. Tu as été plus sage que nous, dit Conrad à Philippe, nous te devons la vie, et tout ce qui nous y attache. — Et notre Hildegarde, dit Elisabeth. — Et le portrait de mon empereur, dit Conrad. — Et le bonheur de vivre tous ensemble, dit le vieux Sarnen, car nous ne nous quitterons plus; le ciel lui-même, en détruisant votre cabane, a rompu votre serment d'y rester, et vous la retrouvez ici.

Les nouvelles que l'on avait apportées mirent tout le monde en mouvement; les voisins de Conrad prirent des flambeaux de poix pour aller se convaincre eux-mêmes du danger auquel ils avaient échappé. Il ne resta qu'Elisabeth,

Conrad, Bertrand Sarnen, les jeunes époux, le vieux berger, la femme malade et quelques enfans.

Le vieux berger, pour ranimer les esprits abattus, les invita à faire circuler la coupe; il réussit dans son dessein, la douce joie vint se rétablir au milieu d'eux : le centenaire qui leur avait sauvé la vie à tous, était devenu le héros de la fête, on le regardait avec étonnement; Sarnen et Conrad lui-même lui parlaient avec amitié, chacun lui faisait des caresses. Comme on t'a méconnu jusqu'à présent, disait Conrad! combien j'ai moi-même de reproches à me faire à ton sujet! je ne t'ai pas nui, mais je me moquais intérieurement de ta science et de tes prophéties. — Ce ne sera plus ainsi, disait Bertrand de Sarnen; il deviendra notre oracle.

Animé d'un esprit prophétique, l'ancien des montagnes se leva en secouant sa tête couverte de cheveux argentés : « Oh! mes amis, dit-il, ainsi va le monde; c'est un composé d'erreurs et d'imperfections; on opprime ceux qui cherchent à s'instruire, on poursuit comme sorciers ceux qui étudient avec attention les lois de la nature. Il viendra le siècle où il sera permis de se livrer à cette étude, d'interroger le cours des astres et les entrailles de la terre, de parler aux fils des hommes de leur origine et de leur destination : mais dans ce siècle qui sera fier de ses lumières, l'homme borné ne pourra cependant pas aller contre les décrets de l'être tout-puissant, ni changer la marche de la nature et les lois du mouvement. Cependant si l'on voulait suivre avec attention les traces que j'ai observées, on pourrait au moins se garantir des plus désastreux événemens; on pourrait de siècle en siècle perfectionner cette étude, établir des observatoires sur nos montagnes; on saurait comment les abymes se comblent, comment les rochers et les glaces se détachent de leurs bases, comme ils sont entraînés par leur propre poids, et former là-dessus des systèmes de préservation pour les hommes. J'ai rempli ma tâche et ma carrière, c'est à d'autres à aller plus loin dans ces connaissances, que le simple et vieux berger de la montagne. (Il s'était animé en parlant.) Aujourd'hui, continua-t-il d'une voix plus faible, j'ai obtenu un beau résultat des peines que je me suis données, mais je sens que ma vieillesse a été fortement ébranlée par les inquiétudes et l'état d'angoisse de mon ame; la joie même de cette journée est une épreuve trop forte pour mes sens affaiblis. »

Cependant la nuit s'avançait, et les curieux ne revenaient point encore; les vieux parens avaient besoin de repos; tous accompagnèrent le nouveau couple dans la chambre nuptiale : le vieux Sarnen conduisit ensuite Conrad et Elisabeth dans celle qui leur était destinée; le vieux berger fut aussi placé dans un bon lit. Sarnen ne put dormir; l'idée du malheur auquel son fils avait échappé, était continuellement présent à son esprit; il attendit le retour de ceux qui étaient allés voir l'avalanche. Ils n'avaient trouvé que des montagnes de neige à la place où étaient leurs cabanes, mais ils étaient si contens d'avoir sauvé leur vie, qu'ils ne se plaignaient pas : ils avaient sur eux leurs plus beaux vêtemens et leurs chaînes d'argent, qu'ils avaient mis pour la fête : leurs vaches passaient l'hiver dans des chalets plus bas, en sorte que leur perte ne consistait guères qu'en quelques meubles bien simples et dans leurs cabanes. Dormez tranquilles cette nuit, leur dit Bertrand, demain nous verrons ce qu'on peut faire pour vous aider; vous vivez, vous êtes à l'abri, consolez-vous du reste. Il les invita à bien se reposer. Pour lui, retiré dans sa chambre, il ne cessa de penser au vieux berger à qui il devait la vie de son fils et de sa belle-fille; il s'occupa du projet de recueillir, pour le bien de l'humanité, les précieuses connaissances de cet homme respectable; il voulait aussi, de concert avec Philippe et Conrad, chercher à le rétablir dans l'opinion publique, et à détruire les préventions défavorables qui existaient sur son compte, et pour tout cela il résolut de lui proposer d'achever près d'eux sa longue carrière.

Le jour revint, on se réunit insensiblement autour de la longue table où Sarnen avait fait servir un bon déjeuner. Il était intéressant d'observer comme chaque convive entrait avec un air triste et soucieux, et comment en s'approchant de Philippe et d'Hildegarde leur physionomie se ranimait; ils remerciaient les jeunes époux de les avoir ainsi préservés; ils leur serraient les mains, et les priaient de leur pardonner s'ils n'apportaient pas à cette fête de la joie et de la gaîté. Dans ce moment entrèrent Conrad et Elisabeth, qui portaient une petite cassette. Ils se mirent au-dessus de la table. Chacun voulait leur parler. Silence, mes enfans, dit Conrad en élevant la voix; écoutez-moi, et vous parlerez après.

« Les souverains ne savent souvent pas eux-mêmes comment et pourquoi ils font le bien; mais Dieu qui est là haut, et qui leur en donne l'idée, sait ce qui en résul-

» tera. Il y a bien des années que mon bon maître Rodolphe, dont le corps est dans le tombeau, l'ame en Paradis, et le portrait là au-dessus de mes armes, jugea à propos de me donner beaucoup de pierres précieuses, qui valent une bonne somme d'argent. Jusqu'à ce moment je n'ai su que faire de ces bijoux; je voulais les donner pour présent de noce à mon fils Philippe et à ma fille Hildegarde, c'est pour cela que j'ai eu le bonheur de les prendre avec moi, et les voilà dans ce petit coffret; mais ils serviraient aussi peu entre leurs mains que dans les miennes. Actuellement, mes amis, je veux qu'on les envoie à Bâle pour y être vendus, et l'argent qui en proviendra servira à rebâtir vos cabanes et à les garnir comme elles l'étaient de meubles et d'ustensiles. »

Et jusqu'alors, ajouta Philippe, vous resterez avec nous; nous pouvons bien garder quelque tems nos bons amis de noce.

Ils tombèrent à genoux, élevant leurs mains vers leurs bienfaiteurs et poussant des cris de joie. Relevez-vous, dit le vieux Sarnen, c'est Dieu qui vous a préservés, c'est lui que vous devez remercier; quand vous vous serez acquittés de ce devoir, il vous en restera encore un autre à remplir auprès du vieux berger de la montagne; c'est de lui que Dieu s'est servi pour vous sauver, c'est à lui que vous devez ici bas votre reconnaissance. Il n'est pas encore au milieu de nous. Venez, mes enfans, allons tous ensemble entourer sa couche; qu'il voie autour de lui, en s'éveillant, ceux qu'il a préservés de la mort. On se rendit dans sa chambre: on y trouva en effet le bon vieillard couché sur son lit, mais son ame était auprès de Dieu; son visage était blanc comme ses cheveux, et comme la longue barbe argentée qui couvrait sa poitrine, le sourire du bonheur était encore autour de ses lèvres. Il est allé, dit Sarnen, auprès de celui qui l'avait envoyé pour vous sauver; il lui rend compte de sa mission. Bon vieillard, sois encore notre protecteur. Tous tombèrent à genoux autour de la couche du centenaire et répétèrent cette prière; tous accompagnèrent le lendemain son cercueil dans sa dernière demeure.

Les joyaux de l'empereur Rodolphe furent vendus; les cabanes furent relevées dans le vallon de l'avalanche, et habitées par des cœurs bons et reconnaissans, dévoués aux enfans de Conrad et de Bertrand. Les deux familles restèrent ensemble. La vie des vieillards fut prolongée

pendant un grand nombre d'années, et le vieux berger de la montagne ne fut jamais oublié ; Philippe et Hildegarde en parlaient souvent à leurs enfans, et leur disaient : Sans lui vous n'existeriez pas, car depuis long-tems vos parens seraient ensevelis sous les neiges de l'avalanche.

Philippe écrivit cette histoire pour conserver parmi nous la mémoire du berger centenaire.

Par M^me^ ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

Sixième lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE *à ses confrères sur le troisième Concert de l'Odéon.*

CE concert, Messieurs, du lundi premier avril, avait un objet qui intéressait vivement les amateurs ; c'était le début de M. *Tachinardi, primo tenore*, dont la grande réputation, faite depuis long-tems en Italie, avait passé les Alpes avant lui. Cette fois le chant, a dominé entiérement, et la partie instrumentale réduite à deux seuls morceaux n'y a même pas jeté autant d'éclat qu'à l'ordinaire. La symphonie de Mozart, en *sol* mineur, est fort connue. C'est la meilleure, et rien ne peut mieux faire sentir la différence qui existe entre Mozart et Haydn que de comparer avec l'effet de cette symphonie de choix du premier, celui de l'une des symphonies du second, prise au hasard parmi plus de vingt-cinq des principales (1).

Le concerto de cor qui a ouvert la deuxième partie du concert était exécuté et composé par M. Dauprat ; on avait admiré précédemment la douceur, la pureté de ses sons ; il a voulu y ajouter cette fois les traits difficiles, les sauts à grands intervalles, les batteries détachées et précipitées, sur-tout dans les sons graves, qui font briller l'adresse mécanique de l'exécutant, mais qui étonnent l'oreille sans la charmer. Des artistes célèbres se sont fait admirer par leur perfection dans ce genre : M. Dauprat ne me paraît pas encore parvenu à cette perfection, et j'avouerai sans détour que je désire peu qu'il y parvienne.

Sur les huit morceaux de chant contenus dans le pro-

(1) On en compte en tout plus de soixante-douze.

...cé quatre fois. Les ...en sont une cavatine ... composition d'un maître ...e, dont le nom est *Pintaora*; ...tée par Mme *Festa*; un de Cimarosa ... *...rilli*; aucun des trois, malgré le talent mis dans l'exécution par ces trois artistes, n'a produit beaucoup d'effet. Le quatrième en a fait davantage; c'est un duo de Païsiello, plein d'expression, de simplicité, et cependant d'originalité, parfaitement rendu par Mmes *Festa* et *Barilli*.

C'est dans un duo de Mayer que M. *Tachinardi* a paru pour la première fois. L'extrême simplicité de son extérieur a paru ne pas exclure une assurance qui sied à la supériorité du talent. Cette supériorité s'est fait sentir aux connaisseurs dès sa première phrase de chant. Sa voix est parfaitement belle, et sa manière de la porter et de la conduire, est de la meilleure et de la plus grande école. Il a été bien secondé par Mme *Festa*, et ce duo, quoique en le considérant comme morceau de concert, il y eût peut-être encore quelque chose à dire sur le style dans lequel il est écrit, a été vivement et généralement applaudi.

Le trio des Horaces de Cimarosa, où il a reparu avec Mme *Barilli* et M. *Porto*, a encore obtenu et mérité plus d'applaudissemens. La musique en est admirable; et ces trois belles voix ont excité, soit quand on les entendait seules, soit quand elles se mêlaient ensemble, un véritable enthousiasme. Le public en a renouvelé les témoignages à M. *Tachinardi* lorsqu'il est revenu chanter un fort bel air de Mayer, entremêlé de chœurs. C'est-là sur-tout qu'il a déployé toute la beauté de ses sons, la perfection de son art, la pureté de sa prononciation, l'expression profonde et vraie de son chant, et qu'il a aussi reçu de toutes les parties de la salle des applaudissemens réitérés et universels.

Il n'en est pas revenu avec moins de simplicité contribuer pour sa part à l'effet du beau quatuor de Guglielmi qui a terminé le concert. Cet effet a été, je dirais presque aussi grand que l'avait été celui du trio. Il est écrit du meilleur style de ce maître, et rendu, pour le premier *soprano*, par Mme *Barilli*; pour le second, par Mme *Festa*, dont la voix pure et fraîche dans les cordes hautes, est si pleine et si ronde dans les tons graves qu'elle y prend le caractère d'un contralto; pour le tenor, par M. *Tachinardi*, et pour la basse ou baritono par M. *Angrisani*. C'est dans l'accord de quatre

voix aussi belles, nombre d'années, et le vieux berger de proportions et l'équilibre jamais oublié; Philippe et Hildegarde c'est dans cet accord si leurs enfans, et leur disaient : Sans lie que consiste véritablement depuis long-tems vos parens monie mélodieuse. En général de l'avalanche. a, comme je l'ai dit, tenu son rang conserver parmi nous le premier, il y a fait sentir tout son charme et surtout son empire.

Il n'y a eu qu'un avis sur M. *Tachinardi*, et jamais peut-être un chanteur n'a réuni à un plus haut point tous les suffrages. Voici ce qu'un journal italien disait de lui, il n'y a que deux mois, à Turin, où cet artiste célèbre a eu le plus brillant succès dans deux opéra de suite, *Trajano in Dacia* et *Angelica e Medoro*. « Ce *tenore* possède une plus grande étendue que n'en ont généralement ces sortes de voix. La sienne qui est très-belle et très-sonore, unit si parfaitement les cordes de tête à celles de poitrine, qu'elle ne forme qu'un seul *regître*. Une prononciation claire et expressive, l'emphase théâtrale tempérée par le goût, le clair obscur, le doux et le fort placés à propos, les passages et les ornemens faits avec jugement, avec précision, à leur place, pour enrichir la phrase musicale, sans en défigurer le caractère, forment les qualités distinctives de son chant. Il joint à cela une assurance dans ses talens qui est exempte d'orgueil, et une hardiesse dans les difficultés, où l'on ne voit jamais ni témérité ni incertitude. »

Rien assurément de plus juste, de mieux observé, ni de mieux exprimé. J'avais lu depuis très-peu de tems ce passage; je l'avais très-présent en écoutant M. *Tachinardi*, et plus je l'entendais, plus j'en reconnaissais la vérité. C'était pour moi comme le portrait d'une personne inconnue envoyé d'avance, et dont on vérifie la ressemblance quand l'original est arrivé.

N. B. **La fin de cette lettre qui a pour objet le quatrième et dernier concert, n'a pu entrer dans ce numéro. Nous l'avons réservée pour le numéro prochain.**

POLITIQUE.

Il ne s'est rien passé en Turquie qui mérite d'être rapporté comme événement militaire, depuis la prise de Loveza par les Russes, sous les ordres du comte de Saint-Priest. L'état du général en chef Kamenski ne donne point d'espérances. Le lieutenant-général comte de Langeron a le commandement de l'armée *par interim*. Les préparatifs à Constantinople, pour soutenir la guerre, sont continués avec la plus grande activité. On croit que l'armée sera portée à 150 mille hommes, et que le Grand-Seigneur la commandera en personne. Il est parti de ce port douze vaisseaux de ligne appartenant à la division qui doit agir dans la mer Noire. On travaille sans relâche à l'arsenal pour équiper le reste de la flotte le plus tôt possible. C'est Vely Pacha qui est destiné à agir offensivement contre les Russes dans la campagne prochaine. Il aura sous ses ordres les meilleurs généraux turcs. Le grand-visir restera à Schumla sur la défensive.

La maladie du roi de Suède n'a pas fait de progrès alarmans : les médecins comptent sur son prochain rétablissement, et le font espérer. Le comte d'Essen passe en Poméranie, où il aura le commandement des troupes suédoises destinées à garantir ces côtes des incursions et des tentatives anglaises. Sur toutes les côtes de la Baltique où une nouvelle expédition anglaise, une seconde fois commandée par l'amiral Saumarez, est attendue, des cordons de troupes se grossissent. Les Prussiens les garnissent en même tems que dans divers ports les saisies et les confiscations continuent à réprimer la contrebande anglaise, et à désoler son commerce qu'elle ne peut plus tenter que par des fraudeurs. Les Danois ont fait une tentative contre l'île d'Anholt occupée par les Anglais ; ils y ont apporté une valeur au-dessus de tout éloge, mais leur tentative n'a pas réussi, et les divers assauts livrés à la forteresse ont été repoussés avec perte. Les Anglais ont eux-mêmes rendu un éclatant témoignage d'estime à la bravoure des assaillans dans la lettre que leur chef a écrite, pour convenir d'un échange de prisonniers.

La situation de la banque anglaise devient de jour en jour un sujet d'inquiétude plus vive pour le gouvernement, les capitalistes et le commerce; d'après les documens recueillis depuis le 1er mars, l'*Alfred* fait à cet égard les réflexions les plus frappantes qu'il appuie par des calculs positifs; au lieu de croire, dit-il, que l'argent a éprouvé une hausse de 10 pour 100, il faut reconnaître que le papier a subi une baisse de 10 pour 100, qui ajoutée à la dépréciation précédente, forme un agio de 20 pour 100. Je défie, dit l'écrivain que nous citons, de réfuter cette assertion et les conséquences qu'on en doit tirer pour l'avenir. Quant au remède qu'il est instant d'apporter, il n'y en a qu'un; c'est de revenir bien vite à la vieille manière anglaise, et de payer en guinées, en demi-guinées et en argent au pair, ce qui est moins facile à faire qu'à conseiller. La quantité de billets de banque en circulation est de 17 millions sterling : à 20 fr., c'est 340 millions de francs de billets de banque en circulation.

Un mémoire et des représentations contre l'émission d'un plus grand nombre de licences d'importation, signés par les premières maisons de commerce de Londres, ont été présentés au bureau du commerce : les pétitionnaires demandent la révocation entière de ce privilége, comme étant le plus sûr moyen de contrecarrer les vues du gouvernement français.

Il n'y a aucun de nos lecteurs, dit à cet égard *le Courrier*, qui ne sache que la France se départ, selon le besoin, de ses restrictions commerciales, et que de tems à autre il s'établit des relations de commerce avec ce pays. Elle s'approvisionne ainsi des objets dont elle a besoin, et ses restrictions reprennent vigueur lorsqu'elle a ce qu'il lui faut. Les négocians les plus éclairés ont été d'avis qu'il ne fallait point donner les mains à ce petit manége, qui, sans un avantage réel pour ce pays, empêche que l'ennemi ne souffre de ses propres mesures; ils demandent en conséquence au gouvernement de ne point donner de licences d'importation, et leur pétition à cet effet au conseil de commerce présente cette mesure comme le moyen le plus efficace de contrarier les vues du gouvernement français. Cette demande est sage et à-propos. Si pareille mesure eût été adoptée dès les premières restrictions imposées par la France, nous l'aurions depuis long-tems réduite à s'en désister; mais il n'est pas trop tard encore, et nous espérons

que le conseil de commerce acquiescera à la demande des négocians.

On peut démontrer encore mieux, dit *le Morning-Chronicle*, le tort que font éprouver ces importations immenses pour le compte de l'étranger, par la perte qu'elles font éprouver à nos colonies et à notre navigation, en ce que plusieurs des articles qui nous sont apportés du continent, établissent une concurrence avec les mêmes articles de nos colonies et des Etats de nos amis, qui en sont exportés sur des vaisseaux anglais et fournis en paiement de produits de manufactures anglaises. Nous citerons entr'autres le coton et le chanvre. Nos manufactures reçoivent le coton de nos colonies des deux Indes et de celles des Portugais et des Espagnols, qui ne trouvent plus de débouché, et le chanvre est à six bas prix qu'il porte grand préjudice à sa culture dans le royaume. Quant aux pertes que ces prohibitions causeraient au revenu de l'Etat, et aux réglemens que l'on ferait pour ne recevoir les denrées utiles au pays, que contre une exportation de ses produits, l'on observera que quand bien même ces restrictions ne provoqueraient point des échanges, elles auraient du moins l'avantage de suspendre la chute si rapide de notre change.

La crainte de trouver des non-valeurs, quelque légères qu'elles puissent être, au milieu de toutes les dépenses qu'il nous faut faire à l'étranger, poursuit vivement nos ministres; on sait qu'il faut lui attribuer l'émission des licences sans condition, et qu'elle est seule l'obstacle que le commerce trouve à faire accueillir ses représentations. Cependant nous savons qu'une assemblée générale du commerce s'apprête à les faire valoir de nouveau, et nous espérons que l'on cédera enfin à l'unanimité des opinions sur cette matière.

La pétition que les manufacturiers de Glascow et des environs se proposent de présenter à la chambre des communes, contient les tristes résultats suivans :

« Sur 9560 métiers dans Glascow et les lieux les plus voisins, 3889 étaient sans travail à l'époque du 8 février dernier; le mois suivant en a ajouté 500 autres à ce premier nombre; ce qui forme un total de 4389 métiers sans travail. Les manufactures des villes et villages de l'intérieur du pays manquaient encore plus d'ouvrage : sur 825 métiers dans la ville d'Hamilton, il y en avait, à la même époque, 365 sans travail.

» Les autres villes en proportion; de sorte que les métiers

sans travail, dans la partie occidentale de l'Ecosse, sont calculés au-dessous de leur véritable nombre, quand on les évalue à 15,000. On sait assez que chaque métier sans travail laisse également sans travail les tourneurs, les garçons d'ateliers, les dessinateurs, etc; ce qui, joint à ce premier compte, fait monter à 30,000 individus le nombre des personnes privées de travail. »

La décision définitive prise par les Etats-Unis, vient d'ajouter singulièrement aux embarras d'une telle position. Le bill supplémentaire de *non-intercouse* a passé au sénat et dans la chambre des représentans. D'après la loi qui est maintenant en vigueur en Amérique à ce sujet, tous bâtimens arrivant dans les ports d'Amérique, ayant fait voile d'Angleterre ou de quelques-unes de ses dépendances après le 2 février 1811, sont sujets à la confiscation, ainsi que leurs cargaisons, et seront en conséquence confisqués. M. Joel Barlow est nommé ministre plénipotentiaire du gouvernement des Etats-Unis, à la place du général Armstrong; et il est arrivé en Amérique un nouveau ministre français, à la place de M. Turreau.

Le *Moniteur* contient une seconde relation de la bataille de Chiclana, telle que l'a décrite le maréchal duc de Bellune. La disposition générale de cette affaire, la situation dans laquelle s'est trouvé le duc de Bellune par le défaut de concours des corps sur l'appui desquels il comptait, le but de l'ennemi et le résultat de son entreprise sont assez connus, d'après la dernière relation; nous nous bornerons à citer le passage de la lettre du maréchal, où il retrace le moment le plus vif de l'engagement général de ses 8 mille braves contre 22 mille ennemis. Les Anglais ont vainement prétendu qu'ils n'avaient pas été soutenus par les Espagnols; les informations prises sur la dénonciation du général anglais contre le général espagnol Lapena, et l'indication des régimens engagés, prouvent le contraire.

« L'ennemi, dit le duc de Bellune, sentant qu'il n'était pas question de combattre pour la victoire, mais pour son salut, se battit avec courage, supportant un feu qui lui renversait des hommes par centaine. Mais il était si nombreux qu'aussitôt qu'une ligne était culbutée, elle était remplacée par une autre. Nos soldats se battaient en lions. Un corps espagnol gagnait sur la droite du général Leval; ce qui me détermina à faire un mouvement sur sa droite, et à ordonner au général Ruffin de se rapprocher de sa gauche. Après deux heures et demie d'une action extrê-

mement vive, il était trois heures après-midi, le feu cessa de part et d'autre, l'ennemi renonça au projet pour lequel il était en mouvement depuis deux mois, et qui était de prendre Chiclana et de tourner nos lignes. De notre côté, je renonçai à l'espérance de le détruire ; espérance qui aurait été insensée du moment où j'avais reconnu que sa force montait à 22,000 hommes, parmi lesquels étaient au moins 8000 hommes des meilleures troupes des Anglais, au nombre desquelles étaient plusieurs corps des gardes.

» Je le répète, l'armée ennemie était de 22,000 hommes, y compris 8000 hommes d'infanterie anglaise, 700 hommes de cavalerie espagnole et 500 cavaliers anglais. Les renseignemens des prisonniers, des habitans du pays, et tous mes rapports, ne laissent aucun doute sur ce nombre. Si j'avais seulement été aidé par le quart du 4ᵉ corps, toute cette armée était perdue. Nous avons pris trois pièces de canon, trois colonels, 100 officiers et 600 soldats, pour la plupart Espagnols. Les Espagnols ont beaucoup souffert ; on évalue leur perte à 2000 hommes : mais la perte éprouvée par les Anglais a aussi été très-forte. Les calculs les plus modérés la portent à 2500 hommes tués ou blessés.

» Le général Ruffin, blessé avec ses tirailleurs, a été fait prisonnier.

» Les 8ᵉ, 24ᵉ, 54ᵉ et 96ᵉ régimens se sont distingués.

» Le général Rousseau, officier du plus grand mérite, et le colonel Autié ont été tués. Notre perte est très-sensible, vu le petit nombre de nos combattans. Nous avons eu 800 hommes tués et 1400 blessés. L'ennemi ne nous a pas fait de prisonniers, si ce n'est une soixantaine d'hommes qui étaient grièvement blessés. Un bataillon du 8ᵉ ayant chargé dans un pays couvert, et son porte-aigle ayant été tué, nous n'avons pas retrouvé son aigle.

» Pendant que l'ennemi marchait sur Chiclana, les insurgés des montagnes se jetaient sur nos derrières par Arcos et Medina. Tous les points de notre ligne ont été attaqués : mais la valeur du premier corps l'a emporté sur le grand nombre de nos ennemis. Cette affaire a porté au dernier point l'admiration des habitans de l'Andalousie. Ils ont peine à concevoir comment si peu de monde a résisté à tant d'efforts combinés. J'ai beaucoup à me louer de mes aides-de-camp, et sur-tout de mon premier aide-de-camp le colonel Chataux. Je ne puis d'ailleurs citer personne : officiers et soldats, tout le monde a fait son devoir.

Le général Cassagne, avec la garnison de Médina, n'est arrivé que deux heures après l'action. »

Toutes les provinces du Nord sous le commandement du maréchal duc d'Istrie, la haute Catalogne sous le commandement du général Baraguay-d'Hilliers, jouissent de la plus parfaite tranquillité. A Gironne, le général Baraguay a donné une fête magnifique à l'occasion de la naissance du roi de Rome. L'allégresse des Français a été partagée par tous les habitans, et la part qu'ils ont prise à ce grand événement s'est manifestée de toutes les manières possibles.

A Madrid, la fête donnée pour le même objet, a eu le plus grand éclat. La foule qui s'est portée aux combats du taureau et aux magnifiques illuminations des grands édifices, était immense; aucun accident n'a troublé la fête. Il y a eu galas à la cour deux jours de suite. Les spectacles et le cirque ont été ouverts gratuitement. On remarque que les opéras français traduits en espagnol, ont un très-grand succès à Madrid.

Le roi a été passer quinze jours à Aranjuès. Une division de sa garde s'y est rendue. La plus parfaite tranquillité continue à régner dans la capitale. Les troupes qui s'y trouvent sont toujours sous les ordres du général Béliard. La ville de Séville continue à être le centre des administrations militaires, et il y règne une grande activité, occasionnée par le passage continuel des troupes. Les travaux continuent dans le grand arsenal; chaque jour on y fabrique des munitions de guerre. Dernièrement il est encore parti pour le camp devant Cadix une division de mortiers de nouvelle invention. Des détachemens partent sans cesse de Séville pour la même destination. On dit que le maréchal duc de Trévise conservera le commandement du corps qui a occupé Badajos, et que le maréchal duc de Dalmatie reviendra à Séville pour se porter partout où sa présence sera nécessaire. La route militaire passe de Séville par Santa-Ollala, Cala, Monasterio et Zofra. Les postes principaux de cette route sont occupés par des garnisons françaises; et les fortifications de Zofra, qui avaient été détruites dans ces derniers tems, ont de nouveau été réparées pour former une place forte.

Le jeudi saint, l'Empereur a admis à son audience le prince d'Hasfeld, chargé par S. M. le roi de Prusse de féliciter l'Empereur sur la naissance du roi de Rome, M. de Czernicheff, aide-de-camp de l'empereur de Rus-

tie et colonel des chevaliers-gardes, est aussi arrivé à Paris; il a eu l'honneur de chasser le 16 avec S. M. dans la forêt de Saint-Germain, avec le grand-duc de Wurtzbourg, le roi de Naples, le prince Borghèse, le prince vice-roi, plusieurs maréchaux et généraux également admis à cet honneur.

On attendait avec intérêt la fixation de l'époque de la célébration des fêtes pour la naissance du roi de Rome. La note officielle ci-après, vient de dissiper tous les doutes à cet égard :

« Le 2 juin, jour de la Pentecôte, LL. MM. se rendront, suivant l'usage, dans l'église métropolitaine de Notre-Dame pour rendre grace à Dieu de la naissance du roi de Rome, et pour assister à son baptême; à l'issue duquel il sera chanté un *Te Deum*, solennel.

» Après cette cérémonie, LL. MM. iront à l'Hôtel-de-Ville, où elles dîneront et d'où elles verront tirer un feu d'artifice.

» Ce jour-là et les suivans, les fêtes qui ont été projetées auront lieu à Paris, et dans tout l'Empire. »

Le Corps-Législatif est convoqué pour la même époque. L'ouverture de sa session aura lieu le 2 juin.

Le mercredi 17, ont été présentés par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, au serment qu'ils ont prêté entre les mains de S. M. : M. le duc de Bassano en qualité de ministre des relations extérieures; et M. le comte Daru en qualité de ministre secrétaire-d'Etat. S....

PARIS.

Par décrets impériaux du 17 avril, S. M. a organisé les cours impériales de Grenoble, de Riom, de Rennes et de Bourges.

— Par décret du même jour, M. le sénateur Fabre est nommé procureur-impérial près la commission du sceau des titres.

— S. M. l'Impératrice a reçu, lundi dernier, les félicitations des princes et princesses de la famille impériale, des grands-dignitaires et des dames du palais.

— Le mardi, S. M. a reçu également les cardinaux, les ministres, les grands-officiers de l'Empire, et les femmes des ministres et des grands-officiers.

— Mercredi S. M., après avoir fait une promenade sur

la terrasse des Tuileries, a reçu les officiers et les dames de la maison de l'Empereur.

— Jeudi, S. M. a reçu le corps diplomatique. Avant cette audience, elle était sortie en voiture et était allée se promener jusqu'au Bois de Boulogne.

— S. M. est entièrement rétablie.

— Les facultés de théologie, des sciences et des lettres de l'Académie de Paris, ont été installées le mercredi 17, avec la plus grande solennité, par son Excellence le grand maître de l'Université Impériale. Son Excellence a prononcé le discours d'installation, et M. Lemaire a immédiatement après improvisé, en quelque sorte, sa première leçon de poésie latine. Elle a été entendue avec le plus vif intérêt. Les citations faites par le professeur ont donné lieu à des allusions aussi vivement senties qu'elles étaient choisies heureusement.

— Le célèbre médecin M. Desessartz, doyen de l'ancienne faculté de médecine de Paris, vient de mourir dans un âge très-avancé.

ANNONCES.

Pharmacopée générale à l'usage des pharmaciens et des médecins modernes, ou *Dictionnaire des préparations pharmaceutico-médicales simples et composées et les plus usitées de nos jours, suivant les nouvelles théories chimiques et médicales*; par L. V. Brugnatelli, médecin de Pavie, professeur de chimie générale en l'Université de cette ville, de l'Institut national d'Italie, de la Société italienne, de l'Académie impériale des sciences, de la Société d'Agriculture de Turin, et de la plupart des Académies et Sociétés savantes de l'Europe. Ouvrage traduit de l'italien, avec des notes par L. A. Planche, pharmacien, membre de l'ancien Collége et de la Société de pharmacie de Paris, de la Société de Médecine, etc., etc., etc. Deux vol. in-8°, imprimés en caractères neufs, sur beau papier, avec le portrait de l'auteur, cinq planches gravées représentant divers appareils, et un grand nombre de tableaux. Le traducteur y a joint un Appendice contenant différentes préparations pharmaceutiques. Prix, 10 fr. 50 c., et 13 fr. franc de port; papier vélin, 21 fr., et 24 fr. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. Saint-Germain.

Epître sur quelques genres dont Boileau n'a point fait mention dans son ART POÉTIQUE; par J. B. Chaussard, aîné, professeur académique dans l'Université impériale, ancien directeur-général des bureaux de l'instruction publique, membre de l'Académie de Rome, de l'Institut d'Amsterdam, et de plusieurs autres corps savans et littéraires. Brochure in-4°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 70 c. franc de port; papier vélin, 3 fr., et 3 fr. 20 c. franc de port. Chez Pierre Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Le Livre de Poste pour 1811, ou Départ de Paris des courriers de la Poste aux Lettres, imprimé avec autorisation de l'administration générale des postes. Prix, 1 fr. 50 c. Chez Lecousturier l'aîné, rue J.-J.-Rousseau, n° 12, en face de la Poste aux Lettres. Dans les départemens, s'adresser aux directeurs des postes.

Le Livre de Poste indique les endroits où sont établis les bureaux de Poste aux Lettres, en les dénommant par leurs véritables noms, les départemens dans lesquels ils sont situés, et les jours de départ de Paris, suivant le Calendrier Grégorien, par lundi, mardi, mercredi, jeudi, etc. Le nouveau service des bureaux de Poste aux Lettres établis en Hollande depuis le 1er avril, est détaillé avec la plus grande exactitude. On trouvera à la suite les jours de départ pour les villes et pays étrangers avec la distinction de ceux pour lesquels il faut affranchir, de ceux pour lesquels on est libre d'affranchir, et de ceux enfin pour lesquels on ne peut affranchir. Vient après un état des communes et de tous les endroits de la banlieue de Paris, qui sont servis par la poste de Paris.

Histoires saintes les plus remarquables et les plus intéressantes de l'ancien Testament, propres à commencer l'instruction de la jeunesse, extraites du P. Berruyer, rapportées de manière à en rendre la lecture agréable à tous les âges, et à faire connaître les mœurs et les usages des Israélites, à l'usage de tous les lycées, pensions et écoles secondaires. Un vol. in-12, orné de 8 gravures, représentant 16 sujets. Prix, broché, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Belin, fils, libr., quai des Augustins, n° 55; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

GRAVURES.—Etudes de fleurs dessinées par Mme Vallayer-Coster, de la ci-devant académie royale de peinture, et gravées par L. J. Allais. Prix de chaque cahier composé de quatre feuilles; sur grand papier, 9 fr.; sur papier ordinaire, 6 fr. Estampes coloriées par l'Au-

teur, sur grand papier, chaque feuille, 12 fr., et sur papier ordinaire, 12 fr. chaque cahier. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 19; et chez Bance, marchand d'estampes, rue Saint-Denis, n° 214.

On connaît le rare talent de Mme Vallager-Coster pour la peinture des fleurs. Reçue à l'ancienne Académie dans un âge où les succès des écoles sont encore flatteurs pour la plupart des artistes, elle a fait depuis un nombre très-considérable de dessins et de tableaux dont plusieurs ne seraient pas indignes des meilleurs maîtres. C'est donc un service réel qu'elle rend aujourd'hui aux amateurs en publiant ses savantes études, où elle représente les fleurs dans leurs différens degrés de développement. La vérité parfaite de l'imitation les rendra sur-tout fort utiles aux personnes qui s'exercent dans ce genre de peinture. M. Allais a su conserver dans ses gravures toute la pureté du dessin. Les estampes coloriées de la main de l'Auteur paraissent de véritables gouaches, très-dignes d'être encadrées comme ornement. Enfin, il nous semble que ces *Etudes* peuvent être utiles, non-seulement aux amateurs, aux élèves, aux professeurs de dessin, mais encore aux manufacturiers, qui y trouveront des modèles pleins de vérité et de goût.

AVIS. — Le conseil de jurisprudence, séant à Paris, rue de M. le Prince, n° 12, près l'Odéon, vient de faire paraître, en deux volumes in-8°, *le Mémorial,* ou *Tableau analytique de ses décisions*, rédigé par M. Lefebvre, ancien avocat, fondateur en l'an IX (1800) de l'université de jurisprudence, directeur général du conseil. Cet ouvrage contient un grand nombre de solutions sur des questions neuves et d'une haute importance qui ont été soumises à la décision du conseil pendant les années 1808, 1809 et 1810 : il contient aussi plusieurs morceaux sur la législation, l'éloquence judiciaire et sur des parties importantes du droit qui présentant le plus grand intérêt. Nous rendrons compte de cet ouvrage. A compter du 1er janvier 1811, la suite est publiée périodiquement par numéros de quinzaine en quinzaine (1); les quatre premiers numéros ont été livrés aux abonnés avant le 1er mars. Le premier numéro renferme un article intitulé : *Coup-d'œil sur la nouvelle organisation judiciaire et la solution du conseil accueillie par la Cour suprême,* d'une question neuve en matière de divorce, qui a fixé l'attention de tous les jurisconsultes.

Le jardin du fleuriste Tripet est dans tout son éclat. Les amateurs des jardins sont invités à visiter le parterre de ce fleuriste célèbre, pour y contempler de vraies merveilles en tulipes, en jacynthes, etc. Ce parterre est au bout des Champs-Elysées, n° 20.

---

(1) Quarante-huit feuilles par an, en 24 livraisons. Prix, 15 fr. franc de port. On souscrit à Paris, au conseil de jurisprudence.

MERCURE DE FRANCE.

N° DX. — *Samedi 27 Avril 1811.*

DE LA SEINE
5 cen

POÉSIE.

LA MORT DE ROTROU,

PAR M. MILLEVOYE.

Pièce qui a remporté le prix de poésie au jugement de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut impérial.

Celui qui dans ses vers, dictés pour l'avenir,
Evoque des héros l'imposant souvenir,
Doit prétendre sans doute à d'éternels hommages;
Mais quel plus digne encens obtiendront ses images,
Si, doublement fameux, il offre à son pays
Le chantre et le héros en lui seul réunis!

Dreux ainsi, dans Rotrou, vit l'accord magnanime
D'un sublime talent et d'une ame sublime.
Cette ville où le sort jadis avait gardé
Un revers à la France et des fers à Condé,
Honorant le poëte, à sa main illustrée
Confiait de Thémis la balance sacrée.

Vers Paris un instant par la gloire entraîné,
Des palmes du théâtre il marchait couronné,
Et du Cid méconnu défendant la merveille,
Devant Richelieu même osait louer Corneille.

Le cirque était ouvert. Rotrou voyait les pleurs
Applaudir Venceslas et ses nobles douleurs.
Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honore,
Assiste à son triomphe et l'embellit encore.
Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,
Aux applaudissemens est venu se mêler.
Des tragiques douleurs la vue est détournée;
De moment en moment, la foule consternée
Attache sur Rotrou son regard inquiet.
On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.
Son trouble s'en augmente : il insiste, il arrache
Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache.
O revers! Dreux périt sous un mal destructeur.
Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers les enfans qu'il adore;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni ses amis en deuil, ni son frère attristé,
Ni les touchans regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nomme son père,
Rien ne l'arrête; il part seul à travers la nuit,
Et cherche les périls comme un autre les fuit.
Mais sur sa route il croit, dans les vastes ténèbres,
Entendre des sanglots et des plaintes funèbres,
Et voir de ses amis les fantômes errer.
Le jour, qui de ses feux commence à l'éclairer,
Lui semble enveloppé de sinistres nuages.
Ces vallons si connus, ces coteaux, ces ombrages,
Tout est changé pour lui; du deuil, de la couleur,
Tout prend à ses regards la lugubre couleur.

Il arrive : à la mort il voit sa ville en proie.
Hélas! ce n'étaient plus ces longs accens de joie
Qui fêtaient son retour en des tems plus heureux.
Tout demeure absorbé dans un silence affreux.
Il n'entend plus, au sein de ces tristes murailles,
Que le bruit gémissant du char des funérailles.

Il appelle en pleurant ceux qu'il a tant chéris :
La cloche du trépas répond seule à ses cris.

Ce peuple entier, cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à-la-fois incapable,
N'ose pour son salut tenter un noble effort :
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort.
Cherchant à s'isoler des publiques misères,
Chacun fuit. Seulement on voyait quelques mères
Affronter sans pâlir le fléau désastreux,
Et sauver leurs enfans en s'immolant pour eux.

Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,
Dispute avec la mort d'ardeur et de vitesse.
Son zèle, infatigable au milieu des travaux,
Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.
Il est partout; son ame au loin se multiplie :
Il agit, il ordonne, il menace, il supplie,
Et lui-même affrontant l'hydre au souffle infecté,
Rassure la terreur par l'intrépidité.

Digne fils d'Apollon, sa noble insouciance
De l'avare Plutus dédaigna la science;
Mais offrant au malheur d'héroïques secours,
A défaut de trésors, il prodigue ses jours.
Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,
Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière,
Le poids de la fatigue en vain l'accable; en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein :
Il marche, et des héros enfans de sa pensée
La gloire disparaît, par la sienne effacée.
Nul danger, nul effroi ne peut le retenir :
Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,
Tant d'écrits imparfaits, tant de riches idées
Que son génie encore eût long-tems fécondées;
Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis;
Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays.

D'un frère vainement le fidèle message
A rappelé ses pas sur un plus doux rivage :
Sa vertu rougirait d'hésiter un instant.
Il voit venir la mort, il la voit et l'attend.

Immuable, il répond au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois j'entends depuis l'aurore
Sonner à mes côtés le lugubre beffroi ;
Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi. »
Il disait ; mais, vaincu par tant de vigilance,
Le fléau dévorant se retire en silence ;
Déjà, de bouche en bouche à l'envi répétés,
Les bienfaits de Rotrou jusqu'aux cieux sont portés.
Des palmes à la main, vers le toît qu'il habite
Un peuple délivré vole et se précipite.
Insensés ! retenez un aveugle transport ;
Ne mêlez point vos chants aux soupirs de la mort,
Votre libérateur touche au moment suprême ;
Des coups qu'il vous épargne il est atteint lui-même ;
C'est pour vous qu'il expire !... Et cette foule en deuil,
Muette, tient les yeux attachés sur le seuil.
On entendait encor dans la funèbre enceinte
Le murmure affaibli de la prière sainte ;
Le cierge des mourans versait encor ses feux....
Aux bruits confus succède un calme ténébreux ;
C'est celui des tombeaux. Près du lit d'agonie,
Le cierge s'est éteint, la prière est finie.
Un pâle serviteur se présente interdit.
Il se tait : sa pâleur, son silence a tout dit.
Les citoyens, poussant des clameurs déchirantes,
Ont cru voir se r'ouvrir les tombes dévorantes ;
On dirait qu'à-la-fois frappés des mêmes coups,
De la mort d'un seul homme, ils vont expirer tous.
On le pleure : et déjà les demeures heureuses
Ont ouvert devant lui leurs portes lumineuses ;
Il visite déjà les bosquets éternels,
Au bruit des harpes d'or et des chants solennels,
Et passe tour-à-tour, dans ces belles retraites,
Du séjour des héros au séjour des poëtes.
Tantôt il se couronne à leurs yeux enchantés
De ces lauriers que Mars n'a point ensanglantés ;
Tantôt, seul à l'écart, sur la lyre fidèle
Il chante les vertus dont il fut le modèle.
O rivages de l'Eure ! ô bords délicieux !
Il vous cherche toujours ; et, jusque dans les cieux,
Gardant le souvenir de sa ville chérie,
Il forme encor des vœux pour la douce patrie.

LA MORT DE ROTROU,

PAR M. DE LATOUCHE.

Pièce à laquelle la classe de la langue et de la littérature françaises, dans sa séance du 10 avril 1811, a accordé un premier accessit, *en regrettant de n'avoir pas un second prix à donner.*

Il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus.
THOMAS, *Essai sur les Eloges.*

TOUT entier à l'ardeur de ses illustres veilles,
Le vieux contemporain de l'aîné des Corneilles
Achevait Venceslas; et dans son noble cœur,
Il sentait quelqu'espoir d'égaler son vainqueur.
Tout-à-coup, cet écrit qu'il médite en silence
Est tombé de ses mains; il se lève, il s'élance;
De Paris, dans une heure, il va fuir les remparts,
Plein de pensers plus grands que la gloire et les arts;
Il apprend qu'un fléau dévaste sa patrie.

« Cruel, de l'amitié lui dit la voix chérie,
» Arrête; je dois suivre ou détourner tes pas.
» — Je vole aux murs de Dreux. — Tu cherches le trépas.
» Oui, de tes jeunes ans ce berceau déplorable
» L'offre horrible partout, partout inévitable.
» A mille malheureux penchés vers le tombeau,
» L'airain à chaque instant annonce un deuil nouveau;
» De la contagion s'il aborde l'asyle,
» L'art lui-même est puni de sa pitié stérile;
» Jusqu'au pied des autels, un peuple infortuné
» Respire le trépas dans l'air empoisonné;
» Et tu cours vers ces murs! — Le devoir me l'ordonne.
» Cette triste cité que l'horreur environne
» A, dans ses magistrats, vu périr son soutien:
» Leur exemple m'appelle, et leur poste est le mien. »
Avant de s'éloigner, il va revoir encore
Ce rival glorieux dont le respect l'honore;
Emu, silencieux, renfermant sa douleur,
Le peintre des Romains l'a pressé sur son cœur.

Il part : noble écrivain plein de force et de charmes,
Qui vis un peuple entier t'applaudir de ses larmes,
Ces vertus, ces héros que tu sus retracer,
L'exemple de ta mort les va tous effacer.

De la cité natale il revoit les murailles :
D'un seul guide escorté, le char des funérailles
Entraînant confondus, vers leur vaste cercueil,
Des corps que la terreur a privés d'un linceuil.
Son frère, que surprit le fléau trop rapide
Et qu'enferme en ces murs la prudence homicide,
Prévoit que le grand homme, au premier bruit de mort,
De ses concitoyens viendra subir le sort.
Prêt à périr, d'un frère il veut sauver la tête ;
Et sur le seuil fatal il l'attend et l'arrête :
« Fuis, dit-il, dans mes bras je ne puis te presser;
» Malheureux ! c'est la mort que tu veux embrasser. »
Le héros s'avançait, rebelle à ses instances ;
Tout-à-coup terrassé par d'affreuses souffrances,
L'infortuné du mal sent le dernier effort,
S'agite ; et sur le seuil tombe livide et mort.
Rotrou, mouillant ses yeux d'une larme stérile,
A franchi le cadavre et marche vers la ville.

Il entre : le malheur reconnaît un appui,
L'ange consolateur entre et marche avec lui.
Tout un peuple, semblable à ces spectres funèbres
Que le sommeil croit voir errans dans les ténèbres,
Entoure, en l'admirant, l'héroïque mortel.
Il ne peut leur parler ; mais il montre le ciel,
Et laisse sur son front éclater l'espérance.
L'ami, pour un ami, réclame sa présence.
Les mères, l'implorant, portent devant ses pas
Leurs fils, contre la mort luttant entre leurs bras.
Par ses soins prévoyans, dans les airs se déploie
La flamme de ces feux, image de la joie,
Que le deuil maintenant consacre, dans ces lieux,
A détourner le vol d'un mal contagieux.
Il porte sous le toît qu'assiége la misère
Et ses modestes biens, et ce noble salaire
Que paie à ses talens un peuple admirateur ;
Ces tributs de la gloire, il les offre au malheur.

Mais, lui-même, au milieu de ses veilles pénibles,
A senti du fléau les atteintes horribles;
Il résiste, il combat : « Dieu ! pour les secourir,
» Laissez-moi vivre ; après, je consens à mourir. »
Pour affermir son cœur, quel est l'écrit sublime,
Pur et fécond modèle où sa vertu s'anime,
Où, rempli d'un respect toujours religieux,
Dans le loisir des nuits il attache ses yeux?
ŒDIPE ROI. Sa main sous la douleur tremblante,
Vient de marquer la scène où, d'une voix touchante,
Œdipe, pour le peuple implorant leurs secours,
Offre au dieux irrités et son trône et ses jours.
Ainsi, l'art qu'il chérit, les maîtres qu'il révère
Lui tracent des vertus l'exemple salutaire;
Traversant deux mille ans sans perdre son pouvoir,
La voix du vieux Sophocle a dicté son devoir.

Sur le lit douloureux, sa prévoyance active
Occupe, arrête encor son ame fugitive;
Son œil est attendri, mais on voit que ses pleurs
Ne sont pas répandus sur ses propres malheurs.
Il a calmé les cris, le trouble, l'épouvante,
Le vaste désespoir d'une cité mourante;
Parmi les malheureux dont lui seul est l'appui,
Il n'a rien négligé, rien oublié que lui.

Tant de soins cependant, tant d'efforts magnanimes
Ont sauvé du trépas d'innombrables victimes.
Le mal affreux s'arrête ; il mourra consolé,
Et ce cœur paternel, si long-tems désolé,
Offre l'hymne de grâce à la bonté divine.
Oh ! descends des hauteurs de la double colline,
Déité qui voyais, vengée d'un long affront,
Tes lauriers immortels reverdir sur son front !
C'est lui qui, le premier, rappela sur la scène
Ton génie oublié sous les débris d'Athène;
Ses écrits, ses vertus ont honoré ses jours :
Muse, tu peux sans crainte en remonter le cours.

Un ministre absolu que son siècle vit naître
Pour asservir la France et l'Europe et son maître,
Trop jaloux d'un laurier qu'il brûlait d'obtenir,
Et qu'à sa gloire immense il ne put réunir,

Voulut, aux vils censeurs dont l'impuissante ligue
Opposait au talent les clameurs de l'intrigue,
Joindre du fier Rotrou le suffrage imposant ;
Mais des palmes du Cid généreux partisan :

« Aux écrivains, dit-il, laissez l'indépendance,
» La liberté de l'ame échappe à la puissance.
» Consacré par la voix, par les pleurs de Condé,
» Sur tous les nobles cœurs son triomphe est fondé.
» Quand la patrie ensemble avec orgueil vous nomme,
» Grand homme, gardez-vous d'outrager un grand homme.
» Les talens sont sacrés ; fort de votre grandeur,
» Ne cédez pas le droit d'être leur bienfaiteur.
» Par cet usage auguste honorez la puissance ;
» La gloire de Corneille est celle de la France. »

Il dit, et confirma ce refus glorieux.
En sa tendre amitié, fidèle, ingénieux,
Déployant de son art et l'audace et l'adresse,
Dans les jeux de la scène il sut avec noblesse
Offrir à son rival un encens généreux (1),
Et Paris enchanté les admira tous deux.

Muse, si son génie osa rouvrir ton temple,
Que sur le lit de mort ton orgueil le contemple ;
C'est à toi, vierge auguste, à toi de recueillir
Et son souffle immortel et son dernier soupir ;
Viens, de sa faible main reconnaissons les traces.

« L'auteur de Venceslas à l'auteur des Horaces :
» Ami, tu l'as prévu, je partais sans retour ;
» J'ai combattu la mort qui me frappe à mon tour.
» Nos adieux fraternels en vain nous attendrirent,
» Tu ne m'arrêtas point ; nos ames s'entendirent !
» Je confie à toi seul, ami tendre, assidu,
» Le soin de consoler les cœurs qui m'ont perdu.
» Et mourant, sûr du moins de vivre en ta mémoire,
» Je laisse aux écrivains mon exemple et ta gloire.
» L'airain qui doit gémir sur chaque infortuné,
» Pour la vingtième fois depuis l'aube a sonné ;

(1) Dans sa tragédie de Saint-Genest.

» Quand la ...dra du ciel le décret inflexible,
» Il sonnera pour moi; je l'attendrai paisible. »

A peine il a tracé ces mots avec lenteur,
De la mort sur ses traits se répand la pâleur;
La plume qu'il guidait échappe à sa faiblesse;
Melpomène frémit : il meurt! et la déesse
Enveloppant son front d'un long voile de deuil,
De lauriers, en fuyant, a couvert le cercueil.

*Traduction du passage du second livre de l'*Énéide *qui décrit la mort de Laocoon.*

Mais à nos cœurs émus s'offre une autre infortune.
Laocoon, élu pontife de Neptune,
Sur la rive troyenne, en habits solennels,
Du sang d'un fier taureau consacrait ses autels.
Soudain (à ce récit tout mon cœur s'intimide)
Vomis par Tenedos dans un calme perfide,
Deux serpens, vers nos bords, ennemis monstrueux,
S'allongent sur les flots en orbes tortueux.
Tous deux, voguant de front, hors des ondes tremblantes,
Dressent leurs cols gonflés et leurs crêtes sanglantes;
Le reste de leurs corps plonge, et, fendant les eaux,
Déroule en mille tours leurs immenses anneaux.
L'onde écume et frémit : déjà les fiers reptiles
Touchent en menaçant nos campagnes fertiles.
Leur orbite sanglant roule un œil enflammé;
Leur langue siffle, et darde un trait envenimé;
Tout pâlit et s'enfuit : le couple affreux s'avance,
Court à Laocoon, sur ses deux fils s'élance;
Embrasse en longs replis ces enfans malheureux,
Les serre, les déchire, et s'acharne sur eux.
Le père vole armé : les monstres le saisissent,
De leurs liens étroits l'entourent, l'investissent,
Serrent deux fois ses flancs, deux fois son col nerveux,
Des cercles écaillés de leurs corps tortueux,
Et, dressant sur son front leurs têtes triomphantes,
Dominent fièrement leurs victimes mourantes.
En vain l'infortuné, dont les sacrés festons
Dégouttent de son sang et de leurs noirs poisons,

Veut rompre avec sa main leurs chaînes redoutables,
Et pousse vers les cieux des cris épouvantables.
Tel mugit un taureau, qui, du temple échappé,
Se dérobe en hurlant au fer qui l'a frappé.
Enfin les deux serpens abandonnent leur proie,
Vont au temple, où Pallas reçut l'encens de Troie,
Et déposent tous deux leur courroux meurtrier,
Sous ses pieds immortels et son saint bouclier.

LEGOUVÉ.

ENIGME.

LES nones et les rois me portent sur le front;
Robespierre en mourant me portait au menton;
Colin à certain jeu jouant avec Lison,
L'attrape, me détache et m'applique au tendron,
Au même lieu, de la même façon,
Que me porte toujours un petit dieu fripon.
Jeune fille et jeune garçon
Me portent sur le bras, quand la religion,
Après qu'ils ont souffert un salutaire affront,
Les oint de certaine onction.
Je deviens lors un précieux torchon
Qu'à l'église ils offrent en don.

S........

LOGOGRIPHE.

QUOIQU'EMBLÈME de la justice,
Quoiqu'emblême aussi de la loi,
La violence et l'injustice
Font souvent usage de moi.
J'arme la main du criminel;
Mais je le frappe sur l'autel
Où, par un arrêt légitime,
On l'envoie expier son crime.
J'ai six pieds bien comptés; combine, si tu peux;
Tu trouveras que trois d'entr'eux,

(Ce sont les trois derniers) te donnent
Ce que les six entiers moissonnent ;
Un mal qu'on gagne , deux oiseaux ,
Ce qui reste au fond des tonneaux ;
Ce que n'est pas un homme accablé de tristesse ,
Ce qui procure aux oiseaux la prestesse ;
Une plante , ce que l'on gagne avec le tems ,
Enfin ce que l'on voit échapper des volcans.

S........

CHARADE.

Mon premier est un substantif
Qui reverdit dans la saison des fleurs ;
Mon second est un adjectif
Qui convient aux amours et qui convient aux cœurs ;
Mon tout est un infinitif
Qui ne convient qu'aux grands seigneurs.

S........

---

*Mots de l'*Enigme *, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mousse* (matelot), *mousse* (écume), et *mousse* (herbe menue).

Celui du Logogriphe est *Femmelette.*

Celui de la Charade est *Délit.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ETUDES DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET DE CELLE DE LA GRÈCE ; de la constitution de la république d'Athènes et de celle de Lacédémone ; de la législation, des tribunaux, des mœurs et des usages des Athéniens ; de la poésie, de la philosophie et des arts chez les Grecs ; par PIERRE-CHARLES LÉVESQUE, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, professeur d'histoire au Collége impérial de France et dans la Faculté des lettres de l'Université impériale. — Cinq vol. in-8°. — A Paris, chez *Fournier* frères, libraires, rue Poupée, n° 7. (1811.)

IL est très-permis à un homme d'esprit, qui veut s'amuser un moment à soutenir un paradoxe, de s'écrier dans l'accès d'une feinte indignation :

> Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

Un pareil vers est très-bon dans un ouvrage qui n'est évidemment qu'un badinage ingénieux, parce qu'il n'y a pas un homme de bon sens qui puisse y être trompé ; mais nous avons vu ces hommes féroces et grossiers qui *travaillaient en révolution*, comme on s'exprimait dans ce tems-là, prendre cette idée au pied de la lettre ; c'était très-sérieusement qu'ils songeaient à nous délivrer des Grecs et des Romains ; déjà même ils avaient commencé à mettre à exécution ce beau projet, et ce n'est pas peut-être un des moindres maux qu'ils ayent faits. Cependant la même main puissante qui nous a délivrés d'eux, a rétabli, au contraire, par de solennelles institutions la culture des langues et de l'histoire des Grecs et des Romains, et c'est un bienfait dont la postérité ne devra pas être moins reconnaissante que la génération actuelle. En effet, c'est à cette culture que les peuples éclairés de l'Europe doivent la civilisation qui leur assure une supériorité incontestable

sur toutes les nations qui habitent le reste de la terre. L'étude de la littérature grecque et latine, qui a été une des causes les plus efficaces de cette civilisation, est encore, dans l'état présent de nos connaissances, nécessaire à son maintien et à ses progrès. Or il est bien démontré que, dans cette route, on ne s'arrête jamais impunément; une nation qui cesse de croître en civilisation, ne devient pas l'égale des peuples barbares; elle leur devient inférieure, et finit, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par être leur conquête et leur victime.

On doit donc accueillir avec quelque faveur les ouvrages qui, comme celui de M. Lévesque, ont pour but de porter une lumière plus sûre et plus abondante sur l'un des premiers et des principaux objets de nos études; qui, étant le fruit de longues et savantes méditations, tendent à donner plus de rectitude et de précision à nos idées et à nos connaissances sur les points les plus importans de l'histoire des anciens peuples. Si, comme on ne saurait en douter, l'expérience est le principal guide de notre raison, si nous trouvons dans ses leçons la règle la plus sûre de nos jugemens et de notre conduite, de quel prix ne doit pas être à nos yeux une étude qui nous met à même de suppléer, par les richesses accumulées dans une longue suite de siècles, à l'indigence à laquelle la nature semblait nous avoir condamnés, sous ce rapport, en renfermant notre vie dans des limites si étroites!

Mais ce trésor de faits précieux, qui nous est parvenu à travers tant de générations successives, ne nous a été transmis ni dans toute son intégrité, ni dans toute sa pureté. Le tems en a détruit des portions considérables; d'autres ont été altérés dans leurs sources par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Souvent les écrivains contemporains ont envisagé les événemens, dont ils étaient témoins, avec un esprit prévenu, ou trop peu éclairé pour les apprécier avec justesse; quelquefois aussi ils les ont falsifiés à dessein, au gré des passions diverses dont ils étaient animés. L'ensemble des moyens qui peuvent nous aider à démêler les erreurs produites par cette double cause, compose une science qui n'est née, pour ainsi dire, que de nos jours; c'est la critique historique,

destinée à faire de grands progrès entre les mains de ceux qui viendront après nous, parce qu'elle a besoin, pour assurer sa marche, du perfectionnement des connaissances de tout genre auxquelles l'esprit humain peut s'appliquer.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ait cru pouvoir entrer, à son tour, avec succès dans une carrière que le sage Rollin et l'illustre auteur du *Voyage d'Anacharsis* ont déjà parcourue avec gloire. Un autre point de vue, un but un peu différent, ont dû lui donner l'espérance que son travail, quoique portant sur des objets déjà traités par ces deux auteurs, ne serait ni sans intérêt, ni sans utilité. On avait déjà observé qu'un des inconvéniens du plan adopté par l'abbé Barthélemy dans son ingénieux et brillant ouvrage, c'est que, par la supposition même qui lui sert de base, il semblait s'être interdit, au moins en grande partie, le secours des lumières acquises depuis le quatrième siècle avant notre ère, époque où le prétendu voyage devait avoir eu lieu; de plus, un pareil cadre circonscrivait nécessairement beaucoup la période de l'histoire grecque que ce livre pouvait embrasser. Quant à Rollin, on convient généralement que cet écrivain, dont on ne saurait trop admirer le zèle pour l'instruction de la jeunesse, et dont on prise également le goût et la manière d'écrire toujours simple et attachante, n'a pas porté une critique assez sévère dans l'examen des faits qu'il adoptait. Une position différente, et même le titre modeste d'*Etudes* qu'il donne à son livre, faisaient à M. Lévesque une loi de discuter avec sévérité les faits ou les opinions de toute espèce qu'il avait à exposer, et lui donnaient le droit, comme il le dit lui-même, de ne pas se borner au rôle d'humble adorateur de tout ce qui porte la sanction de l'antiquité. C'est, en effet, sous ce rapport que son livre nous a paru véritablement utile et recommandable; c'est par la sage réserve qui en fait le caractère distinctif qu'il peut être plus particulièrement propre à former le jugement des jeunes lecteurs; ceux-même qui seraient tentés de lui reprocher un scepticisme peut-être un peu exagéré sur quelques points, hésiteront

sans doute encore à le condamner absolument, s'ils réfléchissent que la pente naturelle de l'esprit humain le porte, en général, vers un excès opposé, qui a souvent de plus graves inconvéniens.

Il serait au moins superflu d'entrer dans de grands détails sur un ouvrage dont le sujet est dès long-tems familier à la plupart des lecteurs instruits; il suffira donc ici de faire connaître en peu de mots ce qui compose les cinq volumes de M. Lévesque. Le premier contient des notions sur la Judée, et sur les vastes contrées de l'Asie qui n'ont été que peu connues des écrivains grecs et latins, ou même qui leur ont été tout-à-fait inconnues, comme l'Inde proprement dite, le Thibet, la Chine, le Japon, la Tartarie. L'auteur entre ensuite dans cette partie de l'histoire ancienne qui nous a été plus particulièrement transmise par les Grecs, et dont il ne nous reste malheureusement que des fragmens remplis d'obscurités et de difficultés de toute espèce. Telles sont les histoires des Phéniciens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Egyptiens, de ce dernier peuple sur-tout, de qui les lois, les opinions, les usages et les monumens chargés de figures symboliques (dont l'intelligence était peut-être perdue au tems même d'Hérodote), présentent à l'observation un phénomène unique et d'autant plus curieux, qu'il paraît n'avoir eu, sous tous ces différens rapports, aucun point de ressemblance avec aucune autre nation du globe. Quelle lumière ne jetterait pas sur la législation et la constitution politique des Juifs, par exemple, une connaissance plus parfaite de la forme du gouvernement chez les Egyptiens, au milieu desquels Moïse était né, et avait été élevé!

M. Lévesque a traité toute cette partie avec beaucoup de soin, et ce qui distingue particulièrement son travail de celui des écrivains qui l'ont précédé, c'est qu'il s'est aidé des lumières que lui fournissaient des vastes collections de faits recueillis par les modernes, et en général du progrès des différentes sciences dans le siècle précédent. Il a mis à contribution les précieux Mémoires de la Société asiatique de Calcutta, les Voyages les plus

récens en Egypte, etc.; et il est évident qu'en suivant cette marche, il a dû donner plus d'intérêt à ses vues et de précision à ses résultats. Il est même probable que le tems amènera de nouvelles lumières sur ces objets importans, et que les efforts des savans chez tous les peuples éclairés de l'Europe, dirigés aujourd'hui par des méthodes plus sûres, éclairciront plusieurs difficultés qui nous arrêtent encore; mais ce qu'on pourra recueillir de l'histoire des anciens peuples ne sera jamais que le débris d'un vaste naufrage; et Bacon, qui avait porté un coup-d'œil si profond sur toutes les parties des connaissances humaines, en désignant celle-ci sous le nom d'*Histoire imparfaite*, reconnaissait que cette imperfection est le résultat nécessaire de la nature même des choses.

L'histoire de la Grèce, à partir des tems héroïques, celle de la Sicile et de la Macédoine jusqu'au règne d'Alexandre, et depuis cette époque, l'histoire d'Athènes, de Lacédémone et de la ligue Achéenne, jusqu'à la réduction de la Grèce entière en province romaine; enfin l'histoire de la dynastie des Ptolémées en Egypte, jusqu'à la réunion de ce pays à l'Empire romain, tels sont les objets compris dans les trois volumes suivans de l'ouvrage de M. Lévesque. Le cinquième, présente un tableau rapide du développement des différens genres de connaissances, d'arts et de sciences chez les Grecs, depuis Homère, Hésiode et les poëtes cycliques, jusqu'au cinquième siècle avant notre ère, et des notices intéressantes sur tous les hommes célèbres qu'a fournis, dans toute cette période, ce pays si fécond en génies et en talens de toute espèce. Le plan adopté par l'auteur, lui laissait la liberté de traiter avec plus d'étendue les objets qui lui paraissaient les plus dignes de fixer l'attention, et de s'arrêter sur ceux dont le développement lui semblait le plus utile, sans s'assujétir à cette juste proportion qu'il aurait fallu établir entre les diverses parties d'une histoire suivie et régulière. Ainsi il a donné avec plus de détail et d'étendue l'histoire de la guerre des Mèdes et celle de la guerre du Péloponèse; et ce sujet appartenait de droit à l'écrivain à qui nous devons la

meilleure traduction de Thucydide qui ait été faite en notre langue.

Dans un autre genre, on trouvera beaucoup d'intérêt et de sagacité dans la manière dont il a traité la question de l'ancienneté des inscriptions et de l'écriture chez les Grecs. M. Lévesque adopte et appuie de nouvelles preuves l'opinion avancée, il y a quelques années, par le célèbre M. Wolf dans ses prolégomènes sur l'Iliade d'Homère; et quelque paradoxale que cette opinion paraisse au premier abord, il faut convenir qu'il s'en faut beaucoup que ceux qui l'ont combattue, l'aient réfutée d'une manière victorieuse. Il reste au moins très-douteux que l'écriture fût connue du tems d'Homère, et très-probable que l'usage n'en était pas universellement répandu parmi les Grecs à cette époque.

On trouvera également de l'exactitude, de la clarté et de la précision dans ce que l'auteur dit de la constitution de la république d'Athènes, des mœurs et des usages des Athéniens; ces détails, qui ont le mérite d'être puisés aux sources par un écrivain dès long-tems familiarisé avec la lecture des historiens grecs, seront surtout utiles aux jeunes gens qui s'occupent de ce genre d'études; et certes on peut en croire l'auteur lui-même, lorsqu'il dit, avec ce ton de candeur et de modestie qui accompagne ordinairement le véritable mérite, « que » son travail ne sera pas sans utilité pour une classe nom» breuse de lecteurs, qui du moins y trouveront l'avan» tage d'acquérir en peu de tems des connaissances » qu'il n'a pu se procurer à lui-même que par un assez » long travail, quelque méditation et beaucoup de loisir. » Dans les notices sur les hommes célèbres, poëtes, orateurs, philosophes, artistes, etc., dont M. Lévesque a esquissé la vie en traits rapides et caractéristiques, les pensées et les anecdotes sont choisies avec discernement et avec goût, et si quelquefois le style n'a pas toute la correction ou toute la précision qu'on pourrait désirer, il faut l'attribuer sans doute à la forme même de l'ouvrage composé d'un nombre infini de pièces de rapport, d'extraits destinés d'abord à l'utilité particulière de l'au-

DE LA SEINE

teur, et dans lesquels il pouvait sans inconvénient se permettre quelques négligences.

Ses réflexions générales sur les faits ou sur les personnes sont d'un esprit sage et sincèrement ami de la vertu et de la saine morale, et j'hésiterai d'autant moins à me permettre quelques remarques critiques sur un ou deux points sur lesquels je ne partage pas l'opinion de M. Lévesque, qu'il est aisé de voir que partout il a eu en vue de dire uniquement ce qu'il croyait utile et vrai.

« Les Juifs, dit-il, eurent des supplices trop rigou-» reux; mais c'est un reproche qu'ont également mérité » et que méritent encore de nos jours tous les Orientaux; » cet excès de rigueur dans les peines est né de l'hor-» reur qu'inspire le crime, et du désir de le réprimer. » J'avoue que cette réflexion ne me paraît pas juste : la rigueur des peines, par-tout où elle est établie, prouve la dégradation et la férocité des mœurs; elle a sur-tout lieu lorsque le peuple se trouve divisé en deux classes, entre lesquelles il y a une inégalité hors de toute proportion, comme cela a été, de tout tems, chez les Orientaux, comme cela est encore dans les colonies, quoique ces colons qui infligent des punitions si atroces à leurs nègres ne soient assurément pas des hommes plus vertueux que leurs compatriotes d'Europe, plus révoltés de l'idée du crime, et plus animés du désir de le réprimer.

Plus loin, M. Lévesque regarde la défense faite aux Juifs de prêter à intérêt, et l'obligation de donner aux pauvres, tous les trois ans, la dîme de leurs bénéfices, et tous les sept ans le produit de leurs terres, comme des preuves que leur législation ne le cédait en sagesse à aucune des législations antiques. « Aider les indigens, » dit-il, fut une vertu chez les autres peuples; chez le » peuple d'Israël, ce fut une obligation légale, etc. » Cette manière de voir n'est peut-être pas encore très-juste. On ne saurait discuter les lois des Juifs, par rapport aux Juifs eux-mêmes, dans les tems dont la Bible nous retrace l'histoire, puisqu'ils furent, pendant toute cette période, dans un ordre de choses surnaturel; mais il est certain qu'en général, le législateur qui met une obligation légale à la place d'une vertu se trompe beau-

coup ; et dans la question présente, par exemple, plus la taxe imposée aux riches, en faveur des pauvres, sera considérable, plus on diminuera chez les uns le sentiment de la compassion, et chez les autres celui de la reconnaissance. Si, comme on le dit, la taxe établie en Angleterre pour les pauvres, est devenue, par son accroissement aussi rapide qu'effrayant, une des plaies considérables de l'Etat, ce fait très-remarquable prouverait beaucoup contre l'assertion de M. Lévesque.

Au reste, ces observations, que je soumets à l'auteur lui-même, n'intéressent nullement la partie essentielle de son ouvrage, et j'ai cru pouvoir les hasarder, uniquement parce que dans un livre dont le caractère distinctif est l'amour de la vérité, et l'attention continuelle à ne donner pour certains que les faits qu'on a soumis à une critique sévère, des idées peu exactes, ou des opinions fausses sur quelques points, qui ne sont pourtant pas indifférens, peuvent avoir plus d'inconvéniens que partout ailleurs. En un mot, les écrivains destinés, comme M. Lévesque, à faire autorité par la vaste étendue de leurs connaissances, par la sagesse et l'impartialité bien connues de leur caractère, sont précisément ceux dont il est le plus important de réfuter les erreurs, ou du moins dans les ouvrages desquels il peut être le plus utile de signaler ce qu'on regarde comme des erreurs.

THUROT.

EUGÉNIE ET MATILDE, ou *Mémoires de la famille du comte de Revel*; par l'auteur d'*Adèle de Senange*. — 3 vol. in-12. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *F. Schoell*, rue des Fossés S^t-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

C'EST peut-être faire un singulier éloge d'un roman que de dire qu'il ne contient rien de romanesque ; mais l'histoire d'Eugénie et de Matilde mérite trop bien cet éloge pour qu'on ne lui en fasse pas l'application. Après les romans passionnés, comme l'*Héloïse*, où le charme d'un style admirable élève l'ame au-dessus des situations communes, et l'attache d'une manière irrésistible à des

êtres de pure imagination, les ouvrages de ce genre que l'on reprend avec le plus de plaisir, que l'on relit avec le plus d'intérêt, sont ceux qui, dans une intrigue naturelle et attachante, offrent le tableau fidèle des mœurs d'une nation, ou d'une certaine classe de la société à une époque distincte et bien caractérisée. Tels sont, parmi beaucoup d'autres, chez les Anglais *Tom-Jones* et *Clarisse*; chez nous *la Princesse de Clèves* et *Gilblas*. Le nouveau roman d'*Eugénie et Matilde* possède éminemment cet avantage; mais de plus, l'époque choisie par l'auteur transporte naturellement ses personnages dans des situations très-différentes de celles pour lesquelles ils avaient été élevés: du monde dans la retraite, du bonheur dans l'infortune, de la richesse dans la pauvreté. Ce changement de position les montrant sous des faces nouvelles et imprévues pour eux-mêmes autant que pour le lecteur, développe, pour ainsi dire, les derniers replis de leurs caractères, et les peint, par leur conduite, mieux que n'auraient pu le faire vingt volumes de réflexions morales. Voici, en peu de mots, le fond de l'intrigue. M. de Revel, homme de qualité, jouissant d'une fortune considérable, mais qui est substituée à l'aîné de sa maison, désire vivement un fils. Le sort, contre ses vœux, le rend successivement père de trois filles, dont la naissance contrarie beaucoup ses projets. Il se débarrasse de la première en la confiant à M^me^ de Coucy, sa belle-mère. M^me^ de Revel obtient de garder la seconde. La troisième est mise au couvent et destinée à prendre le voile. Ces trois genres d'éducation si divers amènent des résultats bien différens. Ernestine, élevée par M^me^ de Coucy dans les prétentions de tout genre, devient une personne toute factice, toute pénétrée de son propre mérite, et se souciant très-peu des autres. Matilde, unique attachement, unique espoir de sa mère, est un véritable enfant gâté. Vive, étourdie, incapable de réflexion, elle a la plus mauvaise tête et le meilleur cœur du monde. La seule Eugénie, élevée dans la retraite, a toutes les vertus, toute la douceur que la religion donne aux ames tendres. Ignorant le monde, et n'ayant jamais connu de bonheur hors de l'enceinte

de son couvent, elle consent aisément, sans regret; sans inquiétude, à devenir religieuse. Le moment où elle prend le voile est un des plus touchans que l'on puisse imaginer.

Il était nécessaire de faire connaître avec détail ces trois caractères; car c'est de leur seule diversité que naissent toutes les peines intérieures de la famille et toutes ses consolations. Mme de Coucy, la belle-mère, marie son élève Ernestine à un M. de Sanzey, homme froid, égoïste, qui n'aime que lui-même et sa fortune. M. de Revel veut aussi marier Matilde; mais cette charmante enfant s'est attachée à sa sœur Eugénie avec la plus vive tendresse. Elle veut toujours la voir, ne jamais la quitter; elle veut se faire religieuse avec elle, et M. de Revel, contrarié par ce projet, ne parvient à l'en distraire que par le secours de la bonne Eugénie. Il ose charger Eugénie de dissuader Matilde; et c'est le premier service que cet enfant sacrifié rend à un père qu'à peine elle a connu.

Cependant la révolution arrive, les couvens sont ouverts, et les religieuses sont forcées de les abandonner. Eugénie quitte sa retraite avec regret et rentre dans sa famille. Bientôt le mari de Matilde est contraint d'aller rejoindre les émigrés. Les troubles augmentent; tout le reste de la famille est aussi forcé de sortir de France et se réfugie à Bruxelles. L'éclat et le luxe qui régnaient alors dans cette ville, parmi les émigrés, ont bientôt épuisé des ressources qui ne se renouvellent point, et qu'une sécurité imprévoyante avait fait regarder comme bien suffisantes pour la durée d'une révolution que l'on supposait ne pouvoir être que passagère. Enfin la cruelle vérité les détrompe. Proscrits, ils sont obligés de fuir à l'approche des colonnes françaises. M. de Revel, ruiné, n'ayant presque plus de ressources présentes, et privé de tout espoir pour l'avenir, s'efforçant de cacher sa situation à sa famille, lui cherche, trop tard, une retraite moins dispendieuse, et s'arrête avec elle dans un pauvre village du Holstein. Pendant ce voyage, la bonne Eugénie devient déjà leur unique consolation. Habituée à se contenter de peu, à recevoir avec reconnaissance

tout ce que le ciel lui donne, elle seule se trouve assez bien pour n'avoir à songer qu'aux autres. N'ayant jamais porté ses regards ni même ses pensées au-delà de l'enceinte où elle a été élevée, tout ce qu'elle voit l'émeut, toutes ses sensations deviennent des sentimens. Ce tableau des premiers mouvemens d'un cœur qui s'ouvre à toute la nature est d'un charme inexprimable, et dont la vérité sera bien sentie par ceux qui ont eu le bonheur d'éprouver ou même d'observer de semblables situations.

Cependant la famille du comte de Revel n'est pas tout-à-fait abandonnée dans sa fuite. Il lui reste un ami, un seul; et c'est encore à Eugénie qu'ils le doivent. Un seigneur polonais, Ladislas, a vu Eugénie à Bruxelles. Il en est devenu éperdûment épris, et l'attachement dont il est pénétré pour elle s'étend sur toute sa famille. Eugénie l'aime, en croyant n'aimer que la vertu; mais elle est bien éloignée de s'avouer ce sentiment. L'engagement religieux qui la lie est sacré pour elle; elle ne songe même pas que l'on puisse tenter de le rompre. Ladislas n'osant lui offrir son amour lui dévoue au moins son existence en suivant sa famille; et ne pouvant engager le comte de Revel à partager sa fortune, il partage au moins leur détresse. Cette famille, jadis si brillante, maintenant rassemblée sous un humble toit, trouve en elle-même et dans l'amitié de Ladislas des adoucissemens qu'elle n'avait pas connus, pas même imaginés. Ce changement des ames, ce rapprochement des caractères opérés par le malheur, est d'une vérité aussi juste que profonde.

Cependant la tristesse d'Eugénie, l'affaiblissement de sa santé, dévoilent malgré elle le secret de la passion qui s'est emparée de son cœur. Alors Ladislas se décide à exposer au comte de Revel ses projets et ses vœux : il lui demande la main d'Eugénie; ce malheureux père, désarmé par l'infortune, se repentant d'avoir engagé l'avenir d'un enfant qui fait aujourd'hui sa consolation la plus chère, n'écoute plus que les sentimens de la nature, et promet de faire relever Eugénie de ses vœux, en rejetant sur lui seul l'imprudence d'un engagement prématuré; mais la personne la plus difficile à persuader,

c'est Eugénie elle-même. Comment lui faire concevoir cette possibilité, et sur-tout la faire consentir à de pareilles démarches? Un entretien avec Ladislas, entretien raconté de la manière la plus touchante, achève de l'éclairer sur les mouvemens secrets de son cœur et de l'effrayer sur leurs conséquences. Vaincue, mais non persuadée, elle cède aux vœux de toute sa famille. Elle paraît consentir aux démarches que son père veut tenter pour elle, mais jusque-là elle exige que Ladislas s'éloigne; celui-ci part pour la France. Il va rejoindre Edmond, l'époux de Matilde. Edmond est tué dans un combat; Ladislas, fait prisonnier, est sauvé de la mort par un officier français, qui lui rend la liberté au péril de sa vie. Ce n'est qu'après plusieurs mois qu'il peut aller rejoindre ceux qui lui sont si chers, et leur porter la nouvelle de la mort d'Edmond; mais pendant cette absence, pendant ce tems qu'il n'a pas pu veiller sur leur sort, la famille d'Eugénie est tombée d'infortune en infortune jusque dans la détresse la plus profonde. Matilde, instruite de la mort de son mari, est absorbée dans la douleur. Sa sœur Ernestine ne pouvant supporter la pauvreté avec ses parens, les a depuis long-tems quittés pour aller rejoindre en France son mari, ou du moins sa fortune. Eugénie seule s'est dévouée pour ses parens malheureux; elle les a soignés, nourris de son travail, et par une combinaison aussi profonde que touchante, cette enfant si long-tems oubliée, si cruellement sacrifiée dès sa naissance, devient leur unique ressource et leur dernier soutien; mais la pauvre Eugénie, accablée de tant d'efforts, de tant de peines diverses, malheureuse du malheur des autres, et déchirée intérieurement par des chagrins qu'elle ose à peine s'avouer, Eugénie succombe enfin à ses douleurs. Epuisée, elle tombe dans une maladie de langueur que le retour même de Ladislas ne peut guérir. En vain lui fait-on espérer sa liberté; la sainteté de ses engagemens, renouvelés encore avant sa sortie du cloître, se représente sans cesse à son esprit; elle les voit sans cesse, et les voit sacrés, irrévocables. Un vieil ecclésiastique qu'elle fait appeler les lui rappelle encore avec plus de force, et achève ainsi de détruire

dans son cœur jusqu'aux dernières illusions de l'espérance. Alors la religion, et la crainte du désespoir de Ladislas, la conduisent à l'effort le plus sublime : elle demande à Ladislas de servir de père au fils de sa sœur; elle veut l'unir à Matilde de ses mains mourantes; mais la mort la préserve elle-même de cette dernière souffrance, et elle meurt avant d'avoir formé ces nœuds.

Tel est le cadre de ce roman; mais un pareil extrait n'est, pour ainsi dire, que le squelette d'un corps animé. Ce que je ne puis peindre, ce dont je ne saurais donner une idée, c'est la vérité de tous les sentimens dont l'auteur a su animer ses personnages; c'est la délicatesse exquise des pensées, la justesse des réflexions, et le talent d'observation qui les trouve. Je ne répéterai pas que tout le monde a vu un M. de Revel, une M^me^ de Coucy, et un M. de Sanzey; mais je dirai que l'on doit rencontrer souvent dans le monde de pareils caractères, car ils ont cet air de vérité que l'on trouve toujours à un portrait ressemblant. On dit que le tableau des diverses époques de l'émigration est aussi d'une ressemblance frappante. Cette légèreté des Français, toujours en fêtes, même dans l'exil; la noblesse de leurs sentimens croissante avec le malheur, leur fuite précipitée, et ce sentiment de la patrie qui leur inspire encore une fierté secrète au récit des victoires remportées par les troupes françaises, toutes ces choses parfaitement vraies et puisées dans la nature, sont retracées dans ce roman avec la plus grande fidélité; et, ce qui n'est pas moins remarquable, elles le sont sans fiel, sans aigreur, sans regrets, comme aurait pu les dire un simple habitant du pays qui aurait secouru ces infortunés.

Beaucoup de personnes, comparant l'auteur à elle-même, demanderont sans doute : ce nouveau roman vaut-il mieux qu'Adèle de Senange? Ces deux ouvrages ne doivent point se comparer. Adèle est, pour ainsi dire, un tableau d'intérieur : c'est le détail doux et touchant du premier amour de deux ames pures, mais vives et sensibles; on le lit, on s'en souvient, et on aime à le relire encore. Ici on retrouve aussi une peinture du même genre, mais plus forte et plus énergique. Ce n'est pas

seulement une première union, et, si je l'ose dire, un obstacle mortel qui s'oppose à l'amour de Ladislas et d'Eugénie ; c'est une barrière insurmontable, éternelle, que l'honneur même leur défend de rompre. De là un caractère nécessairement plus profond et plus sombre dans le développement de cette passion ; de là l'inévitable malheur qui la termine. Mais de plus, l'opposition naturelle et vraie des trois sœurs, si diversement élevées, l'influence de cette éducation sur le bonheur ou le malheur de leur famille et sur leur propre destinée, les changemens que cette influence et celle des événemens produisent dans les caractères des autres personnages, tout cela se rattachant d'une manière nécessaire à l'action principale, la rend nécessairement plus forte et plus savante. En un mot, dans Adèle il n'y a que l'intérêt de l'amour ; dans Eugénie et Matilde, il y a l'intérêt de l'amour et celui de la raison tout-à-la-fois.

Au reste, comme un critique fidèle ne doit être que l'écho du public, je dois dire que cet ouvrage tient les esprits très-divisés. Les uns y remarquent la vérité des caractères, d'autres préfèrent le pathétique des situations ; il en est qui sont plus sensibles à la finesse des pensées et à la justesse des expressions. Le seul point sur lequel on s'accorde, c'est que le roman d'Eugénie et Matilde est une production très-distinguée, qui a et qui mérite un grand succès. Z.

SUR LE TEMPLE DE JÉRUSALEM.

J'ai déjà eu occasion de parler de l'*Hiéron* des Grecs (lieu consacré à un dieu ou à un héros) ; j'ai démontré que leur Hiéron ressemblait quelquefois à une ville ; que l'on y voyait des édifices et monumens considérables ; des temples, des prytanées, des *agora* ou places publiques, d'immenses bois sacrés qu'embellissait un peuple de héros, et où l'on célébrait, soit dans le stade, soit dans l'hippodrome, au milieu d'une multitude immense, les jeux les plus solennels. J'ai observé que l'Hiéron, *lieu sacré*, le naos, *temple* (partie de l'Hiéron), et l'enceinte (*peribolos*), présentant chacun des idées très-différentes, ne

pouvaient s'exprimer par le seul mot *temple.* Je ne connais qu'une circonstance (ou deux au plus), où l'usage ait consacré le mot *temple* et l'ait pris dans l'acception la plus étendue ; c'est lorsque nous parlons du temple de Jérusalem. Cependant même alors, en respectant l'usage, il faut regretter qu'il ait prévalu.

Don Calmet, Prideaux, un savant moine espagnol, le Maistre de Sacy, et d'autres encore, ont commenté d'après Ezéchiel la description du temple de Jérusalem ; mais dans presque tous, je me vois fréquemment arrêté par une confusion d'idées qu'il faut attribuer à la confusion des termes. A tout moment ils emploient le mot *temple* pour désigner : 1° tout le terrain appelé par Ezéchiel (ch. 40 *sq.*) la maison du seigneur ; 2° le temple proprement dit.

Ch. 43, vers. 23, le Maistre de Sacy nous disant que le *temple* avait deux portes, et le sanctuaire deux, rend fidélement l'hébreu d'Ezéchiel ; mais, ch. 43, v. 4, pourquoi cessant d'être fidèle, se sert-il du mot temple (*naos*), pour désigner ce qui n'est point du tout *le temple* proprement dit ? *La majesté du seigneur,* dit Ezéchiel, *entra dans le temple par la porte qui regardait l'orient.* S'agit-il ici du temple proprement dit, ou de toute l'enceinte sacrée appelée par Ezéchiel *la maison du Seigneur* (*peribolos oicou*, trad. grecq. ch. 40, v. 5 ; ch. 41, v. 6, 7, 10, 13, 14 et *passim*) ? Voilà une question qu'il est naturel de se faire. Pour y répondre, consultons le texte hébreu. Il porte : *La gloire du Seigneur, la gloire du Dieu d'Israël entra dans sa maison.* Alors, au lieu d'un mot qui particularise, nous avons un mot qui généralise, une idée grande et noble. Ce n'est pas dans le temple, proprement dit, qu'apparaît la gloire du Seigneur ; elle remplit la maison toute entière, l'enceinte immense du temple de Jérusalem. *Fils de l'homme,* dit alors à Ezéchiel le Dieu d'Israël, *tu vois le lieu de mon trône, le lieu où je poserai mes pieds. A l'avenir la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom en commettant des fornications, en déposant dans mon temple les cadavres de ses rois* (1).

(1) Ce qui dans l'hébreu signifie monumens où sont déposés les cadavres des rois, le grec le rend par *phonois*, Sacy par *in excelsis*, *hauts lieux*, ce qui ne rend pas l'hébreu *bom*, mot répondant aux *bomos* des Grecs. On a souvent reproché à l'Ecriture-Sainte d'offrir à côté des morceaux de la plus haute poésie, des idées triviales, et

Non, encore une fois, ce n'est pas le temple seulement ; c'était l'enceinte toute entière que le Seigneur voulait purifier. On commettait, dans cette enceinte sacrée, comme autrefois dans les enceintes profanes de Jupiter à Olympie, d'Apollon à Delphes, de Vénus à Babylone (Hérodote 1, 199), et dans d'autres *Hiérons*, de honteuses fornications. Près des autels du vrai Dieu, se plaçaient et les images des faux dieux, et les sépulcres des rois d'Israël, monumens de mort ridiculement placés près du Dieu vivant, monumens d'orgueil qui, par leur magnificence et leur élévation, semblaient affecter une insolente rivalité avec les autels du vrai Dieu. C'est à ces impiétés que le Seigneur veut mettre fin. Le Maistre de Sacy est donc inexact, et son inexactitude est nuisible, non-seulement sous le rapport historique et littéraire, mais encore sous le rapport des arts. Lorsque le Seigneur indique à Ezéchiel la dimension de toute l'enceinte (*maison par excellence*), et que Sacy emploie le mot *temple*, à quelle partie de la maison ou enceinte totale de Jérusalem l'artiste appliquera-t-il les dimensions ?

Quand le Seigneur conduit Ezéchiel dans le temple, proprement dit, pour en indiquer les dimensions, le Grec (ch. 41, v. 1, 4.) emploie le mot *naos*, temple. S'agit-il des dimensions, non du temple, mais de l'enceinte totale, il emploie le mot *oikos*, maison (ch. 41, 5, 6, 7, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 19) ? Pourquoi donc Sacy et autres savans ont-ils représenté ces deux mots si différens par un seul et même mot ?

Conclusion. Je conseillerais donc aux historiens et autres qui auraient à parler du temple de Jérusalem, d'appeler *temple* le temple proprement dit, et l'enceinte toute entière, qui parut une ville à Ezéchiel (ch. 40, v. 2), *maison du Seigneur*, ou du moins d'éviter le mot *temple* pour

---

pour le moins bizarres ; mais la faute n'en est pas aux génies inspirés de qui nous les tenons, mais à leurs interprètes. Qui, par exemple, ne trouvera pas ridicule cette pensée : *Spiritus Dei ferebatur super aquas?* Avertissez que *Dei* en latin, comme *Dios* en grec, signifie *grand, élevé, fort, véhément*, alors naîtra cette version raisonnable : *Un vent impétueux régnait sur les eaux*. Quel service on rendrait aux lettres, et sur-tout à la religion, si l'on s'empressait de corriger toutes les inepties que l'on attribue à l'Ecriture, et qui donnent lieu ou à une admiration déplacée, ou à une censure impie ?

désigner l'enceinte toute entière. Je conseillerais pareillement, sous peine de se rendre inintelligible, de franciser l'*Hiéron* des Grecs, et d'imiter Cicéron latinisant des termes grecs qui n'avaient pas d'équivalents dans sa langue. J'aurai occasion de prouver que dans l'Anacharsis de l'illustre M. Barthélemy, dans les légendes géographiques, etc., etc., etc., le mot *temple* et *chapelle* pour l'*Hiéron* (quelquefois aussi étendu qu'une ville) embarrasse et trouble ceux des lecteurs qui aiment à comprendre.

P. B. Gail, *membre de l'Institut impérial.*

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Mœurs et usages. — Nous avons promis de revenir sur les fêtes de Long-Champ qui ont brillé cette année d'un éclat dont on avait depuis long-tems perdu le souvenir. On sait que dans le principe cette promenade, pendant la semaine sainte, avait un but religieux; c'était une espèce de pélerinage à l'abbaye de Long-Champ, où les fidèles se rendaient pour entendre l'office divin et dont on écartait soigneusement toute idée de luxe et de plaisir. Au bout de quelques siècles on imagina, pour ranimer la ferveur qui se refroidissait un peu, de faire chanter le *Stabat* par la plus jolie religieuse, ou du moins par celle qui avait la plus belle voix: ce fut alors un objet de curiosité; depuis 40 ans environ, ce n'est plus qu'une occasion de luxe. L'abbaye de Long-Champ, instituée en 1261, sous la protection de Sainte-Claire, eut pour fondatrice Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, qui y fut béatifiée en 1521, par Léon X. Après environ six siècles d'existence, ce couvent fut enveloppé, au commencement de la révolution, dans la réforme générale des communautés religieuses, et le souvenir même en serait déjà perdu s'il ne se rattachait aux fêtes annuelles qui lui doivent leur origine. Celles de cette année feront époque parmi les plus brillantes; la journée du vendredi, sur-tout, n'a rien laissé à désirer: tous les arts tributaires de la mode ont contribué de leur mieux à l'embellir. A deux heures s'est établi un concours véritablement extraordinaire de voitures, de cavalcades et de promeneurs à pied. Parmi les équipages, on admirait

tour-à-tour les élégantes calèches à parapluie de Pauly, les riches berlines d'Ablou, les légers karricks de Leduc, les superbes attelages de Rivierre, les brillantes livrées de Walter et de Thomassin. Les fils de la fortune employaient toutes les ressources du luxe, du bon et même du mauvais goût pour fixer sur eux les regards d'une foule innombrable de spectateurs de toutes les classes, rangés en double haie depuis la place de la Concorde, jusqu'à la barrière des Champs-Elysées. Les grands seigneurs y déployaient sur les panneaux de leurs voitures des armes nouvellement peintes par Devaux; les ambassadeurs s'y distinguaient par les formes d'un luxe étranger; les financiers par l'embonpoint de leurs gens, par l'éclat de leurs couleurs; les gens de robe par la pesanteur et la mauvaise tenue de leurs chevaux; les femmes galantes par l'affectation de leur toilette et les grâces de leurs jokeys. Tandis que les deux files de voitures s'avançaient aux pas en côtoyant les allées latérales réservées aux piétons, un tourbillon de jeunes gens à cheval, au milieu de l'avenue, allait, venait en tous sens, et formait cortége à quelques équipages privilégiés qui la parcouraient avec la rapidité de l'éclair.

L'extrême variété que les femmes ont déployée dans leur toilette, à la promenade de Long-Champ, ne permet guères d'entrer sur ce point dans des détails dont le résultat offrirait tout au plus un portrait et jamais un tableau. Disons donc seulement que ce qu'on y a remarqué de plus élégant et de plus nouveau, c'est une coiffure connue depuis sous le nom de *corbeille de Flore*, dont l'invention est en ce moment un sujet de dispute et de rivalité entre deux belles, et doit, à ce qu'on assure, fournir le sujet d'une épopée badine à un jeune poëte ami de ces dames.

— Les fêtes de juin, dont les préparatifs se commencent, ont ralenti ceux que l'on fesait pour la campagne, où la plus grande partie des propriétaires ne se rendra pas avant les premiers jours de juillet. On ne sait encore rien de positif sur la nature de ces fêtes dont les détails ne sont pas définitivement arrêtés, mais on est déjà certain qu'elles seront dignes par leur éclat et leur magnificence de l'événement mémorable qu'on y doit célébrer. On parle d'illuminations supérieures même à celles qui ont eu lieu l'année dernière, pour les fêtes du mariage, d'un feu d'artifice de la composition du sieur Ruggieri qui doit y employer des procédés nouveaux; on croit que la première distribution solennelle des prix décennaux datera de cette

grande époque, et l'on annonce l'arrivée prochaine d'une foule d'étrangers de marque, et de nombreuses députations des départemens, chargées d'apporter aux pieds d'un trône resplendissant de gloire, l'expression des sentimens et des vœux de la France entière.

Aux Rédacteurs de la Chronique.

Messieurs, j'ai la plus grande confiance en vous, et je vous regarde comme les véritables arbitres du bon ton et des convenances; veuillez donc éclairer mon incertitude sur un point très-important, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la réputation et de la santé. Pour ne point abuser de votre tems et de votre complaisance, je poserai la question en très-peu de mots. J'habite ordinairement la province; obligée de suivre mon mari dans la capitale où ses affaires l'on appelé et le retiendront quelques mois encore, ma santé, très-délicate, a souffert de ce déplacement, et mon médecin m'a recommandé l'exercice. Comme je ne connais personne dans cette grande ville, et que je demeure dans le voisinage des Tuileries, je ne manque guères, lorsque le tems le permet, de faire seule deux ou trois fois le tour de ce beau jardin, et cette promenade journalière me fait un bien infini. Après cela, croiriez-vous, Messieurs, que mon mari m'engage à y renoncer, et cela, sous prétexte qu'une femme qui n'a pas cinquante ans ne peut se promener seule, à Paris, sans donner d'elle une idée très-défavorable? Il est bien vrai que j'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de m'apercevoir, dans mes promenades, que j'étais l'objet d'une attention particulière; mais je vous avouerai franchement que j'expliquais cette curiosité d'une manière beaucoup plus flatteuse pour mon amour-propre. Mon mari n'est point galant, il tient à son opinion; mais en matière pareille il ne fait pas autorité pour moi, et je continuerai à me promener *seule* jusqu'à ce que vous ayez fait connaître votre décision.

J'ai l'honneur d'être, etc. VICTORINE DE M.

Quoique nous soyons assez généralement disposés à donner raison aux femmes contre leurs maris, nous croirions manquer à la confiance que nous accorde notre aimable correspondante, si nous étions cette fois, d'un autre avis que son époux. Il est très-vrai qu'une jeune femme, à Paris, ne peut se montrer seule dans une promenade publique; non-seulement cela n'est point de bon ton, ce qui ne

veut pas dire grand-chose, mais cela n'est point convenable; et par conséquent il faut s'en abstenir; car, s'il est permis de braver la mode, il ne l'est pas de braver l'opinion. Maintenant, si Mme M.... nous demande pourquoi l'usage qui défend aux femmes de se promener seules, leur permet de se montrer par-tout accompagnées de plusieurs jeunes gens, et, qui pis ait, d'un seul; nous répondrons que nous ne sommes point chargés de rendre compte de toutes les contradictions de nos mœurs, et qu'après tout il y a des choses très-innocentes en elles-mêmes qu'on ne doit point faire par la seule raison qu'elles sont dans les habitudes de gens avec lesquels il faut éviter toute comparaison.

— Les propriétaires du Jardin Turc, justes appréciateurs de la constance des habitans du Marais, ont cru devoir augmenter leur local, et dans l'impossibilité d'en étendre la surface, ils ont imaginé de s'agrandir en hauteur, pour n'avoir rien à démêler avec les voisins. En conséquence ils ont élevé d'un étage leurs chaumières, leurs belvédères, leurs kiosques et leurs cabinets. La jolie salle en verres de couleurs est exhaussée d'un entresol décoré avec beaucoup de goût et d'élégance. En parcourant ce lieu vers le soir, à l'heure où la foule des habitués s'y rassemble, nous avons remarqué qu'habituellement les salles éclairées sont remplies de graves pères de famille au milieu de leurs enfans; les allées un peu sombres, de jeunes époux; quant aux bosquets, beaucoup plus peuplés encore, l'obscurité profonde et le silence qui y règnent, ne nous ont pas permis de distinguer à quelle classe de la société appartiennent ceux qui s'y réunissent.

— Rien de plus cher que les procédés économiques; on est convenu de cela depuis long-tems; ce qui n'empêche pas que les *inventions économiques* ne se multiplient chaque jour; d'où l'on peut conclure qu'il y a toujours dans cette grande ville la quantité de dupes nécessaires pour alimenter les fripons et les charlatans qui s'y trouvent; tandis qu'il est rare qu'il s'y rencontre un nombre de bons esprits assez considérable pour enrichir ou même pour encourager les auteurs d'une découverte véritablement utile ou agréable. Celui-ci vous recommande sa chandelle *économique* qui a tous les avantages de la bougie, excepté celui d'éclairer. Cet autre annonce une cheminée *économique* qui ne s'alimente que de fumée; ce n'est pas la faute de l'inventeur, si pour avoir beaucoup de fumée, on est

obligé de brûler beaucoup de bois. Un troisième arrive avec sa lampe *économique* qui éclaire et échauffe en même tems; vous ne l'avez pas plutôt achetée, que vous gelez et n'y voyez goutte. Voici maintenant M. Harel qui nous offre sa batterie de cuisine *économique*, composée, comme toutes les autres, de poëles, de grils, de casseroles, de rôtissoires, etc. le tout adapté sur un fourneau qui s'échauffe avec du papier; M. Cadet-de-Vaux peut réclamer la première idée de cette grande découverte, laquelle prouve, suivant M. Harel, que *les arts sont arrivés à leur dernière perfection*.

— Dès que les hommes sont rassemblés, fût-ce même aux spectacles des Boulevards, ils se doivent mutuellement, et chacun doit sur-tout à la réunion dont il fait partie, de se conduire avec décence et d'éviter toute espèce de scandale. Ce respect des bienséances publiques a de tout tems distingué les Français entre tous les peuples de l'Europe, et sans doute il importe de signaler à sa naissance un abus qui tend à effacer ce trait marquant du caractère national. On assignait autrefois (dans les spectacles où elles étaient admises) une place particulière à ces femmes qui n'en ont aucune dans la société; on a cru plus conforme aux bonnes mœurs de ne point attirer les yeux sur elles en les réunissant, et il en est résulté des inconvéniens beaucoup plus graves. Une mère de famille ne peut aujourd'hui conduire sa fille à tel et tel spectacle (que nous finirons par nommer) sans courir le risque de partager sa loge avec une courtisanne effrontée dont le langage et la conduite trahissent bientôt la profession, et forcent la femme honnête à se retirer, pour ne pas tenir pendant deux heures, sous les yeux de sa fille, un exemple de la plus impudente dépravation. Le fait que nous citons, nous en avons été témoins, et nous ne doutons pas qu'il finisse par éloigner la bonne société d'un théâtre où il se renouvelle presque tous les jours.

Événemens, Anecdotes. — Les journaux font souvent mention de centenaires, de renouvellement de mariages après cinquante ans de durée; mais ils n'ont pas souvent à inscrire dans leur statistique un mariage aussi singulier que celui que nous annonçons, et qui doit avoir lieu la semaine prochaine entre un cabaretier de la Courtille *et un maréchal-des-logis de hussards en retraite et pensionné pour cause de blessures*. On a déjà deviné que le maréchal-des-logis est une nouvelle chevalière d'Eon, qui, après

DE LA SEINE.

avoir figuré dans maintes charges de cavalerie, vient, après douze ans de service, reprendre le rouet et la quenouille, auprès d'un époux à qui elle apporte en dot 500 fr. de pension, noble fruit de ses exploits. Quelle femme peut se vanter d'un douaire aussi honorable! Ce qui n'empêchera pas que beaucoup de gens ne répètent après Voltaire :

> J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage
> Une beauté douce comme un mouton.

—On dit que le général Dumourier vient de mourir *incognito* dans un petit coin de l'Europe. Il faut, dans ce monde, prendre son tems pour tout, même pour mourir, et Caton lui-même (nous voilà bien loin de Dumourier) serait mort avec plus de gloire à *Monda* qu'à *Utique*.

—Nous avons entendu un Gascon interrompre plaisamment l'éloge d'Henri IV, que l'on faisait en sa présence. Et donc, à qui le dites-vous?... Il était dé ché moi.

M. N... grand amateur du théâtre de Shakespear et de Schiller, disait en sortant du Théâtre Français, où l'on venait de jouer *Gabrielle de Vergy* : « Cela n'est pas mal, » mais j'aimerais mieux une tragedie. »

NOUVELLES LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES. — Mercredi, 17 de ce mois, l'Université a fait l'ouverture des cours de l'Ecole normale et des Facultés; nous avons assisté à cette cérémonie à laquelle présidait M. le grand-maître, et dont M. Lemaire, professeur de poésie latine, a fait seul tous les frais. Le discours d'ouverture qu'il a prononcé, et, pour ainsi dire, improvisé, au milieu des plus vifs applaudissemens, nous a paru remarquable à plusieurs égards; nous indiquerons les choses qui nous ont frappé. L'orateur, dans son exorde, a tiré un parti très-heureux d'une circonstance touchante et particulière; il parlait dans la même enceinte (au collége du Plessis), où il a fait ses études. L'éloge d'Homère, qu'il a terminé en observant *que les meilleurs historiens des héros sont les grands poëtes*, a réuni tous les suffrages; il a été moins heureux dans son portrait de Lucrèce. M. Lemaire a donné tout-à-la-fois le précepte et l'exemple d'une excellente leçon dans l'analyse qu'il a faite du 6[e] livre de l'Enéide, et dans une paraphrase en vers latins du psaume, *super flumina Babylonis*. Dans sa conclusion, où il a amené, avec autant de bonheur que d'adresse, l'éloge du héros couronné qui

préside aux destins de l'Europe, il a cité un fragment de Claudien, présenté comme un bulletin de l'armée de réserve, et dont chaque vers s'applique admirablement au passage du mont Saint-Bernard.

— On se plaint qu'on ne dit, qu'on n'écrit rien de nouveau; et cependant il n'y a pas long-tems que nous lisions, n'importe dans quel livre ou dans quelle feuille, « que le dix-huitième siècle était effacé de la série des siècles; que les lettres et les arts appauvrissent les nations et les rendent rachitiques; que les puissans seuls doivent être éclairés, attendu que le gros de la nation n'a point d'existence politique, et appartient moins à l'Etat qu'à la famille, etc. » Il est vrai que cette politique sublime n'est pas celle de cet homme *qui se jeta sur la politique, échappé de la boutique d'un horloger,* comme le dit le profond penseur que nous citions plus haut.

— La dernière quinzaine de ce mois a été très-abondante en nouveautés, et, qui mieux est, en bons ouvrages. Nous citerons en première ligne la première livraison du Dictionnaire biographique, dont les noms seuls des coopérateurs deviennent un garant d'autant plus sûr du succès, que cette fois ils ne figureront pas seulement sur le frontispice, comme cela n'arrive que trop souvent. Chaque article est signé du nom de son auteur, et cette sage précaution semble nous assurer enfin un ouvrage exact et complet sur cette partie si intéressante de l'histoire littéraire.

— Si vous n'avez point lu THIBAUT, ou *la Naissance d'un comte de Champagne,* poëme en quatre chants, sans préface et sans notes, vous ne connaissez pas un des ouvrages de circonstance le plus original, le plus piquant et le plus spirituel qui ait été fait. On y trouve la gaîté, la finesse et la grâce d'Hamilton, jointes à l'art si difficile de donner à la louange l'expression franche du sentiment; ce qui pourrait faire soupçonner à ceux qui n'en sont pas convaincus, que l'auteur de cette ingénieuse production n'est pas étranger à *la Famille du Mont-Jura.*

— Parmi les milliers de volumes de mémoires, de contes, d'anecdotes inédites dont nous sommes inondés depuis dix ans, on a distingué un ouvrage intitulé *Paris, Versailles et les provinces.* Trois éditions consécutives l'ont classé parmi ceux qui occupent agréablement les loisirs de la campagne, et qui peuvent encore tenir leur place dans la bibliothèque d'un homme de goût.

— Moncrif a fait une *Histoire des Chats* qui le fait surnommer plaisamment, par Champfort, *historiogriffe :* nous avons eu il y a deux ans une *Histoire des Chiens*, et l'on vient de publier une *Histoire des Chevaux ;* ne pourrait-on pas appliquer à ces biographies des *bêtes* ce qu'on disait il y a quelque tems d'une *Histoire des Filous ?* que c'était un traité *ex professo*.

Nouvelles des Théatres. — Voici l'époque où les comédiens de province se réunissent au café Touchard. (Nous avons fait connaître, l'année dernière, ce foyer central des théâtres de France.) On dit que parmi ces prétendans tragiques, comiques et lyriques, plusieurs se proposent de débuter sur les grands théâtres de la capitale. Ils ne savent donc pas, les pauvres gens, qu'à la comédie française on ne permet de débuts que dans les emplois qui ont déjà quatre doubles, ou dans ceux qui ont le moins besoin d'être doublés ; qu'à Feydau, où le répertoire est si souvent arrêté, faute de basse-taille, on peut supposer qu'il y a peine de mort contre ceux qui oseraient débuter dans cet emploi. Ils ne savent donc pas tant d'autres secrets de comédie dont il serait bon qu'ils fussent instruits avant de se brouiller avec les directeurs de province.

On annonce, au Théâtre-Français, le retour prochain de M^lle George, qu'apellent à grands cris tous ceux qui prennent assez d'intérêt à Œdipe et à Ninias, pour leur souhaiter une mère avec qui l'inceste soit toujours le plus grand des crimes, mais non pas le plus cruel des supplices. — On parle avec intérêt d'une débutante élève de Lafont.

L'*Opéra-Comique* a retrouvé dans M. Boyeldieu un des trois compositeurs sur qui se fondent aujourd'hui sa fortune et sa gloire. Le succès du petit ouvrage qu'il vient de donner à ce théâtre est d'autant plus flatteur qu'il ne le partage avec personne. Les débuts de M^me Boulanger continuent à faire les délices de tout ce qu'il y a de gens sensibles au mérite d'une voix charmante, joint au talent de comédienne le plus distingué ; avantage qu'on ne trouve jamais réunis chez ces virtuoses ultramontains, assez heureux pour profiter de ce travers d'esprit d'une nation avide du clinquant qui brille chez l'étranger et pleine de dédain pour l'or qui croît chez elle.

Le *Vaudeville* prépare une petite pièce intitulée : *Je m'émancipe*.

La Gaîté n'épargne aucune dépense pour monter d'une manière convenable *le Marquis de Carabas*.

Modes. — Les calèches en gros de Naples jaune, rose ou lilas, qui jouissaient d'une si grande mode il y a quinze jours, ont fait place, depuis la promenade de Long-Champ, aux chapeaux de paille blanche ou d'Italie. On remarque aussi quelques chapeaux en crêpe, ornés d'une espèce de diadême de rubans roulés en cornet. Ces chapeaux sortent du magasin de Mme Vaulou. Les robes de gaze brochées en bleu avec la garniture et l'écharpe de même couleur, espèce d'uniforme que semblaient avoir adopté les femmes qui se sont montrées en karrick à Long-Champ, reparaissent encore au bois de Boulogne. La toilette des femmes que la beauté du tems attire chaque jour, vers trois heures aux Tuileries et aux Champs-Elysées, se compose assez généralement d'un spencer en lévantine rose, vert ou lilas, quelquefois surmonté d'une fraise et plus souvent d'une très-petite pélerine en tulle brodé. Les brodequins deviennent très-communs; cette chaussure est charmante, mais elle exige un joli pied.

Les hommes sont voués au vert dans toutes ses nuances; habit vert pré, culotte vert d'eau, gilet vert pomme; ou si vous l'aimez mieux, habit vert myrte, culotte vert pâle, gilet vert changeant. Les habits sont les mêmes pour la forme, longs de taille, et très-hauts du collet. Les pointes du col de la chemise ont tout-à-fait disparu; les favoris sont rasés et les cheveux presque tondus sur les côtés et par derrière. Les culottes de peau se portent très-longues, et les éperons en acier ont remplacé, sans économie, les éperons d'argent, puisque ceux-là coûtent trois ou quatre louis la paire. Y.

Fin de la sixième lettre de l'un des Rédacteurs du Mercure *à ses confrères sur le quatrième Concert de l'Odéon.*

Un quatrième concert a été donné le 15 avril. Je ne vous en parlerai point, Messieurs, avec autant de détail que je l'ai fait des précédens. Une magnifique symphonie du maître, c'est-à-dire de Haydn, l'a ouvert. On y a entendu avec plaisir une très-jolie cavatine de *Farinelli* chantée par M. *Porto* avec beaucoup de talent et d'originalité; un air en rondeau de Nazzolini, où l'on reconnaît la touche originale de ce compositeur, et parfaitement exécuté par

M^me^ *Barilli*; un grand duo de Mayer, que cette même cantatrice et M. *Crivelli* ont chanté avec tout l'art et toute l'expression qu'il exige, et dont on a sur-tout applaudi le second mouvement où les deux parties lentement entrelacées forment un dessin, aussi savant que simple, d'harmonie et de chant, et toute la fin qui est vive, animée et brillante. Mais il y a eu un concerto de flûte, par M. *Perrault*, que l'on dit très-habile sur cet instrument, et qui ne peut pourtant se dissimuler qu'il n'a obtenu aucun succès; il y a eu pour intermède une longue *fantaisie* exécutée par M. Kreutzer, sur le *panmelodicon*, instrument admirable sans doute dans une chambre, mais sans effet dans un grand local, parce que les *forts* y sont trop faibles après le bruit de tout un orchestre, et les *doux*, si doux en en effet, et quelquefois d'une ténuité si déliée qu'à peine les entend-on, et que pendant d'assez longs passages, on ne peut pour ainsi dire respirer sans cesser tout-à-fait d'entendre.

Il y a eu enfin, pour remplir la deuxième partie toute entière, un ouvrage qui a beaucoup de célébrité et qui la mérite, le grand oratorio d'Haydn intitulé *la Création*. Pour celui-là, ce n'est pas qu'il n'y ait rien à en dire, c'est par la raison contraire que je ne vous en dirai rien. Pour bien parler d'une production de ce genre et de cet ordre, il faudrait entrer dans des explications que je ne puis me permettre ici. L'auteur y fait briller tant de fécondité, tant de savoir, tant de force de tête; son orchestre est si riche, et si prodigieusement travaillé; dans les morceaux que l'on dit *de chapelle*, ses sujets sont si originaux, et conduits avec tant d'art et de vigueur, qu'on ne peut trop admirer tant de qualités éminentes réunies dans un seul ouvrage: mais d'un autre côté, c'est une idée si bizarre et selon moi si malheureuse, que de mettre en musique tout le premier chapitre de la Genèse; l'imitation des objets physiques est si inférieure dans cet art à l'expression des sentimens et des passions, et le récit détaillé de l'œuvre des six jours exige si exclusivement cette sorte d'imitation; les moyens que la musique y peut employer sont presque tous si dépendans de l'orchestre, et l'obligent à un travail si compliqué, si varié, si continu; il en résulte enfin une si grande application pour l'esprit des auditeurs, s'ils veulent saisir les intentions du maître, une si petite dose de ces sensations agréables que la musique doit procurer, et dans une carrière si étendue et si surabondam-

ment remplie, une si grande fatigue pour l'oreille, quand cette oreille n'est pas de fer, que cette admiration est presque le seul sentiment que l'on parvienne à exciter à tant de frais.

On n'a exécuté que la première partie de cet oratorio, et l'on en est resté, je crois, à la quatrième journée; cela n'a cependant pas duré moins d'une heure et demie. Je fais mon compliment aux personnes qui l'ont entendu, disent-elles, avec le même plaisir jusqu'à la fin. Je sais très-bien à quoi tient cette force d'organe, et cette continuité de jouissance; pour moi, je me suis retiré, je l'avoue, avec un peu de lassitude, et sentant dans ma tête quelque chose qui ne ressemblait pas mal à ce chaos d'où Dieu tira le monde, que Haydn a entrepris de peindre dans son introduction, et où il s'est si longuement engagé, qu'on dirait que, malgré son génie, il a eu de la peine à en sortir.

Post-Scriptum *sur le 5me et dernier concert de l'Odéon.*

La fin de ma sixième lettre, Messieurs, n'ayant pu entrer dans le numéro précédent, je n'y joindrai qu'un *post-scriptum* sur le concert du 22 avril, qu'on nous annonce pour le dernier. Ce sera probablement aussi ma dernière lettre; je vous en dirai la raison, et je ne doute pas que vous ne l'approuviez.

Je serai encore plus succinct sur ce concert que sur l'autre. La symphonie de Haydn, par où il a commencé, est nommée *militaire* à cause de la superbe marche qui en occupe le milieu. Ce morceau est du plus grand effet, mais le reste de la symphonie ne me paraît pas du premier rang parmi celles de ce grand maître. Mme *Barilli* a fait beaucoup de plaisir dans un air très-agréable de *Marchesi*; Mme *Festa* et M. *Porto* ont exécuté de la manière la plus piquante un duo bouffon très-original, d'un maître dont j'ai entendu, je l'avoue, prononcer ce jour-là le nom pour la première fois; il se nomme *Fadolini*.

Je ne sais si c'est parce que j'ai joué autrefois du violon, et parce que j'en reçus les premières leçons, dans ma jeunesse, d'un élève de Tartini, mais j'ai toujours conservé à cet instrument le titre que je lui entendais donner alors. On l'appelait, et je le crois toujours, le roi des instrumens. Son empire n'est pas douteux quand il est entre les mains d'un Viotti ou de quelqu'un de ses savans et brillans élèves; mais on le sent aussi dans des maîtres d'une autre école, lorsqu'ils joignent à la justesse et au beau dévelop-

pement des sons, de la grace, une expression touchante, un archet large et moelleux, une connaissance parfaite de la différente nature des sons, selon la différente division des cordes et la position de la main. Toutes ces qualités, réunies à une composition extrêmement agréable, ont mérité à M. Libon un succès qui a dû le flatter d'autant plus que les applaudissemens donnés à son talent, avaient je ne sais quelle expression d'intérêt pour sa personne. Le concerto de lui qu'il a joué est, sans nulle exception, celui des *solos* d'instrumens exécutés dans tous ces concerts, qui a le plus généralement réussi.

La même partie de l'*Oratorio de la Création*, qu'on avait entendue dans le concert précédent, a rempli de nouveau toute la seconde partie de celui-ci. L'exécution, qui est très-difficile, en a été plus parfaite; rien n'y a manqué ni pour les nuances, ni pour l'ensemble. On a pu saisir encore mieux dans cet immense tableau les intentions savantes et les ressources prodigieuses du peintre; mais dût-on me soupçonner encore de n'avoir pas l'oreille *assez exercée*, la mienne ne s'est guère moins fatiguée que la première fois de l'exercice que ce genre de musique lui a donné, et après un nouvel examen, je persiste, comme on dit au barreau, dans mes premières conclusions.

J'aurais été surpris, messieurs, si la liberté avec laquelle je me suis exprimé sur un *sextuor* de Mozart, ne m'avait attiré quelque réprimande un peu verte. Cela n'a pas manqué. Un Italien a pris contre moi, dans un journal estimé, la défense du compositeur allemand. Je ne trouve point cela du tout mauvais, mais un peu étonnant; car ce n'est pas seulement un Italien, mais un Napolitain qui m'attaque, et que voilà enthousiaste de Gluck et de Mozart. Je n'avais point l'honneur d'être connu de lui; il a fait des questions sur mon compte; qu'a-t-il appris? *que j'avais eu jadis le malheur de rester totalement insensible aux beautés transcendantes de la musique de Gluck;* s'il avait d'abord été surpris de mon jugement sur Mozart, il a dès-lors cessé de l'être. Ce que c'est que les réputations! Tel homme dont on parle beaucoup vaut assurément moins que la sienne; mais je prie M. *Domenico Velluzzi* de croire que, si je passe pour *totalement* et même pour le moins du monde *insensible* aux vraies *beautés de la musique de Gluck*, je vaux, à cet égard, beaucoup mieux que ma réputation. S'il me faisait l'honneur de me venir voir, que dirait-il en voyant à l'entrée de mon cabinet le buste

de l'auteur d'*Iphigénie*, d'*Orphée* et d'*Alceste*, tandis qu'il y chercherait inutilement celui de l'auteur de *Roland*, d'*Atys* et de *Didon* ?

C'est M. *Velluzzi* qui soupçonne que si je n'ai pas l'*oreille dépravée*, je ne l'ai pas *assez exercée*; j'ai souri de ce soupçon ; il ne pouvait pas me faire d'autre effet que celui-là.

J'ai eu tort, selon mon critique, de mettre Haydn au-dessus de Mozart ; les opéras de celui-ci....... Fort bien ; mais je n'ai parlé que de symphonies. Je n'en ai donné que soixante-douze à Haydn (excusez du peu), et là-dessus M. *Domenico Velluzzi* me traite fort durement parce qu'il sait, ce que je ne savais pas, que ce maître en a fait cent cinq, dont deux seulement sont restées imparfaites. Fort bien encore ; mais j'ai donc raison, de trente symphonies de plus, dans la comparaison que j'ai faite et dans la préférence que j'ai donnée.

Mais tout cela importe peu, Messieurs, à nos lecteurs, à vous et à moi. Vous savez et vous avez approuvé le motif qui m'a fait commencer ces lettres. Il est tems de les finir. J'ai beaucoup d'autres choses à faire que de m'engager maintenant dans des querelles musicales, et dans quelques querelles que ce soit. Je vous ai écrit très-rapidement, sans prétention, et dans les courts momens de loisir que je donne encore tous les jours à la culture d'un art qui me console. Au fond, c'est une duperie, et je ferai beaucoup mieux de reprendre pour ces momens-là l'usage habituel que j'en fais. Cet usage ne peut déplaire à personne, et est infiniment plus doux pour moi.

Agréez, Messieurs, mes salutations les plus sincères.

G.

N. B. — L'article intitulé *les Berceaux*, qui a paru dans les *Variétés*, N° DV du *Mercure* (23 mars), est de M. *Bernardin-de-Saint-Pierre*.

POLITIQUE.

Aucune nouvelle ne nous apprend l'ouverture de la campagne en Turquie. Les deux armées, qui paraissent toujours prêtes à en venir aux mains sur la rive droite du Danube avec les nouvelles forces qu'elles ont reçues, ne se sont point encore mises en mouvement. La prise de Lofesa est le seul et le dernier événement qui ait mérité d'être rapporté. Cette petite place, à peine fortifiée, a été défendue avec cette opiniâtreté que l'on sait être le partage des troupes ottomanes, couvertes par leurs murailles, et suppléant par le nombre et le courage à ce qui leur manque de tactique et d'habileté en rase campagne. Les journaux allemands se sont plu à embellir le récit de la reddition de cette place, d'un trait qu'on lirait avec admiration dans l'histoire des compagnons d'armes des Solimans et des Saladins, et qui, s'il était constaté, mériterait d'être conservé dans les annales de l'héroïsme.

On prête ce trait à Hasnedar-Aga, commandant de la ville. M. le comte de Saint-Priest l'avait sommé de se rendre, sous peine de voir passer sa garnison au fil de l'épée; le Mahométan fait amener son cheval de bataille devant le parlementaire russe, et lui casse la tête d'un coup de pistolet. Tu vois, dit-il à l'officier russe, que je me prive du moyen d'abandonner mon poste; je le défendrai avec mes braves compagnons jusqu'à la dernière goutte de mon sang : reporte à ton chef ma réponse à sa sommation. Quelques heures après, l'assaut est donné, la place est emportée; 1500 Turcs succombent sur leurs remparts; Hasnedar-Aga est trouvé au premier rang parmi les morts. Les Russes ont donné à sa mémoire les témoignages d'estime dus au courage malheureux. On ajoute que peu de tems après la prise et l'occupation de cette place, M. le comte de Saint-Priest, sans doute attiré d'un autre côté par de nouvelles dispositions et des ordres supérieurs, avait évacué la ville, et que son corps s'en était éloigné.

Le capitan-pacha poursuit les travaux pour l'équipement de la flotte avec la plus grande activité. Cette flotte sera

portée à quinze vaisseaux de ligne. Pendant ce tems, les troupes asiatiques qui, selon l'usage, étaient rentrées dans leurs foyers, repassent le détroit de la Mer-Noire, et rejoignent l'armée. La défense d'exportation pour les ports russes est maintenue avec la plus grande rigueur. La moindre tentative de fraude est punie avec la dernière sévérité.

La capitale est tranquille; et quelques scènes qui ont eu lieu parmi les janissaires des 26^e et 27^e ortes n'ont eu aucun résultat fâcheux. La rixe est attribuée à divers motifs; mais elle a été étouffée dans son principe par la fermeté du Grand-Seigneur. Le 11 mars, l'officier supérieur des janissaires a été déposé, et la tranquillité a été rétablie; il est question de dissoudre une des compagnies comme ayant un esprit de sédition sans cesse renaissant; on cite à cette occasion le trait suivant de sa Hautesse :

« Le 8 mars, au moment où les 26^e et 27^e compagnies se battaient, le Grand-Seigneur se rendait à la mosquée suivant sa coutume du vendredi. Arrivé près du lieu du tumulte, il poussa son cheval de ce côté pour le faire entrer dans un bazard, appelé *bazard du Caire*, lequel conduit à Tahta-Cala. Les officiers qui entouraient le Grand-Seigneur se hâtèrent de lui représenter qu'il n'y avait point d'exemple que les sultans eussent jamais passé par ce bazard, et que cela était contre l'usage; mais le Grand-Seigneur continua sa route en leur répondant qu'il ferait l'usage. A son approche, les janissaires qui se battaient se dispersèrent avec précipitation. »

En Servie, il paraît que la division continue à régner, et qu'il y a peu d'ensemble dans les vues et dans les opérations des chefs de la nation insurgée et ceux de ses auxiliaires. Le général Czerni-Georges et le général russe ne se traitent point en amis et alliés. Le parti russe qui est au-delà de la Morave, s'est, dit-on, déclaré contre Czerni-Georges. Ce dernier a dû se porter sur la Morave; on ajoute même qu'il a passé cette rivière.

Malgré les mouvemens qui ont lieu sur la frontière orientale de la monarchie autrichienne, cette monarchie continue à jouir d'un calme parfait; et tout prouve que le bienfait de la paix lui est assuré pour de longues années. Les fonderies de canons, écrit-on de Vienne, sont sans activité; la fabrication de la poudre est restreinte, et tous les jours on complète le grand travail de la réduction de l'armée. Les finances s'améliorent par l'exécution soutenue

des plans de M. le comte de Wallis. Ce ministre est à la tête d'une commission centrale, à laquelle se rattachent toutes les parties de l'administration des finances. La valeur du papier-monnaie se soutient telle qu'elle a été établie par le dernier arrangement, et toutes les manœuvres des agioteurs ne peuvent empêcher le crédit public de renaître et de s'affermir. M. le prince de Metternich prend une part très-active aux affaires de l'intérieur.

Depuis l'heureuse nouvelle de la naissance du roi de Rome, l'Empereur, l'auguste père de l'Impératrice des Français, paraît jouir de la satisfaction la plus entière : tout au palais impérial respire la joie et le bonheur; la famille impériale se montre très-souvent en public, et trouve sur toutes les physionomies l'empreinte d'un sentiment qui est aussi vif qu'unanime. Elle a assisté avec une pieuse exactitude à toutes les cérémonies de la semaine sainte.

Quoique les travaux de la diète saxonne se continuent avec beaucoup d'activité, ils sont si nombreux et si compliqués qu'elle ne peut guère se terminer qu'avant la fin de ce mois. Les Etats se sont accordés sur la nécessité d'avoir recours aux emprunts pour les besoins extraordinaires. Quant à la création d'un nouveau papier-monnaie, elle trouve des obstacles presque insurmontables dans la loyauté des Saxons, qui craignent qu'une semblable mesure ne porte atteinte au crédit public si bien établi. Il n'a pas encore été rendu de décret à cet égard, le projet ayant été soumis à l'examen et à l'approbation de S. M. Ce monarque a tellement à cœur l'affaire de la réunion de toutes les parties du royaume, que la première conférence ministérielle à ce sujet a déjà été tenue le 26 mars; tous les ministres du cabinet et des conférences s'y sont réunis en conseil d'Etat, et ont soumis à S. M. le résultat de leurs délibérations.

Le roi de Suède étant presque rétabli, on présume qu'il va reprendre incessamment les rênes du gouvernement. Le comte d'Essen est parti pour aller prendre le commandement des troupes destinées à la défense des côtes; on annonce que ce général va être élevé à la dignité de feld maréchal, le général de Wrede à celle de seigneur du royaume, et le lieutenant-général baron d'Adlescreutz nommé général. Le comte d'Essen se rend à Gothembourg. La nouvelle de la naissance du roi de Rome a produit la plus vive sensation à Stockholm. Les Français l'ont célébrée avec enthousiasme.

Le pavillon impérial flottait sur le lieu de leur réunion. S. A. R. la princesse héréditaire a fait chanter un *Te Deum* dans sa chapelle particulière ; toutes les personnes de la cour qui professent la religion catholique y ont assisté. M. le comte de Brahé et M. Charles de Lovenheim ont été chargés de porter à Paris les félicitations de la cour de Suède à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

En Prusse, on ne semble occupé que de l'exécution la plus exacte possible des ordres repressifs de la contrebande anglaise. Le 1er avril à Mémel, les marchandises anglaises qui se trouvaient à bord des vaisseaux saisis dans ce port, ont été publiquement brûlées ; leur valeur s'élevait à 1,200,000 fr. Le même jour, on arrêtait à Berlin un Anglais qui s'était introduit sous un faux nom, à l'aide d'un passe-port suédois. L'examen de ses papiers a prouvé qu'il n'était point agent de son gouvernement, qu'il ne venait sur le continent que pour affaires particulières de commerce ; cependant les peines applicables à cette contravention des lois sont supportées par cet individu ; le public, dans cette circonstance peu importante en elle-même, a vu avec plaisir une preuve de l'attachement constant et sincère du gouvernement au système continental, et de son inébranlable résolution de donner à toutes les parties de ce système l'accomplissement uniforme et absolu qui seul peut en assurer le succès. A Kœnigsberg on a également brûlé les marchandises saisies à Pillau ; leur valeur s'élevait à deux millions d'écus. L'opération a duré une journée entière.

La surveillance dont on vient de voir un exemple à Berlin, est la même sur toute la côte. Un conseil de guerre tenu à Oldembourg, a condamné à mort deux capitaines de navires sortis sans permission de la rivière Jadhe, aux termes de la loi de 1790, dont l'article 13 porte : quiconque se rendra coupable d'intelligences avec l'ennemi, sera condamné à mort. Le jugement a été transmis à toutes les communes des rives du Weser.

Les Américains, de leur côté, établissent dans le Nouveau-Monde un autre système continental qui resserre d'autant plus le blocus où l'Angleterre s'est elle-même réduite, en menaçant la France d'un vain appareil, et en réclamant comme des droits des prétentions inouies dans l'histoire des nations. Voici l'acte additionnel servant de supplément à celui relatif aux relations commerciales entre

les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France. Cet acte doit être transcrit.

« Il est réglé par le sénat et la chambre des représentans des Etats-Unis assemblés en congrès, que tout bâtiment appartenant en totalité à un citoyen ou à des citoyens des Etats-Unis qui sera parti d'un des ports de l'Angleterre antérieurement au 2 février 1811, et que toutes marchandises appartenant à un citoyen ou à des citoyens des Etats-Unis qui auront été importées sur lesdits bâtimens, ne seront sujets ni à la saisie ni à la confiscation pour cause d'infraction réelle ou d'infraction présumée des dispositions de l'acte, dont cet acte-ci est le supplément.

» Il est de plus arrêté que dans le cas où la Grande-Bretagne révoquera ou modifiera ses édits, de manière à ce qu'ils cessent de violer le commerce neutre des Etats-Unis, le président des Etats-Unis le fera connaître par une proclamation. Les restrictions mises ou qui pourraient être mises en vertu dudit acte cesseront d'avoir leur effet, à compter du jour de la date de la dite proclamation.

» Il est de plus réglé que, jusqu'à ce que la dite proclamation ait été rendue, les diverses dispositions des 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11es sections de l'acte intitulé : *Acte pour interdire les relations commerciales entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, et la France et leurs dépendances*, auront leur plein effet, et seront immédiatement mises en vigueur contre la Grande-Bretagne, les colonies et dépendances : il est convenu néanmoins que tous les bâtimens ou marchandises qui pourraient être saisis en vertu dudit acte, avant qu'il ait pu être avéré si la Grande-Bretagne a ou n'a pas révoqué ou modifié, avant le 2 février 1811, ses édits de la manière spécifiée plus haut, seront rendus aux parties sur leurs demandes, et à charge par elles de fournir, en obligations acceptables par les Etats-Unis, un cautionnement pour une somme égale à la valeur desdits bâtimens et marchandises, jusqu'à ce que les cours compétentes des Etats-Unis aient prononcé sur la validité des saisies, bien entendu que lesdites obligations demeureront annullées, si la Grande-Bretagne a révoqué ou modifié ses édits à l'époque et de la manière dont il a été parlé plus haut. Il est convenu aussi qu'aucune de ses dispositions ne pourra être considérée comme applicable aux navires ou bâtimens et à leurs cargaisons, qui ont fait voile pour le Cap de Bonne-Espérance ou les ports situés par-delà, avant le 10 novembre 1810, pourvu que lesdits bâtimens ou car-

gaisons soient en totalité la propriété d'un ou plusieurs citoyens des Etats-Unis. »

Ce bill a passé à une très-grande majorité, et le vœu de cette majorité était tellement prononcé, elle était tellement résolue à s'affranchir du despotisme anglais, et à faire respecter dans toute son intégrité l'honneur du pavillon américain, la liberté de son commerce et la dignité nationale, qu'on n'a voulu écouter aucun amendement ; tous ont été rejettés.

La sensation que cet acte a produit en Angleterre, doit se concevoir. Dans ce pays, on s'est imprudemment accoutumé à regarder un acte d'indépendance comme une insulte au pouvoir britannique ; les Américains veulent continuer à être une nation, ce sont des ennemis ; ils veulent avoir un pavillon et le faire respecter, c'est une audace qui révolte tout bon Anglais. Une lettre d'Ostende contient à cet égard des détails curieux.

Lors du départ de Londres, y est-il dit, d'un habitant de notre ville, que des affaires avaient appelé en Angleterre, et qui est de retour ici depuis hier, les mesures énergiques prises, par le gouvernement des Etats-Unis, pour faire respecter l'indépendance de leur pavillon, y excitaient la plus grande rumeur et causaient de vives inquiétudes. Elles avaient réveillé dans toute sa fureur la haine que les Anglais n'ont cessé de porter aux Américains. Il n'y avait pas d'injures qui ne leur fussent prodiguées par les folliculaires de Londres, pas de mesure violente à laquelle on n'ait pensé contr'eux. On assurait que le cabinet était dans l'intention de publier un ordre du conseil, portant qu'à l'avenir, aucune marchandise provenant du crû ou des fabriques des Etats-Unis, ou appartenant à ses habitans, ne pourrait être importée en Angleterre ou en Irlande par des bâtimens américains, et qu'il ne serait licite qu'aux vaisseaux anglais d'être employés au commerce des Etats-Unis.

Chaque paquebot qui arrive du continent de l'Amérique, annonce une nouvelle atteinte portée à l'influence anglaise dans cette partie du monde.

S. M. l'Impératrice a été relevée le 19 de ce mois dans sa chapelle au palais des Tuileries, par M. de Rohan, premier aumônier de S. M. La cour a quitté Paris le 20, et est allée s'établir à Saint-Cloud.

Dimanche dernier, il y a eu audience et présentation, ensuite conseil privé et grand conseil de la Légion-d'Honneur. Les quarante bonnes villes de l'Empire envoient des

députations chargées de féliciter S. M. sur la naissance du roi de Rome. Les députés arrivent journellement ; ceux de Rouen, de Bordeaux, de Montauban et de Besançon ont eu l'honneur d'être présentés à S. M. par le ministre de l'intérieur. Toutes ces députations, composées de ce que les départemens offrent de personnages distingués par leurs services, leur rang, leur considération personnelle et leur fortune, assisteront aux fêtes de juin : elles ne font que précéder à Paris ce nombreux concours d'étrangers ou plutôt d'habitans de contrées liées par tant d'intérêts à la France, et qui doivent à sa puissante protection l'existence et la tranquillité de leur patrie. Parmi les étrangers de marque dont l'arrivée est annoncée, on cite les députés du duché de Varsovie, les princes Poniatowski, Radzivil et Czartorinski. Tout se prépare pour que ces fêtes, par leur magnificence, leur variété et leur durée, surpassent tout ce qu'on a vu en ce genre, soient dignes de leur objet, et répondent au sentiment unanime qui en sera le plus bel ornement. S....

PARIS.

Par décret impérial, M. le duc de Cadore est nommé ministre d'Etat.

— Un autre décret réunit en un seul les deux départemens dont se forme l'administration de l'île de Corse. Ce département sera nommé département de la Corse : le chef-lieu est fixé à Ajaccio.

— Un autre décret accorde 500 mille francs pour la restauration de l'église de Rennes.

— L'Almanach impérial vient de paraître. Il consigne ainsi qu'il suit les prénoms de S. M. le Roi de Rome : Napoléon-François-Charles-Joseph, prince impérial, Roi de Rome.

— Pendant l'absence de S. M. et du Roi de Rome, la promenade de la terrasse de l'eau du Palais des Tuileries est ouverte au public.

— On annonce que la réception de M. de Châteaubriand, à l'Académie française, est différée.

ANNONCES.

Dictionnaire universel de Biographie ancienne et moderne, ou *Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les Hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes.* Ouvrage entièrement neuf, rédigé par un grand nombre de savans et de gens de lettres, dont la signature est au bas de chaque article. *Première livraison*; en deux volumes in-8°. d'environ 700 pages, petit-romain, à deux colonnes. Prix, papier carré fin, 14 fr., et 19 fr. franc de port; papier grand-raisin fin, 24 fr., et 30 fr. franc de port; papier vélin superfin, 48 fr., et 53 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On peut joindre à chaque volume de ce Dictionnaire un cahier de portraits de la collection de M. Landon, dont le prix est de 3 fr. pour le papier ordinaire, 4 fr. pour le papier grand-raisin, et 6 fr. pour le vélin.

Cours complet ou *Dictionnaire universel d'agriculture pratique, d'économie rurale et domestique, et de médecine vétérinaire*; par l'abbé Rozier; rédigé par ordre alphabétique : Ouvrage dont on a écarté toute théorie superflue, et dans lequel on a conservé les procédés confirmés par l'expérience et recommandés par Rozier, par M. Parmentier et les autres collaborateurs que Rozier s'était choisis. On y a ajouté les connaissances pratiques acquises depuis la publication de son ouvrage, sur toutes les branches de l'agriculture et de l'économie rurale et domestique; par MM. Sonnini, Tollard aîné, Chabert, Lafosse, Fromage de Feugré, Cadet-de-Vaux, Heurtault-Lamerville, Curaudau, Charpentier-Cossigny, Lombard, Chevalier, Cadet-Gassicourt, Poiret, de Chaumontel, Louis Dubois, V. Demusset, Demusset de Cogners et Veillard. Six vol. in-8° de 3565 pages, imprimés sur caractères neufs de philosophie, très-grande justification, avec le portrait de Rozier, celui de M. Parmentier, et 30 planches gravées en taille-douce. Le prix de chaque volume broché est de 7 fr., pris à Paris. Ceux qui voudront les recevoir, franc de port par la poste, ajouteront aux prix ci-dessus fixés 2 fr. pour le port de chaque volume. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Poésies de Mme la comtesse de Salm. Un vol. in-8°. Prix, broché, pap. fin, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port; pap. vélin, 10 fr. 50 c., et 11 fr. 50 c. franc de port. De l'imprimerie de F. Didot; et à sa librairie, rue Jacob, n° 24.

Précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules. Brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Moreaux, imprimeur, rue Saint-Honoré, n° 315; et chez les marchands de nouveautés.

MERCURE

DE FRANCE.

N° DXI. — *Samedi 4 Mai* 1811.

POÉSIE.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS;

Par M. Alexandre Soumet, *auditeur au Conseil-d'Etat; pièce qui a obtenu un 2e accessit au concours de* 1811.

Gloire au peuple héritier du luxe des Césars,
Qui fier, et s'appuyant sur le sceptre des arts,
Ose ressusciter les chef-d'œuvres antiques,
Des temples, des palais dessine les portiques,
A des marbres, tribut de la blanche Paros,
Se plaît à confier les traits de ces héros,
De ces rois des combats que réclame l'histoire;
Décore ses remparts des dons de la victoire;
Dispute à ses rivaux, dans ses mâles élans,
Les palmes du courage et celle des talens;
Et fameux dans la paix, ainsi que dans la guerre,
Par le glaive et les arts triomphe de la Terre.

Tels de tes nobles fils les augustes destins,
France, s'élanceront vers les âges lointains,
De nos succès divers la gloire est informée;
Et tandis que notre aigle à vaincre accoutumée,

Portant sous d'autres cieux la foudre des combats,
Nous prédit dans son vol le sort des potentats,
Du repos fatiguée, au sein de la patrie,
Avec ses mille bras s'agite l'industrie :
Le dieu des arts s'éveille, et, propice à nos vœux,
Vient asseoir dans nos murs son trône lumineux;
Ses crayons à la main, il observe, il médite,
Il rend digne de lui le séjour qu'il habite.
De Lutèce déjà s'accroît l'immensité;
L'ombrage se déploie autour de la cité.
Aux remparts qui des flots préviennent les ravages,
La Seine obéissante a cédé ses rivages,
Et salue en grondant, du fond de ses roseaux,
Ces ponts, vastes liens, dominateurs des eaux :
Du palais des moissons j'admire la structure;
Là, ce fleuve à grand frais conquis sur la nature,
Déploie à mes regards ses nappes de cristal.
De la Seine jalouse industrieux rival,
Accepte mon tribut : ton onde emprisonnée,
De ses nouveaux destins elle-même étonnée,
Se promène soumise à l'art ingénieux,
Que de l'antique Egypte ont reçu nos aïeux,
Et fidèle au commerce appelé sur ta rive,
Baigne des mâts flottans l'image fugitive.
Jeune fleuve, c'est toi dont l'utile secours,
Des immondes canaux précipite le cours;
C'est toi dont les tributs, par des routes certaines,
Courent désaltérer les nymphes des fontaines.
O prodige! en tous lieux des murmurantes eaux
Glissent en filets purs, s'étendent en rideaux,
En source, en jets brillans, en cascades s'élancent,
Les zéphyrs vagabonds à l'entour se balancent,
S'y plongent, et dans l'air mollement agité,
Font voler la fraîcheur et versent la santé.
Ainsi des arts féconds s'agrandit le domaine;
Autour des blocs épars le ciseau se promène;
Sur la pierre à grand bruit tombent les lourds marteaux;
Le porphyre étranger, les marbres, les métaux,
Roulent impatiens de leur forme future;
D'un compas immortel s'arme l'architecture;
Et Lutèce, attentive à ses vastes travaux,
Lève un front couronné de chef-d'œuvres rivaux.

Tu triomphes, Lutèce, et la ville éternelle
Descend enfin du trône où ton héros t'appelle.
Comme si la grandeur attirait la grandeur,
Les merveilles de Rome ont accru ta splendeur.
Que j'aime à parcourir ton enceinte illustrée!
Pour celle des beaux arts désertant sa contrée,
Le voyageur, assis aux pieds d'un monument,
T'apporte le tribut de son étonnement.
Le fier enthousiasme, au seuil de tes portiques,
Vient souvent reposer ses ailes poétiques.
Combien de fois l'aspect de tes bronzes vainqueurs
Des rêves de la gloire a poursuivi nos cœurs!
Le courage s'enflamme et les mœurs s'ennoblissent,
Du chantre harmonieux les hymnes retentissent.
Le vulgaire médite, il s'arrête long-tems,
Sous ces murs décorés de nos faits éclatans.
Ces guerriers, qu'en silence il cherche à reconnaître,
Quels furent leurs destins? quels lieux les ont vus naître?
Quel trône a disparu devant leurs étendards?
Il compte leurs lauriers, les suit dans les hasards,
Et contemplant leur gloire en tous lieux retracée,
Des annales du Monde agrandit sa pensée.

Parmi tant de héros figurés aux regards,
S'élève et m'apparait le plus grand des Césars.
Son front touche les cieux; transformés en colonne,
Se taisent sous ses pieds les foudres de Bellone.
De l'Univers soumis le globe est dans ses mains.
Vaste Olympe, ouvre-lui tes immortels chemins;
Et toi de ses hauts faits noble dépositaire,
Toi qui gardes empreints les fastes de la Terre,
Bronze triomphateur, ne trahis point nos vœux;
D'augustes souvenirs enrichis nos neveux;
Que ton luxe guerrier, que ta masse éternelle,
A l'espoir du héros ne soit pas infidelle.
Superbe, et par les ans vainement assiégé,
De conquêtes, de gloire et de siècles chargé,
Traverse l'avenir et montre à tous les âges
De trente nations les captives images.

Aux tributs de la gloire, à l'éclat des lauriers,
Dans Athène autrefois les sages, les guerriers,

Joignaient des monumens l'auguste privilége.
Leurs vertus triomphant d'un oubli sacrilége,
Se lisaient sur la pierre, et de ces dieux mortels
La Grèce, avec orgueil, desservait les autels.
Leur trépas fut sacré ; le cénotaphe austère
Apprit à rendre hommage aux héros de la terre,
Et dans le Panthéon l'encens religieux
Fuma pour le grand homme ainsi que pour les dieux.
Les Grecs nous ont légué leur noble idolâtrie ;
Les tombeaux parmi nous trouvent une patrie.
Aux approches du soir, l'imagination
M'appelle sous les murs du nouveau Panthéon :
Le triomphe et la mort en habitent l'enceinte :
Là de Montebello dort la dépouille sainte ;
C'est là que, tout pensif, le jeune homme ignoré,
Du besoin de la gloire en secret dévoré,
Se promène, au milieu des monumens funèbres.
« Héros qui n'êtes plus, dit-il, ombres célèbres,
» Je ne sais quelle voix m'appelle parmi vous ;
» Oui, je m'affranchirai de mes destins jaloux ;
» La renommée enfin m'ouvrira ses annales ;
» Mes cendres, quelque jour de vos cendres rivales,
» Réclameront leur place en ce temple de deuil
» Où l'immortalité veille près du cercueil. »
Il dit, et le tombeau s'émeut à sa prière.

C'est peu que du grand homme on garde la poussière ;
Le silence du Monde insulta trop long-tems
Ces victimes de Mars, ces nombreux combattans,
Qu'une terre étrangère en ses flancs voit descendre :
Le tombeau des aïeux appelle en vain leur cendre ;
Laissons à leur trépas l'espoir d'un souvenir ;
Que ce temple guerrier, promis à l'avenir,
Accueille leur mémoire, et de leur tombe absente
Console leur famille en nos murs gémissante.
Que la victoire en deuil grave auprès de leur nom
Les pleurs de la patrie et de Napoléon.
Que nos chants belliqueux proclament leurs exemples.
Les drapeaux suspendus aux voûtes de nos temples,
Ce lion voyageur qu'ont apporté les flots,
Le fer dont se parait la tombe d'un héros,

Sollicitant pour eux la lyre des Orphées;
Lutèce à leurs combats doit ses plus beaux trophées.
Voilà cet arc pompeux, garant de leurs exploits,
L'ornement du triomphe et la leçon des rois.
La gloire avec amour le couvre de ses ailes,
Il s'élève entouré de palmes immortelles,
Dans cette même enceinte où l'Aigle des Français
Vient balancer son vol et prélude aux succès.
Les arts l'ont décoré; ses colonnes hautaines
Désertèrent pour nous les plages africaines;
Les coursiers, rayonnant sur son faîte orgueilleux,
Des coursiers du soleil ont défié les feux;
Ses marbres, des hauts faits éternisent l'histoire,
Et le Louvre lui-même envierait tant de gloire.

Sous les yeux de nos rois lentement élevé,
Et des arts créateurs chef-d'œuvre inachevé,
Le Louvre, qu'à ses dieux aurait consacré Rome,
Attestait l'inconstance et la grandeur de l'homme:
Il avait du pouvoir fatigué les efforts.
Déjà, fiers d'attrister les peuples de ces bords,
Les siècles effaçaient son ébauche vieillie:
Le Monarque a voulu; la France enorgueillie,
Voit de ses ornemens le Louvre s'applaudir.
La colonne grossière apprend à s'arrondir;
Autour des chapiteaux que son feuillage embrasse,
L'acanthe se déploie et se courbe avec grâce;
Par le ciseau savant les murs sont décorés;
Ces combles entr'ouverts, ces débris vénérés,
Dépouillent leur vieillesse, et rayonnant de joie,
Les arts ont vu Saturne abandonner sa proie.

Louvre dont le portique éblouit nos regards,
Louvre, asyle des rois et temple des beaux-arts,
De quel éclat nouveau ton faîte se couronne!
Les trésors du génie et les pompes du trône,
Ces chef-d'œuvres épars, ces marbres précieux,
Ces tableaux, confidens des mystères des cieux,
Décorent à l'envi ton enceinte immortelle.
Je m'égare, je suis l'ombre de Praxitèle,
Et l'aspect de Vénus a troublé tous mes sens.
Hâtons-nous, la déesse offerte à notre encens,

N'a qu'un moment peut-être à rester sur la terre;
Sa pudeur l'environne, et l'œil, avec mystère,
Effleure les contours de ce marbre enchanté,
Où brille en rayons purs l'éternelle beauté.
Ici la fable heureuse a retrouvé son temple;
Par son charme entraîné, je rêve, je contemple
Ces corps aériens qu'enfanta le ciseau.
Qu'ai-je dit? non, Paros ne fut point leur berceau;
Ils n'appartiennent point à sa grotte éclatante.
Dans les tems reculés, quand la foudre inconstante
S'échappa pour jamais des mains de Jupiter,
Les dieux qui partageaient le trône de l'Ether,
Désertant et l'Olympe et ses voûtes antiques,
En marbres transformés peuplèrent nos portiques;
Mais leur divinité se révèle aux mortels,
Et sous la pierre même a conquis des autels.
Peuples, prosternez-vous; et toi, fière Italie,
De l'encens des humains long-tems enorgueillie,
Rappelle-toi ce jour où guidé par les arts,
Le héros de la France aborda tes remparts;
Ces marbres, ces trésors, ces pompes de tes fêtes,
Dont la Grèce soumise embellit tes conquêtes,
D'un conquérant nouveau décorèrent le char:
Tout l'olympe captif marcha devant César;
Le Tibre, d'inconstance accusa la victoire;
De tes temples déserts, de tes palais sans gloire,
L'univers dédaigneux oublia le chemin,
Et le flambeau des arts s'éteignit dans ta main.

Ainsi de la grandeur disparaît le fantôme;
Jouet de la fortune, ainsi chaque royaume
Du livre de la gloire à son tour effacé,
Pleure son opulence et son luxe passé.
Rome antique n'est plus..... Mais pourquoi sa grande ombre
Sort-elle avec orgueil de la demeure sombre?
De son front rayonnant le voile de l'oubli,
S'écarte, et sous ses pieds sa foudre a tressailli.
A son glaive s'enlace une palme immortelle.
« Tu déplores mon sort, console-toi, dit-elle,
» Le regard d'un héros sur moi s'est arrêté.
» Je reprends et mon sceptre et mon éternité.

» Lutèce, qui préside aux destins de la terre,
» En m'adoptant pour sœur, me prête son tonnerre.
» Mon astre, après mille ans, a reconquis les cieux,
» Et le fils de César vient remplacer mes dieux. »

ENIGME.

Quoique sans yeux, sans oreilles, sans bouche,
Je fais du bruit, et sur terre et sur mer :
Personne ne me voit, personne ne me touche,
Et, sans ballon, je voyage dans l'air.
En plein soleil ainsi qu'en la nuit sombre,
Je passe la rivière et la passe sans ombre.

S........

LOGOGRIPHE.

Veux-tu, lecteur, connaître qui je suis?
Avant tout je me définis :
Un fluide enfermé dans sa prison de verre,
Fidèle et vrai témoin des caprices du tems,
Qui plus ou moins pressé du poids de l'atmosphère,
En révèle à tes yeux les moindres mouvemens.
J'ai neuf pieds bien comptés : si tu les décomposes,
Tu trouveras, entr'autres choses,
Ce que plus ardemment désirent les humains;
La capitale des Romains;
Un arbre au pied duquel on va chercher l'ombrage;
Ce qui t'accompagne en voyage
Quand le soleil ou quand la lune luit,
Et qui t'environne la nuit;
Le feu sacré qui nous anime,
Et l'un des châtimens du crime;
Ce qui borde les grands chemins;
Le vaste empire des marins;
Une colonne d'eau qui tombe avec furie,
Et met les matelots en danger de la vie;
Ce qu'il n'est point facile de broyer;
Le synonyme de foyer;

Ce qui sert à la fermeture ;
Ce qui peut quelquefois embellir la nature ;
Ce que sans se pâmer Laure ne saurait voir,
Et que pourtant on l'accuse d'avoir :
Un fil ourdi par la navette ;
Ce que dans l'ombre un conjuré projette ;
Un philosophe ou prêtre des Indous ;
Ce qui n'est pas commun ; l'antithèse de doux ;
Un volume quelconque, un instrument métrique ;
Une note dans la musique ;
Le nom qu'on donne à toute espèce d'animal ;
Ce qui, lorsque tu cours, se gonfle et te fait mal.

S........

CHARADE.

La timide souris quitte peu mon premier ;
Pour cueillir un baiser, Iris, sur ton dernier,
Je ne suis qu'un berger, je t'offre mon entier.

Valère B., au Blanc (Indre.)

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Bandeau*.
Celui du Logogriphe est *Glaive*, dans lequel on trouve : *vie*, *gale*, *aigle*, *geai*, *lie*, *gai*, *aile*, *glai*, *âge* et *lave*.
Celui de la Charade est *Prétendre*.

SCIENCES ET ARTS.

Histoire de l'Astronomie depuis 1781 jusqu'a 1811, pour servir de suite à l'*Histoire de l'Astronomie de* Bailly, par M. Voiron, docteur de la Faculté des sciences, ancien professeur de belles-lettres, actuellement professeur de mathématiques transcendantes au Prytanée militaire. — Un vol. in-4°. — A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57.

Les premiers travaux astronomiques se perdent dans la nuit des tems; chez les peuples les plus anciens, il s'est trouvé des hommes qui, frappés de l'étonnante variété des phénomènes célestes, ont consacré leur vie à l'étude du cours des astres. Les historiens, les poëtes mêmes qui souvent ont emprunté de l'astronomie les plus belles images, nous ont transmis l'admiration de leurs contemporains pour cette science sublime.

L'un des hommes qui nous a rappelé le souvenir des premiers observateurs, avec le plus d'intérêt, est l'infortuné Bailly. Son *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, est revêtue de toutes les grâces d'un style plein d'élégance et d'harmonie; mais, comme les écrivains d'un talent supérieur, il s'est livré quelquefois aux prestiges d'une imagination brillante: on peut lui reprocher quelques idées paradoxales sur l'origine de l'astronomie; cependant, quels que soient ses premiers créateurs, l'ouvrage de ce savant illustre sera toujours un des plus beaux monumens de la littérature du dernier siècle.

Son continuateur s'est donc imposé une grande tâche: il n'a pu se présenter après lui dans la même carrière, qu'en s'exposant au risque d'un parallèle difficile à soutenir; mais nous ne pensons pas qu'il lui soit désavantageux ni par les matières qu'il traite, ni par la manière dont elles sont présentées. Le style de M. Voiron rap-

pelle souvent celui de son prédécesseur ; il joint à l'élégance l'élévation et la chaleur qui conviennent au sujet, et quoique son ouvrage ne parcoure qu'une période de trente années, il paraît présenter les travaux de plusieurs siècles.

Le zèle infatigable des savans, et sur-tout l'influence de quelques-uns de ces génies supérieurs que la nature se plaît rarement à rassembler, ont donné cette grande impulsion à l'astronomie.

L'historien expose dans la première partie de son ouvrage les découvertes faites par l'observation. Il place au premier rang celle d'Uranus, de ses satellites, de deux nouveaux satellites de Saturne, des rotations de Saturne et de son anneau, des huit classes d'étoiles connues sous le nom de *nébuleuses*. Il parcourt diverses observations curieuses de M. Schroeter sur l'anneau de Saturne, sur les phénomènes que présentent les planètes à leur surface, sur les montagnes de la lune, ses volcans, son atmosphère, l'étendue de ses crépuscules ; sur certaines élévations qui paraissent à l'astronome allemand semblables aux *masses d'habitations dont se composent nos villes*, et lui donnent lieu de croire que cet astre est habité. Il parcourt les observations de M. de Humbold sur les réfractions astronomiques dans la zône torride, et sur le décroissement de la chaleur à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la terre. Il parle ensuite des quatre nouvelles planètes dont s'est enrichi le système solaire depuis le commencement du dix-neuvième siècle, des comètes nouvelles et des dernières méthodes employées pour calculer leurs orbites.

Enfin l'auteur termine cette partie intéressante pour les lecteurs de toutes les classes, par l'exposition des tentatives faites pour découvrir la nature du soleil, celle des comètes, la distance des étoiles et le mouvement du système solaire que l'on présume emporté vers la constellation d'Hercule. Il expose l'inutilité des tentatives faites jusqu'ici pour arriver à la connaissance de ces phénomènes, et paie cependant un tribut d'éloges au zèle courageux des hommes qui s'occupent des moyens de les découvrir. « Si les connaissances qu'ils pour-

» suivent doivent, dit-il, leur échapper, d'autres plus » importantes, auxquelles ils ne pensent point, peuvent » se rencontrer sur leur route et les dédommager de » leurs pénibles recherches. N'oublions pas que les » questions même regardées comme insolubles, ont été » souvent la cause des plus belles découvertes; que » celles de l'aberration et de la nutation sont dues aux » efforts du célèbre Bradley pour découvrir la parallaxe » annuelle des étoiles, que la recherche de la quadra- » ture du cercle n'a pas été inutile aux progrès de la » géométrie, celle de la transmutation des métaux à la » chimie, et le mouvement perpétuel à la mécanique. » L'esprit humain, dans son inquiète curiosité, est avide » de tout connaître; il cherche à pénétrer dans les plus » profonds secrets de la nature; la nature met des bornes » à ses prétentions indiscrètes; mais pour prix de sa » constance, elle laisse par intervalle arriver jusqu'à » lui quelques vérités utiles. »

La seconde partie de l'ouvrage de M. Voiron est moins à la portée du commun des lecteurs. Elle présente d'abord l'analyse de l'un des plus beaux mémoires de M. Lagrange sur la libration de la lune, dont cet illustre géomètre a développé la théorie, tant dans sa pièce couronnée par l'Académie des sciences de Paris en 1764, que dans son Mémoire présenté à l'Académie de Berlin en 1780. L'auteur expose tout ce qu'a fait M. Lagrange sur cette matière après Newton et d'Alembert, les obstacles qu'elle lui présentait et dont il n'a pu triompher qu'en donnant une nouvelle forme à la mécanique, et il ajoute à ce sujet: « Lorsque les questions » que nous avons à résoudre présentent des difficultés » qui paraissent insurmontables, il est quelquefois né- » cessaire, pour les vaincre, d'ébranler les fondemens » mêmes de nos connaissances, d'en reculer les bornes » ou de les établir sur de nouvelles bases; mais ces ré- » volutions dans les sciences sont difficiles et ne sont » réservées qu'aux hommes doués d'une grande supé- » riorité. »

L'historien analyse ensuite le grand mémoire du même géomètre sur les variations séculaires des élémens des

planètes ; il explique comment il déduit de ses formules le principe de l'invariabilité des grands axes et des moyens mouvemens, principe important par ses rapports avec l'invariabilité de la longueur de l'année sidérale et la stabilité du système planétaire. Il montre comment ce principe s'est affermi et généralisé par les nouvelles recherches de M. Poisson et celles de MM. Lagrange et Laplace.

M. Voiron passe ensuite aux découvertes faites dans le système du monde par l'auteur de la *Mécanique céleste*, parcourt les différens mémoires dans lesquels elles sont exposées, et termine le tableau des découvertes dues à la théorie, par l'analyse du grand ouvrage dans lequel cet illustre géomètre présente tous les phénomènes connus sous le point de vue général de la gravitation universelle, ouvrage que l'auteur regarde comme *le plus bel hommage que l'on ait pu rendre à la mémoire de Newton*.

Nous n'entreprendrons point de le suivre dans cette analyse, nous nous contenterons d'en extraire la substance en exposant les résultats des travaux de M. Laplace qui peuvent présenter l'intérêt le plus général.

Les astronomes avaient observé des accélérations dans les mouvemens de quelques planètes. M. Laplace a démontré que la marche de ces astres est alternativement accélérée et retardée, ce qui doit dissiper les craintes que l'on pourrait concevoir sur la chute des corps célestes vers les foyers de leurs mouvemens. Il a découvert dans une inégalité de la lune, dont le développement est de 184 ans, la cause des anomalies singulières observées dans son mouvement. Il a déterminé par deux autres inégalités lunaires l'aplatissement de la terre, tel, à-peu-près, que le donnent les mesures directes. Il a découvert la rotation de l'anneau de Saturne, avant que les observations qui n'ont fait que la confirmer en eussent donné le moindre indice. Il a procuré la perfection des tables des satellites de Jupiter, par la découverte des lois qui balancent les trois premiers dans l'espace, « lois » qui sont, dit l'historien, dans le système de Jupiter, » ce que sont les lois de Kepler dans le système du

» monde ; comme ces dernières, ajoute-t-il, elles por-
» teront sans doute un jour le nom de leur auteur. »

Le même géomètre a donné la théorie du plan invariable, qui vient d'être appropriée si heureusement par M. Poisson à son *Cours de mécanique de l'Ecole polytechnique*. Il a démontré que jamais les ellipses dans lesquelles se meuvent les planètes ne doivent ni s'écarter de l'écliptique, ni s'alonger dans l'espace comme celles des comètes, que les eaux de l'océan ne peuvent sortir des limites qui leur sont assignées, que les mouvemens de l'axe de la terre sont inaltérables, que ses habitans n'ont pas à craindre l'extinction totale de la lumière du soleil, que cet astre depuis deux mille ans n'a pas perdu la deux-millionième partie de sa substance.

Il serait difficile de trouver dans les sciences des résultats d'une nature plus imposante et plus sublime. Jamais, peut-être, le génie de l'homme ne s'était élevé à cette grande hauteur ; il semble que, franchissant les bornes de la nature humaine, il se soit élancé jusqu'au sanctuaire de la divinité, pour y découvrir les ressorts cachés de l'univers. Peu d'hommes sont appelés à suivre l'ouvrage du grand géomètre à qui nous devons ces belles découvertes ; on ne pourra donc les voir sans intérêt dans une histoire qui les rapproche d'une classe plus nombreuse de lecteurs.

La troisième partie de l'ouvrage de M. Voiron contient l'exposition des travaux astronomiques exécutés depuis 1781, et forme trois sections. La première présente les opérations faites en 1787 sur les côtes de France et d'Angleterre par le général Roy, MM. Cassini, Legendre et Méchain, pour la jonction des observatoires de Paris et de Greenwich, la mesure de l'arc du méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone, par MM. Delambre et Méchain, et sa prolongation jusqu'aux îles Baléares par MM. Biot et Arago, la vérification de la mesure de Maupertuis vers le cercle polaire par des astronomes Suédois, et les opérations faites dans l'Inde par le major de brigade Lambton. Toutes ces opérations ont surpassé par leur exactitude celles des Chaldéens et des Arabes ; mais la plus remarquable

est la mesure de la méridienne exécutée au milieu des horribles convulsions qui de toutes parts agitaient un grand empire.

Dans la seconde section, l'auteur fait connaître les nouveaux catalogues d'étoiles, parmi lesquels il distingue ceux de MM. Piazzi et Lefrançais Lalande, qui renferment l'un et l'autre un nombre de positions d'étoiles bien supérieur à celui des catalogues anciens. Le dénombrement des 1022 étoiles d'Hipparque, dont Pline ne parle qu'avec admiration, n'est pas comparable à ceux de sept mille et de cinquante mille, classées dans les catalogues de ces deux astronomes.

La troisième section a pour objet les tables astronomiques qui se sont extrêmement perfectionnées depuis 1781. Les tables du soleil et des satellites de Jupiter, par M. Delambre, ont fait oublier celles de Lacaille et de Wargentin. Les tables de la lune, de M. Burg, ont remplacé celles de Tobie Mayer. M. Bouvard a construit des tables décimales de Jupiter et de Saturne, qui représentent avec une grande exactitude les observations des Arabes dans le dixième siècle, et toutes les oppositions des deux planètes depuis 1750 jusqu'en 1807. L'historien apprécie le mérite de ces différentes tables, l'utilité dont elles peuvent être pour l'astronomie et la navigation, et les moyens employés par leurs auteurs pour les perfectionner.

A la suite de la troisième partie, l'auteur a placé un appendice sur les principaux ouvrages astronomiques publiés depuis 1781, sur plusieurs astronomes et géomètres célèbres morts depuis cette époque. Les noms d'Euler, de d'Alembert, le Gentil, Bailly, Pingré, Borda, Lemonnier, Méchain, Lalande, Saron et Duséjour, dont il rappelle le souvenir, présentent un grand intérêt et peuvent faire désirer au lecteur une notice moins abrégée sur ces savans illustres.

L'auteur entre souvent en matière par des considérations générales qui diminuent l'aridité des détails scientifiques. Nous citerons seulement le préambule de la seconde partie, qui renferme la grande question de la stabilité de l'univers.

« Ces mondes qui se meuvent sur nos têtes avec tant » de régularité, sont-ils assujettis dans leurs mouvemens » à des lois immuables, ou ces lois doivent-elles insen- » siblement s'altérer et les détruire? La nature a-t-elle » mis en eux des principes de permanence ou des germes » de destruction ?

» C'est un être fragile qui n'a qu'une existence éphé- » mère sur l'une des moindres planètes du système » solaire, c'est l'homme qui demande à l'univers s'il » doit être éternel; l'univers auquel il ose mesurer son » intelligence, lui répond que les mondes ne présentent » aucun signe de décadence ni de vétusté; qu'un prin- » cipe conservateur, dépendant de leur action mutuelle, » assure leur stabilité; qu'ils n'éprouvent dans leurs » élémens aucune altération réelle ou constamment » croissante; que les corps célestes ne doivent point » s'accélérer jusqu'à se réunir un jour aux foyers des » forces qui les animent, que les accélérations doivent » se changer tour-à-tour en retardemens, et les retarde- » mens en accélérations; que si les orbites varient dans » leurs inclinaisons, elles ne parviendront jamais à se » confondre; que jamais aucune génération ne verra la » coïncidence de l'écliptique et de l'équateur, ou l'éga- » lité constante des jours et des nuits sur toute la terre; » que dans le ciel tout est périodique, que le même » ordre de choses doit toujours s'y reproduire, et le » système du monde se balancer dans cet état d'oscil- » lation perpétuelle. »

En terminant cette analyse, nous croyons pouvoir avancer que l'*Histoire de l'Astronomie depuis* 1781, par M. Voiron, peut paraître dignement à côté de celle de Bailly et servir à la compléter; qu'elle renferme, comme celle de son prédécesseur, une instruction solide jointe aux qualités du style; nous croyons pouvoir en recommander la lecture aux jeunes gens qui se livrent à l'étude des sciences exactes : elle leur inspirera le désir de connaître à fond les travaux des grands astronomes de notre siècle; mais ce qui doit la recommander davantage, c'est le suffrage du géomètre célèbre, M. Laplace, à qui cet ouvrage est dédié et qui l'a jugé digne d'être appuyé de son nom. J. L. B.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Traité de l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature et les preuves purement intellectuelles ; par M. F. de Salignac de Lamotte Fénélon. *Nouvelle édition*, augmentée des principales découvertes de la physique et de plusieurs observations nouvelles sur les harmonies de la nature ; par Louis-Aimé Martin. — A Paris, chez *Demonville*, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 2.

Il existe un livre antérieur à toutes les conceptions de l'esprit humain, un livre plus éloquent, plus propre à prouver l'existence de Dieu que tous les ouvrages sortis de la main des hommes ; un livre qui parle au cœur avant de se faire entendre à l'esprit, qui emploie pour persuader non pas de froids et subtils raisonnemens, mais le sentiment et l'admiration ; un livre où tous les yeux peuvent lire, que tous les hommes peuvent consulter, et qu'un grand roi a désigné par ces paroles célèbres : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais ce livre qui nous instruit si puissamment, ce livre qui nous remplit d'admiration et de reconnaissance, est aussi pour nous un sujet de doutes et d'incertitudes ; ses pages sublimes ne sont pas toutes également intelligibles pour l'homme.

Comment au milieu de tant de prodiges, de grandeur et de bonté, expliquer tant de désordres apparens? Le même être a-t-il produit le mal et le bien ? Est-ce le même pouvoir qui couvre la terre de moissons et de richesses de tous les genres, et qui la dévaste par les tempêtes, les volcans, et ces horribles convulsions du globe qui engloutissent quelquefois des contrées toutes entières ? Comment l'homme est-il alternativement l'objet de ses prédilections et de son courroux? et par quelles voies concilier tant d'effets opposés et contradictoires ?

Telles sont les objections que peut se faire le sage

occupé de la contemplation de la nature ; et ces objections seraient de la plus haute considération, s'il était démontré que l'homme fût le centre de l'univers et l'unique objet des desseins de l'Etre-Suprême.

C'est pour y répondre que plusieurs écrivains célèbres ont composé des livres sur l'existence de Dieu ; mais ceux qui se sont livrés à cette tâche honorable, n'ont point envisagé leur sujet de la même manière. Les uns, plus réservés et plus sages, se sont contentés de prouver qu'il existe une cause supérieure et intelligente, en convenant modestement que les forces de l'esprit humain sont insuffisantes pour résoudre tant de mystères qui déconcertent nos idées. Les autres, plus confians, ont entrepris de tout expliquer, et de démontrer aux esprits forts que nous vivons ici dans le meilleur des mondes possibles.

DE LA SEINE 5. Cent.

Fénélon avait l'ame trop tendre pour ne pas incliner vers ce dernier parti. Toutes les qualités de sa belle ame sont empreintes dans son *Traité de l'existence de Dieu.* Ce n'est pas l'ouvrage d'un dialecticien, c'est celui d'un homme sensible qui se livre au doux plaisir de l'admiration et de la reconnaissance. Il peint les beautés de la nature, les bienfaits du créateur, les merveilles du monde ; il voit le bien, il oublie le mal.

Son livre touchera les ames douces et sensibles comme la sienne ; mais il ne convaincra pas les esprits rebelles et obstinés. Occupé tout entier à décrire les merveilles qui le frappent, il ne songe point à prévenir les difficultés qu'on peut lui opposer. Nulle objection n'est présentée ou résolue ; il ne donne rien à la dialectique. Mais s'il préfère l'admiration au raisonnement, il admire du moins en sage, il sait s'arrêter où il convient. Il ne prétend point non plus nous asservir à l'autorité de ses jugemens. Jamais l'esprit de parti ne l'égare, jamais une expression injurieuse ne s'échappe de sa plume noble et modeste. Grande leçon pour quelques-uns de nos jeunes écrivains qui, en affectant le titre d'hommes religieux, distribuent si libéralement les titres d'athées et d'impies.

Reproduire un ouvrage de ce mérite, c'est rendre

service aux lettres et à la morale; le reproduire avec des notes sur la physique et l'histoire naturelle, c'est travailler pour l'avantage des sciences et l'instruction des jeunes gens. M. Aimé Martin avait plus de droit qu'un autre à s'occuper de ce travail. Ses *Lettres à Sophie, sur la physique*, malgré les reproches que la critique a pu leur faire, annoncent un talent aimable réuni à beaucoup d'instruction. Son admiration pour Fénélon décèle un cœur honnête, un esprit sage et judicieux.

L'étude de la physique porte naturellement l'ame vers la divinité; car comment vivre au milieu des merveilles sans en admirer l'auteur? Plus les connaissances s'étendent, plus l'esprit de l'homme est propre à concevoir l'existence d'un être suprême. Les idées de la divinité sont informes et confuses chez les peuples sauvages, ce n'est que chez les nations éclairées qu'elles se perfectionnent et s'épurent.

Mais il ne faut pas non plus substituer la subtilité au raisonnement, il ne faut pas que le désir d'exercer notre esprit égare notre jugement. Toutes les preuves de l'existence de Dieu ne sont pas également solides et convaincantes. Les argumens tirés du consentement des peuples ont peu de force; d'abord parce qu'il n'est pas démontré que l'idée de Dieu soit répandue chez tous les peuples; ensuite parce qu'elle se trouve presque toujours défigurée par les plus grossières superstitions; enfin, parce que l'erreur est souvent plus répandue chez les nations que la vérité. Il en est de même des argumens tirés de l'intérêt des hommes. Il importe, dites-vous, à la société que Dieu existe, donc il existe véritablement. Mais nous serions trop heureux, si nous possédions réellement tout ce qu'il nous importe de posséder. Parmi les preuves physiques, le spectacle de l'Univers, l'ordre admirable qui règne dans le grand tout, l'accord sublime des parties qui le composent, forment un faisceau d'argumens auquel il est difficile de résister; mais ces preuves ne doivent point être pressées trop vivement. Notre nature est trop faible pour tout comprendre, et nous devons nous arrêter où les lumières nous manquent. Comment l'homme qui n'est qu'un atôme perdu dans l'immensité

des mondes, aurait-il le secret du grand être? « Tout ce » que nous voyons du Monde, dit Paschal, n'est qu'un » trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nous » avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons » que des atômes auprès de la réalité des choses. C'est » une sphère infinie dont le centre est par-tout, la cir- » conférence nulle part. » Cependant la plupart des auteurs de nos jours qui ont écrit sur l'existence de Dieu, ont prétendu nous dévoiler tous ses desseins; il n'est pas une difficulté qui les arrête, pas un phénomène dont ils ne nous offrent l'explication. Que de brillantes rêveries n'a-t-on pas débitées sur les contrastes, les consonnances et les harmonies? On a mêlé le roman à l'histoire, et les chimères à la vérité. Ce n'est pas ainsi qu'écrivait Fénélon; toutes ses idées sont d'un esprit sage et juste.

« Je ne prétends pas, dit-il, pénétrer la nature toute » entière: qui le pourrait? Je ne prétends pas même » entrer dans aucune discussion de physique; je ne veux » parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne » demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse. » L'ouvrage de ce sensible et touchant écrivain n'est donc pas destiné aux savans: ce n'est qu'une instruction simple et naturelle, mise à la portée de tout le monde. Mais M. Martin a pensé que dans l'état actuel de nos connaissance, on pouvait mêler un peu de science aux leçons de son modèle; d'ailleurs les notions de physique répandues dans l'ouvrage de Fénélon ne sont pas toujours exactes, et son livre étant destiné à l'instruction de la jeunesse, il était important de rectifier les erreurs qui peuvent s'y trouver. C'est ce que M. Martin a fait avec beaucoup de soin; mais peut-être devait-il imiter davantage la sage discrétion de son modèle. Le zèle l'a emporté trop loin, il a voulu pénétrer les secrets les plus impénétrables, expliquer tous les mystères, résoudre tous les problêmes. Il s'est livré à toutes les inspirations de son imagination jeune, vive et brillante, et pour prouver davantage, il a souvent atténué toute la force de ses preuves.

Sans doute il est impossible de méconnaître les causes finales qui se manifestent sans cesse dans le spectacle de

la nature ; il est impossible de nier que la lumière ait été faite pour nous éclairer, l'œil pour voir, les sens pour nous procurer l'exercice de toutes nos facultés : mais il ne faut pas abuser de ce genre de preuves, ni prétendre que les montagnes ont été créées pour recevoir des télégraphes, les vents pour faire tourner les girouettes, les fleuves pour porter des bateaux.

Les philosophes les plus célèbres ont toujours regardé les causes finales comme un argument plus spécieux que solide. « Toutes les vues de Dieu, dit Descartes, » sont également ensevelies dans l'abîme impénétrable de » sa sagesse infinie, et je regarderais comme une témé- » rité de vouloir expliquer ses desseins. »

« Les causes finales, dit Bacon, ont porté un coup » mortel à la philosophie. On a négligé la réalité pour » les illusions, et les causes vraies pour des causes » chimériques. »

Paschal et Mallebranche pensent sur ce point à-peu-près comme Descartes et Bacon, mais la sévérité de leurs principes est peu favorable au développement d'une imagination vive et ardente, et les causes finales sont un sujet trop séduisant pour ne pas entraîner un écrivain plein de verve et de jeunesse. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Martin ait embrassé ce genre de preuves avec une sorte d'enthousiasme. Les naturalistes ont remarqué depuis long-tems, dans l'organisation des montagnes, des traces visibles d'un grand boulever-sement. Cette confusion des parties qui les composent, ces roches brisées, ces anfractuosités, tout y présente l'image du désordre.

Mais M. Martin ne peut supporter cette idée du désordre dans les ouvrages du créateur ; loin d'y voir des traces d'un grand bouleversement, il y reconnaît, au contraire, une admirable prévoyance de l'Être suprême qui a ménagé cette confusion apparente, pour le plaisir et les besoins de ses créatures : « Quoi ! voudriez-vous, » dit-il, que l'Eternel eût poli ces marbres et ces granits » comme nous polissons ceux de nos palais? Comment » les graviriez-vous ? Comment se couvriraient-ils de » plantes salutaires et de bouquets parfumés ? Le sapin,

» l'if, le cèdre n'y balanceraient plus leur longue cheve-
» lure; la vigogne délicate, l'agile bouquetin, le cha-
» mois léger cesseraient de s'y promener par troupes
» vagabondes; l'aigle seul y bâtirait son aire, et s'élan-
» cerait de ses pics inaccessibles pour exercer ses bri-
» gandages. »

Il me semble que M. Martin élude ici l'objection, au lieu de la résoudre; jamais aucun philosophe n'a reproché à l'Eternel de n'avoir pas poli les marbres et les granits des montagnes comme ceux de nos palais, jamais personne n'a pensé que les marbres et les granits aient été déposés dans les montagnes pour nous procurer des obélisques ou des consoles; et malgré ce qu'en peut dire M. Martin, il me semble qu'il est permis de douter que Dieu ait exprès bouleversé le globe, pour nous donner le plaisir de voir courir sur les rochers l'agile bouquetin et la vigogne délicate.

Dans le même chapitre, M. Martin examine les phénomènes des tremblemens de terre, des tempêtes et des volcans. Ces grands météores ont été de tout tems un objet de terreur pour les peuples, de méditation et de doutes pour les savans. M. Martin entreprend leur apologie, et soutient que tout cela est pour le plus grand bien de l'humanité. Si les tremblemens de terre et les volcans n'engloutissaient pas de tems en tems des villes, des nations et des contrées tout entières, il en résulterait un très-grand mal; car M. Patrin a découvert que l'eau de l'Océan est extrêmement salée, et que si l'Etna et le Vésuve ne se chargeaient, dans leurs terribles éruptions, de dissoudre ce sel superflu, le bassin de la Méditerranée serait bientôt comblé. C'est donc pour dessaler l'eau de l'Océan que Dieu a posé de sa main suprême ces monts redoutables, dont les explosions nous causent tant de terreur.

Mais je le demande à M. Martin, quand la mémorable éruption de ces volcans ensevelissait, sous des torrens de lave et des monceaux de cendres, les villes d'Herculanum et de Pompéia, croit-il que les argumens de M. Patrin eussent été bien consolans pour les malheureux habitans de ces villes infortunées?

M. Martin observe ailleurs qu'à l'époque où les chaleurs de l'été exaltent la température de l'atmosphère en Italie, il sort d'une montagne voisine de la ville de Cesi, un vent frais qui fait passer les soirées les plus délicieuses aux habitans de la ville. Il en conclut que Dieu doit avoir une prédilection particulière pour les dames de Cesi, et qu'il a sans doute placé cette montagne auprès de leur ville, pour leur épargner la dépense d'un éventail. C'est prêter à Dieu des intentions bien galantes.

Je pourrais examiner ici beaucoup d'autres idées qui ne sont guère plus solides; mais j'aime mieux quitter la critique, et me livrer au plaisir de rendre justice au mérite de l'auteur. Sa morale est pure, douce et attrayante comme celle de Fénélon; son style est remarquable par la facilité, la grâce et l'élégance; on reconnaît à chaque instant l'homme d'esprit et l'homme de bien. Il est rare de trouver réunis dans la même personne des connaissances aussi étendues, un goût aussi pur, un talent aussi remarquable. M. Martin est un de nos jeunes auteurs qui méritent le plus d'égards, d'éloges et d'encouragemens.

SALGUES.

LES SIRES DE BEAUJEU, mémoires historiques sur le monastère de l'Ile-Barbe et la tour de la Belle Allemande, extraits d'une chronique du quatorzième siècle; par l'auteur de *Paris, Versailles*, etc. — Deux volumes in-8°. — Prix, 8 fr. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 10.

EN rendant compte de cet ouvrage nouveau, nous devrions peut-être commencer par discuter l'authenticité de la chronique qui lui sert de fondement: mais l'auteur nous permet le doute à cet égard, et consent à ce qu'on regarde les *Sires de Beaujeu* « comme un ouvrage de » pure imagination, fondé sur quelque connexité de » faits historiques. » Ce sont ses propres expressions. Il a cru, peut-être, que cette *chronique* lui donnerait un titre de plus à la faveur du public. Il a été trop modeste;

la meilleure recommandation qu'il puisse offrir est son premier ouvrage (*Paris*, *Versailles*, *etc.* (1)) où, dans le tableau de la cour de France sous nos deux derniers rois, on a admiré la plume exercée de l'homme de goût et la finesse des observations de l'homme de monde....

Il essaye aujourd'hui son talent dans un genre plus difficile ;

Il vient nous raconter les faits des tems passés.

Il veut nous intéresser aux chevaliers du 13e siècle, à *la Belle Allemande* dont le nom est célèbre sur les bords de la Saone ; il nous transporte à cette époque de notre histoire, peu glorieuse pour la majesté du trône, mais si brillante par la loyauté et les exploits de nos preux chevaliers. Les Français du 19e siècle ont un peu perdu de cette fidélité à Dieu et aux dames, qui distinguait leurs bons aïeux, mais ils s'intéresseront toujours à la peinture de ces tems de chevalerie lorsqu'elle sera tracée avec autant de talent que dans les *Sires de Beaujeu*.

Il nous semble que l'auteur a saisi le véritable genre du roman historique. Bien différent de certains écrivains qui croyent que les plus grands noms de l'histoire sont à peine dignes de figurer dans un roman, il a sagement pensé que le romancier devait se contenter de personnages historiques de seconde ligne ; ceux-ci étant moins connus, on ne trouve pas mauvais que l'auteur leur prête ses sentimens et ses discours.

Ainsi l'on ne rencontrera en personnages historiques dans les *Sires de Beaujeu*, que Philippe de Valois et Robert d'Artois son rebelle beau-frère ; le premier ne paraît qu'un moment, et le second a fourni à l'auteur le plus bel épisode de son livre.

Les véritables héros sont *la Belle Allemande* et *Edmond de Beaujeu*. L'auteur les engage dans plusieurs aventures intéressantes, dont nous donnerions l'analyse, si nous ne craignions qu'elle ne nous engageât trop loin,

(1) *Paris*, *Versailles*, *et les provinces au dix-huitième siècle*. *Troisième édition*. Deux volumes in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Lenormant et Nicolle, libraires, rue de Seine.

et si nous ne voulions laisser aux lecteurs l'intérêt de curiosité que doit toujours inspirer la lecture d'un roman.

On rencontre, dans le cours de cet ouvrage, quelques phrases en vieux style, mises en italique et *fidèlement copiées de la chronique*...

« J'ai conservé, dit l'auteur dans sa préface, quelques » discours, quelques missives, dont j'aurais craint d'altérer ou d'affaiblir le sens, et je n'ai pu me refuser au » plaisir de laisser subsister certaines expressions qui, » ne pouvant être rendues, dans la langue actuelle, que » par de longues périphrases, perdraient une grande » partie des graces et de la naïveté qu'on remarque dans » les écrits des siècles précédens. »

En effet, toutes *ces citations* ont une grace particulière. Nous recommandons sur-tout aux lecteurs un petit sermon, *entremêlé d'un plaisant et véritable apologue*. (Tom. I, page 56.)

On pourrait observer, avec quelque raison, que l'auteur s'est un peu trop étendu sur les événemens qui précèdent la naissance de ses principaux personnages. Il a prévu qu'on lui ferait cette objection, et il s'en excuse d'avance par cette phrase remarquable :

« Il en est des vertus héréditaires d'une famille comme » du cours d'un fleuve majestueux dont on aime à con- » naître la source et les ruisseaux qui l'alimentent. »

En finissant cet article, nous féliciterons l'auteur des *Sires de Beaujeu*, sur ce que, dans ses ouvrages, tout respire la plus pure morale et l'amour de la vertu. On juge aisément qu'il est du nombre de ces écrivains qui attachent encore plus de prix à la justice qu'on rend à leurs sentimens, qu'aux éloges qu'on donne à leur esprit.

B. S.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

POESIE DI ANTONIO BUTTURA. — Poésies d'ANTOINE BUTTURA, contenant : 1° *Poésies lyriques* consacrées à NAPOLÉON LE GRAND ; 2° *Enée et Lavinie*, scène lyrique ; 3° *Poésies diverses ;* 4° *l'Art poétique de Boileau*, traduit. — A Paris (de l'imprimerie de *Fain*, imprimeur de l'Université impériale), chez *Fayolle*, rue Saint-Honoré, n° 284, et en Italie chez les principaux libraires.

PRESQUE toutes ces poésies italiennes ont été composées à Paris, où l'auteur, attaché précédemment à la légation Cisalpine, l'est maintenant, dans les mêmes fonctions, au ministère des relations extérieures du royaume d'Italie. Plusieurs des pièces les plus importantes, relatives à de grandes circonstances, ont été insérées en divers tems, soit dans la *Revue* avant qu'elle fût réunie au Mercure, soit dans ce dernier journal ; d'autres y ont été annoncées avec assez de détail pour qu'il suffise de les rappeler aux lecteurs.

On distingue dans la première division de ce recueil la grande ode irrégulière intitulée *le Génie, la victoire de Marengo, la paix de Lunéville, le premier anniversaire* du couronnement de l'Empereur comme roi d'Italie, *le second anniversaire* de la même solennité, des *Octaves* pour la fête du 3 décembre 1809, et des stances intitulées *la Naissance de Jupiter*, pour le 15 août. Cette partie, où brille une imagination vraiment poétique, une grande fertilité de pensées et d'images, avec une sage économie de mots, est dédiée à l'Empereur. M. Buttura, dont le génie fut excité par les premiers exploits de S. M. en Italie, annonce dans son épître dédicatoire qu'il s'occupe d'un plus grand ouvrage où il s'efforcera de célébrer dignement les merveilles d'un règne fondé par la victoire et affermi par les arts de la paix.

La traduction de l'Art poétique de Boileau, publiée à Paris en 1806, est peut-être ce qui a fait à son auteur le plus de réputation en Italie. Elle y a fait mieux connaître un de ces poëmes qui ne sont point classiques pour une seule nation, mais pour toutes, et peut-être a-t-elle aidé à

dissiper des préjugés qui y sont répandus contre notre poésie en général, et particulièrement contre le législateur de notre Parnasse ; c'est un service que M. Buttura aura rendu à sa patrie autant qu'à la nôtre.

La pièce la plus remarquable des *poésies diverses* est une traduction de la célèbre et touchante élégie de Gray sur un cimetière de campagne. Quoiqu'elle soit connue depuis long-tems, on la relit avec un nouveau plaisir. Elle est précédée d'une élégie adressée à un ami sur la perte de sa femme, élégie qui était peut-être connue en Italie où elle a été faite, mais qui ne l'était pas en France. Le naturel des sentimens, la vérité des peintures et la douceur du style annonçaient dès-lors dans l'auteur un digne traducteur de Gray. A la fin de cette partie, on relit aussi avec plaisir la belle ode adressée à S. A. I. le vice-roi d'Italie, sur la naissance de son premier fils, pièce remarquable à plus d'un titre, et sur-tout par des traits frappans de nouveauté dans une sorte de sujets où il est si rare de ne pas redire ce que d'autres ont déjà dit (1).

Enfin ce recueil, très-élégamment imprimé, forme un de ces petits volumes que le goût recherche ; et ce qui le distingue d'un grand nombre de ceux du même genre, c'est qu'il ne trompe ni ne blesse jamais le goût. M. Buttura, nourri d'excellentes études poétiques, dit toujours ce qu'il faut, le dit très-bien, et ne dit rien de trop. Bien des Français en concluront peut-être qu'il ne ressemble donc guère à la plupart des poëtes de son pays ; ceux qui connaissent véritablement les poëtes de son pays, du nôtre, et d'autres encore, diront tout simplement qu'il ne ressemble guère à la plupart des autres poëtes.

Il n'a pu faire entrer dans son recueil la dernière pièce qu'il a faite, l'imitation italienne du poëme latin de M. Lemaire sur l'heureuse grossesse de S. M. l'Impératrice. Cette imitation se distingue, comme la plupart des poésies de l'auteur, par une élégante concision, et par le mérite singulier d'ajouter quelquefois, avec cette liberté que le titre d'imitation donne, des traits nouveaux à ceux de l'original. Je sais qu'on en a parlé un peu différemment dans l'un des derniers Mercures (2), à la fin d'un extrait où l'on a parfaitement rendu justice au poëme de

(1) Voyez-en l'extrait dans le *Mercure* du 19 janvier dernier.
(2) 20 avril 1811.

M. Lemaire et à la traduction française de M. Legouvé. Je demande à l'estimable auteur de cet article la permission de lui faire observer que la strophe de quatre vers de M. Buttura qu'il a citée rendrait trop légèrement, à la vérité, la belle prosopopée des ombres romaines; mais que cette strophe est suivie d'une seconde qui la complète; et qui rend si fidèlement le même tableau, que la prosopopée latine se trouve non-seulement imitée, mais presque littéralement traduite. Je remettrai ici de suite les deux strophes italiennes, et je prendrai M. Salgues lui-même pour juge.

Vedi pei sette colli, alto consesso!
L'ombre romane, onde più fama dura,
Mirar, con volto di stupore impresso,
Il sommo EROE *che ogn' altro nome oscura.*

E ognun di viva speme si colora
Che torni Italia e Roma a far si bella;
E tocco ognun di riverenza, adora
IL FATAL BRANDO E LA DIVINA STELLA.

Je ne citerai qu'un seul exemple des traits que le poëte italien a quelquefois ajoutés au poëte latin; il suffira pour donner une idée de la manière dont M. Buttura s'est approprié son sujet. On loue avec raison la grande image de cet arbre symbolique dont M. Lemaire a étendu l'ombre protectrice sur la patrie :

Te vastis aurea ramis
Protegit, et primam generoso è stipite prolem
Arbor agit, longos quæ duratura per annos.
Ventorum immota ridebit fronte furores.

L'imagination de M. Buttura, frappée de cette image, l'a développée dans ces deux belles strophes, où il ne me paraît pas l'affaiblir :

L'arbor tua che la fronte erge a le stelle,
Che sin al centro le radici stende,
E dispregiando immota austri e procelle,
Te, l'Italia, e l'Europa orna e difende,

Porge il primo rampollo al ciel ridente,
E i popoli suggetti, e la futura
Età con gli ampli rami, a la nascente
Immensa ombra pacifica assicura.

Cette imitation, outre l'édition qui en a paru à la suite du poëme latin et de la traduction française, vient d'être réimprimée seule sous ce titre : *Imitazione d'un poema latino che presagiva la nascità del rè di Roma.* Elle est du même caractère et du même format que le recueil des poésies, et peut y être insérée facilement.

Ceux qui désireraient une traduction plus exacte, dans cette même langue italienne, qui prend avec tant de souplesse tous les tours et toutes les formes, peuvent se satisfaire en lisant celle que vient de publier en vers libres (*sciolti*), M. P. L. Raby, docteur de la faculté des belles-lettres dans l'Académie impériale de Turin (3). Elle est d'une extrême fidélité, sans que cette qualité y nuise ni à l'élégance, ni à la force du style. On en peut juger par ces huit vers, où se trouve rendue cette même image du grand arbre protecteur.

Oh patria, oh Francia, oh tu d'eroi feconda
Madre, la fronte altera innalza; sorgono
Aurei tempi per te veri; deponi
Ogni timore; co' suoi rami immensi
Arbor sublime ti ricopre e mette
Dal generoso ceppo il primo germe,
Che durevole al par d'anni infiniti
Saldo starà contro il furor de' venti.

Ce poëme et ces imitations ne faisaient que présager l'heureux événement, qui a depuis occupé toutes les voix de la renommée et le génie de toutes les muses. Les muses italiennes n'ont pas été les plus lentes à le célébrer, et Paris compte dans son sein trois poëtes ultramontains qui ont fait résonner presqu'à la fois pour ce grand sujet les cordes de leur lyre. Je réunirai ici les titres et donnerai une légère idée des chants qu'elles ont fait entendre.

I. *Per la Nascità del rè di Roma, poemetto anacreontico di Francesco* GIANNI *Romano, Pensionario di S. M. l'Imperatore e Rè.* Paris, *P. Didot* l'aîné, in-4° et in-12.

Le célèbre improvisateur Gianni a, pour ainsi dire, donné le signal par ce petit poëme anacréontique, dont le

(3) Cette traduction, imprimée avec le texte, a paru à Turin le 17 mars, in-4°.

titre modeste est analogue au genre d'images que l'heureuse et auguste nouvelle a fait naître dans l'imagination du poëte. Dans une de ces extases qui le saisissent souvent à l'entrée de la nuit, il croit voir Vénus descendre de sa planète : entourée d'un essaim d'amours, elle pénètre dans le palais où reposent les pompes triomphales, les armes et l'aigle du plus puissant des héros. Les amours se jouent avec les armes : la déesse interrompt leurs jeux, et leur découvre le royal enfant qui dort dans le bouclier même de NAPOLÉON, comme autrefois le jeune Hercule lorsqu'il étouffa les serpens envoyés par Junon. L'enfant, en voyant Vénus, lève vers elle ses petites mains, la prenant pour sa mère. Vénus le prend dans ses bras, le presse sur son sein, regarde le ciel, et s'adressant à Jupiter, elle le prie de faire briller sur ce précieux enfant, sur cette première fleur d'une si grande espérance, sur la fleur de ce grand arbre qui couvre le monde de ses rameaux, un heureux présage, semblable à cette flamme qui s'alluma jadis sur la tête du jeune Ascagne. La troupe des amours joint ses prières à celle de Vénus. Jupiter les entend et fait éclater sur les cheveux de l'enfant un des rayons détachés de sa tête, et qui se partage en trois cercles brillans. La déesse entend ce présage; plus heureux que celui d'Ascagne, il promet à l'auguste enfant un triple empire sur les bords du Tibre, du Pô et de la Seine, et des couronnes de lauriers qui effaceront celles de tous les anciens triomphateurs. Vénus cesse de parler, rend au sommeil l'illustre rejetton, le replace commodément dans le bouclier de son père, et remonte aux cieux.

On peut bien croire que le sig. Gianni aura semé dans ce sujet gracieux toutes les fleurs de son génie et de sa langue. Je n'en citerai pour exemple que ce joli tableau des amours qui jouent avec l'aigle, les armes et les trophées.

Non si pronte l'api a schiera
Van su i fior di primavera,
Qual de' vaghi amor lo stuolo
Su quell' armi aggira il volo.
Chi tra l'aste luccicanti
Sul grifagno augel si asside;
Chi si specchia a l'elmo, e ride
Imitando più sembianti :
Quello cela si affatica
Dietro l'orrida lorica;

Questo appressa incerto il dito
Al Gorgon che v'è scolpito;
Ma ciascun discosto ondeggia
Da l'acciar scherzando altrove,
Da l'acciaro che lampeggia
Come il folgore di Giove.

II. *Roma al suo re*, etc. *Ode di G.* BIAGIOLI *del dipartimento degli Apennini*. Paris, *P. Didot* l'aîné, gr. in-4°.

L'idée de cette ode est heureuse : c'est Rome elle-même qui s'adresse à son roi. Elle lui rappelle son ancienne gloire et lui en montre encore les vestiges, et les emblêmes dans ces fers dont elle enchaînait autrefois les rois et les peuples vaincus, dans ces lauriers qui ceignent encore sa tête ; elle lui montre les ombres magnanimes des anciens héros qu'elle porta dans son sein et qui la rendirent maîtresse de l'univers. Mais cette gloire fut éclipsée ; des hordes de barbares détruisirent cette noble race ; dépouillée de son ancien éclat, elle languit dans l'opprobre et dans les larmes ; ce roi qui vient de naître lui rend l'espoir : il marchera sur les glorieuses traces de son père ; il la relèvera, la replacera au rang qu'elle occupa jadis : car, si le peuple de Mars est enseveli maintenant dans un profond sommeil, le désir de la gloire n'est point encore éteint en lui.

A ces mots, une vive lumière jaillit des yeux du divin enfant ; Rome prosternée, change tout-à-coup : elle brille d'un éclat céleste ; son port n'a plus rien d'une mortelle ; elle marche comme une divinité. Les ombres héroïques qui l'entourent font retentir l'air de leurs acclamations et de leurs espérances : un bruit mille fois plus fort que le tonnerre se fait entendre ; le ciel semble s'ouvrir, le poëte croit en voir descendre tous les dieux aux sons d'une harmonie céleste ; et cette vision répand en lui un charme inexprimable qui tempère et adoucit l'ardeur trop ambitieuse de ses désirs.

M. Biaggioli, connu par d'estimables ouvrages de grammaire et de philologie, se prépare à donner un nouveau commentaire sur Dante. On reconnaît dans le style de son Ode des imitations fréquentes de ce poëte sublime. Il est aisé, par exemple, d'en apercevoir dans la strophe suivante :

Tal folgorò, colfin di sue parole,
Un lume in gli occhi lui

Del regio infante, qual per mille suole
Raggio di sol che mei
Sorrir prato di fiori;
Onde assalita l'egra Donna, informa
Non mai vista s'abbella, e si trasforma.
Già di mille colori
S'adorna e già nel moto delle membra,
Non più donna mortal, ma dea rassembra.

J'aurais bien quelque doute au sujet de cette expression : *Raggio di sol che mei*, qui n'est peut-être pas employée ici avec autant de justesse que dans le vers du Dante d'où elle est tirée ; mais ce sont-là des questions qui sont peu de la compétence d'un étranger ; et il ne me conviendrait pas de hasarder, à cet égard, autre chose qu'un doute extrêmement réservé.

Cette ode est suivie d'une traduction française, en prose, par M. Tercy.

III. *La Nascità di Alessandro, prole di Filippo il Macedone, cantata di* STEFANO EGIDIO PETRONJ, *del dipartimento del Trasimeno, etc.* Paris, *P. Didot* l'aîné, gr. in-4°.

Cette cantate est dialoguée ; le lieu de la scène est l'Olympe ; les interlocuteurs sont Jupiter, Mars, Vénus, Apollon, Minerve et tout le chœur des Dieux. Il est aisé d'en deviner l'allégorie, même avant de l'avoir lue. Les Dieux conjurent Jupiter d'accorder à Philippe de Macédoine un fils digne de lui. Ils font tous l'éloge de ce grand roi. Jupiter déclare qu'il l'aime, parce qu'il aime les rois guerriers qui lui ressemblent : il promet de lui accorder le rejetton qu'ils demandent. Si c'est une héroïne, Vénus dit qu'elle lui donnera tous ses charmes ; Minerve, qu'elle la rendra par ses vertus l'admiration du monde ; si c'est un prince, Mars en fera un héros, Apollon lui inspirera l'amour des sciences et des beaux-arts. Chacun recommence à vanter les dons qu'il a répandus sur Philippe ; Vénus y a mis le comble en lui donnant Olympias pour partager sa couronne. Jupiter annonce enfin que c'est un fils que le Destin accorde au roi de Macédoine : que la race de Philippe remplira, comme lui, d'admiration toute la terre, et ne sera pas moins illustre que lui dans la guerre et dans les arts de la paix.

Le style de cette cantate est clair et facile, dans le genre dont Métastase offre de si beaux modèles, et avec cette régularité de rhythme qu'il suivit constamment dans les morceaux destinés à être mis en musique.

VENERE.

Se deve un' eroina
Mirar la terra in lei,
Di tutti i pregi miei
La prole adornerò.

MINERVA.

Io la farò regina
D'ogni alma e d'ogni core;
Il mondo ammiratore
Di sue virtù farò.

MARTE.

Farò ch' eroe famoso
Rimiri in lui la terra:
Ne l'arte de la guerra
Suo condottier sarò.

APOLLO.

Io de le scienze amico,
Ed io de l'arti elette
Ne le virtù perfette.
QUEL CORE EDUCHERO, etc.

Le texte italien est suivi d'une traduction en prose française.

M. Petronj, auteur de cette cantate, l'est aussi d'un grand ouvrage, déjà imprimé en Italie, et qu'il réimprime en ce moment à Paris, avec tout le luxe typographique, une traduction française et des notes; c'est *la Napoléonide*, ou les fastes de NAPOLÉON, composée de cent médailles historiques et emblématiques, gravées au trait, et de cent odes italiennes. Il en a déjà paru trois livraisons; nous en rendrons compte incessamment. La naissance du roi de Rome doit terminer cet ouvrage qui commence à la naissance de *Napoléon*. M. Petronj vient de publier d'avance la médaille et l'ode consacrées à ce grand événement. C'est la quatrième pièce lyrique italienne, destinée à le célébrer,

IV. *La nascità del rè di Roma, Medaglia e Ode di Stefano Egidio* PETRONJ, etc. Paris, *P. Didot* l'aîné, gr. in-4°.

La médaille, comme toutes celles dont elle doit faire partie, est dessinée par M. Pêcheux, ci-devant peintre du roi de Sardaigne, membre de l'Académie impériale des sciences et arts de Turin, actuellement à Paris; et gravée par M. Piroli. Le type représente Leurs Majestés Impériales et Royales; sur le revers, la France présente le nouveau roi à la ville de Rome qui semble sortir de ses ruines; aux deux côtés sont la Seine et le Tibre qui réunissent et confondent leurs ondes. La légende porte ces mots: *Roma, resurges*. M. Tercy, traducteur de toute la Napoléonide, a joint à cette ode une traduction française en prose.

Le poëte s'adresse à Rome, après que l'auguste enfantement a été signalé par une aurore plus belle, par un éclat étraordinaire des nouveaux rayons du soleil. Il lui annonce la naissanse de ce roi qui doit lui rendre un jour toute sa gloire. La voix même du Destin se fait entendre: elle promet à Rome et à son jeune roi les jours les plus glorieux. La Seine, le Danube et le Tibre joindront leurs ondes; la fière Tamise frémit en vain; elle sera forcée de courber son front indompté. O Rome! tu entends cet oracle; ouvre donc ton sein à des torrens de joie; mais fais renaître un Virgile, un Horace dans leur terre natale: la trompette de l'un, la lyre de l'autre, pourraient seules, en ton nom, célébrer dignement Napoléon, Louise, leur fils et ton roi.

> *Udisti o Roma? il gaudio*
> *Segua a inondarti il sen:*
> *Fa che un Maron rivivere*
> *Possa, ed un Flacco sul natìo terren.*
> *La tromba lor, la cetera*
> *Solo potrian per te*
> *Ornar di giuste laudi*
> NAPOLEON, LUIGIA, *il* FIGLIO, *il* RÈ.

GINGUENÉ.

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, permettez-moi de répandre quelques fleurs sur la tombe du littérateur distingué que nous avons perdu le 23 février dernier, JEAN-FRANÇOIS GUICHARD, membre de la Société philotechnique depuis son origine, et de plusieurs autres Sociétés littéraires. Il n'y a peut-être pas à Paris un homme de lettres, un artiste, qui ne l'ait connu, et qui ne se rappelle ses yeux animés, son front découvert, ses manières originales, sa physionomie expressive, et sur-tout l'inaltérable bonté de son caractère. A la vivacité la plus étonnante, et qu'il conserva jusqu'à 81 ans, il joignait une simplicité telle que souvent on lui faisait accroire des choses invraisemblables, qu'il répétait ensuite avec la bonne foi de la persuasion.

Le théâtre lui doit l'*Amant Statue*, et le *Bûcheron* qui fut représenté à la cour en 1763, et qui eut de nombreuses représentations à Paris. Un autre opéra comique; *Memnon*, n'en eut que deux, et cette défaveur le dégoûta d'achever deux autres pièces dont il avait déjà tracé quelques scènes.

Le genre d'esprit et de talent de M. Guichard ne pouvait s'assujétir à quelque ouvrage que ce fût, de longue haleine. Il ne lui fallait que de petits tableaux, dont le travail pût être terminé dans une matinée ou dans un jour. Sa paresse, qui s'accommodait à merveille de cette tâche, passait le lendemain autant de tems à polir son opuscule, et se reposait ensuite pour recommencer sur nouveaux frais. Il aimait, recherchait les anecdotes piquantes, les fines reparties, les bons mots, et se plaisait à les resserrer dans un conte, sur-tout dans un distique ou dans un quatrain.

Ami de Piron, il en avait saisi, pour ses épigrammes, presque toute la finesse, la précision et la brièveté. J'étais un jour présent à un reversi dans lequel figurait M. Guichard : une dame, en mêlant les cartes, en laissa tomber une, l'as de cœur. C'était matière à lieux communs. M. Guichard, comme les autres, dit son mot, et c'était une niaiserie. Ah! mon poëte, lui dit la dame en lui jettant cet as de cœur, vous expierez la faute. Il prend

cette carte, et quelques secondes après, écrivit ce distique au revers :

« Je crains tout d'un côté, j'espère peu de l'autre :
» Me rendez-vous mon cœur ? me donnez-vous le vôtre ? »

Dans ces derniers tems de trouble et d'anarchie qui désolèrent la France, il improvisa devant quelques amis ce quatrain remarquable :

« Des cieux et de la terre indétrônable roi,
» Nous as-tu retiré ta faveur paternelle ?
» L'homme n'a-t-il donc plus que la rage pour loi ?
» Doit-il ne plus mourir de sa mort naturelle ? »

M. Guichard, par insouciance de la fortune, ne pensa jamais à se ménager quelques ressources pour sa vieillesse. Elle arriva sans que personne s'en aperçût, car il avait encore, à 80 ans, tout l'enthousiasme et le fe de la jeunesse. Une particularité remarquable, c'est qu'excepté dans les dernières années de sa vie, il ne couvrait jamais sa tête que l'on voyait quelquefois fumer dans les plus grands froids. Il était content pourvu qu'il eût le *victum* et le *vestitum*. Il était déjà bien plus que septuagénaire quand l'un et l'autre commencèrent à lui manquer. Des amis généreux s'en aperçurent pour lui, et une pension de 1200 fr. que S. E. Mgr. le comte de Lacépède et le bon Colin-d'Harleville sollicitèrent et obtinrent du gouvernement, le fit exister tranquillement jusqu'à 81 ans.

Dans le volume des fables de M. Guichard, il s'en trouve que La Fontaine n'eût pas désavouées. Il a fait aussi beaucoup de contes dont quelques-uns sont charmans. Il serait à désirer qu'une main discrète fît dans les unes et dans les autres un choix dirigé par le goût, et nous aurions un recueil précieux que l'on feuilleterait avec intérêt.

A la dernière séance de la Société philotechnique il lut encore, avec une énergie bien rare à ce grand âge, quelques poésies légères et nouvelles de sa composition, qui furent vivement et généralement applaudies; mais hélas!... c'était le chant du cygne; il ne devait plus s'y faire entendre. Sa gaîté naturelle, son bon cœur et la franchise de son désintéressement le rendaient aussi cher à ses amis, que ses talens lui méritent d'estime; sa perte leur donne de vifs regrets. Il s'est éteint à 81 ans, après une maladie d'un mois occasionnée par une fièvre maligne et putride.

M**.

EMERY (Jacques-André), originaire de Gex, ancien professeur de philosophie à Lyon, ancien supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, et conseiller titulaire de l'Université impériale, est mort à Paris, le 28 mars 1811, à l'âge de 79 ans. C'était un ecclésiastique respectable et instruit; on a de lui :

I. *Esprit de Leibnitz*, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la Religion et la Morale*, 1803, 2 vol. in-8°, augmentés de la Correspondance de Leibnitz avec Bossuet.

II. *Esprit de Sainte-Thérèse*, 1775, in-8°.

III. *Le Christianisme de François Bacon*, an VII (1799), 2 vol. in-12.

IV. *La conduite de l'Eglise dans la réception des Ministres de la Religion qui reviennent de l'hérésie et du schisme; nouvelle édition considérablement augmentée*, 1801, in-12.

V. *Des Moyens de ramener l'unité dans l'Eglise Catholique*, 1802, in-12.

VI. *Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts, par M. Euler, suivie des Pensées de cet auteur sur la Religion, supprimées dans la dernière édition de ses Lettres à une princesse d'Allemagne*. 1805, in-18.

Il a été éditeur 1° des *Lettres sur l'Histoire physique de la Terre, adressées à M. le professeur Blumembach, par J. A. de Luc*, 1798, in-8°; 2° des *nouveaux Opuscules de l'abbé Fleuri*, 1807, in-12 : la préface est de M. Emery; 3° des *Principes de MM. Bossuet et Fénélon sur la Souveraineté* (abrégés par le P. Querbeuf) *tirés du cinquième avertissement sur les lettres de Jurieu et d'un essai sur le Gouvernement civil*, 1791, in-8°, reproduit, sans avoir été réimprimé, sous le titre de : *la Politique du bon vieux tems, ou Principes de MM. Bossuet et Fénélon sur la Souveraineté*, 1797, in-8°.

M. Emery a été l'un des collaborateurs aux *Annales catholiques*.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, j'ai vu avec surprise qu'un de vos collaborateurs, dans le Numéro DVI du *Mercure de France*, attribue à M. Cousin de Grainville, du Hâvre, divers ouvrages dont feu mon père, Jean-Bap-

tiste-Christophe Grainville, né à Lisieux, et mort en cette ville en 1805, est l'auteur.

Voici la nomenclature de ces ouvrages, tels qu'ils sont cités dans la France littéraire, par J. S. Ersch :

Discours qui a remporté le prix de l'éloquence à Besançon, sur ce sujet : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur ce siècle*, 1792. — *Le Carnaval de Paphos*, 1784. — *Ismène et Tarsis*, ou *la colère de Vénus*, roman poétique. Londres, 1785. — *Monumenti inediti di Winckelmann*, ou Choix de monumens antiques, avec leur explication. Traduction, 1788. — *Aventures d'une sauvage, écrites par elle-même*, 1789. — *La Fatalité*, roman poétique, 1791. — *Le Vendangeur*, poëme de Tansillo. Traduction, 1793. — *Hymnes de Sapho*, nouvellement découvertes, et traduites pour la première fois en français, avec des notes et une version italienne, 1796.

Il a donné : Un extrait des 24 livres des choses incroyables de l'île de Thulé par Anton Diogènes, tiré de la bibliothèque de Photius, dans le Magazin Encyclopédique : Une traduction du Remède d'Amour, d'Ovide, 1797 : Une traduction du poëme des Argonautes de Valerius Flaccus, non imprimée : Une traduction du poëme de la Musique, de l'espagnol de Thomas de Yriarté, 1800.

Je vous prie d'observer, en outre, que je suis dépositaire des manuscrits de ces ouvrages. La mémoire de mon père me fait un devoir de réclamer contre l'erreur insérée dans votre Mercure ; votre justice et votre impartialité m'autorisent à croire que vous vous empresserez de la rectifier dans le prochain numéro.

J'ai l'honneur d'être, etc.

GRAINVILLE.

Lisieux, ce 21 avril 1811.

POLITIQUE.

L'Empereur de Russie est de retour de son voyage à Twer. Au moment où nous écrivons, le nouvel ambassadeur français, M. le comte de Lauriston, doit être rendu à sa destination; il était arrivé à Dresde le 13 avril; il a été présenté à S. M. le roi de Saxe, par M. le baron de Bourgoing, ministre de France. S. M. dérogeant à son égard à l'usage constamment pratiqué à la cour le jour de Pâques a accordé à M. de Lauriston une audience particulière. L'ambassadeur devait, le lendemain, avoir l'honneur de dîner avec S. M., et de là continuer sa route. On apprend aussi de Pétersbourg que la sortie de l'Empire russe est libre pour tout le monde, mais qu'on n'y laisse entrer aucun étranger sans passe-port depuis le commencement de l'année; l'escompte ne se fait qu'en roubles dans toute l'étendue de l'Empire. Suivant les lettres de Hongrie, des conférences seraient sur le point de s'ouvrir à Bucharest; le général en chef russe aurait invité Czerni-Georges à venir prendre part à ces conférences : rien de positif n'est connu à cet égard. On écrit de Constantinople, en date du 12 mars, que plusieurs milliers de troupes asiatiques ont passé, à cette époque, par cette capitale pour se rendre à l'armée; le grand-écuyer de sa Hautesse est parti pour porter au grand-visir la pelisse d'honneur, comme c'est l'usage chaque fois que les janissaires reçoivent leur solde. On ajoute que les rixes entre les janissaires sont apaisées par la fermeté du Grand-Seigneur. Cinquante des plus acharnés, dans cette querelle sanglante, ont été étranglés.

Les assemblées de comitats de Hongrie sont terminées; dans quelques-unes on a bien saisi l'esprit de la dernière patente sur les finances, et on a voté des adresses de remerciement à l'Empereur; dans d'autres il y a eu quelqu'opposition, et on a réclamé la sanction de la diète nationale; cependant il est certain que cette affaire se terminera à la satisfaction du gouvernement. A cet égard, on avait fait courir à Vienne le bruit que le décret dont il s'agit, et relatif aux finances, subirait une modification. Le gouvernement a démenti ce bruit et fait punir ses auteurs, et un

avis conçu dans les termes les plus positifs a été donné aux négocians de Vienne : il n'est pas plus exact que les billets d'amortissement aient été mis en circulation. Toutes les caisses publiques continuent à payer en billets de banque à raison de cinq capitaux pour un. La diète de Transylvanie a adopté purement et simplement le décret sur les finances. On regarde comme très-positive la vente des domaines ecclésiastiques, et on n'attend plus, pour son exécution, que le retour des commissaires chargés d'en aller faire l'inventaire dans les diverses provinces de la monarchie.

Les dernières gazettes de Philadelphie ont appris aux Anglais qu'il n'y avait à espérer ni changement ni adoucissement dans les dispositions du gouvernement américain. L'acte du congrès qui proscrit le commerce anglais tant que les arrêts du conseil britannique ne seront pas rapportés, va être mis strictement en vigueur. Un bâtiment arrivé de Liverpool à Norfolk, le 22 février, a déjà été confisqué en vertu de la proclamation du président des Etats-Unis.

Le 24 avril, M. Hase, l'un des directeurs de la banque d'Angleterre, s'est rendu à la bourse, où il a lu une lettre, du 23 du courant, de M. Perceval, aux gouverneur et sous-gouverneur de la banque d'Angleterre, ayant pour objet de remplir le déficit qui se trouve dans les souscriptions pour la consolidation des douze millions de billets de l'échiquier. Ce déficit est d'environ quatre millions neuf cent mille livres sterling, et pour le remplir, les conditions suivantes sont offertes :

Pour chaque 70 liv. en argent, le souscripteur recevra 72 liv. 12 s., en 5 pour cent sur la marine. Les billets de l'échiquier du mois d'avril 1810 au 6 mars 1811, seront reçus comme argent comptant ; la préférence étant toutefois accordée aux souscripteurs primitifs desdits billets. Ce plan doit être soumis au parlement, et après son approbation, le jour pour recevoir les souscriptions sera fixé entre les 6 et 9 mai.

Si les sommes souscrites d'après le plan ci-dessus, ne sont pas suffisantes pour remplir le déficit, l'excédent de ce déficit sera compris dans l'emprunt pour le service de l'année présente, lequel emprunt (sans y comprendre ce qui pourra y être ajouté pour ledit déficit) sera d'environ douze millions sterling.

L'*Alfred* fait à cet égard des réflexions qui méritent d'être

rapportées au moins par extrait : il les adresse aux directeurs de la banque :

« Il est inutile, dit-il, de démontrer aux personnes bien instruites des vrais principes des finances, que le public ne peut continuer à avoir confiance dans la solidité du moyen actuel de circulation, si le gouvernement ne s'abstient de se mêler de la direction et de l'administration de la banque ; et que s'il arrive jamais que cet établissement soit identifié avec le gouvernement, et que celui-ci exerce le pouvoir de limiter ou d'étendre à son gré l'émission des billets, ce moment devra être considéré comme l'époque de la ruine de la banque.

» L'accroissement énorme qui a eu lieu dans nos dépenses au-dehors, les sommes immenses qui ont été payées pour frêt à des neutres, jointes aux importations considérables de marchandises étrangères, ont, suivant mon estimation, excédé de plusieurs millions le montant de nos exportations et de leurs profits, et comme je ne connais aucun moyen possible de solder cette différence que par l'exportation de lingots, on doit attribuer à cette cause la rareté générale des espèces.

» Quoiqu'il soit très-difficile de déterminer de quelle manière le papier influe sur les changes, et que les plus habiles écrivains ne donnent là-dessus aucune explication satisfaisante, il paraît qu'il y a de fortes présomptions en faveur de la réalité de cette influence, et en conséquence il serait évident que si les lingots sont un objet de commerce comme toute autre marchandise, un accroissement considérable du signe qui sert de moyen de circulation, qui a pour effet reconnu de hausser le prix de toutes les marchandises, doit avoir quelqu'influence sur celle-là. Si cela est vrai, il s'ensuit nécessairement qu'une diminution dans la quantité du papier doit diminuer le prix des lingots.

» Le nouveau principe adopté par la cour des directeurs, savoir, qu'on ne doit prescrire d'autres bornes à l'émission de leurs billets que les demandes qu'on en a faites, et qu'on n'a pas à craindre de la porter trop loin, en escomptant tous les bons papiers qu'on leur présente, me paraît non-seulement susceptible d'exceptions importantes, mais encore capable de produire les plus grands inconvéniens, si on le poussait jusqu'à l'extrémité. Dans le dernier cas, la quantité des billets de la banque, au lieu d'être bornée à environ vingt millions, s'éleverait bientôt au double de cette somme. L'idée que la cour des directeurs a adoptée (relativement

aux justes limites de l'émission), savoir que si cette émission vient à passer les limites convenables, leur papier leur reviendra nécessairement, ne me paraît pas fondée sur l'expérience.

» Quoique je sache bien qu'il est impossible à la banque de reprendre ses paiemens en espèces à l'époque proposée par le rapport du comité des monnaies, à moins qu'on ne suspende entièrement nos importations et nos dépenses au dehors, il me paraît néanmoins extrêmement à désirer que la cour des directeurs observe dans l'émission de leur papier les limites et la modération qui sont absolument nécessaires comme mesure préliminaire, et qui auront pour effet, non-seulement d'accroître la confiance du public dans la solidité de ce papier et de diminuer l'envie de thésauriser, qui s'étend tous les jours, mais encore d'approcher de plus en plus la valeur de leurs billets de celle de la monnaie légale du royaume. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence entre ces deux valeurs, l'Angleterre ne peut être regardée comme étant dans un état de prospérité ni de sûreté. »

Le 15 avril, à la pointe du jour, des salves d'artillerie ont annoncé à Madrid la naissance du roi de Rome. A onze heures S. M. reçut les félicitations du corps diplomatique et de toutes les personnes de la cour; il y eut ensuite un *Te Deum* solennel; l'après-midi une course de taureaux eut lieu sur la place destinée à ce spectacle, en-dehors de la porte d'Alcala. Le soir la ville entière fut illuminée. Les mêmes solennités ont eu lieu dans toutes les cours amies; à Pétersbourg, à Dresde, à Cassel, à Munich, à Vienne les ambassadeurs français ont réuni, dans des fêtes magnifiques, toutes les personnes distinguées de ces diverses capitales. A Rome les réjouissances ont été très-brillantes; à Venise, à Trieste elles ont duré trois jours; celles de Naples ont eu lieu sous les yeux de la reine, et ont été dignes à-la-fois et de leur objet et de la souveraine qui y présidait; mais ces fêtes ne sont que le prélude de celles que le mois de juin doit voir célébrer.

On n'a rien publié d'officiel à cet égard; mais les détails suivans paraissent avoir de l'authenticité; ils ont du moins été publiés sans être démentis par l'autorité.

« Le baptême du Roi de Rome étant fixé au 2 juin, jour de la Pentecôte, le samedi 1er juin, LL. MM. partiront de Saint-Cloud à 6 heures, pour venir dîner aux Tuileries.

» A 8 heures il y aura spectacle au théâtre de la cour :

on donnera l'opéra serià de *Sémiramis*. Après le spectacle, il y aura cercle dans les grands appartemens : toute la cour sera invitée.

» Ce jour-là les spectacles donneront *gratis*. Une salve de 101 coups de canon annoncera l'arrivée de LL. MM. dans Paris et la fête du lendemain.

» Cette salve sera répétée le lendemain à 8 heures, à midi et à 6 heures du soir, heure de la cérémonie.

» Le même jour, à 11 heures et demie, audience du corps diplomatique. Le messe sera célébrée à midi, et après la messe il y aura grande cour.

» A 6 heures du soir, LL. MM. partiront en grand cortége des Tuileries, et se rendront à Notre-Dame pour rendre graces à Dieu, assister au baptême du Roi de Rome et au *Te Deum* solennel. L'église sera illuminée.

» En sortant de Notre-Dame, LL. MM. se rendront à la Commune, où elles arriveront entre 8 et 9 heures.

» LL. MM. seront conduites dans l'appartement qui leur aura été préparé. L'Empereur donnera audience au conseil-général.

» LL. MM. se rendront ensuite dans la salle du banquet, où elles dîneront en grand couvert. De là, LL. MM. seront conduites dans la salle où le concert aura été préparé, et après l'avoir entendu, elles verront tirer le feu d'artifice. Immédiatement après, elles remonteront en voiture pour retourner à Saint-Cloud.

» Il ne sera pas fait de constructions extraordinaires à l'Hôtel-de-Ville pour cette fête. On n'invitera que le nombre de personnes que le local pourra contenir. Pendant le banquet, on fera circuler le public autour de la table de LL. MM.

» Ce jour-là, tous les établissemens publics et toutes les maisons de la ville de Paris seront illuminés. Il sera établi des jeux aux Champs-Elysées, et il sera fait des distributions de vivres au peuple.

» Dans la semaine qui suivra, on donnera à l'Odéon l'opéra seria de *Sémiramis* qui aura été joué aux Tuileries.

» Dans la même semaine ou la suivante, on donnera à l'Académie Impériale de Musique un opéra et un ballet nouveaux.

» Dans cette semaine, la salle de spectacle des Tuileries sera arrangée en salle de bal.

» Le dimanche 9 juin, grande fête aux Tuileries.

» LL. MM. viendront le samedi soir coucher aux Tuile-

ries. Le lendemain, après la messe, il y aura grande parade, et ensuite grande cour. A sept heures, LL. MM. dîneront en grand couvert dans le salon de la Paix. Après le dîner, elles iront entendre le concert public qui sera exécuté sur la terrasse du palais. Le jardin et le palais seront illuminés. Après le concert, LL. MM. verront ouvrir le bal dans la salle des Maréchaux, et de-là iront voir l'ouverture de celui de la salle de spectacle changée en salle de bal.

» Ces bals seront ouverts par des quadrilles exécutés par les dames et officiers de la cour.

» On invitera non-seulement toute la cour; mais aussi 2000 personnes dans Paris : on fera des invitations pour chacune des deux salles et suivant la quantité de monde qu'elles peuvent contenir; on indiquera des entrées différentes : la communication entre les deux salles ne sera établie qu'après le départ de LL. MM., ou après onze heures.

» A minuit, les soupers seront servis dans la galerie de Diane et dans la galerie du Musée. Les bals continueront pendant toute la nuit.

» Le jeudi 13 juin, il y aura spectacle français au théâtre de Saint-Cloud.

» Le dimanche suivant, 16 juin, il y aura grande fête à Saint-Cloud.

» Ce jour-là, la messe et l'audience auront lieu comme à l'ordinaire. Pendant la journée, il y aura des jeux dans le parc, et les eaux joueront.

» Le soir, le parc, les jardins et les cascades seront illuminés. Les eaux joueront à la lumière. Il y aura grand cercle au palais, auquel on invitera toute la cour. On aura soin de faire arriver les voitures par le pont de Sèvres, et qu'il n'en passe aucune par le pont de Saint-Cloud.

» Pendant le cercle, vers dix heures du soir, à un signal donné, la garde impériale fera tirer un beau feu d'artifice dans la plaine de Boulogne, de manière qu'il soit vu des jardins, du château et du parc.

» Après le cercle, il sera servi un souper dans l'Orangerie. LL. MM. auront leur grand couvert dans le salon de Mars. »

Il y a eu dimanche dernier au palais de Saint-Cloud audience diplomatique et présentations. Les envoyés de Danemarck, de Saxe, de Francfort et de Bade ont été admis à présenter leurs hommages à S. M. à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

Le sénat a eu plusieurs séances cette semaine; on assure

qu'elles avaient pour objet des nominations de députés au Corps-Législatif, dont la session doit s'ouvrir le 2 juin. En vertu d'un sénatus-consulte un nouveau département est formé sous la dénomination de département de la Lippe; le chef-lieu est Munster.

Le 29 avril S. M. a tenu un grand-conseil d'administration du sénat, et le 46e de commerce. Le 30 avril il y a eu conseil des ministres. Le 2 mai, conseil d'administration de la guerre. Le même jour il y a eu spectacle au théâtre de la cour. S....

PARIS.

PAR décret impérial, un droit d'un centime par feuille d'impression, est imposé sur tous les ouvrages connus en imprimerie sous le nom de *labeurs*, si ces ouvrages n'appartiennent à aucun auteur vivant, ou à ses héritiers. Le produit de cette taxe est consacré aux dépenses de la direction générale de la librairie.

— Divers décrets impériaux organisent les cours impériales de La Haye et de Toulouse.

— Les travaux pour la construction d'une route de Hambourg à Wesel s'exécutent avec la plus grande rapidité. Cette route aura 14 mètres de largeur; le terrassement pour toute la route pourra être achevé à l'automne prochain.

— Le baron de Corbigni, préfet de Loir et Cher, vient d'être emporté, à Blois, par une fièvre maligne.

— Le jeune Firmin de l'Odéon va débuter au théâtre Français. Clozel est rentré à l'Odéon.

— La Société philotechnique tiendra sa séance publique le 5 mai prochain, sous la présidence de M. Sylvestre.

— Tous les travaux publics de Paris se poursuivent avec la plus grande activité. Les démolitions des maisons de la rue Saint-Nicaise ont commencé dans la direction de la nouvelle galerie.

ANNONCES.

Histoire générale de l'Espagne, depuis les tems les plus reculés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; par G. B. Depping. Tomes I et II, contenant l'Espagne sous les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, et sous les Empereurs Romains et les Rois Goths, avec une

très-belle carte de l'Espagne ancienne, et précédés d'un Essai d'une bibliothèque historique de l'Espagne. Deux forts volumes in-8°, imprimés sur beau papier, en caractères neufs de cicéro. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. Saint-Germain; et chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 10.

Cette histoire comprendra quatre volumes, les tomes III et IV paraîtront incessamment.

Le premier volume contient la description de l'Espagne considérée sous son aspect physique. — L'état primitif de l'Espagne. — Les premiers établissemens des Phéniciens. — La domination des Carthaginois. — Le tableau des mœurs et de la manière de vivre de différentes nations espagnoles à cette époque. — Les conquêtes des Romains en Espagne. — Les guerres de César et de Pompée.

Le second volume renferme l'Espagne considérée dans son état civil et moral sous l'empire romain. — La domination des Goths. — La destruction de leur domination. — La fondation de plusieurs nouveaux Etats en Espagne.

Cette dernière partie de l'histoire de l'Espagne offrait beaucoup de difficultés, faute de monumens et de récits détaillés; une heureuse circonstance a mis M. Depping à même de puiser à une source féconde des renseignemens authentiques. Il existe à la Bibliothèque impériale plusieurs manuscrits qui jettent un nouveau jour sur le règne des Goths et des Maures : la plupart de ces manuscrits ont été composés par des Maures en langue arabe; M. Jourdain, secrétaire-interprète auprès du gouvernement, et savant orientaliste, a bien voulu en extraire tout ce qui était relatif au travail de M. Depping. C'est dans le cinquième livre que ces matériaux précieux ont été mis à profit.

Le troisième volume comprendra l'époque entière du règne des Maures jusqu'à leur expulsion, et jusqu'à l'établissement de la monarchie.

Le quatrième et dernier volume, auquel sera joint une carte de l'Espagne moderne, partira de cette époque pour conduire l'Histoire d'Espagne jusqu'à la fin du 18e siècle.

Une seule règle pour les Participes, ouvrage où l'on examine le *Traité des Participes* par M. Lequien, en établissant un principe simple et clair, au moyen duquel on fait disparaître les difficultés que présente cette question grammaticale expliquée par les règles ordinaires; par Latour, instituteur à Maëstricht. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez Gl Dufour et compe, libraires, rue des Mathurins, n° 7; P. Blanchard et compe, libraires pour l'éducation,

rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galeries de bois, n° 249; et à Maëstricht, chez L. Th. Nypels, aîné, imprimeur-libraire.

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par M. de Fénélon. *Nouvelle édition*, collationnée sur les manuscrits et les imprimés, augmentée d'un précis de la vie de Fénélon, d'une liste raisonnée des éditions qui ont paru jusqu'à ce jour, des principales variantes, et d'une table des matières; par J. F. Adry, membre de la commission nommée par l'Université impériale pour l'examen des livres classiques; ornée de 25 figures, gravées avec soin, d'après les dessins nouveaux de M. Monnet. Deux vol. in-8°, imprimés avec le plus grand soin en caractère neuf, dit philosophie. Prix, sur carré double d'Auvergne, 16 fr., et 18 fr. 75 c. franc de port; pap. vélin, fig. avant la lettre, 32 fr. — Les mêmes, deux parties in-12, avec la table des matières seulement, et les 25 figures, édition classique, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. Chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n° 21.

La pureté du texte adopté dans cette édition, les additions importantes qu'on y a faites, et les soins apportés à son impression, assurent à cet ouvrage in-8° une place distinguée dans les bibliothèques.

Annales nécrologiques de la Légion-d'honneur, ou Notices sur la vie, les actions d'éclat, les services militaires et administratifs, les travaux scientifiques et littéraires des membres de la Légion-d'honneur décédés depuis l'origine de cette institution: dédiées à S. M. l'Empereur et Roi, chef suprême de la Légion-d'honneur, et rédigées d'après des mémoires authentiques, par Joseph Lavallée, chef de division à la grande chancellerie de la Légion-d'honneur, secrétaire perpétuel de la Société Philotechnique de Paris, de la Société royale des sciences de Gottingue, des Académies de Dijon, Nanci, etc. Un vol. in-8°, avec quinze portraits de légionnaires, gravés en taille-douce. Prix, broché, 8 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Tables barométriques portatives, donnant les différences de niveau par une simple soustraction, avec une instruction contenant l'histoire de la formule et sa démonstration complète par les simples élémens de l'algèbre, à l'usage des ingénieurs, des physiciens, des naturalistes et de tous les voyageurs; par M. Biot. Brochure in-8° de 50 pages, avec huit pages de tables. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez J. Klostermann fils, libraire, rue du Jardinet, n° 13.

Nota. Il y a des exemplaires auxquels on a joint les tables collées sur toile de manière à pouvoir être portées dans la poche comme une carte.

Histoire de l'Astronomie, etc. (Voyez pages 201 et suiv.) Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port.

Sermons de Bourdaloue. Nouvelle édition en 16 vol. in-8°.

Dans le cours de l'année 1810, a été achevée l'édition complète des œuvres de Massillon, en 13 vol. in-8°, et son exécution a satisfait mêmes les personnes du goût le plus difficile. Disposé maintenant à donner les mêmes soins à une édition de Bourdaloue, en 16 volumes in-8°, toute semblable à celle de Massillon, j'invite les personnes qui mettront quelque intérêt à ce que ce projet d'édition nouvelle soit réalisé, à faire payer par avance la cinquième et dernière livraison, qui sera de 4 volumes comme cette dernière de Massillon, et pour laquelle les souscripteurs n'auront à payer que 21 fr., prix de trois volumes, léger avantage dont ont pareillement joui les premiers acquéreurs de Massillon. Aussitôt que 200 personnes auront donné cette marque de bienveillance envers l'édition et l'éditeur, l'impression sera commencée; et la publication aura lieu comme pour le Massillon par livraisons de 3 vol., la 5e et dernière de quatre. Je prendrai pour texte l'édition originale de 1707, comme pour le Massillon j'ai pris celle de 1745. Il y aura de même quelques exemplaires en papier vélin, dont le prix sera de 14 francs le volume, ainsi qu'un très-beau portrait de Bourdaloue, gravé exprès, et servant de pendant à celui de Massillon. J'ai lieu d'espérer que d'ici à la fin de l'été les intentions favorables du public auront pu se manifester; mais en cas d'insuffisance de souscripteurs, j'attendrai jusqu'au premier février 1812; et si enfin à cette époque le nombre de 200 n'est pas complété, le projet d'édition sera abandonné, et les sommes reçues seront aussitôt restituées à chacun des souscripteurs. J'aurais bien voulu pouvoir éviter cette demande d'un paiement anticipité, et sur-tout d'un paiement aussi modique; mais chacun sait combien sont illusoires les simples inscriptions; et ces 200 exempl. retenus par avance, et d'une manière assurée, donneront au moins à l'éditeur la certitude qu'au moment même de la mise en vente, chacune des livraisons acquerra cette sorte de publicité résultant de la circulation d'un nombre suffisant d'exemplaires, moyen le meilleur et le plus sûr pour appeler d'autres acquéreurs, et faire promptement écouler une édition, lorsqu'elle est bonne et bien exécutée.

A la fin du premier volume sera imprimée la liste des 200 personnes à la bienveillance desquelles le public sera redevable de cette édition.

Ant.-Aug. Renouard.

ERRATA pour l'avant-dernier N°.

Il s'est glissé dans l'impression du poëme sur *les Embellissemens de Paris*, par M. Victorin Fabre, des fautes qui pourraient altérer le sens en quelques endroits. Nous invitons MM. les Abonnés à les corriger à la plume sur leurs exemplaires.

Page 98, *ligne* 34 :
Les nobles souvenirs errent sous ses lambris.
Lisez : Errent sous ces lambris.

Page 99, *ligne* 18 :
Et l'olivier d'Athènes et l'aigle des Romains.
Lisez : Et l'olivier d'Athène, etc.

Même page, *ligne* 25 :
Des chefs-d'œuvres d'un siècle ennobli par les arts,
effacez la virgule.

Même page, *ligne* 29 :
Et la main des Lebruns, etc.
Lisez : Et la main des Le Bruns, etc.

Page 100, *ligne* 22 :
Où fier d'éterniser, etc.
Lisez : Ou fier d'éterniser, etc.

Même page, *ligne* 30 :
Je vois ces ponts nouveaux unir ses nouveaux ports.
Lisez : Je vois ses ponts nouveaux, etc.

Page 101, *lignes* 23 et 24 :
Qu'au sein de vos cités multipliant leurs cours,
Les fleuves asservis vous prêtent leur secours, etc.
Lisez : leur cours, *et* leurs secours, etc.

Page 102, *ligne* 20 :
Fait asseoir l'Hôpital aux portiques des lois.
Lisez : . . . . au portique des lois.

Page 103, *ligne* 7 :
. . . . le foudre manaçant.
Lisez : menaçant.

Page 104, marquez un alinéa entre le second et le troisième vers :
— Monument protecteur, etc.

Même page, *ligne* 23 :
Apporta le tribut de sa reconnaissance.
Lisez : Apporte le tribut, etc.

Errata pour le dernier N°.

Traduction du passage du second livre de l'Enéide, sur la mort de Laocoon, page 153.

Vers 8, orbes tortueux, *lisez :* sinueux.

Vers 15, leur orbite sanglant, *lisez :* leur orbite de sang.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXII. — *Samedi* 11 *Mai* 1811.

DE LA SEINE

POÉSIE.

DERNIER CHANT ET DERNIER PRINTEMS D'UN CYGNE.

> Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or.
> GILBERT.

Les autans ont cessé d'affliger nos climats,
Et sur leurs ailes mugissantes
Ils ont emporté les frimas.

Les ruisseaux font jouer leurs ondes renaissantes
Que l'hiver enchaînait dans de tristes glaçons ;
On dirait, à leur doux murmure,
Que, réjouis de quitter leurs prisons,
Ils félicitent la nature
D'avoir laissé son deuil et repris sa parure.

L'astre du jour, plus brillant et plus pur,
Par ses rayons ardens disperse les nuages
Qui nous voilaient cette voute d'azur
Dont l'imposant spectacle attire nos hommages.

Ces arbres dont le faîte avoisine les cieux,
Sont enrichis de leurs pompeux feuillages:
Et les zéphyrs délicieux
Agitent mollement nos paisibles bocages.

Ces monts où dominait la triste aridité,
Font admirer au loin leur masse verdoyante:
Et les trésors de la fertilité
Décorent les coteaux et la plaine riante.

Salut! ô doux printems!... Dans ce vaste univers,
Depuis l'aigle qui fend les airs
Jusqu'au ciron imperceptible,
Grâces à toi, tout est sensible!....

Tout s'embellit par ton retour;
Dans l'immense néant tu fais germer la vie:
Et sur les traces de l'amour,
Tu sèmes en riant ta corbeille fleurie.

Tu rends au rossignol son éclatante voix
Pour qu'il célèbre son amie,
Et que sa douce mélodie
Réveille les échos des bois.

Tu fais de la jeune bergère
Palpiter le sensible cœur.
Tu rajeunis l'octogénaire,
Et viens à sa faible paupière
Faire encor luire un rayon de bonheur.

Tu ranimes la voix divine
De l'harmonieux troubadour,
Qui gravit la double colline
Pour chanter la gloire et l'amour.

Ah! soutiens ma voix affaiblie!
Exauce mes désirs, favorable printems!
Fais que j'exhale dans mes chants
Ma profonde mélancolie!
Et répands sur mes vers cette vive fraîcheur
De la rose qui vient d'éclore,
Afin que du couchant aux portes de l'aurore
Mon nom plus radieux des âges soit vainqueur!....

Bientôt va s'envoler ma rapide jeunesse,
Et mon luth n'aura pas, surpassant ses rivaux,
Forcé la gloire et la sagesse
D'immortaliser ses travaux!

Hélas! le printems de ma vie
Est fertile en jours orageux!
L'espérance parfois vient sourire à mes vœux,
Mais aussitôt sa douceur m'est ravie!
Si je rencontre quelque fleur
Au même instant elle est flétrie!
L'épine..... toujours là.... me déchire le cœur!.....

Combien est court l'infortuné voyage
Que les mortels font ici bas!
A peine ont-ils paru, que leur triste passage
Est terminé par le trépas.

Leurs plaisirs, leurs chagrins, leurs succès, leurs disgrâces;
Tout avec eux descend dans leurs tombeaux:
Ils ne laissent, hélas! aucune de leurs traces!
Leurs fils infortunés viennent prendre leurs places,
Et bientôt ils auront des successeurs nouveaux!

Recueillons, ai-je dit, quelques moissons de gloire,
Afin qu'au moins les siècles à venir
Dans leur ingrate et confuse mémoire
Puissent garder mon souvenir!....
Mais le malheur, hélas! qui dévore ma vie,
Dessèche dans mon cœur la source du génie!
De mon luth délaissé les cordes sont sans voix!
L'illusion de l'espérance,
Qui me soutenait autrefois,
S'envole....et m'abandonne à ma vive souffrance!...

J'ai vainement voulu contre un sort rigoureux
Lutter avec force et constance!
Généreux..... j'avais cru les hommes généreux....
Combien mon inexpérience
Leur prêtait de vertus étrangères pour eux!

Je n'ai trouvé par-tout que bassesses et vices,
L'égoïsme effréné corrompant tous les cœurs,
Injustices sur injustices.....

Au lieu de secourir, de plaindre les malheurs,
On en agrave les supplices!

Mais, hélas! j'oublirais au moins quelques instans
Les maux qui tourmentent ma vie,
Si par la gloire et le génie
Mon nom pouvait survivre aux naufrages des tems....
En vain j'aspirait à la gloire;
En vain je gravissais l'épineux Hélicon,
Pour parvenir au temple de Mémoire.....
Les cent bras de l'intrigue ont repoussé mon nom!
.....

Mes fortunés rivaux, par d'épaisses ténèbres
Etaient encore enveloppés,
Quand mes chants commençaient à devenir célèbres.....
Ils triomphent hélas!... leurs noms sont échappés
Aux torrens de l'oubli qui roulent sur ma tête!....
Tandis que moi, battu par la tempête,
J'ai vu s'évanouir, sous le poids des revers,
Et mon bonheur, et ma gloire naissante,
Et l'espérance ravissante
D'immortaliser par mes vers
Mon séjour languissant sur ce triste univers!

L'infortune toujours d'un bras impitoyable
A retenu les élans de mon cœur;
Je n'ai pas même pu d'un concours honorable
Disputer la couronne ou revenir vainqueur:
Tandis que mes rivaux, des palmes de la gloire
Ont couvert leurs fronts radieux,
Sans que ma faible main aux filles de Mémoire
Ait tenté d'arracher ces présens précieux!

Je mourrai donc, hélas! sans qu'un ouvrage illustre
Et digne d'Apollon,
Ait jété quelque lustre
Pour dissiper l'oubli qui dévore mon nom!....

O Gilbert! tu parus au banquet de la vie,
Et tu fus aussitôt exilé par la mort!
Mais tes brillans essais, triomphant de l'envie,
Ont illustré ton sort!

Tous tes contemporains, d'un regard impassible,
Furent témoins de tes malheurs ;
Mais la postérité, plus juste, plus sensible,
Sur ton cercueil verse des pleurs !

Plus à plaindre que toi, la fortune marâtre
M'a privé des lauriers de l'ingrat Hélicon,
Et l'infortuné Malfilâtre
L'emportera sur moi dans le sacré vallon.

C'en est donc fait.... brisons ma lyre
Et renonçons à tout espoir flateur !....
Mais qu'ai-je dit ?.... ah ! tant que je respire,
Gardons au moins, gardons ce luth consolateur !
Et qu'une illusion nouvelle,
Répandant sur mon sort ses charmes séduisans,
Fasse éclore pour moi des touffes d'immortelle
Durant le cours de ce printems !....

Ainsi de l'infortune éprouvant la souffrance ;
Un jeune Troubadour chantait dans les déserts ;
Et mourut ignoré...... malgré son espérance
D'illustrer son nom et ses vers !

J. M. Mossé,

Auteur du *Délire poétique*, d'une *Ode sur la naissance du Roi de Rome*, d'une *Ode sur le mariage de LL. MM.*, d'une brochure contenant plusieurs *Odes nationales*, et d'un *Recueil de poésies*, etc. (1)

LE MOIS DE MAI, OU LA NAISSANCE DE PLACIDE :

A Mademoiselle VOLNAIS,

Artiste-Sociétaire du Théâtre-Français, pour le 4 mai 1811, jour anniversaire de sa naissance et de ses débuts au théâtre.

Les frimas sont rentrés dans leurs demeures sombres,
Les nuits plus lentement nous ramènent les ombres ;
Prêtes à s'entr'ouvrir, on voit déjà les fleurs
Offrir à nos regards les plus riches couleurs ;

(1) Tous ces ouvrages se trouvent chez Deplenne, libraire, rue Napoléon, au coin du Boulevard, et chez Barba, libraire, au Palais-Royal.

L'aurore avec éclat se montre à son empire,
Zéphyr parfume l'air que ma bouche respire;
De l'oiseau matinal les chants mélodieux,
Sur l'aile du plaisir s'élèvent jusqu'aux cieux,
Et la douce fraicheur de la tendre rosée
Circule dans le sein de la terre épuisée;
Le printems reparaît sur un trône d'azur,
Son cortége riant nous annonce un jour pur;
L'astre consolateur qui féconde la terre
Roule avec plus d'orgueil les flots de sa lumière;
Il caresse, il nourrit les naissantes moissons,
Ses rayons dispersés pénètrent les vallons;
La terre lui sourit; Flore ouvrant ses corbeilles,
Avec profusion étale ses merveilles;
La joyeuse bergère, au son du chalumeau,
Près d'une onde limpide amène son troupeau;
Elle se mêle aux jeux d'une danse légère,
Elle attend le berger que son ame préfère,
Et d'un hiver trop long oubliant la rigueur,
A l'attrait du plaisir elle livre son cœur;
Dans nos vastes jardins l'abeille diligente,
Du thym vient picoter la fleur encor naissante;
L'agile papillon, messager du printems,
Errant de fleur en fleur, semble braver les vents;
Le laboureur actif sillonne les campagnes,
Le vigneron franchit la cîme des montagnes,
Et Cérès et Bacchus approuvant leurs efforts,
A l'envi l'un de l'autre excitent leurs transports;
Du vieillard ranimé la touchante allégresse
Fait revivre en son cœur le feu de la jeunesse;
Tout renaît, tout présente un spectacle enchanteur,
Tout me fait admirer l'œuvre du créateur.

Mois chéri des Amours, époque fortunée,
Que les Fils de Léda ramènent chaque année,
Que j'aime à célébrer ton bienfaisant retour!
Sous ton astre brillant, Volnais reçut le jour;
Nous te vîmes alors sur ses aimables traces,
T'embellir des attraits que te prêtaient les Grâces;
Flore orna son berceau des plus nouvelles fleurs,
Elle parfuma l'air de plus douces odeurs,
Et l'Amour satisfait, oubliant son enfance,

Abjura pour jamais sa frivole inconstance ;
Il voulut que les Dieux en fussent les témoins,
A la jeune Placide il prodigua ses soins,
Il quitta sans regret l'Olympe et l'Idalie ;
On vit à ses côtés Melpomène et Thalie,
Qui, fières toutes deux d'accompagner l'Amour,
Voulurent par leurs dons fêter un si beau jour.

En laissant sur Placide échapper un sourire,
Melpomène lui dit : « Règne dans mon Empire,
» Sur la scène tragique affermis mon pouvoir ;
» Tu seras, à quinze ans, mon plus charmant espoir ;
» Je remets en tes mains le destin de Zaïre (1),
» D'Orosmane jaloux fais plaindre le délire ;
» Sous tes traits séduisans qu'Iphigénie en pleurs (2),
» D'Achille menaçant appaise les fureurs ;
» Prête un accent plus noble à la fière Eriphile (3) ;
» Seconde les transports de la tendre Camille (4) ;
» De Vendôme irrité repousse les amours ;
» Et fais nous envier le destin de Nemours (5) ;
» Par un charme puissant triomphe de l'intrigue,
» Calme enfin ta douleur en faveur de Rodrigue (6).
» Mon sceptre, dans tes mains, reprendra sa splendeur,
» Ton art désarmera le rigide censeur,
» Tes regards brilleront d'une amoureuse flamme
» Qui saura révéler les secrets de ton ame.
» A ces dons j'unirai cet organe enchanteur
» Qui captive l'oreille et pénètre le cœur. »
» Et moi, dit à son tour la piquante Thalie,
» Je la réclame aussi pour ma fille chérie ;
» De la timide *Agnès* l'innocente candeur (7),
» S'exprimant par sa bouche aura plus de douceur ;
» Pour tromper d'un jaloux la poursuite cruelle,

---

(1) Rôle de Zaïre dans la tragédie de ce nom.
(2) Rôle d'Iphigénie dans *Iphigénie en Aulide*.
(3) Rôle d'Eriphile dans la même tragédie.
(4) Rôle de Sabine dans *les Horaces*.
(5) Rôle d'Adélaïde dans *Adélaïde Duguesolin*.
(6) Rôle de Chimène dans *le Cid*.
(7) Rôle d'Agnès dans *l'Ecole des Femmes*.

» Volnais nous offrira l'inquiète *Isabelle* (8) ;
» De son ame agitée on verra la frayeur
» Sur son front altéré combattant la pudeur ;
» D'un père malheureux dix-huit ans séparée,
» *Clémence* en lui rendant une fille adorée (9),
» Sur le sein paternel épanchant ses douleurs,
» Charmera les regards, fera couler des pleurs.
» Pour calmer d'un bourru la fougueuse rudesse,
» Elle aura de *Sancerre* et l'ame et la noblesse (10).
» Je lui prédis enfin que ses attraits vainqueurs,
» Joints à mille talens, subjugueront les cœurs. »

L'Amour applaudissant à ce brillant partage,
Aux Filles de Mémoire offrit un doux hommage.
Il sourit, et soudain d'un vól audacieux,
S'élança vers l'Olympe et rejoignit les Dieux.

DUSAUSOIR.

Vers à Mademoiselle VOLNAIS, *dans une fête donnée le jour de sa naissance, 4 de mai.*

O vous que chérit Melpomène,
En ce beau jour de fête étranger à la scène,
Vous rassemblez chez vous dans un cercle charmant
Des amis que votre art, que votre grâce amène,
Et de ce cercle heureux vous restez l'ornement.
Chaque cœur attendri soupire
Au souvenir des pleurs qu'il vous dut dans Zaïre,
Et dans trente rôles divers,
Où de brûlans transports vous joignez le délire
A ce rare talent de bien dire les vers.
La nombreuse assemblée avec goût est choisie :
Je crois revoir en vous la célèbre Aspasie
Qui reçoit d'Athène à grands frais
La foule des talens de sa gloire saisie,
Et se passe de Périclès.

LE GOUVÉ.

(8) Rôle d'Isabelle dans *l'Ecole des Maris*.
(9) Rôle de Clémence dans *la Femme Jalouse*.
(10) Rôle de Madame de Sancerre dans *l'Amant Bourru*.

ENIGME.

Afin de me faire connaître,
Lecteur, je viens de paraître
Déjà deux fois sous tes yeux :
Peut-être n'y vois-tu pas mieux.
J'accompagne l'être suprême,
Les grâces et le diadême ;
Le trône aussi. J'erre dans la forêt ;
L'on me voit avec intérêt,
En arrêt, en tête-à-tête,
Avec une fille honnête,
Avec un homme benêt,
Avec une femme bête.
Je me promène en bâteau,
Sur le Rhône et sur le Pô ;
Je poursuis l'acariâtre,
Au gîte, sur le théâtre,
Et jusque dans son château. S........

LOGOGRIPHE.

Tantôt de bois, tantôt de pierre,
Ce n'est jamais le long de la rivière
Qu'on me construit : avec mes quatre piés
On passe sans danger l'une de mes moitiés. S........

CHARADE.

Méfiez-vous de mon premier,
Il pourrait vous être contraire :
N'affectez pas de dire mon dernier,
Ce qu'un jour l'homme abhorre, un autre peut lui plaire :
Crainte de rencontrer un terrible adversaire,
Réfléchissez avant de faire mon entier ;
On ne sait pas à qui l'on peut avoir affaire. S........

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Son* (sonitus.)

Celui du Logogriphe est *Baromètre*, dans lequel on trouve : *or*, *Rome*, *orme*, *ombre*, *ame*, *rame*, *arbre*, *mer*, *trombe*, *marbre*, *âtre*, *barre*, *art*, *rat*, *tome*, *mètre*, *rate* et *ré*.

Celui de la Charade est *Troupeau*.

SCIENCES ET ARTS.

Introduction a la géographie mathématique et critique, et a la géographie physique, par S. F. Lacroix. *Nouvelle édition*, revue et considérablement augmentée, ornée de cartes et de planches. Paris, chez J.-G. *Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3. 1811.

Pour bien apprécier le mérite d'un livre élémentaire, il faut d'abord se former une idée nette de la science dont il traite ; puis voir si l'auteur a enchaîné les diverses parties de cette science dans un ordre naturel, et s'il les présente avec clarté. Cela est, à la vérité, moins expéditif que de juger le livre d'après la préface, et de prononcer sur son mérite d'après les sentimens de bienveillance ou de haine que l'on porte à l'auteur ; mais quoique cette dernière méthode soit aujourd'hui plus généralement adoptée, nous demandons la permission de nous en écarter ; et en examinant l'ouvrage d'un savant respectable nous tâcherons que l'on retrouve dans notre analyse quelque empreinte de la réflexion et de la méthode qu'il a mises à le composer.

Le premier objet de la *géographie*, c'est, comme le nom même de cette science l'indique, de retracer, de dessiner les configurations de la surface terrestre sur des surfaces courbes ou sur des plans. Cette opération, qui constitue la *géographie mathématique*, exige que l'on sache déterminer avec exactitude la position respective des points que l'on veut représenter, afin de pouvoir ensuite les porter sur le dessin à leur véritable place. Pour parvenir à ce but, le seul moyen, généralement applicable, consiste dans l'observation des phénomènes célestes, qui, vus en même tems de différens lieux, sous des aspects divers, déterminent, par ces différences mêmes, celle des positions respectives des observateurs. Un traité de géographie mathématique doit

donc commencer par l'explication des principaux phénomènes astronomiques, dont l'observation est nécessaire à la géographie. C'est le parti qu'a suivi M. Lacroix, et sans étendre cette exposition au-delà de ce qui était nécessaire, sans vouloir faire un traité d'astronomie, il a dit tout ce qu'il fallait pour l'intelligence de ces phénomènes et de leurs applications.

Les élémens de la représentation graphique étant ainsi bien déterminés, il s'agit d'en faire usage. Or, on peut se proposer de tracer cette représentation sur un globe, ou sur un plan. Dans ces deux cas, la méthode est différente; aussi M. Lacroix les considère-t-il successivement. Il commence par le tracé des globes; il explique la manière d'y dessiner les méridiens, l'équateur et les parallèles. La surface du globe étant ainsi partagée en carreaux, par les intersections de ces différens cercles, il ne reste plus qu'à porter chaque lieu dans le carreau auquel il répond, suivant la position qui lui est assignée par les observations astronomiques; ensuite on unit par des traits continus les points voisins des mêmes rivages, et les côtes se trouvent dessinées; on indique, par le même moyen, les chaînes de montagnes, le cours des fleuves; on place entre ces objets les villes remarquables, ou les autres points principaux que l'on veut retracer, et l'on forme ainsi une image exacte et complète de la surface de la terre.

Cette représentation n'est pas simplement propre à satisfaire la curiosité d'un moment; en adaptant autour de l'axe d'un globe des cercles mobiles, propres à représenter par leur position ou leur mouvement les constructions géométriques que les astronomes emploient pour calculer les positions successives des astres, on peut résoudre approximativement, et avec assez de facilité, plusieurs questions d'astronomie pratique, dont la solution dans l'usage ordinaire n'exige pas une grande exactitude. Ainsi, l'on peut déterminer l'heure qu'il est dans un pays, à Pékin, par exemple, lorsqu'il est midi dans un autre lieu, par exemple à Paris. On peut aussi trouver à-peu-près les heures du lever et du coucher des astres pour un lieu donné de la terre, etc. etc. M. Lacroix en-

seigne à résoudre ces diverses questions par le moyen des globes, en insistant toutefois sur le peu d'exactitude dont cette méthode est susceptible.

De là il passe à la seconde manière de représenter les configurations de la surface terrestre, en les traçant sur des cartes planes, soit en projection, soit en perspective.

Dans le tracé en perspective, le seul que l'on puisse employer pour des cartes générales, on suppose que l'observateur placé dans l'espace regarde la surface terrestre, et en dessine sur une carte les diverses configurations. C'est réellement ce que les peintres appellent un dessin d'après la bosse; mais ce dessin peut s'exécuter d'une manière rigoureuse et par des procédés géométriques, car la position de l'observateur étant donnée, on peut déterminer géométriquement la perspective des méridiens, de l'équateur et des parallèles. Les intersections de ces courbes divisent le dessin en une multitude de carreaux qui ont leurs analogues sur la surface terrestre, comme nous l'avons dit en parlant des globes; et en portant dans chacun de ces carreaux les points qui lui appartiennent, la carte se trouve naturellement tracée. Ces portraits de la surface terrestre sont nécessairement différens selon les points de vue desquels on l'envisage: par cela même, les diverses cartes ont des propriétés différentes qui les rendent plus ou moins propres à telle ou telle application. Il en est, par exemple, dans lesquelles les surfaces des petits carreaux conservent les rapports de grandeur qu'elles ont sur la surface de la terre; d'autres ne jouissent point de cette propriété, mais en revanche elles permettent de trouver graphiquement la distance itinéraire de deux points. Les premières servent à représenter les rapports d'étendue des diverses contrées; les autres sont utiles aux marins pour construire le tracé de leurs routes, et en suivre la direction avec exactitude. Ces diverses sortes de projections ont été très-étudiées par les géomètres, et ont fourni le sujet de plusieurs beaux Mémoires à MM. Euler et Lagrange. Le détail mathématique de ces recherches profondes ne saurait entrer dans un ouvrage élémentaire; aussi M. La-

croix n'a pas dû s'y engager; mais du moins il donne tous les principes qui y conduisent. Il démontre, autant qu'il est possible, d'une manière simple et rigoureuse, les propriétés les plus importantes de ces diverses sortes de perspectives, et en donnant des notions claires et suffisamment précises pour la généralité des lecteurs, il offre encore une préparation très-utile à ceux qui voudraient aller plus loin.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous avons fait abstraction des inégalités qui hérissent la surface de la terre; nous l'avons supposée parfaitement lisse, comme la surface d'une mer calme. En effet, la distance horizontale des lieux est l'élément que l'on a le plus souvent besoin de connaître; mais cependant leur hauteur au-dessus du niveau de la mer n'est pas non plus à négliger, et il devient nécessaire d'y avoir égard pour représenter complétement la forme de la surface terrestre, sur-tout dans les détails topographiques. M. Lacroix explique comment on peut déterminer ces différences de niveau soit par des procédés géométriques, soit par les observations du baromètre, et il donne le moyen de les rendre sensibles sur les cartes, soit par des coupes ou profils du terrain pris en différens sens, soit en traçant sur la carte même les sinuosités des lignes de niveau, suivant la méthode ingénieuse imaginée par M. Ducarla, méthode dont on a fait depuis une application très-avantageuse dans le tracé de plusieurs projets de fortification.

Ici se termine la *Géographie* mathématique; mais il ne suffit pas de savoir comment on construit des cartes, il faut encore savoir s'en servir, c'est-à-dire, reconnaître sur le dessin quelles vous présentent, la forme et les sinuosités du terrain, les plateaux élevés, les vallées profondes; enfin il faut classer ces accidens sous des rapports assez généraux pour pouvoir les fixer dans la mémoire. Rien de plus utile pour cet objet que l'observation des cours d'eau, soit principaux, soit secondaires, qui par leurs directions et leurs sinuosités, indiquent de la manière la plus frappante et la plus sûre la pente des terres sur lesquelles ils s'étendent. Cette méthode déjà

employée avec succès dans plusieurs projets de travaux publics, se trouve ici expliquée d'une manière générale et appropriée à l'enseignement élémentaire. Après avoir indiqué les grandes divisions de la surface terrestre, comme les mers, les continens, les îles, etc. M. Lacroix indique cette méthode pour le détail topographique des contrées; puis joignant l'exemple au précepte, il en fait l'application à la description géographique du bassin de la Seine.

Après avoir appris à tracer les cartes géographiques, et à reconnaître par l'inspection de ces cartes les principaux accidens du terrain qu'elles représentent, il est nécessaire d'avoir une idée générale des grands phénomènes physiques propres aux divers climats; par exemple, de la nature de leur sol, de sa hauteur, de sa température, de l'aspect général de ses productions. Il faut encore connaître, au moins d'une manière générale, les mouvemens périodiques de la mer, ses courans réglés ou variables, et l'existence des vents périodiques si utiles à la navigation. L'indication de ces circonstances principales compose ce que l'on appelle la *Géographie physique*. M. Lacroix les expose avec précision, avec exactitude, en leur donnant l'étendue convenable, sans oublier qu'un livre de géographie n'est pas un traité d'histoire naturelle. Enfin, pour que l'on puisse mieux saisir et appliquer ces considérations générales, il offre à ses lecteurs deux cartes très-bien exécutées par M. Lapie, dont l'une représente l'ancien, l'autre le nouveau continent. Ces cartes sont différentes des cartes ordinaires par le choix du point de vue qui est pris de manière à ne pas morceler ces deux grandes divisions de la surface terrestre. C'est par leur explication que M. Lacroix termine son intéressant ouvrage.

Maintenant je suppose que cette introduction à la géographie physique et mathématique eût été écrite il y a deux mille ans; il est clair qu'il n'y aurait rien à y changer; il faudrait seulement y ajouter la description des pays nouvellement découverts par la navigation. C'est ainsi que la géographie de Ptolémée subsisterait encore aujourd'hui, si l'exactitude des positions rapportées par

cet astronome avait répondu à la justesse des procédés qu'il avait imaginés pour représenter la surface de la terre, procédés qui sont encore les mêmes dont nous nous servons aujourd'hui. Cet exemple prouve incontestablement que la seule manière durable d'écrire et d'étudier la géographie, c'est de s'attacher à la détermination précise et mathématique des points principaux du globe; de lier ces points entr'eux par les grandes divisions naturelles qu'indiquent la forme des mers, le cours des fleuves et la nature du climat; d'étudier ensuite dans chacune de ces grandes divisions les phénomènes généraux de la nature physique; d'observer les modifications que l'homme y a faites par son travail, et celles qu'il en a reçues dans ses habitudes, ses institutions et ses mœurs. Tout le reste change avec le tems. Les divisions artificielles établies par la politique varient avec les événemens: la population s'accroît ou diminue selon que les circonstances politiques lui sont favorables ou contraires; des terres autrefois désertes sont maintenant fécondées par l'industrie de l'homme, et des contrées jadis florissantes sont devenues des déserts inhabités. Le détail présent de tous ces accidens politiques ne peut donc être le sujet que d'une description mobile et passagère qui ne saurait constituer une véritable science. Dans ce genre, comme dans celui des almanachs, l'ouvrage le plus nouveau est toujours le meilleur, pourvu qu'il soit fait avec exactitude; mais par cela même il était à désirer que la partie stable et solide de la géographie fût établie d'une manière durable; elle l'est sans doute dans cette nouvelle édition de l'ouvrage que M. Lacroix vient de publier. Cette utile entreprise ne pouvait être mieux exécutée que par un savant respectable qui a déjà rendu de si grands services à l'instruction publique, et dont les ouvrages élémentaires répandus dans toutes les classes de l'enseignement, ont formé un si grand nombre d'élèves, qui s'honorent d'avoir eu leur auteur pour maître.

Biot.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Répertoire de Bibliographies spéciales, curieuses et instructives, par M. Gabriel Peignot, principal du Collége de Vesoul, bibliothécaire de la ville et du département, membre de l'Académie Celtique de Paris, de l'Académie de Besançon, de la Société libre d'émulation du Haut-Rhin, et de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saone. — Un vol. in-8°. Prix, 5 fr. — A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; *Allais*, libraire, rue de Savoie, n° 12.

Je vais, comme j'ai promis de le faire (1), m'étendre sur les ANA dont M. Peignot a parlé. Je n'ai pas besoin d'observer que je ne rapporterai pas même les titres de ceux sur lesquels je n'ai aucune note à donner.

Albuconiana. — « Ce recueil, dit M. Peignot, se trouve » à la suite de la seconde édition de l'ouvrage ayant pour » titre : *Modèle d'un nouveau ressort d'économie politique, » ou projet d'une nouvelle espèce de banque qu'on pour- » rait nommer Banque rurale*. Paris, 1789, in-12. »

M. Barbier (2) s'explique autrement; voici son texte : « *Modèle d'un nouveau ressort*, etc. (par le vicomte d'Au- » busson), 1789, *avec différens morceaux du même au- » teur, sur l'économie politique, auxquels* IL *donna le titre* » d'Albuconiana. »

L'auteur, en effet, n'a pas intitulé ces différens morceaux Albuconiana; mais, dans la conversation, il les désignait ainsi. Il a même fait relier des exemplaires sur le dos desquels on lit : Albuconiana. Je possède un de ces exemplaires que j'ai acheté sur l'étiquette du sac : je crus pendant long-tems n'avoir qu'un exemplaire défectueux; mais enfin j'ai eu l'explication que je viens de donner.

---

(1) Mercure du 16 mars 1811.

(2) Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, n° 4584.

BIB. DE LA SEINE 5 cen

« *** ANA (Allainvalliana) ou *Bigarrures calotines*. » Paris, de Heuqueville, 1730—32, 4 parties en un volume » in-12. »

Chaque partie a sa *pagination* particulière. Les deux premières parties sont de 1732; les deux dernières de 17.. M. Adry a donné un article très-curieux sur cet ouvrage dans le *Magasin encyclopédique*, VI^e année, tome II, page 51.

ARNALDIANA et QUESNELLIANA, manuscrit.

Je crois que M. Peignot pouvait se dispenser de parler des manuscrits; mais, puisqu'il ne les a pas dédaignés, il aurait dû ne pas passer sous silence; 1° LANTINIANA, qui est un recueil manuscrit (3) des bons mots, pensées ingénieuses de M. Lantin, composé par M. Legoux, conseiller au parlement de Dijon; 2° BIGNONIANA, dont Issali et l'abbé Gaudon (4) avaient chacun un manuscrit, et dont il est question dans l'*avertissement* du *Ménagiana* de 1693; 3° GROOTIANA, dont Guy-Patin (5) possédait une copie; 4° BOURDELOTIANA, mentionné dans l'*avertissement* du *Menagiana* de 1715: j'en ai vu le manuscrit à la Bibliothèque impériale; 5° MONTANIANA; 6° MONTESQUIANA. Ces deux derniers ANA font partie de l'*Histoire littéraire de Guyenne* par M. Bernadau (6). Un vol. in-4°; etc., etc.

« BALOURDISIANA (ou *Aneries révolutionnaires*), *Betisiana*, anecdotes de nos jours, recueillies et publiées par » Cap... (Capelle). Paris, 1801, 1 vol. in-18. »

Voici le titre exact de cette brochure: *Aneries révolutionnaires*, ou *Balourdisiana, Betisiana, etc., etc., etc., anecdotes de nos jours, recueillies et publiées par Cap...l.* Paris, chez Capelle, etc., an IX, in-18 de 144 pages, avec cette épigraphe:

Puissent-elles vous faire rire autant qu'elles ont fait pleurer!

---

(3) *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, I, 384: il est aussi question du *Lantiniana* dans les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, 1754 ou 1770 (c'est la même édition), I, 95.

(4) *Menagiana*, 1715, II, 90.

(5) *Lettres choisies de feu M. Guy-Patin: Post-scriptum* de la lettre du 25 novembre 1659, n° 156 de l'édition de 1707, I, 409.

(6) Cette *Histoire littéraire*, annoncée dès 1787, réannoncée en 1789, et encore en 1798, et enfin en 1799 sous le titre de *Panthéon d'Aquitaine*, n'a pas encore paru, ou du moins n'est pas venue à ma connaissance, malgré toutes les recherches que j'ai faites.

Ainsi que le dit M. Peignot, l'auteur est M. Capelle (7) qui a donné une deuxième édition de ce petit volume, en 1807, mais sous la fausse date de l'an X. Cette deuxième édition a 216 pages. L'avertissement de la seconde édition est tout autre que l'avertissement de la première.

BIÈVRIANA. — M. Peignot n'en cite que deux éditions. Une troisième a été publiée en l'an IX.

BOLŒANA. — Outre le *Bolœana* de Delosme de Monchesnay, 1742, in-12, dont parle M. Peignot, on trouve un *Bolœana* ou *Pensées diverses de M. Boileau Despréaux, par Brossette,* dans le tome III des *Lettres familières de MM. Boileau Despréaux et Brossette,* publiées par Cizéron-Rival, Lyon, 1770, 3 vol. petit in-12.

BONAPARTIANA. — Cet ANA a été traduit en italien, Milan, 1801, in-12. Il y en avait un exemplaire dans la bibliothèque de M. Tourneysen (8).

CARPENTARIANA, Paris, 1724, et Amsterdam, 1741, in-12. C'est la même édition.

CHAMPFORTIANA. Paris, 1800, in-12; seconde édition, 1802, in-12.

Cet ANA avait déjà été imprimé dans l'édition des *Œuvres de Chamfort,* donnée par M. Ginguené. Paris, an III, 4 vol. in-8°. (9).

CORDELIANA. — « Nous ne connaissons, dit M. Peignot, cet ANA que par le titre. »

Voici ce que dit de cet ouvrage l'auteur du *Revolutioniana.* « C'est une espèce de poëme divisé en six livres, et » rimé comme le *Tremblement de terre de Lisbonne,* par » M^e. André. »

ENS (*Gasparis*) *epidoridum libri duo.* Coloniæ, 1619, in-12.

« Quoique, dit M. Peignot, cet ouvrage ne porte pas le » titre d'ANA, c'en est un véritable, etc. »

Je crois que M. Peignot aurait dû n'admettre dans sa notice que les ANA.

---

(7) M. Capelle vient de publier un *Dictionnaire de morale, de science et de littérature.* M. Salgues en a rendu compte dans ce journal (16 mars).

(8) Voyez son Catalogue, n° 1060.

(9) A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain. Prix, 12 fr., et 17 fr. franc de port.

FONTENELLIANA, etc., par C.... d'Aval... — (M. Cousin d'Avalon). Paris, 1801, in-18. *Ledit* (10) Cousin n'a pas eu besoin de feuilleter beaucoup de volumes pour donner le sien; car on trouve un *Fontenelliana* dans l'*Almanach littéraire ou les étrennes d'Apollon* de 1777.

LONGUERUANA, 1754. — Il y a deux éditions sous cette date; l'une, que je crois l'originale, est en deux parties, et porte le millésime en chiffres arabes; l'autre en un seul volume porte le millésime en chiffres romains. M. Peignot dit *qu'il y a eu plusieurs passages retranchés par ordre du ministre*. J'en puis indiquer un.

« M. de G..... disait les plus plaisantes choses du monde. » Un jour qu'on racontait que le roi avait envoyé à Rome » quérir des antiques, il dit en colère : Eh ! pourquoi n'en » faisons-nous pas ici ? nous avons tant d'habiles ouvriers ! » Une autrefois un ambassadeur de Venise ayant dit que » leur gouvernement était une aristocratie, il demanda » chez un de ses amis où il était, une carte d'Italie; et » après avoir cherché long-tems, il se mit à pester contre » l'auteur qui avait oublié la capitale de l'état de Venise. »

Voilà ce qu'on lit dans toutes les éditions. Voici la suite qui a été retranchée.

« Cet homme-là ne laissait pas d'être agréable à Louis XIV » qui aimait les esprits subalternes. C'était son goût; il » n'avait pas à craindre la supériorité de celui-là, ni à ap- » pliquer son bon mot : *Je crains les esprits.* »

Ces deux phrases ont été remplacées par l'article suivant :

« Le vicomté de Beaumont, terre des anciens vicomtes » du Maine, est en partie au Maine, et partie en Anjou : » elle a été érigée en duché, dont Henri IV a porté le titre » de duc, du vivant de son grand-père maternel, Henri, » roi de Navarre. »

On a imprimé ou réimprimé, il y a une vingtaine d'années, les *Opuscules fugitives* (de l'abbé de Longuerue) *sur l'autorité et le pouvoir des ecclésiastiques propres pour pouvoir porter un jugement droit sur les réformes faites ou à faire dans le clergé*. Londres, 1787, 2 vol. in-12. Le second volume contient le *Longueruana* rangé par ordre de matières.

On trouve dans l'*Année littéraire*, 1756, tome IV, une lettre critique sur le *Longueruana*.

LUDOVICIANA. — En voici le titre : *Ludoviciana*, ou

(10) *Voyez* le Journal de l'Empire du 26 juillet 1810.

Recueil d'anecdotes, traits historiques et réponses de Louis XVI, précédé d'un sommaire sur les principaux événemens de sa vie, par L. C..... fils. Paris, Pillot, an IX—1801, in-18 de 126 pages, avec la gravure si connue de l'urne ombragée d'un saule pleureur; il existe aussi des exemplaires avec un beau portrait de Louis XVI.

Par une circonstance particulière cet ANA est devenu rare; et M. Peignot a été obligé de s'en rapporter aux renseignemens qu'on lui avait donnés.

MAINTENONIANA (par Belin de Ballu), 1773, in-8°.

C'est probablement, d'après M. Barbier (11), que M. Peignot attribue cet ouvrage à M. Belin de Ballu; mais M. Barbier, dans le discours préliminaire de son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (12), invite à préférer les indications qu'il donne dans son *Dictionnaire* à celles qu'il avait données dans son *Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil d'Etat*. Or il n'est fait aucune mention du *Maintenoniana* dans le Dictionnaire. Au surplus, M. Barbier, sans pouvoir me nommer l'auteur du *Maintenoniana*, m'a dit qu'il était sûr que ce n'était pas Belin de Ballu.

MAUPEOUANA, etc., 1775, 2 vol. in-12.

Lisez, 1773, deux volumes, ou plutôt deux parties in-12. Il existe aussi un *Maupeouana, ou Recueil complet des écrits patriotiques publiés pendant le règne du chancelier Maupeou, pour démontrer l'absurdité du despotisme qu'il voulait établir, et pour maintenir dans toute sa splendeur la monarchie française; ouvrage qui peut servir à l'histoire du siècle de Louis XV, pendant les années* 1770, 1771, 1772, 1773 *et* 1774. *A Paris; avec l'approbation unanime des bons et fidèles sujets de S. M. Louis XVI*; 1775, cinq volumes in-8°.

On a réimprimé dans ces cinq volumes le *Maupeouana* de 1773, et on y a joint beaucoup d'autres pièces.

MÉNAGIANA, etc.

Parmi les éditions que M. Peignot cite, il en est plusieurs que je ne connais pas (celles de 1719, 1739, 1754); ce n'est pas dire qu'elles n'existent point; en revanche, j'en ai vu une de 1729, 4 vol. in-12.

---

(11) Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil-d'Etat, n° 5762.

(12) Tome I, page lxij.

L'édition de 1715, comme le dit M. Peignot, est la plus estimée; mais il est bon d'avoir aussi celle de 1693, parce que, ainsi qu'il le remarque, c'est sur elle seule que porte l'*Antiménagiana*.

M. Peignot annonce une édition du MÉNAGIANA, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-12, et dit en avoir vu annoncer quelque part une édition, aussi d'Amsterdam, 1715, 4 vol. in-18: je dois ici donner quelques explications.

Le succès de la 1re édition du *Ménagiana* (1693, un vol.) et de la seconde (1694, 2 vol. in-12), engagea des libraires de Hollande à le réimprimer; et en effet, il parut en 1713, à Amsterdam, chez Pierre de Coup, deux volumes petit in-12, sous le titre de: *Ménagiana, ou bons Mots, rencontres agréables, pensées judicieuses, et observations curieuses de M. Ménage; troisième édition augmentée.*

L'éditeur y ajouta l'*Eloge du Ménagiana, par Bayle, une Table des Matières* à la fin de chaque volume, etc.

Lamonnoye publia en 1715 son édition qu'il appela *troisième édition* (ne comptant pas celle de Hollande.) Au moyen des additions faites par Lamonnoye, son édition, ainsi que le titre l'annonce, se trouva plus ample de moitié que les précédentes. Elle forme en effet quatre vol. in-12.

Des hommes graves ayant examiné les additions, y condamnèrent divers endroits, dit Sallengre (13); l'éditeur fit donc des cartons pour être substitués aux articles ou passages déclarés licencieux par ses censeurs. Les feuillets changés par suite de ces cartons sont au nombre de 37; savoir, 16 dans le premier volume, et 7 dans chacun des trois autres.

Il y a donc trois sortes d'exemplaires du *Ménagiana*, de 1715 (14), 1° ceux avec la version première, avant la censure; 2° ceux avec la seconde version, c'est-à-dire les passages substitués; 3° ceux avec les deux versions. Ces derniers exemplaires sont les plus précieux et doivent être les plus recherchés. Cependant les exemplaires qui n'ont que la première version ne sont point à dédaigner, parce que, dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, on

---

(13) *Mémoires de littérature*, La haye, 1715—17, tome I, seconde partie, page 228. Il est bon de remarquer que Lamonnoye a eu part aux *Mémoires de littérature*.

(14) Cette remarque s'applique à tous les ouvrages pour lesquels on a fait des cartons.

trouve (tome I, seconde partie, pages 228—275) *l'indice expurgatoire du Ménagiana*; et c'est précisément la seconde version que Sallengre a donnée. Il propose en outre quelques additions et corrections (15). Je remarquerai que dans l'*indice expurgatoire du Ménagiana* il y a deux fausses indications. Il serait trop long de les indiquer ici.

A l'apparition de l'édition de Lamonnoye, les libraires de Hollande s'empressèrent de relever les additions qu'il avait faites et fondues dans le *Ménagiana*, et ils les donnèrent, en 1716, sous le titre de *Ménagiana*, etc., etc. tome troisième et tome quatrième. Ils ont suivi la première version, de sorte que (pour tous les passages supprimés du moins) cette édition est aussi bonne que celle de Paris 1715. Elle offre même l'avantage de distinguer sur-le-champ le travail de Lamonnoye. Elle a deux inconvéniens; 1° il n'y a point de table générale, mais une table pour le premier volume, une pour le second, une pour les deux derniers; 2° l'*indice expurgatoire* donné par Sallengre citant les pages de l'édition de Paris 1715, il est fatigant de faire le rapprochement sur l'édition de Hollande, à laquelle cependant cet indice expurgatoire peut aussi servir de supplément.

L'édition d'Amsterdam est donc de 1713—1716, 4 vol. petit in-12. Il y a peut-être des exemplaires portant la date de 1715; mais ici je parle de ce que j'ai vu. Quant à l'édition en 4 vol. in-18, il n'y a point de doute qu'elle n'existe pas; un libraire peut, dans un catalogue, avoir annoncé comme in-18 cette édition dont le format est réellement petit in-12. Le crime n'est pas grand.

Je remarquerai, au surplus, que M. Peignot n'a pas commis cette faute. Il se contente de dire: « J'ai vu » annoncer quelque part une édition du *Ménagiana*, Ams- » terdam, 1715, 4 vol. in-18 » Il est loin, comme on voit, de se rendre garant du fait.

RÉVOLUTIANA, etc.; par Philana.

Le titre est RÉVOLUTIONIANA. Philana n'est autre que M. Deville, auteur du *Biévriana*. Dans l'avant propos du *Révolutioniana* on trouve une nomenclature incomplète et souvent inexacte des ANA. Il y a quelques renseignemens curieux et dont j'ai profité; mais ayant trouvé fréquemment l'auteur en défaut, je n'ai pas parlé de plusieurs ANA qu'il cite (MARTINIANA, 1606, in-12; FUSTEMBERGIANA,

(15) Voyez la note 12.

1684, in-12; BRUMMERIANA, 1712, in-8°; GEORGIANA, 1725, in-8°; SEELELENIANA, 1728, in-8°; VERELLIANA, 1730, in-12; MANLOVERIANA, 1762, in-12; et PALINGENIANA, an X, in-18; DAUMIANA, ANCILLONIANA, MOYERIANA, WIGANDIANA, SALONIANA, RAPSODIANA) et dont quelques-uns n'existent pas.

Il paraît que M. Peignot n'a pas eu à sa disposition un *Revolutioniana*. Si, à Paris même, on ne peut pas toujours se procurer tous les livres dont on a besoin, que doit-ce être dans les départemens?

SANTEUILLIANA. — M. Peignot cite les éditions données en 1738, un vol. in-12, et 1742, deux tomes en un volume in-12, sous le titre de *Vie et bons mots de Santeuil.* J'en possède un exemplaire sous ce dernier titre, 1735, 2 tomes en un volume in-12.

SCALIGERANA. — On trouve des détails sur cet ANA dans les lettres de Guy Patin (16).

SEGRAISIANA. — Il fait aussi partie des *Œuvres diverses de M. de Segrais*, Amsterdam, 1723, petit in-8°, et Paris, 1755, 2 vol. petit in-12.

SCHURTZFLEISCHIANA, etc., 1729, in-8°.

Dans l'avant-propos du *Révolutioniana*, il est question d'une édition donnée par Théod. Crusius, 1711, in-8°.

TAUBMANNIANA, 1703, in-8°, 1728, in-12.

« Ce recueil est presque tout allemand, » dit M. Peignot, et cela est vrai. Il existe dans la même langue le *Gundlingiana*, Magdebourg, 1715, 9 vol. in-12. A l'instar des jurisconsultes du 12e siècle, je dirai : *Germanicum est, non potest legi.* Voici au reste le titre latin donné à cet ana dans le catalogue de la bibliothèque du roi (17) : *Gundlingiana, sive miscellanea jurisprudentiæ, philosophiæ, historiæ criticæ, litteraturæ, etc.* NIC. HIER. GUNDLINGII, *Germanicè. Magdeburgi*, 1715, in-12, 9 vol.

M. Peignot ne parle d'aucun *ana* italien, d'aucun *ana* espagnol. En existe-t-il dans ces langues? J'ai vu, quelque part, annoncer un *Coryciana*, Rome, 1524, in-4°. On m'a dit que c'était un recueil de dissertations italiennes sur différentes matières et de différens auteurs. Ce livre doit-il être compté parmi les *ana*? c'est aux doctes à prononcer.

---

(16) *Lettres choisies de feu M. Guy Patin*, nos 428, et 431 de l'édition déjà citée, tome III, pages 203 et 206.

(17) Z, 1854, in-12.

Voilà tout ce que j'ai à dire sur le *Répertoire des Bibliographies spéciales ;* et je n'ai pas la prétention d'apprendre quelque chose à M. Peignot Il est impossible de faire un ouvrage bibliographique qui soit sans faute : malgré la plus sévère attention, il en échappe toujours ; et, sans aller chercher un exemple bien loin, dans le premier article sur l'ouvrage de M. Peignot, j'ai eu tort de reprocher à l'auteur l'omission de l'ouvrage de Gravina. M. Peignot parle, il est vrai, de ce livre, non sous le véritable nom de l'auteur, mais sous le faux nom de *Priscus Censorinus* qu'il avait pris : mes torts sont plus grands que les siens.

On ne connaît pas assez les difficultés que présentent l'histoire littéraire et la bibliographie à ceux qui les cultivent. Les travaux de ce genre sont pénibles, minutieux, sans éclat, sans gloire, sans profit aujourd'hui. Ils sont cependant utiles. On ne peut refuser cette qualité au *Répertoire de bibliographies spéciales*. On doit tenir compte à M. Peignot des veilles nombreuses, des recherches immenses qu'a dû lui coûter cet ouvrage ; et si j'ai consacré quelques lignes à le critiquer, il me faudrait dix fois plus d'espace pour indiquer ce qui mérite d'être loué.

A. J. Q. Beuchot.

IMPRUDENCE ET REPENTIR.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Georgine ayant perdu ses parens dès sa plus tendre enfance, fut mise sous la tutelle de sir Herbert Melmoth, l'ami intime de son père. Sir Herbert était veuf et n'avait qu'un fils. Son cœur, naturellement tendre et aimant, adopta la jeune orpheline ; la regarda comme sa fille. Sa tendresse, véritablement paternelle, ne mettait aucune différence entre elle et son fils Edouard. Il voulut qu'ils fussent élevés ensemble sous ses yeux, qu'ils eussent les mêmes maîtres, qu'ils se livrassent à-peu-près aux mêmes études, et c'était avec un plaisir infini qu'il voyait l'affection que ces deux enfans avaient l'un pour l'autre s'augmenter tous les jours. Georgine, il est vrai, n'avait qu'une fortune très-médiocre : la mère d'Edouard, en mourant, avait laissé à son fils de grands biens, et ceux qu'il devait espérer de sir Herbert étaient aussi considérables ; mais une telle disproportion dans les

fortunes n'empêchait pas cet excellent père de souhaiter que son fils s'attachât sincérement à Georgine. Il admirait en elle une raison, une prudence au-dessus de son âge, une bonté parfaite, une douceur extrême; et le bonheur dont il pensait que son fils devait jouir avec une femme si accomplie, fesait disparaître à ses yeux toute autre considération.

Edouard déclara de très-bonne heure, à son père, qu'il voulait épouser sa petite amie aussitôt qu'il serait en âge de se marier, et sir Herbert ne négligea rien pour l'affermir dans cette résolution; mais il fallait, pour terminer son éducation, qu'Edouard visitât les plus belles contrées de l'Europe, et les villes les plus remarquables de cette partie du monde. Sir Herbert lui ordonna donc de commencer ses voyages qui devaient durer cinq ans. Il lui permit d'écrire à Georgine aussi souvent qu'il le voudrait, et lui promit de la lui donner en mariage à son retour, s'il continuait, par sa bonne conduite, à se rendre digne de posséder un si précieux trésor.

Edouard partit, et sir Herbert, pour donner à sa pupille un peu de distraction, lui proposa de faire un voyage dans le Pembrockeshire. J'ai, lui dit-il, dans cette province, la terre de Swan dont le château est assez logeable; nous serons près de Saint-David, où habite votre petite cousine Hélène avec mistriss Werdith votre bonne tante. Nous irons les voir: nous leur porterons les bagatelles les plus à la mode, et cela fera plaisir à votre cousine. Elle est dans l'âge où l'on aime la parure, et sa fortune, je crois, ne lui permet pas d'en avoir beaucoup.

Georgine eut bientôt fait ses préparatifs; mais avant de se mettre en route, sir Herbert la conduisit dans les boutiques les plus renommées de Londres, pour y choisir les objets qu'elle imaginerait pouvoir être les plus agréables à mistriss Werdith et à sa nièce. Georgine mettait de la discrétion dans ses emplettes; mais sir Herbert prétendit que des présens offerts par sa chère Georgine ne pouvaient pas être trop beaux, et il l'obligea à prendre tout ce qu'il y avait de plus élégant et de plus magnifique.

Ils arrivèrent au château de Swan, et dès le lendemain Georgine demanda à aller voir sa tante. Sir Herbert la conduisit à Saint-David, et la voiture s'arrêta devant la modeste habitation de mistriss Werdith. Hélène était vêtue d'une robe blanche fort simple; mais ses beaux cheveux blonds étaient relevés sur sa tête et bouclés avec un art qui décélait

le soin excessif qu'elle avait mis à les arranger. Georgine s'empressa de déployer les présens qu'elle avait apportés, et sa cousine ne dissimula rien de la joie que lui causait cette vue. Elle remercia Georgine avec transport, l'embrassa mille fois, et tournant ses grands yeux bleus sur sir Herbert, elle lui exprima par ses regards son ravissement et sa reconnaissance.

Elle disparut un moment, se para de tout ce qu'elle venait de recevoir de plus beau, revint d'un air triomphant, et se plaça vis-à-vis de sir Herbert qui ne pouvait se lasser d'admirer la fraîcheur brillante de son teint, l'élégance, la souplesse de sa taille, et sur-tout la grâce qui régnait dans tous ses mouvemens. On se mit à table : Hélène s'assit près de sir Herbert, le combla de témoignages d'attention, et divertit par la vivacité de ses saillies la petite société que mistriss Werdith avait réunie pour rendre sa maison plus agréable à ses hôtes.

Avant de partir, Georgine obtint de sa tante la permission d'emmener Hélène et de la garder tout le tems qu'elle passerait elle-même à la campagne. Le lendemain de son retour à Swan, sir Herbert fut très-surpris, en parcourant ses bosquets, d'y trouver Hélène toute en larmes. Il lui demanda la cause de son chagrin avec l'air du plus tendre intérêt, et elle lui confia qu'elle faisait sur sa position des réflexions fort tristes.

Son père, ayant par son inconduite dérangé ses affaires, était passé en Amérique dans l'espérance de les rétablir; mais il y était mort peu de mois après son arrivée, et son épouse, qui ne lui avait pas survécu long-tems, avait laissé Hélène absolument sans fortune. Quoique mistriss Werdith ne fût point riche, qu'elle eût même beaucoup de peine à soutenir ses deux fils au service, elle avait recueilli Hélène et la traitait avec autant de bonté et de tendresse que si elle eût été sa fille.

Hélène pleurait : sir Herbert ne pût entendre le récit de ses malheurs sans être attendri. N'ayant pas le courage de résister au désir qu'il éprouvait de tarir pour jamais les larmes de cette charmante personne en partageant avec elle toute sa fortune, il lui offrit sa main qu'Hélène accepta sur-le-champ. Ainsi le bon, le sensible sir Herbert, avec une chevelure que le tems avait entièrement blanchie, conduisit à l'autel une jeune beauté de dix-sept ans, dont il n'avait pas cherché à approfondir le caractère, dont il n'avait pas même songé à connaître les goûts.

Dès qu'Hélène fut mariée, le désir de voir Londres et de jouir des plaisirs bruyans dont cette ville est le théâtre, l'engagea à presser son époux de quitter la campagne. Sa maison devint bientôt le rendez-vous de tout ce que Londres et la cour avaient de plus brillant, et dans cette élégante, mais dangereuse société, Hélène se livra sans réserve à son goût pour la dissipation.

Une foule d'adorateurs se pressaient autour d'elle. Elle recevait leurs hommages; mais si elle paraissait y attacher quelque prix, ce n'était pas précisément qu'elle méprisât ses devoirs, elle trouvait seulement un plaisir extrême à jouir du dépit que ses nombreux triomphes inspiraient aux autres femmes, et elle prétendait qu'il était très-possible, sans se rendre coupable, de jouer avec la coquetterie et de badiner avec les amours.

Hélène avait aussi un grand nombre d'amies qui lui faisaient beaucoup valoir la complaisance avec laquelle elles voulaient bien partager les plaisirs dont Hélène faisait tous les frais, et qui disposaient plus qu'elle-même de ses chevaux, de ses gens, de toute sa maison.

Quatre ans se passèrent ainsi; mais quoique la fortune de sir Herbert fût très-considérable, elle avait des bornes. Il représentait quelquefois à sa femme qu'elle dépensait en trois mois le revenu de toute l'année; mais Hélène pleurait, et sir Herbert avait recours aussitôt pour la consoler à un spécifique dont le succès était toujours certain : il lui donnait beaucoup d'argent.

Tous les matins on voyait ce malheureux vieillard courir à pied les rues de Londres, avec son parapluie sous le bras, car ses chevaux n'étaient jamais à ses ordres : les aimables amies de milady en avaient toujours le plus pressant besoin. Il allait ainsi, pour satisfaire les caprices de sa femme, chez tous les usuriers, cherchant à emprunter des sommes considérables, à de gros intérêts.

Géorgine accompagnait lady Melmoth dans ses parties de plaisirs, sans partager son ivresse. « Y pensez-vous, » ma chère cousine? lui disait-elle souvent, vous avez un » mari qui n'a d'autre défaut que son extrême faiblesse » pour vous, et vous ne frémissez pas en pensant que vous » le réduirez dans sa vieillesse à la plus affreuse misère! » Et vos pauvres petits enfans, dont vous ne vous occupez » jamais, quel sort leur préparez-vous! Rentrez en vous- » même, ma chère Hélène. Abandonnez des amies qui » vous ruinent, et des adorateurs qui vous enleveraient

» l'estime publique, si la pureté de votre ame ne brillait » encore à travers toutes vos extravagances ! Avec un cœur » comme le vôtre, c'est dans le sein de votre famille que » vous goûterez un vrai bonheur ; c'est là que des trésors de » félicité vous attendent. Que trouvons-nous donc de si » charmant dans ces journées que nous consumons dans les » fêtes ? Elles se terminent presque toujours par l'ennui, le » dégoût, et sur-tout par une fatigue insupportable, qui altère » considérablement notre santé. Vous êtes très-jolie, ma » cousine ; mais avec le genre de vie que vous menez, » vous ne le serez pas long-tems. Une vieillesse préma- » turée viendra bientôt flétrir vos charmes, et vous acca- » blera d'infirmités de toute espèce. »

Hélène convenait que Georgine avait raison. Mais comment s'exposer aux railleries piquantes de sa société en changeant tout-à-coup de conduite ! Elle voulait attendre le retour de la belle saison, se retirer alors à Swan, et s'y faire oublier de toutes ses frivoles amies.

Sir Herbert attendait toujours le départ pour la campagne, et la grande réforme qui devait le suivre. Cependant il faisait avec les usuriers des affaires qui hâtaient sa ruine, et vendait successivement toutes ses propriétés, pour satisfaire à ses engagemens.

Enfin, il ne lui resta plus que sa terre du Pembrokeshire ; mais elle avait été adjugée en grande partie à Edouard, comme servant d'hypothèque à la dot de sa mère. Sir Herbert ne pouvait la vendre que du consentement de son fils, et il avait la plus grande répugnance à le lui demander. « Je connais l'ame d'Edouard, disait-il. Je suis sûr qu'il » fera ce sacrifice sans se permettre le moindre murmure ; » mais dois-je exiger de lui une telle preuve d'amitié et de » soumission ? » Ensuite il se faisait à lui-même des reproches très-vifs sur sa faiblesse : il en gémissait amèrement, et cependant il ne pouvait la vaincre.

Les créanciers voyant que sir Herbert n'avait plus aucun bien dont il pût disposer librement, réclamaient leurs paiemens de la manière la plus pressante. Ils lui envoyèrent assignation sur assignation, le menacèrent de faire saisir ses meubles, et obtinrent enfin contre lui un décret de prise de corps. Il demanda un court délai pour écrire à son fils qui était alors à Paris, et il eut beaucoup de peine à l'obtenir. On calcula les jours, presque les heures, et l'on ne donna à Edouard que le tems nécessaire pour arriver en faisant la plus grande diligence.

La première personne que vit Edouard en arrivant chez son père, ce fut Georgine. Elle lui demanda, avec un accent qui marquait ses vives inquiétudes, si son intention était de consentir à la vente de sa terre. « Assurément, » répondit Edouard, et le moment où je donnerai à mon » père ce témoignage de mon affection, sera le plus beau » de ma vie !

» Ainsi tout est perdu, reprit Georgine en soupirant ; » cet argent sera bientôt dissipé comme tout le reste, et » vous n'aurez plus de ressource. Jetez un coup-d'œil sur » le luxe qui règne dans cette maison ; voyez cette quantité » de chevaux, de voitures, de domestiques, et jugez vous-» mêmes du tems qu'il faudra à ma pauvre cousine pour » dissiper le produit de votre dernière propriété ! Ah ! mon-» sieur, montrez dans ce moment un peu de fermeté. Ré-» sistez à votre père pour le sauver. Songez que si vous » lui cédez aujourd'hui, demain il vous en fera des repro-» ches. — Lui résister ! s'écria Edouard. Résister à mon » père ! lui refuser le premier service qu'il ait bien voulu » me demander ! Non, Georgine, non. Ma main signera » tout ce que voudra mon père, et je ne croirai jamais » pouvoir trop lui accorder.

» Mais, lui dit Georgine, avez-vous bien considéré qu'en » signant votre ruine, vous signez aussi la sienne ? Il me » semble que vous devez vous y refuser pour lui, pour ma » malheureuse cousine, qui n'est pas dans ce moment-ci » maîtresse de sa raison, et qui ne peut résister au tor-» rent qui l'entraîne. C'est le premier service que sir Her-» bert vous ait demandé. Je vais aussi vous faire une prière : » c'est également la seule que je me sois permis de vous » adresser, et vous ne vous engagerez pas beaucoup en me » l'accordant. Dites à votre père que vous demandez un » un délai de vingt-quatre heures, pour délibérer sur ce » que vous voulez faire. Dans cet intervalle, vous consul-» terez de nouveau votre cœur et votre raison ; et vous ver-» rez quelle est la conduite qu'une piété filiale bien enten-» due, vous prescrira dans la circonstance la plus impor-» tante de votre vie. »

Les observations de Georgine paraissaient très-sensées à Edouard, mais elles le jettaient dans la situation la plus douloureuse. Il lui aurait été bien facile de dire : voilà ma signature, faites tout ce que vous voudrez. Il fallait au contraire résister aux désirs d'un père malheureux, s'expo-

ser à sa colère, à ses reproches au moins ! le laisser souffrir ! c'était pour son cœur une épreuve bien cruelle !

Cependant, cet entretien si pénible qu'il devait avoir avec son père, ne pouvait ni s'éviter, ni même se différer. Un instant après qu'Edouard eut quitté Georgine, il rencontra sir Herbert qui d'avance avait fait dresser l'acte, auquel il ne manquait plus que la signature de son fils, et il le lui présenta pour le signer sur-le-champ.

Sir Herbert s'attendait à trouver en son fils une entière soumission. Il fut blessé, jusqu'au fond de l'ame, du court délai que demandait Edouard, car il comprit très-bien que c'était un refus déguisé; et dans son indignation, il lui défendit, avec les expressions les plus dures, de paraître jamais en sa présence. En vain, Edouard désespéré essayait de lui expliquer les motifs de sa conduite; en vain, il lui prouvait qu'en obligeant ladi Melmoth à quitter Londres et à passer quelques années en province, on pouvait conserver encore assez de fortune pour vivre dans l'aisance; sir Herbert, effrayé de l'arrêt de prise de corps obtenu contre lui, ne voyait que la prison dans laquelle il allait être jetté et ne pouvait rien entendre.

« Tous ces discours, répondit-il, ne sont que de grossiers artifices imaginés pour colorer la dureté de vos refus, et le profond égoïsme qui vous dirige. Je vous connaissais bien mal, et je suis cruellement détrompé de l'opinion que j'avais toujours eue de votre cœur ! » En disant ces mots il quitta Edouard et s'enferma dans son cabinet.

Edouard, de son côté, sortit aussitôt. Il vit sécrètement tous les créanciers de sir Herbert, prit connaissance de ses dettes: il promit d'acquitter ce qui serait dû encore, après que la vente des meubles aurait été effectuée: mais il exigea que cette vente se fît le plus tôt possible, car il regardait cet éclat comme absolument nécessaire pour décider lady Melmoth à se confiner dans une province éloignée. A l'aide de cet arrangement, il retira des mains des créanciers l'arrêt de prise de corps qu'ils avaient obtenu contre son père.

Les créanciers procédèrent à la vente; ils enlevèrent à lady Melmoth, non seulement ses meubles élégans, sa superbe argenterie, mais encore toutes les parures pour lesquelles elle était si passionnée, et ne lui laissèrent que la robe dont elle était vêtue.

Sir Herbert ignorant que son fils avait traité avec les créanciers, et craignant leurs poursuites, avait pris le parti

de se cacher, et n'avait confié à personne, pas même à sa femme, le lieu de sa retraite. Celle-ci ne sachant ce qu'il était devenu, se livrait au plus affreux désespoir.

« Hélas ! disait-elle, où me retirerai-je ? Chaque pas que » je fais dans cette maison, autrefois si magnifique, me rap- » pelle mes erreurs et mes extravagances ! Et mon mal- » heureux époux ! où est-il maintenant ? Abandonné de son » fils et de ses amis, dépouillé de sa fortune, sans espé- » rance pour l'avenir, il sera peut-être tenté de se détruire » pour chercher dans la tombe un repos qu'il ne peut plus » trouver sur la terre, et sur-tout pour ne plus voir la dé- » testable épouse qui a causé tous ses malheurs. »

Georgine s'efforçait de la consoler, en lui offrant de partager avec elle et avec sir Herbert la petite fortune que ses parens lui avaient laissée. Elle lui faisait entrevoir la possibilité de trouver encore, au fond d'une province, des jours de paix et de bonheur ; mais elle n'osait lui parler d'Edouard, de ce qu'il avait fait, de ses projets ; il n'était pas encore tems de prononcer son nom devant la malheureuse Hélène.

Ce jeune homme qui ne perdait pas de vue son père, le vit entrer dans une maison écartée, avec un visage où se peignait la plus violente agitation et le plus profond désespoir. Ne voulant pas différer un moment à s'expliquer, il le suivit ; et après avoir sollicité en vain la permission de se présenter devant lui, il prit le parti, malgré la défense expresse qu'il en avait reçue, de s'introduire dans la chambre où il était et se jeta à ses pieds.

« Vous mettez le comble à vos mauvais procédés, lui dit » sir Herbert, en forçant mes yeux à vous voir ! Eh bien ! » venez contempler votre ouvrage ! venez voir un père dans » la misère ! venez le voir arrêter et enfermer dans une pri- » son pour le reste de ses jours ! car je vous déclare que » vos bienfaits ne m'en feront jamais sortir. Avant que j'aie » la bassesse d'accepter de vous le moindre service, ce pis- » tolet m'aura mis hors d'état d'en avoir besoin. »

Edouard, effrayé du geste que faisait son père en prononçant ces mots, se précipite sur l'arme qu'il tenait à la main. Le coup part : Edouard est frappé, et ce vertueux jeune homme tombe baigné dans son sang. On le crut mort, et l'on entraîna son père dans un autre quartier de la ville, pour le soustraire aux suites que devait naturellement avoir cette malheureuse affaire.

Le bruit se répandit aussitôt que sir Herbert avait tué son fils, et cette horrible nouvelle parvint jusqu'aux oreilles

d'Hélène. « Suis-je assez malheureuse, s'écria-t-elle, et » manque-t-il quelque chose à mes crimes! la plus cruelle » des furies aurait-elle porté plus de désastres dans cette » respectable famille! Pauvre Édouard! ô ma chère Georgine, puisque vous ne dédaignez pas de vous intéresser » à la plus coupable des femmes, allez vous-même, allez » vous informer de la vérité de cette triste aventure, et » revenez promptement me dire s'il est vrai qu'Edouard a » expiré sous les coups de son père : apprenez-moi si je » suis condamnée à mettre ce crime au rang de ceux qui » pèsent sur ma tête! »

Georgine partit, et son impatience la fit bientôt arriver à la maison où s'était passé ce terrible événement. Elle y entra baignée de larmes et pouvant à peine respirer : « Pourquoi, disait-elle, me suis-je permis de lui donner » un conseil! c'est ma funeste prudence qui l'a perdu! ah! » ce n'est que d'aujourd'hui que je sens toute la force de » mon attachement pour Édouard. »

Elle trouva ce jeune homme blessé; mais il ne l'était pas dangereusement, et elle se hâta de retourner près de sa cousine pour la tranquilliser. Hélène demanda, comme une grâce, la faveur d'aller soigner le fils de son époux, et fut reçue par Édouard avec tant d'amitié, qu'elle oublia un instant toutes ses peines.

Cependant sir Herbert se croyant l'assassin de son fils était en proie à la douleur la plus amère. « Misérable! » disait-il, pourquoi ne me suis-je pas laissé attendrir? » je voyais les larmes de mon fils, je voyais ses regards se » porter sur moi avec une expression si tendre! Au lieu de » l'effrayer, j'aurais dû le prendre dans mes bras, et le presser sur mon cœur! C'en est donc fait, je ne le reverrai » plus! je l'ai perdu pour jamais! Édouard? ô mon cher » Édouard! Mais est-il bien vrai qu'il soit mort? Le ciel » aurait-il puni si cruellement les fautes dont je me suis » rendu coupable? non : j'ai versé le sang de mon fils, » mais je ne lui ai pas ôté la vie. Je veux aller le voir; s'il » vit, je lui demanderai pardon; s'il ne vit plus, je mourrai sur son corps inanimé. On m'arrêtera! eh! que m'importe, pourvu qu'auparavant j'aie vu encore une fois ce » fils que j'aime plus que ma vie, et qui mérite si bien toute » ma tendresse! »

Rien ne put retenir sir Herbert. Il retourna dans la maison où il avait laissé Edouard, et apprit avec une satisfaction inexprimable, qu'il vivait, que même il n'était pas

en danger. Il demanda à le voir. On lui opposait quelque résistance dans la crainte d'occasionner une révolution au malade. « Non, non, s'écria-t-il, ne craignez rien ! Ma » vue lui sera agréable. Je suis toujours son père ! Il trou- » vera du plaisir à se sentir pressé dans mes bras ! »

En disant ces mots, il se précipite sur le lit de son fils, et leurs larmes se confondent dans les plus doux embrassemens. Tout est oublié : tout est réparé. Hélène, aux pieds de son époux, sollicite un pardon que mérite son repentir, et réçoit de nouvelles assurances d'une tendresse à laquelle elle n'osait plus prétendre.

Le bonheur d'Edouard fut couronné par son hymen avec Georgine ; et dès que cet intéressant malade fut en état de voyager, ils partirent tous pour Swan, où ils trouvèrent dans leur union et dans les plaisirs de la vie champêtre la félicité la plus parfaite.

Parmi les regrets douloureux que laissait à Hélène le souvenir de ses erreurs, celui d'avoir oublié, pendant près de cinq ans, les bontés de mistriss Werdith ne fut pas un des moins sensibles. Elle lui témoigna le plus vif repentir de toutes les fautes que son excessive légèreté lui avait fait commettre, et la supplia de venir habiter Swan, pour l'affermir par ses conseils dans les sages résolutions qu'elle avait formées. Les soins qu'elle prodigua à cette excellente femme jusqu'à son dernier soupir, furent pour mistriss Werdith la douce récompense de ceux qu'elle avait accordés à Hélène lorsque la voyant orpheline, sans fortune et sans aucune protection sur la terre, elle avait bien voulu la recevoir dans sa maison. ANTOINETTE LEGROING.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES. — Un Anglais, d'un tour d'esprit assez plaisant, a fait, il y a quelques années, un livre de ce qu'il appelle, *les Tribulations de la vie humaine*. Il aurait pu l'augmenter du chapitre des *tics* et des manies, dont quelques personnes sont atteintes, et qui font, à leur insu, le supplice de ceux qui les entourent. C'est un homme plein de sens que M. B.; bien qu'il parle beaucoup, on l'écouterait avec plaisir, si ce n'était l'habitude qu'il a contracté

de vous déboutonner votre gilet en causant, ce qui n'est pas sans inconvénient pendant l'hiver. Tout le monde connaît le vénérable L..., il sait beaucoup d'histoires, il aime à les conter, mais on les a tant entendues, que ce n'est plus qu'à force de ruse qu'il peut, de tems en tems, s'assurer un auditeur. C'est quelque chose d'assez amusant que de l'examiner dans un salon, choisissant sa victime, et prenant tous ses avantages pour qu'elle ne puisse lui échapper. Pour première sûreté, il saisit son homme par un bouton de son habit, l'isole du groupe où il se réfugie, et le conduit avec adresse dans un angle de l'appartement, où il l'incruste, pour ainsi dire, et le tient bloqué jusqu'à ce qu'il ait entendu, pour la vingtième fois peut-être, l'anecdote du régent et du cardinal Dubois au bal masqué, ou tel autre aventure aussi nouvelle. Il n'est guère plus facile de prendre son parti sur l'entretien humide de M. R., dont les paroles ne se font jour qu'à travers la pluie très-fine que ses lèvres font voler autour de lui; sur la manie du C... de V... qui affecte de parler très-bas, et ne manque guère de vous prévenir qu'il est malhonnête de faire répéter, etc. etc. Chacun de nos lecteurs se rappellera sans doute plus d'un original qui pourrait figurer dans cette galerie.

— L'usage des voitures de place est d'une utilité si généralement reconnue, qu'on est tout étonné d'apprendre qu'il ne date que du commencement du dernier siècle, et qu'avant cette époque on ne se servait que de brouettes ou de chaises à porteurs. Ce fut un maître d'auberge de la rue Saint-Antoine qui eut la première idée de cette utile entreprise; son enseigne était à l'*Image Saint-Fiacre*, et c'est de là que vient le nom que les voitures de place ont toujours porté depuis. Le luxe des équipages ne remonte pas à une époque beaucoup plus reculée; Laporte raconte que, dans l'enfance de Louis XIV, ce prince voulant aller se baigner à Conflans, fut obligé d'y renoncer, *vu le mauvais état de ses carrosses*. A deux siècles de là un conseiller au parlement se rendait au palais sur une mule, et donnait assez souvent la croupe à un confrère. Mais pour ne parler que des changemens qui peuvent encore avoir des témoins vivans, nous observerons que, vers le milieu du siècle dernier, on ne comptait à Paris que six ou sept cents voitures bourgeoises, qu'on n'en compte aujourd'hui quatre mille, et que le nombre des fiacres s'est accru dans une proportion beaucoup plus rapide encore. Il en existe

aujourd'hui deux mille ; ce qui suppose, pour l'entretien de la voiture, des chevaux et du cocher, un gain journalier de 15 francs environ, produit d'une douzaine de courses à 1 fr. 50 cent., au terme du réglement. On avait annoncé l'année dernière, comme devant incessamment paraître, un petit poëme de la façon d'un cocher de fiacre ; s'il existe en effet quelque bel esprit qui sache manier le fouet et la plume, il devrait bien nous faire l'historique de ses courses, seulement pendant un mois. Quelle foule d'observations ne pourrait-il pas recueillir ! quelle foule d'originaux n'aurait-il pas à dépeindre ! ce solliciteur, ce candidat en bas de soie, dès 9 heures du matin, qui court assiéger l'antichambre de l'homme en place, qui rêve au moyen d'éluder sa visite : ces champions moins bouillans le matin que la veille, et qui, tout en s'acheminant vers le bois de Vincennes où doit se vider leur querelle, font de sages et tardives réflexions sur la force d'un préjugé plus difficile à braver que la mort ; cette jeune dame cachée sous un voile, qui monte en fiacre d'un air si inquiet, en indiquant tout bas *les bains Saint-Joseph* ; ce drapier de la rue Saint-Denis, tout fier de marier sa fille à un contrôleur des contributions, et qui trouve le moyen de faire entrer dans la voiture les douze personnes de la noce. L'intérieur d'un fiacre serait une chose bien amusante à connaître ; et qui pourrait s'y cacher pendant huit jours, aurait en sortant de là bien des révélations à faire.

— On reprochait, il y a quelques jours, à un jeune homme, à qui il ne manque que de l'instruction et du bon sens pour avoir de l'esprit, de vivre dans le désœuvrement le plus complet ; et l'on fut fort surpris de l'entendre soutenir qu'il était un des hommes les plus occupés de Paris, par la seule raison qu'il en était le plus à la mode ; ce qui suppose, selon lui, une foule de recherches, de connaissances dont on est bien loin de se douter. « Qu'un de vous, ajouta-t-il, ait besoin d'une paire de bottes, il la commande à son cordonnier, et pour peu qu'elle soit à-peu-près dans les formes convenues, il croit, avec cela, pouvoir le matin se présenter partout ; mais moi qui me dois à moi-même et aux autres de ne rien produire que le bon goût et le bon ton n'avouent, je sais qu'un homme qui se respecte ne doit porter de bottes russes que celles qui sortent de chez *Ashley* ; que le seul homme pour la botte à revers est le fameux *Doche* ; qu'il faut s'adresser à *Kiggen* pour les bottes militaires, à *Sakosky* pour les bottes à

l'écuyère, etc. Le nom de *Leroy* est dans toutes les bouches, mais combien y a-t-il de gens qui savent qu'il n'est véritablement inimitable que pour les chapeaux, et que que Mlle *Despeaux* lui est très-supérieure pour l'invention du bonnet; qu'*Herbault* n'a point de rival dans l'art de couper un manteau de cour, *Laboullée* pour la grace de ses sultans et la richesse de ses corbeilles de mariage et de baptême? S'agit-il de bijoux, je suis bien sûr de vous apprendre que *Mellerio* est le premier homme du monde pour les bagues hiéroglyphiques et lithologiques; *Nitot* pour le dessin et la monture des boucles d'oreilles, *Pitaux* pour la magnificence de ses diadêmes, et le mobile éclat de ses aigrettes : je ne parle point des riches broderies de M. *Picot*, des dentelles magnifiques de Mme *Colliau*, des étoffes de *Lenormand*, etc. etc.» Ce jeune homme se préparait à nous ouvrir les trésors de son érudition, mais l'arrivée de son tailleur, avec lequel il avait à délibérer sur les pointes d'un gilet, interrompit une conversation qu'il nous promit de reprendre quelque jour.

Aux Rédacteurs de la Chronique.

Ma femme vous sait d'autant plus de gré, Messieurs, d'avoir signalé avec indignation, dans votre dernière *chronique*, la conduite peu décente de quelques individus habitués des petits spectacles, qu'elle s'est trouvée, il y a quelques jours, exactement dans la situation où vous supposez une mère de famille, obligée de quitter sa loge pour éviter de jeter les yeux sur ceux qui la composent. Maintenant j'ai à vous porter une plainte qui intéresse moins essentiellement les bonnes mœurs, mais dont l'objet suppose également cet oubli des convenances et des égards mutuels qu'on se doit dans les réunions publiques. L'orchestre, dans nos grands théâtres, était, il y a vingt ans, la place des véritables amateurs, de ceux qui veulent tout voir, tout entendre, et qui connaissent, à cet égard, tous les inconvéniens des loges. Je ne sais comment il s'est fait que ces places si chères et si recherchées, ont été tout-à-coup, à tous les spectacles, livrées à la foule des billets *gratis*, et des entrées de droit ou de faveur qui les occupent à-peu-près exclusivement. Je tiens à mes anciennes habitudes : j'aurais continué à braver l'inconvénient d'être entouré de toutes les femmes-de-chambre des actrices, de tous les créanciers des auteurs et des acteurs; mais, je l'avouerai, à cinquante ans passés, je n'ai plus ni la force ni

le courage dont on a besoin aujourd'hui pour occuper, sans humiliation, une place à l'orchestre à côté de certains personnages qui viennent depuis quelque tems y faire preuve et parade de valeur. Ces messieurs, employés dans les vivres ou dans les fourrages de l'armée, et qu'à l'énormité de leur feutre on pourrait prendre pour des militaires, affectent de troubler la représentation en riant aux éclats, en parlant assez haut pour imposer à leurs voisins le supplice de les entendre; et si par hasard un de ceux-ci témoigne par le plus léger mouvement des lèvres, le désir de s'y soustraire, un regard terrible de l'orateur, qu'accompagne toujours certaine épithète de *pékin*, fait rentrer à l'instant le bourgeois dans le devoir. Comme rien n'est en général plus opposé à l'esprit français, aux exemples de décence et de politesse qu'ont donnés en tout tems les militaires de notre nation, que ces manières insultantes et ridicules, c'est en faire justice que les faire connaître.

J'ai l'honneur d'être, etc. F. de M.

ÉVÉNEMENS ANECDOTES. — On s'est avisé depuis peu d'une petite noirceur littéraire qu'il est bon de faire connaître pour assurer à son inventeur la gloire qui doit lui en revenir. Etes-vous bien en colère du succès qu'obtient à Paris telle pièce de théâtre (l'alcade de Moloredos, par exemple), et vous tombe-t-il sous la main un journal allemand dans lequel on dit « que cette jolie pièce n'a pas eu dans telle ville tout le succès qu'elle a obtenu ailleurs, parce qu'elle a été mal traduite et plus mal jouée encore », dans l'extrait qu'on est chargé de faire de ce même journal, *on* traduira pour plus de précision : *la comédie de M. P. intitulée l'Alcade de Moloredos, est tombée sur tous les théâtres d'Allemagne*. Autre exemple.

Un journal a dit que l'opéra de *la Vestale* avait été jouée avec le même succès à Paris, à Londres, à Pétersbourg, etc.; par forme de réfutation *on* glisse dans un journal français bien accrédité, sous la rubrique de Berlin, un petit alinéa où l'on dit que *la Vestale* n'y a obtenu qu'un succès douteux : le même jour le compositeur de cet ouvrage reçoit une lettre du directeur du théâtre royal de Berlin qui lui annonce que *depuis 20 ans aucun opéra n'a joui d'un succès plus extraordinaire*; le correspondant de Berlin n'aurait-il pas un secrétaire à Paris?

— On lisait dernièrement dans un de nos journaux une lettre d'un M. *Paillet de Varcy*, dans laquelle il exprime le vœu de voir une des rues de la capitale décorée

du nom de *Despréaux*; jusqu'ici rien de plus simple et de plus juste que cette réclamation en faveur du législateur de notre Parnasse; mais ce qui nous a paru singulier, c'est que M. Paillet de Varcy qui prend la qualité d'*homme de lettres*, qui s'annonce pour un des plus grands admirateurs de Boileau, donne à cet illustre écrivain le titre d'*ingénieux père du Lutrin vivant*. Boileau a fait un Lutrin immortel; mais le *Lutrin vivant* appartient à Gresset, comme chacun le sait, et comme devrait sur-tout le savoir un *homme de lettres*, à qui semblable bévue pourrait attirer une réponse dans le genre de celle que Voltaire fit à une dame qui lui adressait *des Observations sur* Œdipe; la voici: *J'ai reçu, madame, vos observations sur ma pièce, et je me bornerai à vous faire observer qu'Œdipe s'écrit par un Œ.*

— On reparle avec intérêt du projet de M. Camaille, dont le but est l'établissement d'une caisse de secours pour les artistes retirés du théâtre sans avoir pu s'élever au rang de sociétaire, et dont les travaux n'ont servi qu'à enrichir les directeurs.

— La manie des provinciaux a toujours été d'exagérer la mode; on cite à ce sujet le mot d'un nouveau débarqué qui ayant sans doute entendu dire dans son endroit, qu'à Paris les culottes de peau se portaient très-étroites, disait au tailleur qui lui prenait mesure : *Prenez-y garde, monsieur, je ne veux pas qu'elle fasse le moindre pli, et je vous avertis que si je puis y entrer, je ne la prendrai pas.*

Nouvelles littéraires et bibliographiques. La vente des livres de M. Didot est terminée. Les articles les plus précieux n'ont pas été vendus, et la belle Bible de Mayence a été retirée, après avoir été mise sur la table à 800 fr.; celle de 1497, qui paraît avoir appartenu à Marie Stuart, et dont nous avons parlé dans un de nos précédens numéros, a été adjugée pour la somme de 150 fr., prix fort au-dessous de celui qu'on en espérait, mais fort au-dessus, du moins selon nous, de la valeur réelle d'un pareil bouquin; la valeur idéale que peuvent donner aux objets les souvenirs dont ils se présentent environnés, ne pouvait s'accroître beaucoup par le nom d'une reine qui a eu besoin de tous ses malheurs pour faire pardonner ses coupables inconséquences, et par celui d'un scélérat fanatique vendu à Médicis. La nature et la grandeur des souvenirs peuvent seuls en justifier l'intérêt. Si l'on mettait en vente le beau manuscrit du *Dante* que possède la Bibliothèque impériale, copié tout entier de la main de *Bocace*, pour en faire

hommage à *Pétrarque;* si l'on exposait à l'enchère les *Heures de Henri IV*, personne ne serait étonné du prix excessif que l'on pourrait y mettre.

— On ne pouvait choisir un meilleur moment pour mettre en vente *les Nouveaux Proverbes dramatiques* (1) de Carmontel. Cet ouvrage est du nombre de ceux qu'on ne doit pas oublier d'emporter à la campagne. Il y a peu de châteaux où l'on ne s'amuse à jouer la comédie, du moins à la fête de la maîtresse ou du maître de la maison, et les proverbes de Carmontel forment à-peu-près seuls la bibliothèque et le répertoire des théâtres de campagne. Lors même que le bel esprit du lieu veut avoir l'air de produire quelque chose de son chef, il n'est pas fâché d'y trouver un canevas pour sa pièce, ou un cadre pour ses couplets. Les deux volumes que l'on annonce renferment vingt-quatre nouveaux proverbes, dont quelques-uns sont peut-être ce que l'auteur a fait de mieux dans un genre où il n'a point de rival.

— La seconde édition des *Mémoires du duc Popoli*, par lady Mary Hamilton, ne s'écoulera pas avec moins de rapidité que la première. Ce roman est du petit nombre de ceux qu'on peut relire, parce qu'indépendamment d'un intérêt très-vif, d'un style plein de mouvement et d'élégance, on y trouve quelque chose d'original qui manque à la plupart de nos romans modernes les plus estimés.

— L'apparition d'un nouvel ouvrage de Mme de Genlis, ayant pour titre : *De l'Influence des femmes dans la littérature*, doit faire événement, par cela seul qu'on y voit dans son auteur l'intention de se mesurer, sur un terrain nouveau pour elle, avec une rivale dont les preuves sont faites.

— Les amateurs de romans comiques attendent avec impatience une *Macédoine* en quatre volumes de M. Pigault-Lebrun.

— Peut-être ne faudrait-il pas qu'un ouvrage *destiné à perfectionner la procédure civile*, fût intitulé : *La Mort aux procès*. Quand on veut être utile, il ne faut pas s'annoncer comme un bouffon.

— L'impression de la tragédie de BRUNEHAUT *ou les successeurs de Clovis*, par M. Aignan, assure à cet ouvrage, distingué sur-tout par le mérite du style, un succès à la

---

(1) Deux vol. in-8°, chez *Lenormant*, rue de Seine, et chez *Delaunay*, au Palais Royal. — Prix, 10 fr.

lecture, que n'obtiendra jamais telle ou telle prétendue tragédie, beaucoup mieux accueillie à la représentation.

NOUVELLES DES THÉATRES. On continue à craindre que Fleury ne reparaisse plus sur le théâtre; auquel cas *la Comédie française* fera fort bien de renoncer à son titre, et de s'appeler dorénavant *la Tragédie française*.

A Feydeau, Mme Boulanger, dans le *Tableau parlant*, fait tourner toutes les têtes. Elleviou y déploie un talent enchanteur, et Lesage y joue la caricature de Léandre de la manière la plus originale. Les plus vieux, et conséquemment les plus entêtés admirateurs des Clairval, des Trial et des Laruette, sont forcés de convenir que ce charmant ouvrage n'a jamais été joué et chanté avec cette perfection.

L'Odéon répète un drame en trois actes (Elisabeth reine d'Angleterre). Ce titre promet trop, ou trop peu. Y.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — La Société Philotechnique a tenu sa séance publique le dimanche 5 mai 1811.

Le secrétaire perpétuel, M. de la Chabeaussière, a fait le rapport d'usage sur les travaux de la Société depuis la dernière séance publique. Dans ce rapport, on a sur-tout distingué et fort applaudi une éloquente sortie contre les diatribes littéraires; un hommage touchant rendu à la mémoire et aux talens de MM. Frameri, Berthélemi et Guichard; et de vertueux conseils aux Sociétés savantes, sur la nécessité de faire de bons choix.

MM. Lebouvier, Desmortiers, Lenoir et de Ste-Croix ont lu des mémoires en prose sur la surdité naturelle et accidentelle, sur l'Egypte, et sur la religion de l'Inde. Ces mémoires ont été entremêlés de six Apologues orientaux de Saadi le Persan, imités en vers par M. de la Chabeaussière, qui paraît en avoir fait un choix assez considérable (ils ont fait généralement plaisir); de trois nouvelles fables de M. Raboteau, qui font désirer que le Recueil en devienne public; et d'une épître en vers au Mélodrame, par M. Joseph Lavallée, dont l'ironie fine et spirituelle a beaucoup amusé.

Enfin la séance s'est agréablement terminée par quelques airs exécutés avec beaucoup de goût par Mlle Welchs, sur le nouvel instrument du mélodion, qui réunit au mécanisme du piano ordinaire, la possibilité de filer les sons et de les rendre plus doux à l'aide d'un cylindre métallique.

POLITIQUE.

Les préparatifs de guerre se continuent avec la plus grande activité dans toute l'étendue de l'Empire turc. L'ancien nazir d'Ibraïl, chargé de hâter la marche des troupes qui se rendent en Romélie, a commencé, dans les premiers jours de mars, sa mission par Andrinople. Il est muni de pleins-pouvoirs de S. H. On presse sur-tout les renforts destinés au corps d'armée qui est à Sophie, sous les ordres de Bely-Pacha, pour veiller de là sur les entreprises des Russes contre Widdin, et appuyer le flanc gauche de l'armée du grand-visir. En même tems, le gouverneur de Bosnie et le séraskier de Nissa ont reçu des ordres très-précis pour agir de concert contre les Serviens. Ismaïl-Bey de Sérès rassemble aussi ses troupes pour les conduire lui-même dans les environs de Sophie. Tous ces préparatifs, qui embrassent la totalité de l'Empire ottoman, paraîtraient annoncer que les Turcs ne se borneront pas à la défensive.

D'un autre côté, les mêmes préparatifs se poursuivent avec la même ardeur à Belgrade, à Schabatz, à Lemendria. On fond, selon le calibre russe, tous les canons pris sur les Turcs. Les artilleurs russes travaillent en commun avec les Serviens. Le général russe Kutusow, qui remplace le comte de Kamenski dans le commandement en chef, est arrivé le 7 avril au soir à Jassi. S. E. a continué sa route le 9 pour Bucharest. Cependant, sur la foi de nouvelles reçues du théâtre des opérations qui sembleraient prêtes à commencer, on publie toujours à Vienne que des négociations vont être entamées, et que les Serviens y auront leurs intérêts représentés. On ajoute que les ouvertures auraient été faites par le général russe, et qu'elles n'auraient pas été rejettées à Constantinople. Nous devons répéter que rien d'officiel n'est public à cet égard.

L'ambassadeur de France à Pétersbourg, M. le duc de Vicence, a ordonné les plus grands préparatifs pour célébrer en son hôtel la naissance du roi de Rome. S. Exc. ne quittera sa résidence qu'à cette époque, et M. le comte de Lauriston sera arrivé pour le remplacer. La gazette de la

court a annoncé la naissance du roi de Rome. L'Empereur Alexandre a écrit une lettre de félicitation, à cette occasion, à l'Empereur des Français; cette lettre autographe a été présentée à S. M., par S. Exc. le prince Kourakin, dans une audience qui lui a été accordée à cet effet, le 5 de ce mois, au palais de Saint-Cloud.

L'anniversaire de la mort de feu S. M. l'Impératrice Marie-Thérèse, a été célébré à Vienne avec beaucoup de solennité. La veille, les théâtres avaient été fermés. La police de cette ville continue de poursuivre avec rigueur ceux qui refusent d'adopter dans leurs transactions particulières les principes établis par le gouvernement à l'occasion des billets de banque. La commission spéciale a prononcé des amendes et des condamnations contre divers individus; les amendes ont été perçues au profit des pauvres. En même tems le gouvernement vient de démentir, par un avis public, les faux bruits qui avaient couru relativement à une prétendue augmentation du prix du sel. Les denrées de première nécessité se soutiennent à un prix modéré.

En Suède, les différens corps de la milice bourgeoise ont été admis à l'audience du prince héréditaire. S. A. s'est chargée du commandement des corps réunis de cette milice; c'est vers les premiers jours de mai que S. A. a dû se rendre sur les côtes, visiter Carlscrone et Gottembourg. On n'entend encore parler de l'apparition d'aucun vaisseau anglais; à la date du 24 avril, on écrivait de Copenhague, qu'il n'en avait point paru dans le Grand-Belt.

Le roi de Saxe a sanctionné, par un décret suprême, les résultats des délibérations qui ont si long-tems occupé la diète. Il sera fait peu de changemens au système actuel de perception des contributions; la noblesse paiera la douzième partie des nouveaux impôts; elle en fixera elle-même la répartition parmi ses membres. La diète a terminé sa session le 5 mai. Le roi est parti pour Pilnitz. Aucun mouvement de troupes n'a eu lieu : quelques feuilles où il en avait été question, et dont les rédacteurs avaient seuls dirigé ces mouvemens, ont été réprimandées; de ce nombre sera probablement une feuille dans laquelle, sur son titre, on ne s'attendrait pas à trouver rien de politique, *le Journal des Modes* de Leipsick. Cette feuille donne un démenti au parlement anglais, aux ministres mêmes du gouvernement britannique; elle ne veut pas entendre leurs aveux, et elle prétend que le commerce et l'industrie an-

glaise sont beaucoup plus florissans qu'on ne le prétend en Angleterre même; c'est pousser loin le désir de seconder les vues du cabinet britannique. Le gazetier d'Augsbourg, qui n'a pas une politique aussi légère que celle du journaliste des Modes de Leipsick, a pris la chose au sérieux; il a rapproché les discours tenus au parlement des demandes des ministres, des actes du gouvernement, des concessions parlementaires, des troubles d'Irlande, de l'insurrection de Nortingham, de l'état de Glascow et de Liverpool, et il en a tiré d'autres conséquences que l'écrivain modiste de Leipsick.

« Le profond politique du *Journal des Modes*, dit-il, prétend consoler les anglomanes, s'il y en a, en leur apprenant que l'Angleterre n'est pas du tout embarrassée pour vendre ses sucres bruts et rafinés; au défaut de ses anciens débouchés sur le continent européen, elle en vend *aux noirs de Saint-Domingue*. Apparemment, le *Journal des Modes* pense que 2 ou 300,000 sauvages ou barbares consomment une quantité de sucre équivalente à celle que les nations civilisées de l'Europe achetaient de l'Angleterre.

» Le savant du *Journal des Modes* a essayé de faire un compte exact de tous les bâtimens de guerre pris par les Anglais, et qui, dit-il, servent dans leurs armées navales. Mais ignore-t-il que la moitié de ces vaisseaux, hors d'état de servir, pourrissent dans les ports britanniques?

» L'embargo des Etats-Unis, dit notre grand politique, a singuliérement fait accroître le commerce de Québec. Cela est possible, si on parle d'un commerce de contrebande; mais l'anglomane, en nous rappelant le Canada, ne nous rappelle-t-il pas la facilité avec laquelle les Etats-Unis pourraient s'en emparer, dans le cas d'une guerre? Alors, la marine anglaise n'aurait d'autres chênes que ceux qui croissent dans les parcs des lords.

» Les possessions des Anglais dans l'Indostan deviennent ensuite l'objet de la tendre sollicitude de notre politique. Il en porte la population à 65 millions. Les géographes anglais, connus par leurs exagérations systématiques, n'ont osé porter cette population qu'à 42 millions 764,000 individus, y compris tous les pays dépendans directement et indirectement des quatre présidences de Calcutta, Madras, Bombay et Bencoulen. Il est donc probable que le calcul absurde du *Journal des Modes* ne fera pas fortune parmi des gens aussi généralement instruits en géographie, que le sont les Allemands. Enfin, quelques millions de Hindous

de plus ou de moins ne feront rien au débit des marchandises anglaises dont on n'a aucun besoin dans l'Inde. »

Cette discussion nous a paru fort intéressante. Il sera possible d'appuyer l'avis qui y est exposé par le rapprochement qui suit, et que fournissent les papiers anglais du 26 avril.

« M. Vansittart, y est-il dit, est l'antagoniste de M. Horner. C'est un trait assez singulier, dans la discussion importante relativement à la dépréciation du papier-monnaie, que les écrivains du gouvernement l'attribuent à quatre causes principales :

» 1°. Les énormes dépenses de nos armées chez l'étranger ;

» 2°. Le montant du frêt payé aux étrangers par suite des décrets de Napoléon ;

» 3°. Le défaut des exportations résultant du succès du système de l'ennemi ;

» 4°. Les primes payées pour les blés venus de l'étranger, par suite de l'insuffisance de nos propres récoltes.

» Telles sont les causes auxquelles tous les pamphlets contre le rapport du comité des monnaies attribuent la dépréciation du papier et les pertes sur le change. »

A la même date du 26 avril, des lettres de Cadix arrivaient à Londres ; elles y annonçaient les plus tristes résultats de l'affaire de Chiclana : 8000 Français y ont battu 20000 Anglais et Espagnols. L'élite de la garnison de Cadix y a péri ; avec elle est tombé l'espoir d'une longue résistance. Le peuple ne partage point la sécurité que voudraient lui inspirer les ministres ; il ne prend aucune part à des réjouissances ordonnées pour de prétendues victoires, où des assiégés sortis d'une place en nombre triple de leurs adversaires ont été obligés honteusement d'y rentrer. L'opinion est également fixée sur les mouvemens du prince d'Essling.

Nous pouvons rapprocher de cet exposé l'analyse des pièces officielles de la correspondance d'Espagne que le *Moniteur* vient de publier.

« La junte de Catalogne avait pratiqué des intelligences dans la ville de Barcelone ; on avait promis de lui livrer le fort de Montjoui, moyennant une somme de trois millions. Le général Maurice Mathieu, commandant à Barcelone, instruit de ces menées, résolut d'en tirer parti ; les affaires furent conduites de manière que, du 19 au 20 mars, à une heure après minuit, 8000 insurgés, sous les ordres de

Campo-Verde, furent réunis près de Barcelone. Huit cents hommes d'élite se jetèrent dans le fossé du fort Montjoui : la garnison prévenue les accueillit par un feu bien nourri ; le désordre se mit aussitôt chez l'ennemi ; différentes embuscades préparées se levèrent à-la-fois ; l'ennemi fut mis dans une déroute complète, et perdit 2 à 3000 hommes, dont 800 tués. L'agent principal, se disant ministre des finances de la junte, qui avait tramé cette affaire, a été saisi dans un village à une demi-lieue de Barcelone, avec les trois millions qui devaient être le prix de la trahison.

» Les insurgés ont été plus heureux à Figuières ; deux employés subalternes du magasin des vivres de la place, tous deux Catalans, et nommé *Palapos*, ont vendu pour vingt mille piecettes les clés du magasin, que le garde en chef avait eu la simplicité de leur abandonner. Une porte secrète donnait sur les fossés de la place, sous le pont-levis ; 500 miquelets furent introduits dans le fort à deux heures après minuit, et s'emparèrent de la place, où se trouvaient 400 hommes de la garnison. On n'avait encore rien appris de cet événement dans la ville quand on se présenta le matin au fort, où on fut reçu à coups de fusils.

» Cet accident est le résultat de la négligence des commandans, qui, se fiant à la grande hauteur de l'escarpe de la citadelle, ne faisaient faire aucun service : tout le monde dormait la nuit ; le jour, les portes étaient ouvertes sans être surveillées ; tout le monde pouvait entrer ou sortir. Aussitôt que le général Baraguay-d'Hilliers a eu connaissance de cet événement, il s'est porté devant le fort, qu'il a fait investir. Le général Quesnel accourut aussi de Mont-Louis avec sa division ; mais avant que l'investissement fût complet, 1200 miquelets avaient trouvé le moyen de pénétrer dans la place ; les autres corps qui se sont présentés depuis ont été repoussés et dispersés. Les insurgés manquent d'eau, de viande et de bois dans la place. »

A l'armée d'Arragon les Anglais ont tenté d'obtenir des succès par les mêmes moyens de corruption ; c'est l'or à la main qu'ils font le siége des places. Le commandant du fort Balaguer a répondu à leurs offres en chassant leurs parlementaires honteusement, et les assaillans qui les suivaient à coups de canon. Le général Suchet a commencé le siége de Tarragone ; la tranchée a dû être ouverte dans les premiers jours de mai.

Au nord et au centre différentes affaires partielles ont

continué à débarrasser le pays des bandes qui s'y étaient formées. Les Guerillas continuent à déposer les armes.

L'armée de Portugal a continué sa marche; elle a quitté, le 23 mars, la direction d'Almeida, et s'est portée sur Guarda; là elle a séjourné jusqu'au 28 sans apercevoir l'ennemi, elle prit la direction de Sabugal pour traverser la montagne. Les 6e et 8e corps étaient rentrés en Espagne; le général en chef était à Ciudad-Rodrigo, et le 2e corps, sous les ordres du général Régner, était en avant de Sabugal. Le 3 avril, le général Régner, averti de l'approche de l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence, en prenant position sur un plateau en arrière de Sabugal, d'où il pouvait observer les mouvemens de l'ennemi et les arrêter. Un brouillard épais favorisa le développement de l'armée anglaise, composée de six divisions, et forte de 25,000 hommes; elle s'étendit sur la gauche du général Régner, sur la route de *Penamacor;* et après s'être formée par masse, sur le penchant de la côte, avant d'arriver à la Coa, se présenta aux gués de la rivière. Le brouillard s'étant dissipé, le général Régner jugea l'intention de l'ennemi de se porter avant lui sur la route d'Alfayates; il fit aussitôt replier sur ce point les postes de la Coa et la brigade Heudelet, tandis que la brigade Sarrut, restée sur le plateau, devait contenir l'ennemi. Ce plateau fut bientôt attaqué par les têtes des colonnes de l'ennemi. Les 2e légère et 36e de ligne, impatientes de se mesurer avec elle, se précipitèrent spontanément sur ces masses que l'artillerie sillonnait, culbutèrent tout ce qui s'était approché, et suivirent les fuyards jusque vers un mamelon où se formait la réserve ennemie. Les Anglais redoublèrent d'efforts contre le plateau : le général Régner fit arriver la 1re brigade de la 2e division pour soutenir la brigade Sarrut; l'ennemi fut constamment repoussé et foudroyé par l'artillerie. Le 2e corps, maître de tous ses mouvemens, fit sa retraite par échelons avec le plus grand ordre. L'ennemi tenta de culbuter le dernier échelon, qui attendait son tour pour quitter le plateau; mais le général de brigade Soult fit sur le flanc de la colonne ennemie une charge si vigoureuse, avec un escadron du 1er régiment d'hussards et le 22e de chasseurs, qu'il rejeta bien loin tout ce qui ne fut pas sabré. Cette dernière action éloigna l'ennemi. Le 2e corps arriva le même jour à Alfayates.

Après la prise de Badajoz, le duc de Trévise s'est porté sur Campo-Major, Albuquerque et Valencia. Ces trois

places ont été enlevées aussitôt qu'attaquées, leurs garnisons, leur artillerie, leurs magasins conduits à Badajoz, et les ouvrages rasés.

Immédiatement après l'affaire de Chiclana, Médina-Sidonia a été reprise, et les insurgés descendus pour seconder les mouvemens des Anglais ont été dispersés. Les travaux du siége ont repris leur activité, et le bombardement a continué. Les vaisseaux et les embarcations ennemis ont à-la-fois souffert de notre feu et de la tempête; plus de 150 bâtimens ont été chassés de leurs ancres et ont péri à la côte. Il règne à Cadix des divisions qui nous sont favorables. Les Anglais prétendent qu'ils ont échoué à Chiclana par la faute des Espagnols; les Espagnols imputent à leur tour le mauvais succès de la journée aux Anglais. Le fait est que l'armée combinée était de 22,000 hommes, que les Espagnols tenaient de la tête, qu'ils ont perdu 2000 hommes, qu'ils se sont bien battus, et que les Anglais dans leur accusation leur donnent ici une preuve nouvelle de la franchise de leur alliance et de l'intérêt qu'ils prennent à la cause qu'ils prétendent défendre. Le fait est qu'on ne ne peut avoir aucune confiance dans les relations mêmes officielles de l'Angleterre; tout y est rédigé dans des vues politiques, et pour déguiser au peuple le danger de la lutte dans laquelle on l'a si imprudemment engagé.

Plus récemment, une lettre de Valladolid donne les détails suivans:

« La tranquillité est rétablie dans les provinces occupées par l'armée du Nord depuis que le duc d'Istrie en a pris le commandement. Par ordre de S. Exc., il a été formé auprès de chaque division des colonnes mobiles, composées d'infanterie légère, de voltigeurs, et de quelques détachemens de cavalerie: elles parcourent le pays dans toutes les directions, pour détruire les bandes qui sont encore armées.

» On établit à Salamanque d'immenses magasins pour l'armée de Portugal, qui s'est rapprochée des frontières de l'Espagne et qui a pris une excellente position militaire sous les forteresses de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. L'armée anglaise occupe la rive gauche du Mondego. L'armée française appuie sa droite à Villa-Nuòva et sa gauche à Guarda. Un corps anglais se trouve à Viseu. Les troupes portugaises à la solde de l'Angleterre sont à Lamego. Un gros corps de troupes françaises a pris poste dans la province de Salamanque. Il occupe les villes de Coria et de

Placenzia, d'où il communique de la rive droite du Tage avec un autre corps posté près d'Alcantara, sur la rive gauche de ce fleuve.

» Le quartier-général du maréchal Soult, duc de Dalmatie, est toujours à Séville. L'intérieur de l'Estramadure est tranquille; seulement les montagnes de cette province et des environs de Tolède sont infestées de quelques bandes. Les communications entre Badajoz et Séville sont parfaitement libres.

» Le siége de Cadix a repris avec une nouvelle vigueur. De toutes parts il arrive des renforts au corps du maréchal duc de Bellune. Les Anglais ont fait quelques tentatives pour détruire la flotille française réunie à Puerto-Réal, mais leurs tentatives ont tourné à leur honte; ils ont été repoussés avec une perte immense.

» Madrid continue à jouir de la plus grande tranquillité; on s'y occupe avec empressement des fêtes pour la naissance du roi de Rome. Athalie, traduite en espagnol, a été représentée avec le plus grand succès. »

L'Empereur a admis, le 4 de ce mois, une députation de la ville de Milan, qui lui a présenté ses félicitations à l'occasion de la naissance du roi de Rome : les villes d'Angers, de Gand et de Lyon ont été admises au même honneur.

S. M. a tenu, le 7, un conseil de commerce et des manufactures. Le 8, il y a eu conseil des ministres.

Le sénat, dans ses séances des 3 et 4 mai, a nommé aux places vacantes dans le sein du Corps-Législatif pour divers départemens. S....

ANNONCES.

Essai sur l'Art d'être heureux; par Joseph Droz. *Seconde édition.* Prix, 4 fr. 25 c., et 5 fr. franc de port. Chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Morceaux choisis de Bourdaloue, ou Recueil des passages de cet écrivain les meilleurs, sous le rapport du style et de la morale. Ouvrage propre à former le cœur et le goût de la jeunesse, à l'usage des lycées, pensions et écoles secondaires. Un vol. in-12, orné d'une gravure. Prix, broché, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Belin, fils, libraire, quai des Augustins, n° 55; et chez Leprieur, libraire, rue des Noyers, n° 45.

Le même ouvrage, format in-18, orné d'une gravure. Prix, br., 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port.

DE LA SEINE
5 cen

MERCURE DE FRANCE.

N° DXIII. — *Samedi* 18 *Mai* 1811.

POÉSIE.

LA MORT DE ROTROU.

Que d'autres, par des chants consacrés à la gloire,
Célèbrent les hauts faits des fils de la victoire :
Timide, je retrace en des vers moins brillans,
De paisibles vertus, de modestes talens.

Après ces jours de deuil, ces guerres où la France
Vit ses enfans contre elle épuiser leur vaillance,
Où, de tous les partis méconnaissant les droits,
Minerve n'aurait su comment fixer son choix,
L'Etat, encore ému, sous un ministre habile,
Fleurissait cependant comme en un jour tranquille;
Richelieu, par son art, sembla donner la paix,
Et vers de nobles jeux appela les Français.
Rotrou vivait alors : sur la scène grossière
Les informes essais de sa verve première
Se distinguaient déjà : déjà l'on avait vu
Ses écrits respirer un charme peu connu,
Et son goût se formant sur les anciens tragiques
Empreindre ses sujets de couleurs héroïques.

T

C'était peu : les succès dans ces premiers instans
Se recueillaient ainsi que les fleurs au printems;
Et Rotrou, qu'entourait l'éloge du vulgaire,
Désirait d'autres prix qu'une gloire éphémère.
Par l'étude, il voulut surpasser ses rivaux;
Elle éleva son ame et guida ses travaux.
Souvent il consacra sa mâle poésie
Aux illustres malheurs dont l'histoire est remplie,
Et recherchant du cœur les plus nobles penchans,
Il peignit l'héroïsme avec des traits touchans.
Dans ses vers on revit expirer Bélisaire,
Antigone gémir loin des restes d'un frère;
Il montra Cosroës déchiré de remords,
Et le divin Alcide en proie à mille morts.
Puis, s'élançant plus loin dans la tragique arène,
De Venceslas enfin il enrichit la scène.
Corneille avait paru : ce n'étaient plus ces jours
De triomphes légers, faciles et trop courts.
Rotrou rendit hommage aux œuvres du génie;
Son grand cœur fut exempt du poison de l'envie.
Vainement du ministre un indigne courroux
Excitait les éclats des concurrens jaloux :
Rotrou sut résister, et seul par cette audace
De l'injuste puissant mérita la disgrâce.
Voyant ces vils efforts d'un regard de pitié,
Du maître du théâtre il reçut l'amitié;
Il vanta hautement, dans un transport extrême,
Du Cid et de Cinna la victoire suprême.

Mais dès succès brillans sage appréciateur,
A d'autres noms Rotrou joignait le nom d'auteur.
Thémis entre ses mains déposa la balance,
Et rappelé par elle aux lieux de sa naissance,
Préférant aux honneurs un sévère devoir,
Il sut abandonner jusqu'au plus juste espoir :
Il ne fut point admis au sénat littéraire.

Tel était de Rotrou le noble caractère.
Il quitta le séjour que les arts renaissans
Désignaient pour patrie au génie, aux talens,
Et suivi du concert des louanges publiques
Il vint faire chérir ses vertus domestiques.

Intègre magistrat, il dispensait les lois,
Veillait au bien de tous et soutenait leurs droits.
En vain le souvenir de sa gloire première
Le rappelait souvent vers une autre carrière,
A cet attrait flatteur il résista toujours,
Au bien de son pays il dévoua ses jours,
Et du charme des vers constamment idolâtre,
Donna des loisirs seuls au grand art du théâtre.
Hélas! à d'autres soins il était destiné!

Soudain aux murs de Dreux un souffle empoisonné
Répand avec fureur la fièvre délirante,
Il empreint tous les corps d'une marque sanglante;
Contre sa violence il n'est point de recours.
En vain l'art étonné recherche des secours,
Il ne sait point parer à ces rudes atteintes,
Et des temples, en vain, de déchirantes plaintes
S'élèvent vers les cieux, qu'on ne sait plus fléchir.
Il faut quitter ces lieux, ou bien il faut mourir!
On voit se retirer de la fatale ville
Tous ceux qui pour de l'or trouveront un asyle;
L'horrible maladie avec la pauvreté
Seules restent encore en cet air infecté,
On les livre à leur sort. Absent de sa patrie,
Rotrou loin de ces maux apprend leur barbarie;
Ses amis prodiguant un zèle généreux
Sont tombés sous les coups du fléau désastreux;
Quand tout fuit, il accourt: à ce séjour funeste
De sa triste famille il arrache le reste;
Et dès-lors au malheur réservant sa pitié,
Il ne voit plus les pleurs que répand l'amitié:
« Je me dois, disait-il, aux maux de ma patrie,
Pour ces affreux momens ma charge est établie;
Il me faut prévenir d'évitables malheurs,
Partager le fardeau des communes douleurs,
Et recevoir la mort si le Seigneur l'ordonne. »

Sans relâche pourtant l'airain lugubre sonne;
Tous les murs sont couverts de longs voiles de deuil.
Des spectres chancelans emportent un cercueil
Que conduit en pleurant la famille mourante.
Tout-à-coup, l'un d'entre eux d'une voix faible et lente

Exhale en expirant des accens pleins d'effroi.
Chacun s'écrie : « ô Dieu, prenez pitié de moi. »
La terreur est au comble. En sa triste demeure
Le malade tremblant attend sa dernière heure,
Et n'ose demander un secours étranger,
Qui ne rend point la vie et porte le danger :
En ces extrémités l'inutile puissance
Vainement à ses lois réclame obéissance.
Des restes de vivans parcourant la cité
Proclamaient lentement cet ordre répété :
« Faites sortir vos morts. » Du fond de leurs asyles
Les mourans répondaient avec des voix débiles :
« Nous ne le pouvons point. » O ciel, dans ta fureur,
Que tu sais de moyens d'aiguiser la douleur!
Ici, c'est une mère immobile, égarée,
Retenant de son fils la dépouille expirée;
Là, deux jeunes époux, aux plus beaux de leurs jours,
Changent en lit de mort le lit de leurs amours,
Et là, des orphelins pressés par la misère
S'efforcent d'éveiller le cadavre d'un père.

Seul bravant du fléau les traits contagieux,
Rotrou veille et console : au cœur des malheureux
Il apporte l'espoir qu'il ne sent pas lui-même,
Il songe à leurs besoins en ce péril extrême,
Y pourvoit en donnant et ses soins et ses biens;
Des maux appesantis sur tous les citoyens
Il tâche d'affaiblir la cause meurtrière,
Assiste incessamment le pauvre en sa chaumière,
Parcourt les hôpitaux et les lieux infestés,
Exempt d'effroi secourt les mourans empestés.
Tous bénissent son nom. Il semble en leur misère
Que Rotrou soit pour eux devenu plus qu'un père;
Ils pensent, le voyant sans trouble au milieu d'eux,
Qu'il est inaccessible à leurs tourmens affreux;
Et rendent grâce encor au Seigneur, qui leur laisse
Cet ange protecteur pour calmer leur détresse.

Hélas, c'est un mortel! jusqu'alors soutenu
Par son courage même et sa haute vertu.
Enfin, il est frappé; le ciel impitoyable
Egalement pour lui rend le mal incurable.

Son danger désespère un pays désolé ;
Lui, regarde la mort et n'en est point troublé,
Résigné, confiant, de ce Dieu qu'il implore
Il croit que les bienfaits reparaîtront encore.
Il le promet d'avance, et tout près de mourir
Semble prophétiser un heureux avenir :
Les yeux levés au ciel, en ces momens augustes,
Il meurt en le louant et de la mort des justes.
Mais avant de quitter la terre des douleurs,
Sur sa famille absente il répand quelques pleurs.
Il voudrait l'embrasser à son heure dernière !
Il jette un seul regard sur la noble carrière
Où la mort le saisit au milieu de son cours ;
Puis il expire, et laisse aux Français pour toujours
Reconnaître en ses vers les essais du génie,
Honorer son trépas et respecter sa vie.

M. C.

ENIGME.

Au pays des Latins je reçus la naissance,
Et j'y remplis long-tems divers emplois
Qui furent de quelque importance.
Puis ensuite introduit en France,
Sur un seul, à la fin, je dus fixer mon choix,
Mais sans laisser le nom que j'avais autrefois.
Ce nom, je le porte au village,
Où je suis et dois être un grave personnage.
Là, même auprès du maire et du juge de paix,
Des honneurs avec eux partageant l'avantage,
Sauf tous égards de droits, réputé non moins sage,
Soit quand je parle, ou lorsque je me tais,
On m'ôte son chapeau sitôt que je parais.
Qui ne serait flatté d'un tel hommage ?
Je l'obtiens de chacun pour le bien que je fais
A ceux du lieu, pour qui l'on m'apprit l'art de lire.
Combien d'entr'eux, sans moi, ne l'eussent su jamais !
Pour de ce que je suis finir de vous instruire,
J'ajouterai qu'en compte, épigramme ou chanson,
Et même en comédie, (et j'ai droit de le dire),

Chaque lecteur, d'esprit plaisant ou non,
Aime à trouver parfois et mes mœurs et mon ton.

JOUYNEAU DESLOGES (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

Je tiens de mon nom seul le droit d'être important.
J'étais *énigme* tout à l'heure;
Sans avoir changé de demeure,
Je suis *logogriphe* à présent.
Ce léger travestissement
N'a rien, lecteur, qui vous déplaise,
Puisque de moi votre langue française,
Quoique toujours latin, tire un très-grand parti.
Des mots qu'elle me doit le nombre est infini.
Monté sur mes huit pieds, j'offre une longue liste.
Vous y trouvez *air, maire, maigre, gras;*
Ce petit animal dont un chat suit la piste;
Ami, gai, ris, remi, astre, mer, rame, ras;
Le nom d'un Dieu, d'un mois, d'une bête féroce;
Ce que l'homme devient dès le jour de sa noce;
Aise, mât, ire, tas, sage, mage, rit, mais;
Rage, gite, tamis, mire, tire, arme, rate;
Ce qui ne doit manquer à vers bien faits;
Tige, tare, métis, mare, amer, geai, gris, grate.
Dans mon entier enfin traduisez-moi;
Jamais traduction ne sera plus fidèle.
Plus loin, si je voulais, irait ma kirielle:
Mais de l'arrêter là je me suis fait la loi.
Cependant, permettez, que j'ose
(Admirez ma fécondité)
Sur une autre métamorphose,
Fixer quelques instans la curiosité,
Tel le texte, telle la glose.
Je vous l'ai déjà dit; de toute antiquité
Je suis latin. Six mots sortis de ma structure,
(Ce nombre encor pourrait être augmenté)
Conservent la même nature.
Puisque je dis *six*, les voilà:
Arte, regis, erit, gratis, mater, ista.

Par le même.

CHARADE.

En tout tems et partout je dois être le maître.
Un nouveau masque encor va travestir mon être.
Je suis latin par mon premier,
Je suis latin par mon dernier,
Je suis latin dans mon entier.
Pour, d'un mot, à vos yeux plus promptement paraître,
Traduisez *plus trois fois*, vous allez me connaître.

Par le même.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Accent circonflexe.*

Celui du Logogriphe est *Pont.*

Celui de la Charade est *Défi.*

SCIENCES ET ARTS.

Essai sur la Topographie physico-médicale de Bordeaux ; par J. B. M. Saincric, de Pauillac en Médoc, département de la Gironde, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, ancien élève et secrétaire de l'Ecole de médecine de Bordeaux, chirurgien interne de l'hospice de Bienfaisance de la même ville. — Brochure in-4° de 68 pages. — Prix, 1 fr., et 1 fr. 50 c. franc de port. — A Montpellier, chez *Martel* aîné, imprimeur de la Faculté de médecine, près l'hôtel de la Préfecture, n° 62.

On peut juger de la modestie de M. Saincric par le choix de cette épigraphe, tirée d'Ovide :

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

Cette modestie ne se dément point pendant tout le cours de l'ouvrage, où l'on voit un homme très-instruit payer un tribut de reconnaissance à tous ceux qui ont fait éclore ou étendu ses connaissances. Parmi ces derniers on distingue particulièrement le docteur Grassi, l'un des plus célèbres médecins de l'Empire, à qui l'auteur fait hommage de cet essai. Dans cet écrit, M. Saincric n'est pas seulement médecin ; il est encore historien, philosophe, et sage moraliste. Rien n'échappe à son œil observateur ; et sans morgue, sans pédanterie, il fait connaître aux habitans de Bordeaux et leurs grandes qualités et leurs petits défauts. Ayant été à portée de faire les remarques nécessaires (puisqu'il a été élève et secrétaire de l'école de médecine de cette ville), il prouve qu'il a soigneusement étudié la qualité du sol de la ville et de ses environs, en donnant sur cet objet des détails très-étendus. Delà, il passe aux eaux, à leurs qualités bonnes ou mauvaises suivant les différens quartiers. Il parle ensuite du climat, de la température et de leur in-

fluence. C'est dans ce chapitre particulièrement qu'il déploie de vastes connaissances. Les productions du sol devaient fixer son attention ; il traite, avec beaucoup de précision et de justesse, des productions minérales, végétales et animales de cette contrée. Voici ce qu'il dit relativement à la constitution physique des Bordelais :

« Une taille moyenne, mais bien prise; une peau » brune; des cheveux noirs; les traits du visage allongés, » mais agréables; des yeux noirs et spirituels; des dents » blanches, mais souvent cariées de bonne heure; une » grande mobilité de nerfs; de l'agilité, de la force et de » la dextérité.... Voilà ce qui caractérise le physique des » Bordelais.

» La constitution organique des femmes est, à quel- » ques modifications près, semblable à celle des hommes. » Généralement jolies, les Bordelaises ont la taille svelte, » élancée, et une grace inimitable dans la démarche. » Leurs yeux noirs et pleins de feu expriment la vivacité » de leur esprit. Le système nerveux prédomine dans » leur organisation : aussi leur sensibilité est-elle exquise, » au moral comme au physique. »

Après avoir successivement parlé des mœurs, des usages, des habitudes et du caractère distinctif des habitans de Bordeaux, M. Saincric s'attache à démontrer que le climat est par son influence la cause principale de ce qu'on y peut trouver de différent avec les autres hommes vivans en société, à plus ou moins de distance de ce même climat.

Jusqu'ici nous n'avons vu cet auteur estimable, qu'historien fidèle et juste observateur; mais combien il devient intéressant par sa philanthropie, quand descendant dans les plus petits détails, il indique les moyens d'écarter de cette grande cité les maladies qui la désolent annuellement, et dont il croit avoir découvert les causes! Ces moyens sont :

1°. De compléter le dessèchement des marais environnans, et de planter des arbres sur ces terrains desséchés.

2°. De combler les fossés du château Trompette, du

fort Louis et du fort de Ha, et généralement toutes les mares qui existent dans la ville et les faubourgs.

3°. De faire transporter à une demi-lieue les dépôts particuliers de fumier.

4°. De transporter hors de la ville les ateliers qui infectent l'air par une foule de gaz plus ou moins délétères.

5°. D'élargir les petites rues et de faire de nouvelles percées pour favoriser les courans d'air.

6°. De surveiller soigneusement les aqueducs souterrains, le plus souvent encombrés, et contenant des eaux croupissantes, etc.

Nous avons cité ce passage, parce que, si l'exécution des conseils de M. Saincric peut être utile pour la salubrité de Bordeaux, elle le serait aussi pour celle de plusieurs villes, telles que Le Hâvre, Fécamp, Dieppe, etc.

Au reste, cet essai présenté et publiquement soutenu à la faculté de Médecine de Montpellier, le 9 novembre dernier, devant quatorze savans, tant médecins, que chimistes, botanistes, etc., parmi lesquels on compte le célèbre M. Chaptal, mérite à son auteur l'estime générale, et particulièrement la reconnaissance des habitans de Bordeaux.

Roquefort.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

La Mort aux Procès; ouvrage destiné à perfectionner la procédure civile, à détruire le germe des neuf dixièmes des procès, et à rendre presqu'insensible le mal du dixième, à-peu-près, qu'on ne peut éviter; précédée d'une explication de l'origine et du secret du vrai jury, et de la comparaison du jury anglais avec le jury français; ouvrage destiné à perfectionner la procédure criminelle, par M. J. B. Selves, ancien avocat au parlement de Toulouse, ex-législateur, ex-juge de la cour criminelle et spéciale de Paris. Un vol. in-8°. Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Après *la mort aux rats*, que peut-on proposer de plus utile à la société que *la mort aux procès?* Dans l'ordre même de l'utilité publique, *la mort aux rats* ne doit passer qu'après la mort aux procès; car il sera toujours beaucoup plus aisé de se défendre de la dent des rats, que de la griffe des suppôts du palais. Une bonne souricière sera toujours plus facile à trouver que de bons réglemens. Boileau a dit en peignant l'antre de la Chicane:

. . . . Ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La disette au teint blême et la triste famine,
Les chagrins dévorans et l'infame ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume,
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Vend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois,

Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà toujours d'encore noircies,
Et ses ruses perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

C'est à la vue de tant de maux, sous les voûtes mêmes de cet antre redoutable, que M. Selves a conçu le projet de poursuivre le monstre avec de nouvelles armes, et d'abattre enfin la dernière tête de cette hydre toujours renaissante. Il ne se dissimule point les dangers de l'entreprise, mais sa grande ame ne s'effraie pas du péril. Il commence par remarquer que le nombre des procès augmente en raison du nombre des officiers ministériels; que les neuf dixièmes des causes ne proviennent que de quelques momens d'humeur qu'on apaiserait facilement, s'il ne se trouvait une foule d'hommes avides et intéressés, qui font métier de fomenter les passions, d'irriter les haines, et de consommer la ruine de leurs cliens, en les berçant de la vaine promesse d'un triomphe facile et assuré.

Etrange dégénération des plus belles institutions sociales! Le nom d'avoué dérive du mot latin *advocare*, *appeler à son secours*. L'avoué est donc un homme dont on invoque l'appui et les lumières, un patron sous la protection duquel on va se placer avec confiance, et ce patron abuse des droits les plus sacrés, viole les plus saintes lois de l'humanité pour dévorer ses cliens; plus coupable que les sirènes de la fable qui vous appelaient d'une voix enchanteresse, pour vous faire périr dans leurs retraites homicides. Pourquoi les avoués ne se rappellent-ils pas ce beau passage de la prose de saint Yves leur patron : *Advocatus et non latro?*

M. Selves observe qu'en 1808, époque très-rapprochée de nous, Paris nourrissait dans son sein deux cent soixante-deux avoués de première instance, occupés, comme les sauterelles, à désoler la terre qui les portait. Les procès montaient alors à huit ou neuf mille par an, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant les rôles. Depuis un an cette race dévorante a été réduite à cent cinquante, c'est-à-dire à près de moitié, et dans le cours

de l'année à peine a-t-on compté cinq mille procédures. Que serait-ce si l'on opérait une nouvelle réduction! les suites en seraient incalculables. M. Selves établit que trente avoués de première instance, et seize avoués en appel, seraient plus que suffisans pour suivre les causes qui se plaident à Paris. Il pose en principe, que ce sont les terres plus que les personnes qui font naître les contestations civiles. C'est donc dans les départemens où le territoire est le plus étendu, où les propriétaires sont le plus nombreux, que les procès de quelque importance doivent se multiplier davantage. Que Paris, à cause de son extrême corruption, ait en proportion plus d'avoués qu'un autre département, c'est une chose raisonnable, comme il doit y avoir proportionnément plus de filles publiques dans une grande capitale que dans une petite ville; mais la raison veut aussi que toute proportion soit juste et n'ait rien d'outré. Le département de Paris possède un territoire de 46,181 hectares, et sa population est de 631,531 individus; mais l'immense majorité de cette population se compose de prolétaires qui vivent du travail de leurs mains. Peut-être n'existent-il pas à Paris deux cent mille individus propriétaires; ou, ce qui est la même chose, quarante mille familles jouissant des avantages de la propriété. Supposons un dixième de ces familles attaqué de l'humeur querelleuse, il en résultera quatre mille procès pour le tribunal civil; mais quatre mille procès nécessitent-ils cent cinquante avoués? Autrefois la maison d'un avoué était simple et modeste; la frugalité d'un procureur était passée en proverbe. Le vin d'ordinaire se recueillait sur les coteaux de Surène et dans les plus humbles vignobles de la Brie; une eau secourable en tempérait encore l'acrimonie. Aujourd'hui chaque maison d'avoué semble avoir été protégée par la chatte merveilleuse; c'est un palais, et les habitudes économiques n'existent plus que pour les clercs. M. Selves, pour estimer au plus bas, réduit les bénéfices annuels de chaque avoué à 20,000 francs, et il trouve dans ce produit un impôt de trois millions, qui pèse sur les quatre mille familles à raison de 800 fr. pour chacune. Il faut ajouter à cette

onéreuse répartition les profits des avoués d'appel, du fisc, des huissiers, des recors, et de toute la nuée de cousins réunis pour nous tourmenter. Faites maintenant la comparaison avec les divers départemens de l'Empire, et vous verrez, dit M. Selves, la différence extrême du nombre des avoués relativement au territoire et à la population.

Le département de l'Escaut possède en territoire 357,000 hectares et 636,438 individus, ce qui forme plus de six fois l'étendue du territoire de Paris, et donne une population à-peu-près égale; or, ce département, divisé en quatre tribunaux, ne compte que 48 avoués.

Le territoire de la Gironde est de 1,080,552 hectares, sa population de 514,562 individus, ce qui présente vingt-cinq fois plus de territoire qu'à Paris, et deux fois plus de propriétaires; il n'y a pour tout ce département, divisé en six tribunaux, que 58 avoués.

Le département du Nord a 580,000 hectares et 840,000 ames, c'est-à-dire, douze fois plus de territoire et un tiers de population de plus que Paris. Le nombre de ses avoués est de soixante.

Les cinq départemens qui composent le ressort de la cour d'appel de Paris, n'ont ensemble que cent soixante-un avoués, et le département de la Seine, s'écrie M. Selves, en a seul cent cinquante! Il conclut de là que si l'on suivait une proportion exacte et mathématique, Paris ne devrait pas avoir plus de quinze avoués; mais je crois que M. Selves se trompe. Le département de la Seine doit être considéré d'une manière toute particulière. Ce n'est pas l'étendue, mais la division de son territoire qu'il faut prendre pour base; et trente mille maisons élevées dans une enceinte étroite donnent plus de propriétaires que 200,000 hectares occupés par des bois ou des marais. La même observation peut s'appliquer aux calculs de M. Selves sur le nombre des avoués à la cour d'appel. Paris en a quatre-vingt. Son ressort est de 3,985,000 hectares, et de 2,300,000 individus.

Le ressort de Bruxelles a cinq départemens, qui for-

ment ensemble 1,800,000 hectares; sa population est de 2,300,000 individus. Le nombre de ses avoués est de vingt-quatre; ce qui est encore trop, dit M. Selves. La cour d'appel de Grenoble s'étend sur 3,000,000 d'hectares, et 1,200,000 individus; elle n'a que dix-sept avoués. Montpellier avec un ressort de 3,400,000 hectares, et une population d'un million d'ames, n'en compte que quatorze. Gênes possède 1,800,000 hectares et 1,600,000 individus; le nombre de ses avoués est de douze. Bordeaux avec 3,000,000 d'hectares et 1,200,000 individus n'a que dix avoués. Mais un exemple encore plus frappant, c'est le ressort de Rennes : sa population est de 2,300,000 individus, son territoire de 3,005,000 hectares, et le nombre de ses avoués de douze. Comment donc, dit M. Selves, quatre-vingts avoués à la cour d'appel de Paris, parviennent-ils à vivre dans l'abondance et la somptuosité? Ils multiplient les actes judiciaires, ils prodiguent les formalités. S'agit-il d'une fin de non-recevoir? Quatre avoués industrieux trouveront le moyen de bâtir, ou de supposer bâties quatre-vingts requêtes, dont quarante seront grossoyées. Les frais de ces actes inutiles seront énormes, le plaideur sera ruiné, et le plus pur de son sang passera dans les veines de son procureur.

Le mal dans les procédures est incalculable; c'est-là que la main des avoués peut, avec sécurité, nager en eau trouble. Que d'astuces, que de ruses pour éluder la loi! Quinze personnes plaident pour la même cause; un seul dossier suffirait; l'émulation des avoués s'enflamme, et quinze dossiers vont consommer la ruine des quinze malheureux. Des cinq mille causes présentées dans l'espace de l'année dernière, quatre mille au moins pouvaient se terminer sans procès; on en compte à peine mille où le ministère des avocats a été réclamé. Qu'importe? c'est une proie dont les avoués s'emparent; les écritures s'étendent et se grossissent sous leurs mains; la raison, la vérité et la justice gémissent étouffées sous des monceaux de papiers; le juge y peut à peine entrevoir quelque faible lumière; le doute et les incidens sur-

viennent, et l'infortuné qui demandait justice, qui l'eût peut-être obtenue de son adversaire, est ruiné à jamais.

Ce n'est pas tout, l'huissier se joint au procureur, ajuste, combine, médite avec lui les moyens de pomper votre substance, suppose des procès-verbaux; *souffle* des copies, et voilà encore votre perte assurée. Mais qu'est-ce qu'une copie soufflée? C'est une signification que l'huissier est tenu de vous faire en personne, mais qu'il vous envoie par la poste ou qu'il remet à un valet. Si la poste manque, si le valet fait, sous la treille, une libation à Bacchus, si votre adversaire le prévient, et surprend sa religion, à l'aide d'un petit écu, la signification ne vous arrive pas. La cause ne s'en poursuit pas moins, vous dormez en sécurité, le juge vous condamne, et l'on vous expédie votre sentence à votre réveil. A combien d'abus ce funeste usage n'a-t-il pas donné lieu? « On a vu, dit M. Selves, il y a trois ans, » un huissier supposer dans un état de frais quarante » procès-verbaux, portant tous qu'il n'avait pu trouver » un restaurateur qu'il était chargé d'assigner comme » témoin, et ce restaurateur demeurait dans une des » grandes places de Paris, et n'avait pas quitté un ins- » tant ses fourneaux. »

Ici M. Selves fait une distinction entre les huissiers de première classe et les huissiers de seconde classe. Celle-ci est composée des hommes de peine; ils font les saisies, ils affrontent les boues, les injures du tems et le bâton, et se chargent de tout ce que le métier a de laborieux et de désobligeant. L'autre classe se forme des huissiers à robe de chambre, à pantalon de basin, à pantoufles du palais. Ils donnent leurs audiences dans des cabinets dorés; ils ont des antichambres, des salons et des boudoirs; ils traitent d'égal à égal avec les jurisconsultes, ils en prennent le ton et les manières, et poussent quelquefois la dignité jusqu'à vous offrir leur protection. Une copie soufflée est, pour cet ordre, une bagatelle; c'est un léger casuel qu'ils veulent bien ajouter aux produits plus nobles de leur office. M. Selves poursuit cet abus avec beaucoup de chaleur.

Mais l'article sur lequel il s'arrête avec le plus d'intérêt

et de zèle, est celui de la taxe; et c'est là, en effet, que le triomphe des suppôts de Thémis est assuré; car rien de plus facile, au Palais, que de faire passer une taxe, et si les parties lésées réclament, c'est la chambre des avoués qui prononce sur ces réclamations, et l'on pense bien qu'elle ne manque presque jamais de prononcer en faveur de ses confrères. L'on a vu, dans une assemblée de créanciers, chez un notaire, un état de frais porté, par un avoué, à 90,000 fr., et réduit, par autorité, à environ 7000 fr. Il existe, en ce moment même, deux procès au sujet d'un avoué qui demandait 13,900 fr. pour solde d'un mémoire de frais, et que la chambre elle-même s'est vue forcée de réduire à 247 fr. Quel effrayant pillage!

M. Selves propose d'arrêter tant de maux dans leur principe : il veut non-seulement qu'on réduise, à Paris, les avoués de première instance à trente, et ceux d'appel à seize; mais qu'on interdise, même aux particuliers, la faculté de plaider, quand ils n'ont pas de motifs suffisans pour fatiguer de leurs plaintes le sanctuaire de Thémis. Il veut qu'on introduise dans les tribunaux civils la jurisprudence du tribunal de Cassation, et que nul ne puisse plaider sans en avoir obtenu la permission. Il veut qu'on réduise le nombre des juges de paix, qu'on les choisisse avec plus de soin, et qu'on exige plus de connaissances et d'études de la part des autres juges : mais il est bien difficile d'astreindre un plaideur à demander la permission de plaider. Le droit de se quereller est un droit naturel et imprescriptible; un homme qui veut plaider peut dire comme la femme de Sganarelle à ceux qui prétendent l'accommoder :

De quoi vous mêlez-vous? je veux que l'on me batte.

D'ailleurs, quand une contestation s'élève, quelque légère qu'elle soit, il faut de toute nécessité que quelqu'un ait tort; il faut donc un jugement, et sans jugement le refus d'une permission de plaider serait évidemment un déni de justice. Il est vrai que dans beaucoup de circonstances, les deux parties ne sont pas animées du même esprit de chicane, et dans ce cas, le juge au-

quel la requête est présentée, peut décider que telle demande est mal fondée et refuser la permission d'assigner. Mais un bon plaideur ne sera pas désappointé, il trouvera moyen de susciter une nouvelle querelle, et les gens du palais seront toujours là pour nourrir son humeur belliqueuse. Il est, en général, fort difficile d'opposer des remèdes aux passions des hommes ; mais il est toujours glorieux de s'en occuper. L'ouvrage de M. Selves ne peut manquer de fixer l'attention publique. On sera frappé des exemples qu'il rapporte. On fera, comme lui, des vœux pour prévenir tant de maux, et peut-être, à force de méditations et de soins, parviendra-t-on enfin à raccourcir les griffes de la chicane, que le glaive de Thémis n'a jamais pu rogner en entier.

SALGUES.

ESSAI SUR L'ART D'ÊTRE HEUREUX, par JOSEPH DROZ. *Seconde édition*; avec cette épigraphe :

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'est la fin
» de tout être sensible ; c'est le premier désir
» que nous imprima la nature, et le seul
» qui ne nous quitte jamais. »

EMILE, *liv. V.*

Prix, 4 fr. 25 cent., et 5 fr. franc de port. — Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

TOUT le monde court après le bonheur : il est le but de toutes les actions des hommes, il est le seul objet des rêves qu'enfante leur imagination. Les jeunes-gens, entraînés par leurs passions, s'imaginent que le bonheur est dans de fugitifs plaisirs ; ils atteignent l'âge de l'ambition, sans l'avoir connu, et alors que de soins, de soucis de toute espèce ! Où se trouvera-t-il donc ce bonheur si désiré ? Dans le repos ? Peut-être, si ce repos n'est pas troublé par la douleur et les infirmités d'une vieillesse précoce.

Un des plus grands obstacles au bonheur (tous les

moralistes l'ont reconnu) c'est l'envie. Pourquoi faut-il que nous jettions sans cesse un regard jaloux sur les biens que possèdent les autres? L'homme qui jouit d'une fortune médiocre rêve qu'il serait heureux s'il possédait ou la place, ou la terre, ou la femme de son voisin. Eh bien! cet homme envié, ce voisin en apparence si heureux, est aussi dévoré par l'envie, par l'ambition. Il lui faudrait de la célébrité, un poste plus éminent, une décoration, que sais-je? peut-être une femme, ou moins gaie, ou moins sérieuse, ou moins coquette, ou moins sage.

> *Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem,*
> *Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ*
> *Contentus vivat?...*

L'auteur de l'*Essai sur l'Art d'être heureux* a bien mérité de la société en général, s'il a trouvé et indiqué la route qu'il faut prendre pour parvenir au bonheur. Voyons quel est son plan, quels sont les conseils qu'il nous donne.

Il définit d'abord le bonheur. Ce n'est point, comme l'observe M. Droz, « une sensation fugitive, mais un » sentiment si doux de l'existence, que plus nous l'éprou- » vons, plus nous souhaitons de prolonger sa durée. » L'auteur philosophe appelle ensuite l'attention du lecteur sur les situations de la vie, sur tous les sentimens de l'ame qui peuvent aider aux développemens de l'art qu'il veut enseigner. A l'exemple de plusieurs moralistes (Montaigne, Charon, etc.), il a divisé son ouvrage par chapitres : et c'est dans ces chapitres qu'il dicte ses leçons de sagesse. Le secret qu'il enseigne ne peut être nouveau; on le sent bien. Quelle découverte peut-on faire en morale après Platon, Cicéron, et les autres philosophes de l'antiquité; après Montaigne, Fénélon, Pascal, La Bruyère, et tous les philosophes modernes? mais c'est beaucoup de réunir et de classer avec une certaine méthode, des principes épars; de les présenter avec intérêt et même avec charme; et c'est ce qu'a fait l'auteur de l'*Essai sur l'Art d'être heureux*. Son livre est semé d'anecdotes piquantes qui réveillent sans

cesse l'attention des lecteurs. Presque toujours un trait, une citation agréable vient à l'appui de ses raisonnemens.

Il serait trop long de citer tout ce qui nous a paru de remarquable dans cet estimable ouvrage; mais nous croyons plaire au lecteur en rapportant un trait peu connu qui ajoute encore à l'intérêt du chapitre sur l'*amitié*.

« Je prends une haute opinion de l'homme à qui j'en-
» tends exagérer ou les vertus ou les talens de ses amis.
» Il possède les qualités dont il parle, puisqu'il a besoin
» de les supposer à ceux qu'il aime.

» Noble et pur sentiment, l'amitié eut ses paisibles
» héros. Des noms que célébrait également la Grèce
» antique s'offrent à la mémoire; mais dans nos tems
» modernes il est encore des amis dont le souvenir peut-
» être sera cher à la postérité. Tous les hommes qui
» connurent Dubreuil et Pechméja parlent avec respect
» de leur tendresse mutuelle. On demandait à Pechméja
» quelle était sa fortune : aussi bon, aussi simple que
» La Fontaine, il répondit : *Je n'ai que douze cents liv.*
» *de rente; mais Dubreuil est riche.* Celui-ci, peu de
» jours avant de mourir, lui disait : *Pourquoi laisse-t-on*
» *entrer tant de personnes dans ma chambre? ma maladie*
» *est contagieuse, il ne devrait y avoir ici que toi.* C'est
» ainsi qu'ils étaient unis, et savaient peu se distinguer
» l'un de l'autre. »

L'ouvrage offre une foule de détails piquans que nous regrettons de ne pouvoir citer; on y rencontre aussi à chaque page des phrases touchantes, des pensées fortes et bien exprimées. Dans le passage suivant sur la *Mélancolie*, l'auteur, en prouvant la sagesse de ses opinions religieuses, combat avec avantage, à ce qu'il nous semble, mais avec tous les égards dûs au grand talent, un éloquent défenseur de la règle de ces religieux qui *bêchaient leurs tombeaux à la lueur de la lune, dans les cimetières des cloîtres, et qui n'avaient pour lit qu'un cercueil.*

« Eh quoi! répond le philosophe, des gémissemens
» sans fin, l'espérance du tombeau, serait-ce là tout ce

» qu'une religion divine apporterait à l'homme sur la
» terre? Votre imagination s'égare et vous abuse. La re-
» ligion des chrétiens n'est pas triste, elle est sérieuse:
» moins brillante que l'ingénieux paganisme, elle est
» moins amie du plaisir, mais elle est plus favorable au
» bonheur.

» Nos opinions ne sont pas seulement différentes, elles
» sont opposées. Une religion pure fait éclore les douces
» joies, la confiance et la sérénité; c'est l'oubli des idées
» religieuses qui produit, avec le découragement, une
» vague tristesse, une sombre mélancolie.

» Des tableaux lugubres tracés avec enthousiasme, ne
» peuvent que grossir le nombre des hommes atrabi-
» laires, las du monde et fatigués d'eux-mêmes. Si la
» religion inspire un insatiable besoin de rêveries funè-
» bres, loin d'être divine elle est anti-sociale. Ah!
» peignez-la plus active que le malheur, donnant un
» vêtement au pauvre, un asyle au malade, une mère
» à l'orphelin, essuyant d'une main céleste les pleurs de
» l'innocence, et faisant répandre au coupable des
» larmes consolantes. Qu'une pieuse reconnaissance
» environne les modestes héros: Vincent de Paule,
» apôtre et martyr de la charité; Jean Hennuyer dont le
» palais s'ouvrit aux Protestans, quand la cour de France
» ordonna leur massacre; et ce divin Fénélon qui semble
» devoir tous ses talens à ses vertus. Voilà les hommes
» dont il faut multiplier les disciples et les émules;
» mais cessez de nous vanter de mélancoliques erreurs
» et de sombres folies: l'éloquence vous fut donnée pour
» une plus digne usage. »

Il ne serait pas impossible que l'on reprochât à l'auteur de n'avoir pas adopté un plan qui ouvrît un champ plus vaste à l'imagination. Depuis dix à douze ans, un auteur moderne très-célèbre prouve que sous la forme d'un poëme ou d'un roman, on peut offrir aux lecteurs la morale la plus sainte, la plus austère. Pour nous, loin de le blâmer, nous félicitons M. Droz d'avoir marché sur les traces des Montaigne, des Charon; de n'avoir point confondu les genres; d'avoir fait tout simplement un livre de morale, comme on les faisait autrefois. Son

ouvrage, nous le répétons, n'en offre pas moins des tableaux vrais, une philosophie douce, aimable, rassurante. Comme il parle d'après son ame, la conviction suit le précepte. Enfin, l'auteur de l'*Essai sur l'Art d'être heureux*, procurera certainement quelques momens de plaisir à ses lecteurs; et c'est ainsi qu'il les disposera favorablement pour son système. ALEX. D**.

LA TENDRESSE MATERNELLE. — A Paris, chez *Lefuel*, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, près celle du Foin. Un vol. in-18, orné de gravures.

LE fond de ce petit roman est très-simple. Transportons-nous au commencement du seizième siècle; figurons-nous, dans Soleure, une modeste ouvrière, épousant un négociant peu fortuné, le perdant après trois ans de mariage, restée veuve avec un enfant qu'elle nourrit, qui grandit, s'élève, et dont elle se fait l'institutrice, qu'elle place à douze ans dans une bonne maison de commerce, qu'elle établit lorsqu'il est en état de se mettre à la tête de ses propres affaires, qu'elle marie, et que la mort lui enlève à la fleur de l'âge: nous aurons une idée complète des principaux événemens dont se compose *la Tendresse Maternelle*. Rien, sans doute, de plus ordinaire, même de plus commun; et cependant tel est l'art du narrateur que dès que l'on a lu la première page de son livre, il est impossible de le quitter avant d'être arrivé à la dernière. C'est qu'une foule d'incidens sortant naturellement du sujet appellent et soutiennent sans cesse l'attention; c'est que dans un ouvrage où respire la morale la plus pure, elle est bien moins en discours qu'en action; c'est que du moment où l'auteur vous a mis dans une sorte de rapport avec les personnages dont il vous entretient, il n'en est pas un seul auquel vous ne preniez un vif intérêt, dont vous n'aimiez l'esprit ou le caractère, avec qui, malgré vos goûts, vos habitudes, l'éclat de votre fortune ou de votre condition, vous ne voulussiez vivre; c'est que dans ce tableau où les figures se multiplient, la figure principale reste

toujours sur le premier plan, et que les autres ne semblent l'entourer et la presser que pour la faire ressortir davantage. En effet, *la bonne mère* est toujours en scène dans les événemens les plus importans et dans les détails les plus simples. Ici, c'est un fait, là c'est un mot qui la peint, la rappelle, et vous rapproche d'elle alors même que vous croyez en être éloigné. Sa conduite, dans tout le cours de l'ouvrage, offre un modèle de vigilance, de soin, d'attention, d'amour maternel; mais aussi quel enfant la nature lui a donné! Ce n'est point un *petit prodige*, non; c'est tout bonnement un enfant heureusement né; et telle est la double tâche que l'auteur semble s'être imposée, et qu'il a parfaitement remplie, qu'en donnant d'excellentes leçons aux mères, il en donne également aux enfans. J'ai parlé des caractères des différens personnages qui concourent plus ou moins à l'action. Quoiqu'ils soient tous vertueux, il ne faut pas s'imaginer que la vertu ait chez tous la même physionomie. Le négociant *Goudmann*, *Charles Courtner* et son oncle ne se ressemblent point du tout. L'apparition même de cet oncle dans le roman y jette un intérêt piquant. C'est une espèce de bourru bienfaisant, et ses entretiens avec son neveu, avec la bonne mère, formeraient des scènes de comédie très-agréables. Je n'ai encore rien dit du style; il est ce qu'il doit être, c'est-à-dire, convenable aux lieux et aux personnages. A la pureté, à la correction, il réunit l'élégance, mais l'élégance sans éclat, sans faux brillant sur-tout. Ce n'est jamais l'esprit qui parle, c'est toujours la raison ou le sentiment. Je vais citer et je prends au hasard.

Blanche va être unie à Pétera; elle est, avec lui, aux genoux de son père qui prêt à leur donner sa bénédiction, parle ainsi au jeune homme: « Mon ami, nous te » cédons notre enfant. Tu sentiras un jour tout ce qu'il » en coûte pour faire un pareil sacrifice. Elle vivait pour » nous comme nous vivions pour elle. Elle ne cesse pas » de nous appartenir; mais nous ne serons plus les seuls » objets de ses soins, elle ne sera plus l'unique objet des » nôtres. Aime-la bien, traite-la bien; qu'il n'y ait de » changement dans sa position que celui qu'y apporte-

» ront ta tendresse fidelle, quelqu'aisance de plus, et » un bonheur qui, vu ton âge, doit être de longue durée. » Mon cher fils, regarde sa mère, regarde moi; nous » sommes tout en larmes. Que ce soient les seules que » tu nous fasses jamais verser. Ménage notre vieillesse. » Ne donne jamais à notre chère Blanche le moindre » sujet de regretter d'être ta femme. Mon ami, je ne sais » si elle en mourrait, mais bien certainement nous en » mourrions. »

Econome de réflexions qui, sur-tout lorsqu'elles sont multipliées dans une narration, refroidissent l'intérêt, l'auteur en sème pourtant quelques-unes dans le cours de la sienne. Je transcris celle-ci qui vient après la mort du père de Péters, lequel, à sa dernière heure, avait recommandé à Blanche de prendre soin de sa femme, lorsqu'il ne serait plus. « Il est rare que dans une longue » et tendre union, lorsque l'un des deux époux meurt, » l'autre lui survive long-tems. On a vieilli ensemble; on » s'aidait mutuellement à supporter la vie, qui, fardeau à » tout âge, devient pesant sur-tout lorsque les années » s'accumulent sur la tête. On avait l'habitude de se voir, » de se confier ses maux, ses plaisirs et ses peines. C'était » un échange continuel de soins, d'attentions et de pré- » venances. On ne se quittait point, parce qu'on avait » un égal besoin d'être sans cesse l'un près de l'autre. On » était deux, et l'on ne faisait qu'un, parce que les goûts, » les désirs, les volontés étaient les mêmes, que les » cœurs et les caractères s'étaient, pour ainsi dire, avec » le tems, fondus les uns dans les autres. Or, dès qu'on » se trouve seul, ou plutôt que l'on a perdu la moitié de » soi-même, on est détaché de la vie, on n'y tient plus » du moins que par un léger fil qui ne tarde pas à se » rompre. » C'est dire assez que Blanche, malgré les soins qu'elle prodiguait à sa belle-mère, ne la conserva pas long-tems. Un mois était à peine écoulé, depuis la mort de M. Péters père, que déjà la même terre couvrait les deux époux.

L'auteur ne s'était point nommé, le libraire avait annoncé que l'ouvrage était d'un homme de lettres dont le mérite est généralement reconnu; mais le succès qu'il

a obtenu a piqué la curiosité, et l'on a su bientôt qu'on le devait à M. Vigée. Neuf jolies gravures ornent le volume, et le libraire a encore annoncé qu'elles ont été faites sur des originaux exécutés en Suisse, de sorte qu'il paraîtrait que le livre a été fait pour les gravures. S'il est ainsi, c'est un véritable tour de force. Quoiqu'il en soit, je me borne maintenant à dire que cet ouvrage utile, intéressant, imprimé par Didot, et dont l'édition est extrêmement soignée, est du petit nombre de ceux qui doivent plaire à toutes les classes de lecteurs et auxquels peut s'appliquer justement ce vers si connu :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

D. L.

TABLEAUX PEINTS PAR UN GRAND MAITRE.

Je viens de voir ces tableaux, où le pinceau le plus pur, le plus énergique, le plus varié, déploie tout ce que l'art des Zeuxis peut avoir d'intéressant. Je viens de les admirer, et cependant mon imagination est lasse et comme troublée par le mélange et l'entassement de toutes ces beautés. Mes idées, mes sentimens brouillés et confondus n'ont laissé dans mes yeux et dans mon âme qu'un chaos d'impressions dont l'effet total est la fatigue et l'ennui.

Ce triste résultat est le produit de la méthode suivie par l'artiste dans le choix et la disposition des sujets. Figurez-vous huit longues galeries où est tendue à l'entour une toile continue, en forme de tapisserie, sur laquelle se succèdent, sans interruption et sans cadres, une suite de peintures qui n'ont rien de commun entr'elles que la toile où elles sont peintes. Les sujets les plus différens et des teintes les plus opposées, y occupent successivement l'esprit ; de sorte que, l'effet de l'un détruisant l'effet de l'autre, l'intérêt se trouve à chaque instant rompu. On ne passe pas, sans un effort extrêmement pénible, de l'allégresse à la désolation, d'une fête bruyante à un enterrement. Ces disparates sont supportables dans des tableaux isolés que l'on n'est pas forcé de regarder à-la-fois : mais quand elles se présentent sur le même fond et qu'au lieu de donner à chaque tableau une existence individuelle, on veut établir entr'eux une sorte de liaison, l'esprit se révolte contre l'assemblage de

ces traits incohérens. On a beau me traîner forcément de l'un à l'autre, je sens à chaque passage une secousse violente. C'est ici sur-tout que l'on éprouve ce qui a été observé tant de fois en poésie ; que l'unité et l'ensemble sont l'ame des beaux-arts, qu'une liaison matérielle et factice n'est jamais une liaison, et que l'intérêt divisé s'anéantit bientôt, pour faire place à tout ce que la confusion a d'inconvéniens. Comme ces huit galeries de tableaux précieux sont en vente, j'ai pensé qu'on verrait avec plaisir une courte notice des tableaux qui sont dans la troisième : je vais les suivre par rang de numéro dans l'ordre où ils se trouvent sans aucun intermédiaire.

N° 1. *Le Clavecin.* — Diverses personnes dirigent leur attention vers cet instrument, au moment où une jeune musicienne va poser sa main sur le clavier. Tous les regards semblent attendre l'expression qui va sortir de ce bois insensible.

N°. 2. *La Lune et l'Enfant.* — La lune brille sur le plus beau paysage. Elle se peint dans le miroir d'un ruisseau, où un enfant se penche pour la saisir.

N° 3. *L'Effet des Couleurs.* — Un arc-en-ciel dans le lointain. Des Maures s'animent au combat à la vue d'un drapeau noir. Des pigeons et des paons voltigent sur un toit.

N° 4. *La Beauté des Formes.* — Sous des arbres, dont les branches s'arrondissent en dôme, une nymphe à demi-nue observe un Génie qui lui montre un globe terrestre et une sphère céleste.

N° 5. *Le Charme du Mouvement.* — Un bois paraît mollement agité par le Zéphyr, non loin de la mer où les flots se courbent et se relèvent. Le peintre a représenté sur ce site Vénus se dérobant à Enée qui reconnaît la divinité à sa démarche.

Elle marche et son port a trahi la déesse.

N° 6. *Cheval qui caracole.* — Dans le fond un cavalier qui galope à toute bride. Sur le premier plan un jeune homme qui fait faire des caracoles à son cheval, en présence de divers spectateurs.

N° 7. *Armée qui marche en silence vers l'Ennemi.* —

Ce calme imposant, ce profond silence, la lenteur de cette marche impriment la terreur.

N° 8. *La Grace.* — La scène représente un paysage délicieux. Une jeune bergère, parmi les arbustes où elle s'était cachée, se montre à son berger. Dans un coin du tableau, au pied d'un rosier, joue un groupe d'enfans.

N° 9. *La Pudeur.*—Une vierge, dont on aime le trouble et la rougeur, se montre avec délicatesse et timidité. Le Vice audacieux est là sous la figure d'un homme violent; mais à la vue de la nymphe il s'arrête, et le Désir, autre figure très-animée, est contenu par le Respect. Elle cultive une sensitive.

N° 10. *La Nouveauté.* — La Nouveauté, sous la figure d'une nymphe, voit jouer autour d'elle la Variété un prisme à la main. Devant leurs yeux s'enfuit l'Ennui conduit par l'Habitude.

N° 11. *Les Atrocités révolutionnaires.* — Du haut d'un trône peint de traits de sang, un homme hideux excite au massacre une populace féroce. Pendant qu'il commande, on voit autour de lui des hommes non moins horribles qui s'efforcent de le renverser, et le plus ardent, un sabre à la main, s'apprête à lui couper la tête. Sur cette scène flotte un drapeau, où Saturne est représenté dévorant ses enfans.

N° 12. *L'Amateur des Raretés.* —Un Hollandais, dans une serre ornée de fleurs et d'arbustes, s'extasie devant une tulipe dont il observe les nuances. Il tient sous le bras un vieux volume de Servet.

N° 13. *Le Sauvage, l'Or et les Cailloux.* — Un jeune sauvage, dans un site européen, a jeté son or que l'on voit répandu autour de lui, et ramasse des cailloux qui l'ont frappé par leur nouveauté.

N° 14. *L'Imagination.* — Une déesse, aux regards vifs et perçans, tenant un flambeau, et portée sur des ailes brillantes, conduit un homme à travers des paysages variés qu'elle embellit de sa lumière.

N° 15. *Le Chêne et l'Arbuste.* — Un cultivateur taille un arbuste, et son jeune fils l'arrose, tandis que les gens du village dansent assez près, sous un chêne antique.

N° 16. *L'Attrait de l'Enfance.* — Divers groupes d'enfans s'amusent. Derrière eux, s'ouvre un lointain, où règne d'un côté le plus beau jour, tandis que l'autre est couvert de nuages. Sur le premier plan est assis le législateur des chrétiens qui, considérant ces groupes, semble dire :

Laissez-les s'approcher de moi.

N° 17. *Respect à la Vieillesse.* — Un vieillard vénérable dans un fauteuil d'honneur, près de son foyer, fixe par ses récits l'attention de ses enfans, divers d'âge et de figure.

C'est le père, le chef, le roi de sa famille.

N° 18. *Bataille sanglante.* — Au milieu de toutes les horreurs du carnage, de tout ce qu'a d'affreux une sanglante mêlée, le démon des combats, qui semble enflammer de plus en plus les deux partis, leur montre un fantôme éblouissant, dont l'aspect augmente leur furie : c'est la Gloire.

N° 19. *Terrible explosion d'un volcan.* — Un volcan s'élève sur les bords d'une mer horriblement agitée. Les arbres et tous les objets environnans annoncent un vent impétueux. La terre est bouleversée ; les maisons, les temples s'écroulent ; des torrens de feu mêlés de pierres, de cendres, s'élancent dans les cieux ; dans l'éloignement on distingue la figure d'un philosophe qui observe ces épouvantables effets.

N° 20. *L'Antiquaire.* — Dans un cabinet on distingue différens outils ; un glaive dont se servent les sacrificateurs, des vases étrusques, des meubles antiques : un personnage vêtu singuliérement tient une médaille qu'il observe.

N° 21. *La Mélancolie.* — La scène représente une retraite éclairée d'un demi-jour, au sein d'une forêt déserte, près de la chute d'un torrent. Là se recueille une femme rêveuse. On connaît aux nuances de la campagne que c'est un soir d'automne : les divers attributs désignent la Mélancolie qui, pensive, appuie sa tête sur sa main.

N° 22. *Vue d'un Cimetière.* — Des tombeaux épars, dont la diverse structure indique la différence des rangs et des âges ; une mère désolée, tenant dans ses mains le portrait d'un enfant, est à genoux sur une tombe qu'elle arrose de ses larmes.

N° 23. *Philomèle d'après les Géorgiques.* — On voit sur

un saule un nid d'oiseaux. Un rossignol est perché seul sur une branche, et paraît exprimer sa douleur par ses chants. Un oiseleur emporte la nichée dans sa main.

N° 24. *Vue d'un champ de bataille après la victoire.* — Une plaine jonchée de cadavres mutilés; des hommes monstrueux, occupés à dépouiller les morts. Des vautours et des corbeaux s'abattent sur cette scène d'horreurs.

N° 25. *Conseil de voleurs dans une Caverne.* — Une lampe sombre éclaire la scène. Des scélérats teints de sang, ayant chacun sa part du butin qu'ils ont partagé, discutent en contenant leurs voix. Autour d'eux sont épars des glaives, des fusils, des poignards, une échelle. A leur attitude on voit qu'ils vont sortir pour un assassinat.

N° 26. *Massacre du 2 Septembre.* — Meurtres épouvantables dans une église. Des prêtres, des vieillards, sans nombre, tombent sous le fer des cannibales.

L'un s'attache à la croix, l'autre embrasse l'autel.

Il est aisé de distinguer les traits de M. Duleau, évêque d'Arles, qu'on égorge sur le corps de son frère.

N° 27. *Récréation d'une famille champêtre.* — Cloé folâtre dans un jardin délicieux, éparpillant les fleurs qu'elle vient de cueillir. Ses petits frères jouent en même tems; l'un poursuit un papillon, l'autre se hausse pour saisir un rameau, un autre cache un fruit qu'il a cueilli. La mère, centre de ces amusemens, suit de l'œil la sœur et les frères.

N° 28. *Les Pyramides d'Egypte.* — Un grave personnage a l'air de méditer profondément à l'aspect de ces colosses de l'orgueil. Un jeune homme grave sur une pyramide ce vers connu :

Leur masse indestructible a fatigué le tems.

N° 29. *Vue d'une vaste forêt.* — Ici quelle sombre profondeur! On croit se promener sous l'immensité de ces ombres. Je reconnais sous ces arbres M. Delille dans un moment d'inspiration, et prononçant ces deux beaux vers qui sont au bas du tableau :

Et mes pensers nourris dans l'ombre solennelle,
Deviennent grands, profonds, majestueux comme elle!

N° 30. *Aspect de l'Océan.* — Une mer agitée. Dans le lointain un combat naval, tandis qu'au ciel se forme un affreux orage.

N° 31. *Les Hautes Montagnes.* — Des hauteurs prodigieuses; des sommets couverts de glace et des nuages; d'autres qui font craindre les feux d'un volcan; des gorges couvertes de bois et de verdure; des ruisseaux et des torrens; des aigles qui prennent l'essor; dans un coin du tableau un géomètre mesurant les hauteurs et les contours.

N° 32. *L'Univers microscopique.* — Un personnage regarde à travers un microscope. Il est ravi à l'aspect de tant d'êtres invisibles à l'œil nud, et que l'on peut appeler,

Abrégés de la vie et chef-d'œuvre d'un jour.

N° 33. *L'Homme.* — Tous les caractères sont peints dans ce tableau; la gaieté, la colère, la désolation, l'éloquence de la voix, celle du geste, etc.

N° 34. *Les Yeux.* — Ici, les regards de divers personnages me peignent, comme dans un miroir, les uns le remords, les autres la paix de l'ame; ceux-là l'enthousiasme, ceux-là la tendresse, ceux-là l'espoir, ceux-là la joie, ceux-là l'esprit, ceux-là la sottise, etc.

N° 35. *Marius à Minturne.* — C'est le trait fameux qui a fourni le sujet de la belle tragédie de M. Arnaud. Le Cimbre prêt à frapper Marius est désarmé par un coup-d'œil de ce héros; le peintre l'a saisi au moment où il prononce ces paroles :

Je ne pourrai jamais égorger Marius.

Tels sont les tableaux que j'ai voulu faire connaître. En les parcourant, les amateurs y distingueront en grande partie les qualités qui font le grand peintre, une imagination brillante, un esprit fin, une grande science du coloris et du dessin : mais ils ne concevront pas qu'un artiste si habile ait pu renfermer tous ces beaux morceaux sur la même toile. Ils penseront aussi peut-être qu'un grand tableau d'histoire dont l'ordonnance serait *une* et régulière, qui présenterait une action grande, mémorable, d'un puissant intérêt, au développement de laquelle concourraient, suivant le caractère donné, tous les personnages, tous les épisodes, tous les accessoires, auraient mis le génie du

peintre dans un plus beau jour que tous ses tableaux de genre, quelque nombreux qu'ils soient ; car on dit qu'il existe du même peintre plus de cinquante toiles de la même étendue et du même mérite que celle que j'annonce. Il est au moins bien sûr que l'auteur ferait mieux de les séparer, de les mettre chacun dans un cadre particulier et de les offrir ainsi aux acheteurs. Vus séparément, ils plairaient beaucoup mieux que présentés ensemble, n'étant pas faits les uns pour les autres. Si toutes les parties d'une peinture ne s'aident pas mutuellement, elles se nuisent.

On peut voir tous les jours, et à toutes les heures, cette collection chez MM. Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. R. D. Ferlus.

VARIÉTÉS.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, j'ai lu la réclamation de M. Grainville, relative à l'article sur le *Dernier Homme*, inséré dans le numéro DVI du *Mercure*. Il y a, entre l'auteur de cet ouvrage et celui pour lequel on réclame, une conformité assez grande pour induire en erreur le critique le plus minutieux et pour l'excuser. Tous deux, du même pays, portent deux prénoms semblables, et sont morts la même année. Cependant j'ai quelques observations à faire.

1°. M. Grainville de Lisieux cite l'autorité de M. Ersch. Cet infatigable bibliographe, à qui nous devons la France littéraire la plus complète, s'est, de son propre aveu, trompé quelquefois, particulièrement sur les auteurs qui portaient le même nom. Il est même dans l'erreur sur MM. de Grainville, puisqu'il ne fait mention que d'un seul à qui il attribue les ouvrages de tous les deux.

2°. Dans le *second Supplément*, M. Ersch dit, page 261, article *Grainville*, ajoutez *le Dernier Homme, ouvrage posthume*. Or, cet auteur est celui de Lisieux, puisque le bibliographe allemand ne parle point de M. Grainville du *Hâvre*.

3°. Il était impossible que M. *Ersch*, à la distance où il est de nous, ne commît pas quelques erreurs : il est même étonnant qu'elles ne soient pas plus nombreuses ; mais il

est bien plus étonnant encore que M. Grainville fils ait recours à un pareil témoignage, et qu'il atteste, sur les livres composés par son père et imprimés soit à Paris, soit à Lisieux, un savant qui vit loin de Lisieux et de Paris. La surprise augmente en voyant que ce témoignage est erroné, même aux yeux du *réclamant*, d'après la citation que j'ai faite.

4°. Le discours dont je parle (N° DVI) a été composé en 1772, et couronné la même année par l'Académie de Besançon : celui dont M. Grainville rapporte le titre, est de 1792.

5°. Ce n'est qu'en passant que j'ai parlé des productions de M. Cousin de Grainville. L'objet de l'article (N° DVI) était l'analyse d'un ouvrage original qui a un tout autre mérite que celui d'une traduction, parce que l'auteur du *Dernier Homme* a su choisir un sujet hardi, neuf, éminemment épique; parce que, d'après cette esquisse, on peut présumer qu'il aurait été rarement au-dessous de son sujet, parce qu'enfin il offre des traits de génie et des preuves incontestables d'une imagination brillante et féconde.

Le premier qui a fixé l'attention du public sur M. Cousin de Grainville, est M. le chevalier Croft (1), connu par des succès littéraires, soit dans sa patrie, soit dans la nôtre. Ce savant estimable prépare en ce moment un troisième volume des productions inédites de M. Cousin de Grainville, qu'il compte publier pour le bénéfice de la veuve de ce dernier.

L'énumération des ouvrages que j'attribuais à M. de Grainville n'ajoute rien à son mérite, sous le rapport sous lequel je le considérais, et je suis loin de trouver la réclamation déplacée. Seulement elle n'est pas exacte. *Cuique suum* devrait être la devise des gens de lettres. On n'entendrait alors parler ni de plagiats, ni de plagiaires.

J'ai l'honneur d'être, etc. V. D. M.

Paris, 16 mai 1811.

Aux Mêmes.

Messieurs, je suis pleinement, je vous le confesse, de l'avis de ces modernes qui, pleins de respect pour la docte antiquité, sont persuadés que si les contemporains de Cicéron et de Virgile revenaient

---

(1) Dans son *Horace expliqué par la ponctuation*, page 88.

au monde, il leur prendrait d'abord un fou-rire, et peut-être ensuite une violente colère, en entendant les latins du Danube, de la Tamise et de la Seine, réciter des discours *dans le goût* de l'oraison *pro Milone*, et des vers *dans le style* des Géorgiques ou de l'Enéide. Ce n'est pas, toutefois, que je prétende blâmer les écrivains de nos jours qui s'exercent, par occasion, dans l'idiôme des Romains : on ne saurait rendre cette belle langue trop familière aux enfans ; mais si nous ne pouvons égaler Cicéron et Virgile, il faut veiller, du moins, à ne point employer des expressions qu'ils eussent rejetées comme barbares, ou qu'ils n'eussent même point comprises.

Par exemple, n'a-t-on pas droit de s'étonner qu'un amateur de poésie latine, qui veut toujours être des premiers à célébrer les grands événemens publics, s'obstine sans cesse à faire précéder sa signature de ces mots : *Reverentiæ ac fidei* VECTIGAL *offerebat*... etc. ?

Ouvrons tous les lexiques, tous les écrivains de la bonne latinité, et cherchons ce que signifie *vectigal* : nous trouverons *douane*, *péage*, *droit d'entrée*, *frais de voiture*, etc. *Vectigal* vient, en effet, de *veho*, *vectum*, qui veut dire *porter*, *charrier*, *trainer*, *tirer*, *voiturer*. Or, ne ririons-nous pas un peu de l'étranger qui viendrait nous dire : « Je vous apporte le *péage* ou *le droit d'entrée* de mon respect et de » mon attachement ? »

Vectigal se prend aussi pour *impôt*, et nous en avons pour garant, entre vingt autres, ce passage relatif à un trait fort connu de la vie de Vespasien : *Reprehendenti filio Tito, quod etiam urinæ* VECTIGAL *commentus esset*, etc. Le versificateur latin, dont il est ici question, est bien le maître d'admirer le joli rapprochement de son *reverentiæ vectigal* avec l'*urinæ vectigal* de Suétone : cependant, comme le mot français qu'il a cherché à traduire est *tribut* ou *hommage*, j'ose lui conseiller de recourir à son dictionnaire ; il y trouvera facilement une expression moins choquante pour les yeux accoutumés à la lecture des véritables latins.

Je finis, Messieurs, en vous priant d'agréer l'*hommage* (et non *les droits de barrière* ou *l'impôt*) de ma considération distinguée.

Caïus Quintus Marcus Latinus,
ancien professeur dans dix-sept Universités.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Programme d'un prix proposé par la Société des Sciences et des Arts de Grenoble.* — La Société des Sciences et des Arts de Grenoble avait mis au concours, pour l'année 1810, un prix de 600 fr. destiné à l'*Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monumens et les auteurs.*

Un seul mémoire est parvenu au secrétariat de la Société avant le 1er janvier 1811, époque de la clôture du concours.

Ce mémoire, d'une étendue considérable, porte pour épigraphe ce passage de Salluste : *Ac mihi quidem.... in primis arduum videtur res gestas scribere* ; il est accompagné d'une carte, et paraît être le résultat de beaucoup de recherches que l'auteur a mises en œuvre avec sagesse et discernement. En donnant à ce travail ces éloges bien mérités, la Société regrette que l'auteur ne se soit pas conformé au vœu du programme qui imposait aux concurrens l'obligation de fonder leur travail sur les monumens et les auteurs. Le mémoire envoyé au concours ne contient aucune citation et on n'y rappelle aucun monument ; l'auteur s'est privé par-là de documens précieux qui devaient être en même tems les preuves de l'histoire demandée.

La Société, bien convaincue de l'importance de ce sujet, proroge le concours et publie de nouveau les principales dispositions du précédent programme.

Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monumens et les auteurs.

L'Académie, en demandant que cette histoire soit rédigée d'après des monumens authentiques et les rapports des auteurs anciens ou modernes, fait connaître aux concurrens qu'elle désire qu'ils fondent leur travail sur les notions qui résultent des uns et des autres, ou tout au moins, sans s'interdire les conjectures autorisées par une critique judicieuse, qu'ils évitent tout système hypothétique.

Ainsi, les concurrens devront moins s'occuper de l'origine des Allobroges et des Voconces, et de leur état aux époques les plus reculées, que de réunir les faits relatifs à ces peuples gaulois dès les tems où s'établissent les certitudes historiques. Cette histoire commencera à ces tems et finira aux premières années du cinquième siècle de l'ère vulgaire.

Elle devra traiter de tout ce qui regarde les Allobroges et

les Voconces, considérés comme peuples policés, et particulièrement de leur gouvernement, de leur religion, de leurs lois, de leurs mœurs, usages, etc.

L'Académie appréciera sur-tout une bonne description géographique du territoire habité par ces deux peuples. On cherchera à fixer soigneusement les limites qui les séparaient ; et autant qu'on le pourra, cette description sera suivie d'une nomenclature comparée des noms de lieux anciens et modernes.

Conditions du Concours. — Le prix sera une médaille d'or de la valeur *de six cents francs*, dont M. le baron Fourier, préfet du département de l'Isère, veut bien faire les fonds.

Les mémoires, écrits en français ou en latin, doivent être parvenus, *francs de port*, au secrétaire de l'Académie avant le 1^{er} janvier 1812 ; ce terme est de rigueur. Le prix sera distribué dans la première séance publique suivante.

Les ouvrages envoyés au concours ne porteront point le nom de l'auteur, mais seulement une devise. On y joindra un billet cacheté qui contiendra cette devise, et indiquera les noms et l'adresse de l'auteur.

On n'ouvrira que le billet du mémoire couronné, ou de ceux qui obtiendront une mention honorable.

Les membres résidans de la Société sont seuls exceptés du concours.

LA Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon, avait proposé en 1810 un prix au meilleur mémoire sur la construction des grands pressoirs à vin, accompagné d'un modèle, ou du moins de devis, plans, profils et élévations, sur une échelle de 40 millimètres par mètre (6 lignes par pied); la Société demandait que le pressoir proposé réunît la force et la solidité à l'économie, fût capable de pressurer le marc d'une cuve de 70 à 72 hectolitres (33 à 36 tonneaux), et sur-tout dispensât de l'emploi de bois de fortes dimensions, la plus grosse pièce ne devant pas excéder 33 centimètres (1 pied) d'écarrissage.

Elle désirait l'évaluation exacte des forces et des frottemens. Cependant, en faveur des personnes qui ne sont pas assez familiarisées avec le calcul, elle n'en faisait pas une condition de rigueur.

Elle a reçu neuf mémoires. Elle a trouvé dans tous quelques idées à louer, mais il n'en est point qui lui aient paru avoir rempli toutes les conditions du programme. Les concurrens ont, les uns, perdu de vue le but principal, l'économie ; les autres n'ont décrit que des pressoirs connus, sans les avoir perfectionnés, ou des pressoirs d'un établissement difficile ; quelques-uns ont négligé la solidité ou présenté des machines d'un effet trop faible ; la plupart ne se sont occupés de la force qu'aux dépens de la facilité et de la célérité de la manœuvre.

Cependant, parmi ces mémoires, la Société a dû en distinguer trois et leur accorder des mentions honorables.

Elle a donné la première au N° portant cette épigraphe : *Tractant fabrilia fabri*. Ce mémoire annonce dans son auteur un mécanicien savant, et exercé sur-tout à appliquer ses connaissances au sujet qu'il avait à traiter. La Société a trouvé parfaits les coupes et les assemblages de ses modèles. L'emploi judicieux de plusieurs petites pièces de bois pour suppléer des pièces de fortes dimensions a paru mériter aussi une grande attention. Cependant, tel est le détail de ces assemblages, que l'économie qui s'offre d'un côté se perd de l'autre, et leur perfection même a cet inconvénient qu'elle augmente trop les difficultés de l'exécution. Enfin, la Société a vu un défaut capital dans la nécessité de monter à chaque instant au sommet du pressoir pour le mettre en œuvre.

Elle a accordé la seconde mention honorable au N° ayant pour épigraphe : *Nihil sub sole novum*. On y a remarqué l'application de la vis sans fin, la simplicité de la machine, la grande économie qui en résulterait, et en général un esprit d'invention : mais on y a aussi trouvé des défauts, entre lesquels il suffit de citer le peu de précautions que l'auteur a prises pour empêcher que la vis n'échappât à la roue.

La troisième mention appartient au n° sous la devise *O fortunatos nimium, sua si bona nôrint, agricolas!* L'idée qu'il présente de trois petits pressoirs réunis et en quelque sorte conjugués dans le même assemblage, a paru ingénieuse et féconde en résultats utiles ; mais la direction donnée à la puissance motrice doit lui faire perdre de sa force ; le marc de la vendange serait difficilement coupé et remué dans les tonnes destinées à le recevoir ; enfin la construction laisse des doutes sur la solidité.

La Société continuant à regarder la solution de la question comme utile et possible, la propose de nouveau pour le concours de 1811, et dans les mêmes termes qu'en 1810. Elle annonce qu'elle fera exécuter à ses frais un modèle du pressoir qu'elle aura jugé digne d'être adopté.

Ayant remis au concours la même question, elle ne se permet point d'ouvrir les billets contenant les noms des personnes qui ont obtenu cette année des mentions honorables. Elle les fera connaître en 1812.

La même Société propose pour un autre sujet de prix la question suivante : « Les anciens avaient-ils des établissemens publics en faveur des indigens, des enfans orphelins ou abandonnés, des malades et des militaires blessés ; et s'ils n'en avaient point, qu'est-ce qui en tenait lieu ? »

Le concours sera fermé, pour la première question, le 31 décembre 1811, et pour la seconde, le 31 juillet 1812. Le prix sera une médaille d'or de 300 francs, ou sa valeur en numéraire.

Les mémoires et discours seront adressés, *francs de port*, et suivant les formes ordinaires, à M. Cortambert, D. M., secrétaire-perpétuel de la Société.

POLITIQUE.

On vient d'apprendre de Constantinople une nouvelle qui ne peut être sans influence sur les événemens de la guerre. Le grand-visir Jussuf-Pacha a été déposé et exilé. Le Grand-Seigneur lui a donné pour successeur Ahmed-Aga, homme de talent et de courage, que sa belle défense d'Ibraïl a rendu célèbre. Le nouveau grand-visir est attendu à l'armée, provisoirement commandée par le caïmacan Aly-Pacha. Le nouveau visir paraît être vu de mauvais œil par les janissaires; cette milice l'accuse d'avoir le projet de renouveler les tentatives qui ont eu lieu pour l'introduction de la discipline européenne: les janissaires ont donc fait des représentations contre cette nomination, mais le Grand-Seigneur n'y a point eu égard. Cependant les armemens maritimes se poussent avec beaucoup d'activité; on construit de nombreuses chaloupes canonnières, et la levée des matelots se poursuit rigoureusement. Les affaires des Wahabis continuent à donner de l'inquiétude: leurs progrès dans l'Yemen se confirment, et on craint pour la ville de Moka, contre laquelle ils ont dirigé leurs principales forces.

Les nouvelles du Nord s'accordent à dire qu'on y regarde comme certain que, sous peu, l'amiral Saumarez doit reparaître dans la Baltique pour y recommencer ses inutiles promenades de l'année passée. Sa flotte doit être de 25 vaisseaux, 16 frégates, et beaucoup de petits bâtimens, ayant à bord des troupes de débarquement. Voici ce qu'on écrit à cet égard de Stockholm.

« Nous croyons revoir incessamment la flotte anglaise croiser dans nos parages, mais elle ne peut venir tenter que des expéditions de contrebande; un débarquement serait une tentative insensée, attendu que les îles britanniques sont elles-mêmes dégarnies de troupes, et que le gouvernement anglais a eu la plus grande peine pour réunir un renfort de 6000 hommes, demandé avec instance par le lord Wellington. Pour la flotte, il est très-possible qu'elle arrive; mais que pourrait-elle faire? L'année passée, l'amiral Saumarez se promena de côte en côte, sans oser

rien entreprendre, et avoir pu seulement s'emparer de la moindre des petites îles du Danemarck. A présent, toutes les côtes de la Baltique, depuis Cronstadt jusqu'à Copenhague, et depuis Stockholm jusqu'à Dantzick, sont garnies de troupes et de batteries suffisantes pour repousser toute attaque ennemie. L'expédition anglaise dans la Baltique se bornera donc à quelques tentatives de faire entrer dans nos ports des marchandises coloniales et des produits des manufactures anglaises; tentatives qui, vu la surveillance rigoureuse qu'on exerce, n'aura d'autre effet que de fournir un riche butin à nos douaniers. »

A cet aperçu de situation près des côtes de Suède, on peut ajouter les détails qui, sur le même objet, sont donnés du nord de l'Allemagne:

Les troupes qui garnissent les côtes septentrionales de l'Allemagne, sont plus nombreuses qu'il ne faut pour les mettre à l'abri de toute tentative de la part des Anglais. On assure que plusieurs régimens se sont mis en marche de différens points de l'Allemagne septentrionale vers les bords de la mer, pour appuyer cette ligne défensive qui s'étend depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'aux frontières de la Poméranie suédoise. Les dépôts de ces régimens se rendent maintenant à leurs corps respectifs.

Les autres Etats qui avoisinent la Baltique, prennent aussi des mesures semblables pour couvrir leurs côtes. On sait ce qu'a fait à cet égard la cour de Prusse. On assure que le cabinet de Russie a ordonné de son côté des mesures pour mettre les côtes à l'abri de toute insulte, parce qu'on s'attend à voir paraître, au mois de mai, dans la Baltique, une flotte anglaise avec des troupes de débarquement. Les mêmes nouvelles confirment que les marchandises anglaises continuent à être interdites de la manière la plus sévère dans cet Empire.

La cour de Danemarck a fait depuis long-tems ses préparatifs de défenses; on commence aussi en Suède à rassembler des troupes sur différens points des côtes; on travaille sur-tout à mettre en sûreté la flotte de Carlscrone; vu qu'il serait impossible que le principal but des Anglais fût d'anéantir la marine danoise. Il est certain qu'on augmentera les fortifications de la ville de Dantzick, l'un des points les plus importans des côtes de la Baltique, et qu'on entourera principalement les bouches de la Vistule de plusieurs forts. Ce plan avait déjà été formé depuis long-tems, et on en avait toujours différé l'exécution. On s'occupe

de nouveau de cet objet. On a déjà assigné les fonds nécessaires pour les fortifications de Dantzick, et les travaux ne tarderont pas à commencer.

Le général comte de Lauriston, ambassadeur de l'Empereur près de la cour de Russie, a séjourné trois jours à Dantzick, et a continué son voyage pour se rendre à son poste.

Les travaux de Stralsund sont aussi poussés avec une grande activité ; le lieutenant-général suédois, comte Mœrner, se rend en Poméranie en qualité de vice-gouverneur, et commandant en chef des forces militaires.

Le 13 de ce mois les Etats saxons ont dû recevoir de leur roi leur audience de congé. La plus grande partie des membres quitte Dresde, mais il en restera plusieurs pour composer la députation dont S. M. a demandé la formation par le décret suivant adressé à la diète, relativement à la réunion en un seul corps d'Etat des provinces qui font partie du royaume de Saxe. Voici la teneur de ce décret :

« Les fidèles Etats de la noblesse et des villes ici rassemblés ont exprimé, dans une adresse du 1er février, le vœu que toutes les provinces qui sont sous la domination de S. M. fussent réunies avec les anciens Etats héréditaires, pour former un seul corps d'Etat. S. M. regarde aussi cette réunion, ainsi qu'elle l'a déjà témoigné aux Etats, comme avantageuse à son royaume ; elle veut, en conséquence, qu'on la mette à exécution le plus tôt possible, sans néanmoins retarder l'affaire de la sanction royale, dont on s'occupe maintenant, et qu'il est également nécessaire d'accélérer, et qu'on prenne pour cette fin des mesures convenables. S. M. regarde comme utile, pour arrêter les dispositions finales qui concernent cette opération, d'entendre, après que les mesures préliminaires auront été terminées, les opinions et les conseils des fidèles Etats par l'organe de plusieurs députés choisis dans leur sein ; elle les charge, en conséquence, de nommer ces députés et leurs substituts ; de leur donner les pleins-pouvoirs nécessaires pour tous les objets qui doivent être mis en délibération au sujet de ladite réunion, et pour limiter, s'il est nécessaire, à un certain nombre de députés les individus propriétaires et les villes qui étaient obligés jusqu'à présent de paraître individuellement ou par représentans aux diètes, et de présenter à S. M. leur rapport

sur ces opérations. Sur ce, S. M. assure ses fidèles Etats de sa bienveillance royale. »

A l'égard des propositions qui ont été faites concernant la manière de se procurer les fonds dont l'Etat a besoin, et plusieurs autres projets d'utilité générale, S. M. prononcera définitivement, et sa décision fera connaître quelles sont celles de ces propositions qui ont le moins d'inconvéniens, ou s'il doit être pris de la part de l'Etat d'autres mesures plus analogues au but en question.

C'est ici le lieu d'ajouter une disposition de la cour de Saxe, à laquelle les journaux français doivent s'empresser de donner la plus grande publicité. Cette cour ouvre à Paris un emprunt de 12 millions, avec l'agrément de S. M. l'Empereur et Roi.

Le *Moniteur* annonce cet emprunt dont la direction est confiée à la maison Perregaux, Lafitte et compagnie. Le *Moniteur* ajoute : C'est déjà une grande recommandation en faveur d'un emprunt fait par la cour de Saxe, que la fidélité éprouvée de cette cour à remplir ses engagemens, le soin qu'elle a constamment pris de son crédit, et le bon ordre de ses finances.

Ce que l'on connaît des conditions du nouvel emprunt projeté, paraît devoir inspirer toute confiance. La combinaison en est sage ; le remboursement du capital et le paiement des intérêts paraissent bien garantis ; le prospectus sera publié sous peu de jours.

Le ministère autrichien est particulièrement occupé des mesures d'exécution de son plan de finances, et de la repression de l'agiotage dont tous les efforts tendent à élever le prix des objets de consommation, et à décréditer le papier-monnaie.

C'est aux mêmes soins que le gouvernement prussien est entièrement livré. On écrit de Berlin que les plans du gouvernement ne paraissent pas devoir éprouver beaucoup de changemens de la part des députés assemblés.

On s'occupe toujours avec activité de la vente des domaines de l'Etat, ainsi que des biens ecclésiastiques situés en Silésie. Les feuilles publiques désignent plus de cent domaines de cette dernière classe qui doivent être vendus dans le courant de mai. Ce grand nombre d'objets à-la-fois aura peut-être de la peine à trouver des acheteurs ; mais le gouvernement ne serait point embarrassé, quand même cette ressource manquerait. La plus grande partie de la contribution militaire est déjà couverte par d'autres

voies, qui mettront aussi le gouvernement à même de remplir ses engagemens envers les créanciers de l'État.

Mais les intérêts particuliers de l'administration intérieure ne détournent pas ce gouvernement des intérêts généraux, de ce qu'il doit à sa politique et au système continental. Les gazettes prussiennes contiennent une ordonnance dont voici les termes précis :

« S. M. le roi de Prusse avait déja, par le réglement du 11 juin 1808, et plusieurs ordonnances postérieures, défendu à ses sujets toute communication avec l'Angleterre ; le retour de la saison de la navigation engage S. M. à renouveler cette défense de la manière la plus rigoureuse, de sorte que non-seulement les communications commerciales avec l'Angleterre, mais même toute correspondance avec ce pays, et tout voyage soit en Angleterre, soit à bord des vaisseaux anglais, sont défendus sous les peines les plus sévères et les plus promptes. »

La Gazette de Madrid contient le détail des réjouissances qui ont eu lieu à Grenade, à Léon, à Guadalaxara, et dans les autres villes de l'Espagne, à l'occasion de la fête de S. M. le roi Joseph. Suivant les mêmes nouvelles, la garnison de Badajoz est en route pour France ; elle est composée de seize bataillons d'infanterie, d'un corps de cavalerie, et d'un corps d'artillerie assez nombreux. Le duc de Trévise est avec son corps d'armée sur les frontières de l'Alentaso. Le maréchal duc de Dalmatie est à Séville. La tranquillité règne dans le royaume de Léon ; dans les Asturies le général Bonnet a repoussé toutes les attaques des insurgés et de l'armée de Gallice ; enfin, suivant des lettres de Perpignan, le général Baraguay-d'Hilliers, commandant en Catalogne, qui, de Gironne, s'était porté sur Figuière à la nouvelle de son occupation par les Miquelets, a été attaqué par l'armée de Campowerde : obligé à la fois de combattre en plaine l'armée qui s'avançait avec un immense convoi pour ravitailler la place et secourir la garnison, et de tenir tête à la garnison qui voulait donner la main aux Espagnols. Il a attaqué lui-même l'ennemi qui marchait à lui : la victoire a été complète et décisive, l'armée assaillante a été battue et dispersée, la garnison contenue dans le fort qu'elle occupe, et le convoi intercepté.

Tous les préparatifs pour les fêtes de juin se poursuivent avec activité ; les étrangers arrivent déjà en grand nombre ; beaucoup de seigneurs hongrois, allemands, polonais,

sont attendus. Cependant ces fêtes ne commenceront pas le 2 juin.

La petite vérole étant répandue dans Paris, la Faculté de la cour a jugé que le roi de Rome devait être vacciné. S. M. l'a été effectivement le 11 de ce mois, par M. Husson, secrétaire du comité de vaccine, l'un des médecins qui ont mis le plus de zèle à la propagation d'une découverte qui vient de recevoir ici, et l'autorité, et l'influence salutaire d'un si grand exemple. Il est à remarquer que dans le même moment l'Institut de France rendait hommage à l'auteur de cette précieuse découverte en nommant associé étranger le célèbre docteur Jenner, auquel l'humanité en est redevable. Le roi de Rome jouit d'une parfaite santé : néanmoins l'Empereur a jugé à propos de remettre au 9 juin la cérémonie de son baptême.

On publie que S. M. la reine de Naples a été choisie, par son auguste frère, pour tenir le roi de Rome sur les fonds de baptême.

Un acte d'une très-haute importance vient d'être publié; il va mettre fin à toute inquiétude, rétablir l'ordre et la discipline dans l'église catholique. Il est, à-la-fois, un gage de paix, un hommage rendu à la religion et aux principes que l'église a de tout tems suivis. Cet acte est la convocation d'un concile à Paris. Voici la lettre qui le convoque.

Lettre de Sa Majesté aux évêques.

Saint-Cloud, le 25 avril 1811.

« M. l'évêque de........ les églises les plus illustres et » les plus populeuses de l'Empire sont vacantes; une des » parties contractantes du concordat l'a méconnu. La con» duite que l'on a tenue en Allemagne depuis dix ans a » presque détruit l'épiscopat dans cette partie de la chré» tienté; il n'y a aujourd'hui que huit évêques; grand nom» bre de diocèses sont gouvernés par des vicaires apostoli» ques : on a troublé les chapitres dans le droit qu'ils ont » de pourvoir, pendant la vacance du siége, à l'adminis» tration du diocèse, et l'on a ourdi des manœuvres téné» breuses tendant à exciter la discorde et la sédition parmi » nos sujets. Les chapitres ont rejeté des brefs contraires à » leurs droits et aux saints canons.

» Cependant les années s'écoulent, de nouveaux évêchés » viennent à vaquer tous les jours : s'il n'y était pourvu

» promptement, l'épiscopat s'éteindrait en France et en Ita-
» lie comme en Allemagne. Voulant prévenir un état de
» choses si contraire au bien de la religion, aux principes
» de l'église gallicane, et aux intérêts de l'Etat, nous avons
» résolu de réunir, au 9 juin prochain, dans l'église de
» Notre-Dame de Paris, tous les évêques de France et d'Ita-
» lie en concile national.

» Nous désirons donc qu'aussitôt que vous aurez reçu la
» présente, vous ayez à vous mettre en route afin d'être
» arrivés dans notre bonne ville de Paris dans la première
» semaine du mois de juin.

» Cette lettre n'étant à autre fin, nous prions Dieu qu'il
» vous ait en sa sainte garde. »

PARIS.

Le roi d'Espagne est arrivé le 16 à midi au château de Rambouillet, où la cour a été passer quelques jours. S. M. est venue porter elle-même à S. M. l'Empereur et Roi ses félicitations à l'occasion de la naissance du Roi de Rome. Elle est partie de Rambouillet à six heures du soir, pour se rendre à Paris, au Palais du Luxembourg.

— S. M. a chassé, le 15, dans la forêt de Rambouillet.

— Il est déjà arrivé à Paris plusieurs évêques des églises de France et d'Italie, appelés au prochain concile.

— On fait de doubles préparatifs à Notre-Dame pour la cérémonie du baptême du Roi de Rome, et pour l'ouverture du concile.

ANNONCES.

Dictionnaire de morale, de science et de littérature, ou Choix de pensées ingénieuses et sublimes, de définitions et de dissertations extraites des plus célèbres moralistes, orateurs, poëtes et savans; pour servir de délassement aux études, former le cœur, orner l'esprit et nourrir la mémoire des jeunes gens; par Capelle. Deux vol. in-8°, caractères petit-romain, petit-texte, mignonne et nompareille neufs, imprimés sur papier fin carré de Normandie. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. Papier vélin, grand-raisin, cartonné par Bradel, 18 fr. Vélin superfin, 21 fr. Les exemplaires cartonnés aux frais des acquéreurs. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n° 6.

Lettres de Junie, recueillies et publiées par M. Dauphin. Un fort vol. in-18, en deux parties. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; et chez Bechet, libraire, quai des Augustins, n° 63.

Traité du Citrus, par Georges Gallesio, auditeur au conseil-d'état, et sous-préfet à Savone. Un vol. in-8° de 363 pages, orné d'un grand tableau synoptique du genre citrus. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez L. Fantin, libraire, quai des Augustins, n° 55.

Principes pratiques sur la plantation et la culture du chasselas et autres vignes précoces, principalement sous la latitude des environs de Paris; avec la liste et la désignation des nouvelles variétés qui, dans le nombre des vignes rassemblées à la pépinière et à l'école impériales du Luxembourg, mûrissent avant ou en même tems que le chasselas; avec figures en taille-douce; par M. Calvel, de plusieurs Sociétés littéraires et d'agriculture, auteur du *Traité complet sur les Pépinières*, et du *Manuel de Plantations*, envoyés dans tous les départemens par ordre et aux frais du Gouvernement. (Extrait de la *Bibliothèque Physico-Économique.*) Chez l'Auteur, rue Mâcon, près celle Saint-André-des-Arcs; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nous n'avions point d'ouvrage particulier sur ce sujet, qui intéresse également les jouissances du pauvre et du riche. Son importance, l'utilité de la méthode qui y est indiquée, la nécessité de prévenir une dégénération qui n'est que trop sensible dans le chasselas, l'exposé des nouvelles richesses qui nous sont annoncées, la confiance qu'inspire le nom de son auteur, sont faits pour exciter l'empressement de se procurer ce petit ouvrage.

Essai d'une histoire des Révolutions arrivées dans les sciences et les beaux-arts, depuis les tems héroïques jusqu'à nos jours; par P. G. de Roujoux, sous-préfet de Dôle. Trois vol. in-8°, imprimés avec soin sur beau papier. Prix, 15 fr., et 18 fr. 75 c. franc de port; papier vélin, 30 fr., et 33 fr. 75 c. franc de port. Chez Lenormant, impr.-libraire, rue de Seine, n° 8; Bossange, Masson et Besson, libraires, rue de Tournon; C. Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26; Delaunay, libraire, au Palais-Royal; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Elmire, ou la Destruction de l'inquisition, poëme; par L. Dusillet de Dôle. Brochure in-8°, imprimée avec soin sur grand raisin double. Prix, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 30 c. franc de port. Chez les mêmes.

Moyen de parvenir en littérature, ou *Mémoire à consulter* sur une question de *propriété littéraire*, dans lequel on *prouve* que le sieur Malte-Brun, *se disant géographe danois*, a copié *littéralement* une grande partie des Œuvres de M. Gosselin, ainsi que de celles de MM. Lacroix, Walckenaer, Pinkerton, Puissant, etc.! etc.! et les a fait *imprimer* et *débiter* sous son nom; et dans lequel on discute cette question importante pour le commerce de la librairie : « Qu'est-ce » qui distingue le *plagiaire-copiste* du simple *contrefacteur*, et jusqu'à » quel point le premier peut-il être regardé comme devant encourir » la peine portée par la loi contre le dernier? » avec cette épigraphe :

« J'aurais pu piller sans en rien dire, à l'exemple de tant d'au» teurs, *qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources*, » *quand ils n'ont fait que dépouiller des savans dont ils taisent* » *le nom*. Ces fraudes sont très-faciles aujourd'hui : on com» mence par écrire sans avoir rien lu, et l'on continue ainsi » toute sa vie. Les véritables gens de lettres gémissent en » voyant cette nuée de jeunes auteurs, qui auraient peut-être » du talent s'ils avaient quelques études. »

M. de Chateaubriand, *Itin. de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 318.

« Plus ineptes et plus ignares, nos *compilateurs* ne se bornent » pas à faire tranquillement le métier de *frippiers littéraires* ; » *ils pillent sur les grands chemins du monde savant*; leur avi» dité extrême ne leur laisse pas le tems de disposer les pro» duits de leur *brigandage*..... Munis de quelques livres et » d'autant de *paires de ciseaux*, ils se bornent à fabriquer à la » hâte une *compilation* qui n'offre ni un choix bien fait, ni » une analyse exacte et complète. »

Malte-Brun, *Journal de l'Empire*, du 11 novembre 1810.

Par Jean-Gabriel Dentu, imprimeur-libraire, (*Editeur de la Géographie de J. Pinkerton.*) Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et au Dépôt de sa librairie, Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266.

L'Anneau Magique, ou l'Ingrat puni, suivi de *l'Arbre enchanté*, *d'Azéli et de Chloé*, etc. Romans, fables et contes moraux, à l'usage de la jeunesse; par L. Damin, ancien avocat, sous-chef au ministère de l'intérieur. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port; papier fin, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Céleste Paléologue, roman historique, traduit du grec de Léon Zygomala, par le chevalier Demaimieux. Quatre volumes in-12. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Mme Ve Lepetit, libraire-éditeur de la *Bibliothèque portative des Voyages*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2; et chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Quelques traits de la vie privée de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse; par A. H. Dampmartin. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Renard, libraire de S. A. I. la princesse Pauline, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

Œuvres complètes de Massillon. In-8°. Tome 10, 11, 12 et 13, dernière livraison. Prix, 28 fr., et pour les personnes qui avaient souscrit, 21 fr. Le double de ces prix en papier vélin. Chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Histoire des généraux français, par A. H. Châteauneuf. — *Dix-septième livraison*, contenant les campagnes du maréchal Bernadotte, prince royal de Suède. Prix, pap. ordinaire, 2 fr. 50 c.; pap. vélin, 5 fr. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Lettres sur le Gouvernement, les mœurs et les usages en Portugal, écrites par Arthur William Costigan, officier irlandais, à son frère; traduites de l'anglais. Prix, 5 fr., et 6 fr. 80 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Réflexions sur la nouvelle machine à plonger, appelée triton, inventée par M. Frédéric de Drieberg; par D. F. Koreff. In-4°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port; pap. vélin, 3 fr. Chez le même.

L'Astronomie, poëme en quatre chants, par P. Ph. Gudin, correspondant de l'Institut. *Nouvelle édition*. Un vol. in-8°. Prix, br., 4 fr., et 4 fr. 75 c. franc de port. Chez Firmin Didot, imprimeur-libraire pour les mathématiques, l'astronomie et la marine, rue de Thionville, n° 10; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la société; par J.-B. Salgues. Tome Premier, de 580 pages in-8°, *seconde édition*, revue et corrigée. Prix, 6 fr. broché, et 7 fr. 80 c. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. Le Tome Second du même ouvrage se vend 5 fr. broché, et 6 fr. 60 c. franc de port.

Quelques idées nouvelles sur le système de l'univers; par Guillaume-Antoine Maréchal, ancien élève géographe. Chez Lenormant, im-

primeur-libraire, rue de Seine, n° 10; et chez l'Auteur, rue du faub. Montmartre, n° 25.

Galerie mythologique. Recueil de monumens pour servir à l'étude de la mythologie, de l'histoire de l'art, de l'antiquité figurée, et du langage allégorique des anciens; avec 190 planches gravées au trait, contenant près de 800 monumens antiques, tels que statues, bas-reliefs, pierres gravées, médailles, fresques et peintures de vases, dont plus de 50 sont inédits; décrits dans un ordre systématique; par A. L. Millin, membre de l'Institut de France, de la Légion-d'honneur, et conservateur des antiques de la Bibliothèque impériale. Deux volumes in-8°, imprimés par P. Didot l'aîné. Prix, 36 fr., et 39 fr. franc de port. A la librairie des beaux-arts de Soyer, rue des Saints-Pères, n° 48; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Etrennes aux B...nois, par Th. Guyot du Vigneul. Brochure in-18 de 100 pages. Prix, 1 fr., et 1 fr. 15 c. franc de port. Chez Pigoreau, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Ouvrages de Cicéron pour les classes d'humanités et pour la rhétorique. Editions stéréotypes d'après le procédé d'Herhan.

De Senectute. In-12, broché et rogné. Prix, 45 c. — *De Amicitia*: 40 c. — *De Officiis*: 1 fr. 25 c. — *Paradoxa, et somnium Scipionis*: 30 c. — *Eglogæ quas selegit Jos. Olivetus*: 50 c. — *Orationes pro Ligario et pro Marcello*: 40 c. — *Orationes in Catilinam*: 75 c. — *Oratio pro lege manilia*: 40 c. — *Oratio in Verrem de signis*: 75 c. — *Oratio in Verrem de suppliciis*: 75 c. — *Philippica secunda*: 75 c. — *Orator*: 75 c. — A la fin de chaque ouvrage l'écolier trouvera l'explication des difficultés qui peuvent l'embarrasser.

Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Histoire romaine de Tite-Live, traduction nouvelle par Dureau de la Malle, de l'Académie française, traducteur de Tacite et de Salluste, et par M. Noël, conseiller de l'Université. *Deuxième et troisième Décades*. Six vol. in-8°. Prix, brochés, 36 fr., et 48 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le Remède d'Amour, poëme, suivi de *l'Heroïde de Sapho à Phaon*, des *Regrets sur la mort de Tibulle*, d'un choix de quelques Elégies d'Ovide, etc.; avec le texte latin en regard et des notes, traduits en vers français par de Saintange, de l'Institut de France. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez les mêmes.

DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DXIV. — *Samedi* 25 *Mai* 1811.

POÉSIE.

L'HOROSCOPE.

Discours en vers à S. M. LE ROI DE ROME, *lu à l'Ecole de Sorèze, le* 3 *mai* 1811.

ALLONS ! que tout le Pinde, illustrant ses accords,
De notre enthousiasme exprime les transports !
Vous, chantres immortels, saisissez votre lyre,
Et toi, peuple rimeur, sans craindre la satyre,
Ose, dans ton ivresse, affronter le bon goût :
L'art aujourd'hui n'est rien, et le cœur seul est tout.
La chandelle qui luit aux fenêtres du pauvre,
Vaut les feux jaillisans du pavillon d'Hanovre,
Et ces arcs lumineux, dont le riche appareil
Semble, chez Floridor, détaché du soleil.
Pour chanter ce qu'éprouve et la cour et la ville,
Tous les vers ont leur prix, même ceux de Merville.
D'espérance et d'amour qu'ils brillent, c'est assez ;
D'amour, pour le vengeur de nos droits menacés,
D'espérance, à ta vue, ô souverain de Rome,
En qui s'est reproduit le cœur de ce grand homme.

Y

Les poëtes, admis au commerce des Dieux,
Ont toujours su, dit-on, déchiffrer dans les cieux
Des princes nouveaux nés la gloire et les désastres;
Je cherchais, enfant roi, ton destin dans les astres,
Mais, à mes yeux errans sous le dôme étoilé,
Un esprit radieux soudain s'est dévoilé.
Lorqu'un mortel, dit-il, commence sa carrière,
Qu'importe sous quel signe il ait vu la lumière?
Au lieu de sa planète, interroge ses sens;
De son cœur, par degrés, connais les goûts naissans;
Vois ce qui doit frapper ses premières années,
La main qui, dans leur cours, guide ses destinées:
Si du siècle et des lieux tu sais juger l'esprit,
Par quel art et quels soins son ame se nourrit,
Sous quels traits on lui peint et la honte et la gloire,
Prophétise! tu peux révéler son histoire.
Il dit, et disparait comme un brillant rayon.

Oh! si tu possédais, fils de Napoléon,
Ce sens juste et rapide et cette intelligence,
Dont un lustre écoulé doit orner ton enfance,
Que tu rirais des vers, où l'auteur engoué
Te peint de tous les dons gratuitement doué,
Et soutient qu'en effet, suivant toutes les règles,
Puisque l'aigle jamais n'enfante que des aigles,
Tes glorieux parens de leur hymen fameux
N'ont pu qu'avoir un fils grand et parfait comme eux!
Non, ce n'est pas le ton de ma muse fidelle,
Prince, je sais quel fils naquit de Marc-Aurèle.
Quand j'annonce ta gloire à l'univers charmé,
Je regarde bien moins le sang qui t'a formé,
Que les plans généreux médités par ton père
Pour te rendre aussi grand que son ame l'espère.
Tandis qu'il doit veiller au bonheur des humains,
Il veut que les vertus, de leurs pieuses mains,
A diriger ton cœur tour-à-tour empressées,
N'y laissent pénétrer que de hautes pensées.
En vain serais-tu né trop faible, ou trop ardent,
De l'éducation le suprême ascendant
Encourage ou retient, modère ou fortifie,
Et la nature cède à la philosophie.
Du sage Fénélon le disciple chéri

Des vices les plus bas aurait vécu flétri ;
Mais cet homme divin s'empare de son ame ;
Des vertus qu'il adore il y verse la flamme,
Et, sur de nouveaux plans l'élève façonné,
De son autre existence est lui-même étonné.
Le héros qui des mœurs, des beaux-arts, des lois saintes
Fit revivre à nos yeux les lumières éteintes,
Saura, pour te guider au sortir du berceau,
Du sage Fénélon rallumer le flambeau.
A sa douce clarté, bientôt tes pas fidèles
Chercheront à saisir les traces paternelles ;
Et lorsque ton essor, par les ans affermi,
Suivra l'essor brillant d'un père, d'un ami,
Quel exemple pour toi ! quelle leçon sublime
Dans les épanchemens de ce cœur magnanime !
Ce sera l'aigle altier, au céleste séjour,
Lançant son jeune aiglon jusqu'à l'astre du jour.
Instruit auprès de lui qu'un trône, qu'une armée,
Que les vaisseaux tonnans sur la mer enflammée,
Que l'or de vingt Etats, vingt sceptres ne sont rien ;
Si la force du cœur n'en est pas le soutien,
Espérant peu du sort, espérant peu des hommes,
Certain que de nous seuls dépend ce que nous sommes,
Tu ne fonderas plus ta puissance qu'en toi ;
La vigueur d'un royaume est dans l'ame du roi.

Nabonide était né pour régner à Ninive.
Les mages prédisaient à sa mère attentive
Qu'en lui perçaient déjà mille talens infus ;
Qu'il vaincrait les héros éclipsés et confus,
Et que, sans nul effort, la gloire, la tendresse,
Les charmes du pouvoir combleraient sa jeunesse.
Nabonide bercé de ce doux avenir,
Ne cherche pas des dons qu'il croit déjà tenir ;
Irait-il amasser, à travers les obstacles,
Des talens qu'il possède en vertu des oracles ?
Le ciel l'a couronné par un décret formel,
Que lui faut-il de plus ? il compte sur le ciel.
Cependant de l'Etat les ressorts s'affaiblissent,
Du favori des cieux les pas chancellent, glissent,
Le sceptre pèse trop à son bras énervé,
Et Cyrus, dans les camps, dans la gloire élevé,

Cyrus marche, et dépouille un trop indigne maître ;
Malheur aux souverains, s'ils n'ont appris à l'être !

Tu l'apprendras d'un père. Il instruira ton cœur
A conserver un trône offert à sa valeur,
A mériter qu'un jour, fils d'un héros qu'on aime,
Aimé déjà pour lui, tu le sois pour toi-même.
Alors qu'on te peindra les rapides transports
Que ta naissance illustre alluma sur ces bords,
Le souris maternel, les hymnes du Permesse,
Et d'un père attendri la touchante promesse,
Oui, prince, tu voudras, par l'amour accueilli,
Combler des nations l'espoir enorgueilli,
Et, prompt à cultiver des semences fertiles,
T'enrichir de vertus qu'on te rend si faciles.

Souvent, l'esprit du siècle a fait notre destin.
Dans ces tems malheureux de luxe et de déclin,
Où le trône des rois n'est qu'un lit de mollesse,
Tout de leurs dignes fils prépare la faiblesse ;
Et si le peuple, alors sans guide et sans soutien,
De la soumission brise l'heureux lien,
Nul frein ne contiendra sa fougue déchaînée.
Ton siècle te promet une autre destinée :
Devant Napoléon, l'anarchie aux abois,
Sentit, en frémissant, la force de ses lois ;
Il épura nos mœurs, il enchaîna l'audace,
Du timon de l'Etat chassa la populace.
L'Empire, par lui seul, florissant, agrandi,
Dès sa naissante aurore eut l'éclat du midi.
Tu vas le voir régir, sans glaive, sans tonnerre,
Un peuple heureux, soumis, l'exemple de la terre ;
Et quand, vaincu du tems, il mettra dans tes mains,
Avec le sceptre d'or, le bonheur des humains,
Tu n'auras à dompter ni l'orgueil des systèmes,
Ni la ligue des rois, ni tes sujets eux-mêmes.
Nos vices, nos erreurs, nos projets insensés,
Par ses nobles efforts, dès long-tems effacés,
Ne pourront pas troubler le bonheur de ton règne ;
Tu n'auras pas besoin que l'univers te craigne.
Ton père a tout vaincu ; tu dois être après lui
Roi de paix, de vingt rois et le centre et l'appui.

De l'astre souverain ces brillans satellites,
Réglant par ton pouvoir leur marche, leurs orbites,
Sans jamais se heurter, dans leurs efforts divers,
De bonheur, comme toi, rempliront l'univers.

Je t'ouvre une carrière en prodiges fertile,
Mais j'ai lu dans les cœurs; tout deviendra facile
Au roi fils de Louise et de Napoléon.
Virgile prédisait au fils de Pollion,
(C'était aussi l'espoir et le salut de Rome)
Des agneaux écarlate et des moissons d'amome,
Des raisins sur la ronce, et des ruisseaux de lait;
On n'a jamais rien vu de ce qu'il révélait.
Je suis loin de prétendre aux beautés de son style,
Mais le beau, trop souvent, fait oublier l'utile.
D'un bonheur bien plus vrai je charme tes regards;
Vois, du berceau royal, où les muses, les arts,
Prenant déjà des droits à ta reconnaissance,
De poétiques fleurs ont paré ta naissance,
Vois-les, dans l'avenir, livrer à tes efforts
Des talens immortels les superbes trésors.
Dès tes plus jeunes ans, cher objet de leurs veilles,
Pourrais-tu, sur le trône, oublier leurs merveilles?
Ils comptent à jamais sur ta fidélité.
Douce union des arts et de l'autorité,
Ils en sont plus brillans, elle plus affermie.
Oh! qu'ils vont être heureux de ta faveur amie!
Comme à Napoléon, attachés à tes pas,
Ils feront circuler dans tes vastes Etats
Le bon sens, le bon goût, dont la double lumière
Du bonheur des cités est la source première....
Ils chantent ton berceau; juge avec quelle ardeur
Des vertus de ta vie ils diront la splendeur:
A l'essor de ta gloire ils prêteront leurs ailes;
Et ton père, l'amour des lyres immortelles,
Ton père, alors plus haut au cœur de ses sujets,
Ceindra d'autres lauriers, aura d'autres succès
Dans un fils où vivra sa sagesse profonde,
Où son génie encor gouvernera le monde.

Prince, de tes destins j'ai su t'entretenir:
Qui voit bien le présent, sait déjà l'avenir;

Je n'ai pu m'abuser, et de mon horoscope
Pour garant, si l'on veut, j'aurai toute l'Europe.
Quand ta première enfance aura fini son cours,
Parmi les flots de vers qu'ont produits ces beaux jours,
Si les miens sous tes yeux peuvent aussi paraître,
Oui, prince, en les lisant, prompt à t'y reconnaître,
Dans le fond de ton cœur tu trouveras empreint
L'heureux pressentiment de tout ce que j'ai peint.

R. D. FERLUS.

ENIGME.

Je chéris ma compagne et je lui suis fidèle;
Du tendre hymen j'aime les douces lois;
Et toujours la saison nouvelle,
En émaillant nos prés, vient ranimer ma voix.
Au bord d'une claire fontaine,
Sur un rameau, dans le vallon,
Je chante ce qui fit ma peine;
Echo répète ma chanson.
Tandis que ma sensible amante
Soigne les fruits de nos amours,
Pour elle ma voix séduisante
Abrége la longueur des jours.
Mais quoi! de mes tourmens la douloureuse histoire
Viendra sans cesse, hélas! m'arracher des soupirs!
Trop cruels souvenirs,
N'importunez plus ma mémoire.....
Ah! non, je veux, dans ma douleur,
Pendant que la nuit sombre
Couvre l'univers de son ombre,
Retracer mon malheur;
Et, lorsque le soleil fournira sa carrière,
Et que son char brillant versera la lumière
Sur les êtres sans nombre et les peuples divers
Que l'on voit répandus dans ce vaste univers,
Je veux redire encore à toute la nature
Le crime d'un barbare et ma triste aventure.

Par M. R. DUFAU DE MOULIS.

LOGOGRIPHE.

Sans moi l'on ne voit point de roses :
Lecteur, si tu me décomposes,
Tu trouveras dans mon nom
Ce qu'au tems de la moisson
Les champs offrent en abondance.
Ote-moi tête et pied, ne laisse que ma panse,
J'étais d'un simple arbuste l'importun rejetton,
Je suis un arbre et même un arbre de renom.

S........

CHARADE.

Naguère encore on vit les enfans de la gloire
Aux bords de mon premier enchaîner la victoire ;
Quand deux preux concurrens parcourent mon second,
La foudre est moins terrible, et l'éclair est moins prompt ;
Mon tout, des citoyens active protectrice,
Fait avorter le crime et punit l'injustice.

A. L. Chesneau, de Rouen.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Magister*.

Celui du Logogriphe est *Magister*, dans lequel on trouve : *rat*, *mars*, *tigre*, *mari*, *rime* et *maître*.

Celui de la Charade est *Magister*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION DE LA GUERRE, par XAVIER-AUDOUIN, ci-devant secrétaire-général du ministère de la guerre, commissaire-ordonnateur, adjoint au ministre, historiographe attaché au département de la guerre, etc. — Quatre vol. in-8°. Prix, 20 fr., et 26 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Pierre Didot* l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6; *Firmin Didot*, imprimeur-libraire, rue de Thionville, n° 10; *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez *Treuttel* et *Würtz*, libr., rue de Lille, n° 17.

SANS doute, comme le remarque fort bien l'auteur dont nous annonçons l'ouvrage, les premiers combats des hommes furent des duels pour lesquels il ne fallait ni administration, ni administrateurs ; et les guerres primitives, aussi anciennes que le monde, entre des hordes ennemies, n'ont point eu d'historiens. Chasseurs et nomades, d'abord armés seulement d'une javeline, d'une massue, puis employant l'arc et la fronde, nos pères perfectionnèrent leurs instrumens militaires en perfectionnant leurs arts. Ainsi le mal naquit avec le bien, et les travaux industrieux de la paix produisirent la guerre. Le germe de ce fléau n'est pas, comme l'ont affirmé quelques écrivains trop célèbres, dans l'organisation sociale ; il est dans le cœur humain, irascible et naturellement envieux de propriété exclusive. Les intérêts étant plus grands, plus opposés dans les grandes sociétés, la source des guerres y est plus active, et l'on se bat pour envahir, ou pour jouir en paix. Le fer, si utile à l'homme dont il produit la nourriture en ouvrant les entrailles de la terre, le fer perce aussi son cœur. Compagnons de son travail, les animaux domestiques qu'il employa si long-tems aux besoins de la vie, furent par lui dressés

aux combats ; la force, la légéreté de ces serviteurs auxiliaires devint funeste à leurs maîtres.

Le levée des troupes, difficile chez les modernes, fut spontanée dans la haute antiquité. Ensuite les arts appliqués à la guerre, et la législation perfectionnée firent naître des lois de conscription. Les Hébreux étaient appelés sous les drapeaux à vingt-un ans. Chez les Perses il n'y avait point d'exemption de service personnel. Les Grecs étaient soumis à deux réquisitions, dont la première, à l'âge de quatorze ans, n'était qu'une inscription sur les contrôles. Les réfractaires étaient punis, la première fois, par une amende et par le fouet ; et la peine de mort était prononcée contre eux à la seconde rébellion. Les Athéniens étaient enrôlés à vingt ans ; et les Lacédémoniens n'accordaient de congé qu'après cinquante ans de service. Les Africains (excepté les Carthaginois), presque tous les Asiatiques, les Scythes nomades, les Sicambres et les Teutons combattaient en masse. Dans une partie de la Germanie, les jeunes hommes étaient esclaves jusqu'au moment où ils recevaient dans l'assemblée de la nation l'écu et la lance. La conscription des Romains commençait lorsqu'ils prenaient la robe virile, à quatorze ans, et ils marchaient à dix-sept. Leur législation militaire varia au tems de Marius et changea encore après César ; mais jamais l'enrôlement ne fut à Rome un acte de force ou de séduction, et le serment que Polybe nous a conservé n'était point arraché par la misère. La sainteté de cet acte qui se renouvelait tous les ans, ne fut méconnue et les sermens ne furent multipliés que chez les modernes.

Les soldats, d'abord faiblement nourris par une espèce de bouillie où de galette, trouvèrent ensuite un aliment plus substantiel dans le pain levé qu'ils faisaient eux-mêmes, après avoir broyé leur grain. Les magasins furent connus plus tard, et l'approvisionnement des armées, subordonné par-tout aux mouvemens du commerce, suivit ses progrès et ne fut assuré que par lui. Rome, au cinquième siècle de sa formation, organisa un collége de boulangers et de bouchers, soumis à des magistrats inspecteurs et ayant au-dessus de lui un col-

lége de fournisseurs de viandes, pris dans les familles riches, privilégiées ; et les peuples du nord, vaincus par les Romains, adoptèrent cette institution. Le mouvement des troupes, le transport des vivres et bagages était réglé comme on le voit dans la description des grands chemins que les Romains perfectionnèrent, description dont l'exactitude est attestée par des vestiges que les siècles n'ont pas entièrement détruits.

On ne trouve point chez les Hébreux, les Egyptiens, les Babyloniens, et autres anciens peuples, d'indication de solde militaire. La Grèce triomphante n'en donna point à ses soldats jusqu'au tems de Périclès qui employa de cette manière les trésors des Perses. La solde était peu nécessaire aux armées romaines, puisque aucun citoyen n'était admis sous les drapeaux s'il ne possédait un fond de 4000 livres.

Chez les premiers Grecs, les femmes exercèrent la médecine dans les armées, et prirent soin des blessés. Dans l'Occident, Odin et d'autres chefs furent les chirurgiens des armées, et les druides chez les Gaulois. La médecine, respectée dans tout l'univers, eut beaucoup de peine à l'être chez les Romains, qui la firent d'abord exercer par des esclaves. Caton le censeur écrivait à son fils que la médecine était le plus dangereux des arts apportés de la Grèce, et que, si elle était tolérée dans l'armée, il désespérait du salut de la république. Les médecins effacèrent ce préjugé par leurs services.

Les premières armes et les plus honorables étaient d'or. La forme en est parfaitement décrite dans les anciens auteurs militaires. Les peuples du Nord, les anciens Germains et les premiers Français, couverts d'une simple cotte de mailles, ne portaient point d'arme défensive, et leur tête était nue. Le bouclier des Grecs et des Romains, composé de planches minces, était ovale. Les Romains portaient l'épée suspendue à la cuisse droite, et à gauche six javelots. Ils combattaient encore avec l'arc, les flèches, la fronde, l'arbalête et les demi-piques. Ils portaient, comme les Grecs, des chaussures de cuir, par dessus leur habit court une cuirasse, et un casque surmonté d'un cimier. Les instrumens de mu-

sique militaire étaient la trompette, le cornet et le cor. Chez les Scandinaves, Celtes, Germains et Gaulois, les bardes chantaient avant le combat pour animer les guerriers.

Cyrus le premier exerça les combattans, eut la pensée d'un ordre de bataille, combina ses armes et celles qu'il avait à combattre, dans la première grande bataille rangée qui nous soit connue, celle de Tymbrée, entre Cyrus et Crésus.

Les plus anciens peuples, même les Hébreux, eurent des troupes de cavalerie; l'équitation y fut en honneur. Les Perses en avaient donné les élémens, et Xénophon en composa un traité fort étendu. La formation des troupes à cheval fut importante chez les Romains, où l'ordre équestre était le second ordre de l'Etat. La cavalerie des anciens combattait à l'aile droite, à l'aile gauche, et couvrait les flancs du corps d'armée.

La tactique est la science des mouvemens militaires. Celle des Grecs et des Romains n'est point la nôtre qui a emprunté de toutes deux. Nos bataillons imitent les cohortes romaines, fractions des légions, comme les bataillons le sont des régimens; et nous imitons aussi les corps à rangs et à files serrés des Grecs. Ceux-ci campaient en rond, ceux-là en carré. Le camp romain était divisé en deux parties, la supérieure et l'inférieure. Le tribun avait sa tente dans la première, où étaient aussi l'augure, le tribunal, et le *forum* où l'on plaçait les approvisionnemens, et où l'on tenait le conseil de guerre.

La science des fortifications, celle de l'attaque et de la défense des places était peu nécessaire au tems des triomphes de Rome: on n'entretenait point de garnison dans les villes. Les anciens commençaient les siéges au point où à présent on les termine. Chez eux l'ignorance absolue de la science topographique retarda leurs progrès dans l'art militaire.

La diplomatie des anciens est, relativement aux combats, fort remarquable. Homère, et tous les premiers historiens, nous montrent des héros préparés à la guerre, qu'ils ne redoutent pas, et désirent la paix, qu'ils chérissent.

C'est dans le moyen âge, et sous les Empereurs, qu'on trouve l'origine du ministère qui organisa les armées, améliora le sort des soldats, et allégea pour l'état le fardeau de leur entretien. Ces premiers ministres, appelés *préteurs*, eurent pour concurrens les *questeurs*, qui eux-mêmes furent évincés par les *préfets militaires*, vrais créateurs du ministère de la guerre.

Tel est le précis du tableau que M. Audouin a tracé de l'administration de la guerre chez les anciens. Après cette excursion il rentre en France, il examine les armées françaises, qui se formant au cinquième siècle prirent l'art militaire au degré de perfection où avaient fini les armées grecques et romaines : ce ne fut qu'au treizième siècle que l'art fit des progrès, mais faibles, par l'impuissance des chefs.

Les objets traités dans la seconde section de ce second livre seraient également bien placés dans une histoire de France. Nos chroniques et mémoires contiennent tous ces détails qui étant très-connus mériteraient peut-être ici le reproche de prolixité. Cependant l'auteur n'y perd point de vue son sujet. Si sous ce rapport il a voulu porter son ouvrage au complet, il ne pouvait faire que ce qu'il a fait. Il nous montre, sous les rois qui ont précédé Louis XII, l'administration de la guerre faible par sa complication, par la création d'une multitude d'officiers et de préposés dont la longue énumération occupe une grande partie du premier volume. La cinquième section fournit les preuves qu'aucune profession ne dispensait du service militaire personnel; et jusqu'au quinzième siècle on ne voit point de trace d'exemption, mais bien quelques dispenses accordées pour de l'argent.

Ce fut sous Philippe-le-Bel que la solde fut, pour la première fois, accordée aux troupes, et qu'on établit des taxes pour y subvenir : des monnaies furent fabriquées pour ce paiement, et leur valeur déterminée. Les successeurs de Philippe-le-Bel augmentèrent cet impôt, en appliquèrent les fonds à d'autres objets, et organisant leurs troupes divisèrent l'ancienne gendarmerie en compagnies de cavalerie et d'infanterie. Ce corps est célèbre dans nos annales. Quittant la hache d'armes et la

francisque des anciens Français, le gendarme portait pour armes défensives le casque, la cuirasse, les brassards, les cuissarts, les gantelets; et son cheval avait la tête, le poitrail et les flancs couverts de fer. Aucune ordonnance de ce tems ne réglait les habits, et aucun peuple n'en avait encore eu l'idée : les Français en donnèrent l'exemple sous Louis XIV.

Ici nous arrivons à l'invention de la poudre, au premier emploi des armes à feu, époque sans doute la plus importante dans l'histoire de la guerre. Quel en fut le coupable inventeur? Des Anglais ont réclamé pour leurs savans l'horrible avantage de la première conception de cet affreux amalgame. Le moine Bacon, qui vivait au tems de Philippe-le-Bel, serait celui dont le nom mérite d'être gravé en traits de sang sur les tombeaux et aux portes des cimetières : mais les moyens qu'il indique pour imiter l'éclat du tonnerre, par l'explosion du nitre, du soufre et du charbon renfermés, peu compris dans ces tems d'ignorance, ont pu lui faire injustement attribuer l'invention de la poudre. Bacon étudia plus particulièrement l'astronomie, l'optique; il perfectionna les lunettes et les télescopes. L'horreur de cette funeste invention doit donc plus vraisemblablement retomber sur le moine Schwartz, ou Lenoir, qui à la fin du treizième siècle, renfermé dans les prisons de Fribourg, prenant la vie en haine et les hommes en horreur, voulut, avant de mourir, leur laisser un présent qui pût le venger à jamais des tourmens qu'il avait endurés. Soit que la science de Schwartz n'égalât pas sa perversité, soit que dans sa prison il n'eût pas les matières nécessaires au perfectionnement de sa découverte ou de son crime, il la transmit imparfaite; et il fallut joindre à ses essais d'autres essais. M. Audouin ne place la découverte de la poudre qu'au quinzième siècle, quoiqu'il la croie, avec raison, antérieure; mais il paraît que la poudre n'a été généralement employée que dans le cours de ce siècle. Quoi qu'il en soit, la science militaire moderne date de cette époque, et commence au quinzième siècle.

Le service de santé, dans les armées, ne fut connu que dans le moyen âge. On ne trouve qu'accidentelle-

ment les noms des médecins des armées des Empereurs Claude et Galien. Une lettre de l'empereur Antonin donne un renseignement plus précieux en affirmant que chaque légion avait un médecin particulier. On a conservé une lettre d'Antonin, dont la suscription porte : *Au médecin de la deuxième légion.*

Au seizième siècle, dit M. Audouin, l'administration de la guerre ne fit que changer les dénominations des différens employés militaires. Alors commença le recrutement à prix d'argent, et la division de l'armée en troupe soldée et en milice nationale. Le concours des réquisitions et marchés, les premières fournitures par entreprise, datent de la même époque.

C'est au règne du bon Henri IV, et à son ministre Sully, c'est-à-dire, à l'an 1597, qu'il faut rapporter l'établissement des premiers hôpitaux militaires formés en Europe. Ces deux excellents hommes furent aussi les créateurs de l'Hôtel des Invalides, ou du moins d'une institution qui donna l'idée et le modèle de celle qui fut créée plus tard par Louis XIV : l'ordonnance de Henri IV pour le service de santé est la plus ancienne et serait la meilleure de toutes celles qui ont été rendues depuis, si elle n'avait pas le défaut de confondre le service des médecins avec celui des administrateurs.

La force, la formation et la tactique de l'armée, à l'avénement de Henri IV au trône, sont remarquables en ce qu'elles donnaient à l'infanterie le premier rang qu'elle avait occupé chez les anciens. L'auteur donne, à ce sujet, et dans les sections septième et huitième, des détails sur les ingénieurs, artilleurs, géographes, colonels généraux, maréchaux de France, états-majors, capitaines de compagnies et de bandes, des détails qui ne peuvent trouver place dans une analyse.

Le quatrième livre, nous rapprochant de notre tems, nous montre la plus intéressante époque de notre administration et de notre gloire militaire. Toutefois il faut, en parcourant ce tableau, passer rapidement sur le règne de Louis XIII, qui eut peu à se louer des ministères du maréchal d'Ancre, du connétable de Luines, de Villar-

ceau, du cardinal de Richelieu, de Puisieux, de d'Achères, de Servien, de Sablé, et de Desnoyers.

Depuis 1661 jusqu'en 1683, l'auteur s'attache, avec raison, à nous faire connaître le ministère de Louvois et de Colbert, l'extension et le perfectionnement donnés au matériel de la guerre. En effet, c'est ici que commence la plus mémorable époque de l'histoire de l'administration des armées. M. Audouin réduit fort bien à vingt-quatre ans les tems de gloire de Louis XIV. Tout ce qui précède cette époque ne lui appartient point, tout ce qui la suit est indigne de lui : le ministre de la guerre dont on a le moins parlé, Le Tellier, long-tems intendant des vivres à l'armée, et qui coopéra aux succès de plusieurs généraux, fut celui qui eut plus de part à l'organisation du matériel de la guerre.

A la suite de la même époque, on voit une nouvelle organisation des armées de Louis XIV, sous les ministres Louvois et Colbert. Le système d'approvisionnement qui fut alors adopté, fournit à M. Audouin les réflexions les plus judicieuses. « On est d'abord étonné, dit-il, de » voir un roi aussi jaloux de son autorité que Louis XIV, » adopter, pour les approvisionnemens, un système » dont les effets inévitables sont de créer auprès du gou- » vernement une entreprise plus puissante que lui, et » dont il reçoit forcément le mouvement que lui seul » devrait toujours donner ; mais l'étonnement cesse » quand on réfléchit sur les causes qui réduisirent » Louis XIV et ses ministres à se mettre à la merci des » capitalistes. Ces causes malheureuses, on les aperçoit » dans l'exagération des forces qui produisirent l'exagé- » ration des dépenses. »

Louis XIV étant mort en 1715, le ministère de la guerre supprimé, remplacé, sous la Régence, par un conseil de guerre, ne produisit pas de grands changemens, et fit bientôt reparaître les ministres de la guerre Leblanc, les cardinaux Dubois et Fleury, les ducs d'Orléans et de Bourbon-Condé, Breteuil et d'Angervilliers, dont les opérations administratives militaires n'offrent rien de remarquable.

L'auteur entre ici dans le règne de Louis XV, et exa-

mine, depuis 1743 jusqu'en 1757, le ministère des deux Paulmy-d'Argenson, administrateurs que la France n'oubliera jamais, et leurs opérations dont l'amour du bien fut toujours le premier motif.

Les sections sixième, septième, huitième et neuvième du sixième livre, entretiennent le lecteur des opérations ministérielles de MM. de Belle-Isle, de Cremilles, de Choiseul, de Monteynard et d'Aiguillon, c'est-à-dire, depuis 1758 jusqu'en 1774, époque de la mort de Louis XV, le 10 mai de cette année. Son successeur, Louis XVI, confia le ministère de la guerre au maréchal du Muy, au comte de Saint-Germain, subordonné au comte de Maurepas, à M. de Sénac, au prince de Montbarrey, au maréchal de Ségur, aux comtes de Vergennes, de Brienne et de Puységur; enfin au maréchal de Broglie, qui eut pour adjoint Foulon, intendant des armées en 1789.

L'historien de l'Administration de la guerre se trouve ici au moment terrible de la révolution, et il rappelle, mais sans rien apprendre de nouveau aux lecteurs, les principaux événemens de cette grande catastrophe.

L'énoncé seul des chapitres, la table des matières, indique que cet ouvrage n'est, dans sa majeure partie, qu'un précis de l'Histoire de France, relatif à la guerre, si vous voulez, mais toujours précis historique qui ne présente que des faits que l'on trouve par-tout. Après l'exposé, qui est la partie la plus intéressante de l'ouvrage, plein de recherches savantes et exactes, après l'exposé, dis-je, de l'administration de la guerre chez les anciens et sous les rois de France des deux premières races, il fallait trancher court sur le reste dont tous les Français sont instruits, et éviter le reproche grave de prolixité. On est singulièrement étonné de trouver dans une *Histoire de l'administration de la guerre* un long récit de la résistance des parlemens à la cour, des débats de MM. de la Chalotais et d'Aiguillon, des actes rigoureux du chancelier Maupeou, enfin un précis fort étendu des premières causes et des premiers effets malheureux de la révolution française. Ce qui peut dédommager de ces longs hors-d'œuvres, c'est que l'auteur s'y montre impartial

et fort instruit. Tout ce détail est bon en soi, mais il nous laisse toujours le droit de citer le mot du judicieux Horace : *Non erat his locus*. Au reste, l'équité nous oblige de dire que cet ouvrage est écrit avec élégance, et sur-tout avec une grâce naturelle, une pureté de style rare autant qu'estimable. L'historien de la guerre n'est jamais ni trop simple, ni trop emphatique, et dans son ton il a parfaitement saisi le *mezzo genere* convenable à son sujet. Je ne dois pas non plus taire les éloges que l'application d'un passage de l'orateur romain fournit adroitement à M. Audouin, éloges flatteurs et spirituels autant que justes; et que l'historiographe de la guerre adresse, en terminant son ouvrage, au prince et au modèle des guerriers.

D.

DE LA SEINE.

POÉSIE ITALIENNE.

Les muses italiennes continuent de célébrer, à l'envi des muses françaises, un événement non moins intéressant pour l'Italie que pour la France. Elles chantent au-delà comme en deçà des Alpes la naissance du roi de Rome. Leurs chants nous parviennent de Milan, de Turin, et se font encore entendre à Paris (1). Continuons aussi de faire connaître les fruits de ce noble concours (2).

I. *Per la Nascità di S. M. il Rè di Roma, le Api Panacridi in Alvisopoli, anacreontica del sig. cavaliere* Monti.

Ce titre composé d'un mot grec et du nom d'un village ou d'une petite ville encore naissante, peu connue de ce côté-ci des Alpes, pourrait n'être pas aisément entendu en France. Il faut donc d'abord avertir que *le Api Panacridi* qui parlent dans cette nouvelle composition poétique

(1) Elles viennent de dicter à M. Butturà une nouvelle ode; l'importance de cette pièce, et la traduction en vers français dont l'a accompagnée M. Chaussard, ne permettent pas de la mettre ici par extrait. Nous l'insérerons toute entière, avec la traduction, dans un prochain numéro.

(2) Voyez le *Mercure* du 4 mai dernier.

de M. Monti, sont les Abeilles de l'île de Crète (où était le mont *Panacra*), qui nourrirent Jupiter de leur miel; ensuite qu'*Alvisopoli* est une terre, un château, avec un gros village, dans le Frioul, près de la petite rivière du *Lemene*, appartenant à M. *Alvise Mocenigo*, ex-noble vénitien, très-riche, actuellement sénateur du royaume d'Italie; que ce village dont il a fait bâtir à ses frais les maisons, comme Voltaire celles de Ferney, et dont la population va toujours croissant, devient une ville déjà distinguée par son industrie et par son commerce; qu'enfin la naissance du roi de Rome y a été célébrée par une fête très-brillante, et que c'est à l'occasion de cette fête qu'est née cette production lyrique du célèbre Monti.

« Auguste enfant, héritier de Romulus, disent ces chastes Abeilles (*Noi caste Api Panacridi*), nous déposons sur tes lèvres purpurines ce rayon éthéré d'un miel aussi pur que l'or, cueilli au lever du soleil sur le thym et les violettes de la riante Alvisopolis. Nous fûmes jadis les nourrices de Jupiter, quand les vagissemens de son enfance se mêlaient sur les monts de Crète aux cymbales des Corybantes. Il nous accorda pour récompense de vivre éternellement et de transporter nos demeures de cire sur tous les bords les plus fleuris... » Elles disent ici, en quatre strophes extrêmement poétiques, l'usage qu'elles ont fait de cette faveur; elles déposèrent tous les trésors de l'éloquence, à Pylos sur la bouche de Nestor, aux bords de l'Illyssus sur les lèvres de Platon, sur celles de Pindare au rivage de l'Ismène; c'est à elles encore qu'est dû ce parfum d'ambroisie que respirent les chants du cygne de Mantoue: errant enfin librement de rivage en rivage, elles ont fixé leur séjour sur les rives du *Lemene*. Mais il faut citer ici, pour le plaisir de ceux à qui la langue italienne est familière, ces strophes qui seraient vraiment anacréontiques, si Anacréon s'était élevé à ce ton de poésie:

Volammo in Pilo; e a Nestore
Fluir di miele i rivi,
Ond' ei parlando, l'anime
Molcea de' regi achivi.
Ne vide Ilisso; e il nettare
Quivi per noi stillato
Fuse de' numi il liquido
Sermon sul labbro a Plato.

N'ebbe l'Ismeno; e Pindaro
Suonar di Dirce i versi
Fè per la polve olimpica
Del nostro dolce aspersi.
E nostro è pur l'ambrosio
Odor che spira il canto
Del caro all' api e a Cesare
Cigno gentil di Manto.
Inviolate e libere
Di lido erranda in lido
Del bel Lemene al margine
Al fin ponemmo il nido.

Là, pour répondre au désir d'une population nouvelle, elles ont cueilli dans le calice des plus belles fleurs ce miel qu'elles apportent sur les lèvres du jeune héritier de Romulus. « C'est une nourriture divine, continuent-elles; et c'est sous de plus heureux auspices que, pour indiquer la haute sagesse des conseils d'un roi, l'abeille a succédé au lis. Nous sommes l'image parlante d'un roi brave et digne du trône; nous avons une ame, un instinct guerrier et né pour l'empire. Que ce rayon versé sur tes lèvres enfantines soit donc l'augure assuré de ta puissance et de ta grandeur future. Oui, tu seras grand et puissant, à l'exemple du héros qui t'a donné la vie, et qui est sur la terre ce que Jupiter est dans les cieux. Mais n'espère jamais l'égaler; il est le plus grand, il est le seul; contente-toi de l'imiter. Apprends à ses côtés à porter un jour le poids du Monde; sois l'Hercule de cet Atlas. Daigne alors jeter un regard et un sourire sur l'humble territoire qui ose t'adresser ce modeste présent. »

Elles amènent ainsi la description et l'éloge du beau lieu d'où elles feignent d'être parties. L'art et la nature s'y disputent l'avantage; il s'y est formé un collége, un lycée, une de ces cités chères à Minerve, où les cœurs émus sentent déjà la présence de la déesse. Le pays au milieu duquel s'élève Alvisopolis abonde en fleurs du parfum le plus exquis, et nourrit des abeilles qui donnent le plus excellent miel; il est riche en troupeaux de mérinos; on y cultive la guède ou le pastel, dont le suc rival de l'indigo, teint la laine du plus vif azur; le coton peut y être comparé à celui d'Egypte; la bergère qui en extrait le duvet est distraite de ce travail par l'amour. Ici le poëte emploie une transition ingénieuse pour amener, après toutes

ces branches d'industrie faites pour plaire au Gouvernement, la conscription qui lui assure des soldats. L'objet de cet amour qui distrait la bergère occupée d'extraire le coton de la noix qui le renferme, est le jeune homme qui abandonne les sillons du champ paternel, et vole avec intrépidité aux combats. Il suivra, disent les Abeilles au jeune roi, il suivra la foudre que, devenu adulte, tu lanceras sur les bataillons ennemis, si ton père t'en laisse encore à vaincre.

Su quelle sponde Industria
Una città già crea
Cara a Minerva; e sentono
Già scossi i cuor la Dea.
Natura ivi spontanea
I suoi tesor comparte;
Ed operosa e dedala
Più che natura è l'arte.
Le preziose e candide
Lane d'ibera agnella
Pianta rival dell' indaco
D'un vivo azzurro abbella.
La forosetta i morbidi
Velli all' Egizia noce
Tragge; e ne storna l'opera
Amor che rio la cuoce.
Amor del caro Giovine
Che del paterno campo
I solchi lascia e intrepido
Vola dell' armi al campo, etc.

Le reste de l'ode est consacré aux présages qui annoncent les belles destinées du royal enfant, à l'éloge de son auguste mère, à la peinture de l'allégresse publique, et de la félicité générale, l'une causée et l'autre garantie par cet heureux événement.

II. *Alla cuna del primogenito figlio di Napoleone il grande e di Maria Luisa d'Austria*, *Canzone di Davide* Bertolotti. Turin, 1811.

M. Bertolotti est un jeune poëte piémontais de vingt-six ans, dont on attend un grand ouvrage, une nouvelle traduction en vers libres du Paradis perdu de Milton, déjà

traduit avec élégance, mais faiblement, par Rolli. Son ode ou *Canzone* annonce de la verve, un style noble et le sentiment de l'harmonie. Sa première strophe présente une comparaison ingénieuse et poétiquement exprimée.

Come l'Idalia stella
Rutilante la chioma erge dall' acque,
E al folgorar del divo astro s'abbella
L'ondoso regno in cui Ciprigna nacque;
Tal dal Cesareo grembo
Splendido sorge il sospirato INFANTE,
E Giuno festeggiante,
Sciolto il divin suo lembo,
Sparge di fiori sulla terra un nembo.

Le poëte salue le royal enfant, espérance du monde et véritable Alcide, qui saura, comme l'ancien Hercule, se montrer par des preuves glorieuses digne fils de Jupiter; il saura lancer la foudre de son père dans les nouveaux champs de Phlegra; couvert de ses armes, et de l'immortelle égide, tel que Pallas au jour de la colère, il exterminera la fatale Enyo (Bellone), mère exécrable des rixes sanglantes. Déjà se ferme le temple de Janus. L'implacable Discorde secoue vainement son flambeau; son art cruel est sans pouvoir; il est levé l'astre brillant, le bel astre qui nous apporte la paix. Des extrémités de l'occident jusqu'aux rives orientales, on entend un cri de joie que jettent ensemble tous les peuples qui portent gravés sur leur front les cruels outrages de Mars; tous, excepté le peuple féroce qui boit les eaux de la Tamise.

Si M. Bertolotti en restait là, ce serait un trait lancé, ou plutôt une injure qui ne prouverait rien contre le peuple à qui elle est adressée; mais il a caractérisé dans deux fort belles strophes ce peuple, ou plutôt ce gouvernement ennemi de la paix, et son inflexible obstination, malgré ce qu'il en souffre lui-même, dans des lois oppressives qui nécessitent la guerre, et le sort qui lui est réservé s'il ne revient pas à des conseils plus sages.

« Il compte pour rien, dit le poëte, les blessures de son propre sein; il dédaigne le sang qui en sort par torrens; la furieuse Alecton lui darde jusqu'au fond du cœur ses serpens; les flots qui mugissent autour de ses sombres rivages rendent un son guerrier; et lui, plus fier et plus cruel que les flots, il couvre d'un casque sa chevelure, et

prétend à l'éternelle tyrannie des mers. Peuple superbe! si tu la veux, tu l'auras cette guerre éternelle; et la terre te sera interdite; et tu iras, errant sur les mers, jusqu'au moment où le Dieu des eaux et des vents, indigné de ton orgueil, renversera ton altière puissance, dont le trône est fondé sur les ondes inconstantes et sur les souffrances du genre humain.»

Popol superbo! e guerra,
Se tu la brami, eterna guerra avrai,
Ed interdetta a te sarà la terra,
E sopra i mari ramingando andrai,
Insin, che dal tuo orgoglio
Sdegnato il dio che all' acque e all' aure impera,
Rovescierà l'altera
Possanza tua, che ha il soglio
Sull' onde vane e sull' uman cordoglio.

III. *Per lo natale del Rè di Roma, Canto dell' ab. G.* GRANATA, avec cette épigraphe :

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem. VIRG.

Paris, de l'imprimerie de Richomme. 1811.

Le *Chant* de M. l'abbé Granata, Napolitain demeurant à Paris, est en octaves. Il est fort bien imprimé, et suivi d'une traduction française. C'est à-peu-près tout ce que nous en pouvons dire. L'intention de l'auteur est excellente; mais en poésie le zèle ne suffit pas; et après avoir cité des vers tels que ceux qu'on vient de lire, il n'y a plus de place à donner à ceux où l'on ne peut louer que l'intention et le zèle.

GINGUENÉ.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Nous avons reçu, à quelques jours de distance, deux lettres qui prouvent à quel point le champ de la dispute est vaste, et le peu d'espoir qu'il y a de rapprocher certains esprits : l'une de ces lettres servira de réponse à l'autre.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, il faut que vous soyez doués d'un beau sang-froid, ou retenus par de bien misérables considérations, pour ne pas vous élever avec plus de force et de courage contre ce débordement d'ignorance, de sottises et de mauvais goût dont la France est en grande partie submergée : est-ce assez de quelques épigrammes, plus ou moins innocentes, pour faire justice du charlatanisme et de l'orgueil de nos prétendus savans, de l'abondante stérilité de nos artistes, de la dégradation de nos gens de lettres, de la bêtise insolente de leurs protecteurs, en un mot, de l'abrutissement général vers lequel on s'achemine, et où nous serions, depuis vingt ans, irrévocablement plongés, sans le secours d'un bras puissant qui retarde notre chute? Dans l'empire des arts, le génie, l'enthousiasme, le talent même, est éteint; si j'ouvre le livre nouveau le plus vanté, la première chose que j'y découvre, c'est le motif particulier qui l'a fait écrire, et le but intéressé que l'auteur s'y propose. Si le désœuvrement me conduit au théâtre, je vois que rien n'est au-dessous des pièces modernes qu'on y représente, si ce n'est la maladresse des acteurs qui les jouent, et la stupide patience du public qui les écoute. Si je jette les yeux sur les monumens de nos arts, je gémis de penser, qu'en attestant aux siècles à venir la grandeur et la magnificence du prince sous le règne et par les ordres duquel de si grands travaux ont été entrepris, ils déposeront en même tems de la médiocrité présomptueuse et du mauvais goût de nos artistes. Tranchons le mot, il n'y a plus d'artistes ; tout est artisan, depuis le mathématicien qui prétend que la toise du menuisier doit remplacer les plus sublimes formules de

Keppler ou de Newton, jusqu'à ce journaliste qui n'a d'opinion qu'après avoir consulté le registre de ses abonnés. Le domaine des sciences et des lettres est envahi par une nuée d'agioteurs rimans, chantans, peignans, chiffrans, qui spéculent tantôt sur un problème d'algèbre, et tantôt sur un couplet de chanson : et l'on se plaint de la critique amère !!!.....

J'ai l'honneur d'être, etc. TH. FL.

Aux Mêmes.

EH! Messieurs, au lieu de vous amuser à critiquer tel ou tel usage innocemment ridicule, tel ou tel abus dont vous oubliez trop souvent de rechercher les avantages, ne devriez-vous pas nous faire justice de cette manie de dénigrement qui semble s'être emparée de tous les cerveaux à-la-fois? Comment se fait-il que parmi vous autres, barbouilleurs de papier à la feuille, il ne s'en trouve pas un qui prenne la tâche honorable de redresser ce travers de l'esprit parisien, et de prouver que l'époque où nous vivons est, je ne dis pas seulement la plus glorieuse, on ne trouverait pas de contradicteur, mais, à tout prendre, la plus remarquable, à ne l'envisager même que sous le rapport des progrès de la civilisation, des lettres et des arts? Cette rage de tout fronder a passé des journaux dans les salons, des salons dans les boutiques, et si les étrangers veulent nous prendre au mot, ils peuvent, à l'exemple du Livonien Kotsbue, nous regarder comme le peuple le plus ignorant, le plus futile, et même le plus triste de l'Europe. Il est de fait, cependant (et c'est cela qu'il faudrait avoir le courage de dire), que la France jouit, au tems où nous vivons, d'un honneur qu'on a pu lui contester à toute autre époque, celui de primer également dans les armes, dans les sciences, dans les arts et dans les lettres: Nous pouvons être, à quelques égards, au-dessous de nous-mêmes, mais nous sommes encore au-dessus des autres. On a beaucoup crié contre quelques philosophes de l'autre siècle, et on leur a prodigué l'épithète de mauvais Français, parce qu'ils reconnaissaient la supériorité de nos voisins en quelques points de leur législation, parce qu'ils faisaient l'éloge de quelques institutions étrangères que nous avons adoptées depuis; mais ces mêmes hommes, ces Montesquieu, ces Voltaire, qui avaient acquis à tant de titres le droit de gourmander leurs concitoyens, sont

eux-mêmes la preuve de cette supériorité qu'ils contestaient quelquefois à leur patrie : leur plume, comme la lance d'Achille, guérit la blessure qu'elle fait. Il n'en est pas ainsi des chefs de nos frondeurs modernes ; quand ils assurent que l'esprit et le goût deviennent chaque jour plus rares, on ne peut les opposer à eux-mêmes ; ils sont bien sûrs de convaincre ceux qui ne lisent que leurs écrits, et c'est malheureusement le plus grand nombre. De grâce, Messieurs, vous en qui j'ai surpris quelquefois des mouvemens de franchise et de justice, prenez en main la défense de votre siècle et de la vérité ! Est-il donc si difficile ou si dangereux de démontrer par les faits, que les sciences n'ont jamais brillé d'un plus grand éclat ; que la France est aujourd'hui la seule patrie des arts, que si les lettres ne comptent qu'un très-petit nombre de ces esprits du premier ordre dont la nature s'est montrée de tout tems avare, elles citent, dans tous les genres, des noms dont elles s'honorent ; que le luxe, ce besoin des grands Etats, n'a jamais été dirigé par un goût plus pur, et appliqué à de plus nobles objets ; enfin que, dans toutes les branches de la civilisation, les progrès sont tels que ne pouvant en nier l'évidence on a pris le parti d'en contester les avantages. Voilà, Messieurs, un emploi vraiment digne de vous ; je ne puis vous répondre que cette manière d'envisager les choses augmente beaucoup le nombre de vos abonnés, mais elle augmentera du moins la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. L. DE ST-EM....

— Si l'on écoutait certains réformateurs, Paris serait bientôt soumis à une règle aussi sévère que l'ordre de la Trappe. Les uns voudraient supprimer les voitures, pour que les gens de pied marchassent plus à leur aise ; les autres voudraient que les chevaux n'allassent qu'au pas ; ceux-ci désireraient qu'on transformât toutes les rues en canaux ; ceux-là se plaignent que les fontaines coulent nuit et jour ; quelques personnes, pour avoir eu probablement le menton rallé par une raquette, se déchaînent contre les joueurs de volant devant les portes, et l'on va même jusqu'à déclarer la guerre à ces troupes de petits baladins, d'escamoteurs qui garnissent les boulevards, depuis le temple de la Gloire jusqu'à l'Arsenal, sous prétexte qu'ils retardent la marche de l'homme affairé, qu'ils favorisent l'adresse de quelques filous et les projets de quelques beautés nocturnes. Mais ces légers inconvéniens peuvent-ils balancer, dans

une ville immense, les avantages de ces spectacles où des milliers d'individus des classes inférieures de la société trouvent à si peu de frais, le soir, un délassement à leurs pénibles travaux? Nous ne dissimulerons pas le plaisir que nous trouvons nous-mêmes à nous glisser dans ces groupes de curieux qui se rassemblent autour de ces opérateurs dont l'un vous offre *une poudre incomparable* pour les dents, l'autre *une pierre à détacher* qui rendrait à sa couleur première le linceul qui enveloppe une momie égyptienne, un troisième, *une pomade* au moyen de laquelle les cheveux croissent à vue d'œil, *le tout pour la bagatelle de deux sols*. Comment passer sans s'arrêter devant ce rival des Beaumé, des Klaproth, établi depuis quelques jours sur le boulevard Poissonnière? C'est avec le simple appareil d'une table, d'une bouteille et de quelques verres, que ce chimiste en plein vent vous démontre les propriétés des acides, et qu'au moyen d'une dissolution de tournesol et d'un peu de vinaigre, il tire de la même fiole une liqueur qui prend successivement la couleur du vin, de la bierre, du cidre et de l'eau-de-vie. A quelques pas de là voyez ces deux petites filles qui se sont fait un moyen d'existence de la facilité qu'elles ont acquise de *tourner* une heure sur elles-mêmes avec une incroyable vitesse. Plus loin, c'est une famille entière, depuis le grand-père jusqu'à l'enfant à peine sorti du berceau, qui exécute sur un vieux tapis de Bergame des tours de souplesse, dont on s'amuse en frémissant. Joignez à ces baladins l'orgue de Barbarie qui joue la romance du *Jardinier fleuriste*; le physicien qui démontre les propriétés de la bouteille de Leyde; le grimacier qui chante *la Bourbonnaise*; les temples de *Pestum* en bouchon de liége; le vaisseau *le Majestueux* en verre de couleur; les parades, les marionnettes, le mouvement de quatre théâtres et de 108 cafés éclairés comme des salles de bal, on aura l'idée du spectacle que présentent les boulevards, et l'on ne sera pas de l'avis des humoristes qui proposent d'en bannir tant d'objets divers qui en font le charme, dans la vue d'en faire une promenade aussi majestueuse et aussi gaie que la grande allée du Luxembourg.

— La diversité que l'on observe à Paris dans les mœurs et dans les habitudes des différentes classes de la société, est plus remarquable dans leurs occupations que dans leurs plaisirs : les plus brillantes soirées de la cour ne diffèrent de celles de la Chaussée-d'Antin, que par un plus grand développement de luxe et de magnificence; ces dernières

sont imitées avec moins d'éclat par les petits bourgeois, qui sont eux-mêmes singés par les artisans. Nous connaissons cependant, à Paris, une société particulière qui diffère de toutes les autres *du blanc au noir*, attendu qu'elle se compose exclusivement de tous les nègres de la capitale qui se rassemblent le dimanche dans une maison du faubourg Poissonnière. Là cette variété de l'espèce humaine (qui ne vaut pas mieux que les autres, quoi qu'en disent ses amis), rappelle dans ses jeux le souvenir de la terre natale : les danses les plus bizarres, par rapport à nous, s'exécutent au son du galoubet et du tambourin, et l'on fait cercle pour voir danser la *Tchika*, comme, dans nos sallons, pour voir danser la gavotte. Au langage, aux manières, et, s'il est permis de le dire, à l'odeur de cette singulière société, on pourrait se croire à la côte de Guinée ou aux Antilles, si le local, l'ameublement, et la maîtresse du logis ne vous faisaient souvenir que vous êtes chez une blanchisseuse de la rue Coquenard. Après s'être bien regalés de maïs, de patates et de rhum, les danseurs et les danseuses retournent chez leurs maîtres, sans avoir à craindre le fouet du commandeur.

— Pour être d'institution très-nouvelle, les *Cabinets littéraires* n'en sont pas moins des établissemens très-utiles. C'est là que les politiques de café vont puiser leurs connaissances en administration, en tactique et en finances; c'est là que se fabriquent ces monceaux de compilation qui passent si rapidement de la presse chez l'épicier; enfin c'est là qu'une foule d'habitués viennent pour trente centimes se mettre au courant des nouvelles du jour, qu'ils donnent ensuite, dans leur société particulière, pour le produit de leur correspondance. L'un de ces cabinets littéraires, le plus ancien du Palais-Royal, peut être regardé comme la chancellerie de l'ordre des *Gobe-Mouches* (imitation de l'ancienne calotte). Les brevets sont expédiés de cette résidence, et M. de S^t^ M... y tient les grands conseils de l'ordre dont il est président. De tous les établissemens de ce genre, le plus remarquable à tous égards est celui de la rue de Grammont; le propriétaire, M. de Laage, n'a épargné ni soins, ni dépense, pour en assurer le succès, et cependant les lustres les plus brillans, les lampes antiques y brûlent dans la solitude. A Paris, quand on a bien fait, on n'a encore rien fait; il faut se mettre en vogue.

Evénemens, anecdotes. — Plusieurs de nos artistes qui

avaient exporté leurs talens sur les bords de la Newa, sont rentrés ou se préparent à rentrer dans leur patrie. Nous avons vu successivement revenir le jeune et brillant compositeur Boyeldieu, le célèbre violon Rode, et Mlle Bourgoing. On annonce l'arrivée prochaine de Mlle George, et Florence lui-même est de retour. Tout Paris se rappelle encore le succès qu'il obtint, pendant plus de trente ans, dans le récit de *Théramène*; succès tel que son portrait gravé à cette époque portait, pour devise, ce vers où cet acteur était sublime :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Après avoir fait le succès de *Misanthropie* et la réputation de Mlle L..., Florence était allé en Russie former des sujets et des répertoires; il est revenu, dit-on, très-satisfait de son voyage, et il se prépare à publier ses Mémoires; on ne pense pas qu'ils soient adoptés pour l'instruction publique.

— Un de nos abonnés nous a prié de faire mention dans notre Chronique, d'une anecdote dont la morale n'apprendra pourtant rien à personne. La veuve d'un artiste estimable n'eut pas plutôt perdu son mari qu'elle se souvint, en soupirant, d'un jeune homme qui l'avait quittée pour aller achever ses études à Upsal; elle lui écrivit « de » revenir, sans délai, prendre possession d'un cœur qu'elle » pouvait maintenant lui offrir tout entier : quinze jours lui » suffiront pour franchir l'espace qui les sépare, etc. » Le Candide étudiant se hâte de quitter la Suède; il prend la poste, court jour et nuit; mais sa voiture se brise deux fois en route, il n'arrive que le 20e jour auprès de l'objet adoré; qu'on juge de son étonnement en apprenant que la veille on lui avait donné un rival. Il voulut se fâcher; mais enfin que n'arrivait-il dans le délai qu'on lui avait prescrit? Il eut beau montrer sa lettre; on lui fit observer qu'elle était à jour fixe, et que cette espèce d'engagement n'avait pas droit aux dix jours de grace.

Arts et Monumens. — On commence à creuser les fondemens de l'église Saint-Napoléon, qui doit faire face au pavillon de l'Infante et terminer la nouvelle gallerie du Louvre.

— Les préparatifs des fêtes du baptême se poursuivent avec la plus grande activité. Les travaux de Notre-Dame ont été réglés par le grand-maître des cérémonies et le car-

dinal-archevêque : la direction en est confiée à M. Fontaine.

Les Tuileries seront illuminées avec plus d'éclat, s'il est possible, qu'elles ne l'ont été aux fêtes du mariage. Les marches qui conduisent du jardin au château sont replacées à neuf. Les treillages de bois qui dessinaient les compartimens du parterre disparaissent chaque jour, et sont remplacés par des grilles en fer plus analogues à la magnificence du lieu. La terrasse du bord de l'eau, à laquelle le public a déjà donné le nom de *terrasse du roi de Rome*, est embellie de nouvelles plantations et de rampes en fer dans toute sa longueur. Les statues de bronze ont été nétoyées et vernies.

— On ne voit pas, sans une espèce d'horreur, à la porte de tous les marchands d'estampes, le portrait de Madelaine Albert, cette exécrable parricide, dont le forfait inoui n'a point d'exemple dans les annales criminelles. On conçoit difficilement que le burin d'un artiste se prête à reproduire les traits d'un monstre qui ne doit figurer que dans la gallerie du bourreau.

NOUVELLES LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES. — S'il est vrai que le bonheur puisse être l'objet d'une étude, l'*Essai sur l'Art d'être heureux*, par M. Droz, ne peut manquer de devenir un ouvrage classique; mais en attendant qu'on y cherche des préceptes, on y trouve du plaisir et de l'instruction.

— Dans cette dernière quinzaine, la librairie française n'a offert que des nouveautés sans intérêt (nous en exceptons *la 75e livraison de l'Encyclopédie méthodique.*)

Au nombre des ouvrages étrangers qui s'annoncent avec le plus d'importance, nous citerons un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre* sur le plan de celui du président Hénault, par M. Bertrand de Molleville, et une nouvelle édition de l'excellent *Dictionnaire de Johnson*.

NOUVELLES DES THÉATRES. — L'art dramatique fait partie de notre gloire nationale; chez aucun peuple, à aucune époque, il n'est arrivé au degré de perfection où on l'a vu en France, où il se soutient encore aujourd'hui; c'est pourtant le plus sérieusement du monde, que nous avons entendu un amateur de la nouvelle espèce, proposer en plein foyer, un projet qui aurait pour but, à ce qu'il assure, de se conformer au goût actuel du public en transportant le *mélodrame* au théâtre Français, les *Variétés* à

Feydeau, et l'*Opera seria* à l'Académie impériale de musique.

— M. Rey, frère du chef d'orchestre de l'Opéra, mort l'année dernière, et attaché lui-même à l'orchestre de ce théâtre, se croyant attaqué de la maladie à laquelle a succombé son frère après de longues souffrances, s'est tué pour se débarrasser de ses inquiétudes. Il s'était acquis l'estime et l'affection de ses camarades, et il emporte leurs regrets.

— Un de ces musards qui ne vont pas souvent au spectacle, mais qui en lisent régulièrement les affiches, paraissait dernièrement très-scandalisé de lire sur l'affiche de l'Académie impériale de Musique, l'annonce du ballet de PERCÉE *et Andromède*; il assurait que c'était la troisième fois qu'il fesait la même remarque.

— On annonce comme très-prochaine la représentation *du Poëte et du Musicien* à l'Opéra Comique; cet ouvrage posthume de Dalayrac sera précédé d'un prologue en vers, au mérite duquel les circonstances doivent nécessairement ajouter beaucoup d'intérêt.

— L'*Odéon* prend le bon parti d'en revenir à ses anciens acteurs, à ses anciens auteurs et à son ancien répertoire. Clozel a été accueilli du public avec une extrême bienveillance, dans les différentes pièces où il a déjà reparu.

On répète, à ce théâtre, une pièce en cinq actes, intitulée *la Vieille Tante*, dont on espère beaucoup.

— Le *Vaudeville* va jouer la *Petite Gouvernante*, sujet tiré des contes de M. Bouilly à sa fille.

Les *Variétés* s'occupent d'un Vaudeville *historique*; il s'agit de Jacques Callot refusant au cardinal de Richelieu de peindre le siége de Nanci.

MODES. — On ne s'était pas encore fait une idée juste de la quantité de nuances vertes que la teinture pouvait fournir, et que la mode vient de mettre au jour : on peut remarquer dans les promenades trois cents habits verts, dont chacun a sa nuance distincte. La forme de ces habits est courte, la taille longue, les manches ont une ampleur démesurée; les gilets de mousselinette, de turkine, de basin et de piqué à raies rouges et violettes, bleues et lilas, oranges et jaunes sont de mise, mais en négligé seulement; le gilet de piqué blanc, d'une finesse extrême, est indispensable le soir. Avec le pantalon de nanquin les bas de coton écru de même couleur sont de très-bon goût, mais

le pantalon de coutil exige des bas du plus beau blanc et de la plus grande finesse.

Les dentelles sont la garniture obligée des robes courtes de perkale ou de mousseline. Une femme de bon ton doit ressembler le matin à une élégante grisette ; une calèche en batiste écrue, une robe d'indienne à mille raies, un petit fichu écossais croisé sur la poitrine, et des brodequins de chamois, sont les parties les plus importantes de ce négligé. Le soir le luxe reprend son empire ; les schals, les parures ou pierres de couleur, ou en corail, doivent reparaître ; les capottes, ornées des plus belles fleurs, remplacent les modestes calèches, et les robes de mousseline brodées prennent la place des robes d'indienne et de perkale.

Nous allions oublier de dire que les redingotes de levantine, de couleur tendre, ont fait disparaître les kalicots.

Y.

Athénée de Paris. — On a rendu compte dans ce journal des deux premières leçons du cours d'éloquence française que fait M. Victorin-Fabre à l'Athénée de Paris (1). On disait avec raison en parlant de la seconde, qu'elle avait *obtenu le même succès que la première, c'est-à-dire le plus complet et en même tems le plus unanime.* Il en a été de même de six discours prononcés depuis *par le jeune et savant professeur, ils ont été accueillis avec les témoignages d'une satisfaction universelle.* Cette satisfaction s'est en effet manifestée, dans les séances du cours de M. Fabre, d'une manière qui n'est plus ordinaire ; elle y a eu, pour ainsi dire, un cachet particulier. Dans toutes les séances littéraires auxquelles j'assiste, je n'entends jamais applaudir que des traits détachés et fugitifs ; il est rare qu'on sente le mérite d'un style clair, élevé, harmonieux, qu'on sache saisir et apprécier un plan bien conçu et largement dessiné, qu'on suive avec intérêt le développement d'une grande pensée : il me semble que M. Fabre a eu cet avantage dans les applaudissemens qu'il a reçus, et il le doit sans doute au genre de son talent ; c'est en général à la fin des parties principales de son discours, et sur-tout à la fin des séances, que se manifeste le plus vivement la satisfaction publique.

---

(1) Voir les numéros du 9 et du 23 février.

Après la séance où M. Fabre a exposé le plan de son cours, et celle où il a donné une véritable théorie de l'art d'écrire, quoiqu'il n'eût modestement annoncé que des définitions, il a tracé le tableau comparatif de l'éloquence des anciens et de celle des modernes. Je vais tâcher de donner au moins une idée de l'ensemble de cette riche partie d'un grand ouvrage.

M. Fabre a d'abord cherché ce qui, dans les formes du gouvernement, dans les usages, dans les mœurs publiques, dans l'état des arts et de la civilisation, a successivement influé sur l'éloquence tant chez les peuples anciens que chez les modernes. Il a observé quels furent, chez les uns comme chez les autres, dans les principales époques de l'histoire, des lettres et de l'esprit humain, les formes, la marche, les moyens, le but et les résultats de l'éloquence et de l'art oratoire. Il a traité chacune de ces divisions avec la plénitude d'idées et la profondeur que demandent des objets si graves. Ensuite il a fait connaître plus particulièrement les diverses carrières ouvertes aux orateurs des peuples anciens, la forme des assemblées délibérantes, celle des tribunaux. Enfin voulant offrir une image complète et animée de l'orateur antique, il l'a fait *voir en action* : il l'a conduit successivement dans le sénat, dans la place publique, devant les tribunaux de l'antiquité; alors, analysant les discours les plus sublimes de Démosthènes et de Cicéron, qu'il a choisis pour exemple, il a replacé en quelque sorte ces illustres orateurs sur la tribune du haut de laquelle ils parlaient, au sein de l'assemblée qui les écoutait, au milieu des circonstances politiques qui influaient sur leur auditoire et sur eux-mêmes; il a fait sentir ainsi l'objet que devait avoir telle ou telle partie de leurs discours, l'effet qu'elle devait produire, celui qu'elle produisit réellement. Il faut convenir que cette manière d'analyser les orateurs n'est pas seulement la plus ingénieuse et la plus brillante, mais qu'elle est aussi la plus profonde et la plus instructive: cette forme de composition appartient en quelque sorte à M. Victorin-Fabre; on sait avec quel succès il en avait fait usage dans un morceau célèbre de son *Eloge de Corneille*. Il suffira donc de dire qu'il ne l'a pas employée moins heureusement dans son cours, et sur-tout, à mon avis, dans l'analyse qu'il a faite des deux oraisons de Cicéron contre la loi agraire proposée par Rullus.

Le professeur a conclu de cette comparaison de l'art oratoire, tel qu'il fut chez les anciens, avec ce qu'il a été et ce

qu'il est encore chez les modernes, que les efforts et les moyens de l'éloquence ont dû changer avec son but et sa destinée; ainsi la théorie des rhéteurs de l'antiquité ne saurait être pour nous d'une application rigoureuse : il a exposé et discuté cette théorie, et (ce qui n'est pas la partie la moins utile de son cours) il a démontré jusqu'à l'évidence que la rhétorique des anciens, leurs distinctions, leurs subdivisions, déjà trop systématiques peut-être à l'égard des anciens eux-mêmes, seraient aujourd'hui pour nous presque toujours abusives; que les critiques modernes qui tous les ont reproduites, à-peu-près sans examen, offrent eux-mêmes plus d'une preuve de ces abus, et qu'enfin, lorsqu'on veut établir sur des bases durables la théorie des beaux-arts, l'on ne saurait apporter trop d'attention à ne chercher que dans la nature des choses les règles générales de la composition, et à tâcher d'adapter toutes les règles particulières au caractère, aux usages du peuple pour lequel on écrit, et en général à toutes les convenances locales.

C'est en suivant lui-même ce précepte sage et fécond que M. Victorin-Fabre a passé ensuite à la comparaison de l'éloquence historique des anciens et des modernes. Il a traité cette partie de son cours avec d'autres formes et avec moins d'étendue que la précédente, mais non pas avec moins de raison et d'intérêt. Il a reconnu d'abord l'influence de l'art oratoire et de la poésie dans les grands ouvrages des historiens de l'antiquité, dans l'ordonnance de leurs compositions, dans les formes souvent épiques de leurs récits, dans leurs portraits, dans leurs harangues, etc. Il a justifié ces historiens de la plupart des reproches que leur ont fait les critiques modernes, et en particulier Voltaire, qui paraît au professeur les avoir condamnés quelquefois d'après les mêmes principes sur lesquels il jugerait les nôtres, sans avoir égard à la différence extrême des mœurs et des institutions sociales. Il a fait voir de quelle manière les historiens modernes ont imité long-tems les historiens anciens, soit en Italie, soit en France. Il a exposé ensuite le nouveau système historique dont on peut regarder l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* comme le véritable inventeur; il a montré comment ce système a été consacré depuis en Angleterre par les ouvrages de Robertson, de Hume, et de quelques autres historiens de ce mérite. Enfin, après avoir prouvé que les circonstances politiques, l'état de la civi-

lisation, et toutes les autres causes morales avaient tour-à-tour fait adopter et avaient justifié ces deux manières si opposées d'écrire l'histoire, M. Fabre a examiné dans quelles circonstances et dans quels sujets l'un de ces deux systèmes devait encore aujourd'hui obtenir la préférence, et pouvait le mieux conduire au but que se propose, soit l'histoire en général, soit en particulier l'historien. Du reste, quoique le professeur ait tenu avec équité la balance, il n'était pas difficile de s'apercevoir de quel côté l'entraînaient ses affections personnelles. Il a témoigné, par exemple, pour Tite-Live et sur-tout pour Tacite, une admiration qu'il n'accorde pas sans restriction aux historiens modernes qu'il a le plus libéralement loués.

La comparaison de l'éloquence philosophique des anciens avec celle des modernes, a été faite d'après le même plan, et avec la même étendue de connaissances et de raison. Quant à l'éloquence en vers, il avait annoncé précédemment qu'il n'en parlerait pas dans cette partie de son cours, parce qu'elle est dans nos grands poëtes ce qu'elle était dans ceux de l'antiquité, à quelque différence près dont il faut chercher la cause dans la différence même des mœurs, comme M. Fabre aura occasion de le faire par la suite.

L'analyse que nous venons de donner de ses dernières séances est fort incomplète, mais du moins tout ce qu'elle contient est exact; si elle ne ressemble pas du tout au compte que d'autres critiques ont rendu de ces mêmes séances, ce n'est assurément pas notre faute ni celle de M. Victorin-Fabre. Poursuivi avec un acharnement dont on trouve la cause et l'explication dans sa jeunesse, ses talens et ses succès, M. Fabre n'a rompu, dans aucune occasion, la noble loi qu'il s'est faite du silence. Cette conduite est très-sage, elle est la seule digne du véritable caractère de l'homme de lettres. M. Fabre aurait cependant une manière de confondre les censeurs qui lui prêtent si fréquemment leurs pensées et leur style, sans démentir la noblesse de son caractère. Il a toujours montré le dessein de ne pas faire seulement un cours, mais un ouvrage destiné à devenir public. Lorsqu'il fera paraître les premières parties de son travail, je l'engage à mettre en note, à la suite de chacun de ses discours, le compte qu'en a rendu tel ou tel critique, sans ajouter aucune réflexion, et en laissant aux lecteurs le soin d'examiner les pièces du procès et de porter la sentence.

Nous ne féliciterons pas M. Victorin-Fabre sur des vues

grandes et neuves qu'on aurait beaucoup mieux saisies, si nous avions pu donner plus d'étendue à l'exposé de ses leçons ; nous ne le féliciterons pas sur son style, quoiqu'il nous ait paru digne de l'auteur des éloges de Corneille et de La Bruyère ; mais nous finirons en le félicitant sur les sentimens nobles et généreux dont il anime tous les sujets qu'il traite, sur le sens exquis qu'il déploye dans toutes les parties de son cours, et sur le ton de modestie avec lequel il s'exprime lors même qu'il a le plus évidemment raison. Loin qu'il laisse percer jamais la prétention de régenter personne, ce ne sont point les formes du professeur qu'il prend dans les discussions, mais celles de l'homme du monde. *Il me semble, je doute, j'ignore*, telles sont les expressions qui viennent le plus naturellement et le plus souvent sur ses lèvres. Il est impossible de parler de soi-même avec plus de simplicité, et des autres avec plus d'égards. ROLLE, *Bibliothécaire de la Ville.*

NOUS devons à nos lecteurs l'explication de l'espèce d'énigme en prose que contient notre dernier numéro, sous le titre de *Tableaux peints par un grand maître.*

Tous ces tableaux se trouvent réunis dans un seul chant du *Poëme de l'Imagination*, qui, comme on sait, a huit chants. L'auteur de l'article y suit, page pour page, tous les tableaux qui forment le III^e chant de ce poëme. L'assemblage en pourra paraître très-singulier.

Nous espérons que M. Delille ne sera point choqué de cet article, qui, s'il fait apercevoir un vice dans son beau poëme, démontre encore mieux l'étonnante fécondité du *prince de nos poëtes modernes.*

POLITIQUE.

SUIVANT les dernières lettres de Constantinople, le capitan-pacha se disposait à entrer dans la mer Noire avec une flotte telle que la Porte n'en a point eu depuis un siècle. Elle sera de 40 bâtimens, tant vaisseaux de ligne que frégates et corvettes, sans compter 30 chaloupes canonnières, qui ont été la plupart construites et équipées pendant l'hiver à Constantinople. Les mesures rigoureuses prises depuis quelque tems par le Grand-Seigneur contre les janissaires de Constantinople, ont excité au plus haut point le mécontentement de cette milice turbulente. Ils accusent les ministres ottomans de renouveler les projets de Mustapha-Baraictar, relativement à la destruction des janissaires et à l'établissement de la tactique européenne en Turquie. Il est vrai que Halali-Pacha a remis récemment au Grand-Seigneur un plan de réforme à cet égard, et que tout le monde désire voir réprimer la licence et l'insubordination d'un corps qui menace tous les jours la capitale de quelques nouveaux dangers.

Les lettres de Belgrade parlent de la continuation des négociations de paix entre les Russes et les Turcs. Néanmoins l'armistice devait expirer le 30 avril. On apprend aussi de Belgrade que le général en chef comte de Kamenski est presque rétabli tout-à-fait de sa maladie. Son souverain lui a écrit une lettre très-flatteuse.

A ces détails il faut ajouter ce qui suit, écrit de Bucharest le 27 avril.

« On va former dans les environs de Sinterschty, à quelques milles d'ici, sur la route de Giurgevo, un camp dans lequel on rassemblera les troupes qui reviennent de Silistrie et de Nicopolis, ainsi que les différens détachemens qui sont dispersés çà et là. Plusieurs officiers de l'état-major ont déjà reçu l'ordre d'examiner les environs et de poser le camp, qui sera commandé par le lieutenant-général de Langeron; le quartier-général du général Kutusow, commandant en chef, restera à Bucharest. On a en même tems ordonné de travailler sans relâche à remettre en état le pont de pontons au-dessus de Giurgevo, de Slobosia à

Rudschuck, et de rétablir le plus promptement possible la communication avec cette forteresse.

» On attend ici le général Sass, qui est destiné à commander une division de cavalerie. La division qui a été jusqu'ici sous ses ordres aura une nouvelle organisation. »

Les Anglais attendus dans la Baltique y trouveront toutes les côtes en état de défense, tous les ports fermés, et sur toute l'étendue des lignes devant lesquelles ils seraient en croisière, des forces considérables prêtés à les bien recevoir. Un capitaine suédois parti le 7 mai de Gothenbourg, et arrivé le 8 à Elseneur, a rapporté qu'un convoi anglais, de 150 bâtimens, escorté par neuf vaisseaux de ligne, quelques frégates et cutters, avait appareillé le même jour se dirigeant vers le Belt, mais que le calme survenu l'avait forcé d'aller mouiller de nouveau devant l'Odden. Cependant, malgré le tems le plus favorable, aucun bâtiment ennemi n'avait encore paru le 8 dans le Belt.

Dans ces circonstances, le gouverneur suédois de la Poméranie, M. le comte d'Essen, a publié l'ordre suivant :

« D'après les nouvelles que l'on a reçues, une flotte anglaise doit paraître incessamment dans la Baltique : comme il est à présumer qu'elle tentera par tous les moyens possibles d'introduire des denrées coloniales et des marchandises de fabrique anglaise dans cette province et dans les autres pays situés sur la Baltique, la régence suédoise, d'après les ordres réitérés qu'elle a reçus à cet égard, se trouve dans le cas d'avertir les habitans de ce pays qu'ils aient à s'abstenir de toute espèce de commerce prohibé desdites marchandises, de leur rappeler les défenses sévères qui ont été portées l'année dernière contre ce commerce, et de les prévenir que les autorités emploieront non-seulement la surveillance la plus exacte pour empêcher toute infraction desdites ordonnances, mais qu'elles infligeront avec la plus grande rigueur à tous les contrevenans, sans distinction, les peines portées par ces ordonnances.

» Stralsund, le 29 avril 1811. »

Les troupes qui étaient attendues de l'intérieur de la Prusse pour renforcer le cordon des troupes sur la côte sont arrivées à leur destination. Tous les endroits accessibles sont mis à l'abri de toute tentative ; les batteries élevées sur la côte sont garnies de retranchemens. La garnison de Colbert n'étant pas suffisante pour l'étendue

de terrain qu'elle aurait à défendre en cas d'attaque, les habitans de la ville se sont volontairement offerts pour faire le service intérieur de la place, et rendre la garnison entiérement disponible au-dehors. Sur toute la chaîne des côtes, des grils à boulets rouges sont disposés, et attendent les embarcations anglaises. Les Danois sont également en mesure; déjà leurs bâtimens légers ont eu quelques engagemens sur la côte de Norwège. Le nombre des jugemens prononcés par le tribunal des prises s'élève maintenant à 316.

Le gouvernement prussien continue de lever à Berlin et dans les provinces l'impôt sur l'industrie et sur le luxe avec beaucoup de sévérité et de régularité. Les contribuables satisfont aux ordonnances avec empressement. Les charges sont égales et produisent beaucoup plus qu'on ne l'espérait; derniérement encore on a brûlé à Memel pour 300,000 écus, et à Cocsolin pour 150,000 écus de marchandises anglaises. A Pétersbourg, le bureau de liquidation établi au commencement de la guerre pour employer les propriétés saisies sur les Anglais au paiement des demandes légales que les sujets russes pourraient avoir en Angleterre, vient de recevoir l'ordre d'acquitter ces demandes. Ainsi, voilà les expéditions anglaises si dispendieuses et si imposantes qui tournent uniquement au profit des créanciers des Anglais; assurément les expéditionnaires n'avaient pas imaginé un tel moyen de payer leurs dettes.

Dans le même moment, la Suède a mis à exécution le décret rendu par les Etats dans la dernière session : ce décret porte qu'en cas de guerre l'armée de terre serait augmentée de 50 mille hommes. Le gouvernement considérant que ce cas est arrivé, vient d'ordonner une levée provisoire de 15,000 hommes, qui ne seront cependant appelés hors de leurs foyers, que dans le cas où les tentatives de l'ennemi le rendraient nécessaire. S. M. suédoise est toujours indisposée, mais il n'y a rien de dangereux.

A Vienne le cours qui, comme à Berlin, éprouvait une baisse progressive, s'est relevé de 12 pour 100 à la nouvelle d'une disposition du gouvernement qui met en vente plusieurs domaines ecclésiastiques très-considérables. La vente doit s'en faire par la commission d'amortissement, et en billets d'amortissement. LL. MM. sont revenues en bonne santé de leur voyage au château de Laxembourg.

La cour de Saxe est réunie à Pilnitz où elle doit passer, comme de coutume, la belle saison.

L'emprunt, la situation de la banque, les affaires d'Amérique, la situation de l'intérieur, occupent toute l'attention du gouvernement anglais; le mal est pressant; la conduite des Américains va l'aggraver encore; les Anglais savent que M. Warden, ancien consul-général et commissaire des prises auprès du gouvernement français, est nommé de nouveau à cette place importante, et qu'il est en route pour Paris. Le départ de M. Forster pour l'Amérique a été en conséquence très-précipité; un autre motif de ce départ est la nouvelle que l'on a reçue que dans tous les ports de l'Amérique il régnait la plus grande activité, qu'on y armait des corsaires sans nombre, pavillon français; on ajoute, dans une lettre de Charlestown, qu'une escadre étrangère de six vaisseaux de ligne et plusieurs frégates a été vue au vent de Sainte-Croix. M. Pinkeney, ministre des Etats-Unis, s'est embarqué le 6 pour l'Amérique avec toute sa famille. M. Forster est parti presqu'en même tems sur *la Minerve*. Il y a une loi, dit *le Star*, entre ce pays et les Etats-Unis, et il est bien à craindre qu'aucune négociation ne puisse réussir, que le voyage de M. Forster ne soit inutile, et que le mal n'ait un accroissement incalculable.

Voici actuellement pour les affaires de finances :

« Le bill de distillation, dit l'*Alfred*, pour établir égalité de droits sur le sucre et les grains employés dans la distillation, a été rejeté à la seconde lecture, à la majorité de vingt voix, dans la chambre des pairs. M. Perceval se promettait de tirer grand parti de ce bill pour l'amélioration des finances. Il comptait aussi trouver 800,000 liv. st. dans un impôt qu'il se proposait d'asseoir sur la faïence et la porcelaine; on lui a fait voir qu'avec cette somme on pourrait acquérir tous les établissemens de ce genre, et il lui a fallu renoncer à ses espérances.

» Quant à la banque, plusieurs séances du parlement ont été consacrées à la discussion du rapport du comité de Bullion : M. Horner, le rapporteur, a essayé de prouver, par les faits, que la hausse progressive de l'argent provenait de la surabondance des billets de banque en émission, et que la dépréciation de ces billets était réelle, puisqu'il s'était établi une variation dans le prix des denrées selon qu'il avait lieu en billets ou en monnaie métallique, et finalement que le mauvais état du change avec toutes les places

en fournissait la plus forte démonstration ; il ne trouve d'autre remède à cet état de choses, que de porter un acte qui ne rende légaux que les paiemens en matières d'or et d'argent, au denier de fin établi par les lois.

» M. Rose a nié qu'il se soit établi une échelle de prix relative à la diversité des paiemens en métal ou en papier. Il est convenu que les grandes importations de grains ont dû faire sortir beaucoup d'or, et causer une forte impression aux changes ; mais il fallait choisir entre une baisse des changes ou une disette de grains. L'orateur avait été un des conseillers pour l'importation des grains ; autrement le pain de quatre livres serait monté à 3 francs (2 s. 6 d.). Il était donc prêt à prendre sur sa tête une grande portion de la responsabilité de cette mesure. Il n'est point surpris de la détérioration des changes, lorsque l'Etat fait à l'extérieur une dépense annuelle de 24,000,000 liv. st., lorsque partie de nos exportations rentre dans nos ports faute d'avoir trouvé ailleurs un débouché, et lorsque les entraves innombrables mises à notre commerce l'obligent à faire les plus longs détours dans ses négociations. Toutes ces causes doivent attirer au-dehors tout l'or du pays ; mais il ne faut pas avancer que l'or soit haussé de valeur à l'égal de toutes les denrées : tout est doublé, et l'or est resté au même taux. Les mesures gigantesques qui sont dirigées contre ce pays ont pour but d'anéantir jusqu'au dernier germe de résistance. Laissons donc à l'ennemi, a dit M. Rose, l'honneur de tout le mal qui nous est fait, et ne détruisons pas notre propriété par nos propres mesures. L'orateur s'est opposé à la motion de M. Horner.

» Le chancelier de l'échiquier, dans la séance suivante, a parlé dans le même sens que M. Rose. Sans l'émission constante de billets que fait la banque, a-t-il dit, nous ne serions point en état de tenir tête à la France ; et si *la balance du commerce* était rétablie, ce serait aux dépens de notre considération politique. Ce que le comité recommande serait non-seulement dangereux, mais destructeur, et son avis est que si la chambre adoptait les résolutions de M. Horner, elle deviendrait l'instrument volontaire de la ruine du pays. »

Aux aveux de M. Rose on peut joindre quelques renseignemens qui les expliquent et les fortifient ; savoir, que les sommes en numéraire arrivées de la Jamaïque sont beaucoup moins considérables que les négocians anglais ne s'y attendaient, et que chaque jour des bâtimens char-

gés de piastres, pour le compte des négocians français, partent de l'Angleterre pour le Hâvre-de-Grace, après avoir fait leur déclaration à la douane pour cette destination. On conçoit quel doit être enfin le résultat d'une position où l'on paie en numéraire, à son ennemi, les denrées qui sont indispensables, et où l'on ouvre des emprunts pour acquitter les dépenses d'expéditions qui ne trouvent point de débouchés. Aussi le chancelier de l'échiquier, en posant les bases de l'emprunt auquel il est forcé d'avoir recours, dit-il en propres termes : Si l'ennemi lève une fois les obstacles qu'il met à notre commerce sur le continent, nous avons des magasins de denrées qui rétabliront bientôt le change en notre faveur. Voilà un espoir bien rassurant, et le remboursement d'un emprunt assis sur de bien belles espérances.

Quant aux affaires d'Espagne, la justification du général Graham, relativement à l'affaire de Chiclana, son débat avec le général espagnol Lapenna, suffisent pour établir à quel point cette expédition a été mal concertée, mal soutenue, combien les alliés y étaient peu d'accord, et quelle division est la suite de leur défaite. Le *Courier* publie, de son côté, sous la date de Plymouth, le 8 mai, les détails suivans :

« Un bâtiment qui vient d'arriver de Bayonne, et dont nous taisons le nom par des raisons aisées à deviner, a apporté la nouvelle très-importante qu'un grand nombre de troupes françaises avaient été détachées des corps de l'armée française en Espagne, les plus près des Pyrénées, pour aller joindre, comme on le croit, les armées françaises dans le nord de l'Europe ; ce qui prouve évidemment que Napoléon abandonne le projet de subjuguer l'Espagne.

» Un passager sur ce bâtiment nous a dit que la marche des troupes françaises est ordonnée de la manière la plus adroite. Ces troupes arrivent à Bayonne à minuit, y couchent et y font séjour le lendemain pour se reposer et recevoir des habits, des souliers, etc. ; la cavalerie, du fourrage, etc. La nuit suivante elles partent de Bayonne, et à la sortie de la ville se dirigent comme pour retourner en Espagne ; mais sur la route elles font une contre-marche et rentrent en France, en secret, pour aller ensuite joindre leurs compagnons d'armes dans le nord de l'Europe. »

Nous laisserons le lecteur apprécier le degré d'intérêt que méritent des rapports de Bayonne recueillis à Plymouth et répétés par le *Courier* ; nous avons des notions

plus authentiques à consigner sur les affaires de Catalogne, du centre, du midi et du Portugal.

En Catalogne, l'attaque de Campo-Werde contre le corps d'armée qui bloque Figuières, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, a entièrement tourné à sa honte. Il a attaqué avec 11 mille hommes; 4000 Français lui ont tenu tête, l'ont mis en déroute, lui ont tué 3000 hommes, fait 2000 prisonniers, et pris le convoi qu'il destinait aux Miquelets renfermés dans Figuières. Ces Miquelets infestaient seuls la Catalogne; aujourd'hui qu'ils sont renfermés dans la place, la province respire, les honnêtes gens sont délivrés du plus cruel fléau. Campo-Werde n'aura pu rentrer dans Tarragone, il erre entre l'armée de Catalogne qui l'a défait, et celle d'Arragon qui, aux ordres du général Suchet, a dû investir Tarragone.

A l'armée du centre, le général La Houssaie a marché sur le rassemblement des bandes formées à Cuença, et commandées par Saint-Martin. Un bataillon entier a mis bas les armes, 500 hommes du même corps se sont noyés; 600 prisonniers et leurs bagages sont tombés en notre pouvoir.

Au Midi, la tête des renforts destinés pour cette partie, est arrivée à Cordoue. La place de Badajoz est armée et approvisionnée. Le duc de Dalmatie a à Séville une réserve de 20 mille hommes sans avoir touché aux troupes de siége de Cadix, sans compter les renforts ni le cinquième corps aux ordres du général Latour-Maubourg. Le duc de Trévise, dont la santé avait souffert du climat, est arrivé à Madrid.

Le prince d'Essling a adressé au prince de Neufchatel et de Wagram de son quartier-général de Fuentes d'Onnoro, le 7 mai, la relation des affaires qui ont eu lieu entre l'armée de Portugal et celle des Anglais, les 3, 4 et 5 mai. Le 2, l'armée française passa l'Agueda sur le pont de Rodrigo. Les 2^e, 6^e, 8^e, 9^e corps effectuèrent ce mouvement avec beaucoup d'ordre; tous les avant-postes ennemis furent repoussés, et les défilés de Mariatra emportés. L'ennemi avait une ligne de 50 mille hommes à Villa-Fermosa, ayant derrière son front le lit rocailleux de la Coa.

Le 3, les manœuvres de l'armée française la rendirent maîtresse de Fuentes d'Onnoro, après la plus vigoureuse résistance. Le 4, l'ennemi sentant le danger d'une position qui ouvrait un débouché au travers de sa ligne, chercha en vain à reprendre ce village. Le 6^e corps s'y maintint

contre tous les efforts de l'ennemi; mais cet avantage, dans une position environnée, eût coûté trop cher à l'armée, et dans la nuit du 4 au 5, le prince d'Essling se détermina à changer de disposition.

» Le 5, à la pointe du jour, dit-il, l'armée se trouva ainsi placée : les 1^{re} et 2^e divisions du 6^e corps en face de Pozobello, ayant la 2^e division du 8^e en réserve; toute la cavalerie de l'armée réunie sous les ordres du général Montbrun, à la gauche de cette infanterie. Ces corps d'armée avaient ordre de favoriser par de petites attaques le grand mouvement de l'armée, et de manœuvrer de manière à se réunir à elle, à mesure qu'elle gagnerait du terrain sur l'ennemi. Le village de Pezobello et les bois qui le flanquent étaient pleins d'infanterie anglaise; ils furent vigoureusement attaqués par la 1^{re} division du 6^e corps et enlevés à la baïonnette. L'ennemi y perdit beaucoup de morts et de prisonniers. Les trois divisions marchaient en colonnes serrées par échelons sur le village et sur ses flancs. En arrière l'ennemi développait une ligne de 20 escadrons, soutenus par plusieurs bataillons d'infanterie et par 12 pièces de canon. Le général Montbrun manœuvra sur ma gauche de manière à gagner la crête des hauteurs et la droite de l'ennemi : il eut à essuyer plusieurs charges avant d'avoir pu y parvenir. Dès qu'il eut atteint la crête, il chargea en colonnes par régimens la cavalerie ennemie avec le plus grand succès, et une vigueur extraordinaire.

» Le plateau où nous venions de manœuvrer se rétrécissait dans cette partie. Du sommet descendaient deux ravins très-rocailleux et très-difficiles, où se trouvaient les villages de Fuentes d'Onnoro et de Villa-Fermosa. Lord Wellington remplit ces ravins de tirailleurs, garnit les revers de beaucoup d'artillerie, et occupa le sommet par trois grands carrés. Notre cavalerie, parvenue à ce point, tomba vigoureusement sur les carrés et les enfonça tous trois; je pris alors position vis-à-vis la ligne ennemie. Avant que notre infanterie pût arriver, l'ennemi avait eu le tems de couvrir le sommet du plateau de plusieurs lignes d'infanterie anglaise et d'une nombreuse artillerie. Il jeta de nouvelles troupes dans Fuentes d'Onnoro, et en garnit aussi Villa-Fermosa à sa droite. Les divisions Ferey et Clarapède attaquaient vigoureusement Fuentes d'Onnoro et en chassaient plusieurs fois l'ennemi, mais aussitôt qu'elles arrivaient au sommet du village, elles étaient foudroyées par l'artillerie; les Anglais n'ont cessé d'y jeter des renforts

considérables de leurs meilleurs troupes, et de les faire attaquer à travers les rochers qui se trouvaient sur leur flanc droit; ils y ont perdu 500 prisonniers et plus de 800 morts, parmi lesquels beaucoup d'officiers et d'Écossais.

» L'ardeur du soldat était sans pareille.

» L'armée, dans cette journée où tout l'honneur des armes lui est resté, a pris un millier d'hommes à l'ennemi, parmi lesquels se trouvent un lieutenant-colonel et un grand nombre d'officiers, et en a tué ou blessé plus de 2000. Elle a culbuté et battu toute son aile droite et gagné plus d'une lieue de terrain sur lui; il a passé la nuit qui a suivi la bataille à retrancher fortement le sommet du plateau. Il a disposé également des épaulemens dans les ravins et derrière les rochers; enfin, il a barricadé le sommet des villages de Fuentes d'Onnoro et de Villa-Fermosa, appelant ainsi à son secours toutes les ressources de la fortification contre une attaque de vive force.

» Afin de pouvoir profiter des avantages de cette journée, mon intention est de m'approcher d'Almeida. »

Le prince termine par rendre hommage à la bravoure avec laquelle les troupes de toutes armes ont combattu; il cite particuliérement le général Montbrun et les généraux de brigade Fournier, Waltier, Lorcet, Maucune, Vichery; les colonels Ornano, Fririon, Langeron; un aide-de-camp du prince de Neufchâtel, jeune officier très-distingué, M. de Septeuil, a eu une jambe emportée, en chargeant à la tête d'un régiment de dragons; il a souffert l'amputation avec sang-froid et est hors de danger.

LL. MM. II. et RR. sont parties le 22 au matin de Rambouillet, pour aller à Caen et à Cherbourg; elles seront de retour vers la fin du mois.

Le 9, au palais du Luxembourg, S. M. le roi d'Espagne a reçu les princes grands dignitaires, les ministres, les grands-officiers de l'Empire et de la couronne, et des députations de tous les grands corps de l'Etat.

S. M. le roi de Naples est partie de Paris le 21 au soir. Le roi de Westphalie vient d'y arriver. S....

PARIS.

Toutes les fêtes pour le baptême sont remises au 9 juin.

— Le 9 juin le ministre de l'intérieur posera la première

pierre de l'hôpital situé dans l'enclos de Saint-Lazare, et destiné à recevoir 1200 malades.

— M. le baron Corvisart, premier médecin de S. M. l'Empereur, vient d'être nommé membre de la première classe de l'Institut, à la place vacante par le décès de M. Désessartz.

ANNONCES.

Préparation à l'étude de la Mythologie, par Edmond Cordier, éditeur de *l'Abeille française*. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr., franc de port. Chez Courcier, Lamy, Bachelier, libraires, quai des Augustins; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Vie de Saint-Jean de la Croix, premier carme déchaussé, confesseur de Sainte-Thérèse, et son coadjuteur en la réforme, avec trente réflexions tirées de sa vie et de ses maximes, et réduites en forme de méditations. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par N. R. R. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez L. M. Guillaume, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

Histoire du jeu de cartes du grenadier Richard, ou Explication du jeu de cinquante-deux cartes en forme de livre de prières, suivie de l'analyse de l'histoire sacrée et profane de la religion universelle; enrichie de notes curieuses pour l'édification, l'amusement et l'instruction des personnes de l'un et l'autre sexe. Un vol. in-12, fig. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Hadin, éditeur, employé au ministère des finances, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 38; Pitou, libraire, Palais-Royal, n° 197; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le cadre historique de cet ouvrage est un fait que l'auteur a représenté en tête de son livre. Un soldat se trouvant à la messe militaire de son régiment, tire de sa poche un jeu de cartes, sa conduite surprend et scandalise l'assemblée, le militaire est traduit au conseil de guerre; là il explique par ses cartes l'ancien et le nouveau Testament, il analyse l'histoire ancienne, la mythologie, etc.

Abrégé de grammaire française, par M. E. Jacquemard; dédié à M. Fontanes, grand-maître de l'Université. Un vol. in-12, br. en parchemin. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Cet ouvrage a été annoncé à 2 fr. 50 c., mais les dépenses et les

frais qu'il a exigés pour le porter à la perfection que nous osons nous flatter d'avoir obtenue, tant sous le rapport typographique que sous le rapport littéraire, nous ont obligés d'en augmenter le prix.

Le même, in-4°, papier fin, grand raisin : 6 fr., et 8 fr. franc de port.

Nouvelle méthode pour enseigner le français aux demoiselles, ou le Guide des mères qui dirigent elles-mêmes l'éducation de leurs filles. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. 60 c. franc de port. Chez Lenormant, libraire, rue de Seine, n° 8; Théoph. Barrois, quai Voltaire; et chez Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré.

Thiébaut, ou la Naissance d'un comte de Champagne, poëme en quatre chants, sans préface et sans notes, traduit de la langue romance, sur l'original composé en 1250 par Robert de Sorbonne, clerc du diocèse de Reims. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 10.

Essai historique sur la puissance temporelle des papes, traduit de l'italien de Guichardin, édition de Fribourg, in-4°, 1775, (Ier vol., 4e livre). Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. A Paris, chez L'Huillier, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 3 *bis*; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; et à Alençon, chez Bonvoust, libraire.

Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté à S. M. l'Empereur et Roi, en son conseil d'état, le 6 février 1808. Rédigé par M. Cuvier, imprimé par ordre de Sa Majesté. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port.

Le même, in-4°, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Il a été tiré des exemplaires en papier vélin.

Rapport sur les progrès des sciences mathématiques, etc., rédigé par M. Delambre, même format et même prix que celui ci-dessus.

Rapport sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne, rédigé par M. Dacier, même format et même prix.

Ces trois ouvrages se trouvent chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; Déterville, libraire, même rue; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi; et chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Analyse fidèle d'une diatribe de Jean-Gabriel Dentu, se disant éditeur de la Géographie de Pinkerton, contenant des lettres de désa-

veu contre J. G. Dentu, et des témoignages de plusieurs savans illustres, entr'autres de M. Banks, président de la Société royale de Londres; de M. le sénateur comte François de Neufchâteau; de MM. Biot, de Châteaubriand, de Humboldt, Langlès, Mentelle, membres de l'Institut de France, etc., etc.; par M. Malte-Brun. — *Se délivre gratis.* — A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, nº 10; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, nº 8; Bechet, libraire, quai des Augustins, nº 63; Potey, libraire, rue du Bac, nº 46; Fayolle, libraire, rue Saint-Honoré, nº 284; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nº 243; Vente, libraire, boulevard Italien, nº 7; Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, nº 71; Capelle et Renand, libraires, rue Jean-Jacques-Rousseau, nº 6; et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Des associations rurales pour la fabrication du lait, connue en Suisse sous le nom de fruitière; par Charles Lullin de Genève. A Genève, chez J. J. Paschoud, libraire, et à Paris, même maison de commerce, rue des Petits-Augustins, nº 3; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, nº 23.

Vers à Sa Majesté l'Impératrice à l'occasion de sa grossesse; par L. Damin, ancien avocat, sous-chef au ministère de l'intérieur. Prix, 75 c. Chez Desenne, libraire, galerie Delorme, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, nº 243.

Entretiens sur les ouvrages de peintures, sculptures et gravures, exposés au Musée Napoléon en 1810. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 80 c., 2 fr. 25 c. franc de port; et 2 fr. 60 c. pour l'étranger. Chez Gueffier jeune, éditeur, rue Galande, nº 64; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, nº 8; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nº 243; et chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré.

Ordre et Désordre, ou les Deux Amis, par Henri V......n. Deux vol. in-12. Prix, 3 fr. 60 c., et 5 fr. franc de port. A Paris, chez Gl Dufour et compe, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, nº 7; à Amsterdam, même maison de commerce; et à Cassel (Westphalie), chez Tourneisen fils, libraire.

Le Parrain Magnifique, poëme en dix chants, ouvrage posthume de Gresset. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

Le Quadrille des Enfans, avec lequel, par le moyen de 84 figures coloriées, et sans épeler, ils peuvent, à l'âge de quatre ou cinq ans et au-dessous, être mis en état de lire, à l'ouverture de toutes sortes

de livres, en trois ou quatre mois, même plus tôt, selon leurs dispositions; par feu M. Berthaud, *sixième édition*, avec une instruction sur la manière de se servir des 84 fiches et du livre. Un vol. in-8°, 84 figures et 84 fiches. Prix, 15 fr., et 16 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Auteur a joint à cet intéressant ouvrage l'usage des fiches de différentes couleurs, sur lesquelles sont collés d'un côté la figure, de l'autre le son qui y a rapport. Le livre est plus pour le maître, les fiches plus pour l'enfant: elles deviennent entre ses mains des joujoux instructifs qui l'attachent par des images mobiles.

Poëtes du second ordre, précédés d'un choix de vieux poëtes français; édition publiée par M. M**. Douze volumes in-18. Prix, 18 fr. Papier vélin, 36 fr. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

*Tome I^er^*. Marot, Mellin de Saint-Gelais, Saint-Amand, du Bellay, Ronsard, Belleau, Baïf, Passerat, Desportes, Bertaut, Racan, Malherbe, Gombault, Maynard, Théophile, Malleville, Colletet.

Tome II. Voiture, Saint-Pavin Charlevas, Scudery, Adam-Billaut, Benserade, Danchet, Vergier, Chapelle, *pièces de divers auteurs*.

Tome III. Regnier-Desmarais, Sénecé, Lainez, Sanlecque, du Cerceau, Hamilton, Sarrazin, Scarron, Daceilly, Montreuil, Segrais.

Tome IV. Pavillon, Lasablière, Furetière, Lamonnoye, *pièces de divers auteurs*.

Tome V. Mathurin Regnier.

Tomes VI et *VII*. M^me^ et M^lle^ Deshoulières.

Tome VIII. Gresset.

Tome IX. Chaulieu et Lafare.

Tome X. Bernard.

Tome XI et *XII*. Bernis.

Nota. Le succès que vient d'obtenir le *Théâtre du second ordre*, a fait naître l'idée de ce nouveau choix qui lui sert, en quelque sorte, de complément.

On avait déjà imprimé en entier et d'après le procédé stéréotype, plusieurs poëtes du second ordre; ils ne reparaissent point par extraits, mais ils feront néanmoins partie de la collection dont ils forment les tomes V à XII inclusivement. On a rassemblé vers la fin des II^e^ et IV^e^ volumes, les pièces des auteurs qui sont trop peu connus ou dont les morceaux distingués sont en trop petit nombre pour obtenir une classification particulière.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXV. — *Samedi* 1er *Juin* 1811.

DEP. DE LA SEINE. 5 Cen

POÉSIE.

Ode italienne sur la naissance du premier fils de NAPOLÉON LE GRAND, *par M.* ANT. BUTTURA, *traduite en vers français par M.* P. CHAUSSARD.

N. B. Homère dit qu'à la naissance d'Hercule, fils de Jupiter, la malfaisante Até fut chassée du ciel, et vint infecter le séjour des hommes: *Jupiter précipita la malfaisante Até du haut de l'Olympe, et jura qu'elle n'y porterait plus ses pas. Depuis ce tems elle erre au milieu de nous, et fait le malheur de la race humaine.*

(ILIADE, l. 19, traduction de BITAUBÉ.)

On dit dans cette Ode qu'un décret de Jupiter ordonne que la malfaisante Até soit chassée de la terre dans les enfers, à la naissance d'un fils de NAPOLÉON.

L'Até d'Homère correspond à l'idée du *Génie du mal*, adoptée même de nos jours.

NASCENDO IL PRIMO FIGLIO A NAPOLEONE IL GRANDE.

« QUANDO Alcide, mia prole, aperse il ciglio,
» Dal cielo Ate crudel, Diva de' mali,

TRADUCTION.

« LA foudre, au même instant où naquit mon Alcide,
« Précipita des cieux un génie homicide,

» Cadde colpita dal mio sdegno eterno.
» Al nascergli d'un figlio,
» NAPOLEON, mia gloria fra mortali,
» Gitterà l'orrid' Ate a l'imo Averno. »

Tal di Giove il decreto alto lucea
Sovra l'olimpie soglie in note d'oro :
E, per desio del gran momento, interno
Con gaudio s'accoglie
De' magnanimi spirti il nobil coro,
Che fero il mondo di bell' opre adorno.

Presso l'olimpie soglie, adamantino
Di Virtute il palagio ampio risplende,
Che al ciel congiunge le cose create :
Indi il favor divino
Giù cala, e l'uman priego al Nume ascende :
Quì stan de'sommi eroi l'alme beate.

Eran tutti raccolti, e la sonante
Porta de' cieli aperser l'Ore alate,

» Até, l'horrible Até, mère de tous les maux.
» De ton fils, autre Alcide, elle craint la naissance,
» NAPOLÉON ! sous ta puissance
» Até sera plongée aux gouffres infernaux. »

Jupiter a parlé : sur le divin portique
Etincelle en traits d'or le décret prophétique :
La nature attentive a tressailli d'espoir ;
Déjà sont accourus ces mânes magnanimes,
Élite de héros sublimes,
Dont l'honneur fut la loi, la vertu le pouvoir.

La Vertu près du ciel bâtit son temple auguste,
Temple de diamant, asyle ouvert au juste,
Sur les confins du temps et de l'éternité :
La céleste faveur par ce lieu de lumière
Descend, tandis que la prière
Monte, et s'incline aux pieds de la Divinité.

Les héros l'invoquaient : les portes étoilées
S'ébranlent, le ciel brille ; et les Heures ailées

De l'aspettata prole annunziatrici.
Diede il segno il Tonante,
E risposero il tuon cento fiate
Del lieto mondo le città felici.

Giulio e 'l gran Carlo il divo eroe nascente
Scorsero al padre per l'azzurra via
Che dal trono di Giove il suo divide.
Sacro foco lucente,
Che con lor da l'empireo al suol venia,
Purga ogni nebbia, ogni mal seme uccide.

Ate, che già movea, nefanda Diva,
L'invisibil fra noi rapido piede,
Strignendo i cor con velenata mano,
Ritta su l'angla riva,
Suo nido estremo, urlo sì forte diede,
Che rimbombò ne l'ultimo oceano.

Negro le sta sul crin vipereo un nembo;
Bolle il mar, come a sotterranea scossa,

De l'enfant couronné disent l'avénement.
Jupiter fait un signe, et les tonnerres grondent,
Les foudres terrestres répondent,
Et des cités s'élève un applaudissement.

Charlemagne et César de la voûte azurée
S'élancent; dans leurs bras, espérance sacrée,
Repose un jeune dieu, l'amour de l'univers:
Sous leurs pas lumineux la nature est plus belle,
Un feu pur au sein de Cybèle
S'insinue, et détruit tous les germes pervers.

Até, l'horrible Até que portaient les tempêtes,
Qui d'une aile invisible a plané sur nos têtes,
Près d'étendre sur nous son bras ensanglanté,
Aux bords de la Tamise, à son dernier repaire,
Vole, pousse un cri sanguinaire,
Dont au loin a frémi Neptune épouvanté.

Les mers s'enflent: ainsi dans leur gouffre mobile
Sous les feux d'un volcan monte où s'enfonce une île;

Ond' isola talor nasce, o s'affonda.
S'apre d'Averno il grembo,
De l'empia ingoja la rabbiosa possa;
Su l'Erinni fatal chiudesi l'onda.

L'orage enveloppa le monstre et ses complots;
L'Averne en rugissant vient d'appeler sa proie,
Il s'ouvre, et le ciel avec joie
Sur le spectre infernal voit se fermer les flots.

VERS A MADAME DE V...

A peine au sortir de l'enfance,
De la vertu mon cœur fut enchanté.
Par l'amitié, dans mon adolescence,
Je connus la félicité.
Pendant le cours d'une longue existence,
Des arts la céleste puissance
Adoucit les chagrins dont je fus tourmenté.
Je touche au déclin de la vie;
Mon cœur, loin d'en être abattu,
Avec transport, retrouve dans Silvie
Les arts, l'amitié, la vertu.

Par M. M.

ENIGME.

LECTEUR, ma conservation
A fait naître en tout tems diverse opinion.
« Je suis pour l'un une pendule
» Que par soi-même il faut guider;
» Malheur au mortel trop crédule
» Qui la donne à raccommoder!
» On croit qu'Hippocrate calcule,
» Quand il s'agit d'y regarder;
» Mais il l'avance sans scrupule;
» Ne pouvant pas la retarder.
» Je suis, dit l'autre, une pendule
» Qu'en vain soi-même on veut guider:
» Malheur au mortel incrédule

» Qui ne la fait raccommoder !
» Sans doute Hippocrate calcule,
» Quand il s'agit d'y regarder;
» Il la retarde sans scrupule,
» Quoiqu'on s'obstine à l'avancer. »

A quelqu'avis que l'on se range,
Lecteur, il serait bien étrange
Que l'on ne me devinât point :
Devine donc, c'est-là le point.

S.......

LOGOGRIPHE.

Chez le noble, chez le traitant,
Je fais fort bonne contenance,
Et le bourgeois, et le marchand,
Me font parfois la révérence.
On ne m'écrit qu'au féminin,
Israël me fait grise mine,
Mais le vieux captif du Jourdain
Ne se connaît pas en cuisine.

En moi le gourmand parvenu
Trouve ce dont il me déchire,
Et de l'enfant nouveau venu,
Tu vois l'aliment qu'il désire;
Ce que l'on quitte en se levant;
Ce d'où sortit une déesse;
Tu retrouveras en cherchant,
Ce qu'aime à soigner ta maîtresse.

Qu'est-il resté dans tes tonneaux?
Qu'est-ce qu'un honnête homme acquitte?
Où remettras-tu tes ciseaux?
Donne l'opposé du mot *vîte*,
Prends ce qui seconde tes yeux,
Dans une sublime science;
Nomme le souverain des cieux,
Et poursuis avec patience.

Obtiens un mot cher à l'amour,
Nomme le début d'une lettre,

Dis ce qui remplace le jour,
Tu me devineras peut-être ;
Mais crains mon fumet séducteur,
Un jour de jeune, ou de vigile,
Si de ton rigide pasteur
Tu ne veux échauffer la bile.

Par M. R. DUFAU DE MOULIS.

CHARADE.

DES troupeaux et des chiens ennemi meurtrier ;
Terme de blason ; saint qu'on prie ;
Rivière et mot d'astronomie :
Tel fut, tel est, tel sera mon premier.
Jeune arbrisseau qu'en pharmacie,
En médecine, en chirurgie,
Parfois l'art de guérir s'avise d'employer :
Tel fut, tel est, tel sera mon dernier.
Une vieille sottise, une folle chimère,
Un conte absurde, une fable grossière :
Tel fut, tel est, tel sera mon entier.

JOUYNEAU-DESLOGES. (Poitiers.)

Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Rossignol*.
Celui du Logogriphe est *Epine*, où l'on trouve : *Epi* et *Pin*.
Celui de la Charade est *Police*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

La Famille du duc de Popoli, mémoires de M. de Cantelmo son frère ; publiés par lady Mary Hamilton. *Seconde édition.* Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

Depuis long-tems on a fait tant de romans médiocres ou mauvais, que lorsqu'il en paraît un on peut d'avance le ranger dans l'une de ces deux classes, et quoique ce jugement puisse être injuste, ou tout au moins hasardé, il y a, généralement parlant, si peu d'exceptions qu'on est peu tenté de lire un roman, et que le plus souvent la paresse est justifiée par l'expérience. Tel était le préjugé avec lequel nous avons reçu *la Famille de Popoli*, et ce préjugé, car il faut faire toute sa confession, semblait être fortifié par un autre préjugé relatif au nom de l'auteur. Au lieu d'être un avantage, un nom célèbre n'est quelquefois qu'un fardeau très-lourd à porter, surtout quand on se consacre à la même carrière ou à la même profession dans laquelle ce nom a été illustré. Il semble qu'on soit chargé d'une grande responsabilité. C'était sans doute l'opinion du fils de Montesquieu qui ne voulut point, en écrivant, prendre le nom de son père ; et peut-être Louis Racine n'eut rien perdu s'il eût donné cet exemple.

Un des ouvrages les plus originaux et les plus piquans que possède notre langue, est celui du comte Antoine Hamilton, qui publia les mémoires de son beau-frère le chevalier de Grammont. C'était un phénomène inexplicable que de voir un étranger composer, dans notre langue, un livre inimitable puisqu'il est unique en son genre (1). M^{me} Hamilton, veuve d'un des descendans

(1) De tous les livres, dit Voltaire, c'est celui où le fonds le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable. C'est le modèle d'une conversation enjouée. — *Siècle de Louis XIV*.

du comte Antoine, offre un autre phénomène. Elle a publié en Angleterre plusieurs ouvrages estimés. Ils sont remarquables par l'énergie des pensées, l'intérêt des situations et des tableaux gracieux ou terribles, mais toujours fidèles. Parvenue à l'époque de la vie où le repos est un besoin, milady, fixée en France, apprend notre langue; dans l'âge où la paresse est excusable, elle étudie avec toute l'ardeur de la jeunesse, et voulant voir traduits ses ouvrages qui ne l'avaient point encore été, elle se charge elle-même de ce soin, ayant le courage de ce naturaliste (2) qui devint artiste pour représenter une production de la nature qu'il avait décrite. Cette entreprise hardie ne pouvait être justifiée que par le succès. Elle vient de l'être, et voilà ce que je crois pouvoir appeler un phénomène littéraire.

Après avoir fait l'aveu de nos préventions, nous devons prouver combien elles étaient sans fondement; l'analyse impartiale de *la Famille de Popoli*, et les citations de plusieurs passages de ce livre, nous feront sans doute parvenir à ce but.

Comme on aime à connaître l'auteur dont on lit l'ouvrage, il n'est pas inutile de dire qu'une notice placée à la tête de ce roman, nous apprend que lady Mary Hamilton, fille du comte de *Leven*, est née à Edimbourg en 1739, qu'elle habite en France depuis plus de vingt ans, et qu'elle a publié plusieurs productions.

La famille de Popoli est composée de quatre personnages dont les aventures liées ensemble concourent à fixer l'intérêt sur le jeune duc de Popoli, qui seul occupe ensuite la scène. Les mémoires sont écrits par le duc de Cantelmo, son oncle, le plus sage des hommes, qui fait à son neveu le plus grand des sacrifices, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et de plaindre, parce que, dans nos idées, si l'on est heureux en faisant le bonheur des autres, il semble qu'on mérite de l'être encore

(2) Lyonnet mécontent des dessinateurs et des graveurs qui avaient représenté la chenille du saule, apprit successivement à dessiner et à graver, et fit de tels progrès que les artistes désespérèrent d'atteindre au même degré de perfection.

davantage et d'avoir quelque chose de plus que cette satisfaction intérieure.

Le jeune duc de Popoli habite Naples. « On sait, dit » l'historien, que cette ville est, par son climat, par le » tempérament de ses habitans, par toutes les circons- » tances naturelles et par toutes les formes sociales, la » ville du plaisir et de l'amour. Popoli devait se plaire à » la fréquenter : jeune, bien fait, aimable, insinuant, » il était recherché de tout le monde et sur-tout de toutes » les femmes. La légéreté de son caractère, la facilité » de ses mœurs qui le détournaient de tout attachement » sérieux, en faisaient l'homme à la mode. Pris et quitté » tous les jours, il effleurait tous les jours un sentiment » et craignait de l'approfondir. Il comptait ses momens » par ses triomphes ; mais ses triomphes n'étaient pas le » bonheur. Le bonheur à dix-huit ans, c'est quelque » chose que l'on ne comprend pas. On ne le cherche » sérieusement qu'après qu'on est désabusé des illusions » qu'on a prises pour lui.... Il me semble que la nature » avait tellement favorisé le jeune duc, qu'aucun homme » ne se flatterait d'avoir mieux valu ou d'avoir été ca- » pable de mieux valoir à sa place. Il était exalté, vio- » lent, tumultueux : on voyait qu'il pourrait porter un » jour la hardiesse d'opinion jusqu'à l'audace, la liberté » de mœurs jusqu'au désordre, les passions jusqu'au » délire ; mais il était essentiellement sensible et bon. » Continuellement placé entre des fautes et des regrets, » tous ses sentimens lui étaient devenus des supplices, » et il vivait comme l'ange tombé, dans une doulou- » reuse contemplation du céleste repos dont il n'avait » pas su jouir. »

La mère de Popoli veut le marier à une princesse russe, femme hideuse au moral comme au physique, mais ayant une fortune immense. Le duc éprouve une répugnance qui n'était que trop justifiée. Pour secouer le joug odieux que lui imposait la volonté de sa mère, il s'en impose momentanément un plus doux en séduisant une jeune femme d'une des premières familles de Naples ; puis, tourmenté de sa faute dont il ne revoyait l'objet qu'avec impatience et douleur, il se rend en Sicile pour

visiter les biens qu'il possédait dans ce pays. Arrivé dans cette île, il séduit la belle Anzoletta, fille d'un seigneur polonais qui, pour échapper à des persécutions, vivait en Sicile sous un nom étranger. Dorlowski (c'est le nom de ce Polonais) meurt au moment où son roi le rappelant en Pologne, lui rendait l'honneur, son rang et ses biens.

Nous allons nous occuper de ces deux femmes séduites par le jeune duc, et placées toujours dans des circonstances déchirantes, parce que n'ayant avec les héroïnes de roman aucune ressemblance, ce sont deux caractères nouveaux, et que l'auteur, en les traçant, a réellement le mérite de l'invention.

Popoli revient auprès de sa mère, qui touchait à ses derniers momens. Il apprend qu'il allait devenir père, et sa mère exige qu'il épouse Amédea de Modène, qu'il avait séduite; mais elle devine un sacrifice dans l'action de Popoli : elle sentait qu'elle aimait plus que jamais, et croyait savoir qu'elle n'était plus aimée. Hâtons-nous de dire pour n'avoir plus à parler de la princesse russe, qu'elle trouve le moyen de donner à la jeune Amédea un poison lent, et qu'ayant fait épier le duc pendant son séjour en Sicile, elle avait fait enlever Anzoletta pour la conduire au château de Popoli. L'on doit juger de l'effet qu'y produisit cette apparition. Anzoletta se fait ramener en Sicile, d'où elle s'embarque pour retourner en Pologne.

Popoli, bourrelé de remords, époux d'une femme qu'il n'aimait plus, à jamais séparé de celle qu'il adorait, fit l'aveu de ses fautes à son oncle, le duc de Cantelmo. Il arrive, il cherche à le consoler : mais il n'était pas tems encore. « Il y a, remarque-t-il, dans nos douleurs » une certaine époque où la plus simple tentative de » consolation les outrage et les aigrit. Une des premières » marques du respect que les ames compatissantes doi- » vent au malheur, c'est de ne pas chercher à l'atténuer » à ses propres yeux. »

De tous les sentimens qu'on éprouve, l'amour est celui qu'on peut le moins feindre. La duchesse s'apercevant qu'Anzoletta était l'objet des pensées de Popoli, forme

le projet le plus héroïque que peut suggérer une imagination exaltée : mais avant de l'exécuter elle n'épargnait rien pour porter la paix dans l'ame de son mari. « Les » hommes ne connaissent pas cet empressement inquiet, » cette sollicitude délicate qui produit chez les femmes » des soins tendres et continus. L'homme jouit du bon» heur qu'il ressent, et la femme du bonheur qu'elle pro» cure. Toutes les pensées de la duchesse avaient celui » de son mari pour objet. Aussi n'était-il personne qui » n'enviât le sort de ces époux, si fortunés en apparence, » et si à plaindre en réalité : car on est heureux ou mal» heureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, » que les autres ne devinent point, qu'on ne dit jamais, » et que souvent même on ne pourrait dire. »

La duchesse, convaincue que Popoli ne cesserait jamais d'aimer Anzoletta, avait décidé de les réunir l'un à l'autre, se trouvant heureuse de vivre avec eux comme leur sœur et leur amie. Elle communique ce projet au duc de Cantelmo qui tâche en vain de lui en faire sentir les inconvéniens, et lui démontre que les résultats n'en peuvent être ni avantageux à la morale publique, ni favorables au bonheur particulier. Il la prie de renoncer à ce rêve touchant : il est obligé de lui opposer Popoli même, attendri par les sentimens et les vertus de sa femme. Enfin, Cantelmo se rend en Pologne pour savoir ce qu'on peut faire de mieux pour le bonheur de ces trois individus.

Anzoletta, comtesse Dorlowski, arrivée dans sa patrie, ne tarda point à s'apercevoir qu'elle portait dans son sein le fruit d'un crime qui ne pouvait être réparé. Cette terrible découverte lui causa un moment de désespoir. « Mais née avec une de ces organisations énergiques » dont la providence semble douer, par une attention » prévoyante, ceux qui sont destinés à de grandes infor» tunes, elle acquit, dans le cours de quelques minutes, » toutes les forces qui devaient lui être nécessaires pen» dant le cours de plusieurs années, peut-être, pour » opposer à ses revers une résignation calme et cons» tante. » Elle s'enferme pendant plusieurs jours pour songer au parti qu'elle doit prendre. C'est alors qu'arrive

et se présente le duc de Cantelmo. Il lui raconte avec exactitude les circonstances qui avaient précédé le mariage de Popoli, et l'appareil qu'on y avait mis et qui rendait son neveu excusable; circonstances dont nous n'avons point parlé, parce qu'on ne peut pas tout dire dans un extrait : enfin il communique le projet admirable et insensé de la duchesse. Anzoletta l'écoute avec attention : « Je suis bien aise, répond-elle avec calme, que » M. le duc mérite une partie de mon estime; il acquerra » des droits de plus à ce sentiment en rendant son épouse » heureuse, comme elle en est digne. Ce sont là mes » derniers vœux. Tout autre rapport entre lui, la du- » chesse et moi serait un opprobre pour nous trois. — » Apprenez, Monsieur, les résultats du crime de votre » neveu. Sans avoir commis de faute, je suis condamnée » à subir le mépris qui suit les fautes, et à le faire par- » tager à un enfant aussi malheureux que moi. Votre » secours peut me tirer de l'abîme et me rendre l'hon- » neur que votre neveu m'a enlevé. Je n'exige de vous, » Monsieur, qu'un aveu franc, généreux et public de » l'action indigne qui a été commise envers moi, et dont » les détails me justifient. Le mystère ne convient qu'aux » coupables. Je suis placée dans la position la plus inouie » où puisse se trouver une femme qui n'a jamais manqué » à ses devoirs. J'entreprends d'en sortir par des moyens » non moins inusités, mais tels qu'ils conviennent à mon » nom, à mes principes, à mon caractère. Je sais quelle » espèce de sentiment, ma démarche peut exciter chez » cette foule méprisable qui fonde tous ses jugemens sur » les apparences, et qui, à probabilités égales, aime » mieux supposer un crime que d'applaudir à une vertu; » mais c'est pour moi, c'est pour l'intérêt de mon enfant » et non pas pour les caprices de la foule que je prétends » me déterminer. On ne pourra pas reprocher à cet in- » fortuné sa naissance clandestine, car je n'ai point à » rougir de sa naissance qui fut le crime d'un autre. Je » ne serai point obligée de cacher à la curiosité maligne » ma tendresse et mes sollicitudes pour lui; je le com- » blerai librement de mes caresses. »

Bref, le duc de Cantelmo obtint une audience du roi

Auguste : le prince, touché des malheurs d'Anzoletta, disposa tout ce qui était nécessaire à son entière réhabilitation. Un acte légal et solennel constatait son innocence, un autre légitimait son enfant sous le nom de sa famille maternelle et lui assurait la protection de l'Etat. La comtesse fut présentée. « Toujours également supé-
» rieure à sa destinée, les revers les plus affreux n'éton-
» naient plus sa raison, et les illusions de la prospérité
» la plus flatteuse ne pouvaient plus la séduire. »

Après cette démarche éclatante, Anzoletta prend la résolution de se retirer dans une campagne éloignée. Voici les motifs dont elle fit part au duc de Cantelmo. « Peu-à-peu dans l'esprit des hommes l'opprobre s'iden-
» tifie avec le malheur ; et au bout de quelque tems tout
» s'efface, excepté cette tache faite à l'honneur, qui ne
» s'efface jamais. Telle est la sévérité de la justice de la
» société à l'égard des femmes. La vertu de notre sexe est
» une de ces choses où la réalité ne peut se passer des
» apparences. La réparation que j'ai obtenue me suffit
» parce qu'elle assure l'état de mon enfant ; mais elle ne
» doit pas suffire à la morale publique. Il y a quelque
» chose de si délicat dans la pudeur que le moindre
» souffle la détruit. Elle a cessé d'exister dès qu'on a pu
» mettre son existence en question. »

Cantelmo retourne auprès de son neveu. Il arrive pour être témoin des derniers instans de la duchesse qui, victime de son dévouement, n'avait pas voulu arrêter les effets du poison que lui avait fait prendre l'odieuse princesse de Russie. Sa mort est déchirante. Le duc de Cantelmo en finit le récit par cette réflexion : « Quel homme
» a long-tems vécu sans s'apercevoir que la vie est un
» long cortége funèbre, vers la fin duquel on n'arrive
» que chargé du deuil de tous les siens ? » Il entraîne son neveu et le fait voyager après avoir envoyé son enfant auprès d'Anzoletta. Ceux qui, d'après cette démarche, croiraient que c'est un moyen de préparer la réunion des deux amans, ne se seraient pas fait une idée juste du caractère de la comtesse de Dorlowsky.

Toujours chargé du triste, mais doux emploi de consolateur, Cantelmo conduit d'abord le duc de Popoli vers

la Suisse. « Il y a, dit-il, dans les grandes proportions
» des Alpes, dans la silencieuse majesté des lacs, dans
» l'austérité redoutable des glaciers, dans toute cette
» création antique, immuable, éternelle, quelque chose
» qui exalte nos facultés et qui les approprie, en quelque
» sorte, aux terribles et magnifiques tableaux sur lesquels
» elles s'exercent. Quel homme serait froid à l'aspect de
» la grande coupole du Mont-Blanc, des pics orageux et
» inaccessibles qui l'entourent; des mers étroites, mais
» imposantes, qui murmurent à leur pied; des chamois
» audacieux qui pendent à leurs anfractuosités; des aigles
» qui planent sur leurs sommets, et des avalanches qui
» en tombent?..... Les rochers versaient de leurs fronts
» usés d'abondantes cascades : on en voyait un qui s'éle-
» vait au-dessus de tous les autres et qui paraissait avoir
» rassemblé dans son urne toutes les richesses des
» orages. Il roulait loin de lui une immense nappe d'ar-
» gent avec tout le tumulte de la mer en furie.... Nous
» regardions le ciel où quelques nuages errans se sui-
» vaient, traînant derrière eux un ample et obscure dra-
» perie, comme un long convoi de fantômes. »

J'ai laissé parler le plus souvent qu'il m'a été possible l'auteur anglais, afin de faire voir comment *elle* s'exprime dans notre langue.

Je remarque dans cet ouvrage une grande force de pensées toujours exprimées avec énergie. Telles sont celles-ci : *L'ame, en s'exerçant à l'idée du malheur, se prépare à le soutenir. — Le pire de l'adversité, c'est d'en être atteint à l'improviste et au moment où l'on ne rêvait que voluptés et délices. — Pour rendre avantageuse l'éducation d'un riche, il faut lui laisser ignorer qu'il le soit, ou lui faire sentir la nécessité de vivre comme s'il ne devait pas l'être toujours. — Le plus beau prix de la bienveillance est un sentiment intérieur que la publicité atténue et dégrade. — Les jouissances du cœur ont besoin de recueillement.*

Je pourrais multiplier ces citations, mais la critique demande qu'on lui fasse sa part. Elle peut s'exercer, 1° sur quelques expressions hardies; (je me rappelle entr'autres celle-ci, des *sables* BRILLANTS *de mille cris-*

taux), mais je suis beaucoup plus surpris de n'en pas trouver un plus grand nombre dans un ouvrage écrit par un étranger.

2° Sur plusieurs ressorts invraisemblables que l'auteur met en jeu : tels sont les prédictions et leur accomplissement. La mort de la duchesse de Popoli avait été annoncée pour l'année 1726. Elle meurt à minuit le 31 décembre. Cependant on ne peut se dissimuler que ces prédictions et la magicienne ne produisent beaucoup d'effet. Nous allons nous occuper de cette magicienne et voir si son entremise peut être justifiée.

Il y a en effet, dans ce roman, un personnage singulier qui nous fournit l'occasion de parler, en passant, d'un sujet délicat à traiter. Ce personnage, c'est Maggy qui tout à-la-fois voit ce qui se passe loin d'elle et prédit ce qui doit arriver long-tems après. Cette double faculté a été refusée à l'homme, suivant les uns (c'est heureusement le plus grand nombre), et accordée, suivant les autres. Ceux qui admettent cette opinion superstitieuse, conviennent que le pouvoir de prédire n'est bon à rien, puisqu'il n'est jamais accompagné de celui de *prévenir* ni d'empêcher l'événement d'arriver (ce qui rendrait la prédiction fausse) : alors la question devrait être décidée; mais le cœur humain n'est pas si facile à contenter : il trouve dans le mystère un charme inexprimable, et bien loin de se rendre à la raison, il lutte sans cesse contr'elle.

L'amour-propre est intéressé à maintenir l'opinion de ceux qui croyent à l'existence de la double faculté dont nous parlons. L'homme qui s'est modestement qualifié de roi de la nature, aime à peupler le séjour qu'il habite, de génies aériens qui veillent à sa conservation : il aime à se croire averti par eux. Socrate, tout sage qu'il était, n'eut-il pas un *démon*, dont il suivait les conseils? et le fameux Apollonius de Thyane ne vit-il pas mourir, d'Ephèse, où il harangait la populace, Domitien qu'on assassinait à Rome ?

On est étonné que l'homme naturellement inquiet, toujours occupé de recherches sur sa destinée, de conjectures sur son sort, rencontre, une fois par hasard, la

vérité et que l'événement qu'il avait prédit, arrive. Je pense qu'il est plus étonnant que sa prédiction ne se réalise pas plus souvent, car dans la multitude des combinaisons faites par ceux qui veulent soulever le voile de l'avenir, il semble qu'ils aient épuisé toutes les chances possibles.

Nous devons croire, nous autres Français, aux événemens extraordinaires et presque miraculeux, parce que nous les avons vus; mais ils n'avaient été ni prévus ni prédits.

Pour en revenir au roman de milady Mary Hamilton, le rôle que joue Maggy la devineresse, doit nous paraître invraisemblable, parce qu'il n'est point dans nos mœurs, parce qu'il heurte les opinions les plus généralement répandues parmi nous. Cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'il contribue beaucoup à l'intérêt qui règne dans cet ouvrage. D'ailleurs il est encore un grand nombre de personnes, il est même une nation toute entière, pour qui les règles de la vraisemblance ne seront point violées. On va le voir par le récit de plusieurs faits dont on peut garantir la certitude. Comme ils ont une double liaison soit avec le sujet dont nous nous occupons en passant, soit avec l'auteur de la *Famille de Popoli*, nous espérons qu'ils ne paraîtront pas déplacés.

En Ecosse, patrie de milady Mary Hamilton, non-seulement le peuple (qui par-tout est le même), mais les personnes qui ont reçu l'éducation la plus libérale, croyent à la faculté *de voir et de prédire*. Cette opinion superstitieuse, commune même en Angleterre, est appelée dans la langue de ce pays *the second-sight* (3), mot qui n'a point d'analogue dans notre langue, mais qui signifie *la faculté d'acquérir la perception des événemens*

(3) Milady Mary traduit elle-même ces mots par le *privilège de la seconde vue*. Ce devrait être de *la première*, puisqu'on voit *d'avance* ou *au moment même*, l'événement. Nous n'avons pas, dans notre langue, de mot qui signifie la faculté de voir à une grande distance et celle de prédire. Si ces deux facultés, séparées l'une de l'autre, trouvent tant d'incrédules parmi nous, ce n'est pas pour que le dogme de leur réunion fasse beaucoup de prosélytes. Cependant il

qui se passent à une grande distance ou qui sont encore dans l'avenir.

Le célèbre docteur Johnson qui n'a jamais passé pour crédule ni pour un homme superstitieux, entendant beaucoup parler des devins écossais, et d'anecdotes étranges, contées par des gens dignes de foi, résolut de faire un voyage en Ecosse pour vérifier le fait. Le doute, en pareille matière, est déjà une disposition à croire, et l'homme sensé ne se met point en route pour aller voir si ce qu'il suppose absurde, est réellement arrivé. Quoi qu'il en soit, Johnson part, séjourne en Ecosse, y recueille probablement des renseignemens assez nombreux et assez *incontestables à ses yeux,* pour revenir dans la patrie des Bacon et des Locke, à moitié converti, ou plutôt croyant, de son propre aveu, à la faculté *de voir et de prédire.* Je tiens cette anecdote de quelqu'un qui ne croit guère à cette faculté, mais qui ayant vécu pendant vingt ans dans l'intimité du docteur Johnson, a pris part à ses travaux.

Voici deux autres faits plus singuliers, plus bizarres, moins croyables et tout aussi vrais, ou du moins revêtus de témoignages aussi respectables. Ils sont relatifs à un membre de la famille d'Erskine, comte de Bucham, lord Erskine dernièrement chancelier d'Angleterre. Il se plaignait avec amertume du tourment que lui causait la double faculté dont il est question. Dans sa fureur prophétique, il maltraitait tout ce qui l'approchait et particulièrement ceux qui se plaçaient devant l'objet qu'il croyait apercevoir.

La mère de M. Erskine était mourante dans un appartement situé au premier étage du château qu'elle habitait. Son fils et sa famille, réunis dans un salon, au

---

ne faut désespérer de rien. La fameuse cataleptique de Lyon ne lisait-elle pas dans les poches et ne voyait-elle pas à travers les murs? Les initiés au baquet de Mesmer *n'apercevaient-ils pas* ce qu'on avait dans l'ame et dans le corps? — L'Académie au mot *prescience* avertit *qu'il ne se dit que de Dieu;* ainsi nous ne pouvons nous en servir, et le *second-sight* est encore à traduire.

rez-de-chaussée, se communiquaient leurs craintes ou leurs espérances. Tout-à-coup M. Erskine se lève, s'agite avec transport :

> *Bacchatur vates, magnum si pectore possit*
> *Excussisse Deum : tanto magis ille fatigat*
> *Os rabidum.* Æn. 6.

Il s'écrie qu'il aperçoit ce qui est invisible à tout autre œil que le sien : il voit, dit-il, le corps de sa mère que l'on sortait d'un pavillon séparé du château, pour lui rendre les derniers devoirs. Il désigne et montre l'endroit où sont déposés, selon lui, les restes inanimés de Mme Erskine.

Cette fureur étant appaisée et le calme ayant reparu, les parens s'approchent de M. Erskine et lui disent: « Vous voyez bien maintenant et vous êtes obligé de » convenir que vos visions ne sont que des lubies, puis- » que votre mère a toujours habité et qu'elle se meurt » dans le château et non dans le pavillon dont vous parlez. » — Tout comme il vous plaira, répond-il, mais il n'en » est pas moins vrai que j'ai vu ce que je vous ai raconté. » Un instant après, un laquais entre : il annonce, de la part de sa maîtresse, que voyant son dernier moment approcher, elle désirait d'être transportée au pavillon et de mourir loin de la partie qu'elle avait toujours habitée avec son mari, parce qu'elle craignait que celui-ci ne voulût plus continuer d'y demeurer si elle y rendait le dernier soupir. On exhauça le vœu de Mme Erskine et la vision de son fils fut réalisée. (4).

La sœur de M. Erskine épousa le comte de Leven et Melville père de Mme Hamilton. Un jour Mme *** lui rendait visite ; M. Erskine éprouve un de ces transports auxquels il était sujet, et s'adressant à cette dame, il lui

---

(4) On peut croire que la mère avait parlé précédemment de ce projet, et que M. Erskine était occupé de cette idée. Mais au fait suivant, il n'y a rien à répliquer si ce n'est par le doute. Du reste, je ne suis qu'historien et je raconte sur des témoignages dignes de foi; (ce qui n'est pas toujours un motif suffisant pour croire.).

dit qu'il *voyait* sa sœur mourir, et qu'il la *voyait elle* lui succéder, et mariée au comte de Leven. Mme *** se récrie sur des prédictions aussi invraisemblables. Elle ajoute même qu'elle est obligée d'abréger sa visite, parce qu'elle sait que le comte a, pour elle, une extrême antipathie. M. Erskine répète avec énergie qu'il *voit* ce qu'il annonce. Il parle même du nombre d'enfans qui naîtraient de ce mariage, de ceux qui survivraient et de leur destinée respective.

Quelque tems après, la comtesse de Leven mourut. Le comte épousa la dame en question qui n'était nullement remarquable par sa beauté, mais que des qualités rares et une piété sincère et éclairée rendaient l'objet de l'estime générale. Sa franchise et son amour pour la vérité étaient comme passées en proverbe. Tout ce qui avait été *vu* est arrivé de point en point; et la comtesse, frappée de ce qui la concernait personnellement dans les prédictions de M. Erskine, n'a jamais douté qu'il ne fût doué de la faculté *de voir et de prédire*. Sa confiance était même à un tel point que lorsqu'il se présentait pour sa fille, aujourd'hui milady Mary Hamilton, un parti différent de celui désigné par le prophète, elle avait coutume de lui dire: *ce mariage n'aura pas lieu, vous en ferez un autre* (5).

Telles sont, entre mille, les anecdotes que nous avons cru devoir offrir, parce qu'elles ne sont point connues, parce qu'elles ont rapport à l'auteur de la *Famille de Popoli*, parce qu'enfin elles peuvent servir à justifier l'intervention de Maggy Macpherson. Mais ce qui la justifiera mieux encore, c'est l'intérêt qu'elle répand sur tous les personnages. Ces anecdotes rappelleront à milady Mary Hamilton de tristes souvenirs, mais elles ne peuvent la blesser, et nous les aurions même suppri-

---

(5) Cette circonstance rappelle le songe de Saint-Preux, le voile dont Mme d'Orbe couvrit le corps de son amie pour accomplir la prédiction; enfin cette réflexion sensée: « Je crois que si l'on y regardait de bien près, on trouverait ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prophéties. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera; mais il arrive parce qu'il a été prédit. »

mées, si nous eussions pu soupçonner que leur publicité lui déplût (6).

Du reste, toutes les discussions relatives à la superstition des Ecossais et à leur immémorial *second-sight* pourraient se réduire à cette question : quand une société bien civilisée, bien polie, bien renommée pour son urbanité, pour ses lumières, admet dans son sein des *diseuses de bonne aventure*, quand elle les consulte, quand elle croit qu'une combinaison de cartes peut faire connaître la destinée, a-t-elle le droit de se moquer des Ecossais et de leurs inspirés? V. D. M.

Histoire générale de l'Espagne depuis les tems les plus reculés jusqu'a la fin du dix-huitième siècle ; par G. B. Depping. — TOME I et II, in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, fauxbourg Saint-Germain ; *Lenormant*, libraire, rue de Seine, n° 8.

De toutes les nations de l'Europe moderne, l'Espagne est celle qui semble présenter à l'histoire le champ le plus vaste et le plus fécond. Quelle contrée fut jamais le théâtre de plus de révolutions? Où vit-on se succéder plus d'événemens extraordinaires, régner plus de peuples opposés de mœurs, de lois, de puissance et d'industrie? Quelle nation s'illustra par une fermeté plus héroïque, une volonté plus constante, un caractère plus opiniâtre et plus indomptable? Dans quelle autre région vit-on dominer alternativement le trident de Carthage et l'aigle romaine, briller l'étendard de la croix et le croissant de Mahomet? Où trouver une source plus féconde d'éloquence et d'intérêt?

Cependant en examinant avec plus d'attention ce riche et fertile sujet, on s'aperçoit bientôt que si ces grands

(6) Nous apprenons à l'instant que *la Famille de Popoli* a été composée en français par milady, c'est un autre de ses ouvrages qu'elle a traduit et dont l'impression se prépare.

tableaux sont propres à enflammer l'imagination, la multitude de faits dont ils sont chargés, oppose à l'historien des obstacles presque insurmontables. Comment se flatter de lier ensemble tant de parties opposées et diverses ? Par quel art tracer, sans confusion, l'histoire de tant de peuples, de conquérans et de monarques, qui se sont, dans le même tems, partagé le vaste et précieux territoire de l'Espagne ? L'esprit humain sera-t-il capable de placer dans son entendement, de conserver dans sa mémoire tant d'objets si multipliés, tant de faits si compliqués ? Ici l'unité est dans le mot, elle ne se trouve point dans les choses. Pourquoi notre histoire de France offre-t-elle tant de désordres et d'embarras sous les successeurs de Clovis et de Charlemagne? N'est-ce pas parce qu'alors divisée en monarchie indépendantes et souvent ennemies, elle cessa de former un seul Empire ? C'est ainsi qu'avant la réunion de toutes les parties de l'Espagne sous la puissance de Ferdinand et d'Isabelle, ses annales n'offrent souvent qu'un amas obscur de faits confus et incohérens. C'est l'unité de pouvoir, de lois, de mœurs, d'intérêt, qui donne aux peuples une existence, un rang et une histoire.

L'auteur de la nouvelle *Histoire d'Espagne* est trop éclairé pour que ces réflexions lui aient échappé. Il ne dissimule point ses désavantages, et dans une préface sage et judicieuse il nous prévient que les deux volumes qu'il offre au public seront loin d'offrir l'attrait qu'on peut se promettre des derniers. Mais peut-être a-t-il lui-même multiplié les difficultés : il me semble qu'il s'est créé, sur la manière d'écrire l'histoire, un système susceptible de quelques observations : « Considérée sous le » rapport littéraire, dit-il, notre entreprise se présente » hérissée d'obstacles difficiles à surmonter. Le peu de » modèles de ce genre que l'antiquité nous a conservés, » prouve combien il faut de génie et de travaux pour les » égaler. Ces difficultés, loin de disparaître aux lumières » toujours croissantes des derniers siècles, n'ont fait que » se multiplier à mesure que le domaine des sciences » s'est accru. Le lecteur ne se contente plus d'être » charmé et ému; il veut être éclairé; il exige avec

» raison que l'historien lui prête le flambeau dont il s'est
» guidé dans sa marche. Avant tout, il faut qu'il soit ras-
» suré sur la véracité de l'écrivain et *qu'il juge, par lui-*
» *même, ce qui peut l'engager à admettre un fait comme*
» *vrai ou à le rejetter comme faux.* »

M. Depping conclut de ce principe, qu'il n'est point de fait obscur ou contesté que l'historien ne doive éclaircir, dont il ne doive mettre les pièces justificatives sous les yeux du lecteur. Il me semble que ce n'est pas l'idée que nous nous sommes faite de l'histoire. Nous pensons qu'elle consiste particulièrement en récits ; que le principal mérite de l'historien est de recueillir les faits dans le silence et la méditation du cabinet, de les soumettre en secret à une critique sévère et judicieuse, et de ne produire sous les yeux du lecteur que les résultats propres à l'intéresser. Telle a été la marche des plus célèbres écrivains. Rien, dans l'antiquité, de plus rapide et de plus précis que les ouvrages d'Hérodote, de Xénophon, de Tacite, de Tite-Live. Jamais aucun d'eux n'a songé à surcharger ses pages de dissertations savantes sur l'origine d'une peuplade, la position d'une ville, la date précise d'un événement; et dans nos siècles modernes, jamais nos bons écrivains n'ont mêlé l'érudition à leurs récits. Si Vertot, dans ses Révolutions romaines, suspend quelquefois le cours de sa narration pour examiner un point relatif aux lois, aux mœurs ou aux intérêts de Rome, ses digressions se recommandent toujours par la précision et la brièveté ; il sait que le lecteur l'attend, et il se hâte de répondre à son impatience. Le sage et judicieux Robertson, dans son excellente Histoire d'Amérique, a eu soin de rejetter dans des notes tout ce qui pouvait arrêter le cours de sa narration. C'est ainsi qu'on évite de donner à des tableaux historiques la forme d'un *factum*.

Je sais que depuis quelque tems l'érudition est rentrée en grâce parmi nous, que nos fréquentes communications avec l'Allemagne nous ont inspiré du repect pour la manière germanique, qu'on aime aujourd'hui à charger un ouvrage de variantes et de scholies, et qu'on oserait à peine publier un almanach sans discours pré-

liminaire, sans préface et sans notes. Mais en rendant de justes hommages à l'érudition, il ne faut point oublier ce que l'on doit au goût. L'histoire ne doit pas être une série de mémoires et de dissertations. Il en est d'elle comme du poëme en récit : *Semper ad eventum festinat.* C'est donc avec quelque peine que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Depping tant de digressions savantes qui coupent le fil du récit, suspendent l'intérêt et refroidissent l'attention du lecteur. Il me semble qu'elles eussent été mieux placées à la suite de chaque chapitre ou de chaque livre.

A ces observations près, le travail de M. Depping me paraît digne des plus grands éloges. C'est la production d'un homme également instruit et judicieux, qui n'a rien oublié de ce qui peut servir à l'instruction du lecteur; géographie physique, antiquités, législation, mœurs, institutions, histoire politique et naturelle, tout y est traité avec un soin égal; point de préjugés, de préventions, d'esprit de parti; l'auteur ne paraît animé que d'un sentiment unique, l'amour de la vérité. Le premier livre est consacré à la description générale de l'Espagne; mais ce travail n'a rien de commun avec ces relations superficielles, ces notions plus amusantes qu'instructives que l'on a publiées depuis quelques années. L'auteur remonte jusqu'aux tems les plus reculés, et s'aidant de tous les avantages de la science, il trace en homme habile l'histoire du sol avant de tracer celle du peuple.

« Il est constant, dit-il, que l'Espagne a été autrefois, » comme toute l'Europe, recouverte des eaux de la mer. » De nombreux coquillages et d'autres productions ma- » rines, trouvés aussi bien dans l'intérieur de la terre » que sur les sommités des montagnes, en attestent suf- » fisamment le séjour. Le cours de quelques fleuves » paraît avoir diminué dans la succession des tems, à en » juger par les passages des auteurs anciens qui parlent » de navigations qu'on ne pourrait plus effectuer aujour- » d'hui. La conformation des côtes n'est pas non plus la » même qu'elle a été autrefois; des endroits jadis floris- » sans ont été submergés, et font maintenant partie du

» fond de la mer. Aux environs de Cadix, sur les côtes
» du Portugal, on voit encore, quand les eaux sont
» basses, les ruines d'anciens monumens s'élever au-
» dessus de la surface de la mer, et offrir le spectacle de
» la révolution des tems et des âges. Le Bétis qui, du
» tems de Strabon, avait deux embouchures, n'en a plus
» qu'une. »

Ailleurs, après avoir parlé de ce fameux incendie qui dévora l'Espagne, et produisit une sécheresse de trente ans, l'auteur recherche par quelle cause l'Afrique fut autrefois détachée de l'Europe, et propose à ce sujet, avec le doute d'un homme aussi instruit que modeste, des conjectures fort vraisemblables.

« Quelques écrivains attribuent aux effets de cette
» grande éruption souterraine la formation du détroit de
» Gibraltar; d'autres le regardent comme l'ouvrage des
» hommes; opinion qu'il n'est pas plus aisé de soutenir
» que l'autre, puisque l'histoire se tait absolument sur
» ce sujet. Voici néanmoins une circonstance qui semble
» prouver beaucoup pour la première. L'étendue de ce
» détroit va toujours en augmentant. Scylax, qui vivait
» cinq siècles avant l'ère chrétienne, ne lui donne qu'un
» demi-mille. Euctamon, qui écrivait cent ans après
» lui, lui en donne quatre; un auteur espagnol, anté-
» rieur d'un siècle à notre ère vulgaire, cinq; Tite-Live,
» sept; un écrivain du septième siècle, douze; et au-
» jourd'hui on évalue la moindre distance entre l'Afrique
» et l'Espagne à quatorze milles; circonstance remar-
» quable, quoiqu'on puisse supposer que ces écrivains
» n'ont pas tous employé la même mesure. Peut-être
» aussi pourrait-on conjecturer que les Phéniciens ou
» un autre peuple quelconque auraient creusé un canal
» étroit qui se serait élargi, dans la suite des tems, par
» la force impulsive des mers. »

Après ces recherches et quelques autres qui ne sont pas d'un moindre intérêt, M. Depping se livre à la partie historique : il la divise en quatre époques; 1° l'entrée des Romains en Espagne; 2° l'invasion des Goths; 3° l'invasion des Maures; 4° l'établissement des royaumes chrétiens et leur réunion sous un seul monarque.

Mais avant que la domination romaine s'établît en Espagne, cette contrée célèbre avait été le théâtre de grands événemens. Les Phéniciens y avaient porté un commencement de civilisation, fondé des villes et formé des comptoirs; les Carthaginois avaient expulsé les Phéniciens, et ce n'avait pas été sans verser beaucoup de sang que les Romains étaient parvenus à vaincre les Carthaginois. Les noms d'Amilcar, d'Hannon et d'Annibal sont trop célèbres pour pouvoir les passer sous silence. M. Depping leur aurait consacré une époque particulière, si la chronologie lui eût offert moins d'incertitudes et d'erreurs; mais réduit à rappeler des faits sans pouvoir les enchaîner dans un ordre fixe et invariable, il s'est contenté de les exposer dans quelques chapitres. Combien de faits extraordinaires, de traits héroïques renfermés dans ce court espace! C'est là que se trouve ce fameux dévouement des Saguntins qui aimèrent mieux s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, périr dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfans, que de subir le joug de Carthage. C'est là aussi que l'auteur a prodigué l'érudition. Le fameux Tarsis, si célèbre dans l'Ecriture, était-il le Tartessus de l'Espagne? Hercule fit-il la conquête de l'Espagne? eut-il des autels à Cadix? Planta-t-il de sa main héroïque des colonnes au détroit de Gibraltar? Ces colonnes étaient-elles au nombre de deux, de trois, ou même de quatre? Le nom d'*Hispania*, *Espagne*, vient-il de l'hébreu *saphan* qui signifie *lapin*, suivant l'opinion de Bochart, ou de l'ancien espagnol *ips-ania*, *pays des chevaux*, suivant la conjecture du savant Desbrosses? etc. Toutes ces questions sont discutées avec étendue et gravité. L'auteur examine aussi tout ce qui concerne le commerce, les monnaies, les arts d'industrie et l'agriculture de ces tems d'ignorance et de barbarie. Il décrit successivement les combats d'Annibal, les pertes des Romains, les luttes des naturels entr'eux et contre leurs ennemis.

Mais l'époque qui présente le plus d'attrait est celle où le jeune Scipion vint venger la mort de son père et de son oncle vaincus par les généraux carthaginois. Le portrait que M. Depping a tracé de ce jeune romain est

plein d'intérêt. Il le représente comme un homme d'une sagesse prématurée, affectant un grand respect pour les Dieux, professant une dévotion exemplaire qui l'avait rendu cher aux dames romaines. On disait qu'il sacrifiait tous les matins au temple du Capitole; que souvent il s'y enfermait pendant la nuit, pour offrir au Ciel des prières pleines d'onction et de ferveur; on assurait même qu'il avait de fréquentes visions et que Jupiter l'honorait par des communications très-intimes. Cette réputation lui avait fait de nombreux partisans dans le peuple. M. Depping décrit, avec beaucoup d'habileté, les moyens qu'il employa pour gagner l'affection des Espagnols et détruire l'empire des Cathaginois. Tout le monde connaît ce trait de générosité par lequel il renvoya à son époux une jeune princesse d'une rare beauté qui se trouvait sa captive. Florus et Aurelius-Victor prétendent que par une noble méfiance de lui-même, il refusa de la voir. Polybe, Tite-Live, Valère-Maxime, Plutarque disent qu'il la vit et lui parla; mais Valère d'Antium, historien dont il ne nous reste que des fragmens, assure que non-seulement il lui parla, mais qu'il commença par la garder pour lui, et qu'il ne la rendit à son amant que quelque tems après. M. Depping rapporte cette particularité; mais il observe, en même tems, qu'il vaut mieux croire à un trait de vertu qui honore l'humanité, que d'accueillir un trait de satyre dont la méchanceté s'arme souvent pour calomnier la vertu.

Son ouvrage est plein de ces observations qui annoncent un esprit sage et réservé. M. Depping ne cherche point à se faire remarquer par des opinions hardies, par un ton tranchant et décisif. Sa manière d'écrire est celle d'un homme de mérite, et d'un homme modeste.

SALGUES.

Sur le procès juridique et littéraire qui vient de s'ouvrir entre J. G. DENTU, imprimeur-libraire, et M. MALTE-BRUN, géographe danois.

LE *Mercure* étant un journal littéraire et non judiciaire, l'usage étant d'y rendre compte des ouvrages des auteurs et non de leurs actions, nous avons douté quelque tems si nous devions entretenir nos lecteurs de la querelle très-animée qui vient de s'élever entre MM. Dentu et Malte-Brun. La brochure du premier porte deux titres (1), dont l'un nous annonce qu'on y discute une question de droit (2). Cette même brochure et l'*analyse* (3) par laquelle M. Malte-Brun y a répondu, sont pleines d'accusations et de récriminations personnelles. Or, les questions de droit et les invectives ne sont nullement de notre ressort, comme nous venons de l'observer. Mais, d'un autre côté, le sujet du procès, la source des invectives, sont des ouvrages : ce sont des géographies universelles ou abrégées, des cartes, des traités destinés à l'instruction. Le principal délit imputé par le demandeur à l'intimé, c'est le plagiat, délit littéraire, et dont il importe à tous les amateurs qui veulent acheter des livres de géographie de connaître la valeur. Nos abonnés ont donc le droit de nous en demander compte : il est de notre devoir de leur en dire notre avis. Placés entre ces

---

(1) *Moyen de parvenir en littérature*, ou *Mémoire à consulter sur une question de propriété littéraire*, dans lequel on prouve que le sieur Malte-Brun, se disant géographe danois, a copié littéralement une grande partie des œuvres de M. Gosselin, ainsi que de celles de MM. Lacroix, Walckenaer, Pinkerton, Puissant, etc. etc., et les a fait imprimer sous son nom.

(2) « Qu'est-ce qui distingue le *plagiaire-copiste* du simple *contrefacteur*, et jusqu'à quel point le premier peut-il être regardé comme devant encourir la peine portée par la loi contre le dernier ? »

(3) *Analyse fidèle d'une diatribe* de Jean-Gabriel Dentu, se disant éditeur de la géographie de Pinkerton, contenant des lettres de désaveu contre J.-G. Dentu, et des témoignages de plusieurs savans illustres, entr'autres de M. Banks, président de la Société royale de Londres ; de M. le sénateur comte François de Neufchâteau ; de MM. Biot, de Châteaubriand, de Humboldt, Langlès, P. C. Lévesque, Mentelle, membres de l'Institut de France, etc. etc.

deux obligations de ne point nous immiscer dans une partie de la querelle et d'exprimer sur l'autre notre sentiment, nous allons essayer de concilier ce double devoir autant que la nature des choses pourra le permettre; c'est-à-dire, qu'élaguant tout ce qui peut avoir rapport à la conduite de l'accusateur et à celle de l'accusé, nous rapporterons fidèlement les griefs de l'un et les réponses de l'autre.

On peut ranger sous deux classes les accusations littéraires portées par M. Dentu, libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton*, contre M. Malte-Brun, géographe danois, auteur-associé de la *Géographie des quatre parties du monde*, auteur à lui seul du *Précis de la Géographie universelle*, rédacteur des *Annales des Voyages*, et collaborateur au *Journal de l'Empire*; plagiats et ignorance, voilà ces deux chefs principaux. Examinons d'abord le premier.

Le géographe danois, dit M. Dentu, tout en décriant la Géographie de Pinkerton comme un mauvais ouvrage, y a pillé, pour en enrichir la sienne, dans les *seuls tomes IV et VI*, des morceaux très-considérables, sur la Chine, le Thibet, le Japon; sur le Paraguai et Saint-Domingue. Ces morceaux appartiennent en partie à Pinkerton et en partie à M. Walckenaer, qui a enrichi de notes de son propre fonds sa traduction de la géographie anglaise. M. Dentu prouve le plagiat en imprimant ces morceaux sur deux colonnes, tels qu'ils se trouvent dans Pinkerton et dans M. Malte-Brun. En les lisant avec attention, on ne trouve chez ce dernier que de légers changemens dans la tournure de quelques phrases, et ces changemens, comme on le verra plus bas, ne sont pas toujours heureux. Rien ne paraît donc mieux démontré que ce vol montant à 87 pages. Que répond M. Malte-Brun? D'abord il assure que M. Dentu rêve; pour le prouver il choisit sur les 87 pages une dixaine de lignes qu'il a réellement retournées, dans lesquelles il a ajouté deux mots sur le *Petuntsé*; il rapporte à son tour ce passage sur deux colonnes; il se garde bien de parler du reste, et fait ensuite ce calcul : si j'ai emprunté 87 pages sur un ouvrage en seize volumes, cela fait cinq pages par volume : peut-on voir un emprunt plus léger? Nos lecteurs jugeront de la bonté et de la loyauté de sa réponse, s'ils veulent se rappeler que ce n'est pas sur seize volumes, mais sur deux, que l'emprunt a été fait. Quant à nous, nous craignons bien fort que M. Dentu ne retourne à son tour,

sans craindre d'être plagiaire, une phrase de l'érudit Dacier, qu'il ne répète à M. Malte-Brun : *Mon accusation subsiste.*

Nous passerons légèrement sur un autre emprunt fait à MM. Pinkerton et Walckenaer par le rédacteur des *Annales des Voyages*; il serait trop long de tout examiner, et nous ne pouvons nous arrêter qu'aux accusations vraiment importantes. M. Dentu affirme (p. 58) que M. Malte-Brun a volé à M. Gosselin trois cartes de géographie ancienne; il ajoute que le géographe danois n'a pu construire celle du *Monde connu des anciens*, qu'en pillant encore le géographe notre compatriote. A cela, M. Malte-Brun répond qu'il a reconnu sur cette dernière carte ce qu'il devait à M. Gosselin; mais il ne dit pas un mot des trois autres, et l'on est bien tenté d'inférer de son silence, qu'il n'avait en effet rien à répondre sur ce plagiat important.

M. Gosselin est un des auteurs que M. Malte-Brun est accusé d'avoir pillé avec le plus d'audace; sans mettre ici en ligne de compte le Périple d'Hannon dont nous parlerons plus bas, M. Dentu prétend que le géographe danois a dérobé à l'académicien français sa division de l'ancienne Asie, le Voyage d'Eudoxus traduit de Strabon, l'énumération des îles Fortunées traduite de Pline, l'analyse des opinions de Ptolémée sur l'Inde et les pays plus orientaux, et d'autres passages de moindre étendue. Les preuves sont, comme pour Pinkerton, l'impression sur deux colonnes du texte des deux auteurs..... Or, que fait M. Malte-Brun? fier d'avoir repoussé tant bien que mal les reproches de son adversaire au sujet d'une seule carte, il déclare que M. Dentu ayant pu hasarder une telle fausseté, a pu en hasarder mille, et qu'il est superflu d'entrer dans de grands détails pour réfuter ses autres accusations. Il se contente d'affirmer vaguement qu'en tirant des auteurs grecs cette partie de son travail, il a pu et dû coïncider en quelques points avec M. Gosselin; il cite fastueusement, comme de lui, des choses qu'on ne l'accuse point d'avoir volées, et n'entre dans aucun détail sur celles qu'on lui reproche d'avoir trancrites littéralement. Nous en sommes bien fâchés, mais rien ne nous paraît plus faible qu'une telle apologie. Quoi! l'on produit aux yeux du public des pages entières traduites de Strabon par M. Gosselin et copiées par M. Malte-Brun, et celui-ci répond qu'il a pu se rencontrer avec lui sur quelques points! On dit à M. Malte-Brun qu'il n'a pu rendre compte des Voyages d'Artémidore, d'Agatharchide,

Troglodytique, etc., qu'en pillant et en pillant mal M. Gosselin, et il s'écrie que pour l'explication du Voyage de Pythéas, pour l'exposé des idées d'Hérodote, d'Hippocrâte et d'Aristote, il aurait pu se passer des secours de M. Gosselin! De bonne foi, est-ce là répondre?

Quelle que soit l'importance des plagiats que nous venons d'examiner, en voici que les circonstances rendent peut-être plus graves encore. M. Dentu nous apprend ou plutôt nous rappelle que le 31 décembre 1810, M. Malte-Brun annonça, dans le *Journal de l'Empire*, qu'il avait exposé dans son second volume les principes *mathématiques* de la géographie, *principes négligés dans tous les traités récemment publiés*; et à la suite de cette annonce, l'importun citateur prouve encore, et toujours par cette voie odieuse de l'impression sur deux colonnes, que si l'on excepte quelques phrases ampoulées qui appartiennent à M. Malte-Brun, quelques changemens dans les tournures, faits pour déguiser le plagiat, et quelques erreurs qui en sont résultées, le géographe danois a pris 90 pages de sa *Géographie mathématique* dans l'*Introduction à la géographie mathématique et critique*, très-récemment publiée par M. Lacroix, de l'Institut, à la tête de la *Géographie de Pinkerton*.

Il faut rendre justice à M. Malte-Brun, il ne traite pas cette accusation aussi lestement que les précédentes; il est près d'avouer qu'il a eu des torts bien qu'extrêmement légers, ou *même tout-à-fait nuls*, et voici comment il les explique. Occupé d'orner et d'approfondir les différentes parties d'un aussi grand ouvrage, il a pu, à l'exemple de Buffon, employer le secours d'un secrétaire pour écrire le brouillon d'un chapitre insignifiant. Il a donné pour base à son scribe, la *Géographie mathématique* publiée par lui-même en 1803, et qu'il avait extraite alors du *Traité de la Sphère de Rivard*, et de l'*Astronomie de Lalande*; il y joignit cette même *Astronomie de Lalande*, et *le Systême du Monde de M. Laplace*. Son scribe lui présenta son travail élémentaire, il n'y aperçut aucune idée qui ne se trouvât tirée de ces différentes sources; la rédaction lui parut une chose si simple, qu'il ne se donna point la peine de l'examiner, et crut qu'il suffisait d'y ajouter quelques ornemens de style. Enfin, pour nous convaincre qu'il a pu prendre pour des extraits de son propre ouvrage publié en 1803, les 90 pages qu'on l'accuse d'avoir pillées, il cite à son tour et sur trois colonnes, quelques phrases formant la valeur d'une page, telles qu'on les lit, 1° dans sa Géo-

graphie mathématique, 2° dans l'ouvrage de M. Lacroix, 3° dans son Précis de la Géographie universelle.

Nous voudrions, de bon cœur, admettre cette apologie, mais comment cela nous serait-il permis? Ne voyons-nous pas que M. Malte-Brun, pour atténuer ses torts, commence par déclarer *insignifiante* une partie de son ouvrage dont il nous disait, il y a dix-huit mois, que les principes avaient été négligés jusqu'à lui, et pour laquelle il a mis à contribution le *Système du Monde* de M. Laplace, livre qu'il doit trouver assez *signifiant?* Tout en soutenant que sa *Géographie mathématique* est bien son ouvrage, ne convient-il pas qu'il l'a extraite de Lalande et de Rivard? Enfin, qu'oppose-t-il à l'accusation d'un vol de 90 pages? une justification *apparente* qui ne porte que sur une page ou deux. Mais voici bien pis : cette justification n'est en effet qu'apparente. Que l'on se donne la peine de comparer comme nous dans la brochure même de M. Malte-Brun, ses citations sur trois colonnes: on y reconnaîtra que la seconde et la troisième, c'est-à-dire le texte de M. Lacroix et la rédaction du scribe de M. Malte-Brun, s'accordent parfaitement et n'ont de commun avec la première, qui est le texte original du géographe danois, que le fonds qui appartient à la chose même. En vérité, c'est un homme bien extraordinaire que ce scribe de M Malte-Brun! On lui donne deux ou trois ouvrages à copier, il n'y prend pas une seule phrase, et il emprunte 90 pages par *divination*, à un autre ouvrage qu'on ne lui a pas mis sous les yeux. Voilà, sans doute, un bien rare talent pour un simple scribe.

Nous passerons encore quelques petits plagiats sous silence pour en venir au dernier, commis par M. Malte-Brun, selon M. Dentu, sur le *Traité de Topographie* de M. Puissant; il est encore d'un grand nombre de pages; M. Dentu ne les imprime pas cette fois sur deux colonnes; il se contente de les indiquer; mais ce qui prouve qu'il pouvait le faire, c'est qu'ici M. Malte-Brun ne fait aucune observation sur le matériel du vol; sa défense consiste à nous dire qu'il n'a point volé, puisqu'il a présenté sa méthode de tracer les cartes géographiques comme étant celle de *Flamsted* corrigée, et telle qu'on la suit *au dépôt de la guerre*. Nos lecteurs jugeront si c'est désigner d'une manière claire et suffisante le traité de M. Puissant; l'espace où nous sommes renfermés nous permet d'autant moins d'entrer dans la discussion de ce dernier plagiat, que nous avons encore

à parler de la seconde accusation portée contre M. Malte-Brun, et qui est (on ne l'a sûrement pas oublié) tout simplement celle *d'ignorance*.

Cette ignorance porte sur plusieurs points. Le géographe danois garde le silence sur quelques-uns et se défend sur les autres; nous citerons d'abord les premiers.

On lui prouve, dans une note (page 16 et 17), qu'il sait fort mal l'anglais et fort peu le français, quoiqu'il traduise de la première de ces langues dans la seconde, et à cela il ne répond rien.

On lui reproche (pages 28 et 54) d'être fort ignorant en histoire naturelle, attendu qu'il écrit *ureis* pour *urus*, *zeba* pour *zebu*, et que d'un *zebu* il fait un *zebre*; et à cela il ne répond rien.

On prétend (pages 105 et 106) qu'il n'entend rien à l'astronomie; on le prouve par un petit changement de deux minutes en deux secondes, qu'il s'est permis en copiant M. Lacroix; ce changement l'arguë en effet d'une ignorance rare; et à cela il ne répond rien: espérons cependant qu'il répondra, faute de quoi il serait censé avoir passé condamnation sur tous ces articles.

Examinons à présent les reproches auxquels il a répondu.

On assure, page 115, que le géographe danois ne connaît rien à la projection des cartes, et l'on cite, pour le prouver, une phrase qu'il a malheureusement retournée en copiant encore M. Lacroix. Il rejette cette faute sur son typographe, et prouve que deux lignes plus bas il s'exprime plus correctement. Nous aimerions mieux qu'il eût encore accusé ce scribe qui a deviné (comme on l'a vu) toute cette partie de son ouvrage, et qui a pu la corriger maladroitement; mais enfin, nous lui accorderons qu'on n'a pas prouvé qu'il n'entend pas la projection des cartes, pourvu qu'il accorde qu'il n'a pas démontré lui-même qu'il l'entend.

On donne (page 58) des preuves que M. Malte-Brun ne sait pas même l'alphabet grec, et ces preuves malheureusement nous paraissent irrécusables; aussi M. Malte-Brun n'y répond-il point; mais il entreprend de montrer ailleurs (pages 15 et suiv. de sa brochure), au sujet du Périple d'Hannon, qu'il entend fort bien la langue grecque. Nous sommes désolés qu'il se soit mis, par cette entreprise, dans une fâcheuse position. Rien de plus difficile que de prouver qu'on sait le grec, nous disait un jour un habile helléniste. Il ne faut rien moins pour cela que pu-

blier un ouvrage grec inédit, ou en traduire un dont il n'existe point de traduction latine ; ces occasions-là ne se trouvent pas tous les jours. Ce n'est pas non plus ce que M. Malte-Brun pouvait faire dans sa brochure ; il s'est contenté de donner en grec une phrase du Périple d'Hannon, d'y joindre la traduction littérale latine, de transcrire au-dessous la sienne et celle de M. Gosselin, et de montrer que ce savant a voulu interpréter un passage difficile, tandis que lui M. Malte-Brun l'a rendu littéralement. Il triomphe après cette opération pénible, comme s'il n'avait pas pu faire sa version littérale sur le latin comme sur le grec. Il accuse M. Gosselin d'avoir témérairement ajouté quelques mots au texte ; il cite même quelques mots grecs, et l'on est tenté un moment de croire que l'on s'est trompé et que M. Malte-Brun est réellement un bon helléniste ; mais bientôt une candeur maladroite le trahit : il reconnaît qu'il a puisé toute cette érudition dans une dissertation allemande : d'où il suit qu'il a seulement prouvé qu'il sait l'allemand. Hélas ! il faudrait bien d'autres échantillons de science hellénique pour se réhabiliter sur ce point lorsqu'on a eu le malheur de confondre l'article masculin avec le féminin, et de faire dans la transcription d'un seul mot grec trois fautes dont l'une est un barbarisme alphabétique, un L romain substitué au *lambda* grec (Λ).

Jusqu'ici la plus rigoureuse impartialité n'a pu nous empêcher de nous déclarer presque toujours contre le géographe et pour le libraire ; mais, grâce au ciel, une dernière accusation de ce dernier va nous fournir enfin l'occasion de prononcer contre le libraire et pour le géographe. Non content d'avoir prouvé que M. Malte-Brun ne sait ni l'anglais, ni le grec, qu'il n'est ni astronome, ni naturaliste, qu'il n'enseigne à dresser des cartes qu'en copiant les ouvrages d'autrui, M. Dentu a poussé les choses jusqu'à vouloir nous démontrer que son ennemi ne sait même pas l'arithmétique. Il s'est emparé d'un passage où M. Malte-Brun parlant du stade dont on compte 1111$\frac{1}{9}$ au degré, a écrit, par inadvertence, 1,119. Il n'a point eu égard à l'*errata* où M. Malte-Brun assure que cette faute est corrigée, et, ce qui est bien pis encore, au lieu de voir dans cette manière d'écrire 1,119 une suite de l'usage assez général de séparer par des virgules de trois en trois chiffres les nombres qui surpassent 999, M. Dentu ne veut y trouver que la manière de chiffrer de l'arithmétique

décimale ; et il en conclut que M. Malte-Brun a imaginé un stade qui remplirait à $\frac{119}{1000}$ près toute la longueur d'un degré. Qui prouve trop ne prouve rien, dit le proverbe ; et M. Malte-Brun aurait pu même se dispenser de réfuter cette étrange accusation. Nous plaignons M. Dentu de l'avoir intentée, comme nous avons plaint M. Malte-Brun d'avoir fait d'aussi faibles réponses à toutes celles que nous avons rapportées plus haut.

Nous ne pousserons pas plus loin cette confrontation de la brochure de M. Dentu avec l'*analyse* prétendue *fidèle* que M. Malte-Brun en a donnée. A quoi servirait-il de donner acte au géographe danois de quelques erreurs qu'il a relevées dans la géographie anglaise ? On sait que ces sortes d'ouvrages n'en peuvent être tout-à-fait exempts. A quoi bon rapporter les lettres et les éloges des savans et des journalistes qui ont loué M. Malte-Brun ? On sait aussi comment ces éloges s'obtiennent, et quelque présomption favorable qu'ils établissent pour l'auteur qui les reçoit, ils ne sauraient détruire les faits par lesquels un critique a démontré ses plagiats et son ignorance. Vingt membres de l'Institut et autant de journalistes auraient fait des complimens à M. Malte-Brun, qu'il n'en resterait pas moins prouvé qu'après avoir accusé les géographies françaises d'être *les plus pitoyables* de l'Europe, il n'a lui-même composé la sienne qu'en pillant des savans et des géographes français ; il n'en serait pas moins démontré par son propre silence et par ses réponses qu'il ignore beaucoup de choses qu'il a prétendu savoir.

Terminons ici ce long article. Prenons congé de M. Dentu en lui conseillant de ne plus joindre à l'avenir des chicanes, comme celle qui a rapport au stade, à de véritables griefs ; prenons congé de M. Malte-Brun, comme l'a fait M. Dentu lui-même. L'éditeur de Pinkerton déclare (pag. 135) qu'il n'est ni assez inique, ni assez aveugle pour contester à son adversaire toute espèce de savoir et de talent ; il ne prétend point nier que M. Malte-Brun ne se montre quelquefois dans sa géographie observateur judicieux ou narrateur intéressant ; il reconnaît, d'après le jugement d'hommes habiles, qu'avec du travail et des années le géographe danois pourra se placer honorablement dans les rangs de ceux qu'il pille aujourd'hui en les injuriant. Nous souscrirons volontiers à ces concessions importantes, et nous finirons en formant des vœux pour voir tous les compilateurs quitter désormais les ciseaux pour la plume, et tous les écrivains

polémiques renoncer à l'arrogance, à la malignité et à l'invective pour embrasser la modestie, la modération et la bonne foi. B. M.

VARIÉTÉS.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban. —Séance publique du 15 mai 1811, à l'hôtel de la Mairie.

PREMIÈRE PARTIE. — *Lectures prescrites par le réglement.* — 1°. Discours d'ouverture, par M. Poncet-Delpech le père, directeur.

2°. Rapport sur les travaux de la Classe des Sciences depuis la séance du 15 mai 1810, par M. Bénédict Prevost, secrétaire.

3°. Rapport sur les travaux de la Classe d'Agriculture, par M. Chaltet, secrétaire.

4°. Rapport sur les travaux de la Classe des Belles-Lettres, par M. Fontanel, secrétaire.

5°. Lecture des ouvrages couronnés.

Le prix proposé par la Classe d'Agriculture, pour 1810, avait pour sujet cette question : *Quels sont, dans le département de Tarn et Garonne, les avantages et les inconvéniens de la culture du Maïs, considéré comme récolte secondaire?*

Les mémoires envoyés au concours pour 1810 n'ayant point rempli l'attente de la Classe, le prix fut réservé pour 1811. Dans ce nouveau concours, le mémoire qui porte pour devise,

> Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être!
>
> DELILLE.

a réuni les suffrages de la Classe. En conséquence, le prix sera délivré à M. Limouzin-Lamothe, domicilié à Alby, département du Tarn, dont le nom était écrit dans le billet cacheté, joint au mémoire, qui a été ouvert après le jugement.

La Classe des Belles-Lettres avait proposé pour 1810, et remis au concours pour 1811, la question suivante : *A quels caractères reconnaît-on la vraie philosophie?*

La Classe a décerné le prix au discours qui porte pour épigraphe :

> *Neque in argumentosa philosophia, neque in conjecturali musica, sed in ipsius boni verique scientia, philosophus versari debet.*
>
> THEOD.

Ce prix sera délivré à M. Henry Duval, sous-chef dans le bureau des sciences et beaux-arts, au ministère de l'intérieur.

Parmi les nombreux ouvrages envoyés au concours, la Classe a distingué les deux suivans :

Le premier portant pour épigraphe,

> *T'alzò natura inverso il ciel la fronte,*
> *E ti diè spirti generosi ed alti,*
> *Perche in su miri.* LE TASSE.

a fait vivement regretter à la Classe de n'avoir pas un second prix à donner. Ce discours manque quelquefois de coloris; l'auteur ne donne pas toujours assez de profondeur à ses idées; mais on y remarque de la facilité, des passages très-bien écrits, de la méthode et de la clarté. Le but que l'auteur s'est proposé, de prouver que le vrai philosophe peut être en même tems religieux, puisque l'évangile et la saine philosophie tendent également à faire aimer les vertus, et à porter des consolations dans le cœur de l'homme, a convaincu la Classe que cet ouvrage émane d'un écrivain qui est, comme le dit Caton en définissant l'orateur, *un homme de bien savant en l'art de parler.*

Le deuxième porte pour épigraphe :

> *Quæ fusè olim disputabantur ac liberè, ea nunc articulatim distinctèque dicuntur.* CIC. DE LEGIB.

Ce discours annonce dans son auteur de longues et profondes méditations sur la matière qu'il a traitée. Les principes qu'il professe sont modérés et sages; ses définitions sont justes; mais la division des chapitres dans la première partie fait languir la marche du discours, parce que les caractères qu'il donne à la vraie philosophie semblent se reproduire sous des noms différens, ou du moins la nuance qui les distingue n'est pas toujours assez prononcée. La deuxième partie offre un intérêt plus soutenu; et le paragraphe qui considère la philosophie dans son rapport avec la religion est sur-tout traité avec une supériorité remarquable. Le style, en général assez correct, manque quelquefois d'élégance et de rapidité : mais les vraies beautés de cet ouvrage l'emportent sur les imperfections qui le déparent, et lui ont mérité de balancer les suffrages.

N. B. Deux des ouvrages envoyés au concours n'ont pu y être admis, l'un parce que l'auteur a fait connaître son nom, et l'autre parce qu'il n'a été remis qu'après l'époque fixée par le programme.

DEUXIÈME PARTIE. — *Lectures approuvées par les Classes.* — 1°. *Stances sur le Bonheur :* par M. Marron.

2°. Mémoire sur un *Moyen simple et facile de faire brûler l'allu-*

mette dans les vases vinaires viciés, par lequel on les sanifie *et on les rend propres à conserver les vins :* par M. Bermond.

3°. Fragment d'un poëme intitulé l'*Egyptiade* : par M. l'abbé Aillaud.

4°. Mémoire sur un *Moyen d'extraire de la racine de Guimauve un fil analogue à ceux du Chanvre et du Lin* : par M. Martres.

5°. *Les Agrémens d'un petit bien*, poëme : par M. Saint-Cyr Poncet-Delpech le fils.

6°. *Réflexions sur la chimère du Mouvement perpétuel :* par M. Bénédict Prevost.

7°. *Deux Contes en vers :* par M. Rivals de Lacombe.

8°. *Observations sur la Mode :* par M. Fontanel.

9°. *Ma Philosophie*, stances morales : par M. Poncet-Delpech le père.

Prix proposés pour l'an 1812. — La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban, tiendra une séance publique le 15 mai 1812.

Elle y distribuera trois prix.

Le premier est proposé par la Classe des Sciences. La Classe n'ayant reçu aucun mémoire satisfaisant sur la question proposée pour sujet du prix qu'elle devait décerner cette année, remet la même question au concours pour 1812 : *Donner l'histoire détaillée des insectes qui gâtent les arbres propres à fournir les bois de construction ; et indiquer, s'il est possible, des moyens simples d'éviter leurs dégâts.*

Le second prix est destiné au meilleur ouvrage sur ce sujet, proposé pour 1811 par la Classe d'Agriculture, et remis au concours pour 1812 : *Quel est l'assolement le plus convenable aux diverses qualités de terres du département de Tarn et Garonne ?*

Le troisième prix, proposé par la Classe des Belles-Lettres, est destiné au meilleur poëme ou à la meilleure ode sur le sujet suivant : *Passage de Sa Majesté l'Empereur et Roi dans la ville de Montauban.*

Depuis le décret de l'Assemblée constituante, qui divise la France en départemens, Montauban, privé des établissemens considérables qu'il possédait avant cette époque, languissait ignoré sur les confins du département du Lot. S. M. l'Empereur et Roi, lors de son voyage dans le midi de la France, daigna diriger sa marche vers cette ville le 29 juillet 1808, et touchée de la beauté de sa situation, de la fertilité des campagnes riantes qui l'entourent, de sa population, et de l'enthousiasme qu'inspirait à ses habitans sa présence auguste, Elle créa un nouveau département dont Montauban est aujourd'hui le chef-lieu.

La munificence de Sa Majesté ne se borna point à procurer à ce nouveau département les institutions qui lui étaient nécessaires. Non contente de lui avoir donné pour Préfet un Magistrat qui joint le savoir au zèle le plus actif, qui, digne interprète du plus grand des Héros, après avoir tout vivifié dans ces heureuses contrées, éleva sur

les débris de l'ancienne, une Académie qui s'honore de l'avoir pour son fondateur, Sa Majesté accorda un Evêque à la ville de Montauban, et une Faculté de théologie protestante, qui par le mérite distingué de ses professeurs s'est déjà rendue célèbre.

La construction de deux ponts; celle de trois écluses; un décret pour rendre l'Aveyron navigable; des dons répandus avec largesse sur les hôpitaux : voilà les bienfaits éclatans que les habitans du département de Tarn et Garonne doivent encore à leur Souverain, qui, pour ajouter un nouveau prix à ses bontés, adressa naguères le discours suivant aux Membres composant la députation du Collége électoral :

« J'agrée vos sentimens; j'en connais la sincérité. Lors de mon » dernier voyage, j'ai été satisfait de tout ce que j'ai vu dans vos belles » contrées, et spécialement dans ma bonne ville de Montauban. » Comptez toujours sur mon affection. »

La classe ose se flatter qu'un semblable sujet inspirera les favoris des Muses. Chanter un voyage du Grand Napoléon, c'est faire le plus bel usage des talens qu'on reçut du ciel; car, en quelque lieu que sa destinée le conduise, tous ses pas sont marqués par des prodiges ou des bienfaits.

Prix proposé pour l'an 1813. — Ce prix, proposé par la Classe des Sciences, est destiné au meilleur ouvrage sur la question suivante : *Déterminer la situation et l'étendue des diverses espèces de terrains qui composent le sol du département de Tarn et Garonne, et la proportion des substances communément appelées* terres *qui entrent dans leur composition, telles que la silice, le quartz, l'argile, le carbonate de chaux, le talc, le mica, etc., etc., abstraction faite de tout ce qui appartient directement au règne organisé, dont on indiquera, simplement et en bloc, la proportion, sans en faire l'analyse.*

La Classe désire qu'on s'attache à distinguer les qualités physiques, ou même mécaniques, des terres. Entrent-elles dans la composition des terrains en grandes ou en petites masses, dures ou friables, informes ou cristallisées, etc., etc. ?

La Classe s'attend bien qu'il ne sera pas possible d'entrer, sur la situation et l'étendue de ces divers terrains, dans des détails minutieux, mais, à mérite égal, on donnera la préférence au mémoire le plus détaillé.

Les mémoires sur la première question pourront être écrits en français ou en latin; mais les ouvrages qui devront concourir pour les autres prix, seront écrits en français. Ils seront adressés, francs de port, au Secrétaire perpétuel, avant le 15 mars de l'année où les prix devront être délivrés.

Les Auteurs écriront leur nom dans un billet cacheté, qu'ils joindront au manuscrit; ils mettront en tête de leur ouvrage une épigraphe ou une sentence, qui sera répétée à l'extérieur de ce billet. On n'ouvrira que le billet attaché au manuscrit jugé digne du prix.

Chaque prix sera, suivant l'usage, une médaille d'or portant d'un côté le type de la Société, et de l'autre le nom de l'Auteur couronné.

POLITIQUE.

Les préparatifs pour soutenir la guerre sont poussés sur toute l'étendue de l'Empire ottoman avec la plus grande activité : de nouveaux firmans sont expédiés de toutes parts pour hâter la levée des troupes et leur mise en marche. Quelques troubles excités à Andrinople, sous prétexte de ces enrôlemens, ont été promptement réprimés par l'extrême sévérité que le Grand-Seigneur a déployée dans cette circonstance. Les janissaires ont été réprimés, les plus séditieux ont péri. Le gouvernement a été secondé dans cette circonstance par les habitans. La capitale est tranquille ; la fermeté du Grand-Seigneur est parvenue à contenir les agitateurs ; les principaux ont été forcés de sortir de la capitale ; depuis ce moment les chefs mécontens du corps des janissaires gardent le silence.

Le nouveau grand-visir est arrivé au camp de Schumla ; là encore il a trouvé des janissaires séditieux qu'il a traités avec beaucoup de sévérité ; il a fait sentir à ce corps trop habitué à se rendre redoutable, que s'il veut conserver ses droits, ses priviléges et son existence, il doit avant tout changer de conduite, et se montrer fidèle et discipliné. En Egypte, le gouvernement ne compte plus d'ennemis parmi les Beys et Mamelucks. Le pacha du Caire les a fait investir dans une mosquée au nombre de cinq cents ; aucun d'eux n'a échappé ; il ne peut plus rester aujourd'hui de ce corps qu'un petit nombre de Mamelucks de la Haute-Egypte, qui ne peuvent inquiéter le pacha du Caire. Les préparatifs contre les Wahabis et les progrès de ces derniers continuent à la fois.

L'ambassadeur français à Pétersbourg poursuit sa route ; il était le 6 mai à Riga : une députation du sénat et de la chevalerie a été à sa rencontre pour le complimenter. En Suède et en Danemarck les préparatifs de défense contre la flotte anglaise, attendue dans la Baltique, continuent avec ensemble et célérité. Les papiers anglais du 20 élèvent cette flotte à 17 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 12 sloops et 3 cutters ; elle a été reconnue à Corsoër le 20 mai, traversant le grand Belt et cinglant vers le sud : les lettres de

Copenhague ne la portent qu'à six vaisseaux de ligne, 12 frégates, 200 bâtimens de commerce. L'amiral Saumarez est à bord du *Victory*. Les Anglais savent dans quelle attitude on les attend; que la Suède arme avec une incroyable diligence, que la nouvelle levée ordonnée par la diète sera complète avant le 1er juillet, qu'elle consistera en 20,000 hommes, et portera l'armée suédoise effective à près de 50,000 hommes. Carlscrone sur-tout est mis dans le meilleur état de défense. D'un autre côté, toute la Poméranie suédoise et prussienne est en armes; les côtes y prennent l'aspect le plus formidable; les ordonnances de prohibition absolue de commerce et de communication s'exécutent avec la plus grande rigueur. Déjà on parle à Copenhague d'un engagement, à la suite duquel la flottille danoise aurait pris dans le grand Belt cinq bâtimens appartenant au convoi anglais. L'amiral Pellew est commandant en chef des forces anglaises dans la Méditerranée.

Les mêmes papiers donnent des nouvelles de la santé du roi. S. M. s'est rendue, le 19, dans les appartemens de la reine pour lui faire visite; c'est la première fois depuis son indisposition. A midi S. M. a reçu les complimens et les félicitations des princes de sa maison. Toutefois on ne pense pas que S. M. puisse jamais reprendre les rênes du gouvernement. S. M. est presqu'aveugle, et sa surdité est complète.

La gazette de la cour rend compte du combat naval livré près de Lissa, entre le capitaine français Dubourdieu et l'escadre anglaise. Le rapport avoue la perte d'un grand nombre d'officiers distingués et de marins; le dommage essuyé par les Anglais a été si considérable, qu'il leur a été impossible de tenir la mer; d'autre part, l'*Amizade* allant de Lisbonne à Fernambouc a été prise par deux frégates françaises. Suivant les nouvelles d'Amérique, le secrétaire d'état américain, M. Smith, aurait perdu sa place. A Saint-Domingue, dans la guerre que se livrent les noirs, Petion se serait emparé de Santo-Domingo le 13 février.

Quant à la situation intérieure de l'Angleterre, et particulièrement celle du commerce, elle devient chaque jour plus alarmante. Les négocians de Londres ne cessent d'assaillir les ministres qui prodiguent en vain les promesses. Ce qui vient de se passer est peu fait pour rétablir la confiance entre le gouvernement et les gouvernés. Le ministère a déclaré fausses 32 séries des numéros des billets de

banque d'Angleterre : ce qui occasionne une perte très-considérable aux porteurs de ces billets. On craint généralement que le ministère ne s'en tienne pas à ces 32 séries.

La détresse dans laquelle se trouve le gouvernement se manifeste de toutes manières. Il s'est trouvé par la rareté du numéraire dans la nécessité de mettre à 5 schellings et demi les pièces qui étant de 5 schellings, sont déjà beaucoup au-dessus de leur valeur réelle. Il a vainement cherché à persuader que le motif de cette hausse était d'empêcher la sortie de cette monnaie du royaume. Qui serait tenté de l'exporter? Ne sait-on pas qu'elle se compose de piastres fabriquées à la Vera-Cruz, à un titre inférieur aux anciennes, et ensuite mises en Angleterre sous un balancier à l'effigie du roi Georges? Par une conséquence de cette mesure, la guinée est montée à 26 schellings, et déjà l'on commence à ne pouvoir plus s'en procurer à ce prix. Ce taux doit l'élever encore par la nécessité où est le gouvernement de faire acheter l'or sur la place, pour le paiement des troupes employées en Portugal.

Le 20 mai, la chambre des communes s'est formé en comité. Le chancelier de l'échiquier a proposé le budget pour cette année. Les subsides demandés par le gouvernement s'élèvent à la somme de 49,432,869 livres sterling, à-peu-près 12 cents millions de France. Au nombre des vues et moyens indiqués pour cette année, est l'emprunt de 12 millions sterling. Le rapport du chancelier présente l'état vraiment curieux des objets sur lesquels s'est étendu le génie fiscal qui pèse sur l'Angleterre; il serait difficile de citer un objet quelconque d'usage habituel qui ne soit pas soumis à la taxe. Les chapeaux, les gants sont taxés; et le chancelier a cru convenable de prévenir que quant aux habits, vestes, souliers ou culottes de peau, il n'avait pas jugé nécessaire de les soumettre à l'impôt. L'honorable chancelier a trouvé de l'augmentation dans tous les produits; il faut donc qu'il y en ait une bien forte dans les dépenses, puisqu'il a besoin d'emprunter 12 millons cette année. Cette contradiction trop sensible a été la base des débats qui se sont ouverts relativement au budget. Dans cette discussion, plusieurs orateurs ont mis au grand jour l'excès des dépenses, l'abus monstrueux du système des emprunts, l'évidence d'un déficit qui ne peut que s'accroître d'année en année, et l'imprudence d'un système qui n'a d'autre base que l'augmentation progressive des taxes, dont le poids déjà insupportable s'agrave encore à mesure

que la prospérité de la nation se détruit. Les mêmes raisonnemens se sont appliqués à l'Irlande dont la dette s'est accrue des deux tiers, depuis l'union. Les résolutions proposées par le ministère ont passé.

On reçoit les détails les plus intéressans du voyage de LL. MM. dans les départemens de la ci-devant Normandie; par-tout leur passage est à-la-fois marqué par leur bienfaisance et par l'éclatante expression de la reconnaissance des peuples.

LL. MM. sont parties de Rambouillet le 22 à cinq heures du matin. Elles ont dîné à Tubeuf, près de l'Aigle, chez M. le comte de Lillers, chambellan, et elles sont arrivées à Caen à onze heures du soir. Sur la route, le préfet de Chartres, et à Dreux, M. Rotrou le maire de cette ville qui signale son zèle dans une cité où son illustre aïeul a si glorieusement péri, ont eu l'honneur d'être admis à présenter leurs hommages à S. M.

Le 25 à quatre heures du matin, l'Empereur est monté à cheval. S. M. a parcouru toutes les côtes à trois lieues de Caen, vers l'embouchure de l'Orne. Le prince vice-roi, le ministre de la marine et les inspecteurs-généraux des ponts et chaussées Syangin et Tarbé accompagnaient S. M. L'Empereur est rentré à Caen à dix heures du matin.

A six heures S. M. a reçu une députation du collége électoral du Calvados. Cette députation était composée de MM. le Forestier de Vandœuvre, président; le baron le Menuet, premier président de la cour impériale; Lafresnaye Saint-Aignan, membre de la légion-d'honneur; Edouard Blascher, président du tribunal de première instance de Falaise; Devallois Saint-Léonard, maire de Falaise; le Cordier, sous-préfet de Lisieux; Lebret du Désert, président du tribunal de première instance de Lisieux; Genas du Homme, maire de Bayeux; Letellier; le baron Lamartinière, ancien général de brigade; Olivier le Chevalier; Dufour de Quetieville; Legoupil.

M. le président de la députation a dit:

« Sire, voir V. M. I. dans cette enceinte, contempler les traits augustes du plus grand des rois, c'est un bonheur auquel nous avons peine à croire, quoique nous en ressentions toute l'ivresse.

» Sire, quelles expressions assez énergiques d'amour et de reconnaissance pourrions-nous trouver? Ce peuple dont les acclamations vous suivent avec enthousiasme, qui semble, dans cette grande circonstance, avoir en quelque

sorte abjuré son caractère naturel, et qui croit que ses notables sauront mieux que lui vous peindre ses sentimens, nous accusera d'avoir trompé son attente.

» En effet, comment louer dignement ce qui est au-dessus de tout éloge ? Comment trouver dans des cœurs si pleins, le talent de bien dire ce que l'on éprouve avec tant de vivacité ?

» C'est au milieu de vos Normands, Sire, que nous vous contemplons; de ces Normands qui n'ont point oublié qu'ils sont issus des compagnons de Guillaume, et qui jamais n'ont pu rester froids pour tout ce qui fut grand et héroïque. »

S. M., dans sa réponse, a témoigné sa satisfaction du bon esprit qu'elle voit régner dans ce département.

Tous les membres du collége ont ensuite été introduits par arrondissement. L'Empereur s'est entretenu long-tems avec chacun d'eux. Ils ont eu ensuite l'honneur d'être présentés à S. M. l'Impératrice.

Après cette audience, l'Empereur et l'Impératrice ont reçu trente-six dames de la ville.

Toute la journée du 25 a été marquée par des actes de la munificence impériale et des actes de bienfaisance. De nombreux jeunes gens des familles les plus distinguées ont obtenu des sous-lieutenances; des sommes considérables ont été accordées pour des secours et des travaux publics. LL. MM. ont daigné visiter les produits de l'industrie départementale, et s'entretenir avec les principaux fabricans.

A 9 heures du soir LL. MM. ont accepté la fête que la ville leur avait offerte. Trois cents femmes brillantes de parure garnissaient une salle magnifiquement décorée. Le bal a été ouvert par le prince vice-roi et la duchesse de Montebello. S. M. l'Impératrice a daigné danser une anglaise. L'Empereur a fait plusieurs fois le tour de la salle, en adressant la parole aux dames avec la plus touchante affabilité. A dix heures et demie LL. MM. se sont retirées au milieu des acclamations générales. Le bal a continué jusqu'à quatre heures; en ce moment toutes les personnes qui le composaient se sont portées à la hâte sur le chemin de Bayeux. Là LL. MM. en passant rapidement ont retrouvé les mêmes hommages qu'au milieu de la fête; toute la route était couverte d'une innombrable population accourue des lieux voisins, jettant des fleurs sur le passage de LL. MM. en les saluant par des cris d'enthousiasme.

Le 26 mai LL. MM. sont entrées dans Cherbourg à trois heures après-midi : immédiatement après leur arrivée, elles se sont embarquées, et elles ont visité les forts de la rade, la digue et les travaux du port Napoléon. Le 27, l'Empereur étant à cheval à quatre heures, en a parcouru les fortifications, le port marchand et les chantiers. Le même jour elle a reçu les hommages de toutes les autorités du département et de la ville, et le lendemain une députation du collége électoral de la Manche. S....

PARIS.

Les préparatifs pour les fêtes du baptême du roi de Rome se poursuivent avec la plus grande activité à l'Hôtel-de-Ville, aux Tuileries, à la place de la Concorde, aux Champs-Elysées.

— Il paraît que l'ouverture de la session du Corps-Législatif n'aura lieu que le 9, jour du baptême.

— On attend la publication officielle des nouvelles de l'armée du Portugal qui, dit-on, annoncent la jonction de la garnison d'Almeida à l'armée du prince d'Essling, et la continuation des avantages de la journée du 5 mai.

— Il continue d'arriver à Paris une quantité prodigieuse d'étrangers qui viennent assister à la cérémonie du baptême.

ANNONCES.

Cours complet ou Dictionnaire universel d'agriculture pratique, d'économie rurale et domestique, et de médecine vétérinaire; par l'abbé Rozier : ouvrage dont on a écarté toute théorie superflue, et dans lequel on a conservé les procédés confirmés par l'expérience et recommandés par Rozier, par M. Parmentier et les autres collaborateurs que Rozier s'était choisis. On y a ajouté les connaissances pratiques acquises depuis la publication de son ouvrage. *Nouvelle édition*, corrigée et augmentée, par MM. Sonnini, Tollard aîné, Chabert, Fromage de Feugré, Heurtault-Lamerville, Lombard, Chevalier, et autres cultivateurs propriétaires. Six vol. in-8° de 3565 pages, avec le portrait de Rozier, celui de M. Parmentier, et 30 planches gravées en taille-douce. Prix, 42 fr. brochés, et 54 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. Saint-Germain.

Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan, ou Descriptions historique, politique, civile et naturelle des Empires, Royaumes, Etats, et leurs Colonies, avec celle des Mers et des Isles de toutes les parties du Monde; par J. Pinkerton et C. A. Walckenaer, revue, corrigée et considérablement augmentée, principalement d'articles sur les langues, par L. Langlès, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux, etc. Précédée d'une introduction à la géographie mathématique et critique, et à la géographie physique, ornée de cartes et planches, par S. F. Lacroix, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, etc.; suivie d'un précis de géographie ancienne, par J. D. Barbié du Bocage, membre de l'Institut, professeur de géographie et d'histoire à l'Université impériale, etc.; accompagnée d'un atlas grand in-folio, dressé par P. Lapie, ingénieur-géographe, d'après les autorités les plus récentes; avec une liste des meilleurs cartes et livres de voyages. Tome Ier, in-8o. Prix, avec les cartes en noir grand in-folio, 11 fr.; coloriées, 12 fr.; pap. vélin superfin, dont il y a très-peu d'exemplaires, prix double. Chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, no 3; et Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Ce volume sera bientôt suivi d'un second qui contiendra l'*Asie* jusqu'à l'*Empire des Brimans*, avec les cartes des différens pays décrits dans cette seconde livraison.

Le même libraire vend séparément, d'après la demande des instituteurs et des élèves, l'*Introduction à la Géographie Mathématique et Critique et à la Géographie Physique;* par M. Lacroix. Ce volume est accompagné de belles cartes; savoir : avec les cartes en noir, 9 fr.; avec les cartes coloriées, 10 fr.; avec les mappemondes grand in-folio, 12 fr.

Il faut ajouter 5 fr. pour recevoir, franc de port, chacun de ces volumes.

Ve et VIe cahiers de la quatrième souscription, ou XLIe et XLIIe de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ces deux cahiers contiennent deux planches gravées en taille-douce, dont une coloriée, avec les articles suivans : Description de la ville de Stabrœk, dans la Guyane, traduite de l'anglais par Mme Bolly; — Notice historique sur Aboûl-Fédâ et ses ouvrages, par M. Am. Jourdain; — Sur le tatouage en général, et particulièrement sur celui des insulaires de Noukahiva; — Mémoire sur les Ismaélis et les Nosaïris de Syrie, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, consul-général de France, à Alep; — Sur une coutume de Madagascar, dont parle

Flacourt; par M. E. Colin, de l'Ile-de-France; — Description des montagnes de Tingar, dans l'île de Java; par M. Leschenault de la Tour; — Détails sur l'état actuel de la Chine, extraits du voyage autour du monde, par M. de Krusenstern; — Extrait de la relation du Maroc, par M. Jackson, de la relation du lord Valentia et d'autres ouvrages. — Lettre sur une nouvelle carte de la principauté de Neufchâtel, par M. d'Osterwald; — Réponse à la diatribe de J. G. Denti. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Manuel des propriétaires ruraux et de tous les habitans des campagnes, ou Recueil, par ordre alphabétique, de tout ce que la loi permet, défend ou ordonne dans toutes les circonstances de la vie et des opérations rurales. On y a joint tout ce qui a rapport aux bois et forêts, à la chasse, à la pêche, aux étangs et aux constructions rurales. Avec des modèles et formules de baux, loyers, procès-verbaux et autres actes usités à la campagne dans différens cas. Par C. S. Sonnini, ancien collaborateur de l'*Histoire naturelle de Buffon* et du *Cours d'Agriculture*, membre de plusieurs sociétés savantes. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée d'après les nouveaux codes, les avis du conseil-d'état, les lois, décrets impériaux, etc. Un vol. in-12 de 360 pages. Prix, 3 fr. broché, et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez le même.

Mélanges de Littérature, d'Histoire, de Morale et de Philosophie, contenant: de l'Égoïsme; Anecdotes inédites de la Vie privée de Pierre-le-Grand; le Premier des Mérites est celui d'être heureux; de la Proportion des peines aux délits; de la Noblesse; des Erreurs de J.-J.-Rousseau en politique; sur la Russie; sur la Suisse; de certaines opinions; Essai sur le Bonheur; de la Poésie et des Vers; de la Musique dramatique et vocale; Eloge de J.-J.-Rousseau; de Rousseau

et des Philosophes du dix-huitième siècle; de l'Imprimerie et des Livres; de la Supériorité du dix-huitième siècle; de la Critique et des Journaux; un article de Journal, par le professeur Leuliette; par François-Louis, comte d'Escherny, ancien chambellan de S. M. le roi de Wirtemberg. Trois vol. in-12 de 1162 pages, caractère philosophie. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez Bossange et Masson, rue de Tournon; et chez Schœll, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Formulaire général des actes ministériels, extrajudiciaires et de procédure, impérieusement commandés par les Codes Napoléon et de Procédure, pour l'instruction et la suite des actions à intenter en justice, ou pour l'exécution des jugemens des tribunaux, et des actes de juridiction volontaire, susceptibles d'exécution sans intervention du juge : le tout absolument conforme aux diverses dispositions de ces codes, pour tous les cas distincts et séparés où ces actes doivent avoir lieu. Par A. G. Daubanton, licencié en droit, ex-juge, suppléant de juge de paix à Paris, auteur des *Dictionnaires des Codes Napoléon, de Procédure*, et autres ouvrages. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée de toutes les lois, décrets impériaux, avis du Conseil-d'Etat, circulaires et décisions des ministres, relatifs aux Codes Napoléon et de Procédure, postérieurs à leurs promulgations. Un vol. in-8° de 590 pages, grand format. Prix, 8 fr. broché, et 10 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Précis historique des derniers événemens de la partie de l'Est de Saint-Domingue, depuis le 10 août 1808, jusqu'à la capitulation de Santo-Domingo. Avec des notes historiques, politiques et statistiques sur cette partie; des Réflexions sur l'Amérique septentrionale, et des considérations sur l'Amérique méridionale, et sur la restauration de Saint-Domingue. Dédié à S. Exc. Mgr. le vice-amiral Decrès, ministre de la marine et des colonies, grand-aigle et chef d'une des cohortes de la Légion-d'Honneur, etc. Par M. Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major. Un vol. in-8° de 500 pages, orné du portrait du général Ferrand, d'une vue de l'ancien palais de Christophe Colomb, et d'une carte des positions respectives des deux armées. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*; par Mme de Genlis. Un vol. in-8°. Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 5.

Traité complet de la culture, fabrication et vente du tabac, d'après les procédés pratiqués dans la Pannonie, la Virginie, le Danemarck, l'Ukraine, la Valteline, la Guiane française, et ci-devant dans la Guyenne. Ouvrage orné de six planches en taille-douce, par un ancien cultivateur. Un vol in-8°. Prix, 5 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nota. On a joint à cet ouvrage d'autres objets d'économie rurale, qui, réunis ou substitués au tabac, en rendent la culture encore plus utile aux propriétaires, et très-intéressante pour l'Etat.

Du Cotonnier et de sa culture, ou Traité sur les diverses espèces de cotonniers, sur la possibilité et les moyens d'acclimater cet arbuste en France, sur sa culture dans différens pays, principalement dans le midi de l'Europe, et sur les propriétés et les avantages économiques, industriels et commerciaux du coton; par M. Ph. de Lasteyrie. Un vol. in-8°, avec trois planches gravées en taille-douce. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Paradis, poëme du Dante, traduit de l'italien, précédé d'une introduction et de la vie du poëte; suivi de notes explicatives pour chaque chant, et d'un catalogue de 80 éditions de la *Divine Comédie* de cet auteur. Par un membre de la Société royale de Gœttingue et de l'Académie de Cortone. Un vol. in-8°, avec une planche gravée représentant le voyage de l'auteur en paradis, en passant d'une planète dans l'autre. Prix, 6 fr., et 7 fr. 80 c. franc de port; papier vélin, 12 fr., et 13 fr. 80 c. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale; publié avec l'approbation de S. Exc. le ministre de l'intérieur. — IXe ANNÉE. — Un vol. in-4° de 370 pages, orné d'un grand nombre de planches gravées en taille-douce. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Mme Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon-Saint-André-des-Arcs; M. Guillard Lenainville, agent de la Société d'encouragement, rue du Bac, n° 42; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses la collection complète du Bulletin, formant 9 volumes in-4°, avec planches. Prix, 72 fr., et 94 fr. franc de port. Chaque année se vend séparément, 9 fr., à l'exception des 1re, 2e et 6e, qui coûtent 6 fr. chacune.

Le Tome V de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle,* par M. Charles Lacretelle, et le tome III du *Précis de la Géographie universelle,* par M. Malte-Brun, doivent être mis en vente le 15 de ce mois.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXVI. — *Samedi* 8 *Juin* 1811.

DEPT DE LA SEINE. 5. Cen.

POÉSIE.

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Ode qui a remporté le premier prix à l'Académie des Jeux Floraux.

En nuage embaumé, l'encens vole et s'exhale ;
L'autel s'orne de fleurs ; la cloche baptismale
A promis à la terre un habitant nouveau ;
Quel est ce jeune enfant que Lutèce contemple ?
Et sous les portiques du temple
Quelle voix a chanté les hymnes du berceau ?

Tout-à-coup l'air frémit, l'airain s'allume et gronde :
Aux pieds du fils des Rois, tombent les Rois du monde ;
De ses futurs destins le ciel même étonné,
Se décore pour lui d'une étoile nouvelle,
Et de la splendeur paternelle,
Son berceau triomphant repose environné.

La gloire avec amour protége son enfance ;
Tout prêts à s'immoler pour sa noble défense,
Les braves devant lui balancent leurs drapeaux ;
ur son front divin posant le diadême,

Et

Déjà Napoléon lui-même,
Entre ses bras vainqueurs le montre à ses héros.

Tel un aigle, quittant sa roche hospitalière,
Emporte ses aiglons dans les champs de lumière,
Fier, il les accoutume à l'empire du ciel,
Et traversant des airs la voûte étincelante,
Les montre à la foudre brûlante,
Qui doit être soumise à leur vol immortel.

Salut, fils de César! une reine attendrie,
Auprès de ton berceau retrouve sa patrie,
Et promène autour d'elle un regard triomphant;
A ce luxe orgueilleux, ces pompes, ces offrandes,
Elle préfère les guirlandes,
Qui parfument la couche où dort le jeune enfant.

Du plus grand des héros la sagesse profonde
Se repose sur toi de l'avenir du monde.
A sa famille immense il promet ton appui;
Son immortalité sur ta tête rayonne;
Et déjà la gloire s'étonne
De tresser des lauriers pour un autre que lui.

Oh! quels joyeux concerts ont enchanté nos rives!
Fuyant à ce signal, vers ces flottes craintives,
Le monstre d'Albion s'enveloppe de deuil;
Et de son long sommeil encor toute irritée,
Rome antique ressuscitée,
Pour saluer son roi, s'élance du cercueil.

Fils de Napoléon, sois fier de ta conquête,
Dit-elle; devant toi je viens courber ma tête:
Le Dieu dont je descends ne m'abandonne pas,
Il m'appelle, il me rend à ma splendeur première;
Un diadême de lumière
Ecarte de mon front les ombres du trépas.

Sais-tu quel fut mon sort?.... La superbe Ausonie
A vu le monde entier soumis à mon génie;
J'imprimai ma grandeur à cent peuples divers;
Et lorsque d'Attila les cohortes sauvages
Eurent asservi mes rivages,
Mon astre en s'éteignant obscurcit l'univers.

Mille ans sont écoulés et je reprends mon glaive;
Avec tout son orgueil mon destin se relève.
Lutèce, dont la main pèse le sort des rois,
En m'adoptant pour sœur, me prête son tonnerre,
Et sur les princes de la terre
Deux Romes désormais régneront à-la-fois.

La gloire les unit, leurs aigles fraternelles
S'élanceront ensemble aux voûtes éternelles,
Grâce au fameux vainqueur de l'Elbe et de Memphis,
La victoire superbe, et dont il est l'idole,
S'assied encore au Capitole:
J'avais perdu mes Dieux, il me donne son fils.

Viens, mon jeune héros, visiter ton Empire:
Un printems immortel s'apprête à te sourire;
Les arts vont sur tes pas secouer leur flambeau;
A ton aspect le Tibre inclinera son urne,
Et triomphant du vieux Saturne,
Le trône des Césars deviendra ton berceau.

ALEX. SOUMET, auditeur.

LA FRANCE CONSOLÉE.

ODE SUR LA NAISSANCE DE S. M. LE ROI DE ROME.

Sur son trône éclatant de richesse et de gloire,
Entouré d'étendards conquis au champ d'honneur,
Et soutenu par la victoire,
La France reposait sous son aigle vainqueur:
Et cette Reine belliqueuse,
Florissante, majestueuse,
Le front ceint des lauriers cueillis par son héros,
D'une voix pleine d'harmonie,
Exhalait sa mélancolie
Et de ses vastes champs attristait les échos.

« Naguère encore, hélas! mes rives ravagées,
» Sans espoir, gémissaient de leur affreux destin;
» Et, dans mes villes saccagées,
» La Discorde faisait un horrible festin:
» Mon trône frappé de la foudre,
» Et mes autels réduits en poudre,

» Navraient mon triste cœur, affligeaient mes regards ;
» Je succombais à mes alarmes,
» Si le Ciel, touché de mes larmes,
» N'eût fait naitre pour moi le plus grand des Césars.

» Il parut.... et soudain la Discorde punie
» Fut le premier bienfait de son bras tout puissant ;
» Mon empire, par son génie,
» S'affermit, et brilla d'un éclat imposant ;
» Ses mains, à vaincre toujours prêtes,
» Surent, par de nobles conquêtes,
» Agrandir mes Etats, illustrer mes héros ;
» Et par des lois régulatrices,
» Bienfaisantes et protectrices,
» Vinrent de mes enfans assurer le repos.

» Hélas ! pourquoi faut-il qu'un génie intrépide
» Soit comme le vulgaire en proie aux lois du sort
» Et que le tems, d'un vol rapide,
» Amène aussi pour lui l'inévitable mort ?....
» O ciel ! exauce ma prière !
» Daigne éterniser la carrière
» Du héros fondateur de ma prospérité !
» Et dans l'immensité des âges
» Repousse tes jours de ravages,
» Tes jours de désespoir et de calamité !

» Que deviendraient sans lui mes hautes destinées ?
» Quelles mains soutiendraient mon sceptre glorieux ?
» Et, des discordes déchaînées,
» Qui pourrait étouffer les serpens odieux ?
» Quel serait le moderne Alcide
» Qui, me couvrant de son égide,
» Guiderait en tous lieux mes guerriers triomphans ?..
» Grand Dieu, par ta bonté suprême,
» Viens protéger mon diadême,
» Et me faire braver l'iniquité des tems ! »

Elle exhalait ainsi les craintes de son ame,
Et des torrens de pleurs inondaient ses beaux yeux...
Soudain l'atmosphère s'enflamme,
Et vers elle descend un envoyé des Cieux ;
Elle reconnaît le Génie
Qui dans les champs de l'Ausonie

Avait guidé les pas de nos vaillans héros ;
Il s'approche de l'immortelle,
Et sa voix douce et solennelle
Pour rassurer son cœur fait entendre ces mots :

« France, console-toi, je veille sur ta gloire ;
» C'est moi qui dirigeai Napoléon-le-Grand :
» Les Dieux ont fixé la victoire,
» Le bonheur, la sagesse, à son char triomphant :
» Les inconcevables merveilles
» De ses laborieuses veilles,
» Surpassent le pouvoir qu'ils donnent aux humains ;
» Toujours leurs bontés paternelles
» Le comblent de faveurs nouvelles :
» Respecte leurs décrets et connais tes destins.

» Ton héros immortel et son épouse auguste
» Auront un noble fils, digne objet de tes vœux ;
» Il sera grand, il sera juste,
» Et le père adoré de cent peuples heureux :
» Pour soumettre à ses lois la terre,
» Il héritera du tonnerre,
» Et ne s'en servira que contre les forfaits :
» Tous ses jours, vainqueurs de l'envie,
» Seront marqués par le génie,
» Et par le souvenir de ses nombreux bienfaits.

» Tu resteras toujours grande et majestueuse ;
» Tu tiendras le haut rang parmi les nations ;
» Et d'une voix harmonieuse
» Les Muses chanteront tes mâles actions.
» Sous cette illustre dynastie,
» Ta gloire toujours rajeunie,
» Domptera, dans leurs cours, et la mort et le tems ;
» Et par les bienfaits de Cybelle,
» Dans une abondance éternelle,
» Tes peuples jouiront d'un éternel printems ! »

Il dit, et ce discours a consolé la France ;
L'allégresse et l'amour brillent dans tous ses traits ;
Près d'elle sourit l'Espérance,
Qui lui montre du doigt le bonheur et la paix.....
Salut ! rejeton d'un grand homme !
Salut ! auguste roi de Rome !

Ton jeune esprit bientôt va lire dans nos cœurs :
Contens, joyeux, de ton aurore,
Tes peuples le seront encore
De semer à jamais ta carrière de fleurs.

Par J. M. Mossé,
Auteur d'une *Ode sur le mariage de LL. MM.* (*), de plusieurs autres Odes nationales, et de divers ouvrages.

CONTRE-ÉNIGME.

D'une énigme, pour l'ordinaire,
On invite à chercher le mot.
Ici le cas est tout contraire ;
On dit le mot d'avance, et ce qui reste à faire
Consiste à l'expliquer. Lecteur, c'est votre lot.

Notre langue est, parfois, bizarre et mensongère.
En voulez-vous un exemple frappant? —
Je connais dans le monde un père, un fils, un frère,
Tous trois fort laids, mais laids d'une laideur amère,
Si laids qu'ils font peur. Cependant,
Chacun d'eux est dit *beau*. Pourquoi donc? je l'ignore,
Je le demande en vain : personne encore
Ne m'a, sur ce point, éclairci.
Ils ont, de par la loi, pour eux, dit-on, l'usage ;
On doit absolument les appeler ainsi ;
Le mot est consacré. — Mais c'est un persifflage ;
Un droit peut-il jamais être un outrage?
Il est toujours honteux d'avoir menti. —
S'il est des *beaux*, il est aussi des *belles* ;
Ce qu'on dit d'eux, on peut le dire d'elles.
Chaque sexe, à son tour, est plus ou moins chanceux.
On remarque, en effet, dans plus d'une famille,
Aussi gratuitement, ce titre officieux
Se conférer à mère, sœur, ou fille.
Sans doute tout le monde sait
Ce que *belle* et *beau* veulent dire
Dans le sens naturel, que la langue leur fait :
Mais le sens figuré quelquefois nous fait rire.

(*) Voyez le *Mercure* du 3 novembre 1810.

Il semble qu'on dirait non moins pertinemment,
Ou, si l'on veut, incongrûment,
Beau chancelier, *beau* président.
Le mot *beau* pourrait donc remplacer le mot *vice*?
Est-ce par règle ou par caprice?
— Qu'importe? dès qu'ainsi l'usage le prétend,
Telle est sa volonté suprême,
Et qui le contredit est digne d'anathême.
— L'usage, je le sais, est très-impérieux;
Mais, ridicule ou sérieux,
Chaque usage a son origine.
Quelle est celle de celui-ci?
Il ne me paraît pas aisé qu'on la devine.
Je n'y comprends rien jusqu'ici.
Ma curiosité ne sert qu'à me confondre.
On voit peu d'embarras se comparer au mien.
Qui le pourra, je l'engage à répondre.
A vous encor, lecteur, je m'en rapporte bien:
Et pour faciliter la chose,
Ma question, quoiqu'en vers, peut se résoudre en prose.

JOUYNEAU-DESLOGES. (Poitiers.)

La pièce qu'on vient de lire, a pour objet, ainsi qu'on le voit, de savoir sur quel principe ou sur quel motif arbitraire, la loi et l'usage donnent la qualification de *beau* père au second mari d'une veuve qui a des enfans du premier lit; et ainsi des autres titres d'alliance, soit directe, soit collatérale, du même genre. On conviendra que la discussion de cette question présente un certain intérêt.

LOGOGRIPHE.

AMI lecteur, si tu me décomposes
De mes cinq pieds, prend cinq fois le total,
Tu trouveras mes cinq métamorphoses,
Ce qui sur-tout me rend original.
Lorsque je suis dans les mains d'une dame,
Je sers souvent à cacher mainte flamme;
Pour conserver la vie aux animaux,
C'est moi qui mets à couvert leurs cerveaux:
On n'aime point, sur les meilleures tables,
Ni mon odeur, ni mon goût détestables;

Le plus souvent on me jette dans l'eau,
Pour garantir du danger un vaisseau;
Enfin je suis un mauvais coquillage,
Mais excellent à faire un bel ouvrage.

Par un Abonné de Lunel.

CHARADE.

D'une conjonction je forme mon premier,
Elle motive et l'effet et la cause.
Pour mon second, c'est une chose
Qui qualifie au singulier
Ce qui de nos Jean Bart illustra la mémoire,
Et qui nous comblera d'une nouvelle gloire.
Au total, j'aime le fracas,
Et la danse, et la bonne chère;
Le maigre n'est pas mon affaire;
Point d'hiver où je ne sois pas.

Par M. R. Dufau de Moulis.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *l'Existence.*

Celui du Logogriphe est *Andouillette*, où l'on trouve: *dent*, *lait*, *lit*, *onde*, *tein*, *lie*, *dette*, *étuit*, *lent*, *lunète*, *Dieu*, *oui*, *date* et *nuit.*

Celui de la Charade est *Loup-garou.*

SCIENCES ET ARTS.

Mémoires de la Société d'Agriculture du département de Seine et Oise. — 1809 et 1810. — Versailles, de l'imprimerie de la Préfecture. — Deux volumes in-8°.

On ne croira pas sans peine que ces *Sociétés d'Agriculture*, qui, chaque jour, se multiplient dans les départemens, ont trouvé des antagonistes qui déprécient leurs travaux, méconnaissent leur utilité. Il est des hommes que toute institution nouvelle offense, quand toutefois ils n'en sont pas les créateurs. Qui pourrait nier cependant les avantages que procurent ces réunions où chaque membre vient apporter à la masse commune le tribut de ses observations particulières, où l'on propose des essais à faire, des découvertes à vérifier, où l'objet des travaux, enfin, est l'intérêt général, la prospérité publique?

Nous avons sous les yeux deux volumes des mémoires de l'une de ces Sociétés, et nous croyons que ces deux ouvrages à la main, on répondrait victorieusement à toutes les objections faites et à faire contre ces utiles institutions. Ce sont, à la vérité, les mémoires de la société d'agriculture d'une commune voisine de la grande cité; et l'on pourrait répliquer que plongée, pour ainsi dire, dans les rayons de ce foyer de lumières, il n'est pas étonnant que cette société participe à l'éclat qu'il répand au loin : mais il nous serait facile de citer dans les départemens un grand nombre d'autres réunions du même genre dont les travaux sont aussi remarquables, dont les membres n'ont ni moins de connaissances, ni moins de zèle. Que la critique se contente donc de lancer les traits du ridicule, de s'acharner sur ces petites académies littéraires où l'on rencontre, en effet, parfois (bien que

nous reconnaissions du mérite et des talens modestes dans un assez grand nombre) d'excessives prétentions et même un peu d'orgueil, avec beaucoup d'incapacité; mais qu'elle respecte les *Sociétés d'agriculture*. Les moins célèbres, les moins laborieuses, ne sont pas même sans aucune utilité.

La cause que nous défendons a été soutenue avec bien plus de force et de talens par le respectable administrateur qui, en 1809 et 1810, était préfet du département de Seine et Oise, et qui est aujourd'hui directeur-général des mines (M. le conseiller-d'Etat comte de Laumond). Il présidait en 1809 la Société d'Agriculture du département; et, en cette qualité, il prononça, dans la séance publique du 18 juin, un discours où l'on trouve réunies les vues profondes de l'administrateur à la plus douce philanthropie. Son discours est, pour ainsi dire, un commentaire aussi juste qu'éloquent du passage si connu de Cicéron : *Omnium rerum ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agricultura melius, nihil dulcius, nihil uberius, nihil homine libero dignius.*

Voyons comment l'orateur répond à ces hommes inconséquens, qui, échos fidèles des adversaires des Sociétés savantes, rejettent avec une espèce de dédain toute théorie en agriculture : « Déjà la raison a fait justice des » préventions qui retardaient en France l'étude de la » théorie trop long-tems négligée : en vain la légèreté » qui n'approfondit rien, et la timide indolence qui » recule avec effroi devant toutes les idées de perfectionnement, se sont réunies pour décrier l'enseignement » et la méthode, en vantant avec affectation les avantages, non contestés, de l'habitude et de la pratique. » L'esprit d'observation a triomphé; il ne respectera plus » le sommeil de la routine, et le mot d'innovation ne sera » plus un blasphème, lorsqu'une sage innovation, lorsqu'une vérité utile seront offertes à l'homme pour lui » apprendre à bien connaître le domaine que la nature » lui a légué, et dont l'usufruit a une durée si courte et » si incertaine. »

Nous pourrions appuyer par des preuves de fait ces

observations si justes en faveur de la théorie, lorsqu'elle est éclairée. Il est tels propriétaires que nous nommerions, sans la crainte de leur déplaire, qui depuis trois ou quatre années qu'ils vivent dans leurs domaines, ont acquis par la seule inspection des procédés employés par leurs fermiers, plus de connaissances en agriculture que n'en posséderont jamais ces fermiers eux-mêmes, qui seraient en état de leur donner les conseils les plus utiles, qui ont vu les vices des méthodes usitées dans leur pays et y ont substitué avec le plus grand avantage, ou des méthodes employées ailleurs, ou celles que leur ont indiquées les plus simples raisonnemens.

Mais passons à un autre discours du même orateur, prononcé dans la séance du 8 juillet 1810. Magistrat, il devait, cette fois, récompenser, au nom du gouvernement, par le don de deux médailles, deux citoyens du département de Seine et Oise, qui avaient puissamment contribué à la propagation de la vaccine. L'éloge du docteur Jenner, auteur de la découverte de ce préservatif contre un des plus grands fléaux de l'espèce humaine, venait se placer naturellement sous la plume de l'écrivain. On ne pouvait, à notre avis, célébrer plus dignement cet illustre étranger.

« Si son pays s'enorgueillit de l'avoir vu naître, dit M. le comte de Laumond, tous les peuples le considèrent comme s'il était né parmi eux.

» Revêtu d'un caractère inviolable, il pourrait avec sécurité aborder tous les continens; partout il trouverait une terre amie et hospitalière.

» Et quelle est, Messieurs, la contrée assez barbare pour repousser le bienfaiteur des hommes?

» Quel peuple civilisé assez peu jaloux de sa dignité pour lui refuser les hommages d'une vive reconnaissance?

» Pour nous qui vivons sous les lois d'un souverain, modèle de tous les genres de gloire, nous connaissons déjà l'accueil que doivent se promettre, dans ses Etats, ceux que leurs talens, leurs vertus ou leur bienfaisance recommandent à la mémoire des siècles. »

Sans doute nos savans français professent ces sentimens d'admiration et de reconnaissance envers l'inventeur de la vaccine, puisque le docteur Jenner vient d'être élu tout récemment associé étranger de la première classe de l'Institut.

L'un des deux habitans du département de Seine et Oise, zélés propagateurs de la vaccine, que M. le comte de Laumond avait à récompenser dans la séance de 1810, était M. Goguet, curé de Ballainvilliers. Nous ne pouvons passer sous silence le portrait suivant que l'orateur trace de l'un de ces pasteurs auxquels l'irréligion elle-même est forcée de rendre hommage.

« Il n'est personne de nous qui n'ait eu quelquefois le bonheur de rencontrer dans les campagnes quelques-uns de ces pasteurs vénérables, aussi simples par leurs mœurs que grands par la sublimité de leurs fonctions; généreux au sein des privations; instruits de tout ce qu'il est utile de savoir, mais ne communiquant leur savoir à l'ignorance que selon le besoin, et comme ils distribuent leurs aumônes; agriculteurs sans propriétés; médecins sans aphorismes; pharmaciens ou botanistes formés par les seules inspirations de la charité; conciliateurs nés de tous les différends, jugeant les procès d'après le code de l'Evangile; enfin de ces hommes connus sous le titre modeste de curés de villages, et que la Providence délègue quelquefois dans l'obscurité des hameaux, d'où elle ne les tire que lorsqu'il convient à ses desseins de les produire au grand jour, pour augmenter, par leur exemple, le nombre de leurs imitateurs.

» Tel est, Messieurs, le caractère que le desservant de la petite succursale de Ballainvilliers a pris pour modèle: etc., etc. ».

Nous quittons à regret les discours de M. le comte de Laumond; mais nous devons un coup-d'œil aux autres productions que contiennent les deux volumes de mémoires que nous annonçons dans cet article.

Entre autres mémoires importans, la collection de 1809 nous en offre un de M. de Cubières sur le cyprès

de la Louisiane, *cupressus disticha*. Ce mémoire ne laisse rien à désirer sur les moyens de cultiver en France cet arbre encore rare, et dont l'emploi pourrait être utile à l'agriculture et dans les arts. Le même auteur a publié, dans le volume de 1810, une notice non moins intéressante pour les botanistes et les cultivateurs sur le *magnolia auriculata*, très-bel arbre, remarquable par la grandeur de ses feuilles et par ses fleurs, mais dont l'utilité est moins démontrée.

Nous mentionnerons aussi comme dignes d'attention, un mémoire de M. Valois, sur le tournis des moutons, et des expériences de MM. Lamayran, médecin, Labbé, propriétaire, Robert, Le Roux et Fremy, pharmaciens, sur l'écorce du marronier d'inde. On se rappelle que l'on avait annoncé avec éclat cette écorce comme un puissant fébrifuge. Il résulte des expériences chimiques et médicales faites par les membres de la Société ci-dessus désignés, que « l'écorce du marronier ne contenant pas de résine, ne contenant pas de kinate de chaux, et ne décomposant pas l'émétique, diffère absolument du quinquina;

» Que sa nullité dans les fièvres continues doit faire rejeter tout essai dans les fièvres putrides, ataxiques et pernicieuses; qu'il ne faut guères dans les fièvres intermittentes en attendre d'autres effets que ceux qu'on obtient assez généralement de tous les amers. »

Nous avons trouvé de l'intérêt et des observations neuves dans deux mémoires de M. Féburier, l'un contenant un précis de l'histoire naturelle des abeilles, l'autre des observations sur les fausses teignes ou gallerias de la cire, et sur les moyens de préserver les ruches de ces insectes destructeurs. Nous ne pouvons trop recommander ce dernier mémoire dans un moment où l'on est ramené, presque forcément, à la culture des ruches, qui n'avait jamais été abandonnée, il est vrai, mais qui était plus négligée qu'elle n'aurait dû l'être par les agriculteurs.

Enfin, nous devons des éloges à M. Carron, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture, qui, dans ses

comptes rendus des travaux de la Société, montre un véritable talent d'analyse.

Si nous voulions faire quelques observations critiques, (et où ne trouve-t-on pas occasion d'en faire?) nous dirions que plusieurs mémoires ne sont pas rédigés avec assez de précision et de simplicité. Les phrases ambitieuses, les prétentions à l'esprit, à *l'effet*, ne sont à leur place nulle part, mais bien moins encore dans des *Mémoires sur l'Agriculture*. Nous n'avons pu, par exemple, sans sourire involontairement, parcourir quelques passages d'un discours très-brillant sur *les services rendus à l'agriculture par les femmes*... Il est vrai que ce discours a été lu dans une séance où sans doute il y avait beaucoup de femmes. Le désir de leur plaire, d'être applaudi par elles, aura inspiré à l'auteur ces phrases apprêtées, galantes, *enluminées*... C'est un motif, mais non une excuse.

AMAURY DUVAL.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*; par Mme de Genlis. — Un vol. in-8°. — Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

S'astreindre à un plan méthodique et ingénieux lorsque le sujet n'en exige point, ce serait étaler assez vainement les ressources de l'art. Un auteur aussi exercé, aussi connu que Mme de Genlis, dédaignerait une telle affectation : dans ses notices sur les femmes qui ont cultivé ou qui ont protégé les lettres, il était donc tout naturel qu'elle suivît simplement l'ordre chronologique.

Cependant tout écrit raisonnable a un objet, et contient une pensée principale. Si l'on se demande quel est le résultat de celui-ci, l'on verra bien d'abord que Mme de Genlis élève au-dessus des Gil-Blas, des Télémaque, etc., les romans composés par des femmes (en exceptant telle ou telle femme contemporaine de l'auteur.) Mais ce n'est pas tout peut-être : quelquefois on se propose un but particulier auquel le sujet que l'on traite ne conduit que par une marche un peu contrainte; nous verrons plus loin. Que ce but soit légitime ou non, il n'importe, est-il dit dans *Corinne*; rien ne nuit aux ouvrages de littérature comme d'avoir un but.

La manière de voir de Mme de Genlis, au sujet des romans, pourrait être nouvelle, sans être injuste; elle pourrait lui être favorable, sans être l'effet de la partialité; c'est ce que je ne prétends point décider. Je ne me propose de traiter ici que des questions moins étendues : sans beaucoup de méthode, je les aborderai à mesure qu'elles se présenteront, et l'auteur ne me repro-

chera point de mettre plus de recherche dans cet article qu'il n'en a dans son livre.

Comme ce Précis historique tient de l'éloge, et devient au besoin un panégyrique, il a fallu d'abord élever les romans, et opposer à l'opinion présente, celle de de tems où l'on jugeait bien plus sainement de tout, de ce tems où le discours savant de Huet fut mis à la tête du *joli roman intitulé Zaïde*, et où *personne.... ne critiqua cette union d'une production.... frivole d'une femme avec un discours..... d'un grave.... évêque*. L'auteur avoue pourtant que cela paraîtrait aujourd'hui *peu convenable et très-étrange*. En effet, les *opinions et les mœurs ne sont plus les mêmes; nous n'avons plus la solidité de nos aïeux*, ni cette *admiration pour les romans* qui était commune *dans un siècle si grave et si religieux* (pages 93, 94, 116.) De là on en vient à décider formellement que les femmes l'emportent sur les hommes dans ce genre dont le siècle, qui devrait être notre modèle en tout, faisait un si grand cas. Cependant, lorsque des hommes de mérite faisaient leurs *délices* de la lecture de l'*Astrée*, (pag. 90 et 92), *où l'amour est peint avec une si folle exagération et des couleurs si fausses*, lorsque M^me^ de Scudéri *travaillait à la gloire de la nation*, l'on avait peu d'autres livres en France; ce qui sert à l'explication d'un fait que M^me^ de Genlis n'explique pas de cette manière. Au reste, cette grande question de la primauté des femmes, en ce genre, est décidée dès le premier moment. La *Princesse de Clèves*, les *Lettres Péruviennes*, etc., sont des romans *infiniment supérieurs à tous ceux des autres romanciers français* (p. VII). L'ennuyeux Prévôt est au-dessous de Marivaux, le style de Télémaque est *excessivement négligé* (p. 127); et puis Gil-Blas n'est pas précisément un roman. Les femmes sont donc au premier rang; à quoi il serait bon peut-être d'ajouter aussitôt que M^me^ Cotin ayant fait Claire d'Albe où il y a mainte page *infâme* (p. 354), et qu'une autre personne ayant *décélé une extrême ignorance de l'art d'émouvoir et de plaire....* en croyant *donner aux femmes de l'énergie* (p. XIV et XVII), *prétention malheureuse* qui *souille* un ouvrage (p. 281), il ne reste, ce semble, au premier

rang que deux auteurs, savoir Mme de Lafayette dans le siècle de Louis XIV, et dans celui-ci Mme de...... laquelle pourrait bien avoir surpassé la première *par la manière d'écrire et par les intentions morales* (p. 117). Il est très-vrai que Mme de Genlis ne dit pas cela expressément; mais, d'après sa manière d'écrire, on aperçoit que c'est-là son intention : comme il n'y aurait rien de précisément absurde dans cette conclusion, je puis la lui attribuer, en observant que c'est seulement une conjecture, et que si plusieurs passages l'autorisent, aucun ne la change en certitude.

Le roman historique n'est pas généralement approuvé parmi nous, mais on ne faisait, *dans ce tems*, que des romans historiques, on n'aimait alors que des *sujets héroïques*; il y manquait seulement *la peinture des mœurs des siècles* qu'on prétend *retracer et des héros* qu'on représente (page 99). Or, c'est-là ce que Mme de Genlis a mis dans les siens. Au reste, dans un précis sur les femmes qui se sont fait un nom littéraire, il était difficile qu'elle s'oubliât; ses lecteurs ne sauraient l'exiger, puisqu'il n'en est pas un sans doute, qui au milieu de cette assemblée de femmes dont elle ébauche l'histoire, ne l'aperçoive toujours dans les rangs les plus distingués.

Ici même plusieurs endroits rappellent la facilité de sa plume, et si l'on y trouvait autant d'impartialité que de talens, l'on attribuerait quelques passages faciles à critiquer, au peu d'importance que l'auteur peut avoir mis à ce livre; mais, si un auteur est souvent dispensé d'employer tous ses moyens, il ne l'est jamais d'éviter toute injustice. Avant de justifier ces derniers mots, en disant quelque chose des divers raisonnemens de l'auteur, et ensuite de son style et de ses critiques, je ferai des observations isolées, et je citerai plusieurs pensées heureuses.

Parmi les anecdotes que ce genre d'écrit pouvait admettre, il en est plusieurs qui ont fort peu de rapport avec l'influence des femmes sur la littérature. Quatre-vingts pages sont consacrées à Mme de Maintenon, c'est presque le quart du volume. On est plus curieux de con-

naître la devise de Catherine de Médicis qui conseilla la Saint-Barthélemi : *J'apporte la lumière et la tranquillité.* Cette tranquillité désastreuse rappelle le mot de Tacite : *Ubi solitudinem..... pacem.....*

La véritable pédanterie est de vouloir établir un genre de conversation hors d'usage, et dans lequel on aurait un avantage particulier dont les autres seraient tout-à-fait privés. C'est définir un genre seulement de pédanterie. La pédanterie, en général, consiste, je crois, dans une manière constamment grave, et dans l'habitude de parler de choses sérieuses, lorsque ce n'en est pas le moment. *Le comble de la pédanterie, c'est de parler et d'écrire avec emphase et d'une manière inintelligible.* S'il y avait de l'enthousiasme dans ce ton emphatique, ce ne serait plus de la pédanterie; la pédanterie est uniforme et pesamment sévère.

Les pensées suivantes sont pleines de justesse. « La » véritable vertu ne se livre point à des sentimens qu'elle » réprouve (il s'agit d'une passion involontaire et illégi- » time), elle en est trop effrayée pour y trouver un charme » secret, elle les combat dès leur naissance, et elle en » triomphe. L'amour est si bizarre que souvent l'idée » d'une impossibilité chimérique l'éteint avant qu'il ait » pu se développer : c'est un feu ardent et fugitif, qu'un » peu de cendre, une faible poussière étouffe dès sa » naissance, ou dont un souffle léger fait un incendie.— » L'intrigue habituelle met en rapport avec des gens si » bas, elle fait employer si souvent des moyens si vils, » qu'elle ôte absolument ce tact de convenances, cette » noblesse de sentimens, cette délicatesse d'expressions » qui concourent à donner un bon ton et des manières » distinguées. —La foi religieuse, en inspirant de géné- » reux sacrifices, offrait un refuge aux malheureuses » victimes des passions; elle les délivrait du tourment » des remords, elle rétablissait le calme dans des ames » déchirées, elle suppléait à l'innocence; elle redonnait » à des coupables la dignité de la vertu, aux yeux même » du monde. » Mais avec M^me^ de Genlis, il faut renoncer à citer les passages qui ne contiennent que de bonnes

choses, ce serait s'engager trop loin; passons à des observations d'une nature différente.

S'il arrive que l'on soit sévère, Mme de Genlis le pardonnera; elle est elle-même très-sévère; jusque dans des bagatelles, elle a peu d'indulgence; elle ne veut pas que, même dans un impromptu, on puisse dire que si l'on était Apollon, on transformerait une femme en Thétis, et elle fait cette critique (page 250) au sujet du madrigal si connu du vieux marquis de St-Aulaire: *La divinité qui s'amuse*, etc.

Que de gens ne lui pardonneront pas le ton dont elle parle de l'*astucieux* et *froid* d'Alembert, du roman de *Claire d'Albe*, etc.! Même en supposant que la critique soit juste, elle est déplacée si elle est trop dure. La couleur n'est plus vraie, si la nuance est trop forte.

Fénélon, Thomas lui-même et Le Sage auraient bien quelques plaintes à former. Quant à la Nouvelle Héloïse, je fais comme Mme de Genlis, je n'en parle point; mais je suis bien aise d'observer qu'il peut y avoir autant de condescendance de ma part que de prudence de la sienne.

Le lourd, le diffus, l'ennuyeux Prévôt *prétendrait qu'un style traînant, sans correction et sans couleur, des fictions dénuées de toute vraisemblance, des peintures du monde sans vérité, des réflexions communes d'une longueur assommante*, ne sont pas chez lui des défauts tellement constans et tellement extrêmes, qu'il n'ait pu les *racheter* en partie.

Mme Necker conviendrait peut-être qu'elle s'est exposée à la critique (très-prolongée toutefois) que l'on fait (p. 309 et suiv.) des expressions, de l'enthousiasme que son mari lui inspirait; et elle trouverait peut-être jolie cette note: « On supprime tout le détail du bonheur que » M. Necker a procuré à Mme Necker, parce qu'on peut » s'en faire une idée par la peinture du bonheur que » Mme Necker a procuré à M. Necker, et que nous » avons vu dans l'éloge de Mme Necker par M. Necker. » Mais elle soutiendrait que dans d'autres tems, elle eût été traitée différemment par l'auteur; que l'*intérêt de la vérité* n'exigeait pas d'une manière absolue, qu'on pour-

suivît si vivement une personne à qui l'on accorde une belle ame et les meilleurs principes.

Il est très-vrai que Voltaire a écrit d'une manière inexcusable aux Dubarry, aux Pompadour; mais ce n'était pas le seul Louis XIV que les Corneille, les Racine, etc. louaient avec excès : l'on n'a point oublié la singulière épître de Corneille imprimée en tête des Horaces. Néanmoins dans le dix-septième siècle tout était parfait : *Ce beau siècle n'a pas produit un seul homme de génie qui ne fût en même tems un honnête homme, ou même éminemment vertueux*, (p. 64.)

La partialité ne se borne pas toujours à l'exagération; elle se trompe quelquefois tout-à-fait, comme dans cette note : « Quand M. de Pompignan fut reçu à l'Académie, il eut le courage de dire dans son discours que le sage chrétien méritait seul le nom de philosophe, et qu'en jugeant plusieurs littérateurs modernes, d'après cette définition, on ne pouvait voir en eux qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. Louis XV, en parcourant ce discours, dit seulement que toutes ces choses-là étaient déplacées à l'Académie, où il y avait tant de philosophes. Ainsi ce discours qui plaidait la cause de la religion et des rois, n'obtint du souverain qu'une critique. » Je ne sais si *la paresse de Louis XV le rendait incapable de faire* d'autres *réflexions* (p. 266), mais dans celle-ci je ne vois rien que de très-raisonnable. Il est tout-à-fait indécent de condamner à ce point, de juger ainsi une grande partie de ceux qui, d'après vos sollicitations, vous accordent de siéger parmi eux. Louis XV avait raison; si M. de Pompignan avait l'intention de faire un pareil discours, il ne devait pas se présenter à l'Académie.

Quel *courage* M^me de Genlis peut-elle d'ailleurs trouver dans cette conduite choquante, mais non dangereuse, elle qui remarque, dans la même page, que le mot *audace* ne convient point en parlant de ceux qui *représentaient les rois comme des tyrans*, puisqu'ils n'étaient jamais punis?

A l'occasion du maréchal d'Ancre, il est dit, page 39, *un moment de délire ne corrompt point une nation quand*

les idées morales ne sont point perverties, c'est-à-dire, quand les principes religieux subsistent toujours. Ce n'est point cela ; mais un moment de délire ne corrompt point une nation, quand ce délire n'est pas général, et qu'il ne dure en effet qu'un moment.

Mme de Maintenon disait que *la dévotion rend le cœur tendre sur le malheur des hommes, et l'esprit éclairé sur les objets de la véritable gloire.* Il en serait ainsi de la sagesse ; c'est l'absence des passions qui rend à la moralité de l'homme toute sa puissance.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

Observations sur le compte rendu de la diatribe de J. G. Dentu, *inséré dans le* Mercure, N° 515.

Les principaux rédacteurs du *Mercure*, tels que MM. *Biot*, *Cuvier*, *Ginguené*, *Le Breton*, *Michaud*, *Salgues*, *Amaury-Duval* et autres, ayant parlé et écrit de la manière la plus honorable de moi et de mes ouvrages, je crois leur devoir de rétablir ici dans toute leur vérité imposante et dans toute leur force victorieuse les réponses que j'ai opposées au libelle injurieux et mensonger du libraire Dentu, réponses qui n'ont point été rapportées exactement dans le compte qu'un anonyme a rendu de cette diatribe.

« Des membres de l'Institut et des journalistes, dit-on, » ont fait des complimens à M. Malte-Brun, mais *on sait* » *comment ces éloges s'obtiennent.* » Je prie les lecteurs du *Mercure* d'observer que parmi les membres de l'Institut qui ont loué mon *Précis de la Géographie universelle*, le libraire Dentu désigne positivement M. *Biot* comme auteur d'un article inséré dans le *Mercure*, N° 451. Je désirerais donc que l'anonyme, défenseur du libraire Dentu, voulût expliquer, dans le *Mercure* même, *comment s'obtiennent les éloges* d'un des rédacteurs les plus distingués de ce journal.

Le terme de *complimens* me paraît encore très-inexactement appliqué à une analyse raisonnée, occupant plusieurs colonnes de ce journal, et dans lequel on lit les phrases suivantes :

« Ce livre (le *Précis*) nous a paru fort instructif, et ce » qui était plus difficile, peut-être, fort intéressant ; mais

» ce qui nous a sur-tout frappés, c'est la saine critique
» autant que l'érudition qui y règne..... L'ouvrage, *rempli*
» *de citations, permet de recourir à chaque instant aux*
» *écrits originaux*, et sous ce rapport il offrira de précieux
» secours, etc.... Parmi nos compatriotes, ceux que l'au-
» teur cite le plus souvent sont d'Anville et M. Gosselin.
» Il s'est *attaché particulièrement à reconnaître ce qu'il*
» *doit aux travaux de ce dernier*. Nous ignorons ce que
» M. Malte-Brun a pu emprunter aux géographes étrangers
» quant au plan général et aux détails de son ouvrage;
» mais *il serait très-injuste de lui en faire un reproche*,
» *etc.*, *etc.* »

Voilà un jugement détaillé d'un des rédacteurs du *Mercure*, qui réfutait d'avance les imputations mensongères du libraire Dentu. Et un autre collaborateur du même journal traite ce jugement de *compliment* obtenu on ne sait pas comment!

Parmi d'autres opinions des membres de l'Institut, également traitées de *complimens*, je citerai le passage suivant d'une lettre imprimée et signée de M. Mentelle.

« Je dus à tous ces ouvrages l'occasion de me lier avec
» M. Malte-Brun. J'ai le double de son âge à peu près;
» il n'est pas étonnant que je l'aie devancé dans la carrière
» qu'il a parcourue depuis à pas de géant.

» Je dis à pas de géant, et l'expression n'est pas trop
» forte. M. Malte-Brun publie en ce moment *le meilleur*
» *ouvrage qui ait jamais été composé en géographie dans*
» *aucun pays que ce soit, et il contribuera plus au véri-*
» *table enseignement de cette science, que tout ce que*
» *l'on connaît en ce genre*; car son ouvrage doit particu-
» lièrement former des maîtres, qui l'exploiteront comme
» une mine extrêmement riche: c'est là qu'ils doivent
» puiser pour former de bons élèves. J'en suis si con-
» vaincu, que si j'avais l'honneur de présider une maison
» d'éducation, je ne chargerais de l'instruction de la géo-
» graphie que le professeur qui posséderait parfaitement le
» plan et les détails que renferme le *Précis de la Géogra-*
» *phie Universelle*.

» On m'objecte que M. Malte-Brun a beaucoup emprunté
» des excellens ouvrages publiés dans le nord de l'Europe;
» *mais blâmera-t-on l'habile architecte qui s'est formé à*
» *l'école de Vitruve, et qui emploie du marbre de Carrare?*
» M. Malte-Brun a conçu un plan plus vaste et mieux
» ordonné que ceux des ouvrages géographiques qui ont

» précédé le sien ; il s'est aidé de ses riches connaissances
» dans les langues anciennes et modernes ; il a., de plus,
» animé son récit d'un style brillant qui attache : voilà tout
» son secret. Ainsi donc, s'il a fait *le meilleur des ou-*
» *vrages*, c'est qu'il s'y est mieux pris que ses prédéces-
» seurs, et qu'il a employé de meilleurs matériaux. »

Il me semble qu'il y a un peu de légèreté à soutenir que des membres de l'Institut qui signent leur nom, ont écrit des éloges aussi magnifiques d'un ouvrage sans penser rien de ce qu'ils écrivaient.

L'impartialité exigeait peut-être que mon juge anonyme, après avoir ri des éloges que me donnent des savans illustres ; rapportât fidèlement les petits *complimens* que ces savans ont faits, soit au pamphlet de Dentu, soit à la géographie anglaise, pour l'intérêt de laquelle tout ce misérable vacarme a été suscité.

M. de Châteaubriand trouve *extraordinaire* la manière dont Dentu s'est permis de parler de lui ; il dément ce libraire en m'écrivant : Les éloges que j'ai donnés à vos ouvrages, ne m'ont été *arrachés* que par vos talens, etc.

M. Langlés ne veut point être l'instrument des passions du docte libraire, et désavoue tout ce que celui-ci s'est donné l'air de dire au nom de ce savant.

M. P. C. Lévesque traite Dentu de *libelliste*, et m'assure que son *libelle* lui a fait de la peine.

M. de Humboldt accorde à M. Pinkerton le titre de *compilateur aussi inexact qu'audacieux* ; il affirme que la géographie de cet Anglais est propre à répandre les idées les plus fausses en physique et en histoire naturelle.

M. François de Neufchâteau, sénateur et comte d'empire, écrit que l'ouvrage de Pinkerton, en offrant peu de détails neufs, *souffle et respire la guerre contre la France*.

Il me paraît que ces *complimens* méritaient d'être rapportés fidèlement, et pesés avec l'estime qu'on doit à des savans célèbres et à des hommes distingués par leur rang autant que par leurs lumières.

Je pense encore que ma réponse, au sujet de M. Gosselin, aurait dû être citée avec plus d'exactitude. Le libraire Dentu m'accuse d'avoir *volé* les hypothèses de ce géographe ; j'y réponds : 1° Que j'ai renvoyé mes lecteurs *aux savans mémoires de M. Gosselin, restaurateur de la géographie systématique* ; 2° que le nom de M. Gosselin se trouve cité cent vingt-six fois dans mon premier volume. On a sans doute pensé que ces répliques étaient trop acca-

blantes pour être rapportées. Je les répète donc ici, en me rapportant au jugement d'un des rédacteurs du *Mercure*, inséré dans le N° 451, et que je viens de citer plus haut.

Même inexactitude au sujet de M. Puissant. J'ai dit, et je répète que toute démonstration de projections, tirée du Traité de Topographie de ce géomètre, lui est fidèlement attribuée dans le Précis, de sorte que loin de vouloir lui nuire, j'ai cherché de nouveau à répandre la réputation de son ouvrage, ainsi que je l'avais déjà fait dans le *Journal de l'Empire*, lorsque, dans une Histoire des mathématiques, le nom de M. Puissant avait été injustement oublié.

On n'est pas plus exact à l'égard de M. Lacroix. J'ai expliqué un tort léger que j'ai eu envers lui; on veut en inférer que j'avoue tout ce que le libraire Dentu avance à cet égard; mais il est constant, par la lecture de mon *Analyse*, que je démens plusieurs assertions de ce libraire dans cette partie de son pamphlet, et que je démontre le peu d'importance de la seule qui n'est pas démentie. J'ajoute ici qu'il n'est pas vrai que le libraire Dentu ait formé une plainte judiciaire contre la prétendue *contrefaçon* de son *Introduction*; il s'en est bien gardé.

Il est encore faux que *je passe condamnation* sur les reproches que le libraire Dentu me fait « d'ignorer le grec, » le latin, le français, l'allemand et l'anglais, etc., etc. » J'ai seulement cru que des chicanes puériles, ramassées dans de vieux journaux, ne méritaient d'autre réponse que le silence. Irais-je me justifier de ce qu'un graveur de cartes a écrit un L romain pour un *lambda* grec ? Emploierai-je mon tems à démontrer à un écolier que les mots *tou Jochabed* forment en bon grec une locution elliptique, très-usitée, au lieu de : *tou yiou tês Iochabed*, comme l'écolier croit qu'on eût dû écrire ?

Toute différence d'opinion paraît une grossière erreur à ceux qui ignorent l'histoire de la science. Je n'ai pas voulu répéter, après M. Lacroix, que la méthode des distances lunaires ne donne les longitudes qu'à deux minutes près, parce que cela est inexact. Sans doute mes critiques n'ont pas lu les trente ou quarante mémoires de MM. Gauss, Zach, etc., etc., dont je donnerai la substance dans mon *Traité spécial de Géographie mathématique*.

Lorsqu'on répète sans aucune preuve, d'après un libelliste, « que j'ai injurié les géographes français », il eût été juste de rapporter ma réponse qui me semble péremptoire. « Je somme le libelliste d'indiquer nommément

» quel géographe français il prétend désigner; est-ce » d'Anville, Gosselin, Fleurieu, Beautems Beaupré, etc.? » Ou est-ce que le libelliste prétend voir dans Pinkerton » un géographe français?» — A cette réponse décisive, j'aurais dû joindre l'observation que j'ai pu maltraiter les abrégés de Hassenfratz, de Mlle Crozat, de M. John Pinkerton, mais que M. Biot, dans le *Mercure*, a montré envers cette sorte de livres une sévérité encore plus grande que celle dont j'avais usé.

Enfin, pour terminer ces observations, je trouve singulier que dans un journal distingué par un ton modéré et poli, on n'ait point remarqué la différence des formes qui existent entre le pamphlet du libraire Dentu et ma replique. On m'accuse d'*invectiver*, sans en citer une seule preuve; on absout, au contraire, le libraire qui a rempli toutes ses pages des termes les plus grossiers, tels que *coquin, filou, brigand, forban, bas, vil, infâme, etc.*

Je ne répondrai plus d'aucune façon aux attaques de la cotterie cachée sous le nom de Dentu. Qu'elle fasse encore des brochures pour prouver que tout ce qu'il y a de mieux dans les géographies physiques de Bergmann, de Kant et d'autres; dans les histoires des découvertes géographiques par Dalrymple, Burney, Sprengel, Forster; dans les géographies anciennes de Mannert, de d'Anville, etc., etc. se trouve réuni dans les deux premiers volumes de mon Précis; ce sera un nouveau service rendu au succès toujours croissant de mon ouvrage; ce sera une nouvelle démonstration qu'il est ce qu'il doit être, un traité complet de géographie universelle.

MALTE-BRUN.

ERNESTINE.

Il était neuf heures du matin : j'arrivais dans une petite ville d'Allemagne; mon projet était d'aller plus loin; mais je fus surpris de voir une foule assemblée autour d'un édifice, que je reconnus à sa gothique structure pour être le lieu où se rendait la justice. Accoutumé aux scènes cruelles d'insurrection, de révolte, je crus qu'il en éclatait une : cependant les différentes personnes qui composaient ce groupe nombreux, n'avaient pas sur leur figure cette expression d'agitation, de fureur, qui annonce des projets hostiles; la curiosité, une légère teinte de tristesse animaient les regards des hommes; la pitié, la crainte, la contrition se

peignaient dans ceux des femmes. — Croyez-vous qu'elle soit irrévocablement condamnée, se demandait-on à demi-voix? — Un homme paraît sur le seuil de la porte; entouré de la foule, il a peine à la percer. Plusieurs voix s'écrient à-la-fois : Eh bien! cette cruelle sentence est-elle confirmée? — Hélas!, oui. — A ces mots les femmes poussent un cri de consternation et d'effroi, couvrent de leurs mains leurs yeux inondés de larmes, et se séparant de la foule, s'éloignent lentement et en silence. — Oui, son sort est à jamais décidé, continua le même homme, mais pouvait-on faire grâce? son crime fait frémir la nature! — Elle est si jeune, reprit un homme âgé, et sans doute elle est bien plus à plaindre qu'à blâmer. — Oui, mais la loi est précise. — Dites qu'elle est cruelle et digne des sauvages les plus féroces. » Ce que j'avais vu, ce que je venais d'entendre excita vivement ma curiosité, et plus encore ma sensibilité. Je tentai de faire quelques questions, on n'y répondit pas, ou si vaguement que je ne pus être instruit : j'appris seulement que l'infortunée dont on venait de prononcer l'arrêt, était une jeune fille. La foule se dissipa, et je gagnai la première hôtellerie, brûlant du désir d'en apprendre davantage.

Je fus bientôt assailli des questions d'usage... Je n'avais qu'une idée, elle remplissait mon cœur; à tout ce que l'hôtesse me demandait, je lui répondais, quel est le crime de cette malheureuse? et comment peut-on condamner à la mort la jeunesse, la beauté? — Ah! monsieur, vous la connaissez donc? oui, elle est jeune, elle est belle, et elle va périr. — Je suis étranger, j'arrive, et je vois toute la ville émue de ce qui se prépare; veuillez, madame, m'instruire... Oh! volontiers, répond l'hôtesse en se plaçant dans un fauteuil à côté de moi. Hélas! cette pauvre Ernestine, combien je la regrette! si douce, si modeste! ah! elle ne méritait pas son sort!... Elle est d'une famille honnête, mais pauvre; elle travaillait sans relâche pour soutenir une mère vieille et infirme, elle était le modèle de toutes ses compagnes, honnête, vertueuse; sa beauté la faisait remarquer des hommes, sa bonté, sa douceur, chérir des femmes. Un jeune homme de sa condition s'attache à elle, en fut bientôt aimé; le malheur rend sensible. Ernestine n'était pas heureuse, elle crut l'être du moment qu'elle aima. Fritz lui parut un Dieu; elle se livra sans défiance à l'amour qu'on lui témoignait, à celui qu'elle éprouvait..... Elle s'oublia; bientôt elle s'aperçut des suites d'une faute que sa jeunesse, sa passion pouvaient excuser; sa tendresse

pour Frits en augmenta; osant compter sur la sienne, elle le conjure en rougissant de honte et d'amour de ratifier aux pieds des autels leurs mutuels engagemens; la malheureuse ignorait que ce qui devait augmenter ses droits sur le cœur de son amant, servait à les lui faire perdre. Il ne peut, dit-il, contracter cette union sans le consentement de ses parens (ah! il ne l'avait pas demandé pour séduire sa jeune et crédule amante). Il part dans l'espoir de l'obtenir, mais il ne reparaît plus, et la laisse livrée à toute l'horreur de sa situation..... Cependant le moment où elle doit devenir mère s'approche, comment dérober à la sienne sa honte et son infortune? la connaissance de la faute de sa fille lui donnera le coup de la mort..... Sous le prétexte qu'elle est demandée pour aller travailler à la campagne, elle la quitte et va s'établir dans une chambre isolée, y vit seule quelque tems dans la plus profonde mélancolie, et donne la vie à une innocente créature, qui la perdit au moment de sa naissance..... On le trouva mort à côté d'Ernestine, qui elle-même était inanimée. Le secret qu'elle avait fait de son état à sa mère et aux magistrats, la retraite dans laquelle elle avait vécu, ce corps privé de la vie, tout donne lieu de croire qu'elle a porté une main cruelle sur son enfant... On l'interroge; accablée par la honte, elle ne répond rien. Son silence fut pris pour un aveu. On la conduisait en prison. Elle y a subi plusieurs interrogatoires : elle n'a point rompu le silence.... Vous savez le reste; la justice..... Ah! dites la cruauté, interrompis-je avec véhémence; elle est innocente, j'en suis persuadé; les monstres! ils ont osé la condamner..... Et quand il serait vrai qu'elle est coupable! placée entre l'opprobre et l'infamie, que n'emploirait-on pas pour s'y soustraire. — Je veux la voir; croyez-vous que cela soit possible? — Sans doute; elle doit entendre sa sentence, qui se lit en public; et nous touchons à l'heure où on s'assemble.

Je vole au lieu indiqué, mille idées se confondent dans ma tête : celle qu'Ernestine est innocente, que je pourrais peut-être la sauver, que les juges ne seront pas inexorables, se fait jour au travers de ce chaos... J'entre avec précipitation, j'ai peine à percer la foule qui l'entourait; Ernestine était assise au milieu de la chambre : sa tête penchée la rendait semblable à un lis courbé par l'orage; ses cheveux épars, le désordre de son vêtement, sa pâleur extrême, ses yeux éteints, l'air d'abandon et de désespoir qui se peignait sur toute sa personne, redoublaient l'intérêt qu'elle m'inspirait

déjà. J'étais étranger, mais la vraie sensibilité, le désir d'être utile est un lien qui rapproche tous les hommes. J'élève la voix dans l'intention d'empêcher la lecture de la sentence; Ernestine tressaille, lève la tête avec un mouvement rapide, me regarde fixement, détourne les yeux en poussant un pesant soupir, et retombe dans l'état d'insensibilité où elle paraissait plongée. Ce regard me donne une nouvelle hardiesse. Je m'adresse aux juges, je les conjure de suspendre cette lecture : ces accens font encore tressaillir la malheureuse victime; elle me regarde plus fixement, et son regard qui exprimait d'abord l'horreur, le reproche, parut s'adoucir..... Ah! il se retracera toujours à mon souvenir, ce regard qui peignait tous les mouvemens d'une ame angoissée et ulcérée. J'appris que j'avais quelque ressemblance avec le lâche qui l'avait abandonnée, avec ce perfide qui jouit impunément de son crime. Hélas! elle l'aimait toujours, et ce dernier regard était encore celui de l'amour : ah! si ma figure a quelque rapport avec la sienne, que je lui ressemble peu par le cœur!

Ce léger incident suspendit toutes mes facultés, je voulus continuer, mais les sanglots me coupèrent la voix. La lecture de la sentence commença : en vain revenu à moi je voulus l'interrompre; on m'imposa silence. Tout-à-coup un petit chien entre, s'approche d'Ernestine, tourne autour d'elle, cherche ses regards, lèche ses mains pendantes, s'élance sur ses genoux, semble gémir de son malheur et le partager. Ses caresses arrachent l'infortunée à la stupeur dans laquelle elle est plongée.... Pauvre animal, tu m'aimes donc toujours?... Hélas! tu es le seul ami qui me reste..... Ils m'ont tous abandonnée, et bientôt je t'abandonnerai moi-même pour toujours; mais je puis encore te presser contre mon sein. Elle l'arrose de larmes et le couvre de baisers; l'animal pousse un gémissement confus, et paraît éprouver toutes les angoisses et les tourmens de sa maîtresse.

Rien, rien ne peut-il donc te sauver? m'écriai-je suffoqué par la douleur! Un sentiment violent rend éloquent, je confierai au papier tout ce que j'éprouve, je le mettrai sous les yeux des juges; s'ils ont un cœur sensible, ils rétracteront leur cruel arrêt.... Non, tu n'es pas, tu ne saurais être coupable.... Et je quitte la salle, l'ame oppressée, le cœur agité, brûlant du désir d'épancher mes idées sur cet événement, de ramener les juges à l'humanité, si ce n'est à la justice.

Je vole plutôt que je ne marche vers l'auberge ; j'arrive, je demande une plume, du papier, j'écris toutes mes réflexions. J'oppose à la dure sévérité des lois la faiblesse humaine, l'entraînement de l'amour, l'horreur de l'infamie, le désespoir de l'abandon, tout ce qui peut excuser un crime, atroce en effet, mais que ces lois rendent presque nécessaire.... Ah! pourquoi furent-elles toutes prononcées contre le sexe le plus faible? Pourquoi entoure-t-on de la honte et de l'opprobre les sentimens les plus doux de la nature? Pourquoi la malheureuse qui a été séduite par celui qu'elle aime, par son propre cœur, devient-elle l'objet du mépris général, tandis que son séducteur jouit impunément de ses succès et de son crime? Pourquoi la forcer à maudire le jour où elle devint sensible, à étouffer dans son ame les sentimens de la nature, à porter une main barbare et homicide sur l'être innocent dont l'existence la couvre d'infamie?.. Ce sont nos lois, nos préjugés, nos opinions qui la forcent à cette violence. Vous pardonnez un crime commis dans le délire; et quel égarement, quel délire peut égaler celui qui porte une mère à étouffer le fruit de ses entrailles parce que sa naissance entraîne pour elle la perte de son honneur et celle d'un établissement convenable? elle ne voit, elle ne sent que la honte et l'infamie qui la poursuivent. Vit-on jamais un homme immoler son enfant à ce faux point d'honneur? Croira-t-on qu'ils soient plus sensibles que les femmes? Non.... Mais ils firent les lois et les dirigèrent toutes contre la faiblesse. Les réflexions se présentaient en foule, j'écrivais avec cette rapidité que donne un sentiment actif. J'entends le son d'une cloche funèbre, il retentit dans mon cœur, la plume m'échappe de ma main, je vole à une croisée, les coups répétés de distance en distance m'annoncent qu'Ernestine est conduite au lieu de son supplice, qu'elle va le subir.... Il est peut-être tems encore; je me précipite dans la rue, j'arrive auprès de ses juges, je leur expose mes réflexions avec cette véhémence que donne une vive sensibilité. Je parlais à des cœurs de marbre, ils m'écoutent avec indifférence.—Nous ne sommes pas législateurs, nous exécutons les lois. — Mais suspendez au moins l'instant fatal; tremblez, elle est peut-être innocente. — N'importe, elle est jugée coupable : l'exemple, les lois, tout ordonne ce supplice; d'ailleurs il est trop tard. En effet, la lugubre cloche ne se faisant plus entendre, annonçait que l'infortunée avait cessé de vivre. Je quitte cette maison

de justice, qui me paraît plutôt le repaire de la cruauté. Mes pas égarés et tremblans me conduisent à la place funeste où Ernestine venait de perdre la vie. Une foule de curieux en revenaient, les femmes pleuraient en silence, les hommes racontaient ses derniers instans. Au moment où elle sortait de la prison, entourée de l'horrible appareil qui précède et suit ces scènes d'horreur, sa démarche était ferme, son air résigné, calme, indifférent même : elle jette un regard vague sur la foule, paraît y chercher un objet et se détourne en soupirant : *Je ne le reverrai donc plus*, dit-elle, à demi-voix; et reprenant une contenance tranquille, elle continue sa marche pour arriver à la charrette qui devait la conduire. On passait devant la petite maison qu'elle habitait avant son malheur; sa mère, accablée sous le poids des peines, ne pouvant supporter la honte de sa fille, avait succombé à sa douleur avant l'instant fatal qui la condamnait sans retour. Ernestine lève les yeux, les fixe sur une petite croisée au rez-de-chaussée, et devant laquelle un banc était placé. Hélas! c'était le lieu où le perfide Fritz venait lui jurer un éternel amour, et recevoir ses sermens. A cette vue, aux ressouvenirs qu'elle lui retrace, sa fermeté l'abandonne, elle pousse un cri d'horreur et reste privée de sentiment. O Dieu! que ne suspendis-tu dans cet instant le cours d'une vie aussi malheureuse! et pourquoi les cruels qui l'entouraient lui prodiguèrent-ils des secours pour la rendre à la lumière! Ils furent vains d'abord, mais le mouvement de la charrette la ranima. *O ma mère, s'écria-t-elle en ouvrant les yeux, pardonne, pardonne à ton infortunée fille! O Dieu! reçois-moi dans ton sein; seul tu sais si je méritais une mort aussi ignominieuse.* Ce furent les seules paroles qu'elle prononça. Un vénérable pasteur l'exhorta, la consola avec sensibilité et ferveur. Sa jeunesse, sa beauté, sa résignation avaient ému tous les spectateurs; ils réclamèrent en vain contre la sévérité des lois, elle subit l'horrible supplice.

Je quittai cette place le cœur brisé, et je m'éloignai bientôt après d'une ville funeste où j'avais éprouvé les sentimens les plus déchirans.

J. DE B......

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Le 2 juin 1811.

MŒURS ET USAGES. — Messieurs, j'ai souvent désiré qu'il s'établît dans cette immense capitale, sous le titre de *Tribunal de l'opinion*, un journal exclusivement consacré à la peinture des mœurs. Ce journal aurait deux colonnes, dont l'une serait intitulée : *Chronique scandaleuse*, et l'autre, *Chronique édifiante*. Dans la première, composée en *petit-texte*, on inscrirait tous ces délits de société que les lois ne peuvent, disons mieux, ne doivent pas atteindre, et qui ne sont justiciables que de l'honneur ou de l'opinion publique ; dans l'autre (dont le *caractère* varierait du *cicero* au *saint-augustin*, afin que les deux colonnes fussent également remplies), on aurait soin de recueillir les bonnes et belles actions, dont le nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit ; mais dont les auteurs sont d'autant plus sûrs du secret qu'ils demandent, que la reconnaissance peut seule le trahir. La collection de ces feuilles, au bout de l'année, formerait une espèce de registre d'après lequel on pourrait dresser des tables de mœurs, comme on dresse des tables de population en balançant les morts et les naissances. En attendant qu'un pareil journal existe, c'est dans le vôtre, Messieurs, que je veux consigner un fait dont j'ai été témoin il y a quelques jours, et qui tiendrait merveilleusement sa place dans la colonne *honnête* du journal que je propose.

J'allais à la comédie française, Talma jouait, il était près de 7 heures, et je me hâtais avec l'inquiétude de ne point trouver de place ; un jeune homme de quatorze ou quinze ans marchait, ou plutôt courait devant moi, et je ne doutais pas qu'il ne se rendît au même lieu. Une femme âgée, sortie d'une allée très-obscure, l'arrête en lui demandant l'aumône ; il fait quelques pas en avant, avec l'air de l'impatience, puis tout-à-coup s'arrête et revient vers la pauvre femme qui rentrait dans son allée. Le mouvement et l'expression de la figure de ce jeune homme me

frappa au point que je le suivis, et feignant d'avoir affaire dans la maison d'où cette femme était sortie, je m'arrêtai sur l'escalier d'où je pouvais tout entendre sans être vu. Ecoutez donc, ma bonne; vous êtes sans pain, dites-vous? — Hélas! oui, mon jeune Monsieur, sans pain et sans travail. — Comment, vous n'avez rien à manger? — Rien, depuis vingt-quatre heures. — Ah! pauvre créature! Tenez, ma bonne, voilà un écu, c'est tout ce que je possède; je le destinais à me procurer un plaisir bien vif; je ne pouvais mieux l'employer. Heureuse est votre mère! s'écria la vieille femme, en baisant la basque de l'habit du bon jeune homme, qui disparut aussitôt : et je répétai après elle, en suivant l'exemple généreux qu'un enfant venait de me donner, heureuse est la mère qui possède un pareil fils!

Si le récit de cette action, bien simple en elle-même, vous fait éprouver, Messieurs, la moindre partie de l'émotion que sa vue m'a causée, vous ne balancerez pas à la consigner dans votre intéressant journal.

J'ai l'honneur de vous saluer, B. DE V.

— Les oisifs, à Paris, composent une espèce très-nombreuse qui se subdivise en plusieurs classes; nous en avons déjà indiqué quelques-unes, mais nous n'avons pas encore parlé des oisifs par excellence, de ceux que nous appellerons les *oisifs affairés*, dont un de nos meilleurs auteurs comiques a si bien esquissé le portrait. Ces gens-là n'ont rien à faire, rien à penser au monde, mais du retour périodique des actions les plus futiles, les plus insignifiantes, ils ont eu l'art de se faire une tâche journalière qu'ils remplissent avec la plus risible exactitude. Le matin, ils vont s'assurer de la hauteur de l'eau, à l'échelle graduée sur une des piles du pont Royal; à 10 heures, ils s'acheminent vers le quai de l'Horloge, pour consulter le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, et comparer l'état actuel de l'atmosphère avec celui de l'été de 1755, ou de l'hiver de 1709. Ils partent de-là pour aller régler leur montre *au Château*, où ils ne manquent jamais de se trouver au *coup* de midi. Cette grande affaire terminée, ils courent examiner les progrès des travaux qui s'exécutent dans les différens quartiers de la capitale. Là, chacun d'eux suppose une destination différente au même monument; l'un vous annonce que le Louvre tout entier doit être transformé en bibliothèque; l'autre, à qui vous demandez quel est le bâtiment qu'on

élève à l'extrémité de la rue Vivienne, vous assure que c'est l'Opéra, et lève les épaules si quelqu'un, mieux instruit, lui fait observer qu'il a toujours été question d'y placer la Bourse. Un troisième, appuyé sur sa canne auprès de l'aqueduc de la rue Montmartre, explique à son ami, qui l'écoute la bouche béante, que ce conduit souterrain a pour objet de fournir l'eau nécessaire au grand bassin des Tuileries. Ces hommes, que l'on nomme fort improprement désœuvrés, savent au juste, et jour par jour, le nombre des assises de chaque édifice en construction, celui des maisons que l'on doit démolir, des rues que l'on doit percer, et tout fiers des connaissances qu'ils ont acquises dans leur journée, ils trouvent le moyen de se faire écouter le soir, dans un café, ou même dans un salon, en racontant les niaiseries dont ils ont été témoins, ou les mystifications dont ils ont été l'objet.

DE LA SEINE

— L'art des affiches s'est perfectionné, dans ces derniers tems, au point que l'homme le plus en garde contre ce genre de charlatanerie s'y laisse prendre à chaque pas. Tout est mis en usage pour surprendre l'attention; la forme, la couleur du papier, les dimensions, la grosseur et l'arrangement des caractères. Le grand art, en plaçant une affiche dans les endroits les plus populeux, est de neutraliser la concurrence par le moyen adroit d'une devise, d'une gravure, d'une phrase baroque qui pique la curiosité des passans. Pour n'en citer qu'un exemple, entre beaucoup d'autres que les coins de rues pourraient nous fournir en ce moment, qui peut se vanter de n'avoir pas été dupe, comme nous, d'une affiche dont le titre, FINESSE EXTRÊME, écrit en caractère de six pouces de long, n'est que le commencement de cette phrase : *Finesse extrême de fleurs de moutarde? etc.*

— Il existe dans cette ville plusieurs usages dont les savans de la troisième classe de l'Institut seraient eux-mêmes fort embarrassés de découvrir l'origine. Tel est, entr'autres, l'usage de ces petits *jardins* que les enfans établissent pendant le mois de mai, dans les anciens quartiers de Paris, et pour l'embellissement desquels ils sollicitent la générosité des passans avec une opiniâtreté fatigante. Sans avoir fait à cet égard aucune recherche qui nous autorise à avoir une opinion, nous nous contenterons de faire observer que cette coutume semble avoir quelque rapport avec l'usage où l'on était encore au commencement

du dernier siècle, de porter, le premier mai, une branche d'arbre ou un bouquet de verdure à la main ; ce qui fournit à La Fontaine le sujet de sa petite comédie intitulée : *Je vous prends sans verd*. A cet impôt des jardins va succéder, dans le mois où nous entrons, celui des *chapelles* et des *reposoirs* de la Fête-Dieu, également levé par les enfans, et dont on sera peut-être fort embarrassé, dans quelques siècles, de retrouver l'origine. C'était à cette même époque de la Fête-Dieu, qu'il y a vingt ans les gens comme il faut allaient, le matin en cérémonie, visiter les belles tapisseries de la couronne exposées dans les galeries du Louvre, et celles dont les particuliers riches décoraient le devant de leurs maisons.

— De tems immémorial, la ville de Chartres a joui de l'honorable privilége de déposer sur le berceau du fils aîné de nos rois une CHEMISETTE à laquelle d'anciennes traditions donnent une haute importance. S. M. l'Impératrice n'en a point dédaigné l'hommage, et le maire de Chartres a eu l'honneur de présenter à S. M., au nom de ses concitoyens, la robe destinée au roi de Rome, et à laquelle ont travaillé les principales dames de la ville.

— Nous ne passons jamais, vers 7 ou 8 heures du soir, sur les boulevards de Coblentz et des Variétés, sans nous étonner que des mères de famille respectables, non-seulement fréquentent de pareilles promenades, mais s'y établissent avec leurs filles pendant des heures entières. Quel exemple à donner à de jeunes personnes, que le manége honteux de cette multitude de courtisanes de la dernière classe qui s'y rassemblent à la chute du jour, pour y mettre en œuvre, avec autant d'impudence que de succès, des moyens de séduction dont la vue seule est pour l'innocence et la jeunesse un commencement de corruption !

Aux Rédacteurs de la Chronique.

Messieurs, je suis un grand amateur de jardins, et j'en possède un superbe à peu de distance de Paris, où je suis parvenu, avec beaucoup de soins et de dépenses, à réunir les plantes, les arbustes et les arbres les plus rares. Mon goût ou plutôt ma passion pour la botanique est aujourd'hui celle de nos dames ; cette circonstance me procure de nombreuses visites, et jusqu'ici j'ai fait de mon mieux les honneurs de mon jardin à mes aimables concitoyennes ; malheureusement elles n'y viennent pas seules, et parmi

les hommes qui les accompagnent habituellement, j'en ai remarqué deux espèces que je mets au nombre des fléaux les plus à craindre pour les végétaux précieux dont se composent mes bosquets. La première est celle de ces petits Messieurs qui se promènent armés d'une badine, dont ils espadonent avec une grace inimitable, et au moyen de laquelle, à l'exemple de Tarquin, ils abattent à droite et à gauche, sans distinction de genre et d'espèce, toutes les sommités des plantes qui s'élèvent au-dessus des autres. La seconde, moins nombreuse, mais plus destructive encore, est celle de ces gens distraits qui marchent à travers une plate-bande des plus belles tulipes, comme sur un plant de carottes, ou qui rêvassant au milieu d'une allée plantée d'arbustes précieux et délicats, en arrachent à pleines mains les feuilles, en cassent au hasard quelques branches, dont ils rapportent les débris au salon, au risque de faire évanouir le malheureux propriétaire.

J'ai pensé, Messieurs, que l'insertion de ma lettre dans votre *Chronique*, était le moyen le plus sûr de faire parvenir mes plaintes à ceux qui en sont fort innocemment l'objet, et que cette mesure pourrait m'éviter un parti que je me verrais forcé de prendre, celui de ne plus admettre d'étrangers dans mes jardins, sans un certificat de bon sens et de bonnes manières.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

CH. D. BER...

ÉVÉNEMENS ANECDOTES. — Il est rare qu'un provincial, même avec beaucoup d'esprit, ne débute pas à Paris par se donner un ridicule; il ne faut pour cela qu'une méprise de la nature de celle que vient de commettre un jeune homme, pour qui, d'ailleurs, un ridicule n'est pas encore une chose fort à craindre. Arrivé de Caen par la diligence, où il avait laissé sa malle, il cherchait dans les environs un logement convenable à ses études. Il traverse le boulevard, aperçoit au fond d'une rue, un peu retirée, une maison de belle apparence, sur laquelle est écrit, en grands caractères, *hôtel meublé à louer* : Il entre, demande au portier à voir un logement; il le voudrait tranquille et commode. Je vois ce qui convient à Monsieur, répond aussitôt le portier, et je vais le conduire au pavillon du jardin. — Un pavillon? oui, c'est cela, j'y serai à merveille. — Il se compose de quatre chambres de maître, d'une salle à manger de quarante couverts, salon, boudoir, chambre de bain, remise et écurie

pour quatre chevaux seulement. (Le jeune homme ouvrait de grands yeux.) Et le prix n'est que de 1500 fr. par mois. — C'est un peu cher pour moi. — Il est possible que le maître de la maison fasse à Monsieur quelque diminution, et s'il veut le voir... — Non, c'est inutile, et je vais vous en dire la raison; comme mon père ne me fait que 1200 fr. de pension par an pour suivre un cours de chirurgie à l'Hôtel-Dieu, ce n'est pas un logement de 1500 fr., mais de 15 fr. par mois, qu'il me faut. — Que ne parliez-vous? Monsieur, reprit le portier en riant, j'ai votre affaire : donnez-vous seulement la peine de vous transporter rue de la Harpe, n° 17; j'ai là un de mes cousins, qui tient l'hôtel de *la Tête-Noire*, et dans la maison duquel vous trouverez, au cinquième étage au-dessus de l'entresol, le logement qui vous convient. Le jeune étudiant remercie le portier, écrit l'adresse qu'il lui donne, et prend le chemin du faub. Saint-Jacques, en songeant, pour se consoler, que beaucoup de gens, logés aujourd'hui à l'hôtel *Grange-Batelière*, ont commencé, comme lui, par demeurer à l'hôtel de *la Tête-Noire*; et réciproquement,

Irus et est subitò qui modò Crœsus erat.

— L'orage que nous avons essuyé, à Paris, samedi dernier, n'a pas duré plus d'une heure, mais il a réuni dans ce court espace de tems toutes les circonstances désastreuses qui pouvaient en rendre les suites plus funestes. Dans un moment, les jardins publics, et celui des Tuileries particulièrement, ont été jonchés de branches d'arbres rompues; des cheminées, des pans de murailles sont tombés sous l'effort du vent; la plus grande partie des vitraux exposés au couchant, ceux des passages de Lorme et du Panorama ont été brisés. Les rues situées dans les bas fonds, telles que la rue Saint-Denis et celle du faubourg Montmartre, ont été inondées, dans toute leur longueur, à la hauteur de trois ou quatre pieds. De tous les accidens auxquels ce terrible orage a donné lieu, le plus déplorable est, sans contredit, la perte de deux ouvriers noyés dans l'égout de la rue du Ponceau, où ils ont été engoufrés par la violence extrême des eaux qui s'y précipitaient.

— Les amateurs de *Soirées récréatives* se portent en foule au café d'Apollon, dont l'ouverture s'est faite il y a quelques jours. Les craintes que nous avons manifestées, dans un de nos précédens numéros, se sont réalisées; les entrepreneurs de cet établissement n'ont point obtenu la

permission d'y jouer la comédie, et le théâtre qu'ils ont construit à grands frais est occupé par un nombreux orchestre où se trouve plus d'un virtuose très-distingué : mais le meilleur concert a beaucoup moins d'attrait que la plus mauvaise parade, pour les habitués des boulevards, et la curiosité une fois satisfaite, il est probable que le café d'Apollon aura le sort de tant d'autres établissemens du même genre, que les recherches du luxe n'ont pu préserver d'une désertion totale.

— Comme notre tâche se borne à rendre compte des événemens qui se passent à Paris, nous sommes dispensés de parler sérieusement à nos lecteurs d'un fait rapporté par tous nos journaux, sur la foi d'un chirurgien de Naples, lequel affirme qu'une femme de cette ville est accouchée de treize enfans, tous vivans, et très-bien conformés dans leurs dimensions microscopiques : on a donné à chacun d'eux une souris pour nourrice, et l'on ne désespère pas d'élever quelques individus de cette race de Liliputiens.

Arts et Monumens. — On fait en ce moment de grandes réparations dans l'intérieur du château des Tuileries : la salle du Trône va recevoir de nouveaux embellissemens ; celle où se tiennent les séances du Conseil-d'Etat a été décorée du magnifique tableau de la bataille d'Austerlitz, aux angles duquel ont été ajoutées nouvellement, quatre figures de Renommées qui, loin de nuire à l'effet général, semble donner plus d'éclat et de grandeur à cette admirable composition. Cette haute protection, accordée par l'Empereur à tous les grands talens dont s'honore la France, rappelle les plus belles années du siècle de Louis XIV, de ce tems où le palais du monarque victorieux n'était décoré que par le pinceau de nos peintres, le ciseau de nos sculpteurs, et le produit de nos manufactures nationales.

Nouvelles littéraires et bibliographiques. — On n'entend parler que de réclamations d'auteurs et d'éditeurs contre les journalistes. Ici c'est M. Fonvielle qui se fâche de ce qu'on ne trouve pas d'euphonie dans les noms des personnages de sa tragédie, et qui veut à toute force nous prouver que rien n'est plus doux, plus sonore que les noms de *Karégites* et d'*Aicha* : là c'est M. Rey démontrant à qui veut accepter la brochure qu'il fait distribuer à la porte du Théâtre-Français, que sa tragédie d'*Astianax* peut être mise (du moins quant aux beautés de style), en parallèle

avec l'Andromaque de Racine. Celui-ci prend à partie tous les journalistes, et les somme de comparaître au café Zopi, à l'effet d'entendre la lecture de ses *Etrennes aux Beaunois* et de se voir condamner à rétracter le jugement qu'ils ont porté sur cet ouvrage, en déclarant que c'est un modèle de légèreté, de grâce et d'esprit. Un autre se plaint avec autant d'amertume que de raison de ce qu'on le prend pour un homme de génie, et cite, comme preuve irrécusable du contraire, sa *Traduction du Cantique des Cantiques*. Les auteurs crient, les libraires jurent, les journalistes se divisent, le public siffle, et les gens raisonnables disent avec Petit-Jean :

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

— Il faut convenir que si la foi n'est pas suffisamment corroborée au dix-neuvième siècle, ce ne sera pas faute de livres de piété. Il est douteux qu'à aucune autre époque (même au tems des billets de confession), il en ait été publié un aussi grand nombre. Les catalogues de librairie ne sont remplis que de *Petits Paroissiens, d'Heures latines, d'Heures nouvelles, de Lettres édifiantes, d'Instructions chrétiennes, d'Eucologe suivant le rit Parisien, de Catéchismes, de Psaumes, de Cantiques et d'Antiennes*. Ce qui prouve incontestablement que les portes de l'enfer philosophique ne prévalent pas, comme on voudrait nous le faire croire, contre celles de l'église.

— Parmi les livres qui font contraste avec ceux dont nous venons de parler, nous citerons la *Macédoine de Pigault-Lebrun*; ouvrage plus remarquable par la gaîté que par la morale, par l'esprit que par le goût, par l'imagination que par le style; mais dont les quatre volumes offrent en somme une lecture très-amusante, et ne peuvent manquer d'avoir beaucoup de succès.

— On nous promet sous peu la publication des Œuvres complètes de Lebrun; si l'on imprime toutes les épigrammes, on peut, sans crainte, tirer l'ouvrage à vingt mille exemplaires.

— Parmi les ouvrages auxquels certains journaux cherchent à donner de la célébrité, on remarque les *Dialogues critiques*, où l'on trouve quelquefois de l'esprit, souvent de la raison, rarement de la gaîté, et presque toujours du mauvais goût.

— Au nombre des mille et une niaiseries qui figurent

depuis peu sur les étalages des libraires, on met plus particulièrement en évidence *le Coche d'Auxerre*, en trois volumes, et le *Pessimisme*.

— Les nombreux amateurs de la chanson ne nous pardonneraient pas, si nous oubliions d'annoncer *la Clef du Caveau*, contenant 900 airs classés par ordre de *timbres*, et devant servir à chanter toutes les chansons faites et probablement à faire. Ce recueil, si utile aux auteurs, acteurs, compositeurs et amateurs de vaudevilles, se trouve chez MM. Capelle et Renaud, libraires, rue J.-J. Rousseau.

Nouvelles des théâtres. — On demande pourquoi les comédiens du Théâtre-Français sont les seuls qui se soient fait une habitude d'annoncer le spectacle et de changer l'affiche quelques heures avant la représentation; *Coriolan* qu'on vient de remettre au théâtre, avait essuyé deux fois cette petite mortification. On assure, nous ne voudrions cependant pas en répondre, que les sociétaires de la comédie française ont pris la résolution de jouer, par an, quatre ouvrages nouveaux, deux tragédies et deux comédies. Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'une mesure semblable n'aura son exécution que lorsque les héritiers des auteurs morts auront droit aux mêmes honoraires que les auteurs vivans.

Le Vaudeville répète une pièce de circonstance qui doit faire suite à *la Nouvelle Télégraphique*. — Les Variétés vont donner les *Réjouissances de Nanterre*; la Gaieté, les *Dragées*, ou *le Confiseur du Grand Monarque*, et les Jeux Gymniques, l'*Oracle de Calchas*. Y.

POLITIQUE.

La nouvelle de la naissance du roi de Rome a été rapidement portée jusqu'aux extrémités de l'Europe : c'est le 19 avril que le corsaire *l'Elie* l'apporta à Constantinople. Le 20, au matin, elle était répandue dans toute la ville, en même tems que celle de la naissance d'une fille de S. H. On s'est à l'instant occupé des dispositions à faire pour les actions de graces à rendre au Tout-Puissant. M. de Maubourg en a fait part à tous les ministres et à tous les Français et Italiens : il a fixé pour le lendemain dimanche la cérémonie du *Te Deum* à l'église Saint-Louis. M. Deval, premier secrétaire-interprête de S. M. I. à Constantinoble, est allé en grand costume, précédé de janissaires et suivi d'un nombreux cortége, faire part de ce grand évènement à S. Exc. l'ambassadeur d'Autriche, et l'a invité à se rendre chez M. de Maubourg, pour delà passer à l'église et assister au *Te Deum*. M. le baron de Sturmer s'est rendu chez M. de Maubourg, pour lui faire son compliment sur la naissance de S. M. le roi de Rome, et ils se sont rendus ensemble à l'église. Après la cérémonie, qui a été très-brillante, M. le baron de Sturmer est rentré dans les appartemens, et, après une courte visite, il s'est retiré chez lui. M. de Maubourg, accompagné de toute la légation française, est allé lui rendre sa visite. Le même jour, M. de Maubourg a donné un très-grand dîner, auquel étaient invités tout le corps diplomatique et plusieurs étrangers de marque. Le soir, il y a eu grande assemblée parée. Le dimanche suivant, M. de Maubourg a donné une grande fête : il y a eu bal, illumination, etc.

La reprise des hostilités ou la réussite des négociations ne peuvent être encore que l'objet de conjectures ; on parle de fréquentes réunions du divan où les dépêches de Pétersbourg sont discutées ; on sait que le général Kutusow a envoyé un de ses aides-de-camp à Schumla. Cependant les préparatifs continuent des deux côtés comme si l'on était à la veille de reprendre les armes.

Le grand-visir actuel a fait marcher une partie des trou-

pes qui étaient en garnison à Constantinople. Le camp de Schumla est leur rendez-vous général. Beaucoup de renforts y sont arrivés ; les troupes asiatiques passent le détroit pour se rendre dans la Bulgarie méridionale. Le grand-visir est arrivé lui-même à Schumla, à la tête d'un corps de troupes choisies. Il a maintenant une tâche fort difficile à remplir, c'est-à-dire, de dompter les janissaires, qui paraissent s'être donnés le mot pour s'opposer à ses projets, parce qu'ils le regardent comme un ennemi juré de leur corps. Ces troupes ont témoigné le plus grand mécontentement de la destitution de Jussuf-Pacha, et plusieurs de leurs corps, qui sont à l'armée, se sont constitués en état d'insurrection ; mais ce mouvement n'a duré que peu de jours seulement, car les corps des janissaires, qui se trouvent à l'armée, n'étant pas réunis, il leur a été impossible de suivre un plan combiné. Leurs mouvemens n'étant pas appuyés par les autres troupes, qui les détestent, il a donc été très-facile aux chefs de rétablir l'ordre, d'autant plus qu'on a employé des voies de rigueur contre les officiers les plus mutins des janissaires, dont plusieurs ont eu la tête tranchée.

Le grand-visir Achmet-Pacha est sérieusement occupé des mesures tendantes à mettre son armée promptement en état d'ouvrir la campagne. Toutes ces dispositions font entrevoir qu'il n'est pas porté pour la paix. Son intention est de se distinguer et de battre les Russes, afin de pouvoir reconquérir les provinces perdues par son prédécesseur. Il est ennemi juré des Russes, et a une grande idée de la supériorité des Turcs, qu'il croit invincibles s'ils sont bien commandés. On raconte qu'il a déclaré publiquement que quoique la paix soit nécessaire à l'Empire turc, il n'y consentira qu'autant que les Russes restitueront à la Porte toutes leurs conquêtes.

Toute l'armée turque, à l'exception des janissaires, a beaucoup de confiance dans les talens et dans la bravoure du grand-visir. Le Grand-Seigneur lui a donné des pouvoirs illimités. Les principaux membres du divan et les fonctionnaires les plus influens de Constantinople sont ses amis et ses partisans. Il se trouve en conséquence dans les rapports les plus favorables.

Jussuf-Pacha a obtenu l'autorisation de s'embarquer pour l'île de Chio, dont le climat est très-sain, et où il espère rétablir sa santé.

La majeure partie des vaisseaux de ligne et frégates qui

composent la grande flotte turque est prête à partir. Le capitan-pacha ne veut pas attendre les autres, qui peuvent le rejoindre dès qu'ils seront équipés. On s'attend en conséquence à recevoir sous peu la nouvelle qu'il quittera le port de Bujuk-Tyre, et fera voile pour la Mer-Noire. La flotte russe n'est pas nombreuse; elle est composée principalement de bâtimens légers, qui ont leur rendez-vous au port de Sébastopol dans la Crimée.

M. le comte Lauriston, ambassadeur de S. M. l'Empereur des Français à Pétersbourg, est arrivé dans cette capitale le 15 mai. Le même jour, la gazette de la cour a nommé, suivant l'usage, M. le duc de Vicence, comme devant quitter Pétersbourg; il est effectivement parti, et l'on annonce l'arrivée de cet ambassadeur à Paris dans la matinée du 5 juin.

Le roi de Suède a publié une proclamation qui témoigne la plus vive satisfaction de l'empressement avec lequel ses braves et fidèles sujets de l'île de Gothland ont pris les armes, et ont formé des corps de volontaires pour la défense de cette île. Ce corps est de 6000 hommes, sous les ordres du général Cedestroëm. L'aide-de-camp du roi, M. Peyron, a fait une inspection sur les côtes, et a particuliérement examiné les forts qui défendent l'approche de la capitale. En Poméranie, les ordres, pour mettre tout en état de défense et sur le pied le plus respectable, continuent à s'exécuter. Le zèle le plus louable s'y manifeste. Peu de jours après l'ordonnance de S. M. pour la conscription, il s'est présenté à Stralsund 7742 hommes, dont 1300 armés et équipés sont aussitôt partis pour se répandre sur la côte. Les mêmes mesures sont prises en Danemarck. On n'entend pas encore parler de la flotte anglaise; elle a passé le Belt le 20 mai à huit heures du soir. Un second convoi a paru le lendemain; il était retenu le 22 à Rafnaër par les vents contraires.

Vienne a célébré avec le plus vif enthousiasme la naissance du roi de Rome, et pour une circonstance si agréable à cette cour, des règles d'étiquette jusqu'ici très-sévèrement observées, ont reçu des modifications.

La fête que S. Exc. l'ambassadeur de France, M. le comte Otto de Mosloy, avait préparée dans son hôtel avec autant de splendeur que de goût, a eu lieu le 20 mai. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, LL. AA. II. les archiducs, Madame l'archiduchesse Béatrix et l'électrice douai-

rière de Bavière, ainsi que S. A. R. le duc d'Albert de Saxe-Teschen, ont honoré cette fête de leur présence.

L'Empereur et l'Impératrice, après avoir assisté pendant quelques heures au bal, se sont retirés un moment avant le souper, auquel les autres illustres personnages prirent part. Après le souper, la danse recommença et continua jusqu'au lendemain matin.

M. l'ambassadeur avait fait construire la salle du bal sur l'emplacement de la cour intérieure de son hôtel en l'élevant jusqu'au premier étage. Les autres pièces de cet étage servaient de salles à manger. On y avait dressé vingt-cinq tables auxquelles plus de 600 personnes prirent place.

Toute la rue qui conduit à l'hôtel de l'ambassadeur était illuminée. Au milieu de cette rue était érigé un arc de triomphe, décoré de plusieurs transparens allégoriques, et des noms entrelacés de *François*, *Napoléon* et *Louise* : sous cet arc de triomphe, le piédestal d'une colonne portait le buste transparent du roi de Rome, avec cette inscription au-dessous,

Nap. Franc. Jos. Car.
Rex Romæ.

Et en légende,

Patrium servabit honorem.

Malgré la grande affluence des spectateurs attirés de toutes parts, l'ordre et la joie de cette journée n'ont été interrompus par aucun accident fâcheux.

La rapidité et la facilité des communications des Anglais avec Lisbonne, leur donnent les moyens de nous apprendre les premiers que leurs troupes jointes à celles de Beresford, ont voulu reprendre Badajoz, et qu'elles ont été écrasées dans cette téméraire entreprise par le corps aux ordres du maréchal duc de Dalmatie.

Les rapports officiels ne sont pas encore publiés ni arrivés ; mais tous les journaux anglais s'accordent à regarder cet engagement comme l'un des plus meurtriers que leurs troupes aient eu à soutenir.

Un premier combat a eu lieu près de Badajoz, le 7 mai ; les alliés, c'est-à-dire les Anglais et les Portugais, ont perdu 29 officiers et 900 hommes. Parmi les officiers, il y en a plusieurs d'une haute distinction.

Le 9, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, quitta sa position de Gillens à la tête de 15,000 hommes, et son quartier-général fut porté le 16 à Zafra, où il fit sa jonction

avec le général Latour-Maubourg; ce qui porta le corps réuni sous ses ordres à environ 25,000 hommes. Le général Ballasteros se replia immédiatement, et réunit son corps à celui du général Blake. Leurs forces combinées se portèrent de Xérès à Baracotta. Le 13, le maréchal Beresford et le général Castanos concentrèrent leurs forces à Valverde, où il paraît qu'ils ont été joints depuis par le général Blake.

Le 16, le maréchal Soult attaqua l'armée combinée à Albuerra ; l'action fut opiniâtre, elle a duré six heures. La perte des alliés n'est pas spécifiée, mais on conçoit qu'elle a eté considérable. Le major-général Houghton a été tué; les majors-généraux Cole et W. Stuart sont blessés ; les lieutenans-colonels Myers et Duckworth sont tués.

Une transmission télégraphique d'Elvas, en date du 18 mai, a confirmé cette nouvelle, et le dimanche 26, on recevait à Falmouth un paquebot arrivé d'Elvas en sept jours. Il a donné les mêmes détails : la bataille a été donnée le 16, à 15 milles au sud de Badajoz. Les armées combinées ont perdu 8000 hommes. Les *Buffles* (the Buffs) sont tous tués ou blessés, à l'exception de quatre hommes ; le régiment entier est détruit. Lord Wellington était attendu du nord avec un renfort de 12000 hommes, pour joindre le maréchal Beresford. On cite la 3ᵉ et la 7ᵉ divisions de l'armée anglaise comme devant suivre son général et venir au secours du corps de Beresford ; mais comment un tel secours serait-il possible ? Les Anglais oublient-ils l'affaire du 5, et la position de Fuente-d'Onnoro où ils ont perdu une si grande quantité de monde ? Oublient-ils qu'avec leurs forces réunies ils n'ont pu contenir la garnison d'Almeida ? Ne disent-ils pas eux-mêmes que le duc d'Istrie a marché avec 12000 hommes de la garde impériale, pour renforcer l'armée française du Portugal, aujourd'hui sous le commandement du maréchal duc de Raguse, le prince d'Essling étant revenu en France?

Voici la dernière dépêche du maréchal prince d'Essling sur les résultats de l'affaire du 5, et la sortie d'Almeida. Sa dépêche est adressée au prince major-général, et datée de Salamanque, le 14 mai 1811 :

« J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A., dans ma dernière dépêche, des succès qu'avait obtenus l'armée, dans la journée du 3 mai, sur l'aile droite de l'armée anglaise. L'ennemi avait employé la nuit du 5 au 6, et cette dernière journée, à retrancher le centre de sa ligne, que

l'armée prenait en flanc par sa position après l'attaque. Depuis ce moment il a travaillé sans relâche à ses retranchemens. L'attaque de ces ouvrages était difficile; considérant d'ailleurs que la garnison d'Almeida n'avait que pour dix jours de vivres, et que je ne pouvais lui en donner que pour peu de jours, je crus, dans cette circonstance, devoir donner l'ordre de faire sauter les fourneaux de mine qui étaient préparés depuis deux mois, selon les instructions de V. A., et ordonner au général Brenier qui commandait dans la place, de venir me joindre. Il fallait plusieurs jours pour charger les fourneaux.

» Dans la matinée du 7, je fis faire à mes troupes quelques mouvemens pour continuer à tenir l'ennemi dans l'inquiétude qu'il témoignait assez par son assiduité à ses travaux, et je fis reconnaître avec appareil toutes les avenues de sa ligne.

» Le 8, je rectifiai ma position en continuant d'occuper le village de Fuente-d'Onnoro. L'objet de ces dispositions était de faire craindre à l'ennemi un mouvement sur le centre de sa ligne ou sur l'un de ses flancs. Aussi se tint-il toute la journée en masse, sous les armes, et dans des manœuvres continuelles.

» Le 9, l'armée resta dans ses mêmes positions, et mes reconnaissances tâtèrent toute la ligne ennemie. Les Anglais ne se sont jamais montrés hors de leurs rochers et de leurs retranchemens; ils ont prouvé par toutes sortes de dispositions défensives, combien ils avaient été intimidés par la vigoureuse attaque du 5.

» Le 10, à minuit, les fourneaux de mine d'Almeida sautèrent : cinq bastions et quatre demi-lunes ont été entièrement culbutés, et les fortifications détruites. Le général Brenier a montré autant de talent que d'intrépidité dans la conduite de cette affaire. Il s'est retiré avec sa garnison sur Balha-del-Puerco, où il s'est réuni au 2e corps, en culbutant tout ce qui s'est présenté à lui.

» Ayant ainsi terminé l'opération qui l'avait mise en mouvement, l'armée est rentrée dans ses cantonnemens.

» Je prie V. A. de mettre sous les yeux de S. M. la belle conduite que les officiers ou soldats ont tenue dans cette circonstance, et de solliciter l'obtention des différentes récompenses que je demande par mes rapports ultérieurs.

» Je suis, etc. »

L'Empereur, dans sa tournée dans les départemens de

la ci-devant Normandie, a par-tout été témoin de l'allégresse que sa présence inspire, et des sentimens de reconnaissance auxquels elle permet d'éclater. Il a visité les immenses travaux de Cherbourg dans le plus grand détail, et témoigné sa satisfaction à l'ingénieur Cachin. LL. MM. II. sont revenues par Saint-Lo, Alençon et Chartres. Elles sont arrivées à Saint-Cloud le mardi 4, à quatre heures après midi. Le canon des Invalides a aussitôt annoncé cette nouvelle à la capitale, et le pavillon impérial a paru flottant sur le palais des Tuileries.

En ce moment on s'occupe avec la plus grande activité des préparatifs de la fête que la ville de Paris doit offrir à LL. MM. le 9 juin, jour fixé pour la cérémonie du baptême du roi de Rome. La veille, tous les spectacles seront ouverts gratuitement. Il y aura cercle et spectacle à la cour.

On élève aux Champs-Elysées des théâtres, des orchestres dans le carré des Jeux et dans celui de Marigny; des buffets et des fontaines de vin le long de la grande avenue. A l'Hôtel-de-Ville, on dispose les salles pour la fête : c'est dans la grande salle du Trône que seront reçus LL. MM., les princes et princesses et les personnes de la cour qui auront l'honneur de les accompagner; les autres salles étant destinées à recevoir les personnes de la ville qui seront invitées à assister au banquet impérial, ainsi qu'au concert. Il n'y aura point cette fois de constructions mobiles; au moyen de quoi la réunion sera nécessairement beaucoup moins nombreuse qu'aux précédentes fêtes.

On fait aussi des préparatifs pour l'illumination générale de tous les édifices communaux et particuliers.

Le feu d'artifice sera tiré sur la place de la Concorde.

L'ouverture de la session du Corps-Législatif n'aura lieu que le 16. S....

ANNONCES.

Catalogue systématique et raisonné de la nouvelle littérature française, ou Répertoire général des livres en tout genre, gravures, cartes géographiques et œuvres de musique publiés en France dans le courant de l'année 1810, et annoncés avec des remarques critiques dans les cahiers composant la XIII[e] année du *Journal général de la littérature de France*. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

Observations adressées à M. le conseiller d'État directeur-général de l'imprimerie et de la librairie, par J. Rodrigues, auteur de *la Tenue des livres théorique et pratique*, sur son ouvrage comparé avec celui de M. Edmond Degranges, intitulé : *la Tenue des livres rendue facile*, et tableaux contenant les principales dissemblances qui existent entre les deux ouvrages, avec la réponse à l'article que M. Degranges a fait insérer dans le *Journal du Commerce*, du 30 janvier dernier. Brochure in-8°. Prix, 50 c. Chez J.-J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3.

On trouve aussi, chez le même libraire, *la Tenue des livres théorique et pratique*, du même auteur. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et avec les *Observations*, 4 fr. 75 c.

Instruction sur la fabrication de la poudre, ou Détails de divers procédés en usage pour la fabrication de la poudre et la préparation de ses principes constituans ; par L. Renaud, chef de bataillon au corps impérial d'artillerie, chevalier de la Légion-d'Honneur. Imprimé avec l'approbation de S. Exc. le ministre de la guerre. In-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Magimel, libr. pour l'art militaire, rue de Thionville, n° 9.

Un réglement du 26 mars 1807 a ordonné la rédaction de cahiers classiques sur les différentes branches du service de l'artillerie, suivant les programmes proposés en l'an XI par une commission d'officiers généraux et supérieurs d'artillerie et du génie. Le travail de M. Renaud a été fait en exécution de cette disposition, d'après les ordres de S. Exc. le premier inspecteur d'artillerie.

L'approbation que lui a donnée S. Exc. le ministre de la guerre, indique assez le mérite de l'ouvrage et les talens de l'auteur.

Histoire des Chevaux célèbres, contenant un recueil des anecdotes relatives à ce noble animal ; les mentions les plus intéressantes qu'en ont faites les auteurs anciens et modernes, en vers et en prose ; ainsi que les productions des beaux-arts qui ont rapport aux chevaux ; et généralement tout ce qui peut amuser et instruire, dans un pareil sujet, les amateurs des chevaux et tous ceux qui en font usage. Rédigé et publié par P. J. B. N. Un vol. in-12, fig. Prix, 3 fr., et 3 fr. 70 c. franc de port. Chez L. Duprat-Duverger, rue des Augustins, n° 21.

Tragédie d'Astianax, en cinq actes et en vers, précédée d'un discours où l'auteur a examiné le plan et les caractères de sa tragédie et de l'Andromaque de Racine. Prix de chaque exemplaire des deux

ouvrages réunis dans un seul cahier, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le Vrai petit guide du Chrétien, ou Abrégé de la vie chrétienne, précédé de l'Ordinaire de la Messe, et suivi des principaux offices de l'Eglise. Un vol. in-32, avec quatre jolies gravures d'après les dessins de Moreau jeune. Prix, broché, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Relié en veau doré, 3 fr., et en maroquin, 5 fr. Chez Rosa, relieur-libraire, rue de Bussy, n° 15.

Journal des Avoués, ou Recueil général des lois, décrets impériaux, décisions du Conseil-d'Etat et des ministres, arrêts de la Cour de Cassation et de toutes les Cours d'Appel de l'Empire, et des jugemens du tribunal de première instance de Paris, qui fixent un point de la procédure civile, criminelle ou commerciale, publié par A. S. G. Coffinières, N° IV d'avril.

Ce Recueil paraît dans les derniers jours de chaque mois, par livraisons de quatre feuilles d'impression, ou 64 pages in-8°.

Le prix de l'abonnement et de 15 fr. par an; on s'abonne rue Saint-Jacques, n° 41.

Philosophie médicale, ou Vérités fondamentales de la médecine moderne, par Chortel, docteur en médecine, ancien médecin militaire de première classe, l'un des rédacteurs des *Annales de littérature médicale étrangère*, auteur de plusieurs ouvrages de médecine, membre de diverses sociétés savantes, nationales et étrangères. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. A Bruxelles, chez la Ve Emmanuel Flon, rue de la Putterir, n° 1348; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, près le pont des Arts.

Archives des découvertes et inventions nouvelles, faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers, pendant le cours de l'année 1810, avec une indication succincte des principaux produits de l'industrie nationale française, et de la liste des objets dont les auteurs ont obtenu des brevets d'invention pendant la même année. *Troisième volume de la collection*. Un vol. in-8°, (de l'imprimerie de Crapelet.) Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Les deux années précédentes sont du même prix. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce; et à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXVII. — *Samedi* 15 *Juin* 1811.

POÉSIE.

ODE SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

> La poésie est plus sérieuse et plus utile que ne le croit le vulgaire.
>
> FÉNÉLON (*Lettre à l'Académie française sur l'éloquence*).

Telles on voit briller ces sphères vagabondes
Qui, frappant de terreur les peuples et les mondes,
D'un vol précipité, s'éloignent de nos yeux;
Des arrêts du Destin prophétiques ministres,
Dont le front toujours pâle, armé de feux sinistres,
Semble menacer l'ordre établi dans les cieux :

Tels passent, enivrés de sanglantes chimères,
Ces fougueux conquérans, puissances éphémères
Produites pour détruire ou punir les Etats;
La haine, après leur mort, s'attache à leur mémoire :
Que reste-t-il d'eux? rien : tous leurs titres de gloire
Sont dans de grands malheurs et de grands attentats.

Mais quand l'esprit d'erreur, la faiblesse et le crime
Ont, par degrés, conduit sur les bords de l'abîme
Un Empire déjà ravagé par le tems ;
S'il s'élève aussitôt un souverain génie
Qui verse dans son sein de longs torrens de vie,
Et l'arrête, affermi sur ses vieux fondemens :

Si sa main en saisit les rênes délaissées ;
Si, le succès toujours couronnant ses pensées,
Il fixe l'harmonie où régnait le chaos ;
S'il enchaîne le cours des publiques misères,
Et qu'il sache, à son gré, des factions contraires
Emouvoir, applanir et balancer les flots :

Si, dans l'art des combats, sans rival et sans maître,
On voit, à son nom seul, s'enfuir et disparaître
Les peuples contre lui soulevés par leurs Rois ;
S'il est moins un Héros sur le char de la guerre,
Qu'un grand législateur qui visite la terre
Pour en renouveler les trônes et les lois :

Qui ne révère en lui l'envoyé de Dieu même ?
Sur quel front glorieux le sacré diadême
Réunit-il jamais cette vive splendeur ?
Qui ne voit que sa race, en Monarques féconde,
Seule peut enfanter et garantir au monde
Des siècles florissans de paix et de grandeur ?

O toi, que si long-tems tourmenta l'espérance,
France, réjouis-toi, triomphe, heureuse France !
Vois du Très-Haut sur toi les desseins s'accomplir ;
Et toi, divin enfant, qu'appelaient nos hommages,
Sois grand, sur-tout sois bon ! ces vœux sont des présages
Que le Ciel me révèle et que tu dois remplir.

Que toutes les vertus l'ombragent de leurs ailes !
Chantons, en son honneur, sur nos lyres fidèles,
L'amour qui pour leurs Rois transportait nos aïeux ;
De cet antique amour, leur plus beau caractère,
Rallumons à l'envi la flamme héréditaire,
Et que nos Souverains redeviennent nos Dieux !

Ah ! si la poésie enfantait les merveilles
Qui de ses favoris signalèrent les veilles,

Quand la Terre admirait leurs chants législateurs;
Et si le Ciel, propice à l'ardeur qui m'entraîne,
Ajoutait à ma voix cette voix souveraine
Qui sait, en les frappant, renouveler les cœurs :

Je dirais aux humains qu'un pouvoir sans partage
De l'immortel pouvoir est l'immortelle image,
Leur garant le plus sûr de salut et de paix;
Que le joug paternel, le seul joug monarchique,
Pour le maintien sacré de l'ordre politique,
Convient à chaque peuple et sur-tout aux Français.

Je saurais surveiller, sentinelle aguerrie,
Les esprits novateurs, fléau de la patrie,
Prêt à lancer contre eux les foudres de ma voix,
A prouver qu'une impie et rebelle doctrine,
Du trône et de l'autel préparant la ruine,
Les ennemis de Dieu sont ennemis des Rois.

Combien douze ans chargés de malheurs et de crimes,
Qui d'un oubli fatal ont vengé ces maximes,
En renouvelleraient l'utile souvenir!
Je ferais de ces tems revivre les images,
Salutaires fanaux qui de ces grands naufrages
Iraient, en l'éclairant, préserver l'avenir.

Ainsi la poésie, art trop souvent futile,
Art plus souvent encor dangereux et servile,
Serait, comme jadis, le langage des Dieux;
Et, laissant dans les Cours ramper la flatterie,
Ma muse citoyenne, en servant la patrie,
Servirait le Monarque et la cause des Cieux.

Et quel besoin a-t-il que, rivaux de bassesse,
Des essaims de flatteurs le poursuivent sans cesse
Pour brûler à ses pieds un mercenaire encens?
La gloire de remplir ce grave ministère
Appartient à des voix qui ne peuvent se taire,
Et dont il ne peut fuir ni blâmer les accens.

Ces superbes canaux que son génie immense,
Rival du Créateur, prépare à l'opulence,
Par ces heureux liens vingt fleuves réunis,

Ces chemins inconnus ouverts à la victoire,
Que cet Aigle intrépide, en volant à la gloire,
Trace, en sillons de feu, sur le front du Cénis :

Le malheur consolé recouvrant ses hospices,
L'humble Religion, ses pompeux édifices,
Tous les arts à-la-fois pleins d'un esprit nouveau,
Ces siéges renommés, ces savantes batailles,
De trois peuples rivaux célèbres funérailles,
Dans les champs d'Iéna, de Wagram et d'Eylau :

Voilà de quelles voix il estime l'hommage;
Les voilà ces amis dont le noble langage
Lui fait, en le louant, sentir la vérité :
Eloquens orateurs, simples et grands comme elle,
Ils forment le cortége imposant et fidèle
Qui le mène en triomphe à l'immortalité.

Fils de Napoléon, ô prince en qui la France
Voit fleurir sa plus chère et plus haute espérance,
Sois digne du Monarque à qui tu dois le jour;
Sois digne des vertus de ton heureuse mère;
Sois digne des Français : que ton règne prospère
S'écoule plein de gloire et de paix et d'amour!

Mais j'aperçois déjà la Muse de l'histoire
Qui, des faits les plus beaux remplissant ta mémoire,
Allume par degrès ta généreuse ardeur;
Et, nourrisson des Rois, des Héros et des Sages,
Tu peux, fortifié par leurs vives images,
De l'Astre paternel soutenir la splendeur.

Vois à ses pieds vainqueurs tomber tous les obstacles,
Et vois se prolonger la chaîne des miracles
Qui l'ont des potentats rendu le Souverain;
Apprends l'art, successeur et fils du plus grand homme,
De porter, comme lui, dans Paris et dans Rome,
Deux sceptres, si légers pour sa puissante main.

Quels devoirs te prescrit sa vaste renommée!
Avec quel tendre orgueil ta jeunesse enflammée
Se plaît à contempler ses immenses travaux!
Mais tu crains, je le vois à tes brûlantes larmes,

Que l'Univers, soumis par ses lois et ses armes,
Ne condamne tes jours au tourment du repos.

N'entends-tu pas ton nom retentir sous le chaume?
Les pauvres dispersés dans ton double royaume
De ta naissance auguste adorent le bienfait :
Cesse donc d'envier la gloire de ton père ;
Même gloire t'attend : son cœur te laisse à faire
Tout le bien qu'il médite et qu'il n'aura point fait.

Ah! permets, dans ce jour rayonnant d'allégresse,
Que je vienne à tes pieds, conduit par la Sagesse,
Apporter en tribut un si touchant tableau ;
Que l'infortune en toi trouve un dieu tutélaire,
Et que, dans les palais trop souvent étrangère,
La Pitié suppliante embrasse ton berceau.

J'ai vu, j'ai parcouru la montagne aux deux cimes :
L'une s'enorgueillit de ces chantres sublimes
Qui savent des héros consacrer la valeur ;
L'autre sous les cyprès élève ces poëtes
Qui, de l'humanité courageux interprètes,
Ont dévoué leur lyre au culte du malheur.

Qu'ils chantent, d'une voix également habile,
Le grand Agamemnon et le bouillant Achille,
Ou le sort de Priam, d'Andromaque et d'Hector ;
Ils sont tous aussi chers au Dieu de l'harmonie,
Tous créés pour la gloire ; et l'Arbre du génie
Sur leurs fronts triomphans courbe ses rameaux d'or.

ODE SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

L'AIGLE, ministre du tonnerre,
Ne volait plus pour les Césars,
Et las de foudroyer la terre
Reposait sur l'autel de Mars.
A la voix du bronze qui gronde,
Vers la capitale du monde
Il dirige un vol triomphant,
Et dans Lutèce glorieuse,
De son aile victorieuse,
Couvre le berceau d'un Enfant.

Au lit maternel attachée,
Louise oubliant la douleur,
Contemple, avec amour penchée,
Cette royale et tendre fleur.
Telle sur un lit de verdure,
Au doux réveil de la nature,
Belle d'un naissant rejeton,
La rose, mère fortunée,
Sur sa noble tige inclinée,
Sourit à son premier bouton.

L'hydre des Discordes civiles
Se replonge au fond des Enfers.
Peuples, chantez! Lyres dociles,
Recommencez vos doux concerts!
Que l'homme, échappé du naufrage,
Baise avec transport le rivage!
Que le gémissant laboureur
Aime à voir la tendre rosée,
Au sein de la terre embrasée,
Verser la vie et la fraîcheur!

Ne va point, livrant ta jeunesse
A des conseils empoisonnés,
Dans les sentiers de la mollesse
Cacher tes pas efféminés.
La colombe faible et timide
N'ose franchir d'un vol rapide
Les solitudes de l'éther;
Mais par des routes inconnues,
L'aigle, perçant les vastes nues,
S'élance aux pieds de Jupiter.

Ainsi les héros magnanimes
Ont su mériter des autels,
L'effort de leurs vertus sublimes
Les mit au rang des immortels.
Si ton front porte une couronne,
C'est la naissance qui la donne;
La vertu doit la soutenir.
Les fronts n'ont plus de diadême
Devant le tribunal suprême
De l'incorruptible avenir.

Quels sons jaillissent de ma lyre!
Écoutez, nations et rois!
Le voile des tems se déchire,
L'avenir parle sous mes doigts.
L'aquilon mugit, le ciel tonne,
De la Tamise qui frissonne
Les flots émus se sont troublés,
Neptune de sa main puissante,
Secoue Albion pâlissante,
Sur ses rivages ébranlés.

Tu luis enfin, jour de vengeance,
Tu luis pour le libre univers!
J'entends bouillonner d'espérance
Le sein tumultueux des mers.
Neptune soulève sa tête;
Son trident, roi de la tempête,
Brise leurs orgueilleux vaisseaux;
Il ouvre la mer dévorante,
Et sur Albion expirante,
Referme l'abime des eaux.

Le riche habitant du Bengale,
Qui revient chargé de trésors,
Et qui, de son île natale,
Croit de loin saluer les ports;
De son vaisseau prêt à descendre,
N'aperçoit pas même la cendre
De sa perfide nation,
Et s'égarant vers notre plage,
Demande à l'écho du rivage,
Où donc, où donc est Albion?..

Cependant la ville éternelle,
Comme aux anciens jours de grandeur,
Voit sur la colline fidèle,
Monter le char triomphateur.
César au bruit des chants de gloire,
Sur les autels de la victoire,
Déposant son glaive étonné,
Ferme le temple de la guerre,
Et sur le trône de la terre
S'assied, de rois, environné.

A peine les Titans impies,
Plongés dans les gouffres brûlans,
Sentent les flammes ennemies
Pénétrer leurs horribles flancs,
Jupiter, souriant au monde
Rappelle sa foudre qui gronde ;
Les cieux ne sont plus effrayés ;
L'étendue est silencieuse,
Et dans leur marche harmonieuse
Les astres roulent à ses pieds.

Par L. M. DE CORMENIN,
auditeur au Conseil-d'Etat.

ÉNIGME.

VEUT-ON me donner la naissance,
Il faut du feu conjurer le secours ;
Et c'est encore au feu qu'on a recours
Pour me faire exercer mon affreuse puissance.
Je suis brutal ; mais que peut-on
Attendre mieux de qui sort de prison?
J'en pars avec fracas, je brise et je renverse ;
En mainte occasion où je tue ou je blesse.
Mais je suis donc un être bien méchant?
Oh ! pas toujours : demandez à l'enfant :
Il vous dira que je l'amuse ;
Demandez à l'adolescent,
Quand il me met en jeu, Dieu sait comme il en use !
Il ne m'épargne prou ni peu ;
D'un bras nerveux, il me prend, il me frappe,
Me jette au loin ; je reviens, il m'attrape ;
Après m'avoir d'abord élevée au plus haut,
Il me fait mordre la poussière,
Ou bien rouler sur le carreau.
Mais, lecteur, voici du nouveau.
Mon existence singulière
M'expose à voyager et par terre et par eau.
De nombre d'enfans je suis mère ;
On me prise beaucoup en Angleterre,

Dans les grands jours de parlement
Je sers de siége au président.
Nécessaire à l'imprimerie,
On m'y fait avaler l'encre jusqu'à la lie.
On entreprendrait vainement
D'imprimer à la presse
Le plus rapide mouvement;
Si je ne fais auparavant
Au caractère une douce caresse,
On tire, mais on fait *chou-blanc*.

S.......

LOGOGRIPHE.

Je suis un mot latin que tout Français entend,
Propre à celui qui consent ou commande,
Et toujours agréable à celui qui demande.
Pour ces deux cas je fus fait : cependant,
Lecteur, je ne dois pas vous taire
Qu'aucune langue, ou savante, ou vulgaire,
N'existait encore, je crois,
Lorsqu'on me prononça pour la première fois.
Auditeurs ni témoins, n'étaient là pour m'écrire,
M'entendre ou m'expliquer : c'est assez vous en dire.
Quoi qu'il en soit, mettez en mouvement
Mes quatre pieds, vous trouvez sur leur trace
Deux mots bien reconnus pour être de ma race;
Un pronom féminin d'usage en tutoyant;
Le mot précis, *technique* et nécessaire
Exprimant qu'on a fait ce que l'on voulait faire;
Ce que n'est jamais l'homme et modeste et prudent;
Un interjection outrageuse ou critique;
Un arbre toujours verd; un signe de musique;
Enfin c'est par moi qu'on traduit
En latin *oui*, puis en français *fecit*.

JOUYNEAU-DESLOGES. (Poitiers.)

CHARADE.

Point de palais, (le cas est singulier)
Ni de prison sans mon premier.
Sous un autre rapport, de ce même premier,
Le féminin se trouve mon dernier.
Ce dernier offre même un fruit qui n'est pas bon
Qu'il n'ait acquis l'état exprimé par son nom.
Mon tout est un mot déplaisant
Fait pour marquer le mécontentement.

Par le même.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de la Contre-Enigme est *Beau*.

Celui du Logogriphe est *Koran*, où l'on trouve : *orâne*, *ranet*, *anore* et *nacre*.

Celui de la Charade est *Carnaval*.

SCIENCES ET ARTS.

Le Conservateur de la vue ; par J. G. A. Chevallier, ingénieur-opticien de S. M. le roi de Westphalie, membre de plusieurs Académies. Suivi du Catalogue général et prix courant des instrumens d'optique, de mathématique et de physique de la fabrique et du magasin de l'auteur. Orné de huit planches, avec frontispice, d'après les dessins de Moreau jeune et Ponce, etc., etc. — Un volume in-8° de 240 pages d'impression. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port ; papier vélin, relié à la Bradelle, 12 fr., et 13 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez l'Auteur, tour de l'Horloge du Palais, n° 1, vis-à-vis du marché aux Fleurs et du Pont-au-Change ; *P. Mongie*, libraire, cour des Fontaines, n° 1 ; *Lenormant*, imp.-libraire, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 8 ; *Capelle* et *Renand*, libraires, rue Jean-Jacq. Rousseau, n° 6 ; *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

La médecine ne peut s'occuper d'un objet plus important que celui dont il s'agit dans ce traité. L'auteur ne l'a point composé pour les savans, ni pour les artistes, mais seulement pour les gens du monde, en leur offrant ce qui tient essentiellement à l'usage, au soulagement et à la conservation des yeux ; il ne présente point les moyens curatifs qu'il faut demander aux gens de l'art, mais il met à portée de connaître l'instant où il faut les demander : et pour prévenir ces besoins il indique ce qui, dans la fabrication des instrumens d'optique, peut assurer la confiance dans le choix, dans l'usage et l'achat de ces mêmes instrumens.

L'auteur croit qu'il serait inutile de démontrer l'importance de l'organe de la vue, le plus merveilleux de ceux dont la nature a doué les êtres animés ; son immen-

sité ; qui s'étend jusqu'aux astres ; son activité rapide, qui reçoit et reporte de l'un à l'autre les objets les plus éloignés, établit des communications entre tous les êtres animés, et des jouissances, par les moyens qu'il offre de transmettre et de recevoir les pensées les plus secrètes et les sentimens les plus doux. Dans tous les tems et chez tous les peuples, l'œil a été l'emblème de tout ce qui existe de plus cher et de plus précieux : son organisation seule le rend admirable. C'est alors que l'auteur décrit ce globe merveilleux d'environ onze lignes de diamètre, et ses mouvemens provenans de six différens muscles, dont quatre droits et deux obliques. Mais ce n'est point ici le lieu de rapporter les détails de cette description très-étendue et très-intéressante. La vue est le bonheur de l'homme, son plus grand moyen d'existence ; et la privation de ce sens précieux, la triste, cruelle et irrémédiable cécité, est le plus grand des maux qui affligent l'humanité. Les anciens poëtes, les écrivains les plus fameux de la plus haute antiquité, de tous les tems et de tous les pays, n'ont trouvé, dans toutes les misères humaines, rien d'aussi touchant que la condition du *pauvre aveugle*; leurs doctes pinceaux se sont, comme à l'envi, exercés sur ce mélancolique sujet, sur l'infortune d'un homme privé de la vue, de ce qui le fait vivre, de la lumière du jour, d'un homme qui, sans être mort, et enfermé dans le tombeau ténébreux, ne voit pas le soleil, peintre coloriste de toute la nature, source ravissante de la vie.

Les chapitres II et III de cet ouvrage traitent de la différence des vues, et des vues défectueuses. Dans les chapitres IV et V, il est question des maladies et de la conservation de l'œil, des précautions nécessaires, de l'usage modéré de la vue, des excès qui lui sont contraires, et de sa faiblesse qui est si commune. Les moyens curatifs, indiqués par M. Chevallier, sont simples. C'est *une hygiène oculaire*, pour laquelle l'auteur indique encore les artistes célèbres qui se sont exclusivement occupés des maladies des yeux, et qui méritent beaucoup d'éloges et de confiance. J'aime à voir dans la société un médecin ocu-

liste, un médecin dentiste, un médecin herniaire, etc. Un homme ne peut pas tout savoir; sa vie entière ne suffit pas pour approfondir, pour savoir parfaitement une seule science; et celui qui s'est exclusivement occupé d'un seul des maux qui affligent notre faible et passive nature, doit nous apporter plus de consolation et de secours sur notre lit de douleurs. Je suis persuadé que Molière, l'un des hommes les plus sages et les plus sensés qui aient jamais existé et écrit, que Molière, dis-je, dont les sarcasmes contre les médecins sont des raisonnemens, aurait respecté, n'eût point ridiculisé l'homme exclusivement occupé de la cure des yeux, des dents et des hernies. D'autres médecins s'attachent à guérir ou à atténuer les maux produits par la faiblesse des nerfs, par la gibbosité ou la claudication; et le soin de ces infirmités, dont ils s'occupent uniquement, doit leur mériter la confiance de ceux qui en sont affligés.

Le chapitre sixième est une théorie optique sommaire, indiquant la marche des rayons de lumière. Ce qui suit, depuis le chapitre septième jusqu'au seizième inclusivement, est une description des instrumens d'optique, de leurs effets, et de leur perfectionnement. L'auteur décrit sur-tout ceux qui aident et conservent la vue, et quelques-uns de ceux qui en ajoutant à nos faibles organes ont fait faire des découvertes scientifiques, tels que le microscope solaire, les microscopes ordinaires, perfectionnés en 1796, la loupe et les diaphragmes, etc. Quelques planches rendent plus sensible la description des instrumens, et un catalogue de tous ceux qu'emploient l'optique, les mathématiques et la physique, termine l'ouvrage utile et fort bien fait de M. Chevallier. D.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*; par Mme de Genlis. — Un vol. in-8°. — Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Dans les réflexions préliminaires placées à la tête de cet éloge des femmes littérateurs, Mme de Genlis les disculpe d'avoir suivi cette carrière. Je ne suis point de ceux qui prétendent la leur fermer: mais si ces frondateurs ont cru que les goûts littéraires donnent aux femmes *du dédain pour la simplicité des devoirs domestiques*, se contenteront-ils de cette réponse tranchante? *Comme ces devoirs, dans une maison bien ordonnée, ne peuvent jamais prendre plus d'une heure par jour, cette objection est absolument nulle.* Une heure suffit peut-être dans une maison opulente; mais les femmes auteurs ont-elles toujours un nombreux domestique, et n'a-t-on jamais vu des mères de familles d'une condition honnête, mais d'une fortune médiocre, négliger pour faire des vers, ou pour assister à des séances académiques, les devoirs qui auraient dû les occuper dix heures au moins par jour? S'il ne fallait que *donner des ordres à ses gens*, cela serait très-commode, j'en conviens: mais où sont les *gens* des personnes de talent ou de génie? Corneille, Pascal, Rousseau, comptaient à leur suite peu de gens; Voltaire et d'autres n'en auraient pas eu davantage, si leur génie plus conséquent eût toujours dédaigné l'intrigue. Je soupçonne que cette demoiselle de Calage, dont il est parlé page 57, avait rarement occasion de

donner ses ordres..... Ce qui serait très-utile, et ne conviendrait guères moins pour les hommes que pour les femmes, c'est que l'on ne prodiguât point à un si grand nombre d'individus des leçons de tout genre, soit de littérature, soit de sciences. Quel est le résultat de cette éducation? des prétentions souvent déplacées.

Quant aux femmes en qui l'on apercevrait une aptitude particulière, Mme de Genlis veut qu'on *orne leur mémoire*, et que même on leur *enseigne les langues savantes*; mais voici *à quelles conditions il leur est permis de devenir auteurs : 1° Elles ne doivent jamais se presser de faire paraître leurs productions durant tout le tems de leur jeunesse, elles doivent craindre toute espèce d'éclat*.... 2° *Toutes les bienséances leur prescrivent de montrer invariablement, dans leurs écrits, le plus profond respect pour la religion et les principes d'une morale austère.* 3° *Elles ne doivent répondre aux critiques que lorsqu'on fait une fausse citation, ou lorsque la censure est fondée sur un fait imaginaire*. La troisième condition est juste et sage, je ne m'y arrête point. Les deux premières sont d'une toute autre importance, puisqu'elles déterminent et l'âge où une femme auteur peut livrer au public ses productions (ce sur quoi il y aurait bien quelques observations à faire), et sur-tout les principales qualités qui doivent distinguer ses écrits. Si quelqu'un objectait qu'avant cet âge on peut avoir eu des faiblesses, nous remarquerions que dans le siècle religieux *toutes les faiblesses des femmes furent expiées par des conversions sincères*. Alors *le scandale même n'a pas sur les mœurs une aussi funeste influence*.... *Ces exemples éclatans de repentir et d'expiation* maintiennent *toute l'utile autorité de la morale*. Il n'est point de pénitence sans confession; si donc une femme veut, dans un âge mûr, vanter les douceurs et la pureté d'une morale sévère méconnue dans sa jeunesse, nous supposons qu'elle commencera par une sorte d'aveu public et de détestation de cette conduite passée, qui sans cela ôterait beaucoup d'autorité à ses exhortations les plus édifiantes. Mais celles-là surtout sont volontiers écoutées qui, après avoir su être vraiment épouses et mères, lorsque le tems diminue

leurs devoirs, cherchent à reproduire, à l'aide des plus aimables talens littéraires ; les utiles préceptes de cette raison qui les a rendues estimables et heureuses. Il est si vrai qu'il n'y a ni dignité, ni bonheur hors des lois de cette morale qui ne souffre point de *composition*, que parmi les hommes même, comme le dit très-bien Mme. de Genlis, le petit nombre de ceux qui veulent vivre en sages, sont forcés d'adopter (en très grande partie) les principes et les mœurs des femmes vertueuses.

Le gouvernement sous Louis XIV était sans défiance.... Une parfaite droiture d'intention laissait aux auteurs tout leur génie, ils n'avaient jamais à craindre de fâcheuses interprétations. Mais la *duplicité* des auteurs dans le siècle suivant, fut-elle la seule cause de la défiance du gouvernement? Et sous Louis XIV même, le *Télémaque* n'a-t-il pas eu à craindre de fâcheuses interprétations? Ce tems de repos, de droiture, qu'on nous montre comme ayant été si durable, et que ceux qui vantent exclusivement le passé, regardent comme à jamais perdu, si on veut le voir dans l'histoire, on sait à peine comment en saisir l'instant précis entre la Fronde ou les Dragonades et les derniers tems de Louis XIV. Ce n'est pas une longue époque, ce n'est pas même une suite de quelques générations, ce n'est qu'un moment favorable, et, à beaucoup d'égards, ce tems n'est pas perdu sans retour ; mais la franchise, la fermeté, l'originalité des caractères, et cette jeune maturité qui jouit déjà en espérant encore, c'est ce qu'on ne reverra sans doute plus. La société est trop vieille parmi nous, les rapports sont trop compliqués ; les frottemens de l'intérêt sont trop continuels. Des hommes supérieurs en tout genre peuvent naître dans tous les tems ; mais il faut que le développement des facultés soit à la fois facile et nouveau, pour que la société s'applaudisse de ce qu'elle est, et que les hommes soient rapprochés les uns des autres avec quelque harmonie : plus tard ils seront seulement mêlés par la passion, et nul n'aura de caractère qu'il puisse suivre en liberté, parce que l'habitude aura établi une manière d'être nécessaire. Le tems efface toutes choses, et n'offre pas d'abord les moyens de les renouveler toutes. On

remet dans le creuset une monnaie trop vieille : mais il n'en est pas des hommes comme de cette matière toute-passive, qu'on peut réduire en poussière et reproduire sous une forme meilleure. Comment des hommes vieillis recevront-ils une empreinte plus mâle ? Qui pourra refondre, sans la briser, cette matière humaine qui gémit sous l'instrument même de son perfectionnement tardif et si souvent interrompu?

L'examen des choses sérieuses entraîne toujours dans quelque discussion ; je supprime donc ce qui me resterait à dire sur ce sujet.

Sans prendre la défense de d'Alembert ni de ceux qui faisaient comme lui de la philosophie un métier, j'objecterais qu'une teinte d'animosité nuit à l'effet même de la critique (voyez page xxvij) ; j'objecterais en faveur de cette philosophie condamnée sans ménagement, que les esprits intrigans se saisissent par-tout de ce qui peut offrir dans leur tems un moyen d'influence, et qu'il n'y a rien sur la terre que l'intrigue n'ait souillé : mais il est tems d'abréger.

Je ne hasarderai aucune conjecture sur un certain éloignement que M^me^ de Genlis montre sans cesse pour certaine famille toute entière, le père, la mère, la fille peut-être.... Mais M^me^ de Genlis ne dit rien de positif sur les femmes vivantes,... ainsi croyons que l'on se trompe lorsque l'on suppose que c'est de cette dernière, que c'est de cette femme de lettres, très-célèbre, qu'il est question dans tel ou tel passage que je pourrais citer.

Je ne parlerai plus que du style de l'auteur et de ses remarques sur celui de Fénélon. Le style de Télémaque est négligé, dit M^me^ de Genlis, et elle le prouve (pages 121, etc.) ; mais elle dit, page 127, qu'il est *excessivement négligé*, ce qui ferait attendre d'elle un style parfaitement correct, si cette qualité était aussi nécessaire dans un précis historique que dans un roman poëtique. Voyons si le style du critique n'est pas négligé, si ses expressions ne manquent jamais essentiellement de justesse.

Page xxj. *Avec ce sentiment de justice qui fait souvent pousser l'impartialité jusqu'à l'exagération.* L'im-

partialité ne peut pas être poussée jusqu'à l'exagération; mais les raisonnemens dans lesquels l'impartialité nous engage peuvent être ensuite poussés jusqu'à l'exagération, ce qui nous écarte en un autre sens de l'impartialité.

Page 101. Comment un style *en général assez correct*, peut-il être *rempli de négligences?*

Page 137. Dans une note où, par un tour de force, on fait de Ninon le premier chef de la prétendue philosophie du dix-huitième siècle, se trouve cette phrase : *On n'a pas le déplaisir d'être forcé de placer comme auteur, parmi les femmes, l'ornement de leur siècle et l'honneur de leur sexe, cette femme dépravée qui, etc.* Il faudrait, *parmi les femmes qui furent*, autrement il semble que c'est l'ornement de leur siècle qu'on n'a pas le déplaisir de placer parmi les femmes, etc.

Page 189. On voit un homme donner une puissance *divine*. Cette épithète surprend, rien ne prépare à la recevoir dans sa véritable acception, etc., etc.

Sans citer scrupuleusement diverses consonnances incommodes, comme *secret est tout, beauté ait éprouvé, se livra à un, se sauva à Ang.*, *etc.* je remarquerai la répétition assez fréquente de certains mots dont on s'aperçoit d'autant plus qu'il en résulte presque par-tout de l'exagération. *Immense*, p. XXIV; *immense*, p. XXV. « Après avoir pris des peines *infinies*.... l'on aurait eu des peines *infinies*.... racontent une *infinité* de traits.... on pourrait citer de Télémaque une *infinité* d'expression.... je pourrais multiplier à l'*infini* ce genre de citations.... les deux romans sont *infiniment* supérieurs.... elle fait *infiniment* plus d'effet.... dans ce siècle où les mœurs furent *infiniment* plus graves.... elle écrivit *infiniment* mieux que lui.... cette prose est *infiniment* trop négligée.... on aurait pu pousser ses critiques *infiniment* plus loin, etc. » Je serais fâché de pousser celle-ci plus loin, car elle est minutieuse. Doit-on, pour l'avantage de l'art, relever partout ce qu'on croit défectueux, ou bien lorsque les talens d'un auteur sont justement estimés, doit-on attribuer à la maturité même de ses moyens le peu d'importance qu'il met à soigner les détails? Quelque

parti que l'on prenne dans cette question, j'ai suivi celui que Mme de Genlis approuve évidemment; et j'aurais cru manquer davantage aux égards qu'on doit, comme elle l'observe, aux femmes auteurs, si en m'interdisant de petites critiques, j'eusse paru blâmer, en ne l'employant pas, cette rigueur dont elle a cru pouvoir user envers le respectable Fénélon. Ce n'est point manquer à l'homme que d'examiner, comme artiste, l'ouvrage qu'il livre au public. Bossuet, Massillon qui, selon Mme de Genlis, offre un si parfait modèle, Buffon, Racine, Boileau, etc., se sont approchés, presque autant qu'il est possible, de la perfection du style, mais en littérature il serait aussi nuisible que faux de prétendre que tout est parfait dans les ouvrages de ces grands écrivains. On pourrait écrire un morceau très-ridicule, dont toutes les lignes seraient justifiées par des exemples tirés des auteurs classiques. Il faut donc convenir que l'on trouve partout quelques négligences, et ne pas faire comme celui qui, en ventôse an XI, a dit, au sujet d'une expression répréhensible dans un livre très-connu, que la condamner ce serait faire le procès au grand Bossuet; car si une expression est mauvaise, elle est mauvaise dans Bossuet. La prose de Fénélon est généralement belle; cependant la plupart des choses que Mme de Genlis y remarque, sont en effet répréhensibles. Quand les beautés l'emportent essentiellement sur les défauts, tâchons d'être satisfaits. N'obéissons pas servilement à la mode de l'année : elle veut que tout soit parfait et inimitable dans les écrits de cinq ou six hommes de génie; elle veut aussi que tout soit faible, chétif, ou exagéré dans ce que font les modernes; elle les déprécierait volontiers en toutes choses; et si elle l'osait, elle établirait en principe qu'il était plus aisé d'aller à Tilsitt qu'à Maubeuge, et que le passage du Danube n'est qu'un jeu en comparaison de l'ancien passage du Rhin. Telle page d'un auteur classique que mille connaisseurs vantent chaque jour, n'en serait pas même remarquée, s'ils la lisaient dans un auteur vivant. Respectons le génie, sans croire que le talent est infaillible. Boileau, Bossuet et Racine ont été surpris en faute, et l'on serait étonné du nombre

de choses à reprendre dans le *Petit-Carême*, et dans les *Epoques de la Nature*. Tous ont failli : Fénélon a failli comme les autres, néanmoins on l'admire justement. Je n'aspire point à le défendre; ses propres forces et l'opinion de l'Europe le soutiennent beaucoup mieux, et je déclare d'ailleurs que l'on fait, à mes yeux, un trop grand crime à Mme de Genlis de ses observations sur Télémaque. Elles peuvent paraître sévères en quelques points, mais elles sont fondées en quelques autres. La sévérité n'est point offensante, dit fort bien Mme de Genlis, p. xxvij. Elle ajoute, il est vrai, que la censure *doit être sérieuse* lorsqu'on rend compte d'un ouvrage estimable, et qu'il *est de mauvais goût* de s'attacher à être toujours *piquant*. Que deviendrait donc l'amusement quotidien de tant de gens d'esprit? Comment fournir chaque jour une honorable carrière sans faire dire parfois à un auteur ce qu'il n'a pas dit, sans lui prêter quelqu'intention qu'il ne peut pas avoir, ou le faire résider dans des lieux qu'il n'a jamais vus? La raison n'a point la vogue, elle ne doit point l'avoir, on y perdrait d'excellentes plaisanteries. Avec cette *bienséance, qui serait aujourd'hui très-remarquable dans les discussions littéraires*, dit Mme de Genlis (page xxv), avec ces *qualités morales* qu'elle exige des journalistes, ils manqueraient de lecteurs. Heureusement on sait recourir à la *moquerie*, source féconde qui peut fournir à tout. Il y a mille exemples de l'embarras où l'on serait sans elle; je n'en veux qu'un : on parle d'un homme dont le mérite est généralement reconnu, cependant il faut être *piquant*, que faire? Eh bien! l'on observera que sa jeunesse est passée; est-il un trait plus ingénieux? Une manière aussi décente ne sera point abandonnée, sans doute, et précisément parce que ces *querelles* littéraires *aussi ridicules que scandaleuses.... font triompher les sots...* (page 30) le *persiflage* qui les produit, quelque usé qu'il soit parmi nous, menace d'y être *éternel*. SEN**.

Thibaut, ou *la Naissance d'un comte de Champagne*; poëme en quatre chants, sans préface et sans notes, traduit de la langue romance sur l'original composé en 1250, par Robert de Sorbonne, clerc du diocèse de Rheims. — Un volume in-12. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

« Qui es-tu pour oser prendre la lyre, et mêler dans tes chants des noms consacrés par les respects de la terre? Je suis Robert; un berger me donna le jour; le hameau de Sorbonne m'a vu naître, et le ciseau d'un évêque arrondit sur ma tête la couronne des lévites. Mais demanda-t-on jamais à l'humble passereau pourquoi il ose saluer le lever du soleil et le retour du printems? Ce fut pour te plaire, ô sage Joinville, que je m'embarquai sur cette mer difficile. »

C'est ainsi que le clerc du diocèse de Rheims, auteur du poëme de *Thibaut*, proclame, dès la première strophe, sa naissance et ses grands projets. Je dis dès la première strophe, car son ouvrage est un poëme, un véritable poëme en prose, divisé en alinéa numérotés, que le lecteur est bien le maître d'appeler des strophes.

On chercherait en vain dans tous les Dictionnaires d'hommes illustres, dans toutes les Biographies, le nom de ce *Robert de Sorbonne*, clerc du diocèse de Rheims, en 1250. Voyez l'injustice! L'histoire a conservé les noms d'un évêque Robert qui n'eût guères d'autre mérite que de fonder Citeaux; d'un Robert d'Arbrissel qui pour se donner le mérite de résister aux plus vives tentations, partageait la couche des religieuses de Fontevreau; enfin d'un Robert *Grosse-Tête*, lourd Anglais qui n'est connu que par de tristes écrits de controverse; et cette ingrate Histoire ne dit rien, absolument rien, de notre aimable et galant Champenois, docteur en *science-gaie*, qui, au milieu du treizième siècle, écrivait de si beaux poëmes pour plaire à son noble patron, le sire de Joinville!

Mais comment le brave Thibaut, connaisseur en vrai mérite, poëte lui-même, n'a-t-il pas consacré dans ses

chansons le nom de Robert de Sorbonne ; lui qui, si j'en crois de vieilles chroniques, se plaisait à chanter ses amours en s'accompagnant, non de la lyre, mais de *la vielle ;* lui qui disputait le prix de la poésie à *Gaces-Brulés*, autre célèbre poëte de ce tems-là (1), dont le nom du moins est parvenu jusqu'à nous.

J'avoue que j'ai peine à reconnaître dans le Thibaut qu'a chanté Robert de Sorbonne, ce comte de Champagne, amant vrai ou prétendu, mais amant malheureux de la chaste Reine Blanche. Ce dernier fut sans doute un personnage justement célèbre ; mais le Thibaut de Robert de Sorbonne est bien un autre héros. Voyez comme son poëte le peint donnant des ordres à deux victoires à la fois, et leur commandant d'opérer des prodiges :

« Ce guerrier est de race divine et dans la force de l'âge ; plusieurs diadêmes ceignent son casque, et l'éclair n'atteint pas la vivacité de ses regards. Il demande son char ; et deux femmes portant des ailes, et tenant des palmes dans la main, paraissent à sa voix : il leur donne ses ordres avec sérénité ; elles se prosternent devant lui en l'assurant de leur obéissance, et s'élancent aussitôt, l'une vers le midi et l'autre vers le nord.

» La première s'arrête à l'extrémité de la mer Adriatique, dans cette ville fameuse qui semble nager sur les eaux ; elle frappe de ses palmes les quatre chevaux d'or qui en gardent le temple, et que le fameux doge aveugle amena de l'hippodrome de Byzance. Ces coursiers honteux d'un long repos sans gloire, hennissent, battent d'un pied bruyant les frises du portail de Saint-Marc, et suivent la déesse dans les plaines de l'air. Ils ont le feu et la couleur de ces

(1) Terrasson (Antoine), dans une *dissertation sur la vielle*, cite le passage suivant de la *Chronique de Saint-Denis*, que l'on voyait alors manuscrite dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés : « *Et pour ce que profondes pensées engendrent melancolie, li* (Thibaut) *fu il loé d'aucuns sages homes, qu'il s'estudiast en biaus sons de vielle et en doux chants de vielle délitable : si fist entre li et Gaces brulés, les plus belles chansons et les plus délitables et mélodieuses qui fussent oncque oyes.* » — Voyez aussi Fauchet, *De la poésie françoise*, chap. 16.

chevaux sacrés que le soleil nourrissait dans les îles Erythréennes.

» La seconde plane sur les cinq villes que la Sprée a vues réunie en une seule. Elle détache de ses superbes portes quatre autres coursiers d'une origine moins antique, mais non sans illustration. Elle presse leur lenteur, elle dirige leur inexpérience. Quoique bien plus jeunes, ceux-ci n'ont pas l'ardeur et l'élégance du quadrige de Corinthe. Mais leur vigueur et leurs vastes flancs rappellent davantage l'animal belliqueux que le trident fit sortir autrefois des entrailles de la terre.

» Les deux Victoires, filles de Mars, revenues au point de leur départ, attellent ensemble les huit coursiers. Le héros couronné monte sur son char..... Mais j'admire ma simplicité à vous raconter ces fables. De tels prodiges sont trop au-dessus de la force humaine pour trouver place ailleurs que dans les images fantastiques du sommeil; et je vous conseille de n'y croire que lorsque vous les aurez vus. »

Je gage qu'en lisant ces *strophes*, la plupart des lecteurs croiront lire l'histoire de certain héros de notre âge. Le poëte du treizième siècle a orné son Thibaut de qualités, de vertus, a supposé des événemens qui aideront encore à la comparaison, mais toutefois,

Si parva licet componere magnis.

Nous laisserons nos lecteurs deviner le sens caché de l'histoire que nous allons leur racconter, d'après notre poëte Robert de Sorbonne. Elle a pour titre : *Avantures mémorables de la belle Perce-Neige;* et c'est un Bohémien qui la raconte à la Reine Marguerite, noble épouse de Thibaut comte de Champagne ; laquelle, comme on le verra, croit se reconnaître dans la belle Perce-Neige :

« Il y avait un roi et une reine dont le ciel bénissait l'union par une heureuse fécondité.

» La reine mit au jour une princesse qu'on appela Perce-Neige, parce qu'elle naquit au mois de décembre, et qu'elle avait une blancheur éblouissante. Les fées ne mirent point de réserve dans les qualités dont elles la dotèrent. Dès ses plus jeunes années, la princesse Perce-Neige excellait dans les arts d'agrément qui font le charme de son sexe, et dans les solides vertus qui excitent l'admiration des sages.

» Un jour qu'elle allait dans la campagne cueillir des plantes salutaires que les médecins avaient demandées pour la santé de sa mère.... Oh ! je m'en souviens, s'écria Marguerite, interrompant Gabalis avec vivacité, elle s'approcha d'un bosquet de lauriers où reposait un essaim d'abeilles ; aussitôt toutes les mouches vinrent la couvrir de la tête aux pieds, et les femmes qui l'accompagnaient furent bien effrayées.

» Mais Perce-Neige souriait et ne sentait aucun mal. Ces abeilles avaient une origine céleste, et loin de gâter la beauté de la princesse, elles laissèrent une douceur pure et touchante dans ses regards, dans le son de sa voix et dans les penchans de son cœur. Le génie propriétaire de la ruche comprit le sens de ce prodige, et fit monter Perce-Neige dans son char attelé de huit gazelles qui portaient sur leurs têtes des plumes de héron.

» Ils entrèrent dans la capitale du génie, presque rebâtie à neuf. L'or et le marbre étincelaient sur les portiques, les palais et les arcs triomphaux. L'airain, chargé des annales de la victoire, jaillissait en colonne du sein de la terre, et portait aux cieux la statue royale. Les ponts, ornés de trophées, mariaient les deux rives du fleuve ; et celui-ci, plongeant par mille canaux son onde curieuse, allait dans toutes les parties de la ville se répandre en nappes, en cascades et en fontaines. Le beau et l'utile étaient par-tout conciliés avec une suprême intelligence.

» Le char entra dans cette superbe cité à travers les flots d'un peuple ivre de joie et d'admiration. Or, le génie qu'on voyait assis à côté de Perce-Neige était fils du Soleil, qui voulut en bon père assister aux noces de son fils. Dès le matin, il écarta les nuages pluvieux qu'amenait la saison ; et le soir il vint lui-même prendre part aux réjouissances. Plus d'un million de témoins virent ce phénomène qui ne sortira jamais de leur mémoire, et qu'ils peuvent attester.

» La ville parut enflammée ; mais c'était une aimable clarté et comme une seconde aurore plus vive que la première, et au sein de laquelle on ne voyait que des jeux, on n'entendait que d'harmonieux concerts. Les astres et les comètes, qui sont les gens de la suite du Soleil, s'arrêtèrent sur les dômes et les clochers, en étalant leurs globes et leurs queues radieuses, que le peuple contemplait avec un agréable étonnement.

» Pendant ce tems les astrologues accoutumés à épier les secrets du ciel, s'aperçurent du voyage du Soleil, et

prédirent à de certains indices qu'il reparaîtrait le printems suivant dans une égale solennité.... »

Peut-être nos lecteurs demanderont : mais quel est le but de ce poëme? quelle en est la catastrophe? le dénouement?... Il faut les contenter. Le poëme finit par le récit de la naissance d'un fils de Thibaut-le-Grand. C'est pour en venir là que le poëte conduit ses lecteurs du milieu d'une forêt où campe une troupe de Bohémiens, dans une prison, de-là dans les murs de Troyes; qu'il décrit les amours heureux de *Gentil le-Frisé*, page de Thibaut, avec la jeune Oliva, Bohémienne; qu'il raconte l'engloutissement du médecin Burlotte par le *Géant du lac*, la mort du géant, les perfidies et la punition du *seigneur des Couleuvres*, etc., etc.; qui pourrait redire tout ce que l'on trouve dans ce petit poëme de cent-trente pages!

Eh quoi ! dira-t-on, ne pouvait-on sans tous ces détours en venir au principal événement du poëme ? D'abord je remarquerai que si l'on défendait aux poëtes de s'écarter de leur sujet, nous n'aurions pas de poëmes : il n'eût pas fallu plus de cent vers pour peindre la colère d'Achille, et l'établissement d'Enée en Italie; mais de plus j'observerai que dans le poëme de Thibaut, le fils qui devait naître du héros était, si je ne me trompe, menacé de grands dangers; qu'il fallait trouver une autre victime au sort : de-là une foule d'événemens plus ou moins bizarres, plus ou moins graves ou plaisans. Au reste, croyons-en le poëte lui-même lorsqu'il nous dit en finissant :

« Ainsi furent accomplis le dessein de la Providence et celui de mes chants; car ne crois pas, ô sage Joinville, que lorsque ma muse semblait folâtrer avec plus de liberté, elle s'écartât du noble but qu'elle s'était proposé. Tout fut nécessaire et enchaîné dans sa marche. Il fallait qu'un enfant étranger détournât sur lui-même le complot tramé contre l'héritier naissant de mon héros. De là vinrent les aventures, les amours et la faute du page, la piété filiale d'Oliva, la passion inconsidérée de Burlotte. »

Puisque le but réel du poëme était la naissance du fils

de Thibaut, je serais inexcusable de ne pas citer comment le poëte raconte les transports que cet heureux événement excita dans tous les cœurs.

« Thibaut sortit tenant son fils dans ses bras, et s'avança dans la ville disant à la foule : Voilà, voilà le présent que le ciel nous a fait! A ces mots les uns se prosternent, d'autres lèvent les bras, quelques-uns demeurent en extase. J'ai vu les inconnus s'embrasser, la jeune fille s'évanouir, le vieux guerrier verser des larmes. Par-tout la joie, les transports, la fête des familles, tandis que du haut de ses tours, l'église balance avec fracas l'airain catholique.

» Gage de paix, don des Immortels, souris, jeune enfant, à l'aimable destinée qui t'ouvre les portes de la vie. Tu fus appelé par les vœux de la terre; le printems a voulu naître avec toi; une mère que les Dieux eussent enviée embellira l'aurore de tes jours; des sceptres seront les jouets de ton berceau; tu sauras toujours plaire et persuader, car les abeilles paternelles ont déposé sur tes lèvres un rayon de leur miel. Souris, jeune enfant.

» A l'arrivée de Thibaut sur la place publique, Joinville et les barons, par un soudain enthousiasme, élèvent le fils de leur maître sur un bouclier d'or, et dévouent, par un serment, et leurs armes et leur sang à sa défense et à sa gloire. L'aigle de Jupiter apparaît et plane sur cette auguste scène. Chaque mouvement de ses ailes fait jaillir des flammes; il porte dans ses serres des fleurs et des lauriers qu'il laisse tomber sur l'enfant des immortels. Le lâche vautour reconnaît le messager du maître des Dieux et va se cacher dans des ruines.

» De rapides signaux proclament au loin ce grand événement, et la Renommée sillonne les airs de sa légère nacelle. Partout s'allument les feux, symbole de l'allégresse nationale. Mille guirlandes enflammées sont tendues par l'amour, de la capitale aux frontières. L'indigence même sait concourir à cet hommage universel. J'ai vu la branche du pin résineux brûler devant la hutte du bûcheron et devant l'abri de la pauvre veuve courbée par la vieillesse et ranimée par le bonheur public. »

Je n'ai point dit, mais on aura sans doute remarqué qu'il y avait beaucoup d'allégories dans le poëme de Thibaut. Il en est plusieurs dont on perce facilement le voile, d'autres qui ont paru obscures; je ne me flat-

terais pas de pouvoir les expliquer toutes. Est-ce la faute du poëte ou la mienne?

Les gens de lettres prétendent que l'auteur de *Raison-Folie* s'est caché cette fois sous le masque de Robert de Sorbonne ; malgré sa robe de clerc et sa tonsure, ils croient l'avoir reconnu, et l'ont publiquement nommé. La méprise, si c'en est une, me paraît fondée : en effet, il y a dans ce nouvel ouvrage, et beaucoup de raison, et pour le moins autant de folie. Quel que soit l'auteur, respectons l'anonyme qu'il a voulu garder, sans doute par trop de modestie.

Je serais bien tenté de lui adresser, mais non pas avec le ton du reproche, le singulier compliment que fit un jour le cardinal Hippolyte d'Est à l'Arioste : *Caro signor mio, dove diavolo avete pigliate tante.... Buffonerie.*

AMAURY DUVAL.

QUELQUES TRAITS DE LA VIE PRIVÉE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, ROI DE PRUSSE ; par A. H. DAMPMARTIN, avec cette épigraphe tirée de Voltaire :

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu.

Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Renard*, libraire, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

Des sentimens nobles et généreux ont dicté cet ouvrage : le désir de venger la mémoire d'un roi malheureux, des calomnies qui la ternissent, et la reconnaissance envers ce même prince, dont l'auteur paraît avoir éprouvé la bienveillance et mérité les bienfaits. Pour remplir ce louable dessein, M. Dampmartin a pris une route qui paraît d'abord la plus sûre et la mieux choisie. Sans s'immiscer dans les mystères de la politique, il nous montre Frédéric-Guillaume II dans ses rapports domestiques et privés. Rien ne pouvait être plus favorable à ce prince. Fidèle à ses engagemens, généreux, religieux, sensible, aimable dans la société où il portait de l'esprit sans prétention, des connaissances sans pédantisme, et sur-tout une indulgence, une tolérance bien

rares dans un rang aussi élevé, il gagne d'abord nos affections comme celles de son panégyriste. Cependant, il faut l'avouer, l'excès même des bonnes qualités, dont nous venons de faire l'éloge, ne tarde pas à lui nuire un peu dans notre esprit. Sa fidélité à des promesses données trop légèrement lui fait commettre bien des fautes. Sa générosité dégénère souvent en profusion. Le mélange de religion et d'excessive sensibilité qui formait son caractère, le soumet long-tems à l'empire des illuminés, et ces intrigans adroits, prompts à alarmer sa conscience sur des irrégularités de conduite qui donnent, en général, peu de scrupules aux souverains, savent ensuite le calmer par des transactions entre ses devoirs et ses penchans qui blessent à-la-fois et la dignité du trône et la saine morale. Oui, M. Dampmartin nous en a donné la conviction la plus complète : Frédéric-Guillaume II avait une ame très-aimante, il éprouvait fortement le besoin d'être aimé; mais de ces dispositions qui rendent un particulier si aimable, qui font le bonheur de sa famille et de ses amis, qu'est-il résulté pour la famille, pour les amis, pour les sujets du feu roi de Prusse? Il a pris un Saxon pour favori, et a confié à un autre Saxon l'éducation de l'héritier de son trône : il a sacrifié les affections naturelles qui devaient le faire vivre avec sa femme et ses enfans, pour se livrer à des goûts qui l'entraînaient vers une ancienne maîtresse; il a passé les dernières années de sa vie au milieu d'un cercle peu nombreux d'émigrés français. Ces élus du palais de marbre (c'est ainsi que M. Dampmartin les désigne) sentaient eux-mêmes la délicatesse de leur position : ils pouvaient craindre que la mort prochaine du monarque ne les abandonnât à la vengeance d'une cour justement révoltée de voir les derniers momens du prince livrés à des étrangers ; et Frédéric-Guillaume ne fit rien pour conjurer cet orage. Quant à la conduite politique de ce prince, nous sommes aussi éloignés que M. Dampmartin de vouloir la faire connaître et la juger; mais de courtes réflexions peuvent cependant trouver ici leur place. Frédéric-Guillaume II, dit notre auteur, fut le seul souverain qui prit les armes contre la révolution française, sans autre but que de rétablir la monarchie; et

il fut le premier à conclure la paix avec les républcains. Il était plein de loyauté, il avait de la valeur, il aimait la justice; et non-seulement il n'eut pas le courage de placer la couronne de Pologne sur la tête d'un prince de sa maison, mais il coopéra au démembrement de cette contrée malheureuse, il n'y soutint l'honneur des armes prussiennes qu'avec un succès douteux, et il reçut comme en présent une partie des dépouilles. A Dieu ne plaise que nous tirions de ces contradictions des conséquences défavorables à la loyauté de Frédéric-Guillaume, à la vérité des sentimens que son panégyriste fait briller en lui! Quel prince pourra se flatter d'être constamment d'accord avec lui-même, s'il laisse prendre trop d'influence à ses favoris? Ce que nous conclurons de tout ceci, c'est que ce don si précieux de la nature, cette extrême sensibilité, ce besoin d'aimer contre lequel un particulier doit à peine se mettre en garde, parce que les dangers n'en sont que pour lui, parce que les lois, les bienséances sociales l'obligent souvent à y résister malgré lui, deviennent le plus funeste ornement de l'ame d'un prince, lorsqu'un grand caractère n'y est pas uni pour les modérer. En effet, les lois, les bienséances ne sont pour lui qu'une faible barrière, et ses courtisans l'enhardissent à la franchir: chacune de ses fautes retombe sur son peuple, et telle passion illicite, tel goût disproportionné qui dans un sujet porte le trouble tout au plus dans quelques familles, peut dans un souverain causer la ruine d'un État.

Mais ne nous arrêtons pas plus long-tems aux faiblesses de Frédéric-Guillaume. Ce prince les paya bien chèrement; traité durement lorsqu'il n'était que prince royal, par le grand Frédéric son oncle, tourmenté lorsqu'il fut sur le trône, par ses passions et par ses scrupules, entraîné dans des opérations militaires et politiques où il fut sans cesse contrarié par la fortune et par ses propres agens, étranger dans sa cour et dans sa famille, parce qu'il s'était fait une cour et une famille d'étrangers, ses dernières années furent en quelque sorte une longue agonie; et le dernier acte dont on eut la barbarie de lui demander la signature, fut une ordon-

nance qui réduisait le nombre des jours du deuil que l'on devait porter pour lui. Offrons ses malheurs en exemple, mais ne cherchons pas à aggraver ses torts. Rendons plutôt hommage au Français reconnaissant qui a cherché à semer des fleurs sur sa tombe, mais qui, toujours fidèle à la vérité, n'a pu dissimuler les fautes du monarque, tout en exaltant les vertus de l'homme privé. Cette candeur précieuse n'a pas été sans doute chez M. Dampmartin l'objet d'un calcul, mais elle lui rendra un service plus réel que les réticences les mieux calculées ; elle répond de son impartialité ; autant du moins que cette froide vertu est compatible avec de vives affections ; elles rend ses récits plus attachans et plus authentiques. La lecture de son ouvrage est en effet très-intéressante ; il fourmille d'anecdotes curieuses, de faits précieux pour l'histoire, et dont la situation de l'auteur, presque toujours témoin oculaire, ou parlant sur la foi de pareils témoins, nous garantit la vérité. Il a semé ses récits de portraits non moins piquans, et dont l'originalité semble assurer la ressemblance. On lui reprochera peut-être de n'avoir peint Frédéric-Guillaume, pour ainsi dire, que d'un seul côté, de l'avoir presque toujours environné des mêmes personnages. Ce défaut serait grave dans un historien ; il devient presque nul dans l'écrivain qui ne compose que des mémoires, qui ne veut que fournir des matériaux à l'histoire, en rendant compte de ce qu'il a vu. M. Dampmartin a fort bien rempli cette tâche, et en attendant que l'historien s'empare de ses anecdotes, elles amuseront, elles satisferont tout lecteur ami des peintures contemporaines, et qui ne veut pas qu'on écrive l'histoire avant le tems. On fera connaissance, par l'entremise de M. Dampmartin, avec beaucoup de personnages plus ou moins célèbres ; on recevra de lui des notions très-curieuses sur les mœurs de l'Allemagne protestante en général, et sur celles de Berlin en particulier. La description de cette capitale, celle des trois classes d'habitans dont elle est peuplée plairont généralement, et malgré l'extrême réserve de l'auteur lorsqu'il parle de la secte des illuminés, on trouvera dans son ouvrage des aperçus plus propres à

donner une juste idée du but et des moyens de ces sectaires, que dans beaucoup de gros volumes composés exprès pour les faire connaître au public.

Le style de M. Dampmartin, sans avoir le mérite d'une élégance soutenue, a toujours celui de la clarté ; et ce qui vaut peut-être mieux que l'élégance et la parfaite correction, lorsque l'on rédige des mémoires, sa manière est vive et animée. On voit que l'auteur pense et et sent tout ce qu'il dit, que son enthousiasme est réel, que sa chaleur n'est jamais factice. Les erreurs même ou les préventions n'ont presque plus d'inconvénient dans un auteur qui écrit avec cette franchise. On sait d'abord à quel parti il appartient, et il devient aisé au lecteur de réduire à leur juste nuance les couleurs trop brillantes ou trop sombres qu'il a pu donner à quelques parties de son tableau. B. M.

P. S. J'achevais cet article lorsque j'ai reçu le dernier Numéro du Mercure, dans lequel on a inséré des *Observations* de M. Malte-Brun sur le compte que j'ai rendu, non, comme il le fait entendre, de la seule brochure de M. Dentu contre lui, mais de cette brochure et de l'analyse que lui-même en a donnée. J'ai trop bonne idée de la droiture et de la sagacité de nos lecteurs, je respecte trop leurs loisirs pour entrer ici dans l'examen de cette nouvelle apologie ; on peut en estimer la valeur par le seul article où M. Malte-Brun continue à soutenir que l'observation des distances lunaires donne la longitude à *deux secondes près*, et où il s'appuie pour le prouver de trente ou quarante Mémoires de MM. Gauss, Zach, etc., etc. Au lieu de le chicaner encore sur cette découverte, il faudrait la révéler aux bureaux des longitudes de tous les pays, comme digne d'un prix magnifique. M. Malte-Brun a déclaré d'ailleurs qu'il ne répondrait plus aux attaques de ses critiques, et il les a en quelque sorte dispensés de l'attaquer de nouveau. Il déclare qu'en démontrant qu'il a réuni dans son *Précis* tout ce qu'il y a de mieux dans les Géographies des auteurs allemands ou anglais et dans celle du célèbre Danville ; on rendra un nouveau service à la compilation qu'il ne

dédaigne pas d'appeler son ouvrage. Qu'il ajoute seulement à ces noms d'auteurs étrangers ou morts, ceux des géographes et savans français qu'il a mis à contribution, quoiqu'ils vivent encore, et je crois que tout le monde sera d'accord.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Opéra Buffa.* — Première représentation d'*Adolpho e Chiara, o i due Prigionieri*, opéra imité du français, musique nouvelle de M. Vincent Pucitta.

Certain amateur que je n'ai pas besoin de nommer, s'avisa, il y a quelques années, de refaire la Phèdre de Racine qui, entre nous, n'était pas mal faite.

Certain musicien ultramontain s'est avisé de refaire la musique de l'opéra d'*Adolphe et Clara*, et le musicien italien n'a pas été plus heureux que l'amateur.

Je me suis plu dans cette feuille à rendre aux bons opéras italiens, représentés à Paris, la justice qui leur était due, j'ai donc acquis le droit d'exprimer franchement mon opinion; la vérité m'oblige à dire que depuis quinze ans on n'a pas représenté sur le théâtre Faydeau un opéra dont la musique fût aussi misérable que celle d'*Adolpho e Chiara*; celle de Daleyrac est trop connue, trop bien appréciée pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge: un succès que dix années n'ont fait que confirmer ne s'obtient pas aisément, et nous connaissons beaucoup d'opéras composés au-delà des Alpes qui n'ont pas le mérite de plaire depuis si long-tems au public le plus difficile de l'Europe, je veux dire celui de Paris. J'ai déjà averti que la musique était d'une faiblesse remarquable; le public l'a jugée ainsi, car il l'a accueillie froidement, pour ne rien dire de plus: un seul duo a été applaudi, et il est à remarquer que ce duo a été pris de l'opéra de l'*Impressario*; n'est-il pas très-flatteur pour M. Pucitta, que le parterre n'ait applaudi que ce qui n'était pas de lui?

On croira peut-être qu'il n'est pas nécessaire de faire connaître le poëme, puisqu'il ne devrait être qu'une traduction du joli opéra de M. Marsollier; mais les changemens qu'il a subis et qui ne sont pas heureux, en ont presque fait un ouvrage nouveau; le *travestisseur* de l'opéra

DE LA SEINE 5. CN

de M. Marsollier y a introduit deux nouveaux personnages parfaitement inutiles à l'action, et l'on sait qu'au théâtre tout ce qui n'est pas essentiel devient vicieux.

Les auteurs de canevas italiens ne sont pas recommandables par leur respect pour les convenances théâtrales; le poëte français avait senti qu'il est possible d'effrayer Clara, jeune femme qui se trouve en peu d'instans transportée de son boudoir dans un vieux château lequel pourrait, au besoin, passer pour une prison, mais il s'était bien gardé d'user de ce moyen envers Adolphe; le *travestisseur* a été plus loin, et le domestique déguisé en geolier, qui dans l'opéra français ne sert qu'à intimider Clara, cause aussi de grandes frayeurs au mari : il a paru très-réjouissant de voir un capitaine de hussards trembler devant une caricature digne tout au plus des ombres chinoises.

Je ne veux pas affliger les premiers artistes de l'Opéra-Buffa, je m'abstiendrai donc de toute comparaison entre eux et les comédiens du théâtre Feydeau; mais il faut pourtant avertir M. Porto que la bouffonnerie elle-même a ses bornes, et que c'est les outrepasser que de contrefaire sur la scène, le chien, le chat, le perroquet et autres animaux dont le cri n'a rien de très-harmonieux.

En somme totale, nos compositeurs français doivent se rassurer; si c'est ainsi que l'on refait leurs ouvrages en Italie, de pareilles imitations ne feront que mieux ressortir le mérite de nos bons originaux. B. S.

Lettre de M. Denina, *bibliothécaire de S. M. l'Empereur et Roi, à M. le comte* Falletti Barol, *sénateur, ancien président de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Beaux-Arts de Turin, sur deux ouvrages considérables de l'histoire littéraire d'Italie.*

Dix ans avant l'éclat de la révolution française, sortant à peine de l'adolescence, vous étiez, M. le comte, également versé dans la littérature italienne et dans la française. Les voyages que vous avez faits depuis, tant en France qu'en Italie, vous ont mis à même de porter un jugement aussi juste qu'impartial sur l'une et sur l'autre, de faire pour l'honneur de presque toute l'Italie ce que le marquis Maffei a fait pour sa patrie particulière, et sur-tout de donner à nos voisins en-deçà des Alpes des connaissances moins superficielles et plus justes qu'ils n'en avaient de la littérature italienne.

L'excellent ouvrage de Tiraboschi n'ayant pas été traduit en français, peut-être à cause d'une foule de notices et de détails qui n'intéressent que fort peu cette nation vive, spirituelle, et très-avancée dans la culture des belles-lettres, l'histoire de notre littérature continua d'être ou méconnue, ou négligée. J'en fus particulièrement convaincu, il y a dix ans et plus, par la connaissance que j'avais faite à Berlin de deux célèbres littérateurs, ou plus que littérateurs, le comte de Mirabeau, et le comte de Rivarol. Ce n'est pas qu'ils fussent ni l'un ni l'autre absolument étrangers à notre littérature; mais Mirabeau me parut s'être borné à la lecture de Machiavel, et Rivarol à celle de deux ou trois de nos poëtes. Cependant ce dernier, tandis qu'il s'occupait de la traduction du poëme du Dante, le plus grave et le plus sérieux ouvrage qu'on ait jamais conçu et exécuté, traita l'idiôme dans lequel ce poëme est écrit, et conséquemment celui de Pétrarque, dont nous admirons le style plein de dignité, comme un *langage de baladins*. Vous avez lu cela dans le mémoire de Rivarol qui, en 1784, partagea le prix proposé par l'Académie de Berlin sur les causes de l'universalité de la langue française; diatribe singulière qui fait encore aujourd'hui la base essentielle de la réputation littéraire de cet écrivain.

J'aime à croire que la plupart des littérateurs et des amateurs ses contemporains ne partageaient pas cette opinion; mais il n'est pas moins certain, que jusqu'aux premières années de ce siècle, et l'on peut dire jusqu'à l'année courante 1811, on n'avait pas en France la plus médiocre connaissance de notre littérature. Ce n'est que depuis quelques semaines qu'on peut s'en faire une idée par l'ouvrage dont M. Ginguené vient de publier les trois premiers volumes, sous le titre d'*Histoire littéraire d'Italie*. Quoique je susse depuis long-tems que M. Ginguené avait de grandes connaissances dans notre littérature, j'aurais pourtant eu de la peine à croire qu'il en eût d'aussi étendues et d'aussi profondes. Il devait être sûrement déjà fort versé dans cette partie, lorsqu'il fut à Turin ambassadeur de la république française en 1797, et l'on peut supposer qu'il accepta cette mission de préférence à toute autre, parce qu'il aimait l'Italie.

Amateur aussi ardent qu'éclairé de notre littérature, M. Ginguené tâcha d'en inspirer le goût à ses compatriotes; et de retour en France, il rentra, en quelque sorte, dans la carrière de l'instruction publique, où il avait auparavant

rempli les fonctions de directeur général, en faisant un cours de littérature italienne qu'il lut à l'Athénée en 1804 et 1805. Les leçons de ce cours, auxquelles assistaient alors un grand nombre d'Italiens, présentèrent, dès la première année, cette partie de l'histoire de notre littérature qui a paru depuis quelques semaines en trois volumes. M. Ginguené était, on le voit bien, occupé depuis plusieurs années du dessein d'écrire cette histoire, et c'est ainsi qu'il commença à exécuter son dessein.

Un chapitre de son premier volume, et près de la moitié du second, roulent sur le Dante. Vous savez, M le comte, combien je me suis occupé de la *Divina Comedia* de cet immortel patriarche de notre littérature, soit dans le tems que je composai l'histoire des révolutions d'Italie, soit dans les six ans que je fus, à l'Université de Turin, professeur des belles-lettres et particulièrement de l'art poëtique. Malgré mes longues études dans cette partie de la belle littérature, les trois premiers volumes de l'histoire littéraire d'Italie de M. Ginguené m'ont, je ne sais si je dois dire charmé, ou humilié.

J'avais lu auparavant *i Secoli della Litteratura Italiana* de M. le conseiller J. B. Corniani, ouvrage savant, intéressant, et comparable, sous quelques rapports, à l'histoire de M. Ginguené, et tous les deux composés, dans le même tems, en langues et pays différens; car M. Corniani livrait au public le premier volume de l'ouvrage qu'il intitula *Les Siecles de la Littérature Italienne*, en 1804, presque dans le même moment que M. Ginguené lisait à l'Athénée de Paris les Discours ou Mémoires qui font maintenant les chapitres de son Histoire littéraire d'Italie. Les trois premiers volumes qui viennent de paraître se terminent à la fin du quinzième siècle; et l'on peut bien croire, qu'en retouchant son ouvrage, il se sera aidé quelquefois, pour ce qui regarde le quatorzième siècle, du travail du littérateur italien; il le cite même en plusieurs endroits. (*Voyez* particulièrement la note tome I, page 490); mais il est également certain qu'il n'en avait pas besoin, puisqu'avant la publication des Siècles de la Littérature Italienne, par Corniani, dont le second, le troisième, et les trois suivans volumes datent des années 1806 et 1808, M. Ginguené avait fait tout le plan de son ouvrage, et en avait même lu publiquement toute la première partie à l'Athénée.

Au reste, jamais des écrivains estimables, en parcou-

rant à quelques égards la même carrière, ne se sont rencontrés de si près dans certains détails. Mais lequel des deux ouvrages, très-savans sans contredit, sera lu avec plus d'intérêt et plus de plaisir? N'en déplaise à nos compatriotes zélateurs de la gloire littéraire de l'Italie, il est impossible de ne pas prévoir que l'auteur français l'emportera sur l'italien, et que même en Italie, on lira avec plus de satisfaction l'ouvrage de M. Ginguené que celui de M. Corniani, faisant même abstraction de la singularité des phrases et des mots qu'on remarque dans les écrits de ce dernier auteur, d'ailleurs très-estimable, mais qui dédaignant les termes propres et usités en emploie souvent de trop recherchés. Je regrette de n'en avoir pas parlé à notre savant, infiniment savant, et très-communicatif abbé de Caluso, pendant le séjour qu'il a fait dernièrement à Paris; mais je ne suis pas moins sûr qu'un tel langage n'est pas de son goût. M. Ginguené n'a peut-être pas été frappé comme nous de cette singularité de style. . . . .

. . . .

P. S. En relisant cette lettre il me vient dans l'esprit qu'il ne serait pas hors de saison de la rendre publique. Si vous ne me mandez rien de contraire, je l'adresserai au rédacteur du *Mercure* pour qu'il l'insère, s'il le juge à-propos, dans un numéro de ce journal, aujourd'hui plus accrédité que jamais.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Société d'Encouragement pour l'industrie nationale.* — La Société d'Encouragement s'est réunie, il y a quelques mois, en assemblée générale, à l'effet, 1° d'entendre le compte des travaux de son conseil d'administration pendant l'année 1810, le rapport de sa commission, et celui des censeurs concernant la comptabilité; 2° de procéder aux nominations prescrites par le réglement.

La séance s'est ouverte à huit heures du soir; le bureau était composé de MM. Chaptal, comte de Chanteloup, président; Guyton-Morveau et Dupont de Nemours, vice-présidens; le baron de Gérando, Mathieu de Montmorenci et Claude-Anthelme Costaz, secrétaires.

Un grand nombre de candidats, parmi lesquels on distingue M. le général Miollis, M. le comte de la Borde et M. le baron de Tournon, préfet de Rome, ont été présentés et admis membres de la Société.

M. Costaz a lu un rapport très-étendu sur les objets qui ont occupé le conseil d'administration dans le courant de l'année dernière. Ce rapport fait voir dans quelle progression étonnante les travaux et la correspondance de la Société s'accroissent d'une année à l'autre. Il y a peu d'inventions nouvelles qui ne soient soumises à son examen; il en est quelques-unes dont la gloire appartient à elle seule, et beaucoup d'autres qu'elle a fait naître par ses encouragemens; et ce qui n'est pas moins heureux qu'honorable pour elle, c'est que, dans les vues d'amélioration, elle a souvent rencontré la pensée du souverain qui gouverne l'Empire avec tant de gloire. On sait qu'elle a puissamment concouru à introduire et faire adopter, dans nos manufactures, les machines à ouvrer, carder et filer la laine; qu'on lui doit les progrès qui ont eu lieu dans l'art de fabriquer l'alun, le blanc de plomb, le bleu de Prusse, le fer-blanc, l'acier fondu, la fonte de fer, les fils de fer et d'acier, les vis à bois, objets pour lesquels nous étions tributaires de l'étranger; que l'emploi devenu habituel des bois indigènes pour les usages de la tabléterie et de l'ébénisterie sont, en grande partie, les fruits de sa prévoyance et de sa sollicitude; qu'elle s'est constamment attachée à faire connaître les artistes qui s'occupent, avec succès, de la filature du lin et du chanvre par mécanique, du perfectionnement des métiers à tricot et des métiers à tisser; enfin, qu'elle a été l'une des premières à proposer un prix pour la fabrication en grand du sirop de raisin, et pour la teinture de la laine en couleur écarlate avec la garance, et à faire faire des expériences sur les moyens les plus propres à retirer l'indigo du pastel.

Le secrétaire a rappelé les nouvelles conquêtes industrielles que la Société peut regarder comme sa moisson de l'année dernière, telles que la découverte faite, par M. Dufaud, d'un procédé pour adoucir le fer cassant à froid, les perfectionnemens apportés, par M. Duplat, dans la gravure en taille de relief, et par MM. Donop et de Blinne, dans la construction des fours à chaux qui ne consomment que de la tourbe.

Le discours de M. Costaz est peu susceptible d'être analysé, puisqu'il n'est lui-même qu'une analyse; mais cette analyse suppose des matériaux immenses et un zèle bien estimable de la part des savans qui se sont donné la peine de les recueillir, de les examiner et de les juger. Les objets qui nous paraissent avoir fixé plus particulièrement

l'attention du conseil, et que nous jugeons les plus importans par les résultats, sont les faulx de la manufacture de Sarrebruck; les fils de lin et de chanvre filés à la mécanique, par M. Delafontaine, de la Flèche; les bas de fil de M. Detrey, de Besançon; les nouvelles platines de fusil de MM. Prelat et Lepage; les machines à diviser, à cannelet et à graver de M. Petit-Pierre; les ciselures au relevé de M. Kirstein, orfévre à Strasbourg; l'organo-lyricon de M. de Saint-Pern; les recherches de MM. Cadet-Gassicourt et Gillet-Laumont sur l'art de teindre les bois; les moyens imaginés par MM. Lecourt, de Toulouse, et Auberlot, de Vierzon, pour recueillir et mettre à profit le calorique qui se perd dans les fourneaux de réverbère; la manufacture de cuivre et de zinc établie à Fromelennes, près de Givet, département des Ardennes, par M. Gédéon de Contamine; les travaux de M. Janety père, sur la purification du platine; les poteries et terres imitant les marbres, de la manufacture de MM. Fabry et Utzschneider, de Sarguemines; les procédés de M. Migneron, pour durcir, ceintrer et conserver les bois de charpente; les pâtes composées par M^me^ Chauveau, de la Miltière, près de Tours, avec la fécule de pomme-de-terre, le projet d'irrigation conçu et exécuté en partie, dans la vallée de Chouzy-sous-Blois, par M. Rattier, et le Mémoire de M. Dessaux-le-Breton, de Saint-Omer, sur la dégradation des bois, et les qualités qu'on doit exiger des experts en matière de délits ruraux.

La Société, par l'organe du même secrétaire, a exprimé sa reconnaissance envers S. Ex. le Ministre de l'Intérieur, pour toutes les marques de bienveillance dont il l'a honorée, et l'appui qu'il a daigné lui prêter en toute occasion.

M. Costaz a terminé son rapport en déplorant la perte que le conseil d'administration a faite de M. Montgolfier et de M. le comte Sers, hommes précieux qu'il se félicitait de posséder dans son sein depuis la formation de la Société.

M. Petit a ensuite pris la parole, pour rendre compte de l'administration des fonds, au nom de la commission que cet objet concerne; augmentation de recettes, diminution de dépenses, existence en caisse d'un capital de 90,000 fr., dont 55,700 fr. sont affectés à des prix, ordre parfait dans la tenue de la comptabilité, régularité dans le paiement de la cotisation annuelle, économie dans les détails, libéralité dans les récompenses accordées aux artistes : tel est

l'aperçu du tableau tracé par M. Petit, et dont M. le comte Neri-Corsini, l'un des censeurs, a confirmé, après lui, la vérité; telles sont les bases sur lesquelles repose la prospérité de la Société d'encouragement.

A la suite de ces rapports, l'assemblée a procédé aux nominations voulues par le réglement. Le bureau, les censeurs, le trésorier, et un tiers de chaque comité étaient à remplacer. Pénétrée d'estime pour le caractère et le dévouement des membres dont les fonctions devaient cesser, elle a pensé qu'il était de la justice, comme de l'intérêt de la Société, de les y maintenir: ils ont été réélus d'une voix unanime.

Différens produits d'industrie, exposés par leurs auteurs, ont concouru à l'ornement de cette séance. MM. Albert et Martin ont présenté un modèle très-soigné de leur petite machine à feu, couronnée, en 1809, par la Société, et lui en ont fait l'hommage. M. Bordier-Marcet avait placé, dans l'une des salles, la moitié du fanal qu'il exécute, par ordre du gouvernement, pour un des phares de la Hève. Ce bel ouvrage, dont il a fait voir l'effet, et la nouveauté d'application des principes sur lesquels il est fondé, a excité l'attention de l'assemblée. Elle a vu aussi avec intérêt les machines de M. Petit-Pierre, dont il a été parlé plus haut, et les modèles d'escaliers de M. Deplaye, menuisier à Paris.

M. le comte Chaptal a présenté, de la part de M. Drapiez, de Lille, un pain de sucre de betterave qui, pour la blancheur, la cristallisation et le goût, est parfaitement semblable au plus beau sucre de canne. M. Drapiez a fabriqué, à Lille, quatorze quintaux de ce même sucre qu'on pourrait, suivant lui, livrer au commerce sur le pied d'environ 2 francs le demi-kilogramme. Il a communiqué ses procédés à la Société, qui a chargé son comité des arts économiques d'en faire un rapport.

La séance est levée à neuf heures et demie.

POLITIQUE.

Les dernières nouvelles de Bucharest sont du 8 mai. Elles annoncent que deux chefs turcs, Gutschuck-Ali et Giaur-Hassan, se sont aventurés jusqu'à Kadi-Kioy, à trois lieues de Rudschuck; ils ont attaqué les avant-postes russes qui s'y trouvaient, tué et pris quelques Cosaques. D'après cet événement, la garnison de Rudschuck a reçu l'ordre de camper hors de la place, afin, d'une part, d'être plus à portée de soutenir la chaîne des avant-postes, et de l'autre, de jouir d'un air plus salubre.

On parle aussi d'une affaire qui aurait eu lieu entre les Turcs et les Serviens, et dans laquelle les derniers auraient eu le dessous. On ne nomme pas l'endroit où l'action s'est passée. Ce qui rendrait cet événement jusqu'à un certain point probable, c'est que l'on a envoyé dans la plus grande hâte des renforts en Servie.

La huitième division russe, sous les ordres du général Essen, a reçu l'ordre de se tenir prête à marcher; on ne connaît point encore sa destination.

Le comte Kamenski est parti le 5 pour Odessa; d'après les nouvelles qu'on a reçues hier, il a soutenu les premiers jours de son voyage beaucoup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre.

Les lettres de Vienne, en date du 29 mai, ajoutent ce qui suit : On reçoit en ce moment la nouvelle de plusieurs combats fort vifs entre les Russes et les Turcs, ces derniers ont été rejettés sous les murs de Sophia; la place de Widdin se trouve complètement investie. Les Russes, qui ont beaucoup d'artillerie, doivent en avoir commencé le siége. Ainsi les hostilités auraient été reprises et les négociations rompues; voilà du moins ce qui résulte de ces détails, mais il n'ont aucuns caractères officiels.

Le nouvel ambassadeur de France, M. le général comte de Lauriston, est arrivé le 9 mai au matin à Pétersbourg; il avait reçu à la frontière et sur la route les honneurs dûs à son prédécesseur. Le 11 du même mois, M. le duc de Vicence a eu l'honneur de présenter ses lettres de rappel à S. M. l'Empereur, et de prendre congé de l'Impératrice et

de la famille impériale; immédiatement après, M. le comte de Lauriston a eu sa première audience, et a été présenté à S. M. l'Empereur, à S. M. l'Impératrice régnante, et à la famille impériale. Le même jour, M. le duc de Vicence et M. le comte de Lauriston ont eu l'honneur de dîner avec S. M. l'Empereur. Nous avons dit déjà que le premier était arrivé à Paris; à la cérémonie du baptême, il avait repris son service de grand-écuyer, et en cette qualité était à cheval à la portière de droite de S. M.

Le gouvernement russe a renouvellé des ordonnances très-sévères, et a pris de nouvelles dispositions militaires pour assurer le service de la côte, et la repression de toute importation ou exportation frauduleuse; on n'a point entendu parler de la flotte anglaise; à la date du 1er juin, on savait sur la côte de la Baltique qu'elle se tenait enfermée dans le Categat, et l'on doutait, vu les mesures prises sur toute la ligne continentale, qu'elle franchît le Belt et tentât quelqu'entreprise.

La santé du roi d'Angleterre devient de jour en jour moins satisfaisante : on craint sérieusement une attaque d'hydropisie. On remarque des momens plus fréquens de distraction et des défauts de mémoire plus rapprochés. La nomination du duc d'Yorck à la dignité de généralissime des forces de terre et de mer, excite à Londres de violens débats et de fortes divisions : on en aura une idée en lisant l'extrait suivant d'un papier anglais du 31 mai.

« Nous sommes, y est-il dit, à la veille d'une grande assemblée nationale pour délibérer sur la nécessité d'une réforme parlementaire. Les ministres, soit pour braver l'opinion publique, soit dans l'intention d'avilir le prince-régent, proposent la nomination du duc d'Yorck au mépris du sentiment exprimé par le parlement.

» Nous avons toujours cru que la seule manière de maintenir les vrais priviléges du parlement et son influence constitutionnelle, était le respect des ministres du roi pour les résolutions des deux chambres. Le ministre, qui le premier donna l'exemple de traiter avec mépris la chambre des communes, est cet homme dont l'anniversaire va être célébré par tous les agioteurs de l'Angleterre, et qui par ce mépris et par son système de finances et de papier-monnaie jeta les fondemens d'une guerre perpétuelle. Et c'est par des hommes qui se glorifient d'avoir été élevés dans son école que cette nouvelle insulte est faite à l'assemblée des représentans du peuple !

» L'un des motifs allégués en faveur de la nouvelle nomination de l'illustre duc, est qu'elle sera agréable à l'armée. Pourquoi ? Parce qu'il ne se laissera contrôler par aucun des ministres, et qu'entre ses mains l'avancement dans l'armée ne sera point influencé par des liaisons parlementaires.

» Le roi est le chef de l'armée et de la marine, comme il l'est de l'église ; mais, dans toutes les branches de gouvernement, il agit par l'intermédiaire de conseillers responsables ; et au moment où cette responsabilité devient nulle, le parlement a besoin de réforme. »

Dans la séance de la chambre des communes, du 6 juin, cette même nomination a donné lieu à des débats dont voici le précis.

« Lord Milton a dit qu'il regrettait très-sincèrement qu'un autre, ayant plus d'expérience et plus d'habileté que lui, n'eût pas pris sur lui la tâche de faire la motion dont il connaissait toute l'importance ; qu'il n'ignorait pas que le gouvernement exécutif avait droit de disposer de toutes les nominations ; mais qu'en même tems il savait que les ministres étaient responsables des conseils qu'ils jugeaient à propos de donner. La longue et pénible enquête que la chambre des communes avait jugé nécessaire d'ordonner à l'égard de la conduite de l'illustre personnage qui vient d'être renommé au commandement en chef de l'armée, est connue à tout le monde. On ne se rappelle pas moins qu'une adresse avait été proposée, et qu'on y accusait S. A. R. le duc d'Yorck de corruption personnelle. Il est vrai qu'il avait été acquitté de cette accusation ; mais il existait encore d'autres charges contre lui. Il paraît, continue lord Milton, que S. A. R. avait été coupable de plusieurs délits très-graves ; mais comme ce prince avait résigné sa charge, la chambre n'avait pas jugé nécessaire de continuer l'enquête. La chambre des communes avait déclaré, en mars 1809, que S. A. R. n'était pas propre à la charge de général en chef ; l'orateur demande maintenant quel est l'événement qui le rend plus propre à l'exercer actuellement. Si rien n'a été fait pour détruire l'évidence des faits contre S. A. R., il voudrait demander aux ministres, sur quel fondement ils ont hasardé, au mépris de la résolution de la chambre, de nommer S. A. R. à une place qu'il avait déshonorée. Le noble lord a proposé ensuite que les différentes résolutions qui avaient été prises dans le cours des débats, à l'occasion de l'enquête ordonnée

contre S. A. R. le duc d'Yorck, en mars 1809, fussent lues; ce qui ayant été accordé, après la lecture de ces pièces, le noble lord a proposé la résolution suivante :

« Que d'après une mûre considération des circonstances récentes qui avaient éloigné S. A. R. le duc d'Yorck du commandement de l'armée en mars 1809, il semble à la chambre des communes qu'il a été indécent de la part des conseillers du prince-régent de suggérer la nomination de S. A. R. à cette charge. »

» Le lord chancelier de l'échiquier a répondu qu'il allait instruire la chambre des motifs d'après lesquels cette nomination avait été faite; qu'on n'ignorait point que le brave officier qui avait rempli la charge de général en chef après la résignation du duc d'Yorck, ayant servi l'Etat plus de cinquante ans, et ne pouvant plus vaquer à ses devoirs, soit par son grand âge, soit par ses infirmités, avait donné sa démission l'hiver dernier, et qu'elle avait été acceptée par le prince-régent. La chambre doit savoir que dans la situation où se trouve l'Angleterre, et à cause de la guerre, on ne pouvait se permettre de temporiser. Il n'hésite pas à dire que lui et ceux qui agissaient de concert avec lui, n'avaient aucun doute que le duc d'Yorck ne fût, sous tous les rapports, propre à cette charge, sur-tout lorsqu'ils se rappelaient les services éprouvés de S. A. R., lorsqu'ils considéraient tous les avantages qui avaient résulté de son habileté. D'après ces motifs, il est persuadé que la chambre n'accédera point à la motion du noble lord.

» Sir Francis Burdett a appuyé la motion de lord Milton. La question ayant été mise aux voix, il en est résulté 47 pour la motion, 296 contre. — Majorité, 249. »

Les Anglais nous avaient les premiers appris la nouvelle de l'affaire sanglante qui a eu lieu au sud de Badajoz. Ils avaient évalué leur perte à huit mille hommes, parmi lesquels plusieurs généraux officiers supérieurs, et un régiment tout entier; on attendait avec impatience la relation officielle française; elle vient d'être publiée par le *Moniteur*, et confirme ce que nous savions sur cet engagement d'une haute importance.

Le rapport en est fait par le maréchal duc de Dalmatie, et daté de Salano le 21 mai. L'armée alliée aux ordres de Beresford, comptait 10 mille Anglais, 8000 Portugais, 8000 Espagnols aux ordres de Castanos, et 3000 chevaux; 9000 hommes, commandés par Blake, se sont joints à ces forces pendant l'action même, ce qui portait à 33 mille

combattans le nombre des alliés réunis de Lisbonne et de Cadix, comptant même un renfort venu de Sicile, et menaçant ainsi l'Andalousie.

Le maréchal duc de Dalmatie, parti de Séville le 10, avait 15000 hommes et 3000 chevaux; il pouvait attendre des renforts, mais il voulait prévenir la jonction de Blake, et n'avoir affaire qu'aux 24 mille hommes avec lesquels il ne doutait point du succès. Il se décida à attaquer l'ennemi aussitôt qu'il l'eut rencontré près de Badajoz.

Le général Godinot, dit M. le maréchal, fut chargé avec sa brigade, à laquelle se joignit cinq escadrons aux ordres du général de brigade Briche, de faire une fausse attaque sur le village d'Altuhera, et je me portai avec le reste de l'armée sur la droite de l'ennemi, qui fut aussitôt débordée par notre cavalerie. M. le général Latour-Maubourg manœuvra avec audace et habileté; il chercha vainement à engager dans une affaire la cavalerie ennemie. Celle-ci se tint constamment en réserve. M. le général Girard, avec ses deux brigades, marcha au pas de charge, et enleva la position de l'ennemi. Cette position était occupée par une division espagnole et une brigade anglaise, qui lâchèrent pied après une résistance assez opiniâtre, et furent vivement poursuivies. Le champ de bataille était couvert de leurs morts, et nous leur fîmes bon nombre de prisonniers. La seconde ligne de l'ennemi s'avança alors et déborda considérablement la nôtre. M'étant porté sur la hauteur, je fus surpris de voir un aussi grand nombre de troupes; et peu après, j'appris par un prisonnier espagnol que Blake était arrivé avec 9000 hommes, et avait fait sa jonction à trois heures du matin. La partie n'était plus égale. L'ennemi se trouvait avoir plus de 33 mille hommes, tandis que je n'en avais que 18. Je ne jugeai plus devoir suivre mon projet, et j'ordonnai que l'on gardât la position qui avait été enlevée à l'ennemi. Cependant la ligne ennemie s'approcha bientôt de la nôtre, et le combat fut des plus terribles. Le général Latour-Maubourg fit charger le 2e de hussards, le 1er de lanciers de la Vistule, le 4e et le 20e de dragons, avec une habileté et une bravoure telles que trois brigades d'infanterie anglaise furent entièrement détruites. Six pièces de canon, 1000 prisonniers et 6 drapeaux (ceux des 3e, 48e et 66e régimens anglais) restèrent en notre pouvoir. L'ennemi nous laissa la position que nous lui avions prise et n'osa plus nous y attaquer.

Le 17 les deux armées sont restées en présence. L'en-

nemi reçut encore 5000 hommes d'Elvas, mais les Français restèrent maîtres du champ de bataille. Le 18, à la pointe du jour, il a fait un mouvement de flanc sur Solanos, ses prisonniers sont conduits à Séville; à l'arrivée de ses renforts, il doit manœuvrer pour compléter la défaite de l'ennemi.

Nous avons eu, dans l'affaire du 16, 2800 hommes tués ou blessés; parmi les premiers on compte les généraux de brigade Werlet et Pepin, et le colonel Prœfke, les chefs de bataillons Astruc et Camus. La perte de l'ennemi (portée à 8000 hommes dans les papiers anglais) est de 5000 Anglais, 2000 Espagnols, 1000 Portugais; 1000 Anglais, 1000 Espagnols ont été faits prisonniers. Les alliés ont donc perdu, en totalité, 10000 hommes, c'est-à-dire, qu'ils ont éprouvé une perte plus que triple de la nôtre. Les Anglais ont perdu particulièrement plus d'un homme sur deux. La relation finit par la mention de la conduite des différentes armes, et particulièrement des généraux Gazan et Latour-Maubourg.

Le bruit public désignait la sortie de vive-force de la garnison d'Almeida détruit, comme un fait d'armes aussi beau que l'opération était nécessaire, et que son exécution était dangerense.

Le *Moniteur* a aussi publié la relation du général Brenier qui a commandé cette mémorable sortie : rien de plus dramatique et de plus intéressant que ce récit; on croit lire un bel épisode d'un poëme consacré à célébrer les exploits d'une armée de héros.

Tout était prêt dans la place pour faire sauter toutes les fortifications et pour rejoindre de vive force l'armée de Portugal, au moment où un soldat du 6ᵉ d'infanterie légère parvint à échapper à tous les postes ennemis qui environnaient la place, et à remettre au général Brenier l'ordre de mettre le feu aux fourneaux et de sortir. Déjà il avait été sommé de se rendre; il avait répondu en invitant à attaquer; Wellington lui avait proposé une entrevue, il n'avait pas cru devoir répondre.

L'ordre fut reçu le 7 : ce jour et le 8 furent employés à détruire tous les moyens d'artillerie, toutes les pièces, affuts, caissons, trains qui eussent pu servir à l'ennemi. Le 10, le général Brenier rassemble les troupes, les harangue, leur fait connaître le danger et leur montre le but, indique aux colonnes la route qu'elles doivent tenir, les corps ennemis qu'elles auront à enfoncer, et leur donne pour mot

d'ordre et de ralliement, *Bonaparte* et *Bayard*. Le 10 à l'entrée de la nuit la garnison prend les armes, et les troupes occupent dans le plus grand silence les points désignés. A 10 heures la place saute, et les Français sortent ; à l'instant aux prises avec les postes ennemis, ils enfoncent tout ce qui s'oppose à leur passage ; arrivés à travers tous les obstacles du terrain, de l'incertitude de la route, de la nuit, et des attaques ennemies, aux bords difficiles et escarpés de l'Agueda, les colonnes françaises sont vivement serrées au passage du pont Saint-Félice : plusieurs braves succombent en protégeant la marche de leurs camarades ; mais le général Reynier descend des hauteurs opposées, contient l'ennemi, assure la marche des nôtres, et la garnison d'Almeida, moins 60 hommes, arrive à sa destination.

Ce rapport a été fait à M. le duc de Raguse, aujourd'hui général en chef de l'armée, dont le quartier-général est à Salamanque, tandis que l'armée occupe une ligne étendue le long de la frontière, où elle s'approvisionne abondamment de vivres et de munitions : le général anglais a continué de se renforcer dans sa position, et à réunir à son armée tous les renforts qu'il peut obtenir. Au nord tout est tranquille sous les ordres du maréchal duc d'Istrie qui a son quartier-général à Valladolid. Le général Suchet presse le siége de Tarragone ; on annonce de nouveaux succès en Catalogne.

La cérémonie du baptême du roi de Rome, et les fêtes qui l'ont accompagnée, ont eu lieu le 9 ; elles ont été favorisées par le plus beau tems, dignes dans tous leurs détails de leur objet, et de la foule prodigieuse d'étrangers de marque qui étaient arrivés à Paris pour en être les témoins.

Elles peuvent être divisées en trois parties ; la cérémonie religieuse, la fête à l'Hôtel-de-Ville, la fête extérieure.

Pour la première, tous les préparatifs de la cérémonie du sacre avaient été renouvelés à Notre-Dame ; le cortége impérial y est arrivé à sept heures au milieu des acclamations d'une immense population, pressée sur tous les lieux de son passage. M^me^ la princesse de Neufchâtel, M^me^ la princesse Aldobrandini, M^me^ la comtesse de Beauveau, portaient les honneurs de l'enfant ; M^me^ la duchesse d'Alberg, M^me^ la comtesse de Villain XIV, M^me^ la duchesse de Dalmatie les honneurs du parrain et des marraines. S. A. I. et R. le grand-duc de Wurtzbourg, repré-

sentant S. M. l'Empereur d'Autriche, parrain; S. A. I. Madame, marraine; et S. M. la reine Hortense, représentant S. M. la reine de Naples, aussi marraine.

Ce fut un moment d'enthousiasme difficile à décrire, mais que l'imagination du lecteur pourra se figurer, que celui où, la cérémonie achevée, et le chef des hérauts d'armes ayant crié trois fois *Vive le Roi de Rome*, l'Empereur prit le royal enfant des bras de son auguste mère, le pressa dans les siens, l'éleva aux yeux de tous les assistans qui faisaient retentir la basilique de leurs acclamations, pendant qu'un orchestre immense exécutait le fameux *Vivat*.

Après le *Te Deum* LL. MM. se sont rendues à l'Hôtel-de-Ville; elles y ont reçu les hommages du corps municipal, et pris place au banquet qui leur était préparé. Après le banquet, elles ont passé dans la salle du concert où le Conservatoire a exécuté une belle cantate de M. Arnault, musique de M. Méhul. Cette cantate, intitulée *le Chant d'Ossian*, a produit la plus vive sensation. Après le concert, LL. MM. se sont rendues dans la salle du trône, où toutes les personnes invitées étaient réunies. L'Empereur a daigné parcourir le cercle, en s'adressant avec la plus touchante affabilité au plus grand nombre des personnes qui le composaient. LL. MM. ont quitté l'Hôtel-de-Ville vers les onze heures; un bal brillant s'est ouvert après leur départ, et a continué jusqu'à cinq heures du matin.

Au dehors, les jeux publics multipliés aux Champs-Elysées, les distributions, les illuminations magnifiques, un très-beau feu d'artifice, ont divisé, en l'occupant, la foule immense qui était répandue depuis l'Etoile jusqu'au Louvre. Aucun accident fâcheux, dit le *Moniteur*, n'a troublé ce beau jour et la nuit paisible qui lui a succédé.

LL. MM. sont retournées le soir même de la fête à Saint-Cloud.

Le même jour, dans toute l'étendue de l'Empire, des fêtes ont eu lieu pour célébrer l'heureux événement qui était l'objet de l'enthousiasme et de l'allégresse de la capitale; déjà l'on reçoit les détails de Rouen, Angers, Calais, Orléans, etc., etc. Ils seront les mêmes par-tout; un même sentiment a présidé à l'ordonnance de ces fêtes; tous ceux qui y assistent sont Français, ou le deviennent un moment en idée pour partager nos vœux, notre reconnaissance et notre admiration pour celui qui . . . . . .

Nobis hæc otia fecit.

S....

ANNONCES.

Nouveau Système des Tems, de feu Gibon, de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui abrége ceux-ci de près et de plus de moitié de ce qu'ils sont établis dans les diverses chronologies subsistantes, *ou* la Chronologie de l'Ecriture, démontrée tant géométriquement qu'astronomiquement, et les véritables tems du monde entièrement dévoilés, contre le sentiment de Voltaire et de M. de Châteaubriand qui prétendent, le premier, qu'il n'y a point de chronologie ; le second, qu'il n'y en a point, et que cependant il y en a une ; que celle-ci est lumineuse et qu'elle n'éclaire pas ; que nous nous y devons tenir à moins d'être animés par un zèle ardent d'impiété. Continué et achevé par le fils de Gibon, ancien directeur des fermes et régies de France. Un vol. in-4° de 488 pages, avec figure et les tables justificatives. Prix, 15 fr., et 18 fr. franc de port. Chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue Jacob, n° 24 ; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré ; Delaunay, libraire, au Palais-Royal, n° 243, et chez l'Auteur, au *Grand Saint-Chaumont*, rue et près la porte Saint-Denis, n° 374.

DOMAINE DE MALMAISON.

AVIS. — Le lundi, 1er juillet 1811, et jours suivans, s'il y a lieu, il sera vendu publiquement des bêtes à laine de races pures et choisies, provenant des troupeaux de Malmaison, savoir :

Vingt-cinq brebis antenoises ; vingt-cinq brebis de deux ans et demi ; dix brebis de trois ans et demi ; cinquante brebis de cinq ans et demi ; cinquante brebis de six ans et demi ; quarante brebis hors d'âge ; dix béliers d'un an et demi ; dix béliers de deux ans et demi ; trente béliers pris dans différens âges, depuis trois ans et demi jusqu'à six ans et demi.

En tout deux cent cinquante bêtes, dont deux cent brebis et cinquante béliers.

Cette vente aura lieu à 11 heures très-précises, dans l'Orangerie située à l'extrémité du parc de Malmaison, sur le bord de la route de Paris à Saint-Germain-en-Laye.

Nota. La première pièce de poésie, du présent N°, intitulée : *Ode sur la Naissance du roi de Rome*, est par M. Treneuil, bibliothécaire-conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXVIII. — *Samedi* 22 *Juin* 1811.

POÉSIE. (*)

CHANT HÉROÏQUE

COMPOSÉ POUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

L'ÉTERNEL avait dit à l'Ange des armées :
Je confie à tes mains mes foudres enflammées ;
Pars, vole ; assujettis au plus grand des humains
L'Empire des Français, l'Empire des Romains ;
Et l'Ange avait rempli sa mission sacrée.
NAPOLÉON régnait ; une épouse adorée
Au sort de ce Héros unissait son destin,
Quand l'Ange de l'hymen, à ce grand Séraphin

(*) Nous ne nous pardonnerions pas de laisser ignorer l'auteur de la belle *Ode sur la naissance du roi de Rome*, que nous avons inséré dans le N° précédent, et qui commence par ce vers :

Telles ont voit briller ces sphères vagabondes

Elle est de M. DE TRENEUIL, auteur du poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*, proposé par l'Institut, pour un des prix décennaux.

Ll

Par Dieu même envoyé, lui dit : J'ai de la France
Comblé, dans cet instant, la plus douce espérance :
Il est né cet Enfant, qui devient, à-la-fois,
L'héritier de l'Empire et le soutien des Rois.
Son jeune âge long-tems ignorera les peines ;
Il dormira, bercé sur les genoux des reines.
Combien de fois sa Mère, épiant son sommeil,
Va d'un tendre souris caresser son réveil !
Quand d'un Père fameux, déjà, lisant l'histoire,
Son cœur palpitera du besoin de la gloire ;
Quand, digne de monter au trône qui l'attend,
Commenceront les jours de son règne éclatant ;
Arbitre des humains il régira le monde,
Que de NAPOLÉON la sagesse profonde
Aura pacifié, pendant un siècle d'or.
Si des malheurs passés la trace vit encor,
Elle s'effacera sous son règne prospère.
Formé par les leçons de son auguste Père,
De la Discorde affreuse éteignant les brandons,
D'une éternelle paix il répandra les dons.
Orgueilleuse Albion, malgré ta vaine audace,
Tu frémis, d'un Enfant le berceau te menace.
Autour de ce berceau que de Rois vont s'unir !
La France a, dans ce jour, conquis son avenir.

Il dit ; mais l'Ange heureux qui préside à la guerre,
Craint que l'Enfant chargé du bonheur de la terre,
Portant un si grand nom, de tant d'honneurs comblé,
Sous leur poids ne fléchisse et n'en soit accablé.

Eh quoi ! dit-il, souvent je succombe aux fatigues,
Quand j'oppose à cent Rois, pour combattre leurs ligues,
Un prince infatigable et toujours triomphant ;
Me faudra-t-il encor guider ce jeune Enfant ?
Où trouver, pour grandir ses hautes destinées,
Et d'autres Apennins et d'autres Pyrénées ?
D'autres Alpes, encor, s'il veut les traverser,
Vont-elles, à ma voix, devant lui s'abaisser ?
Mais sait-on de quel bras NAPOLÉON foudroie
L'ennemi qu'il renverse et qui devient sa proie ?
Tantôt, sur un seul point, rassemblant son effort,
Son tonnerre jaillit, frappe et vomit la mort ;

Tantôt, développant ses troupes invincibles,
Comme un dragon roulant sur ses orbes terribles,
Il entoure, il étouffe, en ses plis rassemblés,
Ses ennemis étreints de ses nœuds redoublés;
Tantôt, à son armée avide de conquête
Donnant un corps léger, dont il grossit la tête,
Il s'attache, en courant, à son fier ennemi;
Souvent, quand il le voit dans un poste affermi,
Il feint de redouter le combat qu'il désire,
Se replie avec art, en un piége l'attire,
Et, tout-à-coup, sur lui retombant à-la-fois,
Toutes ses légions l'accablent de leur poids.
Son centre a-t-il fléchi, c'est l'instant où la gloire
Aux ailes de l'armée attache la victoire.
La fortune volage et qui cherche à tromper,
A son génie ardent ne sait point échapper;
Tout cède à mon *Héros*: son Fils, suivant sa trace,
Peut, dans la guerre, un jour, imiter son audace;
Il peut sous son égide, un jour, se signaler;
Mais jamais aux combats pourra-t-il l'égaler?

Ainsi ce Chérubin n'admirait que la gloire
D'accumuler toujours victoire sur victoire,
Bornait les grands talens aux belliqueux succès,
Ne voyait qu'un guerrier dans le Héros français,
Et laissait dans l'oubli sa sagesse profonde,
Qui veut fonder la paix et le bonheur du monde.

Cependant pour le Fils du Souverain des Rois,
La foudre aux mains de l'Ange a résonné cent fois;
Et, cent fois les échos des cieux et de la terre
Répondent, par leur bruit, au bruit de son tonnerre.
Au grand événement qui signale ce jour,
L'Ange de l'hyménée applaudit à son tour;
Et, déjà plein du feu qui l'anime et l'inspire,
Ses doigts harmonieux préludent sur sa lyre;
Déjà sa voix célèbre, en de sublimes airs,
Le bonheur qu'un Enfant promet à l'univers.

A ses sons accouraient toutes les ombres vaines
Des Monarques français et des augustes Reines,
Sur le trône, jadis, compagnes de leur sort.
Depuis qu'ils ont perdu l'asile de la mort,

Ces Rois, déshérités de leurs retraites sombres,
Se lamentaient, erraient; on entendait leurs ombres
Mêler leur voix lugubre au fracas des torrens.
L'Ange à peine à chanté, ces mânes accourans
Vers les magiques sons dont l'accent les attire,
De leur foule pressée environnent sa lyre.
Quel spectacle imposant! quels sublimes objets!
O Reines! autrefois l'amour de vos sujets,
Paraissez, du pouvoir offrez-moi les emblêmes,
Vos vêtemens d'azur, l'or de vos diadêmes,
Vos manteaux étoilés, vos écharpes d'éclairs,
Et vos cheveux flottans déployés dans les airs;
Telles qu'au Scandinave apparaissent les Fées,
Nobles filles d'Odin, fières de ses trophées,
Lorsqu'en des coupes d'or, aux habitans du Ciel
Leurs immortelles mains présentent l'hydromel.
C'est peu, des Rois français j'aperçois les fantômes;
Ils passent devant moi; je vois briller ces heaumes,
Ces hauberts, ces brassards, ces larges écussons,
Antiques attributs de leurs nobles maisons.
Te voilà, grand Clovis, Roi puissant, mais injuste;
Et toi, Philippe, orné du beau titre d'Auguste.
Philippe, ô mon Héros! permets que mon burin,
Pour embellir tes traits, de notre Souverain
Te prête les vertus et les talens sublimes.
Dans ce royal essaim de Princes magnanimes,
François, tu m'apparais, ô toi qui, tour-à-tour,
Monarque, chevalier, conquérant, troubadour,
Prisais, aimais, servais, chantais avec ivresse
Dieu, la gloire, les arts, la France et ta maîtresse;
Je te vois écouter, avec tous ces Héros,
L'aimable Séraphin qui s'exprime en ces mots:

Il est né, l'Héritier des Trajans, des Augustes,
Qui s'élève entouré du souverain pouvoir;
Fils du Chêne au tronc large, aux ombrages augustes,
Il promet de grandir sous ses rameaux robustes,
Et la force du siècle en a produit l'espoir.
Cependant, ils disaient, séduits par un vain rêve:
Combattons le Héros français;
Point de traité pour lui, point de paix, point de trève,
Que la victoire enfin n'assure nos succès.

Son ombre en vain s'étend, sa tige en vain s'élève,
Privé d'utiles rejetons,
Quand le tems flétrira sa verdure et sa sève,
Il ne renaîtra point dans leurs jeunes boutons.

Vain espoir! un noble hyménée
Donne au Héros un Fils dont s'embellit sa cour.
O trop heureux Français! ô Rome fortunée!
Exhalez votre joie en des hymnes d'amour.

Rome, ne pleure point tes généreux Camilles,
Tes Scipions et tes Emiles,
Endormis dans la tombe auprès de tes Césars;
Seul, il te les rend tous; à ta vue éblouie,
Il va, reproduisant leur gloire évanouie,
Sur sa tête assembler tous leurs rayons épars.

Ouvrez le temple et que j'entende
Sonner l'airain religieux.
Grands, que votre élite s'étende
Et resplendisse dans ces lieux.
Avancez, brillantes cohortes
Du couple auguste et triomphant;
Du parvis franchissez les portes,
Accompagnez l'auguste Enfant.
Il entre environné de la pompe suprême,
En ces réduits sacrés, où les flots du baptême
Vont du Christ à son front donner le divin sceau!
Autour de son brillant berceau
Les fleurs voltigent, l'encens fume,
L'air de guirlandes se parfume;
Les bannières, les croix, les candélabres d'or,
Les festons, les rubis prodiguent leur trésor;
L'*Hosanna* retentit; gloire au Dieu qui féconde!
Gloire au Héros français! gloire aux flancs généreux,
Dont l'heureux fruit promet à vingt peuples heureux,
Le salut de l'État et le bonheur du monde!
Malheur aux nombreux pavillons
Dont Albion se glorifie!
Déjà cet enfant les défie,
Et des flots fend les tourbillons.
Ces flots, si changeans, si perfides,
A l'Anglais cachent un écueil;

Il verra leurs gouffres avides
Engloutir enfin son orgueil.
Mais la France fertilisée
Verra toujours, dans ses vallons,
Pleuvoir, en féconde rosée,
Les fruits, les fleurs et les moissons.

L'Anglais, dans son délire, a dit aux mers profondes :
Vos flots sont mes sujets; seul j'y veux naviguer;
Son délire a dit aux deux mondes :
Cédez-moi l'empire des ondes,
Ou sur elles, par-tout, j'irai vous subjuguer.
Et la terre à ce point se verrait asservie !
Peuples, ressaisissez votre empire et vos droits :
L'auguste Enfant qui naît va consacrer sa vie
A venger les affronts des peuples et des Rois.

Albion ! Dieu lui-même entretient le prestige
Qui nourrit ta funeste erreur ;
Tu bois l'ivresse et le vertige
Dans la coupe de sa fureur.
Que de Rois dévorés des peines les plus vives,
Par tes nombreuses trahisons !
A ceux qui furent tes convives,
Tu ne versas que des poisons;
Mais ils s'unissent, mais leurs chaînes
Etouffent les antiques haines ;
Mais un hymen vengeur, au feu de ses flambeaux,
Bientôt embrâsera tes coupables vaisseaux ;
Dieu l'a dit. Qui rendra ses présages frivoles ?
Que pourront, contre lui, tes impuissans efforts ?
Sous la foudre de ses paroles,
Vaisseaux altiers, riches trésors,
Des cupides Anglais navigantes idoles,
Tombez, écroulez-vous; et que puisse, à jamais,
Le monde repousser vos avares bienfaits !

Ainsi l'Ange chantait; et les ombres charmées,
Pour le Fils du Héros, d'un beau zèle animées,
Vont l'orner à l'envi des vertus qu'autrefois
Elles ont fait briller sur le trône des Rois.
Bientôt le noble Enfant est de vertus sans nombre
Enrichi par l'essaim de ces illustres ombres ;

C'est la foi, la candeur, l'indulgente bonté,
L'héroïque valeur, l'inflexible équité :
Ainsi dans cette enceinte où des Français célèbres
Descendent les débris en leurs palais funèbres ;
Où les restes glacés des antiques Héros
Parlent, dans leur silence et leur noble repos,
Un mortel entouré de ces ombres sublimes,
Respire leurs talens, leurs vertus magnanimes ;
La mort instruit la vie, et, par le souvenir,
Le passé, de ses dons, enrichit l'avenir.
Tel parait cet Enfant, noble héritier du trône,
Elève de ces Rois dont l'essaim l'environne.
Mais à peine du jour le flambeau radieux
De son premier éclat a coloré les cieux,
De leurs spectres légers les figures pâlissent,
De leurs confuses voix les accens s'affaiblissent,
Froids accens, qui rendaient, par la mort effacés,
Un murmure semblable au bruit des tems passés.
Bientôt l'éclat du jour pénètre de ces mânes
Les corps aériens, les formes diaphanes ;
Leurs yeux roulent pareils à des feux presque éteints.
Fuyez, il en est tems ; fuyez, fantômes vains,
J'aperçois le nuage où votre image encore
Parait, s'éteint, renait, s'affaiblit, s'évapore :
L'auguste Enfant s'éveille, et ce Fils d'un Héros
Semble être un habitant de l'orageux Claros,
Qui, rêvant d'Ossian les nébuleux royaumes,
A cru, de ses aïeux, voir les pâles fantômes.

Par M. PARSEVAL,

Membre de l'Institut et Conseiller du Conseil des prises.

ÉNIGME.

Créé par le soleil et par les élémens,
Je suis partout dans la nature :
L'un me prend gris, un autre me veut blanc,
Telle est enfin ma bigarrure.
Pour me trouver, ami lecteur,
Cherche un coin de l'église et non son sanctuaire ;
Quoique décomposé, l'office du Seigneur
Se fait avec mon ministère.

Chez le riche et le pauvre en toutes les saisons,
Avec eux, je suis à leur table;
Je sers toujours dans leurs maisons,
Même au goût du plus misérable.
Je sers encor d'ornement au discours;
Boileau, Piron, Gresset et le divin Voltaire
De mon moral firent leurs plus beaux jours,
Car sans moi tout poëte est réduit à se taire.
Ma mère, objet, hélas! qui souvent fait frémir,
Dans son sein me reprend et m'y force à périr.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

LOGOGRIPHE.

AVEC mon chef je vogue au sein des eaux;
Mon chef à bas, je roule sur la terre;
Avec trois pieds je m'attache à la peau,
Et je fais à l'enfance une fâcheuse guerre.

S........

CHARADE.

Dans les airs retentit le son de mon premier;
La terre produit mon dernier,
La mer recèle mon entier.

S........

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Balle à fusil, balle de paume, balle de marchandises* et *balle d'imprimerie.*

Celui du Logogriphe est *Fiat*, où l'on trouve: *at, it, ta, fait, fat, fi, if, fa, ita* et *fit.*

Celui de la Charade est *Murmure.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyages dans la Péninsule occidentale de l'Inde et dans l'île de Ceylan, par M. J. Haafner, traduits du Hollandais par M. J.— Deux volumes *in*-8°, avec des planches.—Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

C'est aux voyages que la civilisation doit ses progrès les plus éclatans. Supposez les nations sédentaires et renfermées constamment dans l'enceinte de la contrée qui les a vu naître, de quels développemens l'esprit humain sera-t-il capable ? La pensée s'accroît et se fortifie suivant la nature et l'étendue des objets qu'elle peut comparer. Que les Phéniciens restent renfermés dans les murs de Tyr, que les bords du Nil soient inaccessibles aux étrangers, les Grecs seront sans écriture, sans arts, sans commerce, sans philosophie ; les Romains continueront de vivre sous le toit de chaume élevé par leurs pères, et ces Gaulois, aujourd'hui les modèles de la politesse et de l'urbanité, ne seront que des sauvages errans dans les déserts et les forêts. Pourquoi, depuis tant de siècles, les Chinois, cette nation spirituelle et industrieuse reste-t-elle stationnaire et languissante au sein des sciences et des arts ? n'est-ce pas à cause de son extrême défiance pour les étrangers, de son aversion pour les voyages ? Comparez l'homme qui, comme Ulysse, a parcouru les mers, visité les nations et les cités, avec l'homme qui s'est endormi paisiblement au sein de ses foyers : quelle étonnante différence ! Notre ame semble s'accroître de tout l'espace que notre corps parcourt. La découverte du Nouveau-Monde a changé la face du monde ancien. Auguste et Périclès, de retour parmi nous, marcheraient de surprises en surprises. Quel est le simple particulier qui ne soit maintenant, sous beaucoup de rapports, mieux logé,

mieux nourri, mieux vêtu qu'un consul romain? Il n'est pas une seule partie des sciences, des arts, de l'agriculture, qui ne se soit enrichie par les voyages, et quand l'attrait de la curiosité ne nous attacherait aux récits des voyageurs, l'utilité publique en ferait pour nous un objet du plus grand intérêt.

Depuis que l'intrépide Vasco de Gama a osé se frayer une route nouvelle à travers les mers de l'Inde, que de relations n'a-t-on pas publiées sur cette contrée célèbre! Il semble que tout soit épuisé et que nous n'ayons plus rien à apprendre ; mais il est tant de faces sous lesquelles on peut considérer le même objet, il est tant de détails qui échappent aux meilleurs observateurs, qu'un homme habile peut encore glaner utilement après eux. C'est sous ce point de vue qu'on peut envisager le voyage de M. Haafner. Ce n'est point un penseur profond, mais un conteur agréable, dont le dessein est d'instruire en amusant. Le premier volume de son ouvrage ne renferme guère que le récit de ses propres aventures ; mais elles sont si variées, l'auteur les raconte avec une telle franchise, qu'on le suit volontiers dans toutes les particularités de sa vie privée. Son style est simple, rapide, naturel, sans prétention, et quand son livre n'aurait pas le mérite de la vérité, il aurait au moins l'intérêt d'un roman : mais le second volume est d'un genre plus solide. Sous une forme plus légère que sérieuse, l'auteur offre par-tout une instruction aussi variée qu'agréable et nouvelle. Il ne parcourt pas une contrée, une province, une ville, sans y trouver l'occasion de recueillir une foule de particularités qui avaient échappé à ses prédécesseurs. Les mœurs, les lois, le commerce, les sciences, l'industrie, sont alternativement le sujet de ses observations. La connaissance de la langue, ses relations habituelles avec les Indiens, lui donnent sur ce point un avantage considérable. Tout ce qu'il dit de la littérature des Indes et des livres les plus estimés des Indous est fort curieux. Il en est plusieurs dont il paraît faire beaucoup de cas ; mais peut-être est-il permis de ne pas être toujours de son avis. J'ai de la peine à croire, par exemple, que le *Mahabharath* soit fort supérieur à

l'*Iliade* en beautés d'invention et d'expression. M. Anquetil parle de ce poëme comme d'une histoire estimée des deux plus anciennes familles qui aient régné dans l'Inde. Or, quelque mérite qu'elle puisse avoir, il me paraît bien difficile de la comparer à l'*Iliade* pour l'invention et l'expression ; car quel rapport l'invention peut-elle avoir avec l'histoire ?

On lira sans doute avec beaucoup de plaisir ce que M. Haafner rapporte de quelques croyances singulières des Indous. Ils sont persuadés de la réalité de la magie, et ne négligent rien pour se préserver de ses maléfices. Ils ont, comme nous, des exorcistes pour chasser les démons ; car les choses de ce monde-ci sont souvent d'une nature si fâcheuse qu'il n'est pas de peuple qui n'ait été tenté de les attribuer à quelques mauvais génies.

Les démons des Indous ne sont pas, comme les nôtres, confinés dans les enfers, d'où ils ne peuvent sortir sans l'ordre ou la permission du supérieur. Ils habitent librement les forêts, les taillis, les vallons ombragés, voltigent sous le feuillage, ou s'enferment dans l'intérieur des arbres. Le seul arbre qui leur soit interdit est le *ficus indica*, que les Indous appellent *ala*. On a donc dans l'Inde des forêts enchantées comme celles de la Jérusalem du Tasse.

La doctrine de l'immortalité de l'ame étant fort répandue dans l'Inde, et, de compte fait, le nombre des méchans excédant de beaucoup le nombre des bons, il a bien fallu préparer aux ames des pervers des lieux de pénitence et de correction. Les Indous en ont usé sur ce point avec beaucoup moins de parcimonie que nous. Au lieu d'un seul enfer, ils en ont sept organisés convenablement suivant la nature des délits. Mais les damnés n'y sont pas précipités pour toujours ; quand ils ont fait leur tems et subi le châtiment qui leur est imposé, ils paraissent devant le tribunal de révision présidé par *Jom-Raadsch* qui les renvoie sur la terre, errer çà et là jusqu'à ce que leurs péchés aient été entiérement rachetés par les prières et les offrandes de leurs parens.

Parmi ces esprits répandus sur la terre, il y en a de fort malins. Ils se plaisent à tourmenter les vivans, à

leur faire peur pendant la nuit; ils se tiennent embusqués sur les chemins, perchés sur des arbres, tapis dans les cimetières et les ruines des maisons d'où ils sortent inopinément et souvent sous des formes horribles, ce qui effraie singuliérement les vieilles femmes et les petits enfans.

Le meilleur remède, pour se préserver de leurs incursions, est une petite fiole d'eau bénite, qu'on a soin de porter sur soi, et qu'on jette au nez du malin pour l'obliger de s'enfuir.

Un bon exorciste doit avoir non-seulement ses formules sacrées pour chasser le démon, mais entretenir aussi un certain nombre de petits démons à sa solde, et les employer, quand il est nécessaire, pour donner main forte et chasser les autres démons. Un exorciste un peu en vogue ne saurait se dispenser d'en avoir au moins une demi-douzaine, sans quoi il s'exposerait à perdre sa clientèle. Quand un démon est un peu tenace, qu'il résiste à l'eau bénite et aux prières, l'exorciste lui expédie deux ou trois de ces sbirres qui pénétrent aussitôt dans l'intérieur de la place, appréhendent au corps l'esprit rebelle, et bon gré mal gré le font déguerpir de son gîte. Quelquefois la lutte est longue et difficile; dans ce cas l'exorciste a recours au sinapisme, il met dans la bouche du possédé une cuillerée de moutarde, et comme les démons, suivant les Indous, ont une aversion singulière pour la moutarde, ils se hâtent de déloger. Les démons des femmes sont plus difficiles à réduire que ceux des hommes. Il faut double ration d'eau bénite et de moutarde pour les expulser. C'est un fait que M. Haafner a souvent eu occasion de constater.

Malgré tout ce qu'on a rapporté de l'usage des femmes Indoues de se brûler sur le bûcher de leurs époux, nous n'avons, à ce sujet, que des idées fort inexactes. L'ouvrage de M. Haafner servira à les rectifier. L'honneur de se brûler n'est point accordé à tout le monde; il n'appartient qu'aux castes supérieures, la femme d'un *sudder* n'obtiendrait jamais la permission de se brûler seulement un cheveu sur le tombeau de son époux. Il ne faut pas croire que toutes les veuves se brûlent. Sur plusieurs

milliers d'Indous qui meurent dans l'année, on en compte à peine un dont la femme veuille se faire brûler avec lui: les dames ont mille moyens d'échapper à ce devoir. Il n'est de rigueur que quand elles en ont fait le vœu avant leur mariage, encore la loi leur accorde-t-elle, en quelques circonstances, la faculté de se dédire. Par exemple, si leur mari s'est absenté plus d'un an, s'il a rempli avec tiédeur les devoirs d'époux, s'il a maltraité ou répudié sa compagne chérie. Les livres saints défendent expressément d'exiger des femmes la promesse de se faire brûler. Ce vœu doit être libre, et venir *de proprio motu*. Une femme enceinte, celle qui allaite son propre enfant, sont dispensées de l'engagement qu'elles ont pris. Cependant il arrive quelquefois que, par honneur et par religion, une veuve recherche avec empressement la gloire d'être brûlée. Ce sacrifice ajoute à sa famille une nouvelle illustration; c'est un dogme reçu qu'en se dévouant ainsi, une femme accroît, dans les cieux, la béatitude de son mari, et qu'elle peut même l'affranchir des peines du dam. Les prêtres enseignent que les veuves qui se brûlent n'éprouvent aucune douleur. Enfin l'amour peut aussi quelquefois exalter le cœur des femmes jusqu'à cet excès d'enthousiasme. On a vu des Bayadères s'élancer dans les flammes pour ne pas survivre à leur amant. Ces danseuses célèbres ont fourni à M. Haafner le sujet d'un chapitre fort curieux et dont plusieurs détails ont le mérite de la nouveauté.

Les danseuses Indoues, dit-il, que l'on désigne communément par le nom portugais de Bayadères, s'appellent dans le pays *Devedaschies*, c'est-à-dire, esclaves de Dieu. C'est la dénomination qu'on applique principalement aux danseuses consacrées au service des temples et des divinités. Celles qui sont ambulantes, sans appartenir à aucun temple, se nomment *Daatscheries*. La principale occupation des *Devedaschies* est de danser devant l'image de la divinité qu'elles servent et de chanter ses louanges, soit dans son temple, soit dans les rues lorsqu'on porte l'idole dans des processions publiques. Il y a une grande différence entre les danseuses du principal temple et celles qu'on fait appeler pour danser de-

vant les convives, aux festins et autres réjouissances. Quelques-unes de ces dernières sont libres et vivent en troupes de dix ou davantage, parcourent ainsi le pays et partagent leurs bénéfices avec les musiciens qui les accompagnent. D'autres sont sous la conduite d'une *Daija* ou ancienne danseuse, qui s'approprie tout le bénéfice et ne donne aux filles de sa troupe que la nourriture et le vêtement.

Il y a deux classes supérieures de *Devedaschies*. Celles de la première classe sont au service des deux principales divinités *Vischnou* et *Seiba*. *Brahma*, la troisième divinité supérieure, n'a ni temple, ni culte, et par conséquent n'a besoin ni de prêtres, ni de danseuses. Les *Devedaschies* de la première classe demeurent dans l'enceinte du temple; on leur apprend à lire, à écrire, à chanter et danser. Une *Devedaschie* de la première classe n'oserait sortir de l'enceinte du temple, sans la permission du grand prêtre.

Les *Devedaschies* de la seconde classe sont consacrées au service des divinités subalternes. Elles n'habitent point dans l'enceinte du temple, mais au dehors, toutes cependant réunies dans le même lieu. Elles jouissent d'ailleurs d'une entière liberté et peuvent se transporter où bon leur semble; il suffit qu'il s'en trouve tous les jours, à une heure marquée, un certain nombre pour le service du temple.

Les danseuses qui appartiennent aux temples sont obligées de chanter les louanges, les victoires et les autres faits éclatans des divinités, d'assister à toutes leurs fêtes, de danser devant elles, tant dans leurs temples qu'à toutes les cérémonies publiques. Elles sont chargées aussi de tresser les guirlandes de fleurs avec lesquelles on décore les idoles et leurs autels. Elles servent de concubines aux brames et à quelques hommes des castes supérieures; mais ce commerce ne les autorise point à vivre dans le désordre. Le *Shaster* porte que les courtisanes seront condamnées, après leur mort, à coucher sur un lit d'épines, embrassant une image de cuivre ardent ou de soufre allumé.

Les voyageurs qui ont avancé que les jeunes *Deve*-

daschies sont obligées de commencer leurs fonctions par se livrer au grand prêtre du temple qu'elles desservent, se sont grossièrement trompés. Il leur est, au contraire, permis de se choisir un amant à leur gré, soit dans l'intérieur du temple, soit dans les deux castes supérieures, ou même de conserver pendant toute leur vie l'état de virginité. Il faut qu'une fille qu'on veut faire *Devedaschie* ait une physionomie agréable et soit bien faite; elle doit n'avoir aucun défaut corporel, ne point être marquée de petite-vérole.

La manière de se vêtir des *Devedaschies* est fort séduisante; leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais et parfumés d'huiles aromatiques, leur descendent en longue tresse jusqu'aux hanches. Elles les ornent de petites plaques d'or qu'elles disposent artistement à des distances égales. L'extrémité de la tresse est garnie d'une houpe de soie et d'or filé. Sur le sommet de la tête brille un disque d'or de la grandeur de la paume de la main, que l'on nomme *tschornska*. Les cheveux sont divisés en deux parties égales sur le front, passent le long des tempes, mêlés de quelques chaînettes d'or qui vont se perdre dans la grande tresse. Les oreilles sont percées pour recevoir plusieurs ornemens. Leur nez est également garni d'un anneau d'or, dont le diamètre est de deux ou trois pouces. Elles se fardent avec une couleur jaune qu'elles étendent également sur le col, les bras, et toutes les parties nues du corps. C'est une espèce particulière de souchet dont les teintes ne leur vont point mal. Elle portent aussi sur le front une petite plaque d'or de la grandeur d'un centime, attaché sur la peau par le moyen d'une espèce de gomme appelée *ticas*. Leur col est garni de plusieurs colliers, leur sein renfermé dans un petit juste qui le soutient et le conserve. Leur corps est nu depuis la naissance de l'estomac jusqu'au nombril; le bas est couvert d'une espèce de pantalon étroit qui descend jusqu'à la cheville du pied, c'est ordinairement une étoffe de soie rayée; elles jettent par-dessus une robe de mousseline qui n'est autre chose qu'un morceau d'étoffe de neuf aunes de longueur sur une aune ou deux de largeur; elles le roulent plusieurs

fois autour du corps et l'assujétissent avec une ceinture. Une jeune et jolie danseuse, dans toute sa parure, avec ses mouvemens aisés, sa démarche, est vraiment, dit M. Haafner, une créature enchanteresse et séduisante.

On voit par ces détails que l'auteur a l'art d'instruire et de plaire tout-à-la-fois. Tout ce qu'il dit sur les mœurs des Fakirs, leurs pénitences, leurs austérités, le rang qu'ils tiennent dans l'Etat, est d'un intérêt agréable et piquant. Ses aventures particulières ont aussi leurs charmes, et quoique son livre ne puisse être regardé comme un ouvrage savant, on y apprend néanmoins beaucoup de particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. Le style du traducteur est clair et facile, mais il n'est pas toujours correct; la notice historique sur Haafner est sur-tout extrêmement négligée. Je soupçonnerais même qu'elle a été écrite par un étranger, car quel Français se permettrait des tours de phrase pareils à ceux-ci? « Jacques » Haafner était l'aîné de trois frères dont le ciel bénit » l'union de ses parens. » — « A peine notre Haafner » eut-il atteint sa onzième année que son père, nommé » médecin à Batavia, l'amena avec lui comme son fils » aîné, etc. » Heureusement ces taches sont peu nombreuses et rachetées par l'intérêt général de l'ouvrage.

SALGUES.

RUDIMENS DE LA TRADUCTION, ou *l'Art de traduire le latin en français;* ouvrage élémentaire, précédé d'une notice sur les traductions des auteurs latins; par J. L. FERRI DE SAINT-CONSTANT, recteur de l'Académie d'Angers.

L'ART de traduire qui, dans le dernier siècle, fit de grands progrès, est aujourd'hui plus cultivé encore, et fort encouragé. M. Ferri a pensé qu'un traité qui donnerait la théorie et la pratique de cet art, serait utile, surtout s'il faisait connaître le mérite particulier des différens traducteurs. Ceux à qui la langue latine est étrangère, peuvent-ils en connaître les chefs-d'œuvre dans une traduction? La meilleure de toutes est-elle une copie

de l'original, ou seulement une imitation, *un à-peu-près*, une esquisse, le croquis d'un beau tableau : et n'y a-t-il pas quelque vérité dans le proverbe italien : *Traduttore, traditore*, que, pour conserver le jeu de mots, on peut traduire ainsi : *le traducteur est un trahisseur?* Ensuite, et relativement aux ouvrages qu'on lit avec plus de plaisir, ceux des poëtes, la prose peut-elle en rendre les beautés, et ne peut-on traduire qu'en vers français les vers latins? Ces deux questions très-importantes, traitées dans cet extrait, n'y seraient qu'un hors-d'œuvre. Sans nous y arrêter, sans ajouter au malheur de ceux qui ne savent pas le latin, en leur disant cette très-dure, mais très-exacte vérité : « Vous tous qui voulez connaître Virgile » et Cicéron, Horace et Tacite, apprenez la langue dans » laquelle ils ont écrit, et croyez qu'ils vous sont à-peu » près étrangers, si vous ne les connaissez que par leurs » traducteurs en vers ou en prose ; » nous donnerons une briève analyse des *Rudimens de la traduction*, et de la *notice des traducteurs connus*. M. Ferri les apprécie avec une équité assez conforme à l'opinion publique. Il examine soigneusement leurs différens systèmes d'imitation du style, des formes d'élocution, de la physionomie de l'auteur, de la traduction exacte avec liberté, ou rigoureusement fidèle, *littéralité* souvent adoptée aujourd'hui, quelquefois choquante, et produisant l'infidélité. Parmi les traducteurs des historiens, MM. Bauzée, Dotteville, Dureau de la Malle, Lebrun, Mollevaut, Noël, Binet, Desrenaudes et Rendu sont cités avec éloge. On relève aussi leurs défauts ; mais les formes de louange et d'improbation n'ont pas, avec le mérite de la justice, celui de la variété. Nous n'aurions que les mêmes observations à faire sur le compte rendu de la traduction des poëtes latins, d'où il s'ensuit que les bonnes traductions sont rares, 1° par l'effet du préjugé qui a fait regarder l'art de traduire comme subalterne, n'exigeant point le talent et le savoir des doctes qui estiment peu les traductions, parce qu'ils n'en ont pas besoin ; 2° par la foule des mauvais traducteurs, qui a fortifié le préjugé et augmenté la mésestime ; 3° enfin par l'extrême difficulté de ce genre d'écrire.

M. Ferri donne d'un parfait traducteur une idée à-peu-près semblable à celle que Cicéron se formait de l'orateur parfait qui, selon lui, n'existait pas. Le parfait traducteur pourrait exister si toutes les langues avaient des expressions absolument correspondantes, si les phrases se construisaient de la même manière; mais tous les idiomes diffèrent par le nombre, l'énergie des expressions, et par l'ordre que ces expressions gardent entre elles. Enfin, ces versions, telles qu'elles sont et peuvent être, sont utiles en ce qu'elles ouvrent le vaste champ de la littérature étrangère; elles offrent de grands secours à ceux qui ont quelqu'intelligence de l'idiome ancien ou étranger, elles leur épargnent des peines infinies, et leur tiennent lieu de maître, en indiquant du moins le sens des pensées. Cicéron et Pline le jeune traduisirent: ils croyaient que la traduction ouvre l'esprit et forme le goût. Les interprètes ont, de nos jours, fort vanté les versions. « Pour bien traduire, il faut, disent-ils, sinon » autant de génie, du moins autant de goût que pour » bien composer... » Ceux qui trouveront leur comparaison peu exacte, et leur éloge trop fort, ne manqueront pas de leur citer le mot si juste et si connu d'un personnage de Molière : *Vous êtes orfèvre, M. Josse.*

La première partie des *Rudimens de la traduction* traite *de la valeur des mots* dont la connaissance est la base de l'art. Pour l'acquérir, et avoir une juste idée de la formation des mots qui se composent de racines, d'initiales et de désinences, il faut examiner ces sources, remonter ensuite aux étymologies qui font connaître le sens primitif et le sens figuré des termes, distinguer les homonymes, observer la différence qui se trouve entre des mots qu'on regarde comme synonymes, enfin connaître les idiotismes ou expressions exclusivement propres à la langue latine, et qui sont si difficiles à faire passer dans une autre langue. Pour donner ces notions si nécessaires, M. Ferri place ici une nomenclature, une espèce de vocabulaire où se trouvent les racines primitives, les initiales, les désinences, les étymologies, les homonymes, les synonymes et les idiotismes de la langue latine. On ne peut qu'applaudir à ce travail, qui offre des

observations neuves, des recherches savantes autant qu'utiles. L'auteur, passant ensuite à la traduction des différentes parties du discours, trace sur ce sujet, avec la même méthode, des règles qu'un bon traducteur doit connaître et suivre, la langue française, quoique formée de la langue latine, n'étant pas avec elle dans une parfaite correspondance, et ayant souvent donné des significations différentes aux mots latins qu'elle a adoptés : le traducteur trouvera donc ici un nouveau secours dans des remarques fort justes et instructives sur les substantifs et adjectifs latins, sur le nom propre et le nom commun, sur les nombres et les cas, sur les pronoms, sur les adjectifs substantifs, comparatifs, adverbes; sur les verbes de tout genre, sur les conjonctions, les prépositions, les adverbes, les interjections, enfin sur toutes les parties du discours latin; et ce petit traité sera utile non-seulement aux traducteurs, mais encore à tous ceux qui voudront se perfectionner dans la connaissance de la langue latine.

L'auteur traite ensuite de la construction en général, puis des constructions latine et française, qu'il compare dans leurs avantages et désavantages, citant pour et contre les autorités des meilleurs grammairiens. Ce qu'il dit sur les différentes méthodes de *faire la construction* sera plus utile, et paraît appartenir plus particulièrement aux écoles, aux instituteurs qu'aux traducteurs qui croiront n'en avoir pas besoin. Ce qui suit sur la *construction logique*, sur les *irrégularités de la construction*, sur les ellipses, la syllepse, l'hyperbate, l'énallage, l'hypallage, l'archaïsme, etc., est plus élevé, fort métaphysique, comme tous les traités de grammaire, et l'on n'y voit rien de neuf, rien qui ne se trouve dans Bauzée, Dumarsais, Lebatteux et autres savans grammairiens : tel est l'abrégé de la seconde partie de l'ouvrage. Dans la troisième, l'auteur parle d'abord de l'art de traduire chez les anciens. Il ne dit rien des Grecs qui n'étudiant que leur langue, et n'ayant point de modèles connus avant eux, n'ont point traduit; peu de chose des Romains chez qui nous ne connaissons que deux traducteurs, Ciceron et Pline le jeune. Les qua-

lités générales de la traduction, c'est-à-dire, la fidélité, la précision, l'adhésion, ou l'addition au texte occupent ici l'auteur qui sur ce sujet ne dit rien qui ne soit connu, et qui a cru ensuite pouvoir donner des préceptes pour couper les périodes, pour être clair, pour traduire les pensées et les expressions figurées, pour rendre les images et les sentimens. Sans improuver ces règles, nous croyons qu'un traducteur, latiniste et homme de goût, les trouvera dans son propre fond, et que celui à qui la nature et l'étude ne les ont pas données, ne les suivra pas, ne les trouvera pas dans un livre élémentaire. La quatrième partie de celui que nous analysons nous paraît devoir être plus utile en ce qu'elle traite des qualités particulières de la traduction, relativement aux différens genres. Le genre historique est examiné le premier ; la noblesse, la gravité, la variété, la rapidité et l'agrément du style de ce genre historique, les descriptions, les portraits, les harangues, le pathétique et les réflexions qu'il comporte, le mérite des historiens latins, divisés en trois classes, tout cela est déduit, caractérisé avec autant de vérité que de goût, ainsi que ce qui concerne le genre, ou les trois genres oratoires, le simple, le sublime et le tempéré. Nous n'avons pas non plus d'observations critiques à faire sur les préceptes, notions et définitions qui suivent, relativement aux genres poétique, philosophique, moral, critique et épistolaire.

L'auteur donne des règles et des exemples de traductions comparées de tous ces genres, des notices et portraits caractéristiques des écrivains qui y ont consacré leur génie et leur talent. Il en tire des règles, des conseils qui ne peuvent qu'être utiles aux traducteurs dont les obligations sont ici exposées avec une exactitude et un détail qui rendent l'ouvrage complet et intéressant pour tout littérateur, comme pour tout interprète : c'est donc, au moins dans sa plus grande partie, *une poétique ;* or nous avons beaucoup de poétiques où les principes littéraires sont également bien expliqués. Toutefois l'ouvrage de M. Ferri est d'un bon style, d'une doctrine littéraire saine, et nous ne sommes

pas surpris de cette seconde édition qui aura encore plus de succès et d'utilité que la première, puisqu'elle est fort augmentée. N'oublions pas de dire que l'auteur, autorité respectable en ces matières qu'il a approfondies, traitant la grande question de savoir s'il faut traduire les poëtes en prose ou en vers, se décide pour les traductions en prose. D.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — *An account of the life and writings of David Hume esq.* C'est-à-dire : *De la Vie et des écrits de David Hume*, par T. E. RITCHIE. — Un vol. in-8° ; chez *Cadell et Davies*.

HUME est un des meilleurs esprits et des plus éclairés du dernier siècle. Son Histoire d'Angleterre a fait oublier tous les ouvrages publiés auparavant sur le même sujet ; et dans ses Essais où il passe en revue les points les plus intéressans de la littérature et des sciences morales et politiques, à peine pourrait-on citer une opinion que la saine philosophie, un jugement sûr, un goût exercé voulussent absolument condamner. Elevé dans cette célèbre école d'Edimbourg, si féconde en philosophes, en savans, en littérateurs du premier ordre, Hume, pareil en cela à tous les génies élevés, sentit le besoin de perfectionner son esprit par la fréquentation des hommes distingués dans tous les genres. Il chercha à former des relations plus ou moins intimes, non-seulement avec les gens de mérite qu'il pouvait rencontrer sur son chemin, mais il les chercha jusque dans l'étranger, et fut l'ami des écrivains français les plus recommandables de son tems. On sait combien il fit d'efforts pour obtenir l'amitié de J. J. Rousseau, et quelle en fut la récompense.

Un livre publié l'année dernière à Londres, qui traite de Hume et de ses ouvrages, ne doit donc pas être sans intérêt pour nous, et nos lecteurs ne nous sauront peut-être pas mauvais gré d'avoir recueilli ce qu'en disent les publications littéraires périodiques de l'Angleterre.

Quoique Hume nous assure qu'il a perdu peu de tems à méditer les in-folios des jurisconsultes, on ne peut s'empêcher de penser avec son biographe, que le droit romain

et la législation anglaise, dont il commença tout au moins l'étude, n'aient contribué à la direction que prirent ses idées. Aussi paraît-il, dans sa grande histoire, se plaire à décrire plutôt les progrès de la civilisation et des lumières, que ces éternelles batailles dont toutes les histoires ne sont que trop souillées. Peut-être nous est-il permis de croire aussi que l'Essai sur les mœurs des nations, de Voltaire, publié peu d'années auparavant, lui avait fait sentir le mérite et l'utilité de cette manière d'assister au spectacle de l'histoire.

Le succès des écrits de Hume ne répondit pas à la grande réputation qu'ils ont ensuite obtenue, tant il est vrai qu'un succès prématuré n'est pas la preuve d'un mérite supérieur. Le tems seul est juste, et le public a besoin quelquefois d'un assez long intervalle pour accoutumer son esprit à digérer un aliment un peu robuste. Voici comment M. Ritchie parle des premières publications de Hume.

« La vente des premiers volumes avançait si peu que l'auteur jugea convenable de tenir conseil avec son libraire, M. Balfour, d'Edimbourg, pour chercher de quelle façon celui-ci pourrait, non-seulement subvenir à la publication des volumes suivans, mais même rentrer dans les frais qu'il avait déjà faits. L'infatigable André Millar était alors à la tête des libraires de Londres. Son nom, ses nombreux correspondans, les littérateurs qu'il fréquentait, tout cela suffisait pour faire valoir un ouvrage et en assurer le débit. M. Balfour conseilla d'obtenir la bienveillance de Millar; on y parvint, et l'ouvrage commença dès-lors à percer.

» De nouveaux dégoûts attendaient l'auteur. La chaire de philosophie morale d'Edimbourg étant devenue vacante par la mort de M. Cleghorn, Hume se mit sur les rangs, et il échoua. C'était le conseil de ville qui devait nommer à cette place; les prêtres, les fanatiques de toutes les sectes jetèrent les hauts-cris et furent écoutés. Ils ne se contentèrent pas de ce triomphe, et cherchèrent à humilier, dans la personne de Hume, les membres du clergé en qui ils soupçonnaient des idées un peu plus libérales que les leurs, c'est-à-dire, Blair, Wallace, Home, Robertson, et quelques autres, tous amis de notre auteur.

» L'audace des dévots, dit le biographe, s'accrut encore de la dénonciation qui fut faite par devant le grand jury de

Middlessex des ouvrages philosophiques du lord Bolingbroke, et de son éditeur M. Mallet. »

Une circonstance assez plaisante suspendit cependant pour un tems la fureur de cette persécution. Le clergé écossais se divisa au sujet des chants d'église. Les uns voulaient introduire une nouvelle psalmodie ; les autres tenaient pour l'ancienne. « Il n'était pas rare, dit M. Ritchie, de voir une assemblée religieuse se diviser en deux parts : l'une qui chantait les psaumes selon l'ancienne musique, l'autre selon la nouvelle. Les assemblées étaient fort nombreuses, les deux partis s'y rendaient en force pour obtenir l'ascendant, et les personnes indévotes pour assister au scandale. A peine le verset qu'on devait chanter était-il annoncé, qu'un chœur général s'ensuivait sur deux musiques différentes, où chacun s'égosillait à l'envi. Souvent les querelles, les injures, les coups s'en mêlaient, et formaient un accompagnement au plus étrange tintamarre dont ait jamais retenti le saint lieu. »

Malgré tout, dans l'assemblée du clergé de 1756, l'affaire de Hume fut formellement renvoyée à un comité qui proposa l'arrêté suivant : « L'assemblée générale, jugeant » de son devoir d'arrêter les progrès alarmans de l'infidé» lité, et considérant que parmi les auteurs irréligieux » dont on a blâmé en termes généraux les écrits depuis » quelques années, il y a une personne se disant *David* » *Hume*, écuyer, qui est parvenu à un tel degré d'audace, » qu'il s'avoue publiquement l'auteur de livres contenant » les attaques les plus grossières et les plus ouvertes » contre le glorieux Evangile de Jésus-Christ, et des prin» cipes évidemment subversifs des vrais fondemens de la » morale (1), charge son comité d'examiner les écrits de

(1) Il est à remarquer que nul n'a mieux réussi que Hume, dans ses *Recherches sur les principes de la morale*, à prouver que l'intérêt bien entendu de tous les hommes, pris en général et en particulier, est de rester fidèles aux principes de la morale ; et que les ayant par là établis sur la nature de l'homme et des choses, laquelle ne change pas, il a donné à la morale un fondement plus solide que les opinions religieuses qui changent. Nul homme d'ailleurs n'a mieux donné l'exemple avec le précepte : sa vie fut droite et douce. Il est, avec Franklin et quelques autres, du petit nombre de ceux dont la conduite et les écrits sont *tout d'une pièce*.

» cet auteur, de l'interroger et d'en faire son rapport à la » prochaine assemblée. »

Les membres du clergé qui s'opposèrent à cette motion, représentèrent qu'une telle levée de bouclier ne produirait aucun bon effet en faveur de la cause de la religion, qu'on ne convaincrait pas M. Hume qui paraissait confirmé dans ses opinions par de mûres réflexions et un profond savoir, que ce serait réveiller des questions qui avaient déjà bouleversé l'église, telles que celle du libre arbitre, de l'état futur, et autres semblables; que des discussions de ce genre pouvaient durer des années entières; que les censures ecclésiastiques devaient plutôt s'appliquer à des erreurs de conduite qu'à des opinions spéculatives; que de telles censures plairaient sans doute beaucoup à M. Hume, et répandraient la renommée de ses ouvrages; enfin, que M. Hume ne pouvant être regardé comme un chrétien, ne se donnant pas lui-même pour tel, n'était pas sous l'empire de la discipline chrétienne. La proposition fut rejettée.

Hume resta l'ami des hommes d'église éclairés, mais il évitait de leur parler de ce qui tenait à leur habit, sujet qui ne pouvait leur être que désagréable, soit qu'ils fussent persuadés, soit qu'ils ne le fussent pas.

Son intimité avec Robertson fut fort grande, malgré la rivalité; ce qui fait honneur à l'un et à l'autre. Quand Robertson publia son *Histoire d'Ecosse*, ce nouveau météore littéraire fixa tous les regards. Hume ne parut pas sentir une ombre de jalousie. On trouve ici quelques lettres inédites qu'il adressa à Robertson, et qui annoncent l'esprit le plus tranquille et le plus enjoué. Voici quelques fragmens de ces lettres.

« J'oubliais de vous dire qu'étant, il y a deux jours, dans la chambre des communes, un voisin me conta qu'ayant envoyé acheter une livre de raisins secs chez l'épicier, on la lui avait vendue enveloppée dans une feuille de papier imprimée qu'il avait lue avec intérêt. La feuille me fut aussitôt montrée.... Que vous auriez été consterné! que vous seriez devenu pâle à une semblable vue! C'était une feuille de votre Histoire, c'était le caractère de la reine Elisabeth que vous avez travaillé avec tant de soin et de délicatesse, ne prévoyant guère, hélas.... ! En sortant de là je rencontrai Millar (le libraire de Robertson) et lui fis part de l'accident, non sans lui faire, comme vous pouvez croire, des condoléances sur le sort qu'éprouve déjà ce

fameux historien, dont il est si infatué. Il trouva le fait plus sérieux que je ne pensais, car il alla trouver Strahan (l'imprimeur) qui soupçonna quelqu'infidélité parmi ses ouvriers ou ses apprentifs, et envoya chez moi pour savoir le nom du monsieur entre les mains de qui j'avais vu cette feuille; il voulait, à toute force, retrouver l'épicier et tirer la chose au clair. En vain lui représentai-je qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, le même sort nous était réservé à tous; *serius, ocyus, sors exitura;* il n'entendit point la plaisanterie, et je me vois forcé d'en rire avec vous. »

« On me publie la semaine prochaine. Que de comparaisons on va faire entre MM. Robertson et Hume! Dans quelques semaines je serai en état de vous dire lequel de ces deux champions aura le dessus. En attendant, je peux bien assurer l'un et l'autre que leur débat ne fera pas la moitié autant de bruit que la querelle de Broughton avec le cocher borgne. *Vanitas vanitatum, atque omnia vanitàs,* sauf pourtant l'estime et l'amitié des hommes de mérite que nous pouvons obtenir tous les deux. »

Peu de tems après il écrit encore à Robertson: « Mais quoique j'aie fait un grand éloge de votre livre à M. Helvétius, je vous préviens que c'est la dernière fois que j'en dis du bien à quelqu'Anglais ou Français que ce soit. Comment! j'étais assis au sommet du Parnasse historique immédiatement au-dessous de Smollet; et vous avez l'insolence de vous glisser entre ses jambes! n'est-ce pas une grande simplicité de ma part de vous prêter la main pour prendre ma place aussi bien à Paris qu'à Londres? Mais je vous en avertis, dans la première de ces deux villes, vous aurez beaucoup de peine à y réussir, car j'ai lu dernièrement des choses écrites de ce pays-là qui sont tout-à-fait propres à mettre ma modestie fort mal à l'aise. »

Tout ce qui est relatif aux démêlés entre Hume et Rousseau, se trouve dans cette biographie. La lettre de ce dernier, que provoquèrent les sévères et justes remontrances de Hume, montre mieux l'ame de Rousseau que rien de ce qui a été d'ailleurs écrit de lui ou par lui. On y voit clairement que ses malheurs furent imaginaires, et qu'il en fut lui-même l'artisan.

S. F. D. C.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Fêtes pour le baptême du roi de Rome.

S'IL était question d'un événement de moindre importance, nous pourrions craindre, après quinze jours, de revenir sur des faits dont les relations multipliées auraient épuisé la curiosité publique : mais cette considération même ne pourrait nous priver du droit de consigner dans nos fidèles chroniques les principales circonstances d'une de ces solennités mémorables destinées à servir d'époque dans l'histoire des nations ; seulement le désavantage d'arriver un peu tard nous fait une loi de nous appesantir moins sur les détails, et de nous contenter de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'ensemble de ce grand tableau.

Les fêtes du baptême du roi de Rome avaient été préparées avec une pompe et une magnificence dignes de leur objet ; un concours immense d'étrangers de distinction, de Français accourus de tous les points de ce vaste Empire, s'était rendu à Paris pour assister à cette auguste cérémonie et aux réjouissances dont elle devait être suivie.

Comme prélude de la fête du dimanche, le samedi 8 juin, tous les théâtres ont donné une représentation *gratis*, où l'on a pu remarquer avec une sorte d'orgueil national, que le peuple est à Paris moins peuple que partout ailleurs, et qu'il règne, en général, dans ces grandes réunions des dernières classes de la société, une sorte d'urbanité, de sentiment des convenances, qu'on ne rencontre pas toujours dans les assemblées moins nombreuses et plus choisies de telle ou telle autre nation.

Le dimanche, à 11 heures du matin, on a célébré, dans chacun des arrondissemens municipaux, le mariage des douze jeunes filles dotées par la ville de Paris. Deux de ces couples, appelés à l'autel, auraient pu faire croire qu'on assistait à ces mariages samnites où la plus jolie devenait la récompense du plus brave.

A midi, s'est faite la distribution des comestibles sur les différentes places, et grâce à la sagesse des mesures adoptées par la police, cette libéralité qui augmente et entretient l'allégresse publique, n'entraîne plus aucun des in-

convéniens scandaleux dont elle était autrefois la source. Les jeux des Champs-Elysées attiraient en même tems une foule plus avide de spectacles que de festins : tous les genres d'amusemens multipliés à l'infini, et distribués avec beaucoup d'ordre et de goût dans les quinconces et dans les allées, suffisaient à peine à l'empressement des innombrables spectateurs.

Vers 5 heures, les Champs-Elysées ont été abandonnés pour les boulevards où chacun a été prendre place, sur le chemin que devaient suivre LL. MM. en se rendant à Notre-Dame. Le cortége s'est mis en marche à 6 heures et demie, et le canon des Invalides en a donné le signal. La marche était ouverte par divers escadrons de la garde impériale. Chaque nouvelle cérémonie offre une occasion d'admirer la tenue superbe de ces troupes, les plus belles et les meilleures de l'Europe. Nous ne nous arrêterons pas à compter et à décrire le nombre et la beauté des équipages ; tous les cœurs et tous les yeux se réunissaient tour-à-tour sur les deux voitures où se trouvaient l'Enfant-Roi, son auguste mère, et S. M. l'Empereur. Les acclamations unanimes les ont accompagnés dans leur marche triomphale, jusqu'à l'église métropolitaine où s'est faite la cérémonie du baptême. LL. MM. se sont ensuite rendues à l'Hôtel-de-Ville où elles ont été reçues par le corps municipal, et haranguées au nom de la ville de Paris, par M. le comte Frochot, conseiller-d'état, préfet du département de la Seine, qui les a conduites dans leurs appartemens en traversant la salle du Trône, où n'avaient encore été admis que les personnes de leur suite, les maires et députés des bonnes villes et les magistrats de Paris. Après les différentes présentations que l'Empereur a daigné recevoir, il s'est rendu dans la salle du Banquet où il a pris place, ayant à sa gauche l'Impératrice, la reine de Hollande, la princesse Borghèse, le grand duc de Wurtzbourg, et le grand-duc de Francfort ; à sa droite, Madame Mère, le roi d'Espagne, le roi de Westphalie, le prince Borghèse, le prince vice-roi. La décoration de la salle (où se trouvaient les armes des quarante-neuf bonnes villes, Paris, Rome, Amsterdam, placées les premières, et les autres par ordre alphabétique) était en étoffe d'un tissu d'or et d'argent qui produisait aux lumières un effet dont il est difficile de se figurer l'éclat.

Au banquet a succédé le concert, dont les préparatifs avaient été faits dans la salle dite des *Fastes* ; les premiers

sujets de l'Académie impériale de Musique et le Conservatoire ont exécuté une cantate intitulée le *Chant d'Ossian*, dont le poëme est de M. Arnault et la musique de M. Mehul. Les auteurs ont su tirer de la disposition du local un effet dramatique qui ne pouvait manquer de produire une vive sensation. Le chœur des *ombres héroïques*, qu'Ossian évoque aux sons de sa harpe, avait été placé dans une tribune supérieure, cachée par les draperies dont on l'avait recouverte, et les accens aériens qui descendaient de la voûte s'embellissaient en quelque sorte de tous les charmes de l'illusion. Cette belle composition, pleine de force et de noblesse, où M. Lays a développé toutes les ressources d'une voix pure et brillante, a été exécutée avec un ensemble admirable, et paraît avoir obtenu les plus augustes suffrages.

Le concert achevé, LL. MM. ont passé dans la salle du Trône, où toutes les personnes invitées faisaient cercle ; elles ont ensuite visité le jardin factice, construit au-dessus de la cour de l'Hôtel-de-Ville, et dans lequel le Tibre, figuré par la statue antique qui le représente, épanchait de son urne des eaux dont le cours avait été ménagé avec un art très-remarquable.

Il était 11 heures et demie lorsque l'Empereur et l'Impératrice ont quitté l'Hôtel-de-Ville : le bal a été ouvert au moment et s'est prolongé jusqu'au jour.

Jamais Paris n'a offert un ensemble d'illuminations plus extraordinaire ; au nombre des bâtimens publics et particuliers qui mériteraient une description particulière, on remarquait sur-tout la place du Carrousel, dont le pourtour, figuré par des arcades de feu, se liait à une vaste colonade d'illumination qui joignait le Carrousel à la place du Louvre, et formait dans son ensemble un palais brillant dont l'architecture se dessinait en ligne de feu. Nous ne devons pas oublier de faire mention de la brillante illumination du dôme du Panthéon ; elle a été exécutée d'après les procédés indiqués par le colonel Grobert dans son ouvrage sur les fêtes publiques, et le succès n'a rien laissé à désirer.

A 11 heures on a tiré, sur la place de la Concorde, un des plus beaux feux d'artifice qu'on ait vu depuis longtems. Parmi les pièces qui ont été le plus admirées, celle qui représentait un palais à colonnes tournantes, peut être regardée comme un chef-d'œuvre pyrotechnique. Cette fête superbe s'est terminée par l'ascension de M. Garnerin

dans un ballon illuminé. L'aéronaute, après avoir plané quelque tems sur la capitale, a glissé rapidement dans les airs et s'est dérobé aux regards qui le suivaient dans sa course lumineuse. On a su depuis qu'il avait terminé à Maule son voyage aérien.

La fête du dimanche suivant, 16 de ce mois, a commencé par la plus auguste cérémonie, celle de l'ouverture de la session du Corps-Législatif; elle s'est faite avec toute la magnificence, avec toute la pompe civile et militaire qui convient à ce grand acte de souveraineté. Vers midi, l'Empereur s'est rendu en grand cortége au palais du Corps-Législatif, où l'avaient précédé S. M. l'Impératrice et les princesses de la famille impériale. La salle des séances offrait le coup-d'œil le plus imposant. Les tribunes intérieures étaient occupées; celle en face du trône par S. M. l'Impératrice et les princesses de la famille impériale; les autres par le grand-duc de Wurtzbourg, le Prince-Primat, le prince Poniatowsky et les membres du corps diplomatique. Des places particulières avaient été réservées à MM. les maires et députés des bonnes villes, et à tous les évêques qui se trouvent en ce moment dans la capitale. MM. les députés, en grand costume, les membres du Conseil-d'État, et la députation du Sénat occupaient les gradins du centre, et la colonnade supérieure était remplie de dames parées avec une extrême élégance, et qui contribuaient à l'éclat de cette nombreuse réunion.

L'Empereur est entré au bruit de nombreuses salves d'artillerie, et a pris place sur son trône, autour duquel étaient rangés le roi de Westphalie, le cardinal grand-aumônier, le prince vice-roi et les grands dignitaires de l'Empire. Après avoir reçu le serment des nouveaux députés, S. M. a prononcé le discours d'ouverture (*Voyez les Nouvelles Politiques*), et s'est retiré au milieu des acclamations et des cris mille fois répétés de *vive l'Empereur!* Le soir la place du Carrousel et le jardin des Tuileries ont été illuminés; vers 9 heures, LL. MM. ont paru sur le grand balcon du palais, et ont assisté au concert exécuté sur la terrasse par les artistes du Conservatoire et de l'Opéra. MM. Arnault et Méhul avaient composé, pour cette occasion, une nouvelle cantate dont les différens chœurs, soutenus par de grandes masses d'harmonie, ont produit tout l'effet qu'il était permis d'en attendre. Le concert avait commencé par l'ouverture de la *Clémence de Titus*; il a été terminé par le pas des *Scythes*, de l'opéra de *Sémiramis*.

Le corps municipal de Paris a reçu le lundi suivant, à l'Hôtel-de-Ville, MM. les maires et députés des bonnes villes de l'Empire et du royaume d'Italie.

Un dîner de 300 couverts, et auquel LL. EEx. les ministres de l'intérieur et de la police générale avaient été invités, a été servi dans la même salle où le banquet impérial était disposé le dimanche 9 de ce mois. La décoration de la salle et des tables offrait un coup-d'œil à-la-fois noble et élégant. S. Ex. le ministre de l'intérieur avait à sa droite le maire de Rome, seconde ville de l'Empire, et à sa gauche le podestat de Milan. Des toasts ont été successivement portés à S. M. l'Empereur, à S. M. l'Impératrice, à S. M. le roi de Rome, aux bonnes villes de S. M., à la ville de Paris.

Pendant le dîner, des dames qui avaient été invitées par M. le Préfet de la Seine au concert et à la soirée, se sont réunies dans la salle des Fastes.

Après le dîner, il y a eu un très-beau concert, dont MM. Lays et Dérivis, ainsi que M^elle^ Himm, ont chanté les morceaux principaux. On y a répété la belle cantate de MM. Arnault et Méhul. Le concert a commencé par l'*Ouverture du jeune Henri*, dont l'exécution n'a rien laissé à désirer. Il a été suivi d'un bal qui n'a été interrompu que pour offrir aux dames un souper dont les hommes se sont empressés de leur faire les honneurs. Le bal s'est ensuite prolongé jusqu'à 4 heures du matin.

Le jardin élevé sur la cour de l'Hôtel-de-Ville, au niveau de la salle du Trône, et animé par le mouvement et le jeu des eaux de la fontaine du Tibre, était illuminé en verres de couleurs comme au jour de la réception de LL. MM. II.

Cette fête a été extrêmement gaie et brillante. La réunion, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, des magistrats municipaux de toutes les grandes villes de l'Empire et du royaume d'Italie, offrait un spectacle d'un intérêt vraiment historique et digne de trouver place parmi les faits dont la ville de Paris doit aimer à conserver le souvenir.

Evénemens, Anecdotes. — Certains phénomènes sont d'une grande ressource pour les journaux; on a des articles tout faits sur les ouragans, les tremblemens de terre, les comètes, les météores lumineux, les centenaires, les accouchemens monstrueux, la neige rouge et les pierres tombées de la lune, et l'on s'en sert au besoin pour noircir

une colonne du journal. Depuis quelque tems on n'entend parler que d'incendie : un grand amateur de journaux, qui tient notes de tous les faits intéressans qu'ils renferment, nous assurait dernièrement que de compte fait depuis un an, et d'après le témoignage des papiers publics, il y avait eu, en Europe, 21 villes, 213 bourgs, et 4643 villages qui avaient été la proie des flammes. Croyons qu'il en est de la plupart de ces incendies, comme de celui de Presbourg, annoncé avec des détails si précis, si authentiques, et qui n'a pas même, comme tant d'autres, le brûlement d'une grange pour servir de prétexte à un pareil bruit.

— La police de Paris, qui fait depuis long-tems l'admiration de l'Europe, ne se contente plus aujourd'hui de découvrir et d'atteindre les criminels ; elle s'occupe plus utilement encore à prévenir les crimes. Quelques brigands avaient organisé un vol qu'ils devaient effectuer dans la nuit du 13 au 14 de ce mois, dans une maison de la rue Hauteville, habitée par un agent-de-change. Les mesures ont été prises si habilement, que la maison se trouvait occupée par les agens de la police au moment où les voleurs s'y sont présentés. Leur nombre leur a permis d'opposer une résistance qui a coûté la vie à l'un d'eux. Les autres ont été arrêtés et conduits dans les prisons.

— Un procès très-important occupe en ce moment le tribunal de police correctionelle. Il s'agit d'une accusation d'escroquerie dont l'objet précieux est un saphir de la valeur de 170 mille francs. M. Furi, joaillier de Milan, prétend avoir acheté le saphir à M. Pierret, joaillier de Paris ; mais conditionnellement, et sous la garantie d'un dédit de 6000 fr. M. Pierret produit un titre qui semblerait prouver que le marché a été conclu sans conditions. Plusieurs circonstances compliquent cette affaire, dans laquelle MM. de la Malle et Berorger ont déployé, chacun pour leur client, beaucoup d'adresse et d'éloquence. Le public attend avec impatience le jugement qui doit intervenir.

— On parle d'une affaire plus plaisante, et dont on prétend que le tribunal de première instance est saisie. Un auteur toulousain voulant faire prôner son ouvrage dans les journaux, en a envoyé douze exemplaires à un de ses amis ; il a joint à cet envoi un très-beau pâté de foie gras qui devait servir, comme les gâteaux de la Sibylle, à graisser la gueule de quelque cerbère. Les exemplaires ont été remis ; les articles ont paru, mais dans aucun l'influence du pâté ne se fesait sentir : recherches faites, il demeure

prouvé que le dépositaire a mangé le pâté. L'auteur toulousain, lésé dans sa confiance et sur-tout dans son amour-propre, intente une action contre son ami, en restitution du susdit comestible. Après avoir raconté le fait, sur la foi du journal qui en fait mention, nous ajouterons, à l'acquit de notre conscience, et d'après les renseignemens que nous avons pris au Palais, que cette petite anecdote paraît être toute d'invention; nous sommes même disposés à croire qu'elle aura été publiée par quelqu'auteur de vaudeville, qui pour éviter le reproche de bizarrerie, ou de personnalité, veut pouvoir s'appuyer d'un fait déjà connu.

— Paris fourmille de célèbres inconnus dont la réputation ne s'étend pas, quoi qu'ils fassent, hors de la maison qu'ils habitent. L'un, pour achalander sa boutique, s'intitule *successeur du célèbre un tel*, tout aussi ignoré que lui-même. *Le célèbre mathématicien Marseille* se croit dans son grenier l'émule des Laplace et des Lagrange, et calcule un ambe et un terne avec toute l'assurance, toute la dignité d'un membre du bureau des longitudes. Ecoutez ce chanteur ambulant, il vous annonce les chansons du *célèbre poëte Bellanger*, lequel fait rimer *Pégaze* avec *Parnasse*. Arrêtez-vous sur le boulevard, devant le magasin de tel ou tel *célèbre* marchand de musique, vous lirez en gros caractères l'annonce d'un *Recueil d'airs en vogue du charmant compositeur Xavier Desargus*. On ferait une liste bien longue et bien plaisante de tous ces illustres inconnus, qui prennent ou acceptent sans façon le titre de *célèbres*, et dont chacun peut dire,

Si j'en connais pas un, je veux être pendu.

— Nous avons entendu parler, il y a quelque tems, du provençal qui *avalait des fourchettes*; nous avons vu sur le boulevard l'espagnol qui se nourrissait de *baguettes de trois pieds de longueur*, et sur la place du Palais de Justice, le jongleur qui dévorait des *pierres* comme un autre Saturne. On s'occupe maintenant, sur la foi des journaux anglais (qui ne mentent jamais, comme chacun sait), d'un homme mort à Londres, dans l'hôpital de Guy, et dans le corps duquel on a trouvé un très-joli assortiment de *couteaux*; il en avait dans l'estomac, dans l'abdomen, dans les intestins, jusque dans le rectum : on a consulté sur ce fait la Société Royale, la Société de Médecine; on ferait mieux de consulter la raison.

Arts et Monumens. — Le directeur général du Musée Napoléon, dans l'intention de faire jouir les étrangers que les fêtes ont amenés à Paris de la vue de toutes les galleries du Muséum, vient de faire ouvrir celles d'Apollon et des Antiques, où l'on admire les nouveaux chefs-d'œuvres arrivés de la villa Borghèse, exposés dans des salles nouvelles dont les murailles sont revêtus en marbre.

— On doit faire incessamment l'essai de nouvelles baguettes propres à être adaptées aux fusées volantes, dans les feux d'artifice. Cette invention a pour but d'éviter les accidens presqu'inséparables de la chute des baguettes ordinaires, au milieu de la foule. Celles que l'on propose d'y substituer, éclateront en l'air et retomberont en débris. Si cette expérience réussit, c'est un nouveau service dont on sera redevable au colonel Grobert, dont les connaissances dans les arts mécaniques sont constamment dirigées vers un but utile ; exemple trop rare parmi les savans qui, du haut de leurs sublimes théories, dédaignent, pour l'ordinaire, de descendre jusqu'à l'application.

Nouvelles littéraires et bibliographiques. — Après le roman de Pigault, celui qui a le plus de vogue est intitulé : *Emilio*, ou *les Veillées de mon pere* : il est de M. Ducray-Duménil.

— On dit, et, qui plus est, il paraît constant que le manuscrit des nouveaux proverbes de Carmontel, qui viennent d'être publiés, était en gage au Mont-de-Piété pour une somme assez considérable. Ce fait, tout extraordinaire qu'il est, nous étonne moins que si l'on nous assurait que le même établissement a prêté autrefois dix louis à Montesquieu sur le manuscrit de l'Esprit des lois.

— On a mis nouvellement en vente un ouvrage dont le titre piquant (*Personnages fameux dans les rues de Paris*) promet une lecture amusante et ne tient point parole. Le premier volume n'est qu'une compilation indigeste d'anecdotes connues sur Tabarin, Gautier Garguille, Guillot Gorju et Gros René ; le second, moins ennuyeux, ne fait encore qu'indiquer ce qu'un pareil sujet aurait pu fournir à une plume plus habile et plus exercée.

Nouvelles des Théâtres. L'astre d'*Armide* vient de reparaître sur l'horizon avec tout l'éclat et tout le succès qu'il eut à sa première apparition. Après avoir vu ce spectacle, après avoir entendu de pareils vers et de pareille

musique chantés par M^me Branchu, Laïs et Nourrit, on se demande s'il ne faut pas être possédé du démon de l'esprit de parti, pour recommander à notre admiration la *Destruzione di Gerusalem*, *Pyrro*, ou tel autre chef-d'œuvre de l'Opera *seria*.

— On s'occupe aux Français des répétitions d'une comédie intitulée l'*Indépendant*.

— Le Vaudeville va mettre en répétition une pièce nouvelle intitulée *la Fille en Loterie*; ce théâtre, autant qu'il nous en souvient, a déjà dans son répertoire une pièce du même nom.

—Les grands apprêts que nécessite la *Belle au Bois dormant*, laissent à la direction du théâtre des Variétés le tems de faire apprendre et jouer plusieurs petites pièces sur lesquelles on ne fait pas grand fond. Ce théâtre pour faire des recettes a besoin aujourd'hui des cotillons de Brunet et des machines de l'Opéra.

— Les *Chevaliers de la Table ronde* ont fait remontet les actions du théâtre des Jeux-Gymniques.

— On nous promet à l'Ambigu, *les Aqueducs de*... Nous y avons déjà vu la Citerne ; ce théâtre affectionne les sujets hydrauliques.

MODES. — Un chapeau de paille blanche orné d'un nœud de gaze ou d'une fleur d'oranger, une capote verte avec des liserés de paille jaune, sont les coiffures de matin les plus à la mode. La robe analogue à cette coiffure doit être garnie par le bas, ainsi qu'aux manches et à la gorge, d'un feston à dent de loup, enjolivé d'une petite broderie en points à jour. Quelques élégantes se sont montrées avec des souliers d'homme en maroquin rouge avec un nœud de ruban sur le coup-de-pied.

Les habits vert tendre sont tombés dans un discrédit total, et ne se montrent plus guères qu'au jardin turc, et le dimanche, dans les allées de Tivoli. Quelques élégans rabattent négligemment le col de la chemise sur la cravatte dont les bouts de mousseline retombent sur la poitrine comme des rabats de bailli. Les souliers n'ont jamais été si découverts, et les cheveux si droits sur leur racine : on appelle cette coiffure *à la Walstein*. Cet illustre conspirateur ne s'attendait pas à figurer dans le *Journal des Modes*. Y.

Aux Rédacteurs de la Chronique.

MESSIEURS, outre les *Enfans célèbres de Baillet*, nous avions *la Vie des Enfans célèbres*, par A. F. J. Fréville; nous devons au même auteur l'*Histoire des Chiens célèbres*, et voilà que je viens de voir annoncer dans le dernier Mercure l'*Histoire des Chevaux célèbres*, par P. J. B. N. Permettez-moi, Messieurs, de profiter de cette circonstance, pour vous prier d'annoncer dans votre premier Nº l'ouvrage important dont je m'occupe depuis un demi-siècle, l'*Histoire des Anes célèbres*. Je n'ai rien négligé pour rendre mon travail complet. Je me suis procuré des mémoires, et j'ai entrenu des correspondances multipliées non-seulement à Beaune et à Montmartre, mais jusqu'en Arcadie. Aussi mon ouvrage, comme celui de M. P. J. B. N., contiendra *généralement tout ce qui peut amuser et instruire dans un pareil sujet* les amateurs de ce *gentil* animal, que le vulgaire ignorant méprise, mais dont Buffon fait l'éloge, et en l'honneur duquel nos sages ancêtres avaient institué des fêtes. Je m'occuperai sur-tout des ânes qui ont parlé depuis l'ânesse de Balaam, inclusivement jusqu'à P. G. L., etc. (175 pages d'*et cætera.*) J'ai compulsé tous les *Ana* qui, par l'étymologie et la manière dont ils sont rédigés, ont évidemment des rapports intimes avec le sujet que je traite.

Quelqu'étrangers, Messieurs, que vous soyez à mon ouvrage, j'espère que vous voudrez bien l'annoncer avec bienvieillance, et en faire sentir toute l'importance. J'avais d'abord choisi le format in-folio, mais pour me conformer à l'usage, je me suis définitivement arrêté à l'in-8°. Il sera imprimé en petit-texte et à deux colonnes, et par ce moyen ne contiendra que 55 à 58 vol. Vous avouerez que c'est bien peu pour une matière aussi riche. Je puis assurer néanmoins que les supplémens *indispensables* n'excéderont pas 10 à 12 vol. Pour me conformer également à l'usage, je le publierai par souscription. On imprimera, si on le désire, en tête du premier volume, les noms, titres et qualités des souscripteurs, mais j'observerai que comme probablement il sera mention de plusieurs dans le corps de l'ouvrage il en résulterait une multitude de doubles *emplois*. Tous *les matériaux sont prêts*, et l'ouvrage n'éprouvera *aucuns retards*.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée,

L'Auteur de l'*Histoire des Anes célèbres*.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Voici, Messieurs, ce que dit Pasquier (*Recherches de la France*, livre 8, chap. 50) de l'étymologie du mot *beau père* : « Ceux qui ont » épousé nos enfans nous appelèrent leurs *beaux pères*....... Quant à » moi, je ne doute point qu'il ne faille les appeler *beats-peres*... d'au- » tant qu'en mariant leurs enfans, ils semblent se moyenner une vie » immortelle, en ce mortel être, par une subrogation de l'un à » l'autre ; si ma divination est bonne ou mauvaise, je m'en rapporte » à ce qui en est....» Il est bien des hommes, je crois, que leurs gendres empêcheront de croire à la *bonté de cette divination*, et qui ne trouveront pas à cela grande *béatitude*. Pasquier ajoute que par extension on a dit *beau frère*, *belle mère*, etc. ; mais, comme il l'observe très-bien, ces expressions ont encore l'inconvénient d'être équivoques. En effet, on appelle *beau père* celui dont on a épousé la fille, et celui qui a épousé notre mère en secondes noces, quoique ces deux rapports d'alliance soient très-différens et soient exprimés par des termes différens dans les autres langues. Voici un couplet qui n'a que le faible mérite de l'impromptu, et de rentrer dans le sens de votre *Contre-Enigme*.

Air : *On compterait les diamans.*

Je n'ai rien vu sous le soleil
De plus *laid* que mon cher *beau père*,
Mais après lui rien n'est pareil
En *laideur* à ma *belle* mère.
Mon *beau* frère et ma *belle* sœur,
Mes *beaux* fils, gens très-estimables,
Sont par ma foi d'une *laideur*
A faire reculer les Diables. (*Bis.*)

L'un de vos Abonnés.

Réponse à la Contre-Enigme *insérée dans le* N° DXVI.

Comme, en général, les hommes qui se remarient en secondes noces épousent de jeunes et jolies personnes, on aura dit aux enfans du premier lit d'appeler ces secondes épouses *belle maman*, *belle mère*, et cet usage sera devenu général comme celui d'appeler les grand'mères *bonne maman*, quoiqu'il y en ait de fort méchantes ; mais la plus acariâtre obtient ce titre ainsi que la plus tendre et la

plus douce, parce qu'en général les grand'mères, par trop de bonté, gâtent leurs petits enfans. Cette explication pourrait bien ne pas satisfaire, car elle n'a rien de savant, et n'a coûté nulle recherche ; mais pour trouver l'étymologie d'une infinité d'usages établis dans la société, c'est aux gens du monde qu'il faut s'adresser : ils ont sur ce point un esprit d'analogie et une sorte de sagacité qui découvriront toujours l'origine et les vrais motifs de ces conventions sociales qu'il n'est pas inutile de connaître, parce qu'elles servent à donner une juste idée des mœurs. Par exemple, dans la supposition qu'on admet ici, cette petite flatterie inspirée aux enfans, prouvait dans l'origine le désir de les rendre agréables à la nouvelle épouse, et en même tems l'intention si louable de leur laisser le souvenir de leur mère, en leur faisant donner à la nouvelle épouse un titre différent, et non celui de *maman*, qui, tout court, n'appartient qu'à la véritable mère. Remarquons encore qu'il y avait sans doute une délicatesse touchante à ne joindre à ce titre qu'une épithète de galanterie et non une expression de sentiment, telles que *bonne* ou *chère*, réservées à la maternité. Nos pères ont parfaitement connu cet art de ne rien confondre, et de conserver à chaque sentiment le caractère qui lui convient et qui peut seul assurer la solidité de toutes nos affections. Je ne crois pas que nous recevions de nos petits enfans cette espèce d'éloge. S. F.

POLITIQUE.

La gazette de la cour de Russie a publié le cérémonial de la réception de M. le comte de Lauriston, et celui observé au départ de M. le duc de Vicence ; ce dernier a reçu de l'empereur Alexandre, avant son départ, les décorations de l'ordre de Sainte-Anne, première classe, en brillans. On a vu arriver au même moment à Pétersbourg le baron suédois d'Armfelt que son souverain a rayé de l'ordre des Seigneurs du royaume, pour avoir, sans autorisation spéciale de son souverain, prêté serment à l'empereur de Russie, afin de profiter d'un des articles stipulés au traité de paix de Friderik'saw.

Les espérances qu'on avait pu concevoir sur le rétablissement du comte Kamenskoï, depuis son départ de l'armée et sa retraite à Odessa, n'ont pas été de longue durée : ce général, entièrement affaibli des suites des fatigues éprouvées dans les dernières campagnes, est mort à Odessa dans la nuit du 17 au 18 mai ; il emporte les regrets de ses compatriotes, et l'estime de l'armée. Au surplus, rien d'intéressant et de positif n'est connu sur les opérations ultérieures de cette armée, depuis qu'elle a passé sous le commandement d'un nouveau chef. Les journaux de Hongrie, à défaut de faits, s'épuisent en conjectures et en suppositions : ils se bornent pour le moment à réunir au camp de Schumla tous les renforts que le grand-visir a appelés autour de lui, et de ce côté à fortifier, à approvisionner toutes les places occupées par les Russes, et à lier les opérations de campagne qui doivent assurer leurs communications et leur défense. La question de la paix et de la guerre en demeure ainsi toujours une qui n'est point encore résolue. Au surplus, il n'est heureusement pas de la nature de cette guerre, d'interrompre le commerce de France avec celui du Levant. Les transports par la Macédoine et la Bosnie sont parfaitement organisés, par les soins des consuls et des commissaires français ; ces transports se font sur des chevaux et par des caravannes. Des comptoirs français et italiens s'établissent à Trieste ; beaucoup de maisons grecques vont s'y fixer aussi. Trieste va

devenir ainsi l'entrepôt d'un commerce immense dont une sage politique nous a conservé les avantages, et à la vue duquel la jalousie de l'Angleterre ne concevra qu'une fureur impuissante ; il ne lui est pas donné de le troubler ou de l'envahir.

Les dernières discussions parlementaires prouvent jusqu'à l'évidence que ceux des Anglais que la haine et l'orgueil national n'aveuglent pas, reconnaissent avec douleur que ce commerce du monde, que ce monopole exclusif qu'ils ont voulu exercer, peut et doit leur échapper; que l'un et l'autre continent peuvent se soustraire à leur influence commerciale; que le grand œuvre de l'usurpation universelle est bien loin d'être achevé ; que l'Angleterre a été menacée de sa ruine, du moment où elle a tenté l'exécution de ce projet insensé; qu'elle a ouvert les yeux à tous les peuples sur leurs véritables intérêts, réveillé leur attention, excité leur industrie, et que le vers du poëte latin est prêt à se réaliser dans l'ordre moral, avec autant de justesse que dans l'ordre physique.

Dans la séance du 5, il s'agissait de voter sur la demande qui fait le plus souvent le sujet des délibérations, la demande d'argent et de crédit de la part du ministère ; cette discussion venait mal, elle succédait à celle qui avait eu lieu sur les pétitions de plus en plus affligeantes des villes manufacturières. Ces pétitions venaient d'être fort tristement renvoyées à un comité, lorsque le chancelier de l'échiquier est venu présenter sa demande.

M. Whitbread n'a pas laissé échapper cette occasion de développer d'autres principes et d'autres considérations que celles du ministère relativement à la situation politique, commerciale et industrielle de la Grande-Bretagne. Il ne peut y avoir, a dit M. Whitbread, deux opinions sur les fâcheux résultats qu'ont eus, pour notre commerce, nos mesures politiques à l'égard du continent et l'interruption de nos relations avec l'Amérique. Les pétitions dont la chambre vient de s'occuper ne prouvent que trop la détresse où sont réduites nos manufactures. Personne n'a contesté la vérité des faits qui y sont exposés; et ceux même qui se sont opposés à ce qu'elles fussent renvoyées à un comité ont rendu le tableau encore plus triste, en prétendant qu'il n'y avait pas de remède. Les mesures de l'ennemi ont donc obtenu tout le succès qu'il pouvait s'en promettre. Les ordres du conseil, qui avaient été vantés comme le *palladium* de notre prospérité commerciale, en ont amené la

ruine. On nous avait assuré qu'ils couperaient tout commerce de l'Amérique avec l'ennemi, tandis que l'Amérique serait forcée de continuer à commercer avec nous. Tout le contraire est arrivé : ces ordres du conseil nous ont brouillés avec l'Amérique, et n'ont que peu affecté son commerce avec la France. Bien plus, ils ont eu pour effet de placer l'Amérique dans une indépendance absolue de l'Europe. Des manufactures de toute espèce s'y sont élevées ; de sorte que, si la paix était rendue au Monde, nos manufacturiers ne trouveraient plus que des rivaux là où ils trouvaient autrefois des consommateurs pour les produits de notre industrie. Le ministère, néanmoins, persévère dans le système des ordres du conseil, source de tout le mal. Il avait été dit qu'ils seraient révoqués aussitôt que la France aurait rapporté ses décrets de Berlin et de Milan. Ces décrets ont été rapportés, et nos ordres du conseil subsistent toujours. Toutes les démarches de nos négocians pour obtenir des ministres qu'ils tinssent leur parole ont été infructueuses. On a prétendu que la révocation des décrets de la France était purement illusoire, et cela sans preuve comme sans vraisemblance ; néanmoins, M. Whitbread sait qu'il a été offert aux ministres d'envoyer un bâtiment avec sa cargaison dans les ports de France, afin de s'assurer si réellement les décrets de Berlin et de Milan étaient rapportés ; mais cette offre a été rejetée. Soit opiniâtreté, soit ignorance, les ministres ont montré dans toute cette affaire la plus grande inattention pour les intérêts de leur pays. M. Whitbread désire bien vivement qu'il ne soit pas trop tard pour renouer des négociations avec l'Amérique : il ne doute pas que M. Forster ne remplisse dignement sa mission ; mais il ne peut s'empêcher de regretter que l'on n'ait pas prévenu le départ du ministre américain, qui, pendant tout le cours de sa mission, a montré tant de modération, et même de patience. M. Whitbread ne quittera pas la parole sans dire un mot sur les affaires de la péninsule. Dans l'état où elles sont, nous ne pouvons pas, sans doute, abandonner la partie ; mais M. Whitbread pense que le gouvernement devrait profiter de l'époque où nos armes sont victorieuses pour faire quelque tentative sérieuse pour arriver à la paix. Pour éviter toute fausse interprétation de sa pensée, il déclare que la paix qu'il désire est une paix honorable ; et jusqu'à ce que le gouvernement ait fait tout ce qui dépend de lui pour obtenir une paix honorable, et qu'il ait échoué, M. Whitbread ne pourra pas se persuader qu'une telle paix

soit impossible. Il a sans doute la plus haute opinion des talens militaires de lord Wellington; mais quand il réfléchit sur le grand nombre de combats qui ont été livrés dans la péninsule, et sur le grand nombre de ceux qui peuvent y être livrés encore, il ne croit pas qu'il soit possible de prévoir l'issue définitive de cette lutte sanglante. Le dernier objet sur lequel il se propose d'appeler l'attention de la chambre, c'est la santé de S. M. Le public est actuellement tenu dans l'ignorance du véritable état de S. M.; les bulletins que l'on publie à ce sujet semblent être rédigés d'une manière obscure et énigmatique; et à en juger par ces bulletins, le rétablissement du roi ressemble à ces lignes géométriques dont la propriété est de se rapprocher sans cesse d'un but donné, sans pouvoir jamais y atteindre. M. Whitbread pense donc que le parlement doit, avant de se séparer, s'assurer en interrogeant directement les médecins de S. M., et connaître de nouveaux leurs opinions sur les probabilités de son rétablissement.

M. le chancelier de l'échiquier a fait observer, avec beaucoup de raison, que l'orateur avait confondu dans son discours beaucoup d'objets divers; mais ce n'était pas là la question, le défaut de forme ne fait ici rien au fond; qu'importe que l'orateur ait traité divers objets? avait-il ou n'avait-il pas raison dans sa manière de les envisager? ce n'est pas une leçon de logique, mais une réponse ministérielle que la chambre attendait de M. le chancelier de l'échiquier. Cette réponse n'a été qu'une récrimination. Le ministre a reconnu que le commerce anglais éprouvait des pertes sensibles; mais il a opposé à cet état celui du nôtre, et l'a offert en compensation, ce qui, aux yeux du parlement d'une nation uniquement commerçante, n'a pas paru un argument irrésistible et un effet bien satisfaisant des ordres du conseil. De là M. Parceval a touché assez indiscrètement une corde qu'il eût dû éviter, celle de l'état des finances de la France; pour en donner une juste idée, il surprend dans une relation publiée, que l'armée française de Portugal n'avait pas reçu de solde depuis six mois; mais M. Parceval peut-il ignorer qu'acquitter la solde à l'armée française à travers le Portugal, dans un pays dévasté par l'armée anglaise, eût été une grave imprudence? la solde de l'armée française eût été dissipée dans ce pays. L'armée l'a reçue en entrant en Espagne: dix millions étaient, à cet effet, en réserve à Valladolid, et voilà sur quels élémens, sur quelle connaissance du sys-

tème français le gouvernement anglais établit ses calculs. A-t-il oublié la loi fondamentale de l'armée française, dont le *Moniteur* a bien voulu naguère lui donner le secret ?

M. Parceval n'a cependant pas voulu laisser sans réponse toutes les observations de l'orateur. Quant à l'Amérique, le cabinet britannique a fait ce qu'il a pu ; ce n'est pas sa faute si le gouvernement américain veut avoir un pavillon, un commerce, une industrie et un rang parmi les nations. Quant à la guerre sur le continent, quoiqu'elle ait été conduite de manière que les Anglais, naguères si paisibles tandis que les Espagnols étaient écrasés, ont enfin été forcés à combattre en versant des flots de sang à Almeida, à Fuentes-d'Onoro, à Albuerra, on peut juger de ses résultats. A l'égard de l'état de S. M., tout a été prévu par les derniers actes du parlement. Après cette réponse, la chambre, parfaitement éclairée et sans doute très-convaincue, a voté le crédit.

Nous avons contracté l'heureuse habitude de faire succéder aux raisonnemens des orateurs anglais contre leurs ministres, des argumens plus victorieux encore, puisés dans les détails officiels des événemens de la guerre d'Espagne; en voici de très-intéressans sur le siége de Tarragone, poussé avec la plus grande vigueur par le général comte Suchet.

C'est le 4 mai que l'investissement de la place a été complet après le départ de Campo-Werde qui croyant jeter des renforts et des approvisionnemens dans Figuères, a été battu par le général Baraguay-d'Hilliers. Il est rentré le 10 dans le port de Tarragone, avec quelques débris, sous l'escorte d'un vaisseau anglais. Depuis le 4 jusqu'au 25, les sorties de la garnison ont été vives et constamment repoussées ; les travaux d'attaque ont été dirigés avec la plus grande activité. Le 27, une batterie portant le nom du *Roi de Rome* et trois autres allaient être démasquées. L'ennemi fait une sortie et marche sur elles. Le général Salme le repousse en lançant sa troupe, et en criant, *brave septième, en avant*. Il a reçu un coup mortel, sa mort a été vengée dans le sang ennemi. Les Espagnols ont été poursuivis jusque sous les glacis de la place. Le 28, toutes les batteries ont été démasquées, et le feu de la place et celui du fort Oliva avaient une infériorité décidé.

Le 29, le général fait donner le signal de l'assaut du fort Oliva. Le général Ficatier le commande. Le capitaine Pa-

pigni est tué en y conduisant ses sapeurs. La difficulté de l'entreprise donne lieu à des traits d'une valeur inouie. Les échelles sont trop courtes; les voltigeurs s'élancent sur les épaules des sapeurs; au milieu des fossés où pleut la mitraille, les Français découvrent un aqueduc. Ils en brisent les palissades, ils s'y jettent; les sapeurs italiens frayent un passage, et la division d'attaque est établie dans le fort; 1500 Espagnols étaient tombés sous la baïonnette, 200 canonniers avaient été tués sur leurs pièces; le reste, au nombre de 1000 soldats et de 70 officiers, demande et obtient la vie. Les généraux Harispe, Rognat, Vallée, l'adjudant-commandant Mesclop, les chefs de bataillon Reval et Chulliot ont fait des prodiges. Les Italiens ont rivalisé avec leurs aînés, l'armée entière a déployé la plus haute valeur. Le fort a été trouvé rempli d'approvisionnemens et de munitions de toute espèce. La tranchée contre la ville est ouverte. Les batteries ont éloigné promptement les Anglais du port.

La session du Corps-Législatif a été ouverte le 16 de ce mois. Depuis les huit heures du matin, la garde impériale occupait toutes les portes du palais du Corps-Législatif. L'Impératrice y est arrivée à midi, et l'Empereur à midi un quart, aux acclamations de *vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le roi de Rome!* Des salves d'artillerie ont annoncé le départ de S. M. des Tuileries, et son arrivée au palais du Corps-Législatif.

L'Empereur s'est reposé dans l'appartement préparé pour le recevoir; ensuite le cortége s'est mis en marche dans l'ordre suivant: la députation des législateurs, les huissiers, les hérauts d'armes, les pages, les aides et les maîtres des cérémonies, les aides-de-camp de l'Empereur, les grands aigles de la Légion, les grands officiers de l'Empire, les ministres, le grand chambellan, le grand écuyer, et le grand-maître des cérémonies, les princes grands-dignitaires, le roi de Westphalie, l'Empereur, les colonels-généraux de la garde, le grand-aumônier, le grand-maréchal et le grand-veneur.

L'Empereur s'est assis sur son trône, et les nouveaux députés, au nombre de 174, ont prêté leur serment.

L'assemblée s'est découverte, et après cette cérémonie, l'Empereur a prononcé le discours suivant:

« Messieurs les députés des départemens au Corps-Législatif,

» La paix conclue avec l'Empire d'Autriche a été depuis cimentée

» par l'heureuse alliance que j'ai contractée : la naissance du roi de
» Rome a rempli mes vœux et satisfait à l'avenir de mes peuples.

» Les affaires de la religion ont été trop souvent mêlées et sacrifiées
» aux intérêts d'un état du troisième ordre. Si la moitié de l'Europe
» s'est séparée de l'Eglise de Rome, on peut l'attribuer spécialement
» à la contradiction qui n'a cessé d'exister entre les vérités et les prin-
» pes de la religion, qui sont pour tout l'Univers, et des prétentions
» et des intérêts qui ne regardaient qu'un très-petit coin de l'Italie.
» J'ai mis fin à ce scandale pour toujours. J'ai réuni Rome à l'Empire.
» J'ai accordé des palais aux papes à Rome et à Paris : s'ils ont à
» cœur les intérêts de la religion, ils voudront séjourner souvent au
» centre des affaires de la chrétienté ; c'est ainsi que saint Pierre pré-
» féra Rome au séjour même de la Terre-Sainte.

» La Hollande a été réunie à l'Empire ; elle n'en est qu'une émana-
» tion. Sans elle, l'Empire ne serait pas complet.

» Les principes adoptés par le gouvernement anglais, de ne recon-
» naître la neutralité d'aucun pavillon, m'ont obligé de m'assurer des
» débouchés de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, et m'ont rendu indis-
» pensable une communication intérieure avec la Baltique. Ce n'est
» pas mon territoire que j'ai voulu accroître, mais bien mes moyens
» maritimes.

» L'Amérique fait des efforts pour reconnaître la liberté de son pa-
» villon. Je la seconderai.

» Je n'ai qu'à me louer des souverains de la Confédération du Rhin.

» La réunion du Valais avait été prévu dès l'acte de médiation, et
» considérée comme nécessaire pour concilier les intérêts de la Suisse
» avec les intérêts de la France et de l'Italie.

» Les Anglais mettent en jeu toutes les passions. Tantôt ils suppo-
» sent à la France tous les projets qui peuvent alarmer les autres puis-
» sances ; projets qu'elle aurait pu mettre à exécution s'ils étaient en-
» trés dans sa politique : tantôt ils font un appel à l'amour-propre des
» nations pour exciter leur jalousie ; ils saisissent toutes les circons-
» tances que font naître les événemens inattendus des tems où nous
» nous trouvons : c'est la guerre sur toutes les parties du continent
» qui peut seule assurer leur prospérité. Je ne veux rien qui ne soit
» dans les traités que j'ai conclus. Je ne sacrifierai jamais le sang de
» mes peuples pour des intérêts qui ne sont pas immédiatement ceux
» de mon Empire. Je me flatte que la paix du continent ne sera pas
» troublée.

» Le roi d'Espagne est venu assister à cette dernière solennité. Je
» lui ai accordé tout ce qui était nécessaire et propre à réunir les

» intérêts et l'esprit des différens peuples de ses provinces. Depuis » 1809, la plupart des places fortes d'Espagne ont été prises après des » siéges mémorables. Les insurgés ont été battus dans un grand » nombre de batailles rangées. L'Angleterre a compris que cette » guerre tournait à sa fin, et que les intrigues et l'or n'étaient plus » suffisans désormais pour la nourrir. Elle s'est trouvée contrainte à » en changer la nature; et d'auxiliaire, elle est devenue partie prin- » cipale. Tout ce qu'elle a de troupes de ligne a été envoyé dans la » péninsule : l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande sont dégarnies. Le » sang anglais a enfin coulé à grands flots dans plusieurs actions glo- » rieuses pour les armes françaises...... Cette lutte contre Carthage, » qui paraissait devoir se décider sur les champs de bataille de l'Océan » ou au-delà des mers, le sera donc désormais dans les plaines des » Espagnes ! Lorsque l'Angleterre sera épuisée, qu'elle aura enfin » ressenti les maux qu'avec tant de cruauté elle verse depuis vingt » ans sur le continent, que la moitié de ses familles sera couverte du » voile funèbre, un coup de tonnerre mettra fin aux affaires de la » péninsule, aux destins de ses armées, et vengera l'Europe et » l'Asie en terminant cette seconde guerre Punique.

» Messieurs les députés des départemens au Corps-Législatif,

» J'ordonne à mon ministre de mettre sous vos yeux les comptes » de 1809 et 1810. C'est l'objet pour lequel je vous ai réunis. Vous y » verrez la situation prospère de mes finances. Quoique j'aie mis, il » y a trois mois, cent millions d'extraordinaire à la disposition de » mes ministres de la guerre, pour subvenir aux dépenses des nou- » veaux armemens qui alors paraissaient nécessaires, je me trouve » dans l'heureuse situation de n'avoir à imposer aucune nouvelle » surcharge à mes peuples. Je ne hausserai aucun tarif; je n'ai besoin » d'aucun accroissement dans les impositions. »

M. le comte de Montesquiou, présenté à l'Empereur comme l'un des candidats pour la présidence du Corps-Législatif, a été choisi par S. M. S....

ANNONCES.

Recherches historiques sur Nevers, par Louis de Sainte-Marie. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 5 fr. franc de port. A Nevers, chez Lefebvre le jeune, descente du chateau; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Histoire des généraux français depuis 1792 jusqu'à nos jours; par A. H. Châteauneuf. — XXII^e Livraison. — Prix de ce volume, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. En papier vélin, caractère de Didot l'aîné, 3 fr. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Michaud frères, même adresse.

L'abonnement à cet ouvrage a fini à la dix-huitième livraison. Chaque livraison qui a suivi se vend 1 fr. 50 c. Le prix de tout ce qui a paru est de 28 fr., et de 33 fr. franc de port.

Le dernier volume contient l'histoire des généraux Carteaux, Grenier, Pully, Turreau, Partonneaux, Wolfe Tone, et des colonels Buttin et Houdart de la Motte.

La première année d'Hildegarde à la cour de France, nouvelle. Un vol. in-18, figure. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez M^me Lafeuille, libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 17.

Le Palais-Royal, ou Coup-d'œil sur le tems présent, par feu Mirabeau. — I^er Cahier. — *Visite de Mirabeau au Salon de Peinture de* 1810. In-12. Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

Essai philosophique sur l'Homme, par M. Châtel. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. 35 c. franc de port. Chez M^me Demaret, libraire, rue de l'Arbre-Sec, n° 16; et chez Lenormant, rue de Seine, n° 8.

Le Printems d'un Proscrit, poëme en six chants, suivi de l'*Enlèvement de Proserpine.* Sixième édition, revue et corrigée par M. Michaud. Deux vol. grand in-18, sur papier vélin, avec quatre belles gravures. Prix, 4 fr., et 4 fr. 60 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Eulalie, ou les Quatre Ages de la Femme, poëme en quatre chants, par F. Ponchon. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Œuvres choisies de Dancourt. Cinq vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 5 fr.; papier fin, 6 fr. 25 c.; papier vélin, 15 fr.; grand papier vélin, 22 fr. 50 c., et pour le port franc, 2 fr. en sus. Chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Paris, Versailles, et les provinces au dix-huitième siècle, anecdotes sur la vie privée de plusieurs ministres, évêques, magistrats célèbres, hommes de lettres et autres personnages connus sous les règnes de Louis XV et Louis XVI; par un ancien officier aux gardes-françaises.

Troisième édition, augmentée. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin, contenant l'*Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, Perses, Grecs*, etc., *jusqu'à la bataille d'Actium*; par Jacques Corentin Royou. *Seconde édition*, soigneusement revue et corrigée. Quatre vol. in-8°. Chez Volland aîné et jeune, libraires, quai des Augustins; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire du général Hoche; par A. H. Châteauneuf. *Nouvelle édition*. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 90 c. franc de port. En papier vélin, 5 fr. Chez l'Editeur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

On peut acheter séparément les histoires des généraux Kléber, Championnet et Westermann. Prix de ces trois volumes, 5 fr. 50 c., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Code ecclésiastique, ou Recueil complet des dispositions des codes Napoléon et Pénal relatives *à l'état, aux fonctions, aux droits et aux devoirs civils des ministres des cultes chrétiens*; suivies d'observations tirées de la loi organique des cultes, des décrets impériaux, des instructions ministérielles, etc., ainsi que des motifs développés par les orateurs du Tribunat et du Conseil-d'État, à l'appui de ces dispositions. Un vol. in-12. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

Le même, en français et en allemand, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port.

Voyages de Muza Abu Taleb Khan, en Asie, en Afrique et en Europe, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 *et* 1803, *écrits par lui-même en persan*, suivis d'une *réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie*, par le même auteur, le tout traduit du persan en anglais, par M. C. Stewart, écuyer, M. A. S., professeur de langues orientales au collége de la compagnie des Indes-Orientales à Hertfort, et traduit de l'anglais en français par M. J. C. J. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr., et 11 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Bibliographie étrangère, ou Répertoire méthodique des ouvrages intéressans en tous genres, qui ont paru en langues anciennes et modernes dans les divers pays étrangers à la France pendant les années

1806 à 1810. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 25 c. franc de port. Chez les mêmes.

Ce volume offre un catalogue systématique et raisonné de la littérature étrangère, ou une table méthodique des ouvrages les plus intéressans en tous genres de sciences qui ont paru de 1806 à 1810 dans les pays étrangers à la France, et qui ont été périodiquement annoncés dans le *Journal général de la littérature étrangère*, lequel, aujourd'hui à sa onzième année, se continue toujours avec succès.

Les amateurs de cette littérature étrangère verront peut-être avec plaisir qu'on a suivi pour cette table le même plan adopté pour celle publiée antérieurement, et comprenant les années 1800 à 1805. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 25 c. franc de port, aux mêmes adresses que ci-dessus.

Ils y trouveront, comme dans le volume précédent, la nomenclature des productions littéraires et scientifiques qui appartiennent à chaque nation, toutes classées par ordre de matières.

Le Mauvais langage corrigé, ou Recueil par ordre alphabétique des expressions vicieuses usitées en France et notamment à Lyon; par Etienne Molard, instituteur. *Quatrième édition*, revue, corrigée et augmentée de plus de 400 articles nouveaux. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et à Lyon, chez Yvernault et Cabin, libraire de l'Académie de Lyon, rue Saint-Dominique, n° 64.

Leçons de Grammaire française par demandes et réponses, avec des remarques et des notes, suivies d'un abrégé de *syntaxe*, d'analyse, de fautes contre la langue, et des principaux mots *homonymes*; par S. Reymond, instituteur. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez les mêmes libraires.

AVIS. — L'inauguration de la nouvelle salle des exercices du Conservatoire Impérial, aura lieu dimanche 30 juin, par un concert extraordinaire, dans lequel seront entendus Mmes Branchu, Himm, Duret, Boulanger; MM. Nourrit, Dérivis, etc.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 528, 1re ligne, *Nouveau Système des Tems, de feu Gibon*, lisez : *de feu Gibert.*

Même page, ligne 11, continué et achevé par le fils de Gibon, *lisez :* continué et achevé par le fils de Gibert.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXIX. — *Samedi* 29 *Juin* 1811.

POÉSIE.

L'ORACLE DU JANICULE,

POÈME SUR LA NAISSANCE DE S. M. LE ROI DE ROME.

N. B. Le mont Janicule a pris ce nom de Janus, roi des Aborigènes. Les vieilles traditions y placent la ville de Saturne, vis-à-vis la colline où fut ensuite élevé le Capitole ; une partie du Janicule fut enfermée dans l'enceinte de Rome par le roi Ancus Martius ; mais cette montagne n'a jamais été comptée parmi les sept collines. Suivant le témoignage de Tite-Live, le tombeau de Numa Pompilius fut découvert sur le Janicule, cinq cent trente-cinq ans après la mort de ce prince, et l'on y trouva ; dans deux caisses couvertes en plomb, quatorze livres attribués à Numa, les uns écrits en latin, les autres en grec, sur du papyrus d'Egypte.

On va visiter aujourd'hui, sur le Janicule, la *villa* Pamfili, d'où la vue embrasse toute la ville de Rome et ses campagnes jusqu'à l'embouchure du Tibre ; l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, qui posséda long-tems le chef-d'œuvre de Raphaël, et la magnifique fontaine *Paolina*, construite par les ordres de Paul V (de la maison Borghèse), pour verser à Rome les belles eaux que Trajan y avait amenées du lac Sabatin, appelé depuis *lac de Bracciano*.

Du sixième des mois la première journée
Annonçait par ses feux le midi de l'année ;
L'été couvrait déjà de ses naissans trésors
La ville de Saturne, et ses fertiles bords

Où jadis, consacrant sa noble idolâtrie,
Sous le nom des Césars, les Dieux de la patrie,
Rome à sa propre gloire éleva des autels,
Et du haut des sept monts régna sur les mortels.
Du sombre azur des cieux, sur l'Ausonie antique,
Après un jour brûlant, une nuit poétique
Laissait tomber son ombre en mobiles rideaux;
L'œil poursuivait au loin, sur le flanc des coteaux,
De l'insecte enflammé la tremblante lumière (1);
Et suivant dans les airs sa paisible carrière,
L'astre aux pâles rayons, ami du voyageur,
Dans les champs altérés ramenait la fraîcheur.
Tandis qu'humide encor d'une vapeur féconde,
La rêveuse clarté glisse et brille sur l'onde,
Rend la vie aux rameaux par la chaleur flétris,
Et de ses flots d'argent couvre ces vieux débris
Qui des siècles muets ont raconté l'histoire;
Un généreux amant des arts et de la gloire,
Edmond, né sur ces bords, dans le sein de la paix,
D'une Vierge du Tibre et d'un guerrier français,
L'esprit plein des grandeurs de sa double origine,
De la cité de Mars contemple la ruine.
Il ne peut s'arracher à ces nobles lambeaux:
Souvent il admira les chefs-d'œuvre nouveaux
Qui, joignant par les arts l'Italie et la Grèce,
De la ville éternelle ont paré la vieillesse;
Mais leur jeune beauté ne touche plus son cœur:
Ces arcs demi-rompus où le marbre vainqueur
Conserve des Héros la mémoire et l'image,
De pensers plus hardis nourrissent son courage. —
« Cirque des Flavius, orgueil du peuple roi,
» Monument d'un malheur, immense comme toi,
» Quel prodige à mes yeux s'offre dans ton enceinte (2)!
» Le Dieu qu'elle a proscrit venge la Cité sainte;

---

(1) Les lucioles ou mouches à feu, très-communes dans l'Italie méridionale et sur-tout dans les environs de Rome, y présentent un spectacle singulier pendant les nuits d'été.

(2) L'amphithéâtre de Flavius, vulgairement appelé *le Colisée*, fut commencé par Vespasien, au retour de la guerre de Judée. Titus l'ayant achevé après la destruction de Jérusalem, le consacra à la mémoire de son père. Seize mille esclaves juifs y furent, dit-on, em-

» Les autels de Sion, dans tes remparts déserts,
» Verraient l'aigle altier qui soumit l'Univers :
» Ah ! ne pourrai-je voir ta splendeur ranimée !
» Des rivages du Nil, des champs de l'Idumée,
» Quel nouveau Conquérant, t'apportant les tributs,
» Te rendra tes honneurs par la main des vaincus ! »
Ainsi parlait Edmond : sous la voûte poudreuse,
L'écho seul entendit sa douleur généreuse.

La place où s'élevait le palais des Césars,
Attriste encór son ame en frappant ses regards.
Là, de vingt monumens que vingt siècles noircissent,
La gloire a disparu, les ruines périssent ;
Et de nouveaux débris sans cesse environnés,
Les mânes souverains errent abandonnés.
Le temple d'Antonin ne reçoit plus d'hommages ;
Rome, du bon Trajan cherche en vain les images ;
En vain, il inspira les arts reconnaissans :
Sur le marbre animé les Daces frémissans,
Ces aigles, ces captifs, ces autels, cette fête
Qui de l'Ister soumis célébrait la conquête,
Tous ces nobles travaux, ô Fortune, ô Destin !
S'étonnent de parer le char de Constantin,
Et, parmi les tributs offerts à sa puissance,
Des arts dégénérés accusent l'indigence (3).

---

ployés pendant cinq ans : quoique à demi ruiné, c'est encore le plus vaste monument de l'ancienne Rome. Une croix de bois et quatorze chapelles érigées dans son enceinte attestent le triomphe de la religion pour laquelle tant de martyrs y versèrent leur sang, et le préservent de nouvelles dégradations. On sait que plusieurs beaux édifices de Rome moderne ont été construits avec des marbres arrachés du Colisée.

(3) Les beaux bas-reliefs qui ornent l'arc de triomphe de Constantin, appartenaient au forum de Trajan, et représentent divers événemens de son règne : sa victoire sur Décébale, la tentative de ce roi barbare pour assassiner son vainqueur, des sacrifices à Mars, à Apollon, à Diane, etc. Le travail en est admirable ; au contraire, les sculptures qui sont du tems de Constantin, ne sont remarquables que par la richesse des marbres, et contrastent avec les autres bas-reliefs par le mauvais goût et la grossièreté de l'exécution. C'est sur ce monument que les antiquaires vont étudier l'histoire des progrès et de la décadence des arts.

Tant la Victoire même a besoin des talens!
Cependant, vers le nord Edmond marche à pas lents;
Sous le rideau léger dont la nuit s'est voilée,
Il découvre cet arc où Rome désolée,
Plaçant au rang des Dieux les mânes de Titus,
Osa, devant son frère, adorer ses vertus (4).
Dans le Forum désert il pénètre en silence;
Ses pas foulent encor sur ce théâtre immense,
Dans la poussière épars, les Héros et les Dieux;
Mais du moins, à leur gré, des tribuns factieux,
D'un peuple impatient de ses grandeurs passées,
N'y font plus retentir leurs clameurs insensées.
Voilà ce Capitole, effroi de l'Univers,
Qui vit les nations et les rois dans les fers,
Attendre, consumés d'une rage profonde,
L'ordre d'un Plébéien, chef des maîtres du monde.
Oh! combien de revers ont puni tant d'orgueil!
Sur ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Combien de conquérans et de hordes sauvages,
Des Césars, des Brutus confondant les images,
Ont brisé sous le fer, dans les feux renaissans,
Ces superbes Consuls et ces Dieux menaçans!
Dix siècles ont enfin relevé ces murailles:
Mais les efforts du tems, la fureur des batailles,
De cent peuples rivaux les homicides jeux,
Et du nord débordé les torrens orageux,
Et d'un culte nouveau la victoire immortelle,
N'ont pu du Capitole exiler Marc-Aurèle (5);
Respirant sur le bronze au milieu des Romains,

---

(4) L'apothéose de Titus, représentée dans le cintre de cet arc, est une preuve qu'il fut érigé après la mort de ce Prince, et, par conséquent, sous le règne de Domitien.

(5) La place du Capitole est ornée de la statue équestre de Marc-Aurèle, que Paul V fit relever au lieu qu'elle occupe maintenant, sur un piédestal d'un seul bloc de marbre tiré du Forum de Nerva. Michel-Ange, qui fut chargé de la direction de ce travail, était, dit-on, si frappé de la beauté de cette statue, et sur-tout du mouvement du cheval, qu'il lui disait de tems en tems: « *N'oublie pas que tu vis, marche.* »

Il semble encor veiller au bonheur des humains;
Edmond mouille de pleurs cette image chérie.

Enfin, suivant toujours sa noble rêverie,
Il descend vers le Tibre, et trouve sur ces bords,
D'un pêcheur inconnu les innocens trésors.
Les filets sont oisifs sur le rivage humide:
Mais à peine, entraîné par la pente rapide,
Edmond touche la nef, prompte à le recevoir,
Obéissant peut-être à ce fatal pouvoir
Qu'adorait autrefois l'antiquité crédule,
Le bois flottant le porte au pied du Janicule.
Plein d'un espoir secret, le jeune audacieux
Gravit sur les hauteurs du mont silencieux;
Et déjà dans la nuit son ardeur égarée
Touchait, sans le savoir, à la tombe ignorée,
Où le sage Numa, loin des yeux des Romains,
Fit déposer sa cendre et ses livres divins.
La lune avait caché son flambeau tutélaire;
Lorsque sous une voûte antique et solitaire,
Une Voix, qu'accompagne un luth harmonieux,
Vient frapper son oreille et monte vers les Cieux.
Étonné, mais tranquille, il écoute et s'arrête.
« Parais, disait la Voix, jour de gloire et de fête!
» Remplis de ta splendeur l'Univers qui t'attend:
» La Vierge du Danube, en cet heureux instant,
» Unie au Demi-Dieu des rives de la Seine,
» Consacre le berceau de la grandeur romaine,
» Et Paris voit renaître au sein de ses remparts
» L'empire et l'héritier des antiques Césars.
» Salut, jeune immortel! Salut, toi dont l'enfance
» Rayonne de beauté, de gloire et d'espérance!
» Roi du monde soumis au sceptre paternel,
» Reçois du genre humain le tribut solennel.
» Tes yeux à peine ouverts à la clarté céleste,
» Des orages passés ont dissipé le reste:
» C'est toi qui fus jadis promis à notre amour,
» Lorsque du siècle d'or annonçant le retour,
» Les poëtes sacrés, sur la foi d'un augure,
» Aux lois d'un fils d'Octave enchaînaient la nature:
» Né d'un père plus grand, sous des astres plus doux,
» Tu seras Marcellus; et les destins jaloux

» Respecteront l'éclat de tes belles années ;
» Au bonheur de l'Empire elles sont destinées ;
» Mais ce bonheur dépend de ton cœur généreux.
» Vainement de ton joug les peuples amoureux,
» Du siècle qui t'appelle, adorent les prodiges :
» Né sur le trône, hélas ! redoute ses prestiges ;
» Redoute des flatteurs la séduisante voix :
» Enfant, elle t'élève au-dessus de ces Rois
» Qui des chantres divins ont rempli les oracles ;
» Que dis-je ? en ta faveur prodigue des miracles
» Que le Ciel, inflexible en ses vastes desseins,
» Ne daigne qu'une fois accorder aux humains ;
» Elle ose t'annoncer qu'en un règne prospère,
» Ta gloire égalera la gloire de ton père.
» Fils de NAPOLÉON ! crains ces douces erreurs :
» Ton père, des partis enchaînant les fureurs,
» Leur imposa le frein de ses lois vigilantes :
» Les Princes malheureux trouvèrent sous ses tentes
» Un ami sans faiblesse, un appui sans dédain :
» Des plaines de Memphis, des rives du Jourdain,
» Aux lieux où l'Océan dans ses grottes profondes
» De l'Elbe et de l'Oder reçoit les froides ondes,
» Appelant les vaincus sous ses heureux drapeaux,
» Créateur et soutien de vingt Etats nouveaux,
» Sa voix leur commande, pour prix de sa victoire,
» D'écouter la raison, d'aspirer à la gloire ;
» D'un ennemi perfide arrêtant les complots,
» Son génie exila sur l'abîme des flots,
» Dans cette île où mugit le Démon de la guerre,
» Les Bretons séparés du reste de la terre :
» Unis sous ses lauriers, les Français, les Romains,
» Virent renaître en lui leurs plus grands Souverains.
» On n'égalera point ce sublime modèle :
» O Prince, de ses pas suis la trace immortelle ;
» L'avenir qu'il te laisse est encore assez beau,
» Si du nom paternel tu soutiens le fardeau ;
» Si tu chéris la paix, conquise par ses armes.
» Des Muses qu'il aima connais aussi les charmes :
» Libres filles du Ciel, leurs pas indépendans
» Ne sont point enchaînés au char des conquérans ;
» On ne peut commander à leur voix indocile ....

» Le généreux Trajan méritait un Virgile,
» Il n'en eut point : qui sait si Rome et les beaux-arts
» Ne verront pas en toi le second des Césars,
» Et si, dans les transports de leur reconnaissance,
» Ils n'égaleront pas ta gloire à ta naissance ! »

Ces mots furent suivis d'un silence profond.
L'aurore paraissait ; l'impétueux Edmond,
S'élançant aussitôt sous le sombre portique,
Vers le lieu d'où partait cette voix prophétique,
Aperçoit un vieillard au front calme et serein ;
Sa barbe en flots d'argent descendait sur son sein ;
De l'arbre de Pallas la feuille pâlissante
Serpentait sur les bords de sa robe flottante,
Et, d'un cœur sans orage emblème fortuné,
S'unissait sur sa tête au laurier de Daphné.
Son regard était plein d'avenir et d'ivresse :
Tels on dit qu'autrefois la poétique Grèce,
Dans les bois de Délos et du sacré vallon,
Voyait souvent errer les prêtres d'Apollon.
A l'aspect de celui dont il trouble l'asile,
Muet d'étonnement, Edmond reste immobile ;
Un respect invincible enchaîne son ardeur.
Mais le vieillard, qui lit dans le fond de son cœur,
S'éloigne, et le laissant dans ces riches campagnes,
Lui montre encor du doigt la ville aux sept montagnes.
Quel prodige nouveau soudain frappe ses yeux !
Les feux du jour naissant s'étendaient dans les cieux ;
L'Olympe s'embrasait de leur clarté féconde :
Tout-à-coup, du sommet de ce temple du monde,
Offert par la Victoire à tous les Immortels,
Qu'Agrippa triomphant remplit de leurs autels (6),
Au-dessus de la nue et des regards de l'homme,
S'élève dans les airs l'ombre immense de Rome ;
Non telle qu'autrefois, les yeux baignés de pleurs,
Pâle, et le front chargé de mortelles douleurs,

(6) Le Panthéon. — C'est le chef-d'œuvre de l'architecture romaine : il fut bâti par Marcus Agrippa, gendre d'Auguste, en mémoire de la bataille d'Actium, et consacré d'abord à Mars et à Jupiter Vengeur, ensuite à Cybèle, mère de tous les Dieux, qui eurent chacun leur statue dans ce temple célèbre.

Du faible Rubicon défendant le passage,
Elle vint à César présenter son image;
Mais fière d'opposer à l'injure des ans
Et sa splendeur passée et ses honneurs présens;
Indiquant d'une main, sur la pierre brisée,
Toute sa gloire antique écrite au Colisée;
Et de l'autre, fondant sa moderne grandeur
Sur vingt peuples soumis à l'anneau du pêcheur,
Qui, dans son temple saint, adorateurs fidèles,
Viennent de tous les arts admirer les modèles.
Tandis qu'avec effroi, d'un œil religieux,
Edmond contemple au loin ce fantôme orgueilleux,
Voici que dans les airs, sur la ville étonnée,
Deux aigles font voler le char de l'Hyménée;
La Victoire et l'Amour s'y tenant par la main,
Veillent sur un berceau, l'espoir du genre humain:
L'ombre auguste, qui touche au séjour du tonnerre,
Le reçoit dans ses bras pour le rendre à la terre;
Elle descend, d'un signe entr'ouvre les remparts,
Et va le déposer sur l'autel des Césars.
A ce bienfait des Cieux, garant de leur promesse,
Rome de ses transports fait éclater l'ivresse;
L'airain tonnant au loin sur le Tibre écumant,
Ebranle d'Adrien le vaste monument (1):
De leurs tombeaux sacrés secouant la poussière,
Les Mânes des héros ont revu la lumière;
Et le feu de Vesta, par le tems consumé,
Dans son temple désert soudain s'est rallumé.

Cependant averti par les foudres romaines,
Des champs du Latium, de ses monts, de ses plaines,
On court à la cité partager ses transports.
Du paisible Liris les uns quittent les bords;
Les autres, comme aux jours des premiers sacrifices,
Des rives du Clitumne amènent les génisses,
Et couronnent de fleurs les taureaux mugissans.
Entendez-vous hennir les coursiers frémissans?
On laisse de Tibur les bruyantes cascades,
Et du frais Tusculum les douces promenades;

(1) Aujourd'hui le château Saint-Ange.

Tout s'empresse, tout part : Edmond respire enfin,
De la ville et du monde il connaît le destin ;
Heureux et noble enfant de Rome et de la France,
Il court mêler ses vœux à ceux du peuple immense
A qui le Ciel propice accorde un si beau jour,
Et s'enivre avec lui d'espérance et d'amour.

Par J. Esménard,
Membre de l'Institut impérial de France et de l'Académie de Marseille.

ÉNIGME.

Je suis bâton ; l'on me brûle, et des larmes,
Larmes de feu, découlent de mon corps,
Sur un corps blanc : mon maître alors
Cherche à les étouffer, en apposant ses armes
Sur cet amas de pleurs qui se sèche aussitôt.
Changeant de destinée on me verra bientôt,
Du secret des mortels discret dépositaire,
En poste parcourir l'un et l'autre hémisphère.
Mystérieusement enfin
J'arrive ; mais, hélas ! quel sera mon destin !
Pour prix de mes travaux, pour prix de mes services,
On se porte envers moi à de nouveaux sévices.
Mon nouveau maître, à me saisir trop prompt,
Sans pitié me brise, me rompt ;
Il surprend mon secret ; victime infortunée !
Cet innocent aveu
Ne pourra me soustraire au supplice du feu ;
Aux flammes tôt ou tard je serai condamnée.

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis avec sept pieds réduit au tiers commun ;
Je reste entier si vous m'en ôtez un.

S........

CHARADE.

Pour mon premier, chacun le porte,
Et l'âne et l'homme aussi,
Chacun de telle ou telle sorte,
Sans en avoir autrement de souci.
Nécessaire à tous mon dernier
Suffit pour porter mon entier.

S........

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade
insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Sel.*
Celui du Logogriphe est *Proue,* où l'on trouve : *roue* et *pou.*
Celui de la Charade est *Goreil.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage en Allemagne et en Suède, contenant des observations sur les phénomènes, les institutions, les arts et les mœurs, des traits historiques, des anecdotes sur les hommes célèbres de cette contrée, et le tableau de la dernière révolution de Suède; par J. P. Catteau, auteur du *Tableau des Etats danois*. — Trois volumes in-8°. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi.

Le goût du public, pour les relations de voyages, n'est point équivoque; après les romans, ce sont de tous les livres ceux dont le débit est le plus prompt et le mieux assuré. La raison en est simple. Ce genre d'ouvrage réunit l'agrément à la solidité; il offre de quoi satisfaire la curiosité des gens instruits et dissiper l'ennui des lecteurs frivoles; nulle part le goût le plus blasé ne peut espérer de rencontrer une variété aussi piquante. « L'attention du voyageur, dit M. Catteau dans sa préface, peut se porter sur un grand nombre d'objets intéressans; elle rencontre tour-à-tour les productions de la nature, les travaux de l'industrie, les chefs-d'œuvre des arts, les lois et les usages qui caractérisent les peuples. Les souvenirs historiques n'offrent pas moins d'intérêt; ils lient le présent au passé, le monde physique au monde moral. Sur les bords des fleuves, l'histoire indique le premier établissement des tribus humaines et le berceau de la civilisation; près des monumens, elle rappelle la gloire des grands hommes et les révolutions des Empires; partout elle fait apercevoir les traces des talens ou des passions, et l'empreinte des siècles qui tantôt créent et perfectionnent, tantôt altèrent et détruisent. » Quelle variété d'aspects, et de quel intérêt chacun est susceptible! aussi souvent un pays considéré sous un seul de ces rapports a-t-il fourni au voyageur des moissons aussi abon-

dantes qu'utiles. Nous avons des voyages géologiques et des voyages pittoresques; nous en avons de consacrés à la botanique, aux antiquités, à la politique, au commerce, et tous offrent plus ou moins d'intérêt. Ces voyages où l'auteur s'occupe exclusivement d'enrichir telle ou telle branche de nos connaissances, sont même en général ceux où les sciences et les arts ont le plus à gagner; ce sont ceux que l'on doit recommander plus particulièrement aux savans et aux artistes. Les voyages qui embrassent une grande diversité d'objets ne peuvent en traiter aucun avec la même étendue : mais d'un autre côté ils offrent par cette variété même un ample dédommagement au grand nombre des lecteurs. L'homme qui, sans être savant ou artiste de profession, veut avoir des notions exactes sur les différens pays que les voyageurs visitent, n'a pas le tems de lire de nombreux volumes sur chacun de ces pays : ce sont des résultats qu'il demande, et il dispense volontiers les auteurs de produire leurs pièces à l'appui. Il cherche moins dans les contrées qu'il veut connaître l'aspect physique que l'aspect moral. Le plan d'un voyageur qui aspire à être lu de cette classe nombreuse, doit embrasser de préférence les institutions sociales, les mœurs, les lois, les lettres et les arts : il doit admettre les traits historiques, les anecdotes, les anciennes traditions. L'auteur n'y doit observer la nature que dans ses grands phénomènes et non dans ses petits détails; il doit enfin ne parler des sciences que dans les termes connus de ceux qui n'y sont que légèrement initiés. Un tel ouvrage, il est vrai, n'ouvrira point au voyageur la porte des Académies, mais s'il est écrit avec simplicité, si un jugement sain, des opinions sages, un esprit éclairé s'y manifestent, il lui conciliera l'estime et la bienveillance de ses lecteurs.

Tel est en effet le plan, telle est l'exécution du nouveau *Voyage en Allemagne et en Suède* que vient de nous donner M. Catteau, déjà connu d'une manière très-avantageuse par son *Tableau des États Danois*. Il s'embarque à Copenhague sur un paquebot pour se rendre à Kiel. Retenu pendant quelques jours par les vents à la vue des côtes d'Allemagne sans pouvoir y aborder, il

profite de cet intervalle pour tracer un aperçu rapide des révolutions de ce pays. Ennuyé de tenir la mer, il se décide à prendre terre à Femmern, petite île peu connue, mais intéressante par ses mœurs patriarchales, et il nous en donne une courte description. Ayant enfin abordé le continent germanique, notre voyageur arrive à Eutin et n'oublie rien de ce qui rendait, il y a quelques années, cette petite ville une des plus remarquables de l'Allemagne : le séjour d'un prince éclairé, la réunion de plusieurs littérateurs du premier ordre, la beauté pittoresque de ses environs. La montagne de Segeberg fournit ensuite à M. Catteau quelques observations géologiques fort judicieuses. De là il se rend à Hambourg, et nous abrége la route par une courte histoire de la ligue anséatique. Hambourg l'arrête ensuite assez long-tems. L'aspect de cette ville et de ses environs, l'ancienneté et l'étendue de son commerce; le caractère de ses habitans, la sagesse de ses institutions de bienfaisance, les phénomènes que présente l'Elbe à l'époque des grandes marées, étaient autant d'objets qu'il ne pouvait négliger. Les grands hommes que Hambourg a vu naître ou qui ont habité ses murs ne pouvaient pas non plus être passés sous silence, et parmi eux se trouvent Hagedorn et Klopstock. M. Catteau est sur-tout entré dans des détails curieux sur le chantre du Messie. Peut-être n'a-t-il pas indiqué toutes les causes qui ont influé sur le développement de son génie; mais nous croyons que le jugement qu'il nous donne de son chef-d'œuvre ne serait pas désavoué, même en Allemagne, par les critiques de bonne-foi.

C'est en mêlant ainsi les récits aux descriptions, les observations aux anecdotes, que M. Catteau nous fait parcourir la plus grande partie de l'Allemagne. Il se rend de Hambourg, par Osnabruck et la Hollande, sur les bords du Rhin. Il remonte ce fleuve jusqu'à Manheim, suit le Danube jusqu'à Vienne, traverse la Saxe, le Brandebourg, la Poméranie, et s'embarque de nouveau pour se rendre en Suède après avoir visité l'île de Rugen. Ce qui plaît sur-tout dans la manière de voir de notre voyageur, c'est son équité, son impartialité scrupuleuse. Il

ne fait ni la satyre ni le panégyrique des peuples; il rend justice à leurs bonnes qualités, il indique légèrement leurs défauts. Il n'appartient d'ailleurs à aucun des deux partis qui se disent exclusivement, l'un religieux, l'autre philosophique. M. Catteau reconnaît que le christianisme et les moines qui en furent les apôtres dans l'Europe septentrionale purent seuls y porter la civilisation; il va presque jusqu'à excuser Charlemagne de son obstination à convertir les hordes saxonnes : c'était selon lui le seul moyen de les arracher à la barbarie, et de propager par eux les institutions sociales chez les peuples Vendes et Slavons. Mais il reconnaît également qu'à l'époque de la réforme les successeurs des premiers missionnaires n'étaient plus dans le nord de l'Europe que de riches fainéans; il ne décrit pas moins le changement qui se fit alors dans ces contrées comme une opération politique qui sans déchiremens et sans secousse fut extrêmement utile à l'Etat.

La littérature allemande est encore un de ces objets de discussion sur lesquels M. Catteau s'est exprimé avec la plus louable impartialité. Il rend justice à l'étendue, au mérite des travaux de nos voisins, non-seulement dans les sciences, mais dans la littérature. Leurs poëtes et leurs moralistes, dit-il, ont produit plusieurs chefs-d'œuvre que les nations étrangères se sont appropriés par des traductions; mais il ajoute : « Les ouvrages allemands seraient encore plus répandus et se rapprocheraient davantage du goût général, si les idées avaient plus d'étendue et de méthode, le style plus de clarté et de précision; si le grand nombre des écrivains distinguaient avec plus de soin la profondeur de l'obscurité, le sublime du gigantesque, l'énergie de la rudesse, le sentiment des illusions sentimentales, la philosophie qui prend l'observation pour guide et qui borne son ambition à saisir des rapports accessibles, de celle qui se nourrit d'abstractions incertaines dont les résultats peuvent varier au gré de l'imagination. » Cette critique est en général très-juste; peut-être même ne laisserait-elle rien à désirer, si l'auteur s'était expliqué plus clairement sur la philosophie qu'il approuve et sur celle qu'il condamne. Le philosophe

doit sans doute commencer par l'observation, mais sans le secours des abstractions on ne va pas loin en métaphysique.

La Suède, où M. Catteau nous conduit en quittant l'Allemagne, n'est pas à beaucoup près aussi connue; dans cette partie de son ouvrage, il a beaucoup plus souvent que dans la première le mérite de la nouveauté. Au reste, la marche qu'il suit est toujours la même. Il nous fait parcourir toutes les provinces de la Suède, depuis la Scanie, qui borde le Sund, jusqu'à la Norlande qui touche au cercle polaire. Partout il décrit les sites, les édifices, les monumens; il peint le caractère et les mœurs des hommes; il recueille les anecdotes historiques et ne néglige rien de ce qui peut captiver notre attention. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre sous ce ciel si beau tout-à-la-fois et si rigoureux, au milieu de cette nature tantôt stérile et sauvage, tantôt cultivée et féconde, mais toujours pittoresque, toujours attachante; parmi ce peuple à qui sa bravoure et sa politesse ont fait donner le titre de Français du Nord. Le trône de Suède a été illustré par une suite de rois grands hommes que peu d'autres pays peuvent égaler; et la population très-bornée de ce royaume a fourni aux sciences et aux lettres plus d'hommes illustres que l'on n'était en droit de l'espérer. Plusieurs de ces hommes n'ont besoin que de leur nom pour éloge. Tout le monde sait, dit M. Catteau, ce que la chimie, la physique, l'histoire naturelle doivent aux travaux de Linné, de Valérius, de Crónstedt, de Bergman, de Scheele, de Solander. Mais il en est d'autres dont la réputation est moins répandue, et ce sont ceux-là que M. Catteau s'attache à nous faire connaître avec le plus de soin. Tels sont, dans les sciences, le géomètre Klingenstiern, qui perfectionna l'optique et dirigea les travaux du célèbre Dollond, et Vargentin, habile astronome à qui l'arithmétique politique a les plus grandes obligations : tels sont dans les lettres Dalin et Kielgren, l'un poëte et historien, l'autre poëte et philosophe. Les détails que nous donne M. Catteau sur leur caractère et leurs ouvrages sont aussi curieux que satisfaisans.

C'est par la Finlande que notre auteur termine son

voyage; cette province, séparée aujourd'hui de la Suède, fut, comme chacun sait, le théâtre de la dernière guerre entre les Russes et les Suédois, de cette guerre qui, soutenue avec une inconcevable opiniâtreté par Gustave IV, devint la cause de sa déposition. Ces événemens étaient jusqu'ici peu connus en France, et M. Catteau saisit de la manière la plus heureuse l'occasion de les raconter. Son bon esprit se manifeste ici comme dans tout le reste de son ouvrage; il écrit sans passions et sans préjugés; et tout en exposant les funestes erreurs du monarque dépossédé, il garde envers lui ces nobles égards qu'un sage écrivain doit toujours conserver envers la majesté déchue.

Il ne nous reste plus, pour faire connaître les différentes parties dont l'ouvrage de M. Catteau est composé, qu'à indiquer un tableau des dynasties suédoises qui le termine. Ce tableau comprend toute l'histoire de Suède depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours; il est tiré des meilleurs ouvrages suédois, et en particulier de celui du baron de Rosenhane, secrétaire-d'état et membre de plusieurs Académies. On ne peut donc douter que M. Catteau en le publiant n'ait rendu un véritable service aux écrivains qui s'occupent de chronologie et de généalogie, de même qu'en publiant ses voyages il a fait un véritable cadeau à la partie très-nombreuse du public qui fait son amusement de cette sorte de lecture.

M. B.

La France sous ses Rois. *Essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties;* par A. H. Dampmartin. — A Lyon, chez Mme *Buinand*, née *Bruyset*, libraire. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

(TROISIÈME EXTRAIT.)

Nous avons autrefois suivi avec un véritable intérêt M. de Dampmartin dans l'application constante qu'il s'est proposé de faire de toute l'Histoire de France à

la maxime fondamentale *qu'un roi brise son sceptre alors qu'il dépose son épée.* L'auteur a commencé par dérouler à nos yeux les annales presqu'indéchiffrables des premiers tems de la monarchie; on les voit s'éclaircir peu à peu à mesure qu'on approche de la magnifique et mémorable époque de Charlemagne, ce phénomène des siècles barbares, et dont le règne nous est présenté par l'histoire comme une figure prophétique des destins futurs de la France. Nous avons vu ensuite les successeurs de cet homme prodigieux, jusqu'à l'avénement d'Henri IV, fournir à M. de Dampmartin tantôt par leur mollesse, tantôt par leur courage, plus de preuves négatives ou positives qu'il n'en fallait pour démontrer la vérité de sa maxime. Il nous reste maintenant à nous occuper de ce héros vraiment français, le conquérant de son patrimoine, l'ami sincère de sa nation, et le favori de la postérité.

La touchante immortalité qu'un amour inextinguible assure au bon et brave Henri, avertit tous les souverains du prix réservé à ceux d'entre eux qui sauront, qui voudront, qui oseront régner, et qui, de sang froid, au milieu des tempêtes politiques, auront su comme lui faire de leur épée l'ancre du vaisseau de l'Etat. M. de Dampmartin semble mettre une complaisance particulière à nous remontrer ce demi-dieu français tel en tout point que nos ancêtres l'ont vu, et paraît même contrarié lorsqu'il lui revient en pensée quelques-unes de ces saillies toujours charmantes, qui ne peuvent être que d'Henri IV, et qu'il ne se permet point de nous en faire part, sous prétexte que l'histoire les trouverait au-dessous de sa gravité : mais on lui pardonnerait de n'être point là-dessus plus scrupuleux que son héros, et je ne sais même si l'on n'aime pas tout autant les traits qui distinguent notre bon Henri des autres grands hommes, que ceux qu'il a de commun avec eux. Il ne faut pas croire néanmoins que ces différences-là soient toutes à son avantage, souvent ce sont de légères irrégularités, quelquefois même de vraies taches ; mais la plupart semblables à certains accidens dans une pierre précieuse, qui la caractérisent et qui don-

nent la certitude que dans aucun autre trésor il n'en existe une pareille. C'est ainsi qu'il nous montre ce caractère extraordinaire où la perfection domine, et où, jusqu'aux imperfections, tout a un charme dont la sévérité même ne peut pas se défendre, sur-tout chez un peuple glorieux d'y reconnaître son type national. Aussi voyons-nous M. de Dampmartin plus rapproché encore que beaucoup de Français par sa patrie, de la patrie d'Henri IV, l'observer avec complaisance dans toutes les phases de sa vie, montrant déjà de la prudence dans l'âge des étourderies, montrant encore de l'étourderie dans l'âge de la prudence; faible contre la séduction (on entend bien laquelle), ferme contre la résistance; ami aussi solide qu'amant impétueux et léger; aussi habile administrateur que vaillant capitaine; aussi grand roi qu'aimable homme; plus gai de tems en tems qu'il ne convient peut-être au diadème, et plus imposant dans l'occasion qu'on ne l'attendrait de tant de gaîté. Mais nous oublions et ses exploits, et ses talens, et sa vivacité, et sa grâce, lorsque l'écrivain nous fait lire au fond de ce cœur adorable, et que nous nous représentons le premier guerrier de son tems aidé de son ami Sully, concertant, avec la reine Elizabeth, le plan d'une paix perpétuelle; alors c'est plus que de l'admiration, c'est comme une reconnaissance personnelle qui, après deux siècles, arrache encore des larmes au lecteur. M. de Dampmartin essaye en vain, tout en applaudissant à l'intention du héros, de nous démontrer l'impossibilité du projet. Ce qu'Henri avait conçu, ce que Sully avait médité, ce qu'Elizabeth avait adopté (trois grands hommes), ne saurait être absolument une chimère; mais le genre humain n'est malheureusement pas d'humeur à prendre une aussi bonne résolution, à moins qu'on ne l'y force; et c'est un bienfait que le monde entier ne peut attendre que de son vainqueur.

On ne se lasse pas de considérer avec un intérêt toujours nouveau cet accord singulier de tant de qualités et de mérites si différens, j'ai pensé dire si opposés, dont se compose le caractère d'Henri IV; franchise, finesse,

gaîté, majesté, bonhomie, chevalerie, etc.; et voilà pourquoi, malgré tous les défauts dont il s'accuse lui-même, il l'emporte dans notre pensée sur beaucoup de personnages peut-être plus accomplis que l'histoire propose à notre admiration, comme en plus d'une occasion la physionomie l'emporte sur la beauté.

Plaignons l'historien que l'ordre des choses force à se distraire de la gloire aimable et, pour ainsi dire, enjouée d'Henri IV, pour nous occuper des molles fluctuations de Louis XIII et des sombres conceptions de son redoutable ministre. C'est sortir, en quelque sorte, d'un jardin rempli de fleurs et de fruits pour entrer dans des ronces et des épines. Ce n'est pas que Louis XIII fût absolument dépourvu de qualités estimables, il voulait le bien de l'Etat; il joignait à une bravoure poussée jusqu'à la témérité, un esprit assez droit, quelque idée de justice, un désir suffisant de gloire, et même une affection sincère pour son peuple. Pourquoi donc n'est-ce pas lui qui a régné pendant son règne? C'est qu'il manquait un amalgame à ces bonnes qualités; et cet amalgame, c'est le caractère. Alors il ne faut pas s'étonner que l'inflexibilité du cardinal ait paru au monarque lui-même un correctif nécessaire à son défaut capital, comme certaines tailles incapables de se soutenir ont besoin du corselet de fer qui les meurtrit.

On a peine à se représenter entre Henri IV et Louis XIV un roi qui aurait passé cent ans sur le trône sans sortir de minorité, à côté d'un maire du palais qui semble avoir gouverné sous la dictée de Machiavel; mais quand M. de Dampmartin n'épargne ni au faible roi, ni au cardinal régent, aucun des reproches qu'ils ont trop bien mérités, on est étonné que de pareils élémens produisent de pareils résultats.

En effet, tout lecteur qui embrassera d'un coup-d'œil les trente-trois années du règne de Louis XIII, et sur-tout les vingt-trois du ministère de Richelieu, verra des mesures bien prises, des opérations bien conduites, des actions d'éclat, des victoires sur terre et sur mer, de grands généraux à la tête des armées, des hommes expérimentés dans les affaires, de sages magistrats, d'ha-

biles négociateurs, d'excellens artistes, des écrivains supérieurs, des institutions utiles, tous les partis abattus, les derniers germes des discordes publiques étouffés, la tranquillité assurée au dedans, le respect imprimé au dehors, l'intérêt de l'Etat bien ou mal entendu pour premier objet dans toutes les délibérations, pour premier mobile dans toutes les entreprises, un grand plan fidélement suivi et complétement rempli ; en un mot, tout ce qui peut donner l'idée d'un beau règne, auquel il ne manque, le dirai-je? qu'un roi.

Le règne presque séculaire de Louis XIV a de quoi effrayer l'historien qui ose entreprendre de le raconter. Il y a tant de choses à dire, et tant à dire sur chaque chose ! on est si bien instruit de tous les faits, on connait si bien tous les personnages qu'on ne peut rien apprendre à personne, et, chose extraordinaire, on en sait trop sur chaque point pour être vraiment sûr de ce qu'on sait. Voulez-vous discuter, chercher les causes, les motifs, les influences qui ont amené ou modifié ces grands événemens, l'esprit s'y perd, tous les avis différens sont autant de fils qui se croisent et qui vous arrêtent ; l'ensemble est un palais, les détails sont un labyrinthe.

Mais pendant que ces belles pages de nos annales se confondent dans la mémoire, le Sésostris français reste toujours présent à toutes les imaginations, et son règne est, en quelque sorte, celui de la France. On croit voir un astre majestueux se lever entre des brouillards que bientôt il dissipe, s'emparer par degrés de tout le ciel, s'y environner d'une foule d'astres inférieurs qui lui prêtent leur lumière et qui reçoivent de lui plus d'éclat ; il plane ainsi quelque tems dans sa splendeur, et descend ensuite privé de ses rayons entre des vapeurs et des nuages qu'il a pompés dans son midi, et qui prédisent des jours moins heureux. Lorsqu'on lit dans *la France sous ses Rois*, cet enchaînement varié de troubles, de prospérités, de triomphes, de revers, de désastres, cependant suivis de quelques retours de fortune, on voit à quoi tient le sort des empires, et que le nau-

frage n'est jamais total tant que le pilote tient la main au gouvernail.

On n'a jamais disputé à Louis XIV d'être un grand roi, mais on lui a quelquefois refusé le titre de grand homme, et c'était avec une grande injustice ; car on ne peut être un grand roi sans une vraie grandeur personnelle, et quelle figure ferait un homme d'une taille ordinaire, sous l'armure, ou seulement sous la parure d'un géant? Il fut, dira-t-on, entouré d'une multitude de grands hommes en tout genre qui fourmillèrent en France à cette époque, et il leur dut son éclat; mais ce fut en même tems lui qui les mit en lumière, et par là même un monarque acquiert toujours une juste part au mérite des hommes à talent qu'il emploie, comme il prélève un juste tribut sur les richesses qu'il répand. Il s'est commis de grandes fautes sous ce règne, et ces fautes ont entraîné de grands malheurs ; mais ces malheurs, du moins, ont montré une nation qui a toujours espéré dans son roi, un roi qui a toujours espéré dans sa nation; la confiance alors a succédé à l'orgueil, et l'honneur a remplacé la gloire.

Nous n'entrerons ici dans aucune de ces particularités que M. de Dampmartin sait si bien choisir, tantôt dans l'histoire, tantôt dans les mémoires du tems. Il nous fait vivre un moment avec ces modèles immortels en tout genre, qui ont illustré le règne de Louis XIV par leurs exploits, par leur sagesse, par leur génie, par leurs talens, et même par leurs graces ; et le monarque est peint lui-même à chaque pas de son immense carrière, tantôt dans les camps, tantôt dans les conseils, tantôt dans les fêtes, tantôt dans son intérieur, conservant toujours ce type auguste, cette grace vraiment royale qui fixait les regards, subjuguait les esprits et enflammait les courages.

On a dit autrefois qu'aucun souverain n'avait aussi bien joué son rôle que Louis XIV : il fallait ajouter que ce rôle, c'était lui qui l'avait fait, puisqu'il ne l'avait point appris. Il a eu des faiblesses; mais ces faiblesses aussi, comme celles de Jupiter, ont eu de la grandeur. Il a fait de mauvais choix, il les croyait bons ; l'amitié

l'aveuglait, et l'amitié porte son excuse avec elle; il a senti s'écrouler sa puissance, il a conservé sa dignité; et l'univers l'a vu ferme dans ses malheurs, comme une citadelle inexpugnable au milieu d'une ville démantelée.

BOUFFLERS.

Le Paradis, poëme du Dante, traduit de l'italien, précédé d'une introduction, de la vie du poëte, suivi de notes explicatives pour chaque chant, et d'un catalogue de quatre-vingts éditions de la *Divine-comédie* de cet auteur ; par un membre de la Société Colombaire de Florence, de la Société royale de Gothingue, et de l'Académie de Cortone. — Un volume in-8°. — A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, libraires, rue de Lille, n° 17 ; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Le Dante est du petit nombre de ces hommes rares et supérieurs qui, sans modèles, sans maîtres, et sans autre guide que leur génie, ont su s'élever à tout ce que l'esprit humain a de plus grand. L'Italie peut dire de lui ce que la Grèce a dit d'Homère, qu'il créa le goût et inventa la poésie. A l'époque où il naquit, l'Europe était encore plongée dans la barbarie. L'imprimerie n'était point découverte, la langue était informe et grossière, et l'unique étude des hommes éclairés était une théologie scholastique et pointilleuse. Un petit nombre de poëtes avait, à la vérité, répandu dans quelques chansons les premières lueurs du feu poétique ; mais elles avaient besoin que le Dante les animât de son souffle divin. Peu de personnes savent sans doute que saint François fut un des heureux précurseurs du Dante. Ce célèbre fondateur de l'ordre séraphique composait, pour l'édification des fidèles, des cantiques en langue vulgaire ; on en conserve encore un où l'on trouve de la verve et de l'élévation, c'est une paraphrase d'un des psaumes de David. Il fut mis en musique par un disciple de saint François, qui, comme lui, réunit trois

titres assez rares, celui de saint, de cénobite et d'artiste.

La vie du Dante fut fort agitée. On sait que l'Italie était, de son tems, déchirée par les célèbres factions des Guelfes et des Gibelins. Le Dante était né avec une ame trop ardente pour ne pas prendre part à ces mémorables débats; mais la cause qu'il défendit ne fut pas heureuse. Il fut banni de sa patrie, et malgré tous ses efforts, ne parvint jamais à y rentrer. A quels excès les passions ne sont-elles pas capables de se porter! L'exil parut à ses implacables ennemis une peine trop douce, et ils poussèrent l'animosité jusqu'à le condamner à être brûlé vif. Cette extraordinaire sentence a été long-tems inconnue: ce ne fut, dit l'auteur de l'ouvrage dont nous nous occupons, ce ne fut qu'en 1772, que M. le comte Savioli la découvrit dans les archives de Florence. Elle a été produite, pour la première fois, par Tiraboschi, et n'a été publiée en France que cette année.

Il est probable que le fanatisme religieux se mêla dans cette circonstance au fanatisme politique. Le Dante n'était pas seulement un grand poëte, il était encore grand théologien et savant publiciste. Il professait hautement des opinions fort opposées à celles des scholastiques ultramontains. On a de lui un ouvrage latin intitulé *de Monarchia*, où il établit, par des preuves évidentes et incontestables, que la puissance des rois est indépendante de la puissance des papes. Mais alors cette doctrine était réputée hérétique dans une grande partie de l'Europe. Les partisans du souverain pontife disaient: le pape est le chef de l'église; les rois font partie de l'église, donc les rois sont de droit divin soumis au pape. Qui croirait qu'un pareil sophisme divisa tout le monde chrétien et produisit les guerres et les déchiremens les plus sanglans? Et quel serait donc le sort des nations si le sceptre des rois dépendait de la volonté des papes, si les souverains pontifes pouvaient à leur gré disposer des trônes, créer ou détruire, élever et abaisser les autorités suprêmes? La plus horrible anarchie serait le produit de cette doctrine funeste; les constitutions des Empires seraient anéanties, l'autorité des lois annul-

lée, et les peuples sans guides et sans chefs livrés à tous les désordres des passions, des intérêts et des partis. Le Dante entreprit de refuter ces dogmes pernicieux et de leur substituer des idées simples, faciles et lumineuses. Il sépara les droits du trône et ceux de l'autel. Il démontra que l'église était dans l'Etat; que la puissance des rois était antérieure à celle des souverains pontifes. Il établit que les fidèles devaient être considérés sous un double caractère, comme membres de la société politique et comme membres de l'église; que sous le premier rapport ils étaient hors des atteintes du pape dont le règne n'est pas de ce monde; que si les rois, en qualité de fidèles, regardaient le pape comme le chef des croyans, ils étaient sous tout autre rapport libres et indépendans; qu'il n'était pas plus permis à un pape de priver un roi de sa couronne sous prétexte d'hérésie, que de défendre à un avocat de plaider des causes, à un poëte de faire des vers, à un architecte d'élever des maisons. L'ouvrage du Dante fut réimprimé plusieurs fois, et quoiqu'écrit en mauvais latin, il parut, vingt ans après la mort de l'auteur, si redoutable à un légat de Jean XXII, qu'il voulut qu'on exhumât les os du Dante, qu'on les jetât au feu, et qu'on flétrît sa mémoire d'une ignominie éternelle. Heureusement, dit M. Ginguené, qui rapporte ce fait, des gens sages parvinrent à calmer le courroux du fougueux légat, et ce fut à lui beaucoup plus qu'au Dante qu'ils épargnèrent une ignominie.

On a remarqué que presque tous les grands poëtes ont vécu au milieu des orages et des persécutions. Ne serait-ce pas à ces orages que nous serions redevables de ces immortelles productions qui font la gloire de l'esprit humain? C'est au sein des tempêtes politiques que l'on sent mieux le besoin et le charme du repos. Quand les proscriptions nous forcent de chercher un asile et de vivre dans le silence, quel attrait séduisant, quelles heureuses distractions ne présente pas le culte des muses! avec quelle ardeur n'embrassons-nous pas leurs autels!

Ce fut au milieu des agitations de sa vie politique, que le Dante conçut et exécuta le sublime ouvrage qui a placé

son nom au rang des plus grands poëtes. Son génie, fier et indépendant, entreprit de s'ouvrir des routes nouvelles, d'assujétir au sceptre de la poésie les beautés sévères et rebelles de la religion, et d'établir des relations directes entre les muses et le christianisme. Le dogme de l'immortalité de l'ame, la description des récompenses et des peines réservées au vice et à la vertu, lui parut un sujet riche, intéressant et digne de sa féconde et brillante imagination. Il commença par l'Enfer, et lui consacra trente-quatre chants; c'était la partie de son sujet la plus poétique, la plus propre à lui fournir de grandes images et de terribles récits; c'est aussi le chant où il a déployé le plus de chaleur et de verve. Le Purgatoire est d'un genre plus doux et d'un intérêt moins puissant. Le Paradis offrait plus de difficultés encore que le Purgatoire. Là nulle variété; un bonheur sans borne, des joies ineffables; mais un bonheur et des joies sans mélange et toujours les mêmes. On a remarqué que le Dante a fourni sans peine trente-quatre chants dans la description de l'Enfer; et qu'il en a fourni difficilement trente-trois dans la description du Paradis. C'est qu'en général la peinture du mal frappe plus que celle du bien, de même qu'une satyre offre à l'esprit mille fois plus de ressources qu'un éloge.

On peut dire que nous n'avons dans notre langue aucune traduction complète de la *Divine comédie* du Dante; car on ne saurait regarder comme une traduction la version qu'en fit en vers un abbé Grangier, aumônier de Henri IV. Cet ouvrage gothique est aujourd'hui presque inintelligible, l'auteur s'étant fait un devoir de traduire vers pour vers, mot pour mot, et de sacrifier à ce système la clarté de la phrase et la netteté du style.

On imprima en 1696 une prétendue traduction complète du Dante, qu'on attribue au comte de Colbert d'Estouteville, petit-fils du célèbre Colbert. Cet ouvrage était resté long-tems en porte-feuille, et n'avait probablement pas été destiné aux honneurs de l'impression. C'est en effet plutôt une étude qu'une version fidèle. Le président de Montesquieu qui l'a cité, dans une de ses lettres, observe que l'on a mêlé au texte plusieurs

pensées extraites des commentateurs du Dante ; et l'auteur du livre que nous annonçons, y relève, avec raison, plusieurs erreurs graves commises par les éditeurs.

M. Moutonet de Clairfons, qui publia en 1776 une traduction de l'Enfer, se proposait, si l'Enfer plaisait au public, de lui donner successivement le Purgatoire et le Paradis. La traduction de M. Moutonet de Clairfons ne manque ni de fidélité, ni d'élégance ; mais elle fut totalement éclipsée par celle de Rivarol, plus riche, plus hardie, plus brillante. Cet échec a déterminé M. Moutonet de Clairfons à renoncer à son projet. C'est donc pour la première fois que le Paradis du Dante paraît dans notre langue. Il était difficile qu'il trouvât un plus habile interprète ; M. Artaud a vécu long-tems en Italie ; il est familier avec la langue et les arts de cette heureuse contrée, et le goût le plus pur s'allie chez lui aux connaissances les plus étendues. Il est déjà connu avantageusement par un ouvrage très-remarquable sur les catacombes qu'il a visitées et décrites. La traduction du Paradis est constamment pure, facile, élégante. Elle se recommande sur-tout par une extrême fidélité. L'auteur n'a rien négligé pour la rendre digne du public. Il a comparé les meilleurs éditions, consulté les commentateurs les plus habiles, pesé les opinions contradictoires, et ne s'est jamais déterminé que sur les motifs les plus légitimes et les autorités les plus imposantes.

Le *Paradis* est divisé en trente-trois chants ; mais il ne faut pas s'effrayer de ce nombre immense. La multiplicité produit ici le mérite d'une variété nécessaire. Le poëte, conduit par un génie céleste, s'élève de sphère en sphère jusqu'au séjour radieux de l'Eternel ; ce génie est l'ame fortunée de Béatrix, jeune personne qu'il avait aimée tendrement, et que la mort lui avait ravie à l'âge de vingt-cinq ans. Les deux sublimes voyageurs s'élèvent de l'orbe de la lune dans celui de Mercure, de Mercure dans la brillante planète de Vénus, de Vénus dans le Soleil, etc. Chacune de ces sphères renferme, suivant les degrés de leur mérite, les ames immortelles de ceux qui ont cultivé sur la terre la religion et la vertu. Le Dante y découvre successivement Justinien, S. Dominique,

S. Thomas d'Aquin, S. Pierre Damien, S. Bernard, et plusieurs personnages célèbres dans les fastes de l'église ou les écoles de théologie. Il leur propose des doutes sur les mystères de la foi, sur les dogmes et la discipline de l'église, sur la création du monde et l'ordre de l'univers. Les saints personnages répondent à toutes ses questions avec beaucoup de courtoisie, et pour charmer ses loisirs S. Thomas lui raconte la vie de S. François d'Assise, et S. Bonaventure celle de S. Dominique. Ces épisodes paraîtraient aujourd'hui fort bizarres; mais pour juger un écrivain, il ne faut pas le séparer de son siècle; c'est au milieu des circonstances où il vivait qu'il faut le considérer. Or quels noms étaient plus célèbres à cette époque que ceux des Thomas, des Bonaventure, des Bernard, des François, des Dominique? Quels intérêts étaient plus chers que ceux de la religion? Quelles questions plus souvent agitées, plus vivement débattues que celles de la scholastique? Quand tout était assujéti au sacerdoce, ses plus illustres ministres pouvaient-ils être un objet de dédain? Ce qui doit surprendre, c'est que le Dante ait su, par la force de son génie, la richesse de son imagination, la magie de son style, nous attacher encore aujourd'hui à des objets si étrangers à nos mœurs et à nos goûts.

Ce n'est pas que l'ennui ne vienne quelquefois nous surprendre au milieu des béatitudes ineffables du Paradis; mais ce défaut tient au changement que les tems ont apporté dans nos études et à la nature du sujet qui ne comporte pas ces nuances diverses et opposées, ce mélange de bien et de mal d'où naît le plaisir de la variété. Le grand tort de la *Divine comédie* est d'être un poëme descriptif; genre nécessairement froid quand il n'est pas soutenu par un talent supérieur, et ces effets dramatiques qui lui rendent la vie.

On convient généralement que des trois chants qui composent le célèbre poëme du Dante, le Paradis est le moins parfait, soit que la verve de l'auteur fût déjà refroidie, soit que ce sujet offrît des difficultés supérieures aux forces de l'esprit humain; mais au milieu des taches nombreuses qui en obscurcissent l'éclat, on y trouve

encore des beautés du premier ordre; tel est sur-tout ce passage du vingt-septième chant, où l'apôtre S. Pierre décrit la dégénération des mœurs et les vices de ses successeurs.

Di quel color che per lo sole averso
Nube dipinge da' sera et da mane
Vid' io allhora tutto il cielo cosperso
E come' donna honesta che permane
Di se secura è per l'altrui fallanza
Pur ascoltando timida si fane,
Cosi Beatrice trasmuto' sembianza.
E' tal eclipsi credo chèn ciel fue
Quandò pati la suprema possanza.
Poi procedetter le parole sue
Con voce tanto da se trasmutata
Che la sembianza non si mutò piüe:
« Non fù la sponsa di Christò allevata
» Del sangue mio, di Lin, di quel di Cleto
» Per esser ad acquisto d'oro usata;
» Ma per acquisto d'esto viver lieto,
» Et Pio, et Sisto, et Calisto, et Urbano,
» Sparser lo sangue doppò molto fleto.
» Non fu nostra'ntention, ch'à destra mano
» D'e nostri successor parte sedesse
» Parte da l'altra del popol christiano;
» Ne le chiavi che mi fur concesse
» Divenisser segnacolo in vessillo
» Che contra battezzati combatesse,
» Ne chi fosse figura di sigillo
» A privilegi venduti et mendaci
» Ond'io sovente arrosso et isfavillo.
» In vesta di pastor lupi rapaci
» Si reggion di quà su' per tutti i paschi.
» O Difesa di Dio perche pur giaci?
» Ma l'alta providentia che con Scipio
» Difese à Roma la gloria del mondo
» Soccorra prestò, si com'io concipio,
» Et tu figlivol che per lo mortal pondo
» Anchor giù tornerai, apri la bocca
» Et non nascondor quel ch'io non nascondo. »

« Je vis alors le ciel couvert de cette même teinte que » produit le soir, au levant et au couchant, le soleil » caché par des nuages. Beatrix elle-même changea de » figure, comme une femme vertueuse qui ne se repro- » che rien, mais qui a honte de la faute des autres. Une » telle révolution a dû arriver dans le ciel, quand la » suprême puissance a reçu la mort. Alors la Lueur » sacrée s'écria d'une voix aussi terrible que sa nouvelle » couleur avait été effrayante :

» Ce n'est pas pour être achetée à prix d'argent que » l'épouse du Christ a été nourrie de mon sang, de celui » de Lin et de Clet. Pour acquérir la vie bienheureuse, » Sixte, Pie, Calixte et Urbain répandirent aussi tout » leur sang. Notre intention n'a pas été qu'une partie du » peuple chrétien s'assît à droite de nos successeurs, et » qu'une autre partie s'assît à la gauche, ni que les clefs » qui m'ont été confiées servissent d'étendard *contre* » ceux qui combattraient les nations baptisées, ni que » mon image fût apposée en cachet sur des bulles men- » teuses et vénales, dont souvent je rougis ici moi- » même; là bas, dans toutes les pâtures, on voit des » loups ravisseurs habillés en bergers. O divine justice, » pourquoi parais-tu endormie? Mais la providence qui, » par le bras de Scipion, protégea dans Rome la gloire » du monde, vous secourra, je crois bientôt; et toi, » mon fils, qui retourneras encore sur la terre, publie » ce que tu as entendu. »

Ce passage suffira pour faire connaître l'esprit de la traduction. On voit que l'auteur s'est attaché sur-tout à rendre fidélement la pensée du Dante; qu'il a quelquefois sacrifié à la fidélité, l'élégance et l'éclat de l'expression; mais ce sacrifice est fait à dessein, et l'on voit aussi qu'il peut facilement s'élever à toutes les graces du langage.

Je ne sais si c'est à l'imprimeur que je dois imputer le mot mis en italique dans le discours de S. Pierre, et qui me semble former un contre-sens. Le prince des apôtres s'indigne de voir les clefs du ciel devenir sur les étendards le signe sous lequel on combat des peuples qui ont reçu le baptême. Ce sens est naturel et conforme

au texte du Dante. La phrase du traducteur présente une idée toute opposée, et qui disparaîtrait en substituant la particule *à* au mot *contre*. Au reste, je dois reconnaître que cette faute, si elle appartient au traducteur, est la seule de ce genre que j'ai découverte dans le cours de la traduction, et n'en diminue par conséquent point le mérite. SALGUES.

REVUE LITTÉRAIRE.

EXERCICES CHRONOLOGIQUES ET HISTORIQUES A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION DES JEUNES DEMOISELLES, avec deux tables géographiques; par EDME MENTELLE, membre de l'Institut.

UN géographe connu par de grands travaux en ce genre, et qui ont avancé les progrès de la science, consacre aujourd'hui ses loisirs à l'instruction des jeunes demoiselles, joignant dans ses tableaux la chronologie à la géographie, parce que ces deux sciences, qu'on a justement nommées *les yeux de l'histoire*, sont vraiment inséparables. Le plan de son ouvrage est simple et clair. Des chronologistes estimés ont divisé les tems par *grandes époques*; M. Mentelle, pour faire marcher sur la même ligne la chronologie, l'histoire et la géographie, divise les tems, depuis les plus anciennement connus jusqu'à présent, par siècles. Ses élémens géographiques commencent par les divisions générales du monde connu des anciens. Des développemens historiques viennent ensuite, et sont précédés d'une explication de la division des tems nommée dans l'antiquité olympiade, lustre, *ère* des Romains, des Grecs, des Syriens, *ère vulgaire*, ou *ère des chrétiens*, qui commence à la naissance de J. C.; enfin l'*ère* des Mahométans, appelée *hégire*. L'histoire ancienne comprend vingt-deux siècles, depuis les commencemens connus de l'histoire d'Egypte jusqu'à Auguste, sous le règne duquel naquit J. C. M. Mentelle en marque les points, en indique les époques et les événemens les plus remarquables, et il passe à l'histoire moderne qui date de l'an 31 du règne d'Auguste, époque de la naissance de J. C. C'est à ce point de chronologie, généralement adopté, que commence la série des siècles et des années de l'his-

toire moderne. Quoique M. Mentelle la parcoure rapidement, son tableau est exact et suffisant; il s'arrête aux époques les plus importantes, comme la création des fiefs au cinquième siècle, tems de l'irruption des barbares; au septième, la naissance et la religion de Mahomet, les croisades, dont la première date de l'onzième siècle; les révolutions de l'Angleterre, nos guerres et nos rivalités avec cette puissance voisine, la renaissance des lettres et la réforme de Luther au seizième siècle; le règne de Louis XIV, si justement célèbre dans nos annales, enfin la révolution française, et le commencement d'une nouvelle dynastie. Ces époques mémorables fournissent à l'auteur des réflexions sages et instructives. Deux tables géographiques, relatives à la partie ancienne et à la partie moderne de la géographie et de l'histoire, terminent ce petit ouvrage élémentaire qui ne peut qu'être utile aux jeunes personnes pour lesquelles il a été composé; l'auteur mérite leur reconnaissance et la nôtre.

MÉMORIAL DES PASTEURS, ou *Recueil des Maximes et des Ecrits des SS. Pères, sur les différentes situations de la vie sociale, etc., etc.*, à l'usage des Curés et des jeunes Ecclésiastiques. *Nouvelle édition.* Un vol. in-12. A Paris, chez *Périsse* et *Compère*, libraires, rue des Augustins, n° 47; *Nicolle*, libraire, rue de Seine; *Lenormant*, imprimeur-libraire, même rue; *J. Carez*, libraire, rue des Poitevins, n° 2.

Les circonstances actuelles ne peuvent être que très-favorables pour la publication d'un ouvrage qui présente tout-à-la-fois, aux curés des campagnes, avec des modèles de discours à la portée de leurs auditeurs, et des textes applicables aux sujets de sermons les plus fréquens, un recueil des pensées remarquables des Pères de l'église; un abrégé des devoirs d'un ecclésiastique, des élémens de théologie, et enfin une notice sur les diverses institutions tant religieuses que monastiques.

Le *Mémorial des Pasteurs* que nous annonçons, est un ouvrage utile, et il le serait encore plus, si l'auteur n'eût pas voulu le réduire à un volume in-12. Il s'est vu forcé de mettre beaucoup de brièveté dans chacune des parties qui le composent, et même il a glissé trop légèrement sur celles qui paraissent le plus essentielles; mais il faut observer que cet ouvrage est particulièrement des-

tiné aux prêtres des campagnes, pour lesquels un livre plus considérable eût été trop dispendieux; et c'est toujours une entreprise très-louable que d'éviter à une classe intéressante de la société, des recherches pénibles, des travaux fastidieux qui la détourneraient de soins plus chers à la religion et à l'humanité.

Au reste, le *Mémorial des Pasteurs* renferme tout ce qu'il peut y avoir d'utile pour les ministres de la religion chrétienne. Généralement la doctrine en est bonne, et les principes bien établis. La partie théologique paraît traitée avec beaucoup de soin, et le style, qui manque rarement de correction, est toujours ferme et animé, lorsque cessant d'être un compilateur, l'auteur raconte des faits ou trace des tableaux.

Le *Journal des Curés* avait annoncé que l'auteur du *Mémorial des Pasteurs* était M. l'abbé Reyre; mais nous sommes autorisés à démentir cette assertion. Lorsque nous ne saurions pas que cet ouvrage est d'un jeune homme, il nous serait facile de nous en apercevoir. Trop de passages même y décèlent l'écrivain qui n'a point encore appris à réprimer les élans de son imagination. Par exemple, on ne trouve point dans son précis historique, et dans le tableau de la philosophie ancienne, ce calme de l'esprit et cette simplicité de langage qui convenaient à l'auteur d'un *Mémorial des Pasteurs*. Nous ne pouvons point non plus approuver sa notice assez longue sur les Croisades. Son enthousiasme pour ces célèbres expéditions, et ses regrets sur le peu de succès qu'elles ont eu, sont au moins inutiles. Elles ne pouvaient réussir parce qu'elles étaient entreprises sans raison, et exécutées sans prudence. L'auteur devait donc s'en rapporter, à l'égard des Croisades, au jugement de tous les sages historiens qui les ont blâmées, plutôt qu'à celui du père Maimbourg et des autres historiens de sa force.

Nous ne pouvons encore donner notre suffrage à l'espèce de complaisance avec laquelle il trace le tableau des institutions monastiques, ou à l'aigreur qu'il manifeste en parlant des auteurs de la réformation. Moins dominé par une imagination vive et par son zèle pour la religion catholique, il aurait senti que des opinions partagées par une grande partie de l'Europe méritaient d'être un peu plus respectées, et qu'enfin il pouvait donner le droit dangereux de représailles à des écrivains qui voudraient publier comme lui un *Mémorial* pour les ministres de chacun des cultes exercés

en France. Il faut laisser à ceux qui occupent le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique le soin de donner aux pasteurs des leçons sur cette partie de leur croyance, elles en seront plus conformes à l'esprit de paix et de tolérance qui doit régner dans tout l'Empire.

— Nous espérons que l'auteur du Mémorial nous pardonnera ces observations, et nous désirons qu'elles puissent lui être utiles pour la nouvelle édition qu'il prépare de son ouvrage.

DEP. DE LA SEINE 5. cen.

CÉLESTE PALÉOLOGUE, roman historique traduit du grec de LÉON ZYGOMALA, par le chevalier DE MAIMIEUX.

L'AUTEUR a pris dans l'histoire des princes du Bas-Empire le nom illustre dont il décore l'héroïne de son roman. Le début en est obscur. Trois inconnus ayant le visage enveloppé d'une partie de leurs vêtemens, s'échappent du palais d'Alger, abordent au royaume de Maroc, y soutiennent un combat sanglant où périt un compagnon d'infortune qui leur était cher, Alexandre; c'était l'amant de Céleste, qui fuyait avec lui, déguisée en homme, et avec Euryale, prince de la race des Comnènes, déguisé aussi sous le nom et l'habit féminin de Lesbie. Amant discret de Céleste ils s'embarquent tous les deux, et font naufrage sur la côte de l'une des Canaries; sauvés avec un troisième seulement, ils se trouvent à la porte de la cabane d'un ermite qui leur prodigue les plus tendres soins de l'hospitalité. C'était un Paléologue, du nom de Jérome, qui raconte à ses hôtes son histoire, à la fin de laquelle il reconnaît son frère Baptiste qui ne leur cache pas non plus les événemens de sa vie. Céleste est sa fille, elle épouse Euryale Comnène, et Marulle sa mère fait connaître feu Alexandre Castriot, prince grec et chrétien qui lui enleva Céleste, et fut fait prisonnier avec elle. Ce qui suit est le récit de leurs aventures à Alger où Alexandre apprenant qu'on y mène à la mort une Céleste et un Alexandre, qui sont Isouf et Gorgo, Céleste, parodiant l'épisode d'Olinde et de Sophronie dans le Tasse, se dévoue pour sauver l'innocence, et les deux amans se disputent le dernier supplice. De l'échafaud ils passent au palais du roi où Céleste est proclamée sultane. Le couple s'enfuit, et après le premier combat que l'on a vu, et qui suivit leur évasion, Alexandre laissé parmi les morts, fut sauvé par une Espagnole, prisonnière d'abord, et puis reine en Mauritanie. Fugitif, et arrivé aux

Canaries dans le plus triste état, il apparaît plusieurs fois à Céleste qui le prend pour un spectre. Tous ces personnages rembarqués, sont encore par des tempêtes et de fausses manœuvres rejetés dans le port d'Alger; captifs encore ils s'embarquent à Tunis. Toute la famille Paléologue, délivrée par Alexandre, se retire en Eubée : la mort d'Euryale, époux de Céleste, celle de Mahomet II, et le siége de Rhodes, terminent ce roman.

Quel a été, en le composant, le but de l'auteur? a-t-il eu une intention morale? nous ne l'apercevons point. M. de Maimieux, comme tous les écrivains, cherche à plaire, et il a cru y réussir en enchaînant indéfiniment l'une à l'autre des aventures souvent dépourvues d'intérêt, de vraisemblance, jamais neuves; des événemens qui produisent des événemens, et sans doute les plus romanesques qu'on ait jamais lus. Il y a bien dans le récit quelques bons tableaux des mœurs africaines ou barbaresques, et du lieu de la scène : le style en est pur et correct : mais on y chercherait vainement des sentimens profonds ou touchans, des développemens où brille l'art d'amuser, d'attacher un lecteur. Il y a même dans tous ces événemens entassés peu de variété. On n'y trouve pas non plus de *caractères*; ce qui pourtant fait le grand mérite et la fortune des romans.

POLITIQUE.

Les nouvelles de Russie et celles plus directes des pays voisins du théâtre de la guerre ne donnent aucun renseignement positif, aucun détail intéressant sur ce qui se passe entre les deux armées. On prétend pour la vingtième fois que les négociations sont tout-à-fait rompues; que les hostilités sont prêtes à recommencer; que Czerni-Georges a reçu l'ordre de mettre en mouvement tous ses Serviens; que les Turcs se rassemblent en grand nombre sur les frontières de cette province; que les Russes se concentrent dans leurs positions; que la flotte du capitan-pacha doit incessamment faire voile pour la Mer-Noire. Encore à ce moment rien d'officiel sur ces diverses nouvelles, qu'on ne peut répéter que comme des conjectures. Un événement qui paraît toutefois incontestable, quoique les détails soient assez extraordinaires pour le faire regarder comme fabuleux, est la surprise et l'extermination des Mamelucks et des Beys par le pacha du Caire, l'incendie et la dévastation de leurs propriétés, et la fuite dans la Haute-Egypte de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper au massacre; ils sont en très-petit nombre; cinq à six cents Mamelucks ont été égorgés; vingt-cinq jeunes Beys ont péri.

En Suède la loi sur la levée des recrues destinées à remettre l'armée sur un pied respectable, a été, dans une île voisine de Stockholm, le prétexte de quelques troubles excités par les émissaires anglais, mais qui n'ont eu d'autre suite que de donner au roi, par l'organe du prince héréditaire, une noble occasion de témoigner sa clémence. Sur la demande et l'intercession du prince royal, un pardon sans réserve a été accordé aux coupables. Une deputation de l'île ayant été admise auprès du prince royal, S. A. a parlé en ces termes :

« Le roi a vu avec peine les désordres coupables qui ont eu lieu à Wermdoe. Si S. M. n'eût point écouté la douceur qui la caractérise, elle aurait déclaré votre île hors de la loi, et livré les habitans au mépris général.

» Le roi n'a rien ordonné de contraire aux lois. Ce monarque s'est borné à faire exécuter une résolution de la diète

qu'il avait sanctionnée. S. M. est en conséquence autorisée à exiger l'obéissance la plus exacte. Le tems des désordres est passé, et a fait place au règne des lois.

» Ne voulez-vous pas, je vous le demande, rester ce que vous êtes, Suédois libres et indépendans?

» Je porte tous les bons Suédois dans mon cœur. Le vœu unanime de la nation, et celui du roi, m'ont appelé dans ce pays. Je suis venu avec toute la confiance possible pour vous protéger et vous défendre; mais tout audacieux qui s'opposera à l'exécution des ordres émanés du pouvoir légitime, le glaive des lois l'atteindra avec la rapidité de la foudre.

» Au reste, ma position est semblable à la vôtre; vous vous rappelez avec douleur la manière dont a été traitée la dernière *landwehr*. Celui qui vit périr alors misérablement son fils peut éprouver en effet une certaine répugnance à en donner un second, pour lequel il est dans le cas de redouter un pareil sort. Mais, je vous le répète, si le bien de l'Etat commande le départ de vos enfans, ce que je ne crois pas, je marcherai moi-même avec eux, et je les traiterai comme mes enfans.

» Cessez donc d'avoir des inquiétudes puériles, et n'oubliez pas que le seul moyen d'être indépendant dans son pays, c'est d'être prêt à repousser toute attaque.

» J'ai vu avec plaisir les marques de repentir que vous avez données. J'ai acquis, par l'expérience, l'art de lire sur la physionomie : je vois que vous sentez vos torts; je suis convaincu que vos intentions ne sont pas mauvaises, et que vous n'avez été égarés qu'un moment par des insinuations étrangères.

» Je prierai le roi de vous pardonner, et d'oublier tout en faveur de votre prompt repentir; mais faites tous vos efforts à l'avenir pour prouver, par votre conduite, que vous êtes dignes des bontés de S. M.

» Je veux ignorer les noms de ceux qui ont pris part au désordre; mais je conserverai toujours le souvenir de ceux des habitans de Wermdoe qui se sont montrés bons Suédois, et heureusement c'est le plus grand nombre.

» Pour vous prouver que je veux tirer un voile sur le passé, j'irai vous voir prochainement dans votre île avec mon fils. Je serai sans garde; je n'en veux point d'autre que les dispositions que je dois supposer dans vos cœurs. »

S. A. a bien voulu se rendre ensuite auprès de S. M. l'interprète des sentimens et du repentir des habitans. S. M.

a daigné permettre à la députation de lui baiser la main; tous se sont retirés pénétrés de reconnaissance, en promettant d'effacer par leur conduite jusqu'au souvenir du passé.
S. A. R la princesse héréditaire est partie de Stockholm pour aller prendre les eaux à Pyrmont. On n'apprend rien de la flotte anglaise dans la Baltique, si ce n'est qu'une frégate s'est présentée devant Colbert, sous pavillon prussien; elle a été reconnue et reçue à coups de canon; très-promptement elle a pris le large, emportant quelques tués ou blessés. Au surplus, les visites et les recherches des productions du commerce anglais ont recommencé sur quelques points de la confédération; tout ce qui a été trouvé introduit de nouveau a été brûlé, la quantité était très-peu considérable; dans toute la Westphalie, les recherches ont eu pour résultat la preuve que les mesures prohibitives avaient eu la plus complète exécution. A Francfort, quelques brûlemens ont eu lieu. A Memmingen, en Bavière, on n'a rien trouvé. Dans le duché d'Anhalt-Bernbourg, les recherches ont été faites avec beaucoup de soin, et par-tout les marchandises prohibées munies de certificat prussien, devront être accompagnées d'une légalisation de l'autorité française compétente. En Saxe, les levées sont terminées, et les exercices et revues ordinaires commencent. Une convention entre le roi de Prusse et celui de Westphalie, qui vient de quitter Paris pour retourner dans ses États, a été signée le 28 avril dernier, et ratifiée le 30 mai; elle a pour but de régler tous les points en litige entre les deux États, depuis le traité de Tilsitt. Une commission générale de liquidation sera établie à Magdebourg, elle sera composée de deux commissaires de chacun des gouvernemens prussien et westphalien.

A Vienne, la baisse du cours a provoqué de nouveau l'attention du ministère.

Voici le contenu littéral du décret de la chambre aulique, adressé à M. le gouverneur comte de Saurau :

«M. le gouverneur fera appeler encore aujourd'hui la députation des négocians en gros et les anciens de la bourgeoisie commerçante : il leur adressera au nom de S. M. une admonition sévère au sujet de la baisse du cours, produite par l'influence réunie de l'ignorance et de la malveillance, par un jeu d'agiotage très-blâmable, et même par une inaction évidemment combinée. M. le gouverneur, en adressant cette admonition aux négocians en gros, aux banquiers et aux commerçans, leur fera savoir, dans les

termes les plus sérieux et les plus positifs ; que l'administration tient ses regards fixés sur eux, qu'aucune partie de leur conduite n'échappe au gouvernement, et qu'on leur conseille de ne pas lasser la longanimité de S. M., soit par leurs actions et leurs spéculations, soit par leur complaisance et leur inaction ; sans quoi ils attireront sur eux l'indignation et la disgrace de S. M. ; disgrace qui déjà en elle-même est le plus grand des malheurs pour tout sujet chez qui les sentimens de l'honneur et du devoir ne sont pas éteints, et qui d'ailleurs aura en particulier pour les négocians les suites les plus graves et les plus sensibles. »

Vienne, ce 3 juin 1811. *Signé*, F. comte DE WALLIS.

Depuis ces mesures, une députation des négocians a été admise à Bude, à l'audience de S. M. Elle venait, dit-on, se justifier des reproches faits au corps des négocians.

On espère beaucoup, pour l'amélioration du cours, de la vente des biens ecclésiastiques qui enfin est commencée. L'empressement est déjà très-vif, et la concurrence très-animée de la part des acheteurs. En Saxe aussi, cette vente fait des progrès très-utiles à la situation des finances, et à l'accomplissement des mesures consenties par la diète.

Les Anglais viennent d'apprendre que les Etats-Unis d'Amérique exécutent avec sévérité l'acte de *non intercourse* ; les navires anglais, et même les navires américains qui sont arrivés à Savanah, après le 2 février, ont été pris et confisqués, comme se trouvant en contravention avec cet acte. Les gazettes américaines contiennent le récit d'un événement qui est la première hostilité entre les deux puissances. Cet événement est un petit combat naval entre la frégate américaine *le Président* et le sloop anglais *le Petit Belt*. L'affaire a eu lieu le 16 mai, à la hauteur des caps de la Chasepeack. La nuit du 16 de ce mois, porte le rapport américain, la frégate des Etats-Unis ayant rencontré à neuf heures du soir, à environ quarante milles N.-E. du cap Henry, un sloop de guerre, le héla pour reconnaître son pavillon. Le capitaine du sloop répondit en demandant à son tour quelle était la frégate qui le hélait. Le commodore américain se croyant autorisé à être le premier à recevoir une réponse, le héla une seconde fois ; et immédiatement après il reçut un boulet qui lui coupa son grand mât. L'action commença bientôt entre les deux vaisseaux, qui igno-

paient leurs forces respectives. Le sloop, après deux bordées, cessa son feu, et le commandant américain croyait qu'il avait amené ; mais quelques momens après, il recommença son feu. Le combat durait depuis environ dix minutes, lorsque le sloop amena son pavillon, après avoir perdu ses trois mâts, et avoir essuyé une perte de trente hommes tués ou blessés. Le capitaine américain lui offrit des secours pour l'aider à gagner le port ; mais le capitaine du sloop l'en remercia, en disant qu'il serait à même d'entrer à Halifax sans aucun secours. Lui ayant demandé pourquoi il avait tiré sur la frégate, il répondit qu'il l'avait prise pour une frégate française. Le sloop de guerre est de construction danoise ; il s'appelle *le Little-Belt*, et porte vingt-deux caronades de 32.

Cette nouvelle a fait la plus vive sensation. M. Whitbread en a parlé avec chaleur dans la chambre des Communes, et liant cette affaire à celle des bâtimens américains condamnés en Angleterre, il a vu en résultat une rupture, et de nouveaux embarras pour l'Angleterre. De son côté, M. Parceval a fait à la chambre les aveux les plus pénibles : il a reconnu que la Grande-Bretagne était repoussée de tous les points du continent et dans une ignorance absolue de ce qui se passe dans les cours de l'Europe, que les bruits de guerre continentale n'étaient qu'une manœuvre d'agiotage, et qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté. Il y a eu à Dublin des mouvemens insurrectionnels sérieux.

Une députation du commerce et des principales manufactures des premières villes du royaume s'est présentée chez M. Parceval ; il est inutile de dire quel était l'objet de ses plaintes, quel était le tableau de situation qu'elle venait présenter ; en substance, elle venait exposer les conséquences inévitables d'un *manque de marché*. Cette grande manufacture anglaise s'avoue donc elle-même dans la détresse dont elle ressent enfin les vives atteintes ; elle avoue donc qu'elle manque de marché. L'aveu est franc, et le ministre a dû l'entendre avec un cruel déplaisir ; il a entretenu la députation pendant deux heures ; on ne dit pas quelle réponse a fait le ministre ; on le croit fort embarrassé sur la manière dont il rendra compte au parlement de cette demande importante du commerce, si elle y est, comme on n'en peut douter, l'objet d'une motion.

La copie de la correspondance relative à l'échange des prisonniers, doit être mise sous les yeux de la chambre.

Le bulletin du 18 portait que le roi se trouvait un peu mieux. Le prince régent a donné une fête magnifique.

Quand à la péninsule, les ministres ont reçu des détails qui leur font croire que le maréchal Soult a reçu des renforts considérables, que notamment le général Drouet l'a joint avec 9000 hommes, que six autres mille hommes lui étaient parvenus, et qu'on devait s'attendre incessamment à une nouvelle action très-importante. On ajoute que le projet des Français est d'agir simultanément au nord et au midi du Tage, que le maréchal Marmont duc de Raguse, renforcé de nouvelles troupes venues du centre de l'Espagne, a fait un mouvement vers le sud, et doit attaquer l'armée anglaise qui lui est opposée, tandis que le maréchal Soult attaquera de nouveau les alliés dans les vallées du Guadalquivir.

Les lettres de Lisbonne continuent à donner les détails les plus affligeans sur la maladie contagieuse qui règne depuis si long-tems dans les classes inférieures. Le maréchal Beresford est revenu à Elvas, d'où il se dispose à reprendre la route de l'Angleterre; on sait que le général Hill a été nommé pour le remplacer.

Le Concile national a tenu sa première congrégation générale, jeudi 20 de ce mois.

S. A. Em. le cardinal Fesch, président; LL. EExc. le ministre des cultes de l'Empire, et le ministre du culte du royaume d'Italie, présens; l'archevêque de Ravenne, grand-aumônier du royaume d'Italie, l'archevêque de Bordeaux et l'évêque de Nantes, forment le bureau chargé de la police de l'assemblée; les évêques de Montpellier, de Troyes, d'Albenga et de Brescia sont secrétaires; les évêques de Bayeux et de Como, promoteurs.

La réunion du Concile a aussi été l'objet du décret suivant rendu par S. M. au palais de Saint-Cloud, le 19 de ce mois.

Art. 1er. Sur la présentation et la demande du Concile national, convoqué à Paris par notre circulaire du 25 avril dernier, nous agréons notre cousin le cardinal Fesch, notre grand-aumônier, pour président du Concile.

2. Le président, trois évêques nommés par le Concile, et nos deux ministres du culte de l'Empire et du royaume d'Italie, formeront le bureau chargé de la police de l'assemblée.

3. Les communications qu'il serait nécessaire que nous

missions avec le Concile se feront par l'intermédiaire de ce bureau. *Signé*, NAPOLÉON.

Le Corps-Législatif a continué ses séances sous la présidence de M. de Montesquiou, et s'est occupé jusqu'à ce jour de la nomination de ses secrétaires, des membres de la questure et de ceux qui doivent composer ses diverses commissions.

Le *Moniteur* a donné des détails étendus sur la plupart des fêtes qui ont été célébrées dans toute l'étendue de l'Empire, à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Ces détails présentent nécessairement de l'uniformité, et nous pouvons nous borner à dire que dans toutes les villes chefs-lieux, dans celles de moindre étendue, et dans les plus petites communes, le même sentiment s'est exprimé par les mêmes moyens, et que l'allégresse générale n'a jamais eu plus d'ensemble et d'unanimité. Il nous paraît cependant convenable de dire un mot des fêtes de Rome. C'était à cette seconde ville de l'Empire, sur-tout, qu'il convenait de célébrer un événement qui lui assure de si hautes destinées. La fête a commencé le 8 juin, à la nuit; elle fut annoncée par des décharges d'artillerie de la flotille de Civita-Vecchia, qui avait remonté le Tibre, et dont tous les bâtimens étaient pavoisés. Le Capitole, le Forum, le Colisée, les arcs de Septime, de Constantin, les temples d'Antonin et Faustine, de la Concorde, de la Paix, la colonne de Jupiter Stator, etc., furent illuminés d'une manière brillante. Les travaux exécutés pour faire sortir ces antiques monumens des ruines qui les environnaient, ont permis au nombreux concours des spectateurs de jouir d'un coup d'œil que la seule ville de Rome peut présenter. Le 9 au matin, toutes les autorités réunies se sont rendues à l'église de Saint-Pierre, pour y entendre le *Te Deum*. L'affluence des spectateurs, la grandeur et la majesté du temple, donnaient à cette cérémonie une pompe digne de son objet. M. le comte de Miollis, lieutenant du gouverneur-général de Rome, a réuni dans un dîner les principales autorités et les dames de la ville. Il y a eu course de chevaux, et le soir, le dôme et toute la colonnade de l'église Saint-Pierre ont été illuminés.

La fête donnée à Saint-Cloud, dimanche dernier, par ordre de S. M., avait attiré la moitié de la population de Paris et celle de tous les lieux environnans; cependant ce beau lieu offrait une circulation facile à cette immense multitude dont la curiosité était à chaque pas excitée par quelque

spectacle nouveau, et dont la joie n'a pas un seul instant troublé l'ordre qu'une sage prévoyance avait su établir. Voici les détails officiels qui ont été publiés à cet égard.

« Après d'abondantes distributions de vin et de comestibles, les spectateurs se sont réunis devant les orchestres ou les divers théâtres qui avaient été dressés.

» La présence de LL. MM., qui vers 6 heures se sont promenées, sans gardes, en calèche, dans le parc, est venue mettre le comble à l'allégresse publique : LL. MM. ont été plus d'une heure à traverser la foule qui s'empressait autour d'elles.

» A l'entrée de la nuit, six chaloupes illuminées et montées par des marins de la garde impériale ont exécuté diverses évolutions, et lancé des pièces d'artifice dont la Seine augmentait l'effet.

» C'est sur-tout lorsque les eaux ont joué au milieu de l'illumination la plus brillante, que ces cascades déjà si belles ont offert un spectacle magnifique et enchanteur.

» Tout-à-coup des feux du Bengale ont éclairé une partie des bassins et des bosquets, et un ballon monté par M^me^ Blanchard s'est élevé de la terrasse du château. L'aéronaute a mis le feu à des pièces d'artifice disposées autour de sa nacelle, et qui présentaient une couronne d'étoiles suspendue à une immense hauteur.

» Un feu d'artifice tiré par les artilleurs de la garde impériale a terminé la fête. Placé au milieu de la plaine de Boulogne, il pouvait être vu de Paris et de toutes les hauteurs qui bordent la Seine, depuis le Calvaire jusqu'à Meudon. A une colonnade élégante a succédé un jardin dont les cascades, les arbres, les portiques présentaient des feux de diverses couleurs, et une girande magnifique a éclairé pendant quelques momens cet immense horizon.

» La fête préparée dans le parc intérieur, et à laquelle les personnes de la cour, les membres du Corps-Législatif et les députés des villes avaient été invités, a commencé immédiatement après.

» Les jardins étaient éclairés avec autant de goût que de magnificence.

» LL. MM. en les parcourant se sont arrêtées devant un optique qui a présenté successivement diverses vues qui rappellent d'intéressans souvenirs.

» Lorsque S. M. l'Impératrice est arrivée auprès d'une colonne que surmontait une corbeille de fleurs, une colombe

est descendue à ses pieds et lui a présenté une devise ingénieuse.

» Dans une des salles que forment les arbres du jardin, des paysans ont exécuté une danse champêtre autour d'une statue de l'Hymen, qu'ils ont couronnée de fleurs.

» Les comédiens de l'Opéra-Comique et les meilleurs danseurs ont exécuté une petite pièce sur un théâtre élevé au milieu des bosquets.

» Les allées brillantes de ce parc présentaient des jeux, des danses, des tentes élégantes : sous deux de ces tentes d'une longue étendue, étaient disposées des tables où les personnes de la cour ont pris place.

» LL. MM. se sont retirées vers 11 heures; la fin des divertissemens préparés dans le jardin intérieur, a été un peu contrariée par la pluie; cependant la fête y durait encore à une heure du matin. » S....

PARIS.

On parle dun prochain voyage de la cour à Compiègne.

— S. A. R. le grand duc de Wurtzbourg est parti de Paris pour retourner dans ses Etats.

— S. Exc. le colonel-général, duc d'Abrantès, gouverneur de Paris, est arrivé en cette ville.

ANNONCES.

Système d'astronomie. Vraies causes du flux et reflux de la mer et de la variation des vibrations du pendule sous les différens degrés de latitude; présenté à la première classe de l'Institut, pour concourir aux prix décennaux de 1819; par M. J. H. S. de Croisilles, licencié ès-lois à l'ancienne université de Caen, avocat à l'ancien parlement de Paris, président du canton d'Evrecy, membre du collége électoral du département du Calvados, maire de Maltos. Brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

Emilio, ou les Veillées de mon vieux père, par M. Ducray-Duménil, contenant les Mémoires d'un des personnages des *Soirées de la Chaumière*, par le même auteur, et pouvant servir de suite à ce dernier ouvrage. Quatre vol. in-18, jolies figures en taille-douce. Prix, broché, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Belin fils, libraire,

quai des Augustins, n° 55; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Guide en affaires, ou Manuel général judiciaire, commercial, civil, administratif et militaire, composé d'instructions et de formules 1° pour les demandes, défenses et jugemens dans les diverses juridictions; 2° pour les actes, rapports et arbitrages entre négocians; 3° pour les actes publics et sous signatures privées; 4° pour les demandes à présenter aux administrations, ministres et autorités supérieures; les décisions à en obtenir, et les différens actes y relatifs; 5° pour tout ce qui concerne la conscription et les conscrits, les actes à leur délivrer et à délivrer aux autres militaires, les demandes à former par eux dans diverses circonstances; et les décisions qui peuvent en être la suite; ouvrage où se trouvent divers réglemens de police et d'administration; l'organisation de l'université, en ce qui concerne principalement les instituteurs, les élèves, l'Ecole Polytechnique, etc.; utile aux juges de paix, aux maires et autres officiers de l'état civil, aux différens officiers ministériels, aux juges civils et à ceux de commerce, aux négocians et manufacturiers, aux propriétaires de biens de ville et de campagne, aux pères de famille, et à tous ceux qui veulent diriger leurs affaires personnelles et faire eux-mêmes les actes qu'elles nécessitent; terminé par une table alphabétique très-détaillée. Par M. . . . . . . , ancien avocat du barreau de Paris, auteur de divers ouvrages de législation et de jurisprudence. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Patris et comp^{e}, imprim.-libraires, rue de la Colombe, n° 4; et chez Blanchard et comp^{e}, libraires, rue Mazarine, n° 30.

Programme de l'exercice extraordinaire pour l'inauguration de la nouvelle salle du Conservatoire Impérial de Musique, le dimanche 30 juin, à 2 heures après midi.

1°. Premier morceau d'une symphonie de Haydn.

2°. Cantate sur la naissance de S. M. le roi de Rome, par M. Arnault, membre de l'Institut, musique de MM. Méhul, Chérubini et Catel.

Les parties principales seront remplies par M^{mes} Branchu, Himm, Duret, Boulanger, et M. Eloy.

Les anciens élèves du Conservatoire attachés aux grands théâtres de Paris se réuniront à l'école pour l'exécution de ce morceau.

3°. Andante de la symphonie de Haydn.

4°. Air de Piccinni chanté par M^{me} Branchu.

5°. Air varié pour violon par M. Rode, exécuté par M. Duret.

6°. Air de Mozart chanté par M^{lle} Himm.

7°. Duo d'Iphigénie en Tauride de Gluck, chanté par MM. Nourrit et Dérivis.

8°. Air de Nazolini chanté par M^{me} Duret.

9°. Fragment de la symphonie en sol mineur de Mozart.

TABLE

DU TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

POÉSIE.

L'EXIL; par M. *Delisle Séjourné*. Page 3

Le Troubadour et la Bergère, Romance; par Mme. *de Montanclos*. 4

Ode sur l'heureux accouchement de S. M. l'Impératrice, et sur la naissance de S. M. le roi de Rome; par *P. N. André-Murvillé*. 49

Début d'une Epître sur quelques genres dont Boileau n'a pas fait mention dans son *Art poétique*; par M. *P. J. B. Chaussard*. 53

Les Embellissemens de Paris, pièce qui a remporté le prix décerné par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut; par M. *M.-J.-J. Victorin-Fabre*. 97

Les Embellissemens de Paris, pièce qui a obtenu le premier *accessit*; par M. *Millevoye*. 105

La mort de Rotrou, pièce qui a remporté le prix de poésie; par M. *Millevoye*. 145

La mort de Rotrou, pièce qui a obtenu le premier *accessit*; par M. *de Latouche*. 149

Traduction d'un passage du second livre de l'Enéide; par M. *Legouvé*. 153

Les Embellissemens de Paris, pièce qui a obtenu un 2e *accessit*; par M. *Alexandre Soumet*. 193

Dernier chant et dernier printems d'un Cygne; par M. *J. M. Mossé*. 241

Le mois de Mai, *ou* la Naissance de Placide; à Mlle Volnais, par M. *Dusausoir*. 243

Vers à Mlle Volnais; par M. *Legouvé*. 248

La mort de Rotrou : par M. *M. T.* 289
L'Horoscope. — Discours en vers à S. M. le roi de Rome ; par M. *H. D. Ferlut.* 337
Ode italienne sur la naissance du premier fils de Napoléon-le-Grand, par *Ant. Buttura* ; traduite en vers français, par M. *P. Chaussard.* 385
Vers à Mme de V. ; par M. *M.* 388
La France consolée. — Ode ; par M. *Alex Soumet.* 433
La naissance du roi de Rome. — Ode ; par M. *J. M. Mossé.* 435
Ode sur la naissance du roi de Rome. ; par M. *Treneuil.* 481
Ode sur la naissance du roi de Rome ; par M. *L. M. de Cormenin.* 485
Chant héroïque composé pour la naissance du roi de Rome ; par M. *Parseval.* 529
L'Oracle du Janicule. Poëme pour la naissance du roi de Rome ; par M. *J. Esménard.* 577

Enigmes, 6, 54, 108, 154, 199, 249, 293, 342, 388, 438, 488, 535, 585.
Logogriphes, 6, 54, 108, 154, 199, 249, 294, 343, 389, 439, 489, 536, 585.
Charades, 6, 54, 108, 155, 200, 249, 295, 343, 390, 440, 490, 536, 586.

SCIENCES ET ARTS.

Histoire de l'Astronomie, depuis 1781, jusqu'en 1811 ; par M. *Voiron.* (Extrait.) 201
Introduction à la Géographie mathématique et critique ; par *S. F. Lacroix.* (Extrait.) 250
Essai sur la Topographie physico-médicale de Bordeaux ; par *J. B. M. Sainerio.* (Extrait.) 296
Mémoires de la Société d'agriculture du département de l'Oise. (Extrait.) 441
Le Conservateur de la vue ; par M. *J. G. A. Chevalier.* (Extrait.) 491

LITTERATURE ET BEAUX-ARTS.

Recueil des Fables d'Esope, en grec. (Extrait.) 7
Lettres de Louise et de Valentine. (Extrait.) 20

Le Centenaire des Alpes, *ou* l'Avalanche. — Ancienne anecdote suisse ; par Mme *de Montolieu*. (Suite.) 26, 124
Itinéraire de Paris à Jérusalem ; par M. *de Châteaubriand*. (Extrait.) 55
Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la Société ; par *J. B. Salgues*. (Extrait.) 67
Relation de l'Egypte ; par Abd-Allatif, etc. ; traduite par M. *Silvestre de Sacy*. (Extrait.) 109
Poëme sur l'heureuse grossesse de S. M. l'Impératrice, composé en vers latins par *N. E. Lemaire*, traduit en vers français par M. *Legouvé*. (Extrait.) 117
Etudes de l'Histoire ancienne ; par *P. C. L'Evesque*. (Extrait.) 156
Eugénie et Matilde ; par l'auteur d'*Adèle de Senanges*. (Extrait.) 163
Sur le temple de Jérusalem ; par M. *J. B. Gail*. 169
Traité de l'existence de Dieu ; par *Fénélon*. (Extrait.) 208
Les Sires de Beaujeu ; par l'auteur de *Paris, Versailles*, etc. (Extrait.) 214
Répertoire de Bibliographies spéciales, etc. ; par M. *Gabriel Peignot*. (Extrait.) 256
Imprudence et Repentir ; nouvelle par Mme *Antoinette Legroing*. 264
La mort au Procès ; par *J. B. Selves*. (Extrait.) 299
Essai sur l'art d'être heureux ; par *Joseph Droz*. 306
La Tendresse maternelle ; roman. (Extrait.) 310
Tableaux peints par un grand maître ; par M. *R. D. Ferlus*. 313
Histoire de l'administration de la guerre ; par *Xavier Audouin*. (Extrait.) 344
La famille du duc de Popoli ; par lady *Mary Hamilton*. (Extrait.) 391
Histoire générale de l'Espagne ; par *G. B. Depping*. (Extrait.) 404
Sur le Procès juridique et littéraire qui vient de s'ouvrir entre MM. Dentu et Maltebrun ; par *M. B. M.* 411
Réponse de M. Maltebrun à l'article précédent. 453
De l'Influence des Femmes sur la littérature française ; par Mme *de Genlis*. (Extraits.) 447, 494
Ernestine ; par *J. de B.* 457
Thibaut, ou la naissance d'un comte de Champagne. (Extrait.) 501
Quelques traits de la Vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse ; par *A. H. Dampmartin*. (Extrait.) 507
Voyages dans la Péninsule occidentale de l'Inde, etc. ; par *M. J. Haafner*. (Extrait.) 537